

# DEROULE D'UNE VIE PROFESSIONNELLE

## PREMIERE PARTIE

### *AU BRPM*

*PREMIERE PERIODE : JUILLET 1964 -SEPTEMBRE 1974*

*AUX TRAVAUX MINIERS*

*DEUXIEME PERIODE : OCTOBRE 1974 - SEPTEMBRE 1981*

*AUX EXPLOITATIONS ET A LA DIRECTION TECHNIQUE*

Othmane KHETTOUCH

## OUVERTURE

J'ai toujours caressé le rêve d'écrire, et j'ai longtemps hésité à rassembler mes écrits remontant à mes premiers débuts dans la vie professionnelle, et à poursuivre, dans le feu de l'action quotidienne, cette œuvre durant plus de quarante cinq ans.

En me décidant à le faire, j'ai voulu tout d'abord tester ma mémoire.

L'écriture m'occupe, mais elle est aussi pour moi un très bon compagnon, une discipline de tous les jours, et un véritable exutoire pour être en paix avec moi-même et avec les autres.

C'est aussi un moyen d'expression qui me permet de continuer à vivre au jour le jour sans regarder ou m'attarder sur le passé.

Je continue toujours à écrire, parce que lorsque je démarre dans l'écriture, je ne vise pas forcément un lecteur précis, si ce n'est moi-même.

Le lecteur potentiel que je pourrais intéresser apparaîtra, peut-être par la suite.

L'écrit fait son chemin pour libérer le cours du déroulé d'une vie professionnelle et restituer à celui-ci l'ampleur des actes accomplis, tout en enregistrant des réminiscences sur lesquelles chacun essaie de s'accrocher pour ne pas oublier.

Certains souvenirs et certaines informations parcellaires de ma vie professionnelle n'auraient jamais existé, si je ne les avais pas fixés, en leur temps, à travers et dans des écrits tenus régulièrement, alors que la mémoire retient les apparences et laisse s'échapper la réalité du fond et l'enchaînement des détails.

Chacun a sa propre perception des faits et des événements, et c'est dans leur narration que l'on retrouve une fidélité de la mémoire, de sa mémoire.

Or, aujourd'hui, on a tellement tendance à oublier que chacun, avec ses spécificités, doit faire un travail de mémoire d'abord, puis ensuite un travail de synthèse écrit susceptible d'être constructif et utile.

C'est tout simplement, ce que j'ai essayé d'entreprendre à travers cet essai.

Ma décision d'élaborer un document visualisant l'essentiel de mon parcours professionnel et post professionnel, avec ses diverses péripéties, ses moments forts et ses périodes de faiblesse ou de "creux de la vague", a été prise après une maturation longue à se faire, une mûre réflexion et les encouragements de mes nombreux amis et de mes proches, déclenchant en moi l'obligation morale de m'exprimer sans détours, avec un effort de précision dans le cheminement des faits.

Ce document a pour ambition d'exprimer fort bien et de rassembler les souvenirs encore vivaces et les traces d'une carrière et d'une expérience originale.

Dès lors, je me suis efforcé d'être le plus possible près des réalités vécues sur le terrain, dans les bureaux, au cours des voyages et des nombreux et différents contacts avec des personnes de tous bords.

Ce document relate tout d'abord certaines vérités, des fois amères, que rencontre tout jeune ingénieur sorti frais et émoulu de l'environnement des études, très vite confronté à des responsabilités auxquelles il ne s'attendait pas de sitôt.

Dépouillé de toute recherche littéraire, ne craignant pas de sortir des sentiers battus et de prendre sur les événements des positions qui ne recevraient pas toujours

l'assentiment du lecteur potentiel et générique, le document analyse, non seulement le destin d'un ingénieur en action, mais aussi son vécu de plusieurs décennies qui ne s'arrête pas aux impressions superficielles et aux bonnes paroles distillées par des pseudos courtisans.

Il est le fruit de plusieurs années de travail de terrain, de bureau et de déplacements multiples accompagnés de relations et de contacts divers et variés, en m'interdisant de livrer une information sans l'avoir réellement vécue ou vérifiée.

C'est aussi une compilation de plusieurs centaines de documents élaborés régulièrement, revendiquant la neutralité objective en ce qui concerne la genèse et le déroulé des événements pour mieux les saisir et apprécier leur sens.

Ce document, peut-être austère pour certains, rébarbatif pour d'autres, avec souvent des répétitions ou des redites, n'a pas la prétention d'être une analyse exhaustive et approfondie d'un parcours dans ses moindres détails, et n'est pas non plus une complète autobiographie.

De temps à autre, il met un accent très appuyé pour des missions ou des voyages professionnels, ou rarement des événements personnels ou familiaux, toujours en essayant de joindre l'utile à l'agréable et en sortant du cadre technique stricto sensu pour embrasser des domaines géographiques, historiques, etc.

Il est pour moi, le survol d'une période de responsabilités graduelles, certes révolue aujourd'hui, mais demeurant celle d'un vigoureux enthousiasme pour certaines valeurs moins honorées présentement qu'il y a quelques décennies.

Je considère que la responsabilité, véritable package lourd et pénible, devant laquelle il ne faut pas se dérober, doit être assumée dans toute son entièreté, avec abnégation et ouverture d'esprit, tout en se méfiant des compliments débridés.

Pour aboutir à des résultats significatifs, et constamment fortifiés et irréversibles, il faut, en permanence, faire preuve de persévérance, de goût de l'effort, et essayer de corriger les faiblesses en étant partie prenante et agissante.

Pour ma part, je crois fermement faire partie de ceux qui ne refusent pas les responsabilités, ne reculent pas devant elles, ne baissent jamais les bras, ne désespèrent pas, et qui, à force de volonté, de persévérance, arrivent à franchir les obstacles et les écueils, à éviter les embûches de toutes natures.

Je pars du principe que ce que j'ai appris de mon métier d'ingénieur, c'est énormément d'humilité, parce que réellement, on ne connaît rien ou pas grand-chose dans un vaste monde en perpétuelle évolution".

Le domaine spécifique du BRPM, centre de gravité de mes activités et de mes soucis durant plus de dix sept ans, me semble tout indiqués pour être le champ d'expériences et de l'évolution d'une carrière professionnelle.

*La "Mine"* que certains considèrent sous l'angle d'un trésor mystérieux et caché dans les entrailles de la terre, d'autres sous l'aspect d'un travail pénible, dangereux et éreintant, est réellement envoûtante et accapareuse pour ceux qui apprécient le goût de l'effort ininterrompu et de la fraternité dans ce milieu de travail.

Comme une pieuvre, elle vous enserre très rapidement de ses tentacules et ne vous lâche plus, sans toutefois vous étouffer ou vous avilir.

La "Mine" hante puissamment ceux qui y ont travaillé, même durement, car elle demeure un milieu de dépassement de soi, d'expression de sentiments profonds de disponibilité dans l'action et de détachement du néant de la vie facile.

On peut y étudier le travail de la mémoire, mais aussi rechercher comment s'opère la reconstitution du vécu et l'infinie variété des sensibilités individuelles, loin du subjectivisme et des visions partiales.

Mon attirance et ma dévotion au monde de la "Mine" et du monde minéral en général, remontent à très longtemps où, jeune écolier à Goulmima, dans la province d'Errachidia, j'affectionnais les randonnées en montagne, sur le plateau de l'Arhenbo dominant la grande vallée verdoyante de l'Oued Ghéris.

Allant à la découverte des grottes, des karsts et des minéraux de toutes sortes, souvent, avec des amis de mon âge, nous avons effectué de longues randonnées à travers la montagne et les hauts plateaux de la région.

Je me rappelle m'être toujours émerveillé réellement de ce que nous avons traversé, visité ou découvert durant nos pérégrinations.

Quelques années plus tard, jeune collégien à Ksar-es-Souk, aujourd'hui Errachidia, j'étais un passionné d'histoire, de géographie et de géologie, un admirateur chevronné des grandes découvertes, un amateur passionné des longs voyages et de tout ce qui avait trait à l'univers sidéral.

L'exploit du premier homme de l'espace, le Russe, Youri Gagarine, à bord de son vaisseau Spoutnik 1, premier satellite artificiel de la Terre, nous avait subjugués, enthousiasmés en lançant les premiers jalons de ce que clamait Jules Verne dans son fameux livre "De la Terre à la Lune".

Cette propension naturelle à essayer de comprendre et découvrir le monde minéral fut renforcée par les déclarations enflammées des anciens mineurs de la Société des Mines d'Aouli, originaires de Goulmima, lors de leurs congés annuels.

J'étais émerveillé par ce qu'ils relataient et nous décrivaient, par les fabuleuses richesses minières souterraines et les équipements mis en oeuvre pour les rechercher, exploiter, transporter, extraire et transformer dans des usines sophistiquées installées sur les lieux à Aouli et Mibladen.

En accédant à l'Ecole Mohammedia d'Ingénieurs en 1960, marquant cet attrait prématuré pour le "monde minier", j'avais inscrit déjà sur mes tablettes, naturellement avant terme, ma décision irréversible et irrévocable de devenir un ingénieur des mines.

Durant ma période d'étudiant, à l'Ecole Mohammedia, à aucun moment, il ne m'était venu à l'idée de vouloir changer d'orientation, et encore moins de regretter la voie pré tracée.

Mais le diplôme d'ingénieur ne fait pas l'individu, car le jeune lauréat, sensé être correctement formé et préparé durant de longues années d'études et de stages multiformes successifs, n'a qu'une idée floue et vague de la communauté humaine dans laquelle il est appelé à évoluer.

De plus, et généralement, il est, peu ou insuffisamment informé pour réussir un bon démarrage ou assurer des responsabilités importantes.

J'ai toujours considéré que travailler et vivre dans un environnement minier, c'est d'abord accepter de faire le sacrifice de sa personne.

C'est aussi et surtout, ne pas compter son temps, tout en décidant et en acceptant de bonne foi, de s'identifier rapidement à ceux qui vous côtoient quotidiennement dans un milieu solidaire, fraternel et disponible en permanence.

Au BRPM, dans le secteur privé, à l'extérieur du pays, il se crée très rapidement entre les personnes du monde minier des liens d'affection particuliers et spécifiques, et une complicité dans l'action de tous les jours, souvent hors du commun et indéfinissable.

Les mineurs ont un caractère de familiarité, de cordialité et souvent de bonhomie, vertu introuvable ailleurs, faisant dire très justement que "L'esprit et la fraternité entre les mineurs dépassent les frontières".

Au gré des visites rapides et des séjours de longue durée dans les chantiers de recherches et dans les exploitations minières, des contacts à l'occasion des journées d'études, des séminaires, des congrès sectoriels, des comités de directions, des conseils d'administration, des missions et des voyages à l'intérieur et à l'extérieur du Maroc, j'ai découvert un monde affable, ayant le sens du travail bien fait, de l'organisation, adepte de la conciliation, ne reculant jamais devant les difficultés et les problèmes, sans aménité pour ceux qui transgressent les principes de base, et jaloux de ses droits et de ses devoirs.

Cet esprit, particulier et singulier, est depuis toujours à la base de la mise en valeur des ressources minérales et l'un des aspects les plus exaltants de l'action pour le développement économique et social de notre pays.

Ainsi, l'activité minière, pôle de promotion régionale, développe les infrastructures de base, crée et stimule l'emploi, améliore la qualification de la main d'œuvre, accélère l'industrialisation par l'exploitation et la valorisation des matières premières minérales, favorise les entrées de devises, et accroît le potentiel technologique national à travers la combinaison heureuse d'ingéniosité et de moyens techniques appropriés.

Mon début de carrière fut vécu intensément, au BRPM sur les chantiers de recherches et dans les exploitations de ses filiales, me donnant l'occasion de connaître de la vie des mineurs, de leurs peines, de leurs déboires, mais aussi de leurs succès indéniables et de leurs joies profondes.

J'estime aujourd'hui encore, n'avoir pas raté ma vocation naturelle, ni fait un mauvais choix en intégrant dès le départ la famille des mines au sein de laquelle j'avais éprouvé les sensations d'un bonheur professionnel accompli, moi qui n'ai connu d'autre recette que le travail acharné et parfois obsédant, recherchant en premier chef un enrichissement intellectuel, et refusant tellement d'opportunités.

J'avoue, que par moments ce fut difficile, mais cela fait partie de chacun de nous de persévérer dans l'effort, sachant que, sans oublier les contraintes subies, toute responsabilité ne doit pas être marquée du sceau de la facilité, mais aussi, doit être imprégnée de la philosophie du dicton célèbre « aujourd'hui pourrait être mieux qu'hier et bien moins que demain ».

## La dernière année d'étudiant

A L'Ecole Mohammedia d'Ingénieurs (EMI), dans un environnement étudiantin et professoral serein et chaleureux, la vie communautaire à l'internat favorisait le travail d'équipe au sein d'une grande famille issue des classes préparatoires des années 1958, 1959 et 1960, et structurée dès le mois de juillet 1961 en options : mines, génie civil, électrotechnique et mécanique.

Nous étions seulement 33 élèves ingénieurs, une véritable fratrie, qui avaient évolué ensemble depuis six ans dans un cadre de convivialité et de profonde amitié.

A l'Option Mines placée sous l'autorité du Professeur Vladimir Krasilnikoff, ingénieur civil des mines, français d'origine Russe Blanc, nous étions un groupe de cinq étudiants (Lhatoute, Kerrou, Aouad, Alioui et moi-même), très proches de nos professeurs, entre autres, Hammou, Serfaty, Skirej, Benchekroun et Pinzuti.

Pour moi, après trois années de formation intense dans tous les domaines des sciences et des techniques, suivies de multiples visites dans les mines nationales et de longs stages aux Charbonnages de France (Lorraine, Nord et Pas-de-Calais), dans la sidérurgie à Creil Montataire, dans le Centre d'Etudes sur l'enrichissement des minerais à Fontainebleau et dans les mines de fer de l'Ouest de la France, la quatrième et dernière année fut une période charnière et décisive, avant de mettre le cap sur le monde du travail professionnel, mystérieux et semi voilé pour nous.

Dès lors, pour notre petit groupe, pour raffermir notre formation, l'effort fut encore plus soutenu et plus incisif, à travers des séjours fréquents dans les principales exploitations minières du pays (Khouribga, Youssoufia, Mines de fer du Rif, Charbonnages de Jérada, Kettara, Boubeker, etc.) que nous rejoignons souvent dans un seul véhicule léger ou par train, en compagnie du professeur Krasilnikoff.

\*\*\*\*

Le 18 juin 1964, fut une journée euphorique et mémorable pour nous, car ce jour là, le Roi Hassan II reçut l'ensemble de notre promotion au Cabinet Royal, en présence d'Ahmed Bahnini, inamovible Secrétaire Général du Gouvernement, du Ministre de l'Education Nationale, Youssef Bel Abbès, considéré comme le défenseur inconditionnel de l'EMI, et du Ministre des Travaux Publics, Dr Mohammed Benhima, traité, peut-être abusivement, d'adversaire irréductible de notre Ecole, et dit-on « manipulé par la camarilla des ingénieurs de son Ministère, opposée farouchement à l'émergence d'une Grande Ecole nationale ».

Nous avons pénétré au Cabinet Royal, en groupe, accompagnés du Directeur de l'Ecole, Driss Amor, impressionnés par la majesté des lieux.

Le Souverain, décontracté, alerte et déterminé, était arrivé sans réelle grande pompe dans l'immense salle du Cabinet Royal.

Après une présentation rapide de Bel Abbès, le Souverain, très attentif, autour de la grande table du Conseil des Ministres, avait tenu personnellement à s'enquérir de la qualité de la formation dispensée à l'Ecole Mohammedia, du niveau de classement des futurs lauréats au sein de l'Administratifs et des Offices publics, et du devenir très proche de chacun de nous.

La réunion fut très animée et le Souverain, sciemment, avait laissé les futurs ingénieurs s'épancher sur leur devenir et leurs aspirations.

« Parole de Souverain, votre situation sera clarifiée rapidement », avait répondu le Roi à un camarade qui s'était inquiété de la suite de l'audience royale.

Nous étions sortis de l'audience royale encore plus ragaillardis et convaincus du soutien de la plus haute autorité de l'Etat pour notre jeune institution créée en 1960 pour asseoir et conforter un système de formation d'ingénieurs, unique à l'époque dans notre pays, et lui assurer l'aura et la considération normalement dues.

Toutefois, nous étions conscients que le chemin sera semé d'embûches, car l'Ecole Mohammedia avait à faire face à des contempteurs qui considéraient que les seules formations d'ingénieurs dans les Ecoles étrangères étaient les plus crédibles.

Les préparatifs de la remise des diplômes par le Roi en personne, battaient leur plein, transformant durant une semaine le secteur en chantier festif.

Le 25 juin 1964, l'Ecole Mohammedia et le quartier de l'Agdal furent le centre de gravité du Maroc pour une demi journée, à l'occasion de la remise des diplômes par le Roi aux lauréats de notre promotion baptisée : "Promotion Mohamed V".

La cérémonie de remise des diplômes, organisée dans l'enceinte des Ateliers de Mécanique, parmi les machines-outils, près des Laboratoires de chimie, entendait marquer, symboliquement, avec grand éclat, l'orientation industrielle et technique irréversible d'un Maroc nouveau.

Le Gouvernement au grand complet, le corps diplomatique et les corps constitués étaient là pour assister à la naissance de la première promotion et à la consécration de l'Ecole Mohammedia en tant que le plus grand et le plus éminent centre national de formation d'ingénieurs, futur pourvoyeur en cadres supérieurs des principales activités industrielles du pays, et notamment dans les domaines des mines, de l'électrotechnique, de la mécanique et du génie civil.

La cérémonie, haute en couleurs, rehaussée par la présence du Roi, très décontracté, avait débuté par un discours de circonstance du Directeur Amor, suivi immédiatement après par la remise des diplômes aux lauréats de l'option Mines, annoncés triomphalement et avec émotion par Amor.

« Tu es de Goulmima, du Tafilalet, que Dieu te bénisse et te vienne en aide », m'avait dit le Souverain, en me remettant mon diplôme d'Ingénieur des Mines.

Je fus réellement comblé par cette sollicitude du Roi qui avait tenu par la suite à adresser quelques mots d'encouragement à chacun des lauréats.

Avant de quitter l'Ecole Mohammedia, dans une grande ambiance de fête, le Souverain avait donné ses hautes directives aux différents responsables des ministères techniques et au Directeur Amor pour que tous les lauréats fussent constamment suivis de près dans leur nouvelle vie professionnelle.

Le Souverain, pour marquer son grand attachement à la nouvelle Grande Ecole, avait insisté à ce qu'un rapport exhaustif, faisant le bilan de leur insertion dans la vie active, au sein de l'Administration, des services publics et du secteur privé, lui fût adressé avant la fin de l'année 1964.

La Haute Autorité de l'Etat avait donné sa bénédiction, et l'EMI était tenue de mériter cette confiance et de faire honneur à la formation dispensée au Pays.

Le même jour, pour leur marquer notre attachement, notre reconnaissance et notre considération, nous avons organisé un mémorable dîner au restaurant de l'Hôtel Balima (lieu très prisé à l'époque à Rabat), en l'honneur du Directeur Amor et de l'ensemble du corps professoral.

Nous nous étions séparés avec amertume, mais avec le ferme engagement de rester liés par le truchement de notre Association des Anciens de l'EMI, créée le 24 juin et dont je fus élu premier président pour un mandat renouvelable de deux ans.

Dès le 26 juin, les oripeaux avaient disparu, le quartier du Haut Agdal avait repris son visage habituel, et l'Ecole Mohammedia s'était vidée avec une rapidité déconcertante.

Les nouveaux diplômés s'étaient "évaporés", certains, pour aller se reposer chez eux, d'autres pour préparer déjà leur entrée dans le monde du travail.

A la grande agitation effrénée de la fin de l'année, était venu succéder le calme plat et profond, comme après une tempête.

Pour moi, les quatre jours, seul à Rabat, furent bien tristes, avant de rejoindre mon employeur attitré : le Bureau de Recherches et de Participations Minières (BRPM) auquel me liait un contrat de 4 ans.

J'avais mis à profit cet intermède pour chercher un logement, mettre au point et déposer les statuts de notre jeune Association auprès des autorités compétentes de la ville de Rabat.



AU BRPM

DE JUILLET 1964 A SEPTEMBRE 1981

\*\*\*

*PREMIERE PERIODE : AUX TRAVAUX MINIERS*

*JUILLET 1964 - JUIN 1974*

*DEUXIEME PERIODE : AUX EXPLOITATIONS ET A LA DIRECTION  
TECHNIQUE*

*JUILLET 1974 - SEPTEMBRE 1981*

## *RESUME*

Cette phase de ma vie professionnelle au BRPM avec lequel j'étais lié par un contrat de quatre ans, fut marquée, dès le 1<sup>er</sup> juillet 1964, du sceau de l'intensité et de la continuité de l'effort après la sortie de l'Ecole Mohammadia.

Interrompu par l'intermède d'un fabuleux voyage au pays de l'Oncle Sam, dont le Roi Hassan II avait gratifié et honoré l'ensemble de notre promotion, l'effort se poursuivra sans relâche jusqu'à mon affectation en fin septembre 1981 à la Direction des Mines au Ministère de l'Energie et des Mines.

Ainsi, après une très courte période d'attentisme et d'observation de six mois, je fus happé jusqu'à fin décembre 1974 par les activités sur les principaux chantiers de recherche minière, affrontant les premières difficultés, mais éprouvant beaucoup de bonheur et de satisfaction personnelle, et justifiant mon souhait sincère d'intégrer rapidement la grande famille du BRPM.

Après une année au BRPM, je fus appelé à exercer des responsabilités au centre minier d'Irherm en développement, pour mettre fin à une situation délétère et chaotique en réorganisant une modeste exploitation de minerai de cuivre au fin fond de l'Anti Atlas du Sous.

A Irherm, dans des conditions de vie spartiates, exposé aux nombreux aléas de la nature, j'avais passé des moments inoubliables, tissant des relations de travail fécondes avec le personnel, assumant toutes les responsabilités, sans jamais baisser les bras et me départir de mon engagement résolu.

J'ai appris à Irherm, et sur le tas, que dans la profession que j'avais exercée, je savais beaucoup de choses et en même que je ne savais rien, et que le chemin était bien long pour arriver à dominer des situations ardues et complexes.

J'ai retenu aussi que quand l'information circule mal, la responsabilisation est difficile à faire admettre et la cohésion à instaurer parmi les intervenants aux différents niveaux d'exécution.

L'impulsion doit venir du haut de la pyramide et les rapports doivent fonctionner sur le même schéma aux différents échelons de la hiérarchie.

Les déficiences et les insuffisances étant nombreuses, la gestion d'une entreprise au niveau de l'appréciation des agents et de la hiérarchie, est souvent pesante et dure à assumer.

J'avais essayé de faire l'apprentissage de tout cela, convaincu d'y avoir consacré une bonne partie de moi-même, sans jamais reculer devant les problèmes quotidiens et l'adversité pesante.

Au terme de ma mission à Irherm, forgé pour affronter sans complexe de nouvelles responsabilités, je fus rappelé à Rabat en décembre 1965 et nommé Chef du Service, chargé de conduire et d'exécuter les programmes de recherche minière tous azimuts du Bureau.

Nos travaux, réalisés par des équipes de plus en plus aguerries, disposant de moyens matériels de plus en plus modernes, menées par d'éminents surveillants mineurs à l'expérience confirmée, puis encadrées par de jeunes ingénieurs nationaux, avaient mis en évidence des gisements métalliques, polymétalliques et de substances utiles ayant donné naissance à la quasi totalité des exploitations minières des trente dernières années dans notre pays, faisant réellement du BRPM, le promoteur principal affirmé de l'activité minière dans notre pays.

Par ailleurs, la notoriété de nos équipes minières grâce à l'excellence de leur travail, avait permis au BRPM de s'introduire dans le secteur des travaux de recherche et d'adduction d'eau, d'assainissement des grandes villes et de reconnaissance des sites de barrages, domaines jusque là réservés au secteur privé.

Dans le feu de l'action, et en période d'embellie des relations maroco-algériennes, je fus chargé à deux reprises, pour piloter ou faire partie des missions chargées du réexamen du dossier du gisement de fer phosphoreux de Gara Djebilet.

La crise mondiale de la sidérurgie, la découverte d'immenses gisements de fer de bonne qualité au Brésil et en Australie et l'émergence du dossier du Sahara, avaient enterré, pour longtemps, cette belle perspective de la participation des mines à la construction du Grand Maghreb.

D'autres missions à l'intérieur et à l'extérieur du Maroc m'avaient donné l'occasion d'apprécier l'évolution des techniques minières, d'engager des actions de modernisation de nos méthodes de travail sur les chantiers et de préparer notre entrée dans les domaines de l'exploitation et de la valorisation minières.

Avec l'implication déterminée du BRPM dans la mise en valeur des gisements, et en quittant la recherche minière, je fus appelé en 1974 à représenter le Bureau dans certaines de ses filiales et à assumer des responsabilités dans d'autres, à travers le management direct, la construction, le pilotage et le suivi des projets.

Cet épisode de ma vie professionnelle fut enrichissant à plus d'un titre car, bénéficiant de la confiance totale des Directeurs Généraux successifs du BRPM, nous avons pu relever le défi de la gestion technique et financière des sociétés filiales et du développement prodigieux de leurs ressources humaines.

Au terme de mon parcours au BRPM, et avant de rejoindre, en septembre 1981, la Direction des Mines au Ministère de l'Energie et des Mines, je fus nommé Directeur Technique, chargé de superviser, coordonner et animer toutes les activités dans les domaines de l'exploration, de la recherche, des études, tout en continuant à assurer la pleine responsabilité des exploitations et des projets miniers en construction ou en développement.

## PREMIERE PERIODE : AUX TRAVAUX MINIERES

DE JUILLET 1964 A JUIN 1974

\* \* \* \*

### Les premiers contacts

Seul à Rabat au lendemain de la remise des diplômes, habitant provisoirement dans l'appartement prêté gracieusement par les camarades de la deuxième promotion, Addou et Larguet, partis en stage d'été en France, je fus bien content et soulagé de démarrer dans la vie active au BRPM dès le 1<sup>er</sup> juillet 1964.

Quelques jours plus tard, je fus rejoint par mes camarades de promotion, Berkia et Lahlou affectés respectivement, aux Ateliers et au Service Matériel de la Base des Zaër, sur la route de Casablanca.

Lhatoute, pour sa part, avait rejoint la mine de pyrrhotine de Kettara, en plein développement, non loin de Marrakech.

Contractuel avec le BRPM du temps d'Abdelhafid Kadiri et Thami Ouazzani, premiers Directeurs Généraux marocains du Bureau, et bénéficiant d'un complément de bourse appréciable pour l'époque, je savais d'avance que l'on me destinait aux activités de recherches minières.

« La future mine d'or de Boumadine dans l'Ougnat, proche de Goulmima ton village natal, conviendra parfaitement bien à tes débuts d'ingénieur », me disait Albert Hamou, ancien Directeur des Participations au BRPM, et notre professeur d'économie minière.

Attiré très tôt par le monde des chantiers miniers, je n'avais marqué aucune réticence quant à cette affectation précoce, étant originaire de la région et désireux d'assouvir mes anciennes volontés de jeune élève à Goulmima et de collégien fougueux à Ksar-es-Souk.

A mon entrée au BRPM, l'équipe dirigeante était composée de Sinacer Belarbi, Administrateur Délégué, Directeur Général, Mohamed Jaïdi, Secrétaire Général, Edouard Fauvelet, Directeur Technique, Albert Hammou, Directeur des Participations et Albert Chazan, Directeur de l'Exploration Pétrolière.

La première prise de contact avec le chef du Service Travaux Miniers (STRM), Hubert Prono, et le chef du Département des Travaux de Recherches Minières (DTRM), André Lasfargues, deux ingénieurs des mines français, fut très correcte, annonciatrice pour moi d'un bon démarrage dans la vie professionnelle au BRPM.

Je connaissais Lasfargues qui nous avait accompagnés et encadrés dans certains de nos déplacements d'étudiants, notamment à la mine de Kettara.

Par la suite, au fil des jours et en travaillant ensemble, j'avais découvert en Prono un homme discret, courtois et apprécié du personnel marocain sous ses ordres, auquel il avait su imprimer et inculquer un esprit travailleur, doublé d'une discipline toute spartiate et acceptée par tous.

J'avais beaucoup apprécié l'attitude et le comportement de Prono à mon égard, alors qu'il savait pertinemment que j'étais appelé, à brève échéance, à assurer sa relève, comme premier ingénieur des mines marocain aux Travaux Miniers.

Mais, j'avais compris pour ma part que pour prendre convenablement le relais sans douleur, je devais m'intégrer et m'identifier le plus rapidement possible à l'activité de recherche minière, sans agressivité, flagornerie et prétention.

Animé d'une foi immense et d'un enthousiasme débordant, j'avais démarré, sans me soucier outre mesure de l'état des lieux, au Siège du BRPM au 4, rue Moulay Hassan (ex Urbain Blanc), dans un petit bureau au rez-de-chaussée, poussiéreux, voire malsain, encombré de documents, de plans et de cartes géologiques et minières de tous genres.

Le personnel administratif du Service observait mes premiers pas avec beaucoup de curiosité, de bienveillance et de sympathie dissimulée, car j'étais le premier ingénieur des mines marocain « à pénétrer aux Travaux Miniers ».

On épiait mes faits et gestes, scrutait mes premiers agissements, et on attendait avec impatience de voir et de constater de quoi j'étais réellement capable.

On voulait déceler si j'étais venu pour faire de la figuration derrière un bureau, et si « j'avais la fibre et la sensibilité minières, de la bienveillance et de la reconnaissance pour les petites gens qui triment sur les chantiers, loin de Rabat ».

« Entre la vie d'étudiant et la réalité sur le terrain, c'est tout un monde ; avant de prétendre au commandement, il faut mettre la main à la pâte, peiner d'abord sur les pistes et les chantiers, partager la vie des gens, connaître et assumer leurs problèmes et leurs soucis quotidiens», avais-je souvent entendu autour de moi, mais aussi avais-je appris de Prono.

Ces paroles et ces remarques ne m'avaient nullement gêné ou indisposé, ni découragé, ayant décidé de peiner, si de besoin, et d'enterrer progressivement, définitivement et sans complexe ma vie d'étudiant.

Tout d'abord, je m'étais fixé comme priorité d'assimiler l'organisation du Service Travaux Miniers, de connaître et comprendre la situation à Rabat, puis après sur le tas, en allant au bled au contact des véritables professionnels de la recherche minière.

En cela, j'étais supporté et accompagné par Prono, devenu mon mentor pour quelques mois, avant son départ programmé avant la fin de l'année 1964.

Après quelques jours consacrés intensément à compulser des dossiers, des cartes et des centaines de documents mis à ma disposition, à visiter les services centraux au Siège, à me familiariser avec les structures de la Base des Zaër et du Laboratoire de Valorisation des Minerais sur la route de Casablanca, j'avais commencé déjà à faire partie de la maison et à renforcer mes relations avec le personnel qui m'entourait.

Prono et Lasfargues observaient, de près et de loin, mon comportement et mes réactions, se gardant d'émettre la moindre remarque déplacée ou désobligeante à l'occasion de nos nombreuses séances de travail.

Je ne me faisais pas d'illusion pour la suite, devant prendre en mains, moi-même, ma propre destinée professionnelle, avec en perspective des missions dures et des contacts multiples sur les chantiers du Bureau.

Pour marquer mon entrée au BRPM, j'avais passé une visite médicale en même temps que Omar Kabbaj, cadre à la Direction des Participations, devenu plus tard représentant du Maroc au Fonds Monétaire International, Ministre des Affaires Economiques et Directeur Général de la Banque Africaine de Développement (BAD).

Ainsi, après mon insertion administrative sans encombre, une série de missions de courte durée sur les chantiers avait démarré pour m'imprégner rapidement de l'esprit et de la situation réelle du microcosme minier du BRPM.

*Tout d'abord ce fut à la mine de fluorine d'El Hammam.*

« Pour sortir du cadre monotone du bureau, nous irons demain au chantier de fluorine d'El Hammam, dans le Maroc Central, non loin de la localité d'Agouraï », me lança Prono, une semaine après mon entrée en fonction.

Je fus enchanté d'aller « faire un peu de bled » et de me frotter aux réalités des centres de travaux miniers.

.....

J'avais déjà une idée des activités extérieures du BRPM au cours de notre stage d'orientation en 1961 à la fin de la première année de l'Ecole Mohammedia.

Ce stage, très bien organisé à l'époque par la Direction Technique, sur recommandation de Jaïdi, Secrétaire Général, nous avait conduits avec mes camarades de promotion, durant un périple d'un mois, sur les chantiers de recherches minières et pétrolières et dans les plus importantes exploitations minières de plomb, zinc, fer, manganèse, relevant des sociétés filiales du BRPM.

Cette occasion fut, en son temps, l'origine de mon déclic pour l'Option Mines à l'Ecole Mohammedia et pour tout ce qui gravitait autour de l'activité minière.

\*\*\*\*

El Hammam, à environ 200 km de Rabat, était une ancienne mine de fluorine exploitée dans ses affleurements par la société SAMINE, ancienne filiale du BRPM.

Pour évaluer les enracinements de la minéralisation et les potentialités du gisement, le BRPM y avait implanté un important chantier de recherches minières en pleine forêt de chênes verts et de pins, d'accès difficile par une piste de 40 km, partant d'Agouraï, au profil accidenté, longeant par endroits l'Oued Boutoukret, affluent de l'Oued Beht.

Dès notre arrivée sur les lieux, nous avons crapahuté dans les vallées et les collines boisées d'El Hammam pour visiter des travaux de galeries de reconnaissances à flanc de coteau et des sondages implantés sur les crêtes, et aussi pour rencontrer le personnel et les chefs des chantiers.

Ce fut certes fatigant, mais réellement enrichissant et passionnant pour un débutant curieux et intéressé comme moi.

Prono, à plusieurs reprises, sans malveillance ni arrière pensée, m'avait proposé de marquer une pause, mais j'avais insisté pour continuer notre visite, n'ignorant pas qu'à travers ce véritable baptême de feu, il voulait peut-être tester mes réactions et mon endurance.

A la fin de la tournée, et à notre retour à Rabat, j'avais tenu à le remercier d'avoir commencé nos déplacements au bled par cette première épreuve.

\*\*\*\*

La deuxième semaine à Rabat fut consacrée à la participation aux émissions radio quotidiennes avec les chantiers éparpillés sur le territoire national, pour m'informer sur la situation des programmes de travaux en cours et à la prise de contact avec les Services de la Comptabilité, des Achats et Approvisionnements, et à la Base logistique des Zaër sur la route de Casablanca.

Au secrétariat du Département, Omar, Boulahya, Reyani, et Mlle Gimenez, tous affables et coopératifs à souhait, me furent d'un grand secours, tous heureux de côtoyer enfin un ingénieur marocain, arrivé parmi eux sans dépaysement et dans son élément chaque jour davantage.

Après le bureau, chaque soir, je retrouvais mes amis d'Ecole, Berkia, Lahlou et Lahrichi pour échanger nos points de vue sur les premiers balbutiements de notre vie professionnelle, discuter ensemble du dossier de l'Association des Anciens de l'EMI, et élaborer les éléments du rapport/mémoire à présenter au Cabinet Royal avant fin 1964, conformément aux directives royales des 18 et 25 juin.

Une deuxième sortie était intervenue à la mine de cuivre d'Irherm (Imi N'Irfi).

« Nous continuerons notre tournée des chantiers après demain, et nous irons cette fois-ci à Irherm dans la région d'Agadir ; ce sera pour vous une autre occasion pour apprécier davantage la vie d'un chantier d'un autre type », me dit Prono, alors que nous venions d'examiner un rapport mensuel d'activité des chantiers miniers dans ses menus et moindres détails.

Le périple annoncé était relativement long pour l'époque, car il fallait tout d'abord rejoindre l'aéroport de Casa Anfa, prendre un avion DC3 assurant la liaison sur Agadir, puis emprunter un véhicule léger pour rejoindre la mine d'Irherm, à 200 km au Sud est de la capitale du Sous.

C'était mon premier voyage par avion à l'intérieur du Maroc, et de surcroît à Agadir, ville balnéaire en grande partie détruite en février 1960 par un terrible tremblement de terre, avec le souvenir du Roi Mohammed V sur les lieux du sinistre, très affecté par le drame, arpentant les rues dévastées parmi les décombres des immeubles effondrés comme des châteaux de cartes.

A l'arrivée à l'aéroport d'Agadir-Bensergaou, après deux heures de vol, un chauffeur dans une voiture légère Skoda, de fabrication tchèque, nous attendait pour nous conduire à la mine d'Irherm.

En traversant Agadir et Inezgane, j'avais noté, après le terrible séisme, l'émergence de deux villes nouvelles, dénotant le courage fabuleux des habitants de cette région du Sous, connus pour leur sérieux et leur abnégation légendaires.

Pour la première fois, je découvrais Inezgane, Aït Melloul, Ouled Teïma, Taroudant, l'Oued Sous et l'Anti-Atlas occidental.

Taroudant, entre la vallée du Sous et le Haut-Atlas, derrière ses grandes murailles datant du 16<sup>e</sup> siècle, donne au visiteur une formidable vision du sud marocain, après avoir occupé une place importante dans l'histoire du Maroc au temps de la dynastie des Saâdiens.

Je fus charmé par les grands domaines agricoles, les fermes d'orangers et de citronniers et la grande forêt d'arganiers, unique au monde.

Après la traversée de l'immense lit ensablé du Sous, à proximité du village de Freija, bourgade encerclée de haies de cactus et de champs d'oliviers, une petite route asphaltée serpentait à travers les premiers contreforts de l'Anti Atlas, nous faisant découvrir un paysage extraordinaire fait de minuscules villages pittoresques, en cascades, aux maisons en pierres sèches, entourés d'amandiers, avec leurs "agadirs" ou greniers collectifs où l'on entreposait les denrées périssables.

Puis, après 20 km de route goudronnée, ce fut la piste rocailleuse, traversée par de nombreux rats musqués, toute en virages, calvaire persistant des chauffeurs des camions poids lourds qui acheminaient le matériel du port d'Agadir ou de Rabat sur le centre minier d'Irherm.

Au fur et à mesure, la vue était imprenable et le bonheur en altitude certain, parmi les merveilleux paysages de l'Anti Atlas, couverts d'arganiers et d'amandiers, qui s'offraient à nous pour une irrésistible invitation au voyage et au dépaysement.

Après avoir traversé la localité d'Irherm, ancien centre militaire de la pénétration coloniale française de l'Anti-Atlas, et le douar d'Ouarendaz perché sur les contreforts montagneux, nous avons emprunté la piste à peine carrossable en direction du village de Douzrou, niché dans la vallée encaissée de l'oued du même nom, parmi les amandiers éparses et les haies de cactus.

Nous sommes arrivés vers midi, sous un soleil de plomb, au centre d'Imi N'Irfi, village minier constitué de baraques en préfabriqué pour le personnel d'encadrement, de petites maisons en briques ciment pour les ouvriers.

Une centaine de personnes vivaient là, dans un environnement austère et triste, fait de vallées encaissées et de montagnes aux reliefs durs et oppressants.

A Imi N'Irfi, petit gisement de cuivre stratiforme, aux couches minéralisées pentues, affleurant le long de la vallée et s'ennoyant sous de hautes falaises, l'activité était axée sur les travaux de recherches minières par galeries, les préparatoires de l'exploitation souterraine, les terrassements et le génie civil de la centrale diesel électrique et de l'usine de traitement du minerai de cuivre.

Une flotte de camions lourds acheminait au chantier des containers de matériel en provenance de Tchécoslovaquie, débarqués au port d'Agadir, destinés à l'usine de traitement de minerai et à la centrale électrique.

Nous avons visité l'ensemble des sections du centre minier en développement (installations au jour, travaux miniers de recherche et d'essais d'exploitation au fond), guidés par les différents responsables de sections.

Le contact avec l'ensemble du personnel fut très chaleureux et courtois, et certains agents n'avaient pas caché leur plaisir et leur joie de voir un ingénieur marocain parmi eux, venu s'enquérir de leur situation et de leurs problèmes.

« La vie des chantiers est toujours rude, vous le constaterez d'ailleurs partout ; toutefois, en organisant son temps de travail et ses contacts, tout devient supportable après ; j'espère que ce sera votre cas », me dit cordialement Prono, en présence des responsables des sections, tous très attentifs à ses déclarations, lui témoignant un respect réel et non de circonstance.

Après un déjeuner copieux, décontracté et marqué par de nombreuses manifestations de sympathie à mon égard, auxquelles je fus particulièrement sensible, nous avons repris le chemin d'Agadir.

Avant de rejoindre l'aéroport, nous avons visité le port et le quai à minerais, réceptacle des productions des mines de Bouskour (cuivre) et Bouazzar (cobalt), dans la région d'Ouarzazate, relevant du Groupe Omnium Nord Africain (ONA).

Tard, nous avons rejoint Casablanca par le même avion DC3 du matin, accueillis à l'aéroport de Casa Anfa par l'épouse de Prono.

« Vous devez être bien fatigué, mon mari a dû vous malmenier durant le voyage », me dit, sans insinuation, l'épouse de Prono.

Je lui avais répondu, qu'au contraire, je remercie vivement son mari de m'avoir si bien guidé lors de cette journée mémorable et enrichissante au plan professionnel et humain, me faisant découvrir par la même occasion, et pour la première fois, Agadir et sa région immédiate du Sous et l'Anti Atlas occidental.

Mme Prono, fort gentiment, n'hésita pas à me demander si le travail du bled me plaisait, s'il ne perturbait pas ma vie familiale.



J'avais rétorqué que cette activité m'enchantait et, qu'étant célibataire, je m'y étais préparé de longue date, avec grande résolution.

Ce premier déplacement à Irherm fut de bon augure pour mes débuts, et je m'étais senti enthousiaste pour continuer, sans me soucier des conditions de transport et de séjour sur le chantier, impressionné par la discipline qui régnait aux chantiers et l'accueil chaleureux qui me fut réservé partout.

A Rabat, après mes premières sorties sur le terrain, la sympathie et la bienveillance des agents du Service et du Département avaient redoublé.

J'avais même senti leur disposition à m'aider pour aller de l'avant, attendant de ma part un apport de sang neuf, de nouvelles méthodes de travail susceptibles de modifier les habitudes et d'améliorer les structures en place aux Travaux Miniers.

Toutefois, je m'étais gardé d'émettre la moindre remarque sur la gestion en cours des hommes et des moyens, ayant pleine conscience de n'être qu'un débutant, sur mes gardes pour n'importuner, ni froisser personne.

J'avais évité de susciter une quelconque réaction défavorable ou impromptue de Prono, toujours coopératif et aimable, qui m'incitait à multiplier les contacts avec les services centraux et extérieurs « pour m'incruster davantage au BRPM », dit-il.

Les différents déplacements à la Base des Zaër dirigée par Belin assisté de Chaillot aux Ateliers, me donnaient l'occasion de rester en contact permanent avec mes camarades de promotion Berkia et Lahlou, et de nouer des relations solides et pérennes avec le Service des Transports, dirigé d'une main de maître par Balafrej et Lyazidi, devenus des passages obligés et des soutiens appréciés de tous les instants.

Travailler dans ce cadre, m'avait permis d'assimiler au fur et à mesure les procédures, de tisser parallèlement des amitiés vigoureuses avec les géologues Smeykal, Saint Gal de Pons et Pérès du Service de la Géologie minière en charge du suivi régulier des programmes de travaux de recherches minières.

Avec la Division Financière conduite par Azzeddine Benmoussa, le Secrétariat Technique piloté par Tripoli et Abdeljebbar, les Approvisionnements et Achats animés par Taleb Guessous, Jirari, Kabbaj et Chaffaï, le Service du Personnel placé sous l'autorité de Cherkaoui et Idrissi, et la "cellule Caisse" régentée par une grande dame, Mme Lorserie, j'avais entretenu les meilleurs rapports possibles, bénéficiant souvent de leur compréhension et de leur réelle bienveillance.

A la fin de ma quatrième semaine au BRPM, Prono, ayant remarqué mon réel intérêt pour la recherche minière, ma prédisposition et ma propension à aller au bled, me proposa de séjourner plus longuement à la mine d'Irherm pour suivre la construction de l'usine de traitement, la mise en place de la centrale électrique et des sections auxiliaires, la réalisation des travaux d'ossature minière, et pour assister aux premiers essais des méthodes d'exploitation souterraine.

« Quelques jours de plus dans le bled ne vous feront que du bien ; de plus, vous apprécierez davantage les efforts déployés par le personnel, sa pleine disponibilité et sa mobilisation durant les moments difficiles », me dit Prono avec délicatesse.

Encore une fois, j'étais partant avec un plaisir redoublé pour le Sous et le secteur de l'Anti Atlas qui m'avaient séduit et enchanté dès la première visite.

J'avais rejoint la mine en voiture, conduit par le chauffeur Bouzegane, en empruntant la route côtière sinueuse passant par Essaouira, Smimou, Tamanar, puis Tamri avec ses gargotes et ses plantations de bananiers.

A Irherm, où, comme auparavant, je fus accueilli chaleureusement, les conditions de vie, tout en étant austères, étaient supportables malgré les chaleurs torrides de l'été 1964 au cours duquel les températures avaient dépassé 45°.

Dans cette partie de l'Anti Atlas, après des vagues d'un froid cruel en hiver, suivies de rafales de vent glacé, surviennent immédiatement des chaleurs suffocantes débutant en général en avril et se prolongeant jusqu'en octobre.

Malgré la chaleur étouffante du mois de juillet 1964, j'avais aimé la vie en plein air et en communauté, car elle ragaillardit et décomplexe vis à vis du personnel des chantiers, toujours observateur attentif des réactions et des comportements des responsables de Rabat, considérés comme « des gens de passage, indisposés par la chaleur et ne supportant pas les conditions de vie au bled et l'environnement semi-désertique ».

En fait, pour moi, vivre les problèmes quotidiens d'un centre minier, en perpétuelle transformation, participer à la mise au point des méthodes de travail et à l'édification des installations, partager l'ordinaire des gens autour d'un verre de thé, d'un tajine ou d'un couscous, buvant des fois l'eau bouillie puisée dans les "medfiats", m'imprégner des véritables conditions du milieu de travail dans le bled, furent pour moi des opportunités inoubliables et envoûtantes à plus d'un titre.

Les rapports et les contacts avec l'ensemble du personnel furent très courtois et affables, d'autant plus que je n'avais aucune responsabilité à exercer et à assumer ; j'étais là pour observer, comprendre et apprécier le milieu du travail où je serai appelé à évoluer certainement plus tard. Je vivais les journées à Irherm avec une réelle passion, dans une ambiance générale empreinte de sympathie.

Le chef de l'exploitation, Tadeusz Wielcosz, franco-polonais, marié à une Espagnole, dirigeait les travaux avec bonhomie et sans grande rigueur, laissant souvent le soin aux chefs de section « de mener leur barque à leur guise ».

Nos relations, empreintes de cordialité, remontaient à 1961 à Sétolazar, dans les Mines du Rif, où j'avais effectué mon premier stage sur un chantier BRPM de creusement de descenderie avec utilisation d'un moto-treuil diesel.

J'étais, à plusieurs reprises, invité chez lui pour goûter l'excellente cuisine espagnole de son épouse toujours accueillante, affable, donnant une impression de décontraction et de détachement, dans un milieu loin de ses préoccupations.

La cantine pour cadres était remarquablement administrée et orchestrée par le cuisinier Mohammed, originaire du Sous, toujours souriant et aux petits soins pour tous les gens de passage.

L'hébergement était assuré modestement et correctement dans des chambres individuelles en préfabriqué "Carrère Durisol", où en de rares occasions, des serpents et des tarentules « venaient rendre visite aux lieux ».

Dans cette ambiance spartiate, mais sereine et amicale, le temps semblait s'égrener très vite, les journées étaient bien remplies, chargées de poussières, de graisse, de sueur, mais aussi de réalisations concrètes et d'affection collective.

Les travaux de préparation des panneaux d'exploitation minière souterraine se déroulaient convenablement, et selon le planning préétabli.

Le génie civil de laverie et de ses annexes était conduit avec maestria par Maghraoui, chef d'équipe expérimenté, détaché sur place par la Base des Zaër pour organiser et superviser les opérations de construction des socles en béton des équipements, en étroite et amicale collaboration avec Boujemaâ, ancien responsable de l'usine de traitement de Plomb Moulouya (Zaïda près de Midelt).

Boujemaâ, connu pour son professionnalisme et son dynamisme permanent, donnait l'impression d'acter à part, sans faire montre d'un esprit de collaboration avec Wielcosz et les responsables des travaux miniers préparatoires.

Pour moi, encore profane, tout semblait baigner dans l'huile, dans un environnement que la sympathie et la bienveillance des gens m'avaient fait apprécier, sans contrepartie et de façon toute désintéressée.

Dès lors, j'avais considéré les premiers contacts avec l'activité minière du BRPM comme un bon présage pour la suite de ma carrière professionnelle.

Prono, puis plus tard Lasfargues, avaient bien raison de m'orienter sur cette voie, celle de l'effort continu, de la négation de soi et du contact fécond avec ceux qui peinaient sur les chantiers.

## Premier voyage aux Etats-Unis

Au début du mois d'août 1964, à la mine d'Irherm, alors que j'accompagnais Maghraoui et Boujemaâ pour une mise au point sur l'état d'avancement des travaux du génie civil de l'usine de traitement, on me demanda par radio de Rabat de rentrer de toute urgence pour partir aux Etats-Unis dans le cadre d'un voyage dont le Roi Hassan II avait gratifié la Promotion Mohammed V de l'Ecole Mohammedia.

Dans l'euphorie de la grande sollicitude royale, j'avais quitté Irherm avec regret, mais avec l'espoir de revenir à brève échéance pour continuer à participer à l'œuvre de montage des installations industrielles et de préparation des ossatures de l'exploitation minière souterraine.

A Rabat, Lasfargues et Prono m'avaient marqué tous les deux leur bonne appréciation quant à mon long séjour à Irherm, m'exhortant à suivre la même voie à l'avenir, celle du contact fréquent avec les chantiers et du suivi direct de leurs activités multiformes.

« Je suis convaincu que vous ferez du bon travail au Travaux Miniers », me dit Prono, avec beaucoup de considération, avant de nous quitter pour la dernière fois.

Les retrouvailles avec les amis et camarades d'Ecole, après moins de deux mois de séparation, furent émouvantes, chacun se plaisant à raconter ses problèmes, ses déboires, mais aussi ses succès de démarrage de carrière professionnelle.

Après des briefings à l'Ecole Mohammedia sur l'objet, le programme et la nature de notre grand périple aux Etats Unis, nous allions redevenir durant cinq semaines des étudiants vivant de nouveau en petite communauté, retrouvant les habitudes de l'internat et de la promiscuité, et appelés à assouvir un rêve en se projetant dans un monde à part, le Nouveau Monde, démesuré, sophistiqué, attachant et extraordinaire.

Pour des raisons d'indisponibilité physique et de force majeure, seuls manquaient à l'appel nos camarades Abdeslam Berkia, Mohammed Benjelloun, Mounir Aouad et Mohammed Morjane.

Le Directeur de l'Ecole Mohammedia, Amor, le menu et frêle homme à la pipe, et le Secrétaire Général, Rhiati, débonnaire et agité, faisaient partie du voyage, donnant à notre groupe un surcroît de sérieux, de discipline avant d'aller au pays tant adulé de l'Oncle Sam.

L'Ambassadeur des Etats-Unis, le grand Parker, et ses principaux collaborateurs étaient là pour nous saluer avant notre départ de l'aéroport de Rabat-Salé, et poser en photos souvenirs avec l'ensemble du groupe.

L'avion, un quadriréacteur Douglas DC8 de la Pan American, nous avait conduits d'abord à Lisbonne pour une courte escale, puis aux Iles Açores, à proximité de l'immense base américaine de l'OTAN, avant d'atterrir en fin d'après midi à l'aéroport Kennedy à New York, après un vol de plus de dix heures.

Nous fûmes accueillis par des officiels américains et par Ignateff, économiste et historien russo-américain, qui nous guidera, "en bon père de famille" durant tout notre périple à travers les Etats-Unis.

Nous étions tous lessivés et abattus par un aussi long voyage, et installés dans un hôtel en bordure de l'Hudson, en plein quartier de Brooklyn habité par des juifs Lébovich en grandes nattes et chapeau noir, plongés dans leurs profondes méditations talmudiques, sans se soucier des intrus dans leur propre domaine.

« New York, c'est fabuleux, fascinant et fantastique », avaient crié, sans retenue, certains camarades éblouis par les nombreux et immenses gratte-ciel de l'île de Manhattan se profilant majestueusement à l'horizon.

Fondée par les Hollandais en 1626, sous le nom de Nouvelle Amsterdam, la ville devient New York après sa conquête par les Anglais en 1664, après d'âpres luttes, de connivence avec les tribus indiennes de la région.

Premier centre financier du monde, grand port, nœud ferroviaire et aérien, New York, véritable patchwork, nous avait enthousiasmés par ses grandes avenues, ses immenses buildings, ses shopping centers, l'Empire State Building, Rockefeller Center, Madison Square Garden, l'Hudson enjambé par plusieurs ponts, la statue de la liberté, etc.

Le lendemain, après un déménagement dans un autre hôtel au centre de Manhattan, nous avons effectué une longue randonnée en autobus, à travers les larges avenues de Broadway, la Cinquième Avenue, puis en longeant Madison Square Garden et en traversant le quartier noir de Harlem, avant d'arriver à Greenwich Village, le quartier des artistes et d'excentriques de tous genres.

A l'hôtel, de nombreux camarades étaient comme de gosses devant les gadgets, les machines à sous, les billards, en s'y adonnant à cœur joie.

Après l'imposante New York, nous avons rejoint Washington par la route pour découvrir la campagne américaine et l'ampleur des voies de communication (routes, autoroutes, voies fluviales.), en passant près de Philadelphie et Baltimore.

A Washington, capitale fédérale, ville aérée et plongée dans la verdure, dans le district de Columbia, sur le Potomac, résidence du Président des Etats-Unis, nous fûmes logés dans un grand hôtel (Mayflower), à proximité de la Maison Blanche.

Notre séjour fut merveilleusement organisé et agrémenté par les visites du Capitole, haut lieu de la démocratie américaine, du Mémorial de Jefferson, du Monument Lincoln, de Mont Vernon, village natal de Georges Washington.

Particulièrement, nous fûmes impressionnés par le Lincoln Memorial, tout de marbre blanc, érigé en hommage à celui qui fut le chantre de la lutte contre l'esclavage des Noirs, et qui fut assassiné en 1865 par un fanatique esclavagiste, Booth, à la fin de la Guerre de Sécession.

Le long du Potomac, d'autres bâtiments rappellent les hauts faits de la création des Etats-Unis et de la Guerre de Sécession, avec le souvenir des pères fondateurs de la jeune nation affranchie de la tutelle britannique, avec le concours d'un corps expéditionnaire français commandé par le Général La Fayette.

Après des conférences et des contacts dans les Universités de Columbia et de Georgetown, animées par des professeurs de grande renommée, parmi eux de grandes sommités d'ascendance noire et indienne, nous fûmes conviés à des réceptions fastueuses organisées par les autorités fédérales.

Par ailleurs, nous fûmes reçus dans une ferme, dans le Maryland, à la périphérie de la ville, où après une visite détaillée et des explications sur les hauts rendements agricoles, nous avons goûté un maïs délicieux à gros grains.

Nous avons participé à la prière du vendredi à la mosquée du Centre islamique dans le quartier bourgeois sur Massachusetts Avenue, et à notre étonnement, le sermon y fut lu en arabe par un imam blanc, puis en anglais par un religieux noir.

Par la suite, nous fûmes conviés à un grand déjeuner donné en notre honneur par le sémillant Ambassadeur du Maroc, Ali Benjelloun, en sa belle résidence dans un quartier huppé de la jolie et verdoyante agglomération de Georgetown.

Pour clôturer notre passage dans la capitale fédérale américaine, chacun une rose à la main, nous nous étions recueillis au cimetière d'Arlington, en bordure de la rivière Potomac, sur la tombe du Président Kennedy, assassiné à Dallas au Texas en 1963, et dont le souvenir continuait d'alimenter la conscience américaine.

De Washington, en avion, nous avons rejoint Boston, capitale de l'Etat du Massachusetts, centre industriel, commercial et financier, grand port, siège de l'Université Harvard et du Massachusetts Institut of Technology (MIT).

Là, nous fûmes impressionnés par le gigantisme et la qualité des campus universitaires américains, et par l'ampleur des programmes et des crédits alloués à la recherche et au développement, venant expliquer l'énormité de l'avance technologique américaine par rapport aux autres pays d'Europe et d'Asie.

Ignateff, notre mentor et notre guide, était toujours là avec nous, attentif et attentionné, appréciant notre curiosité et notre admiration pour l'Amérique.

Après Boston, nous avons rejoint Pittsburgh.

Au cours du vol de Boston vers Pittsburgh, pour la première fois, en tant que Président de notre jeune Association des Anciens de l'EMI, j'eus à exercer mon arbitrage entre le Directeur Amor et notre camarade Achour, suite à une altercation entre eux, pour des raisons réellement futiles et sibyllines.

Amor, ulcéré par le comportement jugé déplacé de son ancien élève lors d'une discussion anodine, avait décidé, à notre insu, en arrivant à l'hôtel à Pittsburgh, de quitter le groupe et de regagner le Maroc.

Alertés par Rhiati, avec les camarades Lhatoute et Jaoui, en catastrophe nous avons pris un taxi pour rejoindre, à très vive allure, l'aéroport de Pittsburgh.

Amor, déjà parmi la longue file des passagers, était en train de se préparer à enregistrer pour embarquer sur Paris, via New York.

Calmement, mais péniblement, nous avons réussi à extraire Amor de la file, et patiemment, dans un coin de l'aéroport, après lui avoir fait ingurgiter un grand jus d'orange pour le sortir de son état éthylique, nous avons pu le raisonner pour renoncer à son funeste projet.

Enfin, nous l'avons reconduit à l'hôtel à Pittsburgh pour l'installer dans sa chambre comme un jeune adolescent.

Avec bonheur le lendemain, nous avons constaté sa totale amnésie de l'épique événement de la veille que nous avons, nous aussi, décidé de taire et de ne pas divulguer parmi nos camarades.

Notre séjour à Pittsburgh en Pennsylvanie, sur l'Ohio, l'un des plus grands centres sidérurgiques et métallurgiques du monde, fut focalisé sur la visite des immenses usines de fabrication de matériel électrique (moteurs et génératrices de grandes puissances, turbines, câbles d'énergie, etc.) de la société Westinghouse.

Puis, ce fut le tour de Buffalo sur le lac Erié, port fluvial et centre industriel, connu pour son Université et son Musée d'art, proche des chutes du Niagara hautes de 47m, phénomène naturel unique au monde, haut lieu touristique et site d'un gigantesque complexe hydroélectrique.

Nous fûmes l'objet d'attentions particulières et d'une gentillesse exquise à travers des invitations par groupe de trois, chez des familles américaines.

Notre groupe pour sa part, eut l'occasion de visiter avec nos hôtes des usines de pâte à papier et d'apprécier le niveau élevé de la productivité et de l'efficacité du management au sein d'une PME performante dans la région.

A Ames, capitale de l'Iowa, ville universitaire proche de Des Moines, nous avons visité l'Université de l'Etat et de gigantesques exploitations agricoles de maïs, fierté du profond Middle West.

J'avais gardé un souvenir ineffable de l'immense pizza que l'on nous avait servie, Lhatoute et moi, dans un restaurant de la ville, et dont on nous avait fait emporter les restes en "doggy bag".

De même, j'avais apprécié la célérité avec laquelle on m'avait fait parvenir à San Francisco mon passeport, oublié à la hâte, dans ma chambre d'hôtel à Ames.

Après le Middle Ouest, en avion, nous avons rejoint San Francisco en Californie.

La ville, débouché dans le Pacifique, fondée en 1776 par les Espagnols, devenue américaine en 1846, détruite par un tremblement de terre en 1906, centre des industries chimiques et mécaniques, lieu des signatures de la Charte des Nations Unies en 1945 et du traité de paix entre le Japon et les Alliés, nous avait enchantés par la beauté des sites et la chaleur de l'accueil des autorités locales et des divers responsables universitaires.

Nous avons visité les Universités de grande notoriété mondiale, de Stamford et Berkeley, monde de l'innovation et de l'expérimentation, les usines de Lockheed Aviation à la périphérie de San Francisco où l'on développait les avions long courrier et les fameux avions espions X15.

Ensuite, la tournée en bateau de la baie de San Francisco nous donna l'opportunité d'admirer l'immense pont de Golden Gate et de passer à proximité de la non moins célèbre prison de l'île d'Alcatraz.

A la fin de notre séjour, nous avons déambulé à Chinatown, créée par les immigrants chinois, image d'un secteur d'une ville comme Shanghai ou Nankin, avant d'assister à un spectacle de patinage artistique sur glace, "Ice Folies".

Après le spectacle, avec le camarade Jaoui, en voulant regagner l'hôtel à pied, déboussolés et sans repères, nous fûmes étonnés d'être éconduits par un géant noir qui refusa méchamment de nous indiquer le bon chemin à emprunter.

Un hispanique sollicité après, nous avait heureusement mis sur la bonne direction, avec beaucoup d'entregent et de gentillesse.

A Los Angeles, métropole de l'Ouest américain, centre d'industries mécaniques, chimiques et alimentaires, notre passage fut agrémenté par la visite de Hollywood, Beverley Hill, Universal Studios et du fabuleux centre d'attractions de Disney World.

Partout, le monde californien nous avait envoûtés et subjugués par son organisation méthodique et ses énormes réalisations, sans commune mesure avec nos standards étriés et en déphasage de plusieurs décennies.

Après Los Angeles, nous avons rejoint par autobus la ville d'El Centro, dans le sud de la Californie, non loin de la fameuse Vallée de la Mort, sous une chaleur torride faisant fondre l'asphalte de l'autoroute, nous contraignant à courir en descendant du car pour ne pas nous exposer aux rayons terribles du soleil.

Dans cette zone proche de la frontière mexicaine, longue plaine surnommée la Grande Vallée, ressemblant étrangement à la plaine du Haouz, nous avons découvert une vaste et riche région agricole, faite d'immenses ranchs à bétail, de vignobles, de cultures subtropicales et de palmeraies tirées au cordeau, produisant du véritable "mejhoul"

(d'origine marocaine nous avait-on dit), emballé dans des sacs plastique pour en assurer la conservation et la bonne cueillette.

En Californie, le génie américain a transformé un ancien désert, battu par les vents, infesté de serpents à sonnettes, en un paradis agricole, irrigué avec l'eau amenée sur plusieurs milliers de kilomètres par grands canaux des Montagnes Rocheuses et du fleuve Colorado.

La découverte du pétrole et de l'or et la construction du chemin de fer transcontinental ont assuré la prospérité de cette contrée conquise sur le Mexique en 1848 et érigée en Etat de l'Union en 1850.

De l'autre côté de la frontière avec le Mexique, c'étaient la désolation, le dénuement et le sous développement notoires.

Au passage frontalier de Mexicali, en provenance du Mexique, on voyait des hordes d'ouvriers, avec leurs balluchons et leurs guenilles, en quête de travail, soumis à la fouille systématique des policiers et des douaniers yankees, grands seigneurs hautains et méprisants, arborant de grands chapeaux de cow boy.

En direction du Mexique, du côté américain, à Calimex, des Mexicains repartaient chez eux, à bord de rutilantes voitures, probablement acquises après avoir travaillé durement dans les exploitations agricoles, et amassé un bon pécule.

Le déplacement en Californie du sud, en autobus climatisé, fut pour nous l'occasion de manifester notre décontraction par des chansons marocaines reprises en chœur, orchestrées par notre camarade Bouslikhane, accompagnées d'anecdotes ou de blagues débitées par l'infatigable Kerrou.

Après le sud de la Californie, notre périple nous mena à Albuquerque, capitale du Nouveau Mexique, sur le Rio Grande, rappelant par son climat, ses montagnes rosâtres et son environnement géologique, les zones d'Errachidia et d'Ouarzazate.

Nous avons séjourné à l'Université de l'Etat et visité ses laboratoires et ses bibliothèques, avant d'aller, par train "AMTRAK" à double étage, admirer l'extraordinaire panorama du Grand Canyon du Colorado, décrit et magnifié de par le monde, et lieu des chevauchées fantastiques des films western.

Nous avons assisté à des danses indiennes sans âme, organisées à l'intention des touristes en quête d'exotisme et de rencontre avec les anciens Peaux Rouges.

La visite d'un village indien, nous dévoila l'état de sous développement relatif des réserves indiennes placées sous administration directe du Ministère Fédéral de l'Intérieur, pour mieux les contrôler très probablement.

Sur la place centrale de l'une de ces réserves, nous avons salué un grand chef indien, juché sur un énorme tas de sable, en chemise blanche et pantalon gris, coiffé d'un immense chapeau, en signe d'insertion dans le "way of life" américain, en paix avec ses adversaires historiques.

Après le Nouveau Mexique, à Denver, au pied des Montagnes Rocheuses, capitale de l'Etat du Colorado, centre d'industries mécaniques et aéronautiques, nous avons séjourné pour visiter l'Université, des centres de recherche et d'importantes réalisations industrielles.

Notre tournée aux Etats-Unis, s'acheva à New York avec la réception offerte par l'Association Américaine des Ingénieurs, installée dans un grand immeuble à Manhattan, à proximité de l'énorme palais de verre des Nations Unies à Manhattan.



Nous avons convenu, avec nos hôtes de maintenir le contact dans le cadre de notre Association des Lauréats de l'EMI, en phase de gestation.

« Prenez soin de vous, l'avenir sera brillant », me dit paternellement, notre guide Ignateff, étonné lors de nos fréquentes discussions durant notre périple, de mes connaissances sur son pays d'origine, la Russie, et sur sa transformation par le régime des Soviétiques après la Révolution bolchevique d'octobre 1917.

Que dire de ce périple au pays de l'Oncle Sam, si ce n'est qu'il fut réellement, passionnant, intéressant et instructif.

Durant plus de cinq semaines, nous avons découvert un pays continent, d'une très large diversité géographique et ethnique, modelé par de nombreuses vagues d'immigration, elles-mêmes fondues pour former une nation nouvelle et originale, et déployer une civilisation d'audience planétaire.

Nous avons rencontré des gens de tous les horizons, de toutes les races, dans une Amérique profonde, attachante, sympathique et accueillante.

Les Noirs qui représentaient plus de 10% de la population, amenés comme esclaves aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles, commençaient à conquérir lentement et sûrement leurs droits civils et politiques, annonçant un grand chambardement dans la société américaine dominée jusqu'alors par les Blancs européens et dirigée de facto par les WASP (White Anglo-Saxons Protestants).

La composante hispanique, issue de l'Amérique latine (Mexique, Cuba, entre autres) apparaît de plus en plus comme une force sur laquelle il faut compter.

Nous avons conclu, à juste titre, que l'Américain des films western, du chewing-gum et du whisky, n'est pas représentatif de l'Américain moyen.

Le meilleur moyen pour connaître les Etats-Unis est de ne pas capter seulement des bribes, des images et des signes, mais de se rendre sur place et de se confronter directement avec les réalités de l'immense pays.

Tout en étant enrichissant à plusieurs égards, le voyage aux Etats Unis fut pour moi personnellement éprouvant, et je regrette vivement de n'en avoir pas profité pleinement comme je l'avais souhaité.

En effet, en tant que Président de l'Association des Anciens, je fus mis à rude épreuve quotidiennement pour régler mille et un problèmes matériels, ménager certaines susceptibilités, jouer les arbitres, éviter les frictions et maintenir au sein du groupe l'esprit de concorde, d'affection et d'amitié qui avait toujours caractérisé nos relations depuis 1958.

La patience et le sang froid aidant, heureusement tout avait fini par rentrer dans l'ordre, oubliant les désagréments et ne retenant que le côté positif du voyage.

A New York, tous contents d'avoir accompli un magnifique périple, notre intermède d'étudiants avait pris fin.

Chacun avait dès lors pris son chemin, celui d'un autre monde de nouvelles relations professionnelles.

## Des débuts laborieux

Au retour des Etats-Unis, et près un bref voyage d'agrément, à Paris, Amsterdam et Copenhague, en compagnie de mon camarade et ami Abdelmalek Jaoui, j'avais rejoint Rabat au début de septembre, convaincu que la période d'étudiant était définitivement révolue, que ma vie professionnelle allait réellement démarrer, et qu'il fallait s'y atteler, sans attendre et sans coup férir.

Durant mon absence, et comme c'était prévu, Prono avait quitté définitivement le BRPM pour rentrer en France, le poste de Chef Service Travaux Miniers était donc à pourvoir très rapidement.

Au départ, la Direction Générale du BRPM avait préféré me nommer "Chargé du Service Travaux Miniers", probablement pour me tester et pour ne pas brûler les étapes, mais aussi pour me pousser à persévérer dans l'effort manifesté en juillet et août 1964, avant de prendre les rênes d'un des plus importants services du Bureau, doté d'un effectif de plusieurs centaines de personnes, réparti sur plusieurs chantiers, et disposant de grands moyens matériels de tous genres.

J'avais alors à travailler directement avec le Chef du Département, André Lasfargues, avec lequel les relations étaient demeurées respectueuses, cordiales et amicales jusqu'à son départ définitif du BRPM à la fin de l'année 1968.

En octobre 1964, j'avais pris la précaution de louer un appartement dans l'ex rue Henri Pop près de la Tour Hassan, à quelques encablures du siège du BRPM à l'avenue Moulay Hassan que je regagnais à pied en toutes saisons, ne disposant pas encore d'un véhicule de service ou personnel.

Après une courte période de remise en condition à Rabat, bénéficiant du support bienveillant du personnel administratif du Service, je fus chargé d'une première mission dans le secteur de la CADET (Centrale d'Achat et de Développement Economique du Tafilalet), organisme public créé par l'Etat pour soutenir et développer l'exploitation artisanale des petits gisements de plomb de la région d'Erfoud et Rissani.

A signaler que la production artisanale de plomb était collectée et vendue à la CADET sur la base de prix fixés mensuellement par l'Administration des Mines, eux-mêmes fonction des cours internationaux erratiques des métaux de base.

La mission devait porter sur l'exécution d'un programme de dénoyage des travaux d'artisans mineurs dans la zone d'activité de Boufedouze, situé à 50 km de piste au sud ouest de la localité de Rissani, et à 70 km d'Erfoud.

Bien avant, alors que j'étais aux Etats-Unis, la préparation de la mission était confiée à Jerdouj, un vieux mineur chevronné originaire de la région d'El Kelâa des Mgouna, rompu aux chantiers difficiles, compétent, spartiate, aidé du mécanicien Renaud, parmi les rares Européens encore en activité au Service Travaux Miniers.

« Je suis le chef de chantier de Boufedouze, je viens en quête d'instructions et de directives, nous sommes prêts », me lança sèchement Jerdouj, en pénétrant dans l'ancien bureau de Prono que je venais d'occuper à peine depuis quelques jours.

Pris au dépourvu, ne connaissant pas Jerdouj, réellement je ne savais pas quoi lui répondre, étant encore ignorant des personnes et pas au fait des programmes des travaux miniers, de leur étendue et de leur répartition régionale.

« Avez-vous préparé tous vos équipements de chantier, et si oui, nous partirons dès demain », lui avais-je répondu avec un semblant de fermeté et de détermination ; ce que Jerdouj avait d'ailleurs beaucoup apprécié de prime abord.

Effectivement, tôt le lendemain, nous avons quitté Rabat en convoi comprenant trois Land Rover et un camion atelier piloté par Renaud.

Après une courte halte à la Base logistique du BRPM de Midelt gérée par l'agent administratif Kherfi, puis un arrêt à Erfoud pour prendre contact avec le Directeur de la CADET, Hajoui, ancien lauréat de l'Ecole des Mines de Rabat, nous étions rendus au bout de deux jours au chantier de Boufedouze, à 650 km de Rabat.

Nous avons découvert sur les lieux un chantier sans âme, abandonné depuis plusieurs mois par les artisans mineurs après l'envahissement de leurs travaux par les eaux à la suite d'une avarie du système de pompage.

Notre équipe, sous l'impulsion de Jerdouj et Renaud, s'était vite attelée à la tâche pour installer le camp, dresser les tentes et entamer les opérations de mise en place du matériel de dénoyage (treuil de levage, motopompe Recta à axe vertical et train de tiges) en tête du puits principal d'extraction du minerai, d'une profondeur de 80m.

Sous un soleil de plomb, habituel dans ce secteur, le montage du train de tiges et le positionnement approprié de la motopompe, sans déviation, furent longs et pénibles, mettant à rude épreuve les nerfs du personnel et le savoir faire de Jerdouj et de Renaud, tous les deux en désaccord total et avoué sur la gestion du temps et des moyens humains et matériels disponibles.

De mon côté, encore novice, ne connaissant pas suffisamment les acteurs et ne maîtrisant pas les différentes opérations, je ne faisais qu'observer attentivement les travaux, étant témoin de toutes les actions élémentaires de mise en place des équipements et de la vie quotidienne au chantier.

Après trois jours d'efforts inlassables sous une chaleur torride, d'engueulades et de vociférations entre Jerdouj et Renaud, interrompus à la tombée de la nuit et repris au lever du jour, la motopompe RECTA commença, enfin avec soulagement, et comme par enchantement à débiter abondamment, avec un réel bonheur, une eau saumâtre et boueuse, et à dénoyer progressivement les travaux d'artisans noyés.

Le succès de l'opération fut fêté par un bon tagine et un thé, servis à même le sol, sous nos tentes sommaires, véritables fournaies, faites de toile trouée, battues par le vent de sable brûlant.

Sur ce succès, et après cette "prouesse technique", Jerdouj et Renaud s'étaient réconciliés et s'étaient congratulés chaleureusement, oubliant toutes les déconvenues et ne retenant que la suite positive de leurs efforts.

Rapidement, comme par enchantement, les artisans éloignés depuis des mois par l'inondation de leurs chantiers, certains avec leur famille, commencèrent à affluer et à se réinstaller pour reprendre les travaux souterrains de dépilage des petits filons de galène.

Pour ma part, je fus enchanté de suivre de près l'enchevêtrement des multiples opérations d'un chantier, loin de Rabat, tout en inaugurant des contacts de sympathie avec les différents intervenants (ouvriers, artisans...) et en nouant particulièrement avec le vétéran Jerdouj, des relations amicales, demeurées fécondes et d'estime réciproque jusqu'à mon départ du BRPM en septembre 1981.

Cette première mission dans le secteur du Tafilalet m'avait convaincu de la nécessité de soutenir supporter et de venir en aide aux artisans de ces régions excentrées et pauvres, en améliorant les moyens d'exhaure, et en orientant ce monde besogneux et anonyme d'artisans mineurs dans le développement des travaux souterrains de reconnaissance et de recherche des filons de plomb.

J'y avais d'ailleurs consacré, plusieurs années durant, une partie de mes énergies et de mes possibilités de décision aux Travaux Miniers, puis bien plus tard au sein de l'Administration des Mines.

Je reviendrai souvent dans ce secteur du Tafilalet pour décider des moyens à mettre en œuvre pour améliorer les accès aux différents centres de production artisanale par la construction de nouvelles pistes, et pour me familiariser avec les méthodes de travail de fonçage de puits, de creusement de galeries de reconnaissance, de dénoyage des travaux, appréciant par la même occasion la pénibilité du travail et l'effort des artisans pour gagner leur vie, tout en conservant leur dignité en toute circonstance.

Avec le Directeur de la CADET, Hajoui, et Saint Gal De Pons, géologue du BRPM, responsable du suivi géologique du secteur du Tafilalet, avec lesquels j'avais toujours entretenu des relations amicales, nous avons effectué de nombreuses tournées des chantiers, descendant à plusieurs reprises dans les puits pour mieux coordonner et orienter nos interventions, au bénéfice des artisans, auparavant livrés à eux-mêmes.

\*\*\*\*

Dès mon retour du secteur de CADET, je fus chargé par le Directeur Technique Fauvelet, d'une mission spécifique, en compagnie du responsable de la Base de Midelt, Saïd, à l'ancienne exploitation minière de plomb de Bou Arhous, non loin de la localité de Gourrama.

Dans le gisement de plomb, anciennement exploité par la SOGEMI, le BRPM, en 1953 et 1961, avait réalisé un important programme de travaux de recherches portant sur des travers-bancs à flanc de coteau, suivis de galeries de reconnaissance et de cheminées de liaison et d'aérage des différents niveaux d'exploitation.

A la fin de la campagne de recherches, les équipes BRPM s'étaient retirées sans avoir au préalable démantelé le chantier, laissant au fond du matériel de mine (rails, wagonnets, tuyauteries, etc.) qu'un exploitant privé de Gourrama (Assou Zedgui) souhaitait acquérir dans le cadre de l'amodiation du domaine minier.

En visitant les travaux souterrains, accompagné d'un représentant de Zedgui, je fus étonné de l'énorme écart entre les listings qui m'avaient été remis par la Direction des Participations du BRPM à Rabat et l'existant réel au fond de la mine.

J'avais tenu à faire part de cette anomalie au Chef de Département, Lasfargues et au Directeur Technique, Fauvelet.

L'ambivalent Zedgui ne tardera pas à céder le domaine et le matériel à un autre permissionnaire (Jaïdi) après avoir fait certainement une substantielle plus value.

\*\*\*\*

Parallèlement aux travaux dans le secteur de la CADET, j'avais suivi l'activité de l'important chantier de recherches de minerais polymétalliques (plomb, zinc, or, argent) de Boumadine dans l'Ougnat, proche de mon village natal, Goulmima, à 25 km par piste à l'est de la localité de Tinejdad, et à 600 km de Rabat.

Il est à signaler que Boumadine était annoncé en 1963 par Albert Hammou, Directeur des Participations du Bureau comme la future grande mine d'or du pays, pour laquelle j'étais destiné comme directeur alors que j'étais encore étudiant.

Les travaux miniers en cours visaient la reconnaissance des avals des anciennes carrières de défilage artisanal remontant à la période euphorique de Sijilmasa et des caravanes en direction du Mali.

Le chantier était placé sous la férule d'un vieux chef chantier, Mlinac, d'origine tchèque, ancien légionnaire de l'armée française, adepte de la dive bouteille, dépassé par

les événements pour piloter et organiser les travaux de recherche du plus grand chantier minier du BRPM de l'époque.

Dans les vapeurs éthyliques de bon matin, Mlinac connu pour sa désinvolture manifeste et permanente, s'était senti en droit de nous narguer tous à Rabat, en proférant publiquement chaque jour, des injures à la radio de chantier.

Chaque mois, il envoyait à Errachidia un véhicule Dodge pour déposer les bouteilles vides et ramener les pleines de vin rouge et autres alcools.

De plus, Mlinac entouré d'une poignée de courtisans locaux, marginalisait les surveillants mineurs de qualité professionnelle reconnue, Meskine et Omar Riffi, dénigrait ostensiblement les responsables des Travaux Miniers, et suivait difficilement les instructions judicieuses et redondantes des géologues dans l'orientation et le développement des travaux de recherches.

Dès lors, je m'étais posé la question de savoir s'il fallait nécessairement maintenir sur place un parasite étranger pour faire fonctionner un chantier que des nationaux pouvaient valablement piloter avec plus d'efficacité et moins de charges.

Ne faudrait-il pas prendre le taureau par les cornes une fois pour toutes et écarter, sans le moindre regret, ce saoulard impénitent, insensible à toutes les remontrances, et convaincu qu'il était indispensable ?

« Que pourront-ils faire contre moi, ce sont des jeuneaux sans expérience, et loin des réalités du terrain », disait Mlinac à ses confidents et compagnons parasites à l'occasion des beuveries quotidiennes.

« Vous gagnerez très certainement à vous laisser voir tels que vous êtes, que de paraître ce que vous n'êtes pas », disait un sage connaisseur de la gestion des activités des chantiers miniers du BRPM.

Malgré mon inexpérience de fait, je n'étais nullement disposé à laisser chavirer le plus important chantier de recherche du BRPM, et encore moins à fuir mes responsabilités face à la Direction Technique du BRPM qui semblait ne pas être gênée par le comportement désinvolté de Mlinac.

Et c'est ainsi, que j'ai appris à traiter les récalcitrants et les parasites, adviene que pourra avec les supérieurs hiérarchiques européens.

La décision d'éloigner Mlinac avait tardé à venir, malgré son mauvais comportement et mon insistance à le voir déguerpir rapidement de Boumadine en laissant la place à des nationaux plus méritants et moins désinvoltés.

Alors, et face à cette situation anachronique, j'avais attendu patiemment son départ, sans m'exposer à des reproches et à des critiques acerbes, malveillantes et infondées de ses supporters occultes et avérés.

Au fil du temps, à Rabat, et particulièrement à la Direction Technique, on s'était bien rendu compte que Boumadine devrait opérer une véritable mue dans la conduite des travaux miniers, et que le pilotage du chantier devrait changer de main avec célérité et diligence.

Suite à l'une de mes dernières et énergiques interventions auprès de Lasfargues, Mlinac, en définitive, la mort dans l'âme, fut envoyé à Rissani superviser et suivre la construction de la nouvelle piste d'accès au secteur artisanal de Bou Maïz, le plus important centre de production du secteur de la CADET.

J'avais retrouvé Mlinac sous la tente à l'entrée de Rissani à l'occasion d'une de mes tournées dans le secteur, tout penaud, sans ressort, résigné et sans la morgue et l'agressivité qu'il manifestait avec insolence, quelques mois auparavant.

L'ère Mlinac sur les grands chantiers était définitivement close et révolue, et le vieux légionnaire ne tardera pas à quitter le BRPM pour de bon.

Salah Imrich fut choisi pour assurer la relève parce qu'il représentait et incarnait cette catégorie de surveillants mineurs sérieux, dévoués, disciplinés et expérimentés au sein de la grande famille des Travaux Miniers.

\*\*\*

Grâce à l'ouverture des chantiers à travers le Maroc, et en les visitant régulièrement avec enthousiasme, détermination, bravant le mauvais temps, le froid, la neige, la chaleur, les pistes, voyageant de nuit, par route, par train, par avion, j'eus l'occasion de connaître le pays et les personnels, de mieux comprendre les comportements, les réactions et les agissements des responsables locaux.

Je m'étais senti euphorique, convaincu de la nécessité et de l'urgence de l'amélioration de la situation générale sur les différents chantiers au vu des équipements mis en œuvre et des conditions de vie d'un autre âge du personnel.

Ainsi, rapidement, et sans oppositions manifeste des hauts responsables de Rabat, le niveau des salaires et l'état des logements furent améliorés pour promouvoir la productivité et faire bénéficier le personnel des retombées de son travail, venant buter, évidemment, contre certains préjugés et dérangeant beaucoup de situations anormalement et insidieusement acquises.

Le renforcement de l'activité dans les secteurs de CADET et Boumadine, donnaient l'impression, aux non avertis, de favoriser ma région d'origine au détriment d'autres, en recrutant de nombreux ouvriers ordinaires issus du Tafilalet et des régions avoisinantes.

En fait, il ne me revenait pas seul de décider de la politique du BRPM en matière d'élaboration des programmes de recherche minière, et encore moins de la régionalisation de ses interventions, étant surtout chargé de l'exécution des programmes de travaux que la Direction Technique et le Service de la Géologie Minière définissaient chaque année dans le cadre du budget du Bureau.

« Vous l'accusez de régionaliste, mais tous ces ouvriers recrutés, sont des Marocains ayant droit au travail. Par ailleurs les programmes de travaux sont déterminés et fixés par la Direction Technique, les Travaux Miniers n'étant que le bras d'intervention dans leur exécution », avait répondu le Directeur Général du BRPM, Chefchaoui, à quelqu'un venu un jour se plaindre de moi pour l'avoir peut-être éconduit à l'occasion d'une demande de service ou d'embauche.

Par cette répartition, Chefchaoui avait rendu justice à tous ces travailleurs, sérieux et courageux, qui se révélèrent par la suite, et de l'avis général, comme étant les meilleurs ouvriers, agents techniques et administratifs des chantiers du BRPM, et plus tard de ses nombreuses filiales minières.

Dès lors, bénéficiant de la totale confiance du Chef de Département, Lasfargues, sans détour et sans parti pris pour une région spécifique, j'avais choisi mon chemin, celui de l'effort continu, loin des médisances, en "avalant les couleuvres", en m'assumant, sans accepter de me faire pardonner les défaillances ou de les justifier.

Améliorer les conditions de vie de nos agents, promouvoir leur bien être et leur sécurité, furent pour moi les facteurs essentiels à étudier et améliorer, connaissant par avance la difficulté qu'il y aurait à bousculer certaines habitudes administratives et bureaucratiques des personnes responsables, souvent mal ou insuffisamment informées,

et généralement peu soucieuses de l'infortune de ceux qui se démenaient pour le Bureau, et quelques fois "crevaient à la tâche".

Pour moi, l'efficacité économique de notre action pouvait aller de pair avec un certain degré de sentimentalisme pour ceux qui peinaient en permanence sur les chantiers, perdus dans le bled, loin de leurs familles, bravant les intempéries et les risques du milieu du travail.

Dans ce contexte et dans cette frénésie de renouveau, la disponibilité de tous fut déterminante, le personnel de Rabat et des chantiers ayant compris que j'étais venu pour travailler dur, imprégné d'une sensibilité toute particulière pour les démunis et les agents travailleurs.

J'avais une continuelle soif de connaître et d'utiliser au mieux mes capacités de travail et de les rechercher constamment en moi-même, car la vie professionnelle est une émulation enjouée, mais pas toujours loyale des différents courants de pensées et des méthodes de travail.

J'avais compris aussi que, pour mener à bien et à terme toute activité, il me fallait asseoir mes arrières, continuer à cohabiter et sympathiser avec les responsables administratifs et financiers, en leur expliquant souvent l'importance toute particulière de certaines opérations spécifiques aux chantiers miniers, loin de l'appréciation superficielle ou incomplète des centres de décision de Rabat.

Ainsi, les excellentes rapports entretenus avec la Comptabilité des chantiers, le Service Achats et Approvisionnements, le Magasin central, le Service Transports, le Service Matériel et les Ateliers à la Base des Zaër, avaient contribué dans une large mesure à solutionner promptement des problèmes d'approvisionnement et de maintenance des équipements, évitant ainsi des temps morts et des arrêts intempestifs de nos centres de travaux.

Je suivais personnellement les problèmes quotidiens d'intendance et de vacations radio, maintenant ainsi un contact quasi permanent avec les différents chantiers éparpillés à travers le territoire national.

En moins d'une année au BRPM, un long chemin fut parcouru, des résultats positifs engrangés, l'intégration confortée, et des amitiés nouées et pérennisées.

Malheureusement, à contrario de cet effort inlassable, ma situation salariale et indiciaire ne s'arrangeait pas, et le versement régulier de mes émoluments bloqués en attente de la fixation des échelles de classement dans la grille BRPM des ingénieurs issus de l'Ecole Mohammedia.

Ainsi, avec mes camarades Berkia et Lahlou, dans la même situation, nous avons vécu durant huit longs mois, sous le régime "des avances sur salaires pour subsister" en vigueur au BRPM pour les débutants à l'avenir incertain.

Notre situation peu reluisante, avec en filigrane une velléité de démission collective, avait abouti, sur intervention du Secrétaire Général, Jaïdi, à l'apurement de nos dossiers et au versement de nos salaires, suivi de notre classement à l'échelle 2 et le gel abusif et injustifié de notre avancement durant plusieurs années.

Toutefois, en faisant le bilan professionnel de cette courte période de labeur assidu, j'avais considéré le résultat positif et assez encourageant pour poursuivre mon action dans la même voie.

Sans me soucier outre mesure des obstacles à franchir, fidèle à mes engagements et à mes convictions profondes, j'avais décidé de continuer à œuvrer dans la mouvance de la recherche minière du BRPM, reléguant à plus tard l'apurement définitif des conditions basement matérielles.

## Une première responsabilité

### La mine d'Irherm

En juin 1965, je me trouvais à Boumadine pour superviser le démarrage du programme de recherche au puits B, implanté dans la zone d'un panneau riche en minerais polymétalliques (plomb, zinc, argent, or) mis en évidence par des campagnes intenses de sondages carottés profonds.

Ma présence sur place était nécessaire pour guider et encourager le nouveau chef de chantier, Salah, et éloigner de certains esprits les prédispositions des ingénieurs des Travaux Miniers à élire domicile à Rabat, se contentant, à partir de leurs bureaux, de donner des instructions par radio, loin des réalités sur le terrain.

De plus, il fallait, une fois pour toute, me convaincre sur le tas de la capacité de nos surveillants mineurs à diriger de grands chantiers, tout particulièrement après l'éloignement définitif de Mlinac de Boumadine.

Les travaux de recherche, à différents niveaux dans les puits, avançaient correctement, la gestion du centre minier était bien menée, au grand dam des anciens courtisans éloignés du sérail, toujours là à l'affût, guettant le moindre problème pour l'amplifier, le répercuter sur tous les toits, et crier à l'incurie et à l'incompétence des nouveaux responsables, dont j'étais le symbole vivant.

Alors que je remontais du fond où l'on venait, après de longues heures, de résoudre un problème épineux du système d'exhaure, on m'ordonna de Rabat par radio, sur instruction expresse du Directeur Technique, Fauvelet, de rentrer de toute urgence, sans explication, véritable oukase à ne pas discuter, et encore moins à commenter dans les conditions du moment.

J'avais compris sur-le-champ, que l'on voulait, très probablement, me faire payer mon attitude résolue à l'égard du vieux Mlinac, et marquer un frein à ma propension à vouloir coûte que coûte responsabiliser les chefs de chantiers nationaux jugés encore immatures.

Mon départ précipité de Boumadine inquiéta et déçut tous ceux qui avaient soutenu mes initiatives et approuvé mes engagements avec force et sans complaisance, y décelant ma disgrâce dans les hautes sphères ou mon éloignement définitif du Service Travaux Miniers vers une destination de second rang.

A Rabat, le Chef de Département, Lasfargues, avec beaucoup de discernement, tint à m'informer de la situation déplorable sévissant à la mine d'Irherm où le divorce de l'autorité et de la responsabilité était la raison majeure du glissement inexorable vers l'anarchie et le chaos au sein du jeune centre d'exploitation.

« Il y a l'urgence d'un redressement sur les lieux. Vous êtes l'homme qu'il faut pour surmonter la crise, et je suis certain, tel que je vous connais, de votre réussite. Tout d'abord, allez voir le Directeur Technique, il a certainement d'autres choses plus importantes à vous dire en personne », me lança gentiment et amicalement Lasfargues, sans se départir de son flegme habituel.

Mes relations avec Lasfargues ayant toujours été empreintes de respect et de franche et amicale collaboration, j'avais donc fait confiance à son jugement, en lui marquant, de prime abord, mon accord de principe d'aller à Irherm, et sans conditions préalables de mon côté.

« Si vous avez des conditions à poser, n'hésitez pas à le faire, c'est votre droit le plus absolu », me fit-il remarquer.



Après mon entrevue avec Lasfargues, serein et décidé, je m'étais présenté au Directeur Technique, Fauvelet, qui me reçut froidement et sèchement, dans son air des très mauvais jours.

« La Direction Générale du BRPM vous a désigné pour assurer la responsabilité de l'exploitation d'Irherm, il faut rejoindre votre affectation rapidement. Monsieur Jaïdi, Secrétaire Général, vous attend dans son bureau pour vous donner ses orientations et les dernières instructions », me lança Fauvelet, sans plus de détail.

Jaïdi me reçut très gentiment dans son bureau où je pénétrais pour la deuxième fois, la première fois, un an auparavant, pour me faire part de sa bonne appréciation quant à la réalisation des travaux miniers dans le secteur CADET, et à la bonne coordination avec le Directeur Hajoui et Driss Belbachir, Chef du Département de la commercialisation des minerais du BRPM.

« Nous avons pensé à toi pour redresser la situation à Irherm où règne depuis quelque temps, d'après mes récentes informations, une situation de désordre et d'indiscipline caractérisée. Ce qui va à l'encontre de nos prévisions et contrecarrer notre politique de mise en valeur du secteur d'Agadir. Ta formation, ton sérieux et tes antécédents aux Travaux Miniers et à la CADET te permettront de redresser rapidement et efficacement la barre. Nous comptons sur toi pour qu'Irherm émerge vite du chaos installé », me dit Jaïdi, toujours très affable et attentionné.

Je n'eus pas d'objection pour aller à Irherm, mais en acquiesçant, j'avais tout simplement demandé de bénéficier des moyens nécessaires pour travailler dans la sérénité et prendre les décisions urgentes, avec l'obligation de résultat, sans taire la vérité, fût-elle déplaisante pour la hiérarchie.

« Tu as carte blanche pour améliorer la situation déplorable, et bon courage. Le travail là-bas est certainement très intéressant pour un jeune ingénieur comme toi », souligna Jaïdi, affectueusement.

L'entrevue avec Jaïdi, tout en étant d'un grand soulagement pour moi, éloigna de mon esprit la hantise des entourloupettes des détracteurs occultes, toujours à l'affût des faux pas pour dénigrer et "casser les bonnes volontés".

En acceptant d'aller à Irherm, j'eus l'impression d'avoir déçu Fauvelet, car il ne se doutait pas qu'Irherm, où j'avais apprécié l'esprit d'équipe et gardé de merveilleux souvenirs lors de mes tous premiers pas en juillet 1964, m'intéressait réellement pour poursuivre ma "longue marche" au sein du BRPM.

Lasfargues, informé de mes contacts avec Fauvelet et Jaïdi, satisfait de mon acceptation, confirma immédiatement par écrit ma nomination en tant que directeur de l'exploitation d'Irherm, sans désigner de responsable, dans la foulée, au poste de chef du Service Travaux Miniers, signe avant coureur que je le retrouverai plus tard.

Ainsi, un an à peine, après mon entrée en fonction, mon acceptation d'aller au bled pour une probable longue période, sans rechigner et sans exiger d'avantages particuliers, fut non seulement une manière de marquer ma résistance à mes contempteurs, de persévérer dans l'effort, de relever un premier grand défi, mais aussi de prouver mon appartenance définitive à la grande famille du BRPM.

Au personnel administratif du Service, soucieux et inquiet de me voir partir bien loin, j'avais expliqué que « mon avenir au BRPM en tant que jeune ingénieur des mines, dépend du passage obligé par Irherm, de la nécessité de "faire du bled" avant d'assumer plus tard des responsabilités plus importantes ».

« Je suis comme un soldat, je dois rester discipliné et répondre à l'appel de la Direction Générale du BRPM, et je considère que mon affectation à Irherm est une marque de confiance », avais-je tenu à souligner.

Mes nombreux amis à Rabat m'avaient vu partir avec regret, laissant pour quelque temps un vide parmi notre groupe issu de l'Ecole Mohammédia, mais aussi aux Travaux Miniers que Lasfargues devait gérer directement.

J'avais invité mes amis à me rendre visite à la mine, et à ne pas me laisser isolé et reclus au fin fond de l'Anti Atlas du Sous.

« Avant de rejoindre votre nouvelle affectation, allez faire un petit séjour à la mine de Sidi Bou Othmane dont la capacité de production est voisine de celle d'Irherm, cela vous aidera à mieux apprécier les problèmes sur place, et à vous familiariser avec la gestion quotidienne d'une modeste exploitation », me conseilla très gentiment Lasfargues.

A la mine de Sidi Bou Othmane, petite exploitation de plomb argentifère, relevant de la Compagnie Royale Asturienne des Mines (CRAM), située à 35 km au nord de Marrakech, en bordure de la route de Casablanca, j'avais visité la laverie, les travaux souterrains et procédé à l'examen des prix de revient analytiques.

Après Sidi Bou Othmane et avant de rejoindre Irherm, animé du désir de réussir dans ma nouvelle fonction, j'étais passé à Kettara demander les conseils avisés de mon ami Lhatoute et du directeur de l'exploitation Õm, ingénieur des mines d'origine norvégienne, pétri de grandes qualités humaines et professionnelles.

Tous les deux étaient contents pour moi de quitter la bureaucratie de Rabat et d'aller vivre intensément les problèmes d'une mine, quels que soient sa capacité de production et son environnement.

« Vous retournerez à Rabat avec une expérience fabuleuse que vous envieront certainement bien des ingénieurs », m'avait dit Õm.

Il faudrait rappeler qu'au début des années soixante, le BRPM avait développé les centres miniers de Kettara et Irherm, dans le cadre de sa nouvelle politique d'implication et d'intervention de proximité dans l'exploitation des gisements mis en évidence laborieusement par ses propres travaux de recherches minières dans les Djebilet et l'Anti Atlas du Sous.

Ainsi, à Kettara, une société, la SEPYK, filiale du BRPM et de l'OCP, fut créée pour assurer la mise en valeur de la partie sulfurée profonde du gisement constituée de pyrrhotine, concédée par la Compagnie Minière et Métallurgique (CMM).

Cette dernière, à la partie supérieure du gisement, exploitait depuis longtemps le chapeau de fer oxydé constitué d'ocres et la zone de cémentation relativement riche en minerais de cuivre et en pyrite.

L'OCP achetait l'ensemble de la production de SEPYK pour produire de l'acide sulfurique nécessaire pour ses installations de valorisation des phosphates à Safi.

A Irherm, en développement moins avancé, le Département des Travaux de Recherches Minières était chargé en première phase de l'exécution du programme de recherches et de préparatoires, du suivi quotidien de la mise au plan des méthodes d'exploitation et de l'installation de l'unité d'enrichissement du minerai de cuivre et des installations annexes.

Ainsi, spécifiquement pour Irherm, une contribution financière conséquente avait été débloquée par l'Etat pour l'acquisition de matériels et d'équipements en Tchécoslovaquie, suite à un accord bilatéral de compensation par livraison de concentré de cuivre marocain.

Une équipe de techniciens tchèques était sur place à la mine pour assurer et superviser le montage, les essais de performances des installations de traitement de

mineral et de la centrale électrique, et enfin initier le personnel marocain à la conduite et à la maintenance des matériels et des équipements livrés.

\*\*\*\*

Avant de quitter Kettara, j'avais acquis à Marrakech, exceptionnellement après autorisation de La Direction Technique du BRPM, des appareils électroménagers pour équiper la maison d'hôtes de la mine d'Irherm qui en était réellement démunie.

Conduit par le fidèle chauffeur Bouzegane, après un bref passage à Agadir, j'avais retrouvé le centre minier avec plaisir le 15 juin 1965, sous une chaleur torride, mais toutefois sans cette inquiétude que donne l'ignorance des lieux.

A mon arrivée à Irherm, régnait effectivement une atmosphère délétère, doublée d'une démotivation évidente et de relations tendues entre les responsables.

« Je suis bien content pour vous, car je constate qu'on vous a gâté en vous permettant d'acheter un réfrigérateur et une cuisinière, alors que moi je suis démuné dans ce bled perdu comme pour me punir », me lança Wielcosz sans autre commentaire, en me voyant m'installer dans la maison d'hôtes de la mine.

Wielcosz, accusé d'incurie, dépit et fatigué, en conflit permanent avec Boujemaâ, chef laveur, demeura quelques jours encore pour la passation des consignes, puis déménagea sur Rabat, tout content de quitter les lieux, car ce fut pour lui comme une véritable délivrance.

« C'est la fin d'un cauchemar pour moi. Je vous souhaite bon courage et bonne chance pour la suite », me lança-t-il, sans autre commentaire.

Une nouvelle phase de ma vie professionnelle commençait, loin de Rabat, mariant l'activisme et la discrétion pour bâtir une nouvelle exploitation minière, petit fleuron du BRPM qui ne manquait pas de susciter beaucoup d'interrogation sur sa viabilité technico-économique et sa pérennité.

Dès lors, j'étais seul aux commandes pour assumer la responsabilité, sans faiblesse, armé de mon seul courage à faire vivre et entretenir avant qu'il ne s'évanouisse pour de bon, tout en évitant éviter les faux pas.

Ce fut la meilleure initiation pour moi dans la gestion de la mine d'Irherm.

Par précaution, pour ne pas être affidé à des éléments incertains, j'avais faire venir avec moi certains agents des Travaux Miniers, dont le fidèle et dévoué Akka, magasinier à la base logistique de Midelt, qui fut pour moi d'un grand secours dans l'administration des services généraux du centre minier, et qui restera fidèle durant plus de trente ans, même après mon départ du secteur minier.

D'ailleurs, plusieurs agents des chantiers miniers s'étaient portés volontaires pour m'accompagner dans mes nouvelles fonctions, mais en ces débuts, j'avais tenu à faire confiance au personnel en place à la mine.

Dès le lendemain, j'avais convoqué tous les chefs de sections pour une longue réunion de travail afin de les sensibiliser sur l'ampleur de notre tâche et sur la nécessité de relever le défi de la conduite d'une exploitation minière.

« Une nouvelle ère a commencé à Irherm et un défi nous est lancé à tous pour redresser la situation. Je suis venu pour vous accompagner et vous apporter mon soutien permanent dans notre nouvelle marche vers le développement harmonieux de l'exploitation », avais-je dit pour commencer.

Un tour de table avait permis de connaître l'avis de chaque responsable sur les voies et les moyens à mettre en œuvre pour recenser les problèmes, aplanir les difficultés afin

d'améliorer l'état de l'exploitation, dans le cadre d'un organigramme fixant et définissant clairement les attributions de chacun, ayant l'assentiment de tous, sans exception.

La réunion, appréciée par l'ensemble des présents, peu habitués à la concertation, fut un véritable détonateur, car dès le lendemain, chacun était à son poste, animé d'une volonté inébranlable de réussir le challenge, dans une nouvelle ambiance, avec le sentiment de revivre en sortant d'une période cauchemardesque que nous devons transcender très rapidement.

Je m'étais mis au travail avec détermination, pour approfondir les raisons du malaise existant, en réexaminant de près l'organisation de chaque section, le système des rémunérations en vigueur, le calcul des primes de rendement et la justification de l'octroi des heures supplémentaires.

Le but évident était de montrer à l'ensemble du personnel qu'une oreille attentive sera désormais accordée à ses multiples problèmes et à ses préoccupations, en contrepartie d'un engagement réel et permanent pour stimuler l'ardeur au travail, en veillant à une meilleure productivité, et à lutter sans relâche contre la gabegie, les pertes de temps et les dépenses superflues.

Durant de longues journées, il fallait expliquer, de manière redondante, à tous les chefs de section, la portée de l'effort à fournir pour améliorer les prix de revient, en luttant contre le laisser aller et l'irresponsabilité, car la pérennité et la rentabilité d'Irherm étaient à ce prix.

J'avais préféré et décidé d'augmenter les primes de rendement et de productivité, car je pouvais comprendre l'insuffisance professionnelle, mais jamais l'insouciance et le gaspillage délibérés.

Mes journées à Irherm me paraissaient courtes, étant constamment sollicité et mis à contribution par toutes les sections du centre minier.

*A la mine*, notamment dans les travaux d'exploitation souterraine, on s'était évertué pendant de longs mois à essayer de dépiler la "couche dite d'Irherm" par la méthode des longues tailles, avec mécanisation du déblocage des produits d'abattage par scrapage au treuil à air comprimé de vieille génération.

Les résultats obtenus furent décevants et la méthode inopérante, parce que la configuration du gisement faiblement pentu, le potentiel modeste des réserves et la faible qualification des mineurs, ne s'y prêtaient pas.

Après l'ouverture, à grand risque, de deux tailles de cinquante mètres, la méthode fut abandonnée, relayée par la méthode par chambres et piliers, avec déblocage du minerai dans des montages épousant le pendage de la minéralisation, et le chargement des wagonnets basculants par des estacades équipées de treuils légers de scrapage à air comprimé SAMIA.

A mon arrivée, cette méthode à ses premiers balbutiements, fut poursuivie avec plus de conviction et de détermination, en mettant l'accent sur l'opérabilité des treuils de scrapage et leur alimentation en air comprimé à pression suffisante.

Après deux mois d'essais, nous avons enregistré une amélioration sensible des résultats, confortée par l'adaptation de plus en plus efficiente des équipes de recherches aux opérations de production.

Mais le point faible d'Irherm fut le volume limité des réserves exploitables et le retard dans les travaux préparatoires et les recherches en extension vers l'Ouest.

Dans ce contexte, un programme d'action fut laborieusement mis au point et proposé à l'appréciation de la Direction Technique et du Service de la Géologie.

L'approbation de ce programme fut donnée après le passage impromptu de Perrot, conseiller du BRPM en matière d'exploitation minière et ancien Directeur Général Adjoint, venu s'enquérir de l'état général du deuxième centre d'exploitation minière du Bureau, dont il avait lui-même engagé les études de mise en valeur.

Amateur de whisky, Perrot nous avait fait bénéficier de sa longue expérience et de ses conseils au cours de longues discussions, tard la nuit.

Sans attendre, des antennes de recherche dans différents niveaux furent lancées pour reconnaître les extensions des couches, après concertation avec Smeykal, géologue émérite et chevronné, d'origine yougoslave, considéré comme le meilleur connaisseur des minéralisations de cuivre du Maroc, et de l'Anti Atlas occidental en particulier.

Régulièrement, chaque quinzaine, Smeykal était à pied d'œuvre sur les lieux pour faire une mise au point minutieuse, amicale et chaleureuse avec moi.

Sa présence nous avait toujours stimulés et orientés dans l'exploitation rationnelle du gisement et l'exécution des travaux de recherches pour augmenter le potentiel des réserves et allonger conséquemment la durée de vie d'Irherm.

Ainsi, à Irherm après Kettara, non sans difficultés, étaient nées et formatées de jeunes équipes d'exploitation, car transformer du personnel habitué et rompu depuis des décennies aux travaux de galeries, de puits, cheminées, pistes et tranchées, en personnel d'exploitation, soumis aux contraintes de production sélective, semblait une grande gageure et un risque à ne pas minimiser.

Nous y avons tous consacré beaucoup d'effort, mêlant le courage à la volonté, pour adapter les méthodes de travail aux conditions réelles du gisement.

Les surveillants mineurs, Oussaga et Mekki, furent sensibilisés sur le respect des dimensions des chambres et des piliers, sur l'effet néfaste de la dilution inhérente à la chute du toit de la minéralisation, sur l'impact de la teneur du tout-venant sur les résultats de l'usine de traitement, et sur la nécessité impérieuse d'assurer la maintenance des équipements de foration, parallèlement à la lutte sans merci contre l'utilisation abusive des consommables (explosifs, câbles, flexibles ...).

Des contrôles réguliers au fond et le respect des consignes de Smeykal avaient permis de maîtriser la qualité de la production et de satisfaire les demandes de plus en plus exigeantes de l'usine d'enrichissement du minerai de cuivre.

*A la laverie*, Boujemaâ, vétéran du traitement au BRPM, fort de son expérience de laveur à l'ancienne mine de plomb de Jbel Khetem, dans le Maroc Central, puis à Plomb Moulouya (Zaïda), conduisait les opérations avec professionnalisme, tout en évitant le contact direct avec les mineurs.

Du temps de Wielcosz, le manque de coordination entre la mine et la laverie fut à l'origine du désordre et des mauvais résultats enregistrés, car la laverie avait à faire face constamment à l'hétérogénéité du minerai et aux variations erratiques de la teneur d'alimentation, souvent ignorées par les mineurs.

Les réunions régulières consacrées à l'examen des problèmes et facteurs perturbateurs de la marche de la laverie, avaient permis aux mineurs et aux laveurs de mieux se connaître, de travailler en synergie en conjuguant leurs efforts pour le bien commun, à savoir la viabilité économique et la pérennité de l'exploitation d'Irherm.

Ainsi, toute baisse de teneur lors du dépilage des zones avec inclusions de schistes ou de carbonates stériles, était signalée par la laverie aux mineurs qui réagissaient en contrôlant la tenue du toit et en sélectionnant les secteurs d'abattage ; le changement de

faciès géologique était porté à la connaissance de la laverie qui réagissait à son tour en modifiant les quantités de réactifs de flottation.

Par ailleurs, le réaménagement de la configuration de l'aire de stockage en tête d'usine et du système de déchargement des camions, avait fini par régulariser la teneur du minerai traité par l'usine.

L'instauration d'un climat de collaboration franche et loyale, fut l'un des points positifs et forts de mon action à Irherm, et son effet s'était répercuté immédiatement sur l'ensemble des activités du centre d'exploitation, en créant une équipe soudée et fraternelle que j'eus le devoir d'encourager et de stimuler avec vigueur, sans parti pris et sans complaisance.

Les susceptibilités s'étaient réellement et profondément estompées pour faire place à un nouvel esprit responsable, empreint de sentiment d'appartenir à une même famille, celle de la mine d'Irherm ; dès lors tous les espoirs étaient permis pour effacer les mauvais souvenirs de "l'ère Wielcosz".

*La Centrale électrique*, équipée de groupes tchèques SKODA, de fiabilité douteuse, nous avait donné beaucoup de soucis, en dépit de la présence de techniciens tchèques de grande valeur professionnelle, doublés par de jeunes et talentueux techniciens marocains, Omari, Nafaoui, Hilali et Jaffari.

J'avais pris garde de sensibiliser ces derniers, pleins d'entrain et animés du désir de bien faire, sur le rôle qu'ils auront à jouer sous peu, après le départ annoncé des Tchèques, et sur leur devoir de « coller » à eux pour se former et s'informer pour hâter la relève dans l'amitié et la correction.

*Aux Ateliers* de mécanique, conduits de main de maître par Moha ou Addi, nous disposions d'une équipe compétente, dynamique, disponible et souvent mise à contribution et rude épreuve pour répondre aux sollicitations et aux demandes des activités de production minière.

*La Centrale à air comprimé*, équipée de compresseurs Chicago à pistons d'un autre âge, était un autre point noir, les mineurs se plaignant souvent du « manque de pression d'air à l'entrée des marteaux piqueurs et des marteaux perforateurs ».

Nous avons fini par les remplacer par des compresseurs à vis, Holman, d'une nouvelle génération, plus fiables et d'exploitation plus économique.

*La gestion des stocks magasin* et l'établissement des inventaires confiés à Akka, avaient assuré le suivi régulier des mouvements d'entrées-sorties, contrôlés ensuite par les disponibilités physiques dans les rayonnages et aux parcs à matériel.

Ces opérations nous avaient donné beaucoup de fil à retordre, car auparavant, chacun se servait sans se soucier de ses besoins réels, de la dépense et de l'immobilisation de fonds importants.

Il fut constaté à plusieurs échelons, après une vérification assidue, la constitution de stocks parallèles, justifiés par le souci des responsables d'éviter les "coups durs" et des pannes éventuelles.

Une bonne gestion du magasin central s'imposait donc pour bannir cet état d'esprit, mais aussi pour éviter des ruptures d'approvisionnement néfastes pour la conduite normale des opérations à la mine et à l'usine de traitement.

Les demandes, justifiées par les sections, devaient être satisfaites dans la stricte orthodoxie économique, se traduisant quelques fois par des arbitrages houleux entre le Magasin et les utilisateurs.

Souvent il fallait trancher car, sur ce point, le laxisme devait être évité pour ne pas paraître faible.

*Le transport de minerais* provenant du fond constituait un goulot d'étranglement pour la laverie, car la distance trop courte entre la trémie de déchargement des wagonnets et l'aire de stockage en tête d'usine, ne justifiait pas la mise en service d'une flotte de camions TATRA, à benne basculante, mal adaptés pour ce type d'opération.

L'exploitation eut souvent à souffrir de l'immobilisation prolongée de ces camions, par manque de pièces de rechange, et nous y avons remédié, en court-circuitant la trémie et en prolongeant la voie jusqu'en tête du stockage de la laverie.

Les camions TATRA avaient fini à la ferraille, à l'instar d'une bonne partie du matériel tchèque, de piètre qualité et d'exploitation très onéreuse.

*Au niveau du village minier*, les logements et les installations sociales furent réaménagés ou remis en état, pour maintenir sur place un personnel voué corps et âme à la jeune exploitation minière.

L'approvisionnement en denrées alimentaires était correctement assuré pour une communauté de plus de cent cinquante personnes, avec un appoint éventuel provenant du souk hebdomadaire d'Irherm, et parfois de Taroudant ou d'Agadir.

*Aux services administratifs et comptables*, Khallou se démenait en permanence, avec bonhomie, sans jamais marchander son temps.

*Avec les techniciens tchèques*, nous avons créé et maintenu les meilleurs rapports possibles, notamment dans la conduite de la Centrale, nerf moteur du Centre.

A plusieurs reprises, nous avons organisé des matchs de volleyball, et assisté ensemble à la projection de films relatant les épopées de la libération par les troupes soviétiques de la Tchécoslovaquie occupée par les forces nazies.

Mais ils étaient pingres, remettant continuellement en cause le prix des repas à la cantine, à l'époque fixé à la modique somme de cinq dirhams, correspondant en réalité au seul prix d'achat des denrées alimentaires approvisionnées à partir du souk du village d'Irherm et des marchés du Taroudant et Agadir.

Le conseiller économique de leur Ambassade, Kaspar, venait chaque mois s'enquérir de leur situation et terminait son séjour par une entrevue avec moi pour discuter du taux élevé des repas à la cantine.

Pour mettre fin aux discussions stériles, nous avons suggéré aux Tchèques de faire leur propre cuisine, de s'approvisionner directement à l'épicerie de la mine, avec fourniture gratuite du gaz butane ; ce qu'ils avaient fini par accepter, nous évitant des conciliabules byzantins avec eux.

Par ailleurs, *avec les habitants des villages environnants d'Ouarendaz et Douzrou*, nous avons vécu en bonne intelligence, en évitant de porter atteinte aux traditions locales, et en respectant strictement le mode de vie des populations du Sous connues pour leur pudeur.

Nous étions invités aux fêtes et aux moussems locaux, car la mine représentait un centre de développement économique, générateur d'emplois et de distribution de revenus non négligeables dans une contrée montagneuse déshéritée.

*Avec les autorités locales de l'Annexe d'Irherm*, placées sous le commandement du khalifa Abdellah, homme affable originaire de Khemisset, nous avons entretenu des relations de collaboration étroite et respectueuse.

\*\*\*\*

Après trois mois, j'étais rentré à Rabat pour rendre compte de mon action au Chef de Département, Lasfargues, et au Directeur Technique, Fauvelet, auxquels fut remis un rapport très détaillé, résumant l'ensemble des opérations et retraçant fidèlement l'évolution de la situation depuis mon affectation à Irherm.

Après des contacts avec le Service Laboratoire et les Ateliers de la Base des Zaër pour examiner les problèmes latents de l'exploitation, j'avais rejoint aussitôt à Irherm, accompagné par un ingénieur laveur, Amor, venu apprécier l'effort fourni au niveau de l'enrichissement des minerais oxydés de cuivre, et enregistrer sans complaisance les performances de la laverie.

Amor était resté plusieurs jours à Irherm pour nous aider à affiner avec les équipes de Boujemaâ les méthodes de contrôle du circuit de flottation.

Avant la fin de l'année 1965, Irherm était restructuré, les essais d'exploitation par chambres et piliers avaient abouti à des résultats satisfaisants au plan de la sensibilisation et de la productivité des mineurs, et de la sélectivité des minerais.

Les préparatoires et les recherches avaient été poursuivis conformément au programme agréé par la Direction Technique, et seuls subsistaient des points de détail inhérents à l'entretien des treuils à air comprimé Samia mis en œuvre dans le déblocage du minerai dans les montages.

A la laverie, après des débuts hésitants et agités, la récupération métal avait atteint son régime de croisière, et des lots de concentrés à 32% de cuivre furent acheminés à Agadir pour l'exportation vers la Tchécoslovaquie.

Les sections auxiliaires (ateliers, centrale, compresseurs) avaient retrouvé leur rythme normal, en répondant avec célérité aux sollicitations du fond et de la laverie.

Le village minier avait été aménagé et agrandi, et l'ensemble du personnel logé décemment sur place et approvisionné régulièrement en denrées de base.

Mais personnellement, je considère encore aujourd'hui, que le résultat le plus probant et le plus significatif à Irherm, fut la coordination des activités de l'exploitation, la formation du personnel dans les différentes disciplines, et enfin le travail en synergie avec l'émergence d'un véritable esprit d'équipe et de corps.

Cette situation avait accéléré la relève des techniciens par de jeunes marocains rompus aux opérations de la Centrale électrique, à l'entretien des camions de transport de minerai et à la conduite de l'usine de traitement de minerai.

Dans ce nouveau contexte favorable, plusieurs responsables de Rabat s'étaient succédé à Irherm, venus se rendre compte, de visu et sur le tas, des réalisations et des réelles améliorations apportées au centre minier qui dépérissait à peine quelques mois auparavant.

Partout au BRPM, on clamait qu'Irherm avait revêtu un nouveau visage et entrevoyait de nouveaux horizons.

Ce fut un bon augure pour la poursuite des opérations de production à la mine et à la laverie, et le maintien d'un environnement de sérénité et de concorde.

Après ce constat encourageant pour la pérennité de l'exploitation, je fus rappelé à Rabat où d'autres responsabilités allaient m'être confiées.

J'avais quitté d'Irherm, le cœur gros, en laissant sur place une merveilleuse équipe avec laquelle j'avais fait corps durant plusieurs mois, anxieux à l'idée de me retrouver de nouveau à Rabat dans la mouvance bureaucratique.



Je garde toujours en ma remémoration nos premiers ennuis à la centrale électrique le lendemain du départ des techniciens tchèques, heureusement surmontés et transcendés grâce au courage, à la compétence révélée et à la détermination, face au défi, de nos jeunes électromécaniciens, Hilali, Nafaoui, Jaffari et Omari.

Je me remémore encore l'accident de tir dans un montage, suite à un "départ" intempestif d'une amorce électrique, causant plusieurs blessés que j'avais tenu à accompagner, tard la nuit, pour les soins d'urgence à l'hôpital de Taroudant.

Je n'ai pas oublié la petite fille du douar de Douzrou mordue par un serpent, sauvée heureusement après l'intervention rapide et efficace de notre infirmier.

A côté de cela, je garde aussi en souvenirs les agréables moments d'un "ahwach" aux villages d'Imi N'Irfi et Douzrou, les réjouissances à l'occasion des naissances dans les foyers des agents de l'exploitation, et la satisfaction dissimulée après les bons résultats obtenus à la mine, à la laverie et à la centrale électrique.

Je garde de merveilleux souvenirs d'un travail sérieux, accompli dans le respect des uns et des autres, dans une ambiance de grande famille soudée par de véritables liens affectifs.

J'avais quitté d'Irherm, avec la crainte de voir s'écrouler tout ce que nous avons bâti, tous ensemble, grâce à notre courage déterminé, notre persévérance dans l'effort, la négation de soi aux moments opportuns, pour faire face à l'adversité, relever le défi et démontrer que de jeunes équipes, bien encadrées et stimulées, peuvent accomplir des prouesses insoupçonnées.

Avant de rejoindre Rabat, la Direction Générale du BRPM me chargea d'aller représenter le Bureau aux obsèques de six mineurs victimes d'un terrible accident dans le creusement d'une cheminée à la mine de cuivre de Bouskour (groupe ONA).

Dans l'adversité et le malheur des autres, le déplacement me donna l'occasion de visiter des régions du Maroc encore inconnues pour moi, en traversant successivement la plaine du Sous, Ouled Berrehil, Aoulouz, Taliouine, Tazenakht, Ouarzazate, Skoura, avant d'arriver par une piste rocailleuse à la mine de Bouskour.

Reggadi, ingénieur des mines, de la deuxième promotion de l'Ecole Mohammedia, était venu assurer la relève à Irherm, et de Rabat j'étais chargé de suivre et de guider ses premiers pas pour maintenir, autant que possible, la cohésion des équipes en place à la mine, à la laverie et aux sections auxiliaires.

La suite fut malheureusement peu glorieuse et Irherm en pâtit longtemps.

Reggadi, n'ayant pas su perpétuer l'esprit d'équipe et de sacrifice, fut écarté, et après un bref passage à Agadir pour installer la base logistique à Bensergao, il fut mis à la disposition de l'ONA à Bouskour, puis de la SEPYK à Kettara où il demeurera plusieurs années avant de rejoindre le siège à Rabat.

Des directeurs étrangers se succéderont à la tête de l'exploitation, notamment, le Belge, Connings, suivi du Yougoslave Mirkovich, sans toutefois améliorer la situation générale et les résultats économiques de la mine.

La mine d'Irherm sera fermée au début des années soixante dix à l'épuisement des réserves, reconnues exploitables et après la création de la société maroco-roumaine, SOMIMA, chargée de mettre en valeur les gisements de cuivre d'Ouansimi et Talat N'Ouamane.

## *Des activités tous azimuts*

En allant à Irherm, j'avais eu tout de même une certaine appréhension quant à la manière d'assumer des responsabilités exigeant un esprit de décision, d'initiative, d'analyse, d'animation, de prévision et des facilités de communication avec les proches collaborateurs et l'extérieur.

Il ne sert absolument à rien de posséder une masse de connaissances théoriques et livresques, s'il n'y a pas les qualités pour les fructifier et les utiliser efficacement au bénéfice de la collectivité au sein de laquelle on évolue.

J'avais appris à Irherm sur le tas que dans la profession que j'avais exercée, je savais beaucoup de choses et en même temps que je ne savais rien face aux multiples problèmes et aux aléas de tous les jours.

J'avais retenu aussi que quand l'information circule mal, la responsabilisation est difficile à faire admettre et la cohésion à instaurer parmi les intervenants aux différents niveaux de suivi et d'exécution des tâches.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que les entreprises qui communiquent, innovent et créent un esprit de cohésion, soient parmi les plus performantes, en ayant compris l'importance de ces facteurs considérées comme un véritable patrimoine, au même titre que les biens matériels.

L'impulsion doit venir du haut de la pyramide, et les rapports doivent fonctionner sur le même schéma aux différents échelons de la hiérarchie.

Les déficiences, les incompétences et les insuffisances étant nombreuses, la gestion d'une entreprise au niveau de l'appréciation des agents et de la hiérarchie, est souvent pesante et dure à assumer.

J'étais revenu d'Irherm en ayant essayé, avec toute la volonté nécessaire, de faire l'apprentissage de tout cela, convaincu d'y avoir consacré une bonne partie de moi-même, de mon temps et de mon énergie.

Dans ce bouillonnement d'idées, j'avais retrouvé Rabat et les amis, non sans plaisir, avec un arrière goût de bled et de sueur, mais avec la satisfaction d'un travail bien accompli, après avoir vécu intensément dans un milieu attachant et en constante mobilisation au service du BRPM.

Je n'avais pas tardé effectivement à constater que mon séjour à Irherm fut une expérience extraordinaire et passionnante, à la fois source de formation professionnelle et de mobilisation pour affronter sur le tas les problèmes pratiques les plus divers sur les chantiers miniers.

Irherm m'avait donné le sens du réel et de l'humain, mais aussi m'avait quelque peu forgé pour assumer sans complexe mes nouvelles responsabilités aux Travaux Miniers.

En retrouvant mes amis et collègues et l'équipe de gestion du Service, ma réinsertion dans le milieu de Rabat s'était faite progressivement et avec douceur.

Après un congé en Espagne, en Belgique, au Danemark et en Suède, avec mes amis Kouch et Ouchna, dans une ambiance nationale marquée par la disparition de Ben Barka à Paris, j'avais repris mon activité au Service Travaux Miniers, avec la même volonté et la même détermination qu'avant d'aller à Irherm.

Dès lors, le vrai départ de ma vie professionnelle était bien lancé pour de bon.

Pour récompenser mes efforts à Irherm et mon dévouement sans équivoque au BRPM, je fus promu à la fin de l'année 1965, Chef du Service Travaux Miniers, chargé de superviser l'ensemble des activités de recherche minière du Bureau employant des

effectifs supérieurs à 400 personnes sur plusieurs chantiers de plus ou moins grande ampleur.

Cette promotion me donna plus d'assurance pour poursuivre l'effort de restructuration des équipes minières, entamé avant d'aller à Irherm, avec comme but principal, une meilleure organisation des activités du Service, une productivité plus élevée, des prix de revient plus élaborés et mieux suivis sur les différents chantiers, et un travail en synergie avec les responsables de la géologie minière, gardiens vigilants de l'orientation et de la fiabilité de nos travaux.

Toutefois, autour de moi, certains s'échinaient à déceler des éléments de rupture ou de continuité défectueuse avec l'ancienne méthode de travail, un peu comme si on voulait à tout prix séparer le bon grain de l'ivraie.

Les cassandres de tous bords pouvaient être là pour nourrir le doute viscéral sur l'incapacité des nouveaux ingénieurs à gérer et mener correctement les affaires des chantiers miniers du Bureau.

Faisant fi de tout cela, j'avais décidé de foncer et d'aller de l'avant, sans me soucier des détracteurs tapis dans les recoins et opposés à toute innovation.

\* \* \*

En 1966, la régionalisation de l'activité du BRPM, visant à promouvoir l'emploi, s'était traduite par l'ouverture de chantiers sur l'ensemble du territoire national.

La diversité, l'ampleur et la durée des programmes nous avaient obligés à constituer des équipes plus nombreuses et plus aguerries, et à mettre en branle une logistique plus élaborée et des équipements plus évolués (matériel de levage et d'extraction, compresseurs, pompes, matériel de foration, etc.)

Les contacts fréquents avec la Base des Zaër, centre nerveux des interventions de maintenance sur les chantiers du Bureau, avaient exigé beaucoup de patience et d'entregent, notamment avec les responsables des Services du Matériel, des Ateliers, des Magasins et des Transports (Lahlou, Berkia, Alaoui, Oudghiri, Balafrej et Lyazidi).

Comme précédemment, les excellentes et amicales relations entretenues avec eux avaient facilité l'examen des demandes émanant des chantiers, auxquelles des réponses satisfaisantes furent souvent données avec célérité et diligence, accompagnées, sur nos demandes, de missions des responsables de la Base des Zaër sur les lieux pour nous soutenir, nous conseiller et vivre la vie des chantiers.

Ainsi, nous eûmes l'occasion et le plaisir de recevoir sur les chantiers miniers, notamment mes amis de promotion, Berkia et Lahlou, ainsi que Balafrej.

## *RECHERCHES MINIERES*

En ce qui concerne nos différentes activités de recherches minières, nous avons travaillé simultanément sur plusieurs chantiers, durant des périodes plus ou moins longues, en fonction de l'orientation des géologues et de l'importance des indices et des gisements mis en évidence.

Nos travaux de recherches dans certains gisements furent suivis de développement et de préparation en vue de la mise en valeur de ces gisements dans le cadre de sociétés minières filiales du BRPM.

Ainsi, durant plus d'une décennie, nos interventions tous azimuts, à travers l'ensemble du territoire national, furent les fondements de l'action du BRPM en tant qu'acteur principal et central de la promotion et du développement de la mine métallique et des substances utiles dans notre pays.

Cette période euphorique avait enregistré, entre autres, la venue de jeunes ingénieurs des mines, la formation d'une pléiade de techniciens multidisciplinaires, l'introduction de nouvelles méthodes d'intervention sur les chantiers et de nouveaux équipements de levage et d'extraction, de foration, d'exhaure, de transport, de marinage et de production d'énergie électrique.

Toutes ces actions de recherches et de développement furent suivies de l'amélioration sensible des conditions de vie sur les chantiers.

*Sans respecter l'ordre chronologique de l'exécution des travaux sur les chantiers, et en opérant une analyse par secteur, nos multiples interventions ont concerné, notamment :*

### *Le Secteur du Tafilalet*

A *Boumadine*, la reconnaissance du gisement s'était poursuivie sans relâche au-delà du niveau -50 avec l'approfondissement des puits A et B et C et la multiplication des secteurs de recherche décidée et coordonnée avec nous par le géologue Saint Gal De Pons, géologue sénior au Service de la Géologie minière.

Ces opérations avaient donné un surcroît de travail à nos équipes en place, et exigé de ma part un suivi constant et rapproché.

Quelques infimes erreurs dans l'orientation des galeries donnèrent l'occasion aux sorniois, aux mauvais esprits et aux nostalgiques de l'époque Mlinac de se réveiller pour clamer l'incompétence et l'incurie de nos chefs de chantier, nous obligeant à faire front et feu de tous bois pour endiguer la marée de malveillance qui s'était abattue sur nous.

Heureusement, très rapidement, après une sérieuse reprise en main et un suivi géologique permanent, des progrès furent enregistrés dans l'organisation des équipes et l'entretien du matériel, se traduisant par des résultats satisfaisants, bon augure d'une gestion de chantier plus sereine.

Après l'approfondissement des puits A, B et C pour retrouver et reconnaître les enracinements des filons, suivi de l'élaboration par les géologues d'un programme pluriannuel, les travaux miniers et les sondages mirent en évidence d'importants indices de minerais polymétalliques (plomb, zinc avec de notables indices d'or), bons indicateurs sur les potentialités réelles du gisement et pour la réalisation d'un véritable projet minier d'envergure dans l'Ougnat.

L'importance des programmes de travaux, avait nécessité le renforcement de l'équipe sur place en la faisant diriger de près par Mohammed Chabaâ, jeune ingénieur de la quatrième promotion de l'Ecole Mohammedia, originaire d'Errachidia, qui avait fait ses débuts prometteurs dans le secteur d'Agadir.

Chabaâ, après un excellent travail de coordination des travaux et de gestion rigoureuse du chantier fut chargé de l'ensemble du secteur de l'Ougnat avec domicile au centre de Boumadine.

J'avais guidé ses premiers pas en le soutenant dans ses initiatives judicieuses, et en éloignant d'autorité la vindicte des surveillants mineurs peu habitués à supporter et voir un ingénieur en permanence sur le chantier qui leur faisait de l'ombre et amoindissait leurs prérogatives, oubliant quelque peu l'omnipotence du vieux Mlinac et de ses sbires.

Au terme des programmes de recherches et après l'évaluation des réserves, une autre période d'investigation avait suivi pour déterminer les méthodes d'exploitation et de valorisation des minerais complexes sur lesquels plusieurs essais furent entrepris au Maroc, en France et en Union Soviétique.

En définitive, dans l'incertitude technique et économique du moment, le chantier fut mis en veilleuse en 1970, et le repli des équipes opéré sur d'autres centres, dans l'amertume, mais avec l'espoir de voir surgir, un jour, un centre minier dans la région de Tinejdad et Goulmima.

Les affirmations d'Albert Hammou en 1964, pour me décider à intégrer le BRPM, furent battues en brèche, la grande mine d'or n'étant pas pour demain.

L'effervescence, longtemps entretenue dans le secteur de Tinejdad, avait baissé d'un large cran pour laisser la place à un calme profond dans les vallées encaissées de l'Ougnat central.

Mais Boumadine, de par la diversité et la complexité de ses horizons géologiques et de ses minerais polymétalliques, fut pour beaucoup de géologues, ingénieurs des mines, surveillants mineurs, techniciens et ouvriers, un des meilleurs centres de formation, d'expérience et d'expertise du BRPM.

*Dans la zone CADET, après Boufedouze, nos travaux avaient concerné les centres d'activité artisanale à Bou Maïz Douira, Bou Maïz Coucha, Bou Maïz Labied, Mfis Coucha, Timgharine et Tizi Mokhazni.*

Grâce à la poursuite effrénée de nos interventions dans le dénoyage des puits et aux travaux de reconnaissance en profondeur des gisements, la production de plomb augmenta dans de larges proportions,

Sur les chantiers, les problèmes d'exhaure, liés à la salinité de l'eau, constituaient la pierre d'achoppement de toutes nos activités.

Rien de substantiel ne pouvait être accompli sur les différents centres, sans la mise en œuvre d'un système de pompage fiable permettant la poursuite de la reconnaissance et du dépilage des filons profonds que les possibilités intrinsèques des artisans mineurs du secteur ne pouvaient assurer.

Ce fut pour les équipes du BRPM une lutte acharnée et continue contre les venues d'eau dans ces contrées pourtant réputées désertiques, voire inhospitalières.

Les Travaux Miniers y avaient mis les moyens, mais aussi le cœur et l'ardeur à la tâche exécutée par des équipes aguerries.

Dès lors, chaque fois que le dénoyage des travaux était réalisé, c'était l'euphorie parmi le monde artisanal qui, après sa mobilisation rapide, battait tous les records de production de plomb de la zone d'Erfoud/Rissani.

Ce fut émouvant de participer au maintien, au développement et à la pérennisation d'une activité séculaire, seule ressource de ces populations rompues au travail dur, toujours dignes et chaleureuses malgré les difficultés du quotidien.

Grâce à son action de support technique, à la construction de pistes d'accès pour désenclaver les chantiers, à la conception et l'exécution de programmes de recherches, en parfaite coordination avec la direction générale de la CADET, le BRPM peut toujours s'enorgueillir et s'estimer fier d'avoir accompagné et encouragé les artisans dans la mise en valeur des nombreux petits gisements, et participé à la promotion et au développement économique de cette zone du Tafilalet.

De ce fait, rarement, l'institution du système de collecte centralisé des productions par la CADET ne fut remise en cause par les artisans.

Rarement aussi, un Office de l'Etat comme le BRPM, n'avait accordé autant d'attention et de sensibilité à une activité dans laquelle ses équipes avaient excellé par

leur travail et leur dévouement exemplaires, dans un environnement partout et toujours rude, en toutes saisons.

Après le départ du Directeur Hajoui, affecté au Département des Participations du BRPM à Rabat, le secteur CADETAF amorça sa chute.

Ainsi, la décision inopportune et irréfléchie du nouveau responsable, Sourouri, de réaliser et de conduire lui-même les travaux, arguant des coûts de facturation élevés du BRPM, se solda par un cuisant échec aux répercussions catastrophiques pour le secteur artisanal du secteur d'Erfoud.

Sourouri oubliait ou méconnaissait que le BRPM ne rentrait pas dans ses frais, car les facturations des prestations à la CADET couvraient à peine les charges de salaires et de carburants, bien loin des bénéfices annoncés de mauvaise foi.

Même les ouvriers provisoires, épine dorsale de nos activités, refusèrent de travailler directement avec la Centrale et demandèrent à rejoindre les autres chantiers BRPM.

Le matériel d'extraction, de foration et d'exhaure, cédé à la CADET à des prix symboliques, subira les effets d'un manque d'entretien et envoyé à la ferraille après une courte période d'utilisation.

Après le retrait de nos équipes, l'encadrement des artisans et la recherche de nouveaux gisements étant négligés, la zone minière artisanale du Tafilalet retomba dans la récession et la léthargie, suivies du gel géologique de tout le secteur.

La Centrale ne s'en remettra plus jamais, et le BRPM fut délesté d'un lourd fardeau financier traîné malgré lui depuis plusieurs années.

Le temps faste du secteur artisanal d'Erfoud aura vécu, les responsables de CADET qui succéderont à Sourouri, après son grave accident de circulation, n'avaient jamais pu, eux aussi, redresser la situation.

L'extension de la zone d'activité artisanale à la région de Béni Tadjit après le retrait de la société Penarroya, ne fera pas oublier la période des vaches grasses survolée par les interventions du BRPM.

De cette période, je garde d'ineffables souvenirs du courage ininterrompu de nos équipes et du monde artisanal dans un milieu rude et austère, que la seule volonté des hommes et leur détermination avaient maintenu et pérennisé.

Je garde en mémoire la vue d'un merveilleux coucher du soleil et le spectacle sublime et centenaire sur les dunes de Merzouga, près de Taouz, couvertes d'un léger manteau de grêle, après de violents orages sur la hamada.

*A Iraoune en plein Maïder*, à proximité d'Oumjérane, à 200 km au Sud-Ouest d'Erfoud et à 800 km de Rabat, les travaux miniers avaient comme objectif la reconnaissance par puits et galeries des minéralisations sulfurées de cuivre, recoupées auparavant par quelques sondages carottés peu profonds.

Avant le démarrage, une mission de reconnaissance fut entreprise pour examiner l'état des pistes d'accès et l'environnement du chantier, car aller à Iraoune n'était pas une partie de plaisir, loin s'en faut.

On y accède par deux itinéraires différents : le premier venant de Tinerhir et passant par le col de Tizi N'Tfarkhine dans l'Anti-Atlas et la localité d'Alnif, le deuxième emprunte la piste Rissani-Mssici-Alnif.

A partir d'Alnif, il faut emprunter la piste rocailleuse vers Aït Saâdane, traverser l'immense oued asséché d'El Fecht avant de déboucher sur l'immense hamada dénudée,

non loin du petit douar d'Oumjérane blotti dans un bosquet de palmiers, avec quelques maigres lopins de luzerne.

Dans les deux cas, les pistes rocailleuses de plus de 170 km, étaient souvent coupées par des passages d'oueds ensablés, très difficiles à traverser, où les chauffeurs devaient montrer tout leur savoir faire et leur aptitude à se dégager des situations périlleuses.

Les énormes crues soudaines des oueds, dévalant des massifs de l'Ougnat et du Saghro, nous avaient immobilisés à plusieurs reprises, notamment à l'Oued El Fecht, dans un environnement minéral très peu fréquenté.

Les messages radio, annonçant l'heure de départ vers Iraoune, furent souvent les seuls indicateurs permettant de localiser notre position en cas de panne ou d'ennui imprévisible, et d'engager ainsi rapidement les opérations de secours.

« Iraoune, c'est tout juste à côté, derrière la colline devant vous, c'est tout proche », nous avait répondu un jour un jeune berger à qui nous demandions la direction du chantier, après avoir perdu notre direction et emprunté l'une des dizaines de pistes qui avaient labouré la hamada.

En fait, Iraoune était bien à plus de 40km ; l'appréciation de la distance était toute relative pour les gens du désert et de la hamada du Maïder.

Que de fois, de nuit, nous avons été obligés de marquer une halte pour discerner, parmi tant de pistes, celle qui devait nous mener à bon port à Iraoune.

A Iraoune, malgré le savoir faire et l'acharnement des équipes menées par le vétéran Jerdouj, doublés des moyens techniques importants mis en place, le fonçage n'avait pas dépassé 15 mètres.

Des venues d'eau de 120 m<sup>3</sup>/heure et la mauvaise tenue des terrains traversés, suivie d'éboulements caverneux derrière les parements du puits, avaient perturbé la marche du chantier et la poursuite du programme de reconnaissance.

Nous fûmes contraints et forcés d'abandonner Iraoune et de nous replier sur d'autres chantiers du secteur, en attendant un réexamen du dossier par les géologues pour une implantation plus favorable et plus appropriée des travaux.

\*\*\*\*

Une deuxième tentative fut engagée quelques années plus tard, avec des moyens humains et matériels plus puissants, et un ingénieur des mines, Moussanif, fut chargé de piloter le chantier, avec le support de Chabaâ à partir de Boumadine.

A plusieurs reprises, je m'étais rendu sur les lieux pour apprécier la situation difficile que traversait ce chantier en pleine hamada du Maïder.

Notre intervention s'était traduite également par un cuisant échec, les terrains étant difficiles à traverser avec les techniques du moment et les venues d'eau toujours très élevées (plus de 120 m<sup>3</sup>/h).

Le dossier d'Iraoune fut définitivement fermé, laissant en dormance à quelques mètres de profondeur sous la hamada, un gisement de cuivre, peut-être important.

A *Aguensou Aouragh*, dans le secteur d'Alnif, à 130 km à l'ouest de Rissani, sur les contreforts du massif montagneux du Bougaffer, un petit chantier piloté par Salah venant de Boumadine, avait reconnu par galeries un petit indice de cuivre.

Les résultats des travaux furent décevants, entraînant l'abandon rapide du chantier, et la clôture de la recherche dans cette partie du Bougaffer.

*A Oumjérane*, le secteur avait fait déjà l'objet d'une campagne de recherches dans les années cinquante, arrêtée prématurément par suite des fortes venues d'eau au cours du fonçage du puits et par manque de matériel d'exhaure approprié.

La reprise d'Oumjérane n'était donc envisageable qu'avec des moyens adéquats et fiables, pour éviter d'aller au suicide et de rééditer les erreurs antérieures.

Avant le démarrage, une mission exploratoire fut organisée pour évaluer les moyens humains et matériels à mettre en œuvre, très loin de Rabat.

L'acheminement du matériel sur les lieux fut long et pénible malgré d'importants moyens de transport utilisés pour transcender le mauvais état des pistes de Rissani (170 km) et Tinerhir (150km) et les multiples passages d'oueds difficiles et sablonneux, après Alnif et Aït Saâdane.

Ainsi fut implanté, en plein Maïder, le plus important chantier de l'histoire de la recherche minière au BRPM, après une préparation minutieuse visant à maîtriser les problèmes d'exhaure, instruits en cela par nos deux échecs à Iraoune, à quelques kilomètres plus au sud.

Notre meilleure équipe fut affectée à cette importante entreprise et placée dans un premier temps sous l'autorité du plus aguerri de nos chefs de chantier, Meskine, originaire de Tinejdad, connaissant parfaitement les hommes et les lieux pour avoir fait partie de toutes les précédentes expéditions.

Nos meilleurs surveillants mineurs, Ryani Ahmed et Rahdou Saïd, les électriciens les plus confirmés Jaffari, Ighaz, Oulhaj et Nafaoui, et les mécaniciens les plus entreprenants, Moha ou Addi et Ouddich, s'y succédèrent durant plus de cinq ans, avec beaucoup de détermination.

Sur place, nous avons assuré au personnel une vie décente pour lui épargner les tracasseries du bled, et ainsi furent construits des logements en dur en lieu et place des sordides gorbis traditionnels et des tentes des chantiers rarement remplacées.

L'approvisionnement régulier en denrées alimentaires de base fut assuré avec des descentes régulières aux souks de Zagora, d'Alnif et de Rissani.

Une maison d'hôtes fut aménagée pour recevoir convenablement les nombreux visiteurs de tous les horizons professionnels du BRPM, et beaucoup de cadres se plaisaient à résider à Oumjérane pour plusieurs jours.

Les communications radio furent sécurisées, doublées d'une administration locale compétente, disponible et sensibilisée sur ses devoirs de soutien permanent envers l'ensemble des intervenants.

Malgré les précautions prises au démarrage, malgré la qualité et le professionnalisme de nos agents de maîtrise et ouvriers, les moyens matériels disponibles au BRPM s'avérèrent encore une fois insuffisants.

Malgré les apparences trompeuses de la hamada rocailleuse et désertique, les immenses étendues dénudées et planes du Maïder constituent le déversoir des oueds prenant leur source dans l'Anti Atlas de l'Ougnat et du Bougaffer, alimentant une grande nappe aquifère à quelques mètres de la surface.

Ainsi, après la reprise du fonçage de l'ancien puits de recherche sur quelques mètres, et contre toute attente, les venues d'eau furent largement supérieures à toutes nos prévisions (plus de 150m<sup>3</sup>/Heure), immobilisant le chantier pour plusieurs jours, en attendant la mise en place de moyens d'exhaure supplémentaires (batterie de pompes électriques FLYGT, groupes électrogènes plus puissants).



La ténacité et la pugnacité de nos équipes furent les grands stimulants pour ne pas baisser les bras, et ne pas céder au découragement et à la lassitude.

La lutte de nos équipes contre les venues d'eau s'était traduite par des efforts durs et parfois dangereux et une abnégation rigoureuse.

Nous étions conscients que toute défaillance ou toute négligence de notre part se répercuterait sur l'ensemble des travaux et immobiliserait le chantier, et que tout arrêt du système de pompage en place, se traduirait par une montée vertigineuse du niveau d'eau et exigerait plusieurs journées de dur labeur pour retrouver la situation initiale.

Seul un témoin oculaire peut comprendre une situation pareille et comprendre qu'en aidant notre personnel et en mettant en œuvre des équipements plus adaptés, on permet à la recherche minière d'être plus efficiente.

Dans ce contexte, Oumjérane avait cultivé et entretenu un esprit de sacrifice et une sensibilité hors du commun, révélés à l'occasion d'un malencontreux incendie dans un magasin de chantier qui avait occasionné, notamment, la destruction de matériel électrique (câbles, contacteurs, fusibles) et endommagé des pompes FLYGT, nerf moteur du dénoyage des travaux.

Alerté à Rabat, je m'étais rendu, illico presto sur les lieux pour évaluer l'ampleur des dégâts et décider des mesures à prendre pour éviter la perturbation de nos travaux de recherche minière en plein développement.

Arrivant au chantier pour constater et apprécier les effets du sinistre, j'avais trouvé le chef de chantier, Ahmed, les chefs de poste et les électromécaniciens abattus et prostrés, en sanglots.

Me montrant des pompes électriques hors d'usage et des câbles calcinés, exposés sur des bâches de fortune, le chef de chantier Ryani et les chefs de poste se mirent à pleurer.

Pour eux, la destruction de ce matériel, force de frappe pour mener une lutte permanente contre leur ennemi (l'envahissement des travaux par les eaux) signifiait l'arrêt irrémédiable des travaux, et l'anéantissement de leurs efforts et de leurs sacrifices consentis depuis plusieurs mois.

Je dus, fortement, les consoler en leur annonçant le remplacement sous peu des équipements hors service.

Ils ne furent réellement rassurés que le jour où les pompes et leurs accessoires furent effectivement livrés au chantier.

Par ailleurs, au cours de nos nombreux briefings à Rabat, nous avons convaincu la Direction Technique de nous autoriser à renforcer nos effectifs et équiper le chantier en matériel suffisant et fiable.

Pour s'en convaincre davantage, et après une longue tournée des chantiers du secteur du Tafilalet (Boumadine, CADET) et une visite spécifique sur place à Oumjérane, le Directeur Technique, Fauvelet et son adjoint, Guessous, avaient constaté l'ampleur des problèmes d'exhaure, et furent convaincus de la nécessité d'engager des moyens conséquents pour relever le défi.

Ainsi, des crédits importants furent alloués et débloqués rapidement pour acquérir des pompes, des groupes électrogènes et des compresseurs plus puissants et plus performants, renforcer notre parc à matériel, approvisionner nos stocks en pièces de rechange et en consommables divers.

De plus, ce fut l'occasion de renforcer les équipes de travail, de les motiver en leur garantissant en permanence des indemnités et des primes de rendement, et assurer une logistique à la mesure d'un centre de recherche minière loin de Rabat.

Outre les achats d'équipements, l'effort d'investissement en infrastructures sociales s'était traduit par une amélioration des conditions de vie existantes par la construction d'autres maisons en dur et d'une infirmerie.

Tout cela avait permis de fixer le personnel en lui épargnant les tracasseries du quotidien, loin des familles et des proches.

La situation que traversait Oumjérane me préoccupait et m'avait contraint à me déplacer souvent sur les lieux.

Que de fois, je partais de Rabat le matin, pour me retrouver le soir à Oumjérane, en ayant parcouru 800 km, dont 200 km de mauvaise piste.

Le lendemain, avec le chef de chantier, nous descendions au fond pour visiter les travaux, étudier les problèmes sur le tas et passer des journées entières à essayer de les résoudre, en mettant à contribution tout le monde.

Par la suite en tandem avec Chabaâ, nous avons régulièrement tous les mois visité les travaux pour apporter notre réconfort à nos agents, et marquer notre détermination à poursuivre les travaux, en y mettant notre cœur et en ne lésinant sur aucun moyen.

A plusieurs reprises, nous avons bravé ensemble, presque inconsciemment, les venues d'eau et les dégagements de gaz carbonique au fond et à front des avancements de galeries pour apprécier et partager avec le personnel l'âpreté de sa tâche et ses sacrifices consentis sans rechigner à aucun moment.

Durant mes fréquentes visites, mettant la main à la pâte, partageant la vie des gens sous tous ses aspects, nous parvenions à galvaniser l'énergie des équipes toujours disponibles et courageuses.

La grande intensité de l'activité minière à Oumjérane avait nécessité la rotation des équipes d'encadrement (chefs de chantier, chefs de poste, électromécaniciens), évitant ainsi des dépressions pour certains agents d'origine citadine, et donnant l'occasion aux autres responsables des travaux miniers de se familiariser avec les problèmes épineux de la recherche minière en milieu austère et difficile.

A Oumjérane, furent définis les ratios considérés comme les plus équitables pour motiver et stimuler l'ardeur au travail et la productivité, et furent mises en oeuvre les nouvelles procédures d'approvisionnement, de gestion des stocks et de prix de revient de chantier par sections homogènes.

Considéré au départ comme le chantier le plus difficile, un bagne pour certains, de par sa situation géographique et l'âpreté de son environnement, Oumjérane en définitive, attira beaucoup de monde, car l'ambiance au travail y était sereine, les logements bien aménagés en lieu et place des gourbis sordides, les rémunérations et les primes attrayantes et l'approvisionnement régulièrement assuré.

Tout le monde y trouva son compte et personne ne vint se plaindre des responsables ou de l'iniquité dans leur comportement.

Durant plusieurs années, Oumjérane fut notre principal pôle d'activité et le véritable centre de formation des agents du Service Travaux Miniers (mineurs, électriciens, chaudronniers magasiniers, chauffeurs etc.).

Là, les problèmes de tous ordres avaient forgé notre personnel en lui reconnaissant une réputation d'endurance, de sérieux et de compétence, notamment dans les domaines des travaux miniers difficiles, de l'électromécanique et des méthodes de dénoyage.

La disponibilité de l'eau d'exhaure en grande quantité, distribuée selon les règles de l'art en vigueur dans les régions subsahariennes, encouragea le personnel pendant ses heures de pause, à développer la petite agriculture sur des parcelles tirées au cordeau et attribuées sans distinction.

Très vite, sous la férule d'un des chefs de chantier, Rahdou, de véritables potagers surgirent du néant, apportant une note de verdure et de gaieté dans ces contrées arides et desséchées où le printemps était enivrant et délicieux grâce aux champs de luzerne et de henné qui répandaient une odeur suave incomparable.

Il fut même envisagé, en collaboration avec les Eaux et Forêts et la province d'Errachidia, de planter de véritables forêts d'eucalyptus pour répondre aux besoins en bois de soutènement des futurs travaux d'exploitation souterraine.

Les travaux s'étaient poursuivis durant plusieurs années, apportant leur lot de souffrances, d'exaltation, de relèvement de défis, et des fois d'extravagance.

Ainsi, dans la zone d'oxydation d'une puissance de l'ordre de 40m, de merveilleux spécimens minéralogiques (malachite, et azurite entre autres) furent découverts attirant l'attention des géologues et poussant l'un d'eux, Badissy, à organiser la collecte et la fouille des remblais.

Par ailleurs, chose piquante et incongrue, lors du fonçage des cheminées de liaison des sous-niveaux, une chèvre égarée d'un troupeau qui paissait à proximité des travaux était tombée au fond, faisant croire, après la découverte du cadavre du caprin, à une malédiction des lieux.

Le bruit avait couru comme une traînée de poudre que les travaux souterrains à Oumjérane étaient hantés parce qu'ils avaient agressé et chatouillé les démons cachés dans les entrailles du secteur du Maïder !

Au terme de la reconnaissance par travaux miniers et par forages carottés de la zone oxydée et de l'enracinement du gisement, des réserves appréciables de minerais furent mises en évidence.

Une étude de faisabilité fut lancée, en collaboration avec le premier partenaire, SACEM (société d'exploitation de la mine de manganèse d'Imini, filiale du BRPM), intéressée de se déployer dans le secteur du Maïder.

Dans l'attente d'une décision des associés dans la convention de mise en valeur du gisement, le chantier fut mis en veilleuse et le repli des équipes opéré sur Boukerzia à 15 km plus à l'Est.

De nouveau, un calme profond avait régné sur les grands espaces du Maïder et le périmètre irrigué par l'exhaure de la mine ne tarda pas à dépérir.

Le petit douar d'Oumjérane et tout le secteur environnant, connus pour leurs très maigres ressources, et qui avaient bénéficié durant plusieurs années des retombées de l'activité de recherche minière du BRPM, à travers la distribution des salaires aux ouvriers, allaient retomber dans le dénuement et la précarité.

L'arrêt d'Oumjérane nous avait laissé un goût amer après tant de labeur acharné ayant forgé et formé les équipes des Travaux Miniers aux dures opérations de recherches dans des conditions de milieu de travail peu amènes.

Le triste constat de l'interruption des travaux avait éloigné sérieusement l'espoir de mise en valeur d'un gisement de cuivre dans le Maïder.

A Boukerzia, gisement de cuivre, présentant les mêmes problèmes d'exhaure et de tenue des terrains qu'à Oumjérane, nos équipes, expérimentées et aguerries, affrontèrent la situation avec panache, en réalisant un puits profond, suivi de galeries de reconnaissance.

Mais le volume et la qualité des réserves ne justifiaient pas, à l'époque, une exploitation rentable, eu égard au niveau bas des cours du cuivre.

Le chantier fut abandonné en « attendant des jours meilleurs », et les équipes dispatchées entre les chantiers de recherche des secteurs d'Ouarzazate et d'Agadir.

### *Le Secteur de Marrakech*

A Draa Sfar Nord, non loin de l'Oued Tensift, à 15 km à l'Ouest de Marrakech, au début de l'année 1967, un programme de recherche pour cuivre avait associé, dans le cadre d'une convention, le BRPM et la Compagnie Minière Métallurgique (CMM) qui exploitait la partie oxydée du gisement de Kettara.

L'association BRPM/CMM montrait la volonté des deux partenaires de conjuguer leurs efforts de mise en valeur du potentiel minier du secteur des Jbilet.

A Draa Sfar Nord, fut installé un chantier employant plus de cent agents, avec des logements pour le personnel, des matériels d'extraction, d'exhaure et d'air comprimé ; l'énergie électrique était fournie par une ligne haute tension en 22 KV, de 12 km de long.

Dès les premiers mètres de fonçage de puits, à la traversée d'une faille, d'importantes venues d'eau (plus de 100m<sup>3</sup>/Heure) avaient ralenti l'avancement des travaux, mettant à rude épreuve l'ingéniosité et le savoir faire de nos équipes.

Après des mois d'effort, malgré l'inadaptation des pompes Recta électriques à axe vertical, l'exhaure fut provisoirement maîtrisée, facilitant la poursuite du fonçage du puits sur une trentaine de mètres.

Malheureusement, par suite de nombreuses avaries de pompes, de montées intempestives du niveau d'eau en période de pluie, le chantier fut immobilisé à plusieurs reprises, sans pour autant décourager nos équipes auxquelles nous rendions souvent visite pour les soutenir, sans ménager aucun effort, dans leur "combat" contre les venues d'eau et la mauvaise tenue des terrains.

Des chefs de chantier chevronnés (Meskine, Jerdouj, Hcini) se succédèrent à la direction des travaux, avec plus ou moins de succès et de bonheur.

Malgré l'appui sans réserve et les interventions de la mine de Kettara dans l'entretien des pompes et des compresseurs, le fonçage du puits avançait très lentement, en raison des fortes venues d'eau et de la nature ébouleuse des terrains traversés, nécessitant un bétonnage systématique très onéreux, dépassant les capacités financières du Groupement de recherche.

Après une longue période de tâtonnement et de mise au point du système d'exhaure, le fonçage du puits fut achevé à 104m dans des conditions difficiles et risquées, entraînant des surcoûts et des avenants à la convention BRPM/CMM.

L'exécution d'un travers banc de 120m de longueur à la base du puits, n'ayant rencontré que de faibles passées de minéralisation à base de pyrite, avec des teneurs basses en cuivre, les partenaires décidèrent d'un commun accord d'arrêter les travaux et de mettre fin à la convention, le domaine minier revenant au BRPM.

Le gisement de cuivre de Draa Sfar Nord fut enterré sans laisser d'emprunte particulière parmi nos géologues de l'époque, Fiquet et Perez.

Mais Draa Sfar Nord fut pour les Travaux Miniers le champ d'expérimentation et de mise au point des techniques de fonçage en terrains bouillants, de bétonnage systématique des parements du puits, des systèmes d'exhaure à gros débit, de l'utilisation des explosifs résistants à l'eau.

Il fut aussi le champ d'expérimentation et d'élaboration d'un canevas de prix de revient analytique par l'Attaché à la Direction Technique, Guessous, polytechnicien fêré de calculs intégral.

Du chantier que je visitais trois fois par mois, je me rendais souvent à Kettara chez mon ami Lhatoute qui déployait à l'exploitation un travail remarquable avec l'organisation des équipes fond et la mise au point de méthodes modernes d'abattage, de foration, de roulage et d'extraction.

A Draa Sfar Sud, sur la rive gauche de l'Oued Tensift, à 15 km de Marrakech, face à l'ancien centre de Draa Sfar Nord, le chantier de recherche pour plomb et zinc, par puits et galeries de grandes sections, dirigé par le vétéran Jerdouj ambitionnait de reconnaître les anomalies découvertes par les forages réalisés par le Service Forages miniers quelques mois auparavant.

Au cours du fonçage du puits, la mise en œuvre d'un treuil de levage, du type marine, que Lasfargues s'était entêté à mettre en service, se révéla inopérant.

Un treuil d'extraction d'une autre génération, plus adapté et plus sûr, fut installé et avait subi des essais de performance avec l'aide du mécanicien Peugeot dépêché sur les lieux par la société Galinet de Limoges, fournisseur de l'équipement.

A Draa Sfar Sud, les essais de mécanisation du chargement par pelle à air comprimé Eimco, et les plans de tir avec bouchon "Coromant", en collaboration avec Atlas Copco, furent réalisés pour la première fois avec succès aux Travaux Miniers.

Durant les essais de mécanisation du chargement, Jerdouj avait fait remarquer aux responsables d'Atlas Copco Maroc que la chargeuse Eimco était du matériel de réemploi utilisé précédemment à la Mine de Bouskour, et non, comme ils prétendaient, de l'équipement de première main.

Jerdouj avait tout à fait raison pour l'avoir utilisée lui-même auparavant en tant que mineur à Bouskour.

La campagne de recherche dans des terrains de mauvaise tenue et gorgés d'eau, mettra en évidence un gisement de zinc et plomb qui sera mis en exploitation par la SEPYK, et le minerai enrichi dans une unité de flottation de récupération fabriquée dans les ateliers de Kettara.

Les résultats du traitement de minerai étant décevants au plan de la récupération métal, il fut décidé d'arrêter l'exploitation.

Draa Sfar Sud sera repris à la fin des années 90 dans le cadre de la société de Guemassa, filiale de MANAGEM/ONA.

Pour la postérité, il faut signaler que le chef de chantier, le vétéran Jerdouj désigné par le BRPM pour aller en pèlerinage à La Mekke, avait préféré s'abstenir pour achever le programme de travaux.

A Kettara, nous avons suivi pour le compte de la SEPYK, le fonçage du puits principal d'extraction de 450m, exécuté par la société allemande Verushaft.

L'intervention des Travaux Miniers avait porté sur le contrôle des avancements et le relèvement des incidents au cours du creusement.

Le relais avec la société allemande fut assuré par un ingénieur allemand, Rudolph, relevant du Service Travaux Miniers, recruté au début des années soixante par l'ancien Directeur Général du BRPM, Kadiri, pour superviser les essais d'exploitation aux carrières de Zaïda dans la région de Midelt.

Après Kettara, Rudolph rejoindra les Travaux Miniers en devenant pour quelque temps et jusqu'à son départ en 1970 le chef de la Base logistique d'Agadir.

Rudolph, contrairement à la rigueur allemande, était réputé pour être un "petit travailleur", collectionneur de tapis et de bijoux berbères, et peu apprécié du Directeur Technique, Fauvelet et de Lasfargues qui lui reprochaient son manque de rigueur et sa propension à faire du tourisme.

Nous avons gardé des rapports d'amitié après son départ du BRPM pour rejoindre son pays pour occuper des postes de responsabilité à l'Office Fédéral de la Géologie et des Mines à Hanovre.

A Souk el Tnine, près de la mine de Jbel Irhoud, à 25 km de Chemaïa, une activité limitée à l'exploitation en carrière des remplissages de cassures, source de revenus pour une quinzaine de personnes, fut maintenue pour produire, de façon marginale, quelques centaines de tonnes de barytine pétrolière scheidée, triée et exportée par le port de Safi.

L'activité menée par le chef de chantier, Sidi Moh, avait rencontré souvent des problèmes inhérents à l'occupation des terrains, mais toujours résolus après des conciliabules avec les riverains.

Le domaine minier sera apporté par la suite à la société COMABAR exploitant le gisement de Jbel Irhoud.

Dans le secteur d'El Kelâat des Sraghna, à 80 km à l'Est de Marrakech, les travaux démarrés par le chef de chantier, Hcini, pour reconnaître l'extension et l'enracinement d'une minéralisation cuprifère, furent stoppés après le creusement d'un puits suivi de quelques dizaines de mètres de galerie.

Le gisement s'était révélé discontinu et les teneurs en cuivre jugées trop basses pour justifier un effort soutenu de reconnaissance.

Près de Sidi Bou Othmane, au milieu d'une forêt d'eucalyptus, dans les Jbilet, à proximité de grandes excavations à ciel ouvert, des travaux par puits et galeries avaient reconnu des zones de grandes concentrations de galène argentifère, exploitées plus tard dans le cadre de la SODIM (filiale du BRPM et de ZELLIDJA).

A Iberdaten, dans le Haut Atlas, à 10 km d'Azegour (ancienne mine de molybdène, tungstène et pechblende), une petite campagne de travaux de surface, dirigée par le chef de chantier Nouari, avait montré le peu d'intérêt de ce gîte de cuivre, haut perché et d'accès difficile par piste de montagne.

### *Le Secteur d'Ouarzazate*

A Imiter, dans l'Anti Atlas de l'Ougnat, à 25 km à l'ouest de Tinerhir, à 630 km de Rabat, au cours des années cinquante, une campagne de forages, de puits, de galeries de reconnaissance et d'essais d'exploitation pour plomb, réalisés par la Société Minière de l'Atlas Marocain, filiale de PENARROYA, n'avaient pas abouti à des résultats probants.

En 1962, les recherches furent reprises par le BRPM, orientées vers l'exploration des avals des anciennes excavations par sondages inclinés et qui ont démontré l'existence de minerai vierge en profondeur.

Par la suite, en 1966, une campagne de cubage et d'échantillonnage par puits avec soutènement par buses en béton fut entreprise par les équipes de Jerdouj pour évaluer les teneurs en argent des haldes, résidus des travaux remontant à la période s'étalant du 8<sup>e</sup> au 14<sup>e</sup> siècle.

Le tonnage des haldes était estimé à plus de 650.000 tonnes, à une teneur de 300g Ag/tonne.

On n'imaginait pas encore en 1966, le pactole considérable en dormance dans les parages, sous les haldes, à peine effleuré par les anciens mineurs et raté par les travaux modernes du BRPM et de PENNAROYA.

A Timgharine, dans la plaine des Zenaga, à 30 km au sud ouest de Tazenakht, dans une région à mica et béryllium, des grattages suivis de petits puits et galeries, révélèrent une minéralisation de muscovite dans les pegmatites, sans intérêt.

Le domaine sera amodié plus tard à la société OUISSELSAT Mine, appartenant à Aït Hmam, jeune exploitant dynamique et plein d'idées en matière de valorisation des substances utiles, et qui y réalisera des fouilles, tranchées, galeries et puits de reconnaissance des lentilles de pegmatites liées aux structures granitiques.

A Inki, en bordure de la piste menant d'Askaoun à Tazenakht, des indices d'or découverts par le géologue Smeykal, furent prospectés par tranchées et décapages, avec de maigres résultats.

A Skoura et Aït Saoun, à la demande de la Direction de la Géologie visant à relancer l'activité artisanale du secteur, un programme de recherches pour cuivre fut exécuté pour aider la Coopérative Minière d'Ouarzazate (C.M.O) à sortir de sa longue léthargie.

Ce programme intéressait notamment tous les petits gisements de cuivre de la région localisés dans le domaine minier attribué, et maintenu en vigueur exceptionnellement par la Direction des Mines.

Malheureusement, les travaux, menés à grande allure par nos équipes, n'avaient rencontré que quelques concentrations sans grand intérêt économique, au grand dam des artisans du secteur qui espéraient puis croyaient vivement à une reprise de leur activité en veilleuse depuis des années.

Au Jbel Sedrar, à 70 km au sud est d'Ouarzazate, à 10 km de Tazzarine, après la visite des lieux avec des représentants de la Direction des Participations du BRPM, une équipe légère était intervenue pour explorer par tranchées des structures de très beaux marbres fossiles.

Des tractations occultes, entre la province d'Ouarzazate et des privés, éloignèrent le BRPM de la mise en valeur de ce gisement de roches ornementales qui ne pouvait pas faire l'objet d'un permis minier.

D'autres chantiers, de courte durée, furent ouverts pour reconnaître les petits gisements superficiels ou à faible recouvrement à Foum El Kouss (plomb) près de Tinerhir, Sidi Flah (cuivre) près de Skoura, Taourirt Tamlalet (wolfram) en bordure de la piste menant à Ikniouen dans le Bougaffer, mais sans résultats notables pour l'époque.

A Bleïda, à 150 km au Sud d'Ouarzazate, dans le secteur Est de la boutonnière du Grara, la zone minière de Bleïda avait attiré l'attention par ses nombreux anciens grattages datant du 11<sup>e</sup> siècle.

Au cours de la période 1963-1967, la zone avait fait l'objet de travaux par géophysique suivie d'une campagne de 6.000m de forages et d'échantillonnages des parties minéralisées, dans le cadre de la Société Aït Ahmane Mining Company associant le BRPM à des promoteurs canadiens.

Arrêtés de 1968 à 1970, les travaux avaient repris en 1970 dans le cadre d'un syndicat de recherches pour le cuivre, associant le BRPM, l'ONA et le groupe japonais MITSUI.

Le fonçage d'un puits, implanté dans la zone sud pour confirmer les résultats des forages, réalisé dans les règles de l'art et dans des conditions d'avancement remarquables, fut l'oeuvre de nos équipes expérimentées orchestrées par les maîtres mineurs Meskine et Messaoud.

A la base du puits de 75m, les creusements de travers bancs et de galeries de reconnaissance, suivis régulièrement par les géologues du BRPM, de l'ONA et de MITSUI, étaient venus confirmer la qualité de nos équipes, la bonne organisation de nos travaux et les résultats prometteurs dans la recherche du cuivre.

Après les succès enregistrés dans la zone sud et l'étude géologique minutieuse sur la zone nord supervisée par un géologue japonais de grande compétence, Matsutoya (rencontré pour la première fois à Allous en 1968), un programme complémentaire fut mis au point et un additif annexé à la convention initiale BRPM/ONA/MITSUI.

Menés tambour battant et simultanément sur plusieurs fronts, les travaux de recherche avaient découvert d'importants panneaux minéralisés à base essentiellement de chalcopryrite, bornite et chalcosine, bon augure pour envisager d'ores et déjà la mise en exploitation du gisement de Bleïda.

L'intérêt grandissant de Bleïda, manifesté par les partenaires BRPM/ONA/MITSUI, avait justifié mes déplacements fréquents sur les lieux pour suivre l'évolution de l'exécution des programmes de recherche.

Que de fois, en général après la visite des chantiers du secteur du Sous, je partais d'Agadir, de nuit, seul à bord de ma voiture personnelle, pour retrouver la Land Rover du chantier à Tazenakht

J'arrivais à Bleïda, tôt le matin, complètement épuisé par la piste rocailleuse et ravinée de plus de 80 km, passant par les mines de cobalt de Bouazzer et Irthem et la localité d'Aït Ahmane.

Comme sur tous les chantiers, la joie de la vie professionnelle était pour moi dans l'action et de trouver à Bleïda un chantier organisé, des équipes enthousiastes et animées par l'engouement de réaliser les travaux dans les temps et les coûts impartis par les partenaires dans le cadre de la convention.

A l'exploitation de cobalt de Bouazzer, toute proche, dirigée par le vétéran Tauban, secondé plus tard par Chérif, nous avons toujours reçu le meilleur accueil et la plus précieuse des aides dans les moments difficiles, notamment en matière de dépannage des engins et de fabrication de pièces urgentes aux ateliers de la mine.

### *Le Secteur d'Agadir*

A Agadir, par suite de la multiplication et de la multiplicité des chantiers de recherches dans la zone de l'Anti Atlas du Sous, il fut décidé d'installer une véritable Base logistique, d'abord au quartier de Bensergao puis par la suite, pour plus de commodité, au Quartier Industriel.



Cette structure fut placée sous la responsabilité d'un ingénieur, chef de secteur (Reggadi au démarrage, venant d'Irherm, puis Rudolph par la suite avant son départ définitif du BRPM).

La base fut dotée en moyens humains (comptables, mécaniciens, chauffeurs) et matériels (véhicules de transport, atelier, magasins d'appoint) pour être en mesure de répondre avec célérité aux multiples demandes d'interventions des chantiers, sans faire appels aux services lointains de la Base des Zaër à Rabat.

Pour des raisons d'économie et de rationalisation des frais généraux, l'équipe sera réduite à cinq agents placés sous l'autorité d'un agent administratif, Saïd, en provenance de l'ancienne base de Midelt, après sa fermeture.

A Ouansimi, à 20 km à l'est d'Ifrane de l'Anti Atlas et à 200 km au Sud d'Agadir, dans un environnement très austère, aux collines dénudées, battu par les vents glacés en hiver, d'accès très difficile par piste, des travaux de reconnaissance avaient concerné durant plus de cinq années un champ filonien de cuivre, objet d'anciens travaux remontant à plusieurs siècles.

L'étude métallogénique de la région entreprise en 1963 avait conclu à l'intérêt du secteur, et un programme de recherche minière par galeries fut décidé pour reconnaître les avals des affleurements des filons subverticaux séparés par des intercalaires stériles de 6m et 80m.

L'amenée du matériel fut une véritable expédition, la piste d'accès à partir d'Ifrane de l'Anti Atlas, malgré d'importants terrassements et un entretien périodique, sera un long calvaire pour les transporteurs jusqu'à l'arrêt de l'exploitation d'Ouansimi en 1988.

Après l'installation de chantier dirigé par Oussaga, la reconnaissance des zones minéralisées avait démarré intensément après le creusement, au niveau 1040, en bordure d'oued, du travers banc principal à flanc de coteau, d'une longueur de 220m pour aller recouper tous les avals du gîte à 80m au dessus des affleurements.

Au cours de la première année, à l'occasion de précipitations exceptionnelles, une crue d'oued soudaine s'était engouffrée dans cet ouvrage, frôlant de peu la catastrophe ; certains ouvriers avaient échappé à la mort en se réfugiant dans les recoupes salvatrices.

Le creusement d'une cheminée inclinée d'évacuation d'urgence, débouchant au jour, éloigna définitivement la réédition de pareils incidents.

Les travaux, suivis avec régularité par le géologue Smeykal, avaient confirmé l'existence de plusieurs zones minéralisées en extensions latérales et en profondeur après la réalisation de puits intérieurs (ou bures).

La minéralisation était constituée de chalcopryrite imprégnant les roches encaissantes schisteuses, avec présence secondaire de pyrite, malachite et azurite.

La structure géologique simple du gisement facilita l'organisation de nos travaux d'avancement, la rentabilisation de nos moyens humains et matériels et le lancement précoce des travaux préparatoires et d'ossature de la future exploitation.

A Tizert, près d'Irherm, après l'aménagement de la piste d'accès et la construction de logements pour le personnel, un programme de reconnaissance des couches et amas minéralisés, mené par le chef de chantier Ryani Ahmed, suivi par les géologues Salem et Afous, fut entamé avec vigueur, combinant l'exécution de descenderies, puits, cheminées, suivis de forages à Afferni dans la vallée de l'oued.

Malgré l'ampleur des moyens mis en œuvre et des programmes de recherches sur plusieurs fronts, les résultats furent relativement décevants.

Les réserves modestes et disparates (250.000 tonnes), et les teneurs en cuivre de l'ordre de 2%, avaient conclu à la non rentabilité de l'exploitation du gisement.

Le chantier fut mis en veilleuse.

A Tadenst, Tifferki et Tazert, près de Tizert, les gisements étaient d'importance économique secondaire.

Leur développement de ces chantiers, comme pour tant d'autres, sera différé, en attendant une conjoncture plus favorable des cours du cuivre.

A Tadenst, la découverte, à la suite d'un forage minier, d'une source d'eau artésienne avait été exploitée par les habitants du village.

Ces derniers s'opposèrent plus tard à la restitution d'une partie de l'eau nécessaire à la mise en valeur éventuelle du gisement de Tizert tout proche.

Ce refus fut réitéré et manifesté avec force à l'occasion d'une réunion épique avec le Gouverneur d'Agadir, Moteï que nous sommes allés rencontrer avec Lhatoute en 1977 pour lui expliquer la nécessité de disposer d'une partie de l'eau pour assurer l'approvisionnement de l'usine de traitement projetée à Tizert

A Tirzit, à 30 km à l'est de Taliouine (région réputée pour sa production de safran), en bordure d'un affluent du Sous, un vaste programme de recherche par galeries à flanc de coteau, suivi par le géologue d'origine tchèque, Skacel, et exécuté par les équipes du chef de chantier, Hcini, avait reconnu un gisement de cuivre de basse teneur, avec des oxydés schlammeux difficiles à traiter.

L'intérêt technico économique n'ayant pas été concluant, les travaux furent arrêtés et le personnel déployé sur d'autres centres de travaux du secteur d'Agadir.

A Talat Nsous et Amadouze, non loin d'Aoulouz, et à Amalou n'Ouailal, en bordure de l'ancienne piste d'Irherm à Tata, dans une zone couverte d'amandiers, des programmes de galeries et de décapages en surface, avaient visé l'évaluation des gisements de cuivre sédimentaires avec un faible recouvrement.

Les résultats obtenus furent considérés comme peu satisfaisants pour justifier la poursuite de la reconnaissance de ces indices.

A Zgounder, avec la remontée des cours de l'argent métal, il fut décidé de démarrer un chantier de travaux miniers de reconnaissance approfondie par galeries dans le cadre d'une convention SACEM/BRPM.

Il faut rappeler que Zgounder, cher à Saadi Moussa (éminent géologue devenu plus tard Directeur de la Géologie, puis Ministre de l'Energie et des Mines), situé à 60 km au nord de Taliouine est une ancienne mine d'argent ayant fait l'objet dans les années 50 de travaux BRPM visant à reconnaître les enracinements des vieux travaux d'exploitation remontant aux 11<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> siècles.

Après une installation de chantier rude, en zone montagneuse du massif du Siroua, la campagne de recherche conduite par Jerdouj, avait porté sur la poursuite du travers bancs à flanc de coteau surplombant l'Oued Zgounder, pour aller reconnaître davantage l'aval des anciens travaux remontant à plusieurs siècles.

Dans l'exécution des travaux de creusement des galeries, nous avons déploré malheureusement la mort d'un de nos ouvriers mineurs par suite d'une explosion d'une cartouche d'explosif ratée lors du chargement des déblais.

A l'occasion de l'émission quotidienne de radio avec Rabat, Jerdouj, imperturbable avait déclaré : « Un mort au chantier aujourd'hui, rien à signaler ».

Pauvre Jerdouj, lui qui était toujours très proche et en parfaite communion avec l'ensemble de son personnel !

Cette situation nous avait interpellés tous aux Travaux Miniers pour mieux surveiller et sécuriser nos opérations de tir.

Des campagnes de sensibilisation furent organisées à l'intention des ingénieurs, des chefs de chantiers, des chefs de poste, des boute-feux et des préposés au chargement des déblais pour coordonner leurs actions.

A Zgounder, les résultats des recherches furent considérés comme peu encourageants par suite de la présence discontinue et capricieuse des minéralisations argentifères.

Le programme de travaux fut arrêté après une expertise géologique ayant recommandé de suspendre la campagne de recherche, car les nouvelles réserves découvertes n'étaient pas jugées économiquement exploitables ; en conséquence, la convention fut annulée, le domaine minier revenant au BRPM.

Mais pour la première fois, et longtemps avant les extraordinaires découvertes d'Imiter, la découverte d'une plaque d'argent avait défrayé la chronique de l'époque et suscité de nombreuses convoitises et interrogations.

L'ayant reçue personnellement de Jerdouj, je l'avais remise à Bouchta, Chef de la Géologie minière qui l'avait offerte au Directeur Général du BRPM, Chefchaoui.

La fameuse plaque finira son périple au musée royal de Rabat.

Le BRPM, seul, reprendra en 1978 l'étude de Zgounder à la lumière de l'expérience géologique et des méthodes de valorisation acquises à Imiter.

Le gisement sera exploité plus tard en 1981, dans le cadre de la société SOMIL, filiale du Bureau et de l'Arab Mining Company (ARMICO).

Tazalaght, situé à 200 km au Sud Est d'Agadir, à 20 km de la localité des Aït Abdellah, dans l'Anti Atlas du Sous, à une altitude de 2.200m, d'accès difficile par piste de montagne à partir des Aït Baha et de Tafraout, est cité parmi les plus anciens et importants gisements de cuivre de l'Anti Atlas.

L'existence de scories et de vestiges d'anciennes fonderies confirme une activité fébrile des anciens mineurs de cette région.

On raconte que des milliers de personnes, organisées en fractions regroupant de nombreuses familles, avaient travaillé à la mine jusqu'à la fin du 19<sup>e</sup> siècle.

La forêt recouvrait les collines et les pentes abruptes et fournissait le bois pour les opérations de fusion du minerai.

Le minerai extrait des zones d'oxydation, était riche ; au vu du volume des haldes et des scories, le tonnage de cuivre métal est estimé à 150.000 tonnes.

Redécouvert en 1930, le gisement fut travaillé par la société SERMISUD de 1941 à 1943 en y réalisant des puits et des galeries.

Les travaux BRPM, avaient porté par la suite sur la reconnaissance de la zone par forages, travers-bancs, suivis de l'échantillonnage et du cubage des haldes des anciens travaux, pilotés par Jerdouj dans des conditions difficiles, par suite des éboulements dans les puits d'échantillonnage.

Les réserves furent évaluées à 130.000 tonnes de haldes à 3,2% de cuivre et 32 g d'argent par tonne.

Le transport d'un lot de haldes pour essai de traitement à la laverie d'Irherm, se révéla coûteux et risqué à cause de la longueur (environ 90 km) et de la nature accidentée de la piste passant par le village d'Aït Abdellah.

L'opération avait failli s'achever en drame après la chute d'un camion TATRA au fond d'une vallée encaissée de cette zone montagneuse, le mécanicien d'Irherm, Omari, ayant échappé de peu à la mort.

Après deux années d'oubli, le cubage des haldes fut suivi d'une campagne d'essais de traitement au laboratoire de Rabat.

Un programme de recherches d'eau par puits dans la vallée d'Ifesfas, couvertes d'amandiers, et par forages profonds développés laborieusement à l'explosif, à l'Est, avait révélé un aquifère suffisant pour alimenter une petite unité d'enrichissement du minerai de cuivre, essentiellement constitué d'oxydés.

A Agoujgal, à 60 km de piste au Sud Est de Taфраout, en direction de Fom El Hassan, la campagne de travaux miniers, conduite par le chef de chantier Hcini, avait mis en évidence un petit gisement de minerai de cuivre oxydé complexe et difficile à valoriser par les méthodes du moment.

Durant la fin de la première décennie du 21<sup>e</sup> siècle, et pendant la période faste des cours du cuivre, ce gisement sera exploité pour saturer et rentabiliser l'unité de traitement du centre minier d'Akka.

A Allous, gisement de cuivre à 140 km au Sud Est d'Agadir, j'avais participé aux essais de foration en carrière avec un engin ROC 600, en démonstration avec Atlas Copco représenté par un jeune technicien, Pierre Fauque, devenu un grand ami de famille, et plus tard le Directeur Général d'Atlas Copco Maroc.

La campagne d'essais, en présence du représentant de l'ONA, partenaire du BRPM dans la convention de recherche sur ce gisement de cuivre, avait permis, après plusieurs volées, la mise au point d'un schéma de tir approprié susceptible d'être adapté lors d'une éventuelle exploitation en carrière.

Durant la période des essais, j'avais habité à Irherm, à plus de trente kilomètres, retrouvant avec grand plaisir mes anciens collaborateurs des années 1964 et 1965, dirigés par un chef d'exploitation yougoslave, sympathique et avenant, Mirkovich.

A Taïfest et Gratoun, à proximité de la localité d'Askaoun, dans le massif du Siroua, dans un environnement splendide de pâturages et de troupeaux de chevaux, non loin du lac d'Ifni, deux petits chantiers menés par le surveillant mineur Banane, avaient concerné les décapages des affleurements à base de malachite et azurite, jugés par la suite sans grand intérêt économique.

A Jbel Jouad, dans le secteur d'Ifni/Aït Baamrane, à 40 km à l'Ouest de Guelmim, la campagne de recherche fut orchestrée par le chef de chantier Omar.

Les travaux avaient démontré l'existence d'un gisement polymétallique à base de plomb et cuivre, d'envergure très modeste, pouvant être valorisé dans le cadre d'une coopérative locale.

Dans le massif du Tichka (région de Taroudant), une campagne de travaux légers superficiels menée par le chef de chantier Taourirti, visait la recherche du molybdène dans le cadre d'une convention avec le BRGM.

J'eus le grand plaisir de participer un jour de Ramadan, en compagnie du géologue El Jaï, à l'escalade à pied du massif pour implanter à 2.500m d'altitude, les zones de prélèvement d'échantillons.

Pour la première fois au BRPM, furent utilisés des marteaux perforateurs Cobra dans des caissons, équipés d'un moteur thermique, transportables à dos d'homme.

Les résultats peu encourageants pour poursuivre la recherche de ce minerai stratégique, entraînèrent l'annulation de la convention.

A Tamterga, en juin 1968, en compagnie de mon épouse enceinte de sept mois et de Rudolph, chef du secteur d'Agadir, nous avons effectué une visite mémorable au chantier de recherche pour plomb dans le Haut Atlas de l'Ouneïne.

Les travaux de recherche par travers-bancs à flanc de coteau, menés par le chef de chantier Messaoud, auxquels on accède par une piste de montagne très difficile, avaient mis en évidence un gisement de faible extension et de nature oxydée.

\*\*\*\*

*Le 5 juin 1967, jour du déclenchement de la guerre israélo-arabe ou "Guerre des Six jours", fut célébré mon mariage avec Fatima Rachidi, juriste et responsable du secrétariat de notre département où elle assurait, avec compétence et professionnalisme, le suivi administratif de toutes les actions de recherches par travaux miniers et forages miniers.*

*Ce fut réellement une belle occasion pour recevoir de nombreux amis de la grande famille du BRPM*

*Au pire des moments de l'organisation des opérations à Irherm, des fortes venues d'eau à Oumjérane et Draa Sfar Nord et des difficultés d'accès à Tamterga, Fatima m'avait accompagné sur les lieux ; ce qui lui avait permis chaque fois d'apprécier sur le tas les difficultés du moment, entourée des égards particuliers du personnel des chantiers auquel elle vouait une sensibilité particulière.*

*Le 28 août 1968, naîtra mon fils Karim, seulement quelques jours après notre retour d'une tournée mouvementée sur les chantiers de l'Anti Atlas.*

### *Le Secteur de l'Oriental*

A Zelmou, près de Bouarfa, faisant suite aux travaux des années 1956 (sondages, échantillonnages et analyses chimiques) et 1960 (sondages et wagon drill), l'activité avait repris en 1966 sous la conduite du surveillant mineur Ourbaa, avec l'ouverture de petites carrières pour des essais de production de barytine blanche de densité 4,4.

Les importants programmes de recherche réalisés plus tard, avaient permis la mise en évidence de réserves évaluées à 1.500.000 tonnes de barytine exploitées dans le cadre de la Compagnie Marocaine des Barytes (COMABAR), qui deviendra l'une des plus importantes exploitations de barytine du Maroc avec une production annuelle de plus de 100.000 tonnes de produits marchands de qualité pétrolière.

En compagnie de Rudolph, venant de Midelt, à l'orée de Bouarfa, nous avons campé sous la tente qui fut emporté à plusieurs reprises par un vent violent.

Lors de la visite de ce chantier, j'eus le plaisir de rencontrer pour la première fois, Rabah Bouchta, Chef du Service de la Géologie minière au BRPM, certainement l'un des plus éminents géologues nationaux que le Maroc ait connu.

A l'époque, Bouchta travaillait dans le secteur des Hauts Plateaux sur les gisements de cuivre avec des traces d'or.

Depuis ce jour là, nous sommes restés de bons amis en menant ensemble tous les programmes de recherches minières du BRPM, et en assurant, à partir de 1975, le prodigieux développement de la mine d'argent d'Imlil.

A Jbel Klakh, à 35 km au Nord Est de Bou Arfa, le secteur avait fait l'objet d'anciens travaux attestés par des haldes et des scories, d'une reconnaissance en 1922 par la Société des Mines de Bouarfa et de travaux d'exploitation par la SMEM jusqu'en 1972.

Dans son domaine minier, le BRPM, en 1967 et 1971, nous avons réalisé des décapages superficiels, puits, galeries, cheminées et forages et estimé les réserves à 350.000 tonnes à 3% de cuivre.

Des indices d'or seront découverts plus tard à proximité dans le cadre de la recherche du métal jaune dans la région.

A Jbel Belaïane à 30 km au nord ouest de Berkane, les indices de plomb dans une zone boisée, ayant fait l'objet d'anciens travaux, repris par une équipe légère dirigée par le chef de chantier, Salah, s'étaient révélés peu encourageants, en raison de la faiblesse des teneurs en plomb du minerai.

Le suivi géologique des travaux était assuré très épisodiquement par Fellahi, chef de la Division de la Géologie minière, originaire de la région de l'Oriental.

La période d'activité fut marquée par des inondations catastrophiques dans les Béni Snassen, entraînant l'interruption de longue durée de la route Tefalalt-Berkane, et conséquemment l'arrêt de notre petit chantier de recherche.

Le personnel et le matériel furent évacués sur Berkane à dos de mulets et envoyés au chantier d'El Hammam.

A Sidi Lahcen, à 20 km à l'est de Debdou, l'ancienne mine de plomb riche en argent, datant du Moyen Age, fut réactivée d'abord par la Société Zellidja jusqu'en 1950, et relayée en 1967 par le BRPM dans le cadre d'une convention le liant avec la Société bulgare TECHNOEXPORT, portant sur le dénoyage des vieux travaux et des recherches par galeries aux niveaux intermédiaires.

La campagne menée par le chef mineur Rahdou, prit fin très vite après le dénoyage difficile, coûteux et long des niveaux supérieurs et l'échantillonnage de certains fronts d'avancement.

Les partenaires bulgares ayant décidé de ne pas poursuivre l'effort de reconnaissance, il fut décidé de mettre fin à la convention.

Le gisement sera réétudié et mis en valeur, plus tard, par la société SOMIL filiale du BRPM et de l'Arab Mining Company, sur la base de réserves estimées à 960.000 tonnes à 6% de plomb, 1% de zinc et 120 g d'argent par tonne.

A Jbel Tazekka près de Taza, sur la route de Bab Bouider, une équipe légère, dirigée par Taourirti, avait travaillé, sans grand succès, sur les nombreux affleurements de plomb situés à proximité de la Maison forestière.

## *Le Secteur du Maroc Central*

A Midelt, le BRPM disposait depuis l'époque euphorique des travaux de reconnaissance, des essais d'exploitation en carrière et des campagnes de traitement de minerai de plomb de Zaïda, dans les locaux de l'ancienne gare désaffectée du chemin de fer colonial Guercif-Midelt, d'une base logistique assurant le relais administratif et comptable avec les nombreux chantiers du secteur Sud Est.

La Base disposait de bureaux, d'un grand hangar pour entreposage de matériel et de consommables divers, et d'un petit laboratoire d'analyse rapide d'échantillons prélevés sur les chantiers du secteur.

La gestion chaotique de la Base et les dissensions parmi son personnel, nous avaient résolu à l'évacuer après une demande d'occupation des autorités militaires désireuses de la transformer en dépôt de matériel.

L'installation dans des locaux provisoires, loués à un privé de Midelt, mit fin à la pléthore des effectifs et à l'organisation mise en place dans les années soixante.

Plusieurs équipements furent transférés sur les chantiers du secteur, le matériel obsolète rapatrié sur Rabat, et l'équipe de gestion réduite à quatre personnes sous l'autorité d'un agent administratif.

La nouvelle Base sera fermée après la pose de la première pierre par le Roi Hassan II de l'usine de traitement de la mine de Zaïda, et à la fin des travaux dans les zones de CADET, de Boumadine et d'Oumjérane.

Pour se rapprocher de ses chantiers du Tafilalet et des exploitations d'Imlil, Boumadine et Oumjérane, le BRPM installera une base à Errachidia, en bordure de la route vers Goulmima.

A El Hammam, dans le Maroc central, premier chantier visité à mes tout débuts au BRPM en 1964, après la réfection de la piste d'accès à partir d'Agourai et l'acheminement à grand risque du matériel à travers une zone boisée et ébouleuse, la reprise des travaux miniers visait la reconnaissance des enracinements des corps minéralisés, précédemment exploités par la SAMINE, filiale du BRPM,

Les travaux, démarrés par Salah, portaient sur l'avancement rapide en galeries, avec l'utilisation d'une estacade de chargement à front équipée d'un treuil à air comprimé SAMIA, et la mise en œuvre d'un plan de tir spécifique en terrains karstiques, avec prédominance de calcite.

Avec Chabaâ, nous avons piloté sur les lieux les essais de foration, de tir et de chargement avec une estacade.

Les conclusions étaient que le plan de tir devait être modifié à toute variation de terrain dans les avancements, exigeant une réactivité rapide après chaque volée.

Par suite des temps de déplacement longs de l'estacade de chargement, nous avons introduit une pelle à air comprimé, pour aboutir à de bien meilleurs résultats.

El Hammam chantier prisé et convoité, proche de Meknès, à quatre heures de route de Rabat, dans une zone boisée, avec abondance d'eau et de gibier en toutes saisons, reçut de fréquentes visites de responsables de Rabat.

Le suivi géologique des travaux et leur orientation étaient assurés par Figuet et plus tard par le jeune géologue, Maghraoui.

Pour la petite histoire, il faut mentionner que par peur des serpents, Salah avait préféré passer ses nuits dans un hamac que dans une chambre en dur.

Le programme de travaux en galeries avait confirmé l'enracinement du gisement filonien et mis en évidence d'importantes réserves de fluorine qui feront l'objet plus tard d'une exploitation et d'un enrichissement par flottation.

A Meskadal, indice de plomb et zinc, situé à 30 km à l'Est d'Immouzer des Marmoucha, cher au Directeur Technique, Fauvelet, et inscrit régulièrement depuis trois ans au programme des travaux de recherche minière, nous avons installé un petit chantier où le matériel fut acheminé à dos d'hommes et de mulets, après avoir été démonté au bas de la vallée, puis remonté sur place.

Une visite de ce chantier haut perché, eut lieu un week end après une marche harassante, sur une dizaine de kilomètres, à travers une magnifique cédraie, en compagnie de Chabaâ et du géologue d'origine bulgare, Kolev.

Après un mois d'activité ayant mis en évidence une minéralisation de calamine et galène, capricieuse, discontinue, ne méritant pas tous les efforts déployés si généreusement par nos équipes, nous avons replié l'équipe, et comme à l'installation, on fit appel à l'énergie humaine et animale.

Fauvelet ne parlera plus de cet indice de zinc oxydé.

A Takarart, à 70 km au Sud Est de Midelt, les travaux miniers par puits suivis de galeries de reconnaissance des minéralisations de plomb et zinc, dirigés par Messaoud, furent décevants, les lentilles minéralisées s'étant révélées de faible extension et de valeur économique dérisoire.

Pour l'anecdote, le mécanicien du chantier, Mimil, par suite de fortes chaleurs estivales avait décidé de cimenter le radiateur d'un compresseur, en croyant fermement le "refroidir" !

Au chantier de Sidi Mbark, dans le Maroc Central, à 40 km de Khénifra, les travaux miniers orchestrés par Ryani, venant d'Oumjérane, par puits et galeries pour la recherche d'antimoine, furent relativement stériles.

A Zguit, dans le massif granitique d'Oulmès, dans une belle zone couverte de forêts, où d'importants travaux furent réalisés en 1946 pour faire apparaître quelques belles zones minéralisées sans enracinement évident, la nouvelle reconnaissance par puits et galeries, pilotée par Salah, avait mis en évidence de faibles indices de wolfram dans des cassures à remplissage filonien.

La mise en place précipitée d'une ancienne petite unité gravimétrique mobile se solda par un échec, par suite de son inadaptation à ce type de minerai.

Dans les Granites des Zaër (secteurs de la Ferme Paquis et Sokhrat Allal), à 20 km à l'ouest de Rommani, une campagne de recherches alluvionnaires des minéraux lourds et une évaluation des teneurs en étain-wolfram, suivie par le géologue Clavel, révéla quelques placers sans grande envergure économique.

A Tabaroucht et Abadine, dans le Haut Atlas de Béni Mellal, non loin du barrage du Bin El Ouidane, deux équipes légères, pilotées par Omar, avaient travaillé sur la recherche du cuivre, sans résultats tangibles, malgré l'optimisme du Directeur Technique, Fauvelet, obnubilé par la présence de "plantes à cuivre".

Ces opérations isolées avaient coïncidé avec la découverte dans la même zone du gisement de Tansrift, au bord du lac du barrage de Béni El Ouidane, ayant défrayé la chronique à l'époque pour l'ampleur de son coût d'acquisition par la société de Jbel Aouam, à un opérateur privé, Kaskoreff.



Tansrift, constitué de lentilles minéralisées récurrentes en cuivre, avec des réserves de 1.000.000 tonnes à 1,32% cuivre fut exploité en carrière, à la cadence de 500t/jour, par la Société Marocaine d'Exploitation Minière et Commerciale, (SOMEMIC), filiale de la Société des Mines du Jbel Aouam.

A Oued Mellah, près de Benslimane, une équipe était intervenue dans l'évaluation du gisement d'attapulgite, avant d'exécuter une campagne aux marbres à Midar près de Nador, dans le cadre de conventions avec des promoteurs privés.

A Timahdit, à 35 km au sud d'Azrou, aux gisements de schistes bitumeux, suite à l'envolée des prix du pétrole, un programme de recherche par sondages pour évaluer les réserves et leur intensité spatiale, avait nécessité l'intervention des équipes minières dans la réalisation de dizaines de kilomètres de pistes d'accès et de décapages de surface.

Le chantier reçut la visite d'une importante délégation présidée par le Ministre chargé des mines, Ghissassi, accompagné de Moussa Saadi, Secrétaire d'Etat au même Département et promoteur de l'opération "schistes bitumeux".

Plus tard, en 1979, une amorce de travaux souterrains par descenderie et de dépilage en chambre magasin fut réalisée et visitée par le Roi Hassan II.

#### *A travers le prisme du suivi des travaux à partir de Rabat*

A Rabat, les réunions fréquentes à la Direction Technique furent la source d'informations et d'orientations enrichissantes pour la conduite de nos travaux.

Ainsi, l'élaboration et le suivi de la réalisation des programmes de recherches minières, l'examen approfondi des problèmes rencontrés, furent des occasions de voir les points de vue s'exprimer et des fois s'opposer avec force.

Mais, ce n'était pas toujours agréable d'écouter certaines personnes s'ériger en procureurs, sans aménité et objectivité, prêtes à détruire ce que nous avons édifié.

Le Chef de Département, Lasfargues, était souvent visé pour son incapacité à coordonner les activités des forages et des travaux miniers.

Mais il faut lui reconnaître beaucoup de fair-play, car à aucun moment il n'avait essayé ou tenté de se décharger sur ses Chefs de service.

Avec le staff de la Géologie minière du BRPM, Bouchta, Smeykal, Saint Gal de Pons, Pérez, Clavel, Skacel, Maghraoui, Salem, Afous, Amelhay entre autres, nous avons entretenu des relations fécondes, car ils comprenaient et encadraient parfaitement les mineurs et appréciaient leurs efforts sans relâche.

Nous avons vécu, en leur enrichissante compagnie, des moments inoubliables qui avaient permis de cimenter notre amitié et notre franche collaboration avec eux.

Sur les différents fronts d'activité de recherches minières, notre souci principal était de veiller à lutter contre les dépenses superflues et à obtenir des prix de revient raisonnables et compétitifs pour un BRPM qui ambitionnait de se lancer dans la préparation et l'exploitation des gisements, puis dans les travaux à l'entreprise pour professionnaliser et aguerrir davantage ses équipes.

Mais pour notre part, nous n'avons pas oublié que la recherche était d'abord un risque supporté par le BRPM seul, et que les promoteurs privés nationaux ou étrangers ne viendraient qu'après la mise en évidence et le développement d'un gisement exploitable dans les conditions du moment.

\*\*\*\*

Pour démystifier le caractère austère de nos chantiers et faire toucher du doigt, à des profanes de la mine, l'impact de la recherche minière dans le développement régional,

j'avais entrepris deux longues missions, la première avec un représentant de la presse écrite, Aboulkhatib, la seconde avec un cadre de la Direction des Participations du BRPM, Mouline.

A l'issue de ces déplacements, à CADET, Boumadine et Draa Sfar, la presse écrite et nos collègues de la Direction des Participations, n'avaient pas manqué de louer le rôle éminemment positif de l'activité du BRPM, notamment dans certains secteurs excentrés et déshérités des provinces du Tafilalet et d'Ouarzazate.

### *La promotion des hommes et l'encadrement des chantiers miniers en profonde mutation*

En assumant la responsabilité du Service Travaux Miniers, le point nodal de mon action au BRPM fut l'amélioration des conditions de travail du personnel, toutes catégories confondues, y voyant la reconnaissance implicite des efforts consentis depuis des lustres sur les chantiers de recherche.

Cette action résolue et volontariste avait permis, très rapidement, l'épanouissement de nos chefs de chantier, la prise à cœur de leurs interventions pour donner la pleine mesure de leurs capacités pour stimuler l'ardeur au travail des équipes sous leur commandement.

Par ailleurs, au fil de la connaissance des hommes, j'avais ressenti la nécessité et l'urgence de la relève des anciens, certes pétris de qualités professionnelles et disciplinés, par des jeunes plus ouverts et perméables à l'innovation et à la gestion rigoureuse des chantiers de plus en plus importants.

L'envoi de plusieurs fournées d'agents en formation ou en perfectionnement à l'Ecole Pratique des Mines de Touissit, fut le prélude au bouleversement considéré par certains responsables comme une atteinte à leur autorité et à leurs attributions.

Tout en ménageant les susceptibilités, il m'avait fallu prendre des décisions quelques fois déchirantes, pour intégrer de jeunes talents, ambitieux, travailleurs, répondant au besoin naturel d'amélioration de nos méthodes de travail et de mise en œuvre d'équipements plus modernes d'une autre génération.

Un conflit de générations s'était déclenché inexorablement, les récalcitrants ou ceux qui ne pouvaient pas s'adapter furent les réels perdants.

L'arrivée des jeunes imprima une dynamique nouvelle à notre activité, avec l'instauration d'une compétition inter chantiers, suivie de la course aux avancements dans les creusements de galeries et les fonçages de puits.

A plusieurs reprises, je dus freiner les ardeurs des équipes à vouloir réaliser des prouesses dans les avancements au détriment de la qualité des travaux, de l'utilisation et de la maintenance rationnelle des équipements.

L'ampleur de l'aire géographique et des programmes de recherches minières, la nécessité d'une conduite plus technique et plus rapprochée des chantiers et le contact plus professionnel avec les géologues, avaient exigé le recrutement d'ingénieurs des mines.

Ainsi, l'intégration de Chabaâ, brillant lauréat de l'Ecole Mohammedia, à la grande famille des Travaux Miniers, était venue renforcer l'encadrement de nos activités dans le secteur d'Agadir, Midelt, Boumadine et Oumjérane.

J'ai vu naître Chabaâ professionnellement.

Par la suite il fut de toutes les joies, de toutes les réussites, mais aussi de tous les tourments sur les chantiers miniers.

Cela ne se fit pas sans douleur, car certains chefs de chantiers y virent une remise en cause de leur autorité et une irruption dans leur domaine réservé.

Doigté et patience finirent par venir à bout de leur réticence et par les convaincre du côté positif de la présence d'un ingénieur dans l'organisation et la conduite des travaux de plus en plus complexes, pour sortir du cadre classique des méthodes de travail remontant à des décennies.

Longtemps, la cohabitation entre Chabaâ et ses subordonnés directs ne fut pas empreinte de bons sentiments, et je dus intervenir fermement pour mettre un terme aux altercations, voire des fois aux basses accusations.

Le sérieux, la disponibilité et l'enthousiasme de Chabaâ eurent raison des réticences les plus coriaces et des préjugés les plus condamnables.

J'avais toujours encouragé, soutenu et défendu Chabaâ, malgré les réserves, voire l'opposition manifeste de certains esprits mal informés, mal intentionnés et jaloux de la réussite professionnelle de ceux qui travaillent, non seulement avec leur esprit, mais aussi avec leur cœur.

Le courage et la témérité étant notre credo, avec Chabaâ, nous avons sillonné le Maroc, sans ménager ni notre temps, ni notre vie familiale.

A plusieurs reprises, à titre d'exemple, après la visite de Boumadine, nous étions à Oumjérane à l'aurore, après plusieurs heures de piste, pour, dès notre arrivée, descendre à travers le puits pour visiter les travaux souterrains envahis par les eaux, et des fois avec des émanations de gaz carbonique intrinsèque aux roches carbonatées traversées, et partager les moments difficiles avec nos agents aux fronts d'avancement des galeries.

Les heures de dîner et de déjeuner étaient inconnues pour nous, et on s'alimentait comme et quand on le pouvait, des fois au grand dam de nos chefs de chantier et du responsable de la cantine locale.

Le partage avec Chabaâ de ces nombreux moments de dur labeur, ne décomptant ni notre temps, ni notre énergie, forgea notre amitié et notre estime réciproques pour toujours.

A Oumjérane, en pleine euphorie des travaux de recherche, de phase délicate de dénoyage intense, de dégagements de gaz carbonique après l'amorce d'un travers-banc au niveau-54, l'arrivée de jeunes ingénieurs des mines, Laroussi, Moussanif, Hammeddine et Arabat, s'était traduite, encore une fois, par des réactions épidermiques des chefs de chantier.

Je fus obligé de nouveau d'intervenir pour arrêter cette mascarade et sensibiliser l'ensemble du personnel sur l'importance que le BRPM attachait à la conduite et à la réussite des travaux, bénéficiant de l'apport de chacun et de tous.

Que de fois les nerfs craquaient, les voix se levaient et vociféraient, l'effort baissait notablement, faisant place au découragement, à la lassitude et à l'apathie.

Mais il suffisait d'une franche explication, d'une analyse objective des problèmes pour qu'un déclic se déclenchât, que tout repartit de plus belle, oubliant les ressentiments, les sautes d'humeur et les invectives sournaises, car au final, l'ensemble du personnel était demeuré attaché à son travail et fidèle à son chantier.

Cette attitude et cet esprit de sacrifice et de dévouement quasi mystique, poussaient nos agents à se surpasser pour relever beaucoup de défis, car ils considéraient que « baisser les bras devant les problèmes et l'adversité ne fait pas partie de la véritable culture des Travaux Miniers ».

Aussi, avions-nous le devoir de veiller à la satisfaction de leurs besoins essentiels, de rendre justice à leur travail, à leur abnégation, à leurs efforts soutenus et très rarement marchandés.

Mon action, dès lors, était toute tracée, et depuis, je n'avais jamais cessé de défendre le personnel des chantiers, de le soutenir moralement et de susciter l'amélioration de sa situation matérielle et de ses conditions de vie, y éprouvant beaucoup de bonheur intérieur et de satisfaction personnelle.

J'avais tenu à ce que cette attitude légitimée par le comportement irréprochable de nos agents, devrait être aussi le crédo de nos ingénieurs.

Les nombreuses visites aux chantiers finirent par devenir pour moi personnellement, de véritables expéditions de sympathie et de retrouvailles affectives avec le personnel.

\*\*\*\*

Au cours de cette période d'activités intenses sur les chantiers, les systèmes de gestion en vigueur au BRPM depuis plusieurs décennies, furent réexaminés en vue de leur modernisation et de leur adaptation à la situation nouvelle des recherches minières et pétrolières.

Ainsi, dans le cadre d'une étude d'organisation élaborée par la société SEMA, en étroite collaboration avec le Contrôle budgétaire dirigé par Benazzou et la Division Financière représentée par Mme Zarari, nous avons affiné et simplifié les procédures pour les inculquer rapidement au personnel, en exigeant des ingénieurs, des chefs de chantier et des agents administratifs, plus de rigueur et de suivi dans les affectations du personnel, les mouvements du matériel, les achats, les sorties et les stocks de consommables.

L'activité étant soutenue dans tous les secteurs, et les esprits n'étant ni éduqués ni préparés pour assimiler efficacement les nouvelles méthodes de gestion, nous fûmes contraints de doubler les chefs de chantier d'agents rompus aux opérations comptables, et de les sensibiliser sur l'importance du prix de revient par sections homogènes.

Sur les chantiers, des vérifications physiques furent opérées par les ingénieurs pour éviter des dérapages et faire comprendre aux chefs de chantiers que la gestion laxiste était bien révolue et que la collecte de l'information devrait être précise, fiable et sans zones d'ombre.

Toute notre énergie fut alors consacrée à confirmer, maintenir et consolider nos acquis à tous les stades de notre activité, visant à établir régulièrement tous les mois des prix de revient de chantier les plus réalistes et les plus crédibles possibles.

La mise en œuvre fut longue et pénible, notamment au plan des achats de consommables essentiels (carburants, explosifs) et des stocks chantiers pour lesquels nous avons relevé quelques anomalies sanctionnées sans complaisance, et vite redressées avec le Service de la Comptabilité Matières dirigé par Bouras.

### *Une nouvelle structure*

A Rabat, à la fin de l'année 1968, dans le cadre d'une légère restructuration de la Direction Technique, le chef de département, Lasfargues, fut remplacé par Esseddiqui, lauréat de l'Ecole des Mines de Saint Etienne et Chargé d'études à la Direction Technique, avec Fauvelet et Guessous

L'ancien Département des Travaux de Recherche Minière (DTRM) avait pris la dénomination de Département des Etudes et Opérations Minières (DEOM), et moi je fus promu au poste d'adjoint au Chef du DEOM, Chef du Service Travaux Miniers.

Esseddiqui, disait-on, « venait remettre de l'ordre dans l'activité minière du Bureau », affichant, avec ses collaborateurs, morgue et mépris ostentatoire pour tous ceux qui officiaient aux Travaux Miniers, accusés d'incompétence et d'incurie.

Esseddiqui, sans l'afficher ouvertement, était confronté avec la réalité de la situation et tenu d'analyser les problèmes loin des racontars et des médisances.

Voyager et peiner avec moi sur les longues pistes rocailleuses de Bou Madine, Oumjérane ou Ouansimi, descendre dans les puits, tout cela avait permis à Esseddiqui de découvrir par lui-même la réalité et non la fiction, enterrant définitivement la hache de guerre que certains avaient commencé à brandir pour lui.

L'année 1969 débuta dans un environnement socialement pénible, avec le licenciement de plus de 200 personnes relevant des différentes divisions, départements et services du BRPM.

Cette triste décision visait à diminuer l'impact de la masse salariale dans l'Administration et les organismes publics subventionnés par le Budget de l'Etat.

L'établissement des listes des licenciables fut une épreuve pénible pour nous, et pour moi personnellement, car nous fûmes sommés de nous séparer d'agents ayant consacré une partie de leur vie au BRPM, dans des conditions peu enviables de salaires et de protection sociale.

Avec regret, nous avons vu partir plusieurs de nos collaborateurs du siège et des chantiers miniers proches de l'âge de la retraite.

Heureusement, la compression des effectifs était intervenue sans agitation, et accompagnée d'une indemnité conséquente.

Certains agents malins invétérés, profitèrent même de l'aubaine pour se faire licencier, toucher un bon pécule et se recaser ailleurs, sans beaucoup de regret.

### *Dans l'ambiance des Travaux à l'extérieur*

Au début des années soixante dix, la responsabilité d'impliquer le BRPM dans une activité extérieure, sortant du cadre traditionnel de la recherche minière, était supposée et considérée, par certains caciques, risquée et sans intérêt technique et économique, voire une entreprise dangereuse et vouée à l'échec.

Mais comme dans la recherche minière, nous avons assumé nos responsabilités, convaincus des retombées positives en ouvrant de larges perspectives d'occupation de nos équipes, surtout en période de récession dans la recherche minière, et comme il était d'usage, en phase de sous activité.

Cette intervention extérieure hors du commun, redoutée et combattue dès le départ, par certains responsables frileux, avait sorti, en définitive, le Bureau de l'environnement classique de la recherche minière en lui donnant l'opportunité de se frotter aux contraintes sévères des appels d'offres, des soumissions et des adjudications des marchés de l'Etat et des organismes publics.

Ainsi, le démarrage d'un programme de travaux extérieurs pour le compte de l'Office National de l'Eau Potable (ONEP), avait concerné le centre d'Ouarzazate pour augmenter le débit de la station de pompage en bordure de l'oued, à l'entrée de la ville, en direction de Zagora.

"Notre première sortie" enregistra un large succès avec l'équipe coachée par le vétéran Meskine qui deviendra plus tard, outre ses qualifications minières, un expert reconnu de la recherche d'eau à travers le pays, et particulièrement à Rabat.

Par la suite, après ce premier essai et de longues négociations avec ses dirigeants, l'ONEP proposa au BRPM qui accepta, l'établissement d'une convention cadre accordant au Bureau la priorité de l'exécution des travaux de recherche hydrogéologique sur l'ensemble du territoire national.

Dans le cadre de cette convention, le BRPM était intervenu successivement avec maîtrise et panache à Ifrane, El Gara, Khénifra, Tadla, Oued Zem, Midelt, Goulmima, Marrakech, Guercif et Agadir pour foncer des puits suivis de galeries de captage et d'essais de débit de longue durée pour confirmer l'importance des ressources aquifères et des débits de leur exploitation.

Toutes les interventions, menées avec ingéniosité par Meskine et Rahdou avaient nécessité des équipements appropriés et ingénieux, comme les trousseaux coupantes métalliques pour le bétonnage des terrains bouillants, et la mise en œuvre de pompes puissantes pour la traversée des zones aquifères importantes.

Ainsi, tous les travaux de captage d'eau dans les centres de l'ONEP furent réalisés à la satisfaction de l'Office, nos équipes ayant acquis une réputation de sérieux, de rapidité et d'efficacité, à des prix très concurrentiels.

A Rabat, le BRPM, devenu et reconnu comme puisatier émérite, fut sollicité à maintes reprises pour le forage de puits dans les secteurs résidentiels du Souissi et d'Ambassador, pour le compte de personnalités publiques et privées.

Malgré la célérité et la qualité de nos travaux, beaucoup de bénéficiaires avaient longtemps hésité à régler les factures émises par le Bureau, ne portant pratiquement que sur le seul coût de la main d'œuvre et des carburants.

En août 1972, lors de la deuxième tentative de coup d'Etat, alors que je rendais visite à notre équipe de forage d'un puits de recherche d'eau dans le forêt de la Mamora, à la ferme de Benghabrit, conseiller à la Primature, des avions de chasse Northrop F5 des Forces Royales Air, volant à basse altitude et passant en rase motte au dessus de notre chantier, allaient mitrailler la piste de l'aéroport de Salé et le Palais Royal à Rabat.

A Aoulouz, à 150 km à l'Est d'Agadir, en direction d'Ouarzazate, le BRPM avait réalisé, pour la première fois, un travail de reconnaissance d'un site de barrage destiné à alimenter la nappe phréatique du Sous rabattue excessivement par les multiples pompages pour irriguer les immenses domaines de maraîchages et de primeurs de la plaine entre Agadir, Taroudant, Sebti Benguerdane et Oulad Berrehil.

Un grand chantier y fut installé, combinant les aménagements de surface et le creusement des galeries à flanc de coteau, sur plusieurs fronts, par des équipes supervisées par un jeune ingénieur, lauréat de l'Ecole Mohammedia, Louafa.

Comme auparavant avec les ingénieurs à Oumjérane, il avait fallu à son tour épauler et soutenir Louafa pour éviter les réactions épidermiques récurrentes des vieux chefs de chantier, Messaoud et Omar.

Les résultats obtenus par notre intervention musclée, dans des terrains caverneux et karstiques, furent très satisfaisants aux plans technique et financier.

Cette nouvelle intervention ayant permis au BRPM de faire une entrée remarquée dans le domaine des travaux à l'entreprise, avait suscité de vives réactions et des sarcasmes du secteur privé dénonçant " l'impérialisme du BRPM dans le monde des travaux souterrains, non miniers ".

Fort de l'expérience acquise, le BRPM continuera sur la lancée en intervenant plus tard dans de grands travaux sur les barrages et les émissaires d'assainissement de grandes sections des villes comme Rabat et Salé.

## La Première Mission à l'extérieur

En été 1969, au cours de la période des congés, en pleine fête nationale marquant le quarantième anniversaire du Roi Hassan II, Lhatoute, responsable du Service Fond à la mine de Kettara, et moi en tant que Chef du Service des Travaux Miniers, nous avons effectué, une mission d'études et d'information en France, après des hésitations et des tergiversations incompréhensibles de la Direction Technique du BRPM.

Ce déplacement répondait à l'invitation réitérée de la société Fénie Brossette, fournisseur traditionnel de matériel de mine du BRPM.

Ainsi, après près cinq années de labeur acharné et productif à la mine de Kettara et sur les chantiers miniers, la Direction Technique en donnant son accord, considérait alors nous avoir fait tous les deux un "bon cadeau estival".

Pour notre part, nous n'ignorions pas que certains responsables, loin d'être méritants, s'octroyaient des missions, fréquentaient à répétition les avions et les hôtels, souvent sans véritables retombées pour le BRPM.

Avant notre départ, ce premier voyage professionnel à l'extérieur avait été minutieusement préparé et organisé avec le concours de Périès, responsable du département mines et forages de la société Fénie Brossette à Casablanca.

Périès connaissait bien Kettara et les chantiers miniers où il s'était déplacé à plusieurs reprises pour assister à des démonstrations de matériel de foration et de forage Montabert et Longyear que représentait Fénie Brossette au Maroc.

A bord de ma voiture personnelle, accompagnés de mon épouse, Fatima, nous avons débarqué à Malaga, puis traversé l'Espagne à bord du train couchettes pour arriver à la gare de La Totcha à Madrid, frais et dispos, sans avoir à souffrir les affres de la chaleur et des longues et pénibles routes de l'Andalousie et de l'Estremadura.

A Madrid, en pleine canicule, installés à l'Hôtel Conde Duque durant deux jours, nous avons découvert avec régail la grande métropole ibérique, sur le fleuve Manzanares, avec ses monuments baroques, ses églises, ses places ombragées, ses galeries commerciales, ses soirées animées par les jacasseries des "mujers" espagnoles, et ses nombreux musées, dont le plus célèbre est le Prado.

Ensuite, après un passage par Saragosse sur l'Ebre et Lérida avec sa majestueuse cathédrale, nous avons séjourné dans la belle et verdoyante vallée encaissée d'Andorre (Andorra la Vella), petit Etat dans les Pyrénées, placé depuis 1607 sous la souveraineté conjointe du chef de l'Etat de France et de l'évêque d'Urgel en Espagne.

Logés luxueusement à l'Hôtel du Cheval Blanc, nous avons apprécié le beau panorama de ce minuscule Etat où Français, Espagnols et autres touristes viennent faire profusion d'achats de produits et articles détaxés (cigarettes, alcools appareils photo, chaînes Hi fi, notamment).

A l'occasion d'un dîner à l'hôtel, on nous servit une omelette au jambon qui attira l'ire indignée de Lhatoute, bon musulman à ses heures.

« Enlevez-moi ça rapidement, et que ça saute ». avait dit Lhatoute au garçon médusé par cette apostrophe et qui lui répliqua sèchement :

« Monsieur, même le généralissime Francisco Franco ne peut s'adresser à moi de cette façon », façon de montrer qu'il avait été importuné et mal traité.

Nous avons fini par calmer les esprits en faisant comprendre au garçon que les Musulmans que nous sommes ne mangent pas de viande de porc.

L'incident fut clos aussi vite qu'il avait été initié.

Traversant les Pyrénées et poursuivant notre périple par le sud de la France, nous sommes passés à Perpignan, important marché de fruits et légumes et de jouets, puis à Narbonne, marché vinicole et Montpellier, ville universitaire.

Nous avons marqué des haltes successivement à Nîmes, l'une des plus belles villes de l'Empire romain, avec ses beaux monuments et ses arènes, puis à Avignon dans le Vaucluse, la ville des Papes de 1309 à 1374, à Cavaillon grand marché des fruits, connu pour ses melons et ses primeurs, avant de longer la vallée du Rhône et d'arriver le 15 juillet au soir dans la grande métropole de Lyon.

Lyon, troisième ville de France, chef lieu de la région Rhône-Alpes, ancien centre gallo-romain, est aussi un centre universitaire et industriel réputé pour ses industries mécaniques, électriques et textiles, où l'industrie de la soie a été introduite au 16<sup>e</sup> siècle.

Lyon, première étape de notre mission officielle, où nous avons séjourné en 1961 lors de notre premier voyage de promotion, de l'Ecole Mohammedia, en pleine guerre d'Algérie, nous avait semblé complètement transformé, en devenant un carrefour des grands axes vers la Méditerranée, un grand centre universitaire et commercial, et une grande métropole européenne.

Nous fûmes reçus avec des égards particuliers par le Directeur du département matériel, Manionneau, et les principaux responsables de la société Montabert.

Notre séjour fut centré sur les visites d'usines de production de matériel électrique et du centre de fabrication et d'essais de performances des équipements de foration et de forage "Montabert", bien connu et apprécié au Maroc.

Par égard et grande considération pour nous, un petit avion CESNA, spécialement affrété pour l'occasion, nous avait menés ensuite à Nantes pour visiter la mine de fer de



Segré, en Maine-et-Loire, où était mis en œuvre divers matériels de foration Montabert dans les chantiers d'exploitation souterraine.

A Segré, nous fûmes l'objet d'un accueil chaleureux de la part du Directeur de la mine et de son staff d'ingénieurs des services jour et fond.

Avec regret, nous avons appris, deux années plus tard, la mort tragique dans un crash d'avion du pilote qui avait si gentiment fait découvrir la ville de Nantes et tenu compagnie à mon épouse durant notre visite à la mine de Segré.

Nantes nous avait rappelé l'Edit de Nantes rendu en 1598 par le roi Henri IV pour régler la situation légale de l'Eglise protestante, et sa révocation en 1685 par Louis XIV qui provoqua l'émigration de centaines de milliers de Français vers la Suisse et l'Allemagne, plus perméables aux idées calvinistes.

De retour dans la grande cité rhodanienne, Lyon, nous avons à plusieurs reprises "traboulé" dans les vieux quartiers et goûté la cuisine de la région, connue pour la qualité et la finesse de ses mets.

Avant d'arriver à Paris, notre périple s'était poursuivi en Bourgogne à Dijon, grand centre industriel et ferroviaire, réputé aussi pour ses productions de moutardes et de pains d'épice.

Notre séjour dans la capitale française, logés somptueusement à l'Hôtel Powers à la rue François 1<sup>er</sup>, coïncida avec le premier et historique débarquement sur la Lune de Neil Armstrong, projeté sur grand écran et suivi avec une grande ferveur par des milliers de gens massés sur l'Avenue des Champs Elysées.

Au grand bonheur de Fatima, nous avons profité d'un weekend pour visiter plusieurs centres d'intérêt à Paris (Tour Eiffel, Louvre, Tuileries, Etoile, Quartier Latin...) et surtout Versailles au sud ouest de Paris, en compagnie d'un ancien camarade au collège de Ksar-es-Souk, Zouagui, étudiant en agronomie à Grignon.

Versailles, cité royale en 1642, ville de Louis XIV, est réputé par ses palais (Palais royal avec la fameuse Galerie des Glaces, le Grand et le Petit Trianon), ses jardins et ses plans d'eau, foyer de l'art classique français.

Versailles est aussi célèbre pour nous par les grands événements historiques qui s'y étaient tenus, entre autres, le traité ayant mis fin à la guerre d'Amérique, la proclamation de l'Empire allemand après la défaite de Napoléon III face à la Prusse de Bismarck en 1871, et la signature en juin 1919 du traité mettant fin à la Première Guerre Mondiale.

En Ile-de-France, nous avons visité les usines de la société Longyear, le centre de fabrication des couronnes diamantées pour forages et de mise au point et de développement des techniques de foration.

Après Paris, nous fûmes reçus à Douai et Arras par le Président de la société SAMIA, Turmine, homme distingué et d'allure très bourgeoise et collet monté.

Nous avons déjeuné dans un restaurant huppé à Arras, ville fortifiée au 17<sup>e</sup> siècle par Vauban, ancienne capitale européenne de la tapisserie, dévastée par les bombardements lors de la Première Guerre Mondiale, fief de Guy Mollet, ancien premier ministre et Secrétaire Général de la SFIO.

A Douai, ville abritant l'Ecole des Mines et centre de la métallurgie, de la chimie et de l'imprimerie, nous avons visité les installations de fabrication des treuils à air comprimé SAMIA, très utilisés dans les mines marocaines (notamment à Irherm et Kettara pour le scrapage du minerai dans les montages et les tailles).

Nous avons traversé les villages miniers abritant de nombreuses colonies d'ouvriers marocains et portugais en service dans les exploitations des Charbonnages de France.

Notre mission officielle s'était terminée le 31 juillet à Maubeuge, ville sur la Sambre, près de la frontière belge, ancienne ville fortifiée du temps de Vauban, où nous avons visité les installations de fabrication des tuyauteries en galvanisé de la société VALLOUREC, utilisés pour le transport d'air comprimé et d'eau.

Toutefois, nous n'eûmes pas le plaisir d'observer un "clair de lune" qui fait aussi la renommée de cette ville du Nord de la France.

Le 1<sup>er</sup> août, tôt le matin, nous avons quitté Maubeuge, en prenant la précaution d'emprunter les itinéraires fléchés, publiés la veille par le journal France Dimanche.

Informés à la radio France Inter, par "Bison futé", nous avons pris la précaution d'éviter les grands axes encombrés par les départs en congé des "aoûtiens".

Quittant Lhatoute à Paris, près des quais de la Seine, non loin de la Tour Eiffel, nous avons poursuivi aisément notre voyage à travers la France profonde.

Nous avons emprunté, avec bonheur, des chemins détournés, des routes départementales, des chemins vicinaux et des petits villages avec leurs mairies et leurs clochés, alors que France Inter annonçait de longs bouchons aux entrées des villes d'Orléans, Blois, Châtellerauld et Poitiers.

Au soir, sans avoir senti la fatigue, ni rencontré le moindre problème, mais en engrangeant de merveilleux souvenirs, nous avons marqué une halte dans une auberge, en bordure de l'autoroute du Sud Ouest, près d'Angoulême, après avoir parcouru, sans encombre, plus de 900 km en une seule journée.

Le lendemain, après un passage à Hendaye dans les Pyrénées-Atlantiques, station balnéaire sur la Bidassoa, nous avons pénétré en Espagne par le poste frontière d'Irun, avant de nous arrêter dans un hôtel de bas niveau à Salamanque, l'une des plus riches cités d'Espagne au Moyen Age, en pleine fêria estivale.

Poursuivant notre randonnée, nous avons traversé la frontière portugaise au poste de la Guardia avant d'arriver dans l'agréable ville universitaire de Coimbra, sur le Rio Mondego, réputée pour sa cathédrale du 12<sup>e</sup> siècle et ses musées.

Après un passage rapide à Porto, près de l'embouchure du Douro, deuxième ville du Portugal, grand centre d'exportation des vins du même nom, dominé par la cathédrale datant de l'époque romane, nous avons séjourné durant deux jours au centre de Lisbonne (Lisboa pour les Portugais), non loin du Tage enjambé par un immense pont d'allure récente.

Lisbonne avait été occupée par les Arabes de 711 à 1147, avant de connaître une prodigieuse prospérité liée à l'activité maritime et coloniale en direction du Nouveau Monde, de l'Afrique et des Océans Indien et Pacifique.

Elle fut ravagée par un violent tremblement de terre en 1755, le même séisme ayant détruit une partie de la ville de Rabat et de la mosquée de la Tour Hassan.

Par la suite, après la traversée d'immenses forêts de chênes liège et de pins, nous avons découvert et passé la nuit à Faro, au sud de l'Algarve, où les paysages nous avaient rappelé étrangement le sud marocain avec ses palmiers dattiers et ses vergers clôturés de hauts murs en pisé.

Nous avons rejoint l'Espagne en traversant le Rio Guadiana à bord d'un bac, avant d'arriver à Séville, et de nous installer à l'Hôtel Europa, sous une chaleur torride et insupportable.

Séville, sur le Guadalquivir, capitale de l'Andalousie, fut l'une des villes les plus florissantes de l'Espagne arabo-mauresque, durant les époques omeyyade (712- 1031), abbasside et almohade au 12<sup>e</sup> siècle.

Partout des monuments rappellent les arts mudéjar et baroques (jardins, mosquées, églises, musées, édifices civils).

Le soir, nous avons flâné à travers l'ancienne ville pour découvrir les grands magasins, la Giralda (minaret d'une ancienne mosquée surélevé au 16<sup>e</sup> siècle, soeur de la Koutoubia de Marrakech), et l'Alcazar, vieux palais des sultans musulmans réaménagé après la Reconquista de la ville par les Rois catholiques.

En plein air, tout en dégustant un gaspacho andalou bien frais, nous avons assisté à une agréable soirée de flamenco.

Le surlendemain, après la traversée des immenses espaces arides de l'Andalousie occidentale sous un soleil de plomb, et un passage rapide à Cadix et à Tarifa, nous avons rejoint Algésiras, tête de ligne pour l'embarquement pour le Maroc, ville encore relativement insalubre, sentant les égouts de plein air, et peu développée à l'instar de toutes les villes côtières du sud de l'Andalousie.

Il y a lieu de rappeler qu'à Algésiras, s'était tenue en 1906 la Conférence internationale, prélude à l'instauration du Protectorat français dans notre pays.

A bord du ferry Algésiras-Tanger, nous avons lié connaissance avec la famille du pasteur russe orthodoxe Ignateff, que nous avons reçue chez nous à Rabat.

\*\*\*

En conclusion, la première mission à l'extérieur dans le cadre du BRPM, fut l'occasion de renouer, après une longue éclipse, avec le monde extérieur, de nous informer sur les nouvelles techniques de foration et de sondages, sur le matériel de marinage et de chargement au fond, et de tisser des relations de coopération et d'amitié avec des ingénieurs et des responsables des usines et des mines en France.

Nous nous étions promis de rééditer ce genre de déplacement et de susciter des missions pour rester au contact de l'évolution des techniques minières.

Mon épouse, quant à elle, fut enchantée par sa première sortie à l'étranger.

Habituée, travaillant et côtoyant les gens de la mine au Maroc, elle s'était adaptée à tous les programmes et à toutes les péripéties de la mission.

Elle avait su avec délicatesse joindre l'utile à l'agréable, en découvrant la fraternité et l'hospitalité légendaires entre tous ceux qui gravitent autour de l'activité minière.

La longue durée du voyage, loin de notre fils Karim, et les embouteillages sur les routes, ne l'avaient aucunement perturbée.

## Au gisement de fer De Gara Djebilet

En novembre 1971, dans l'euphorie des retrouvailles maroco-algériennes, après la brouille née de la "guerre des sables " de 1963, et après différentes réunions en haut lieu, il fut décidé d'approfondir l'étude de la mise en valeur du gisement de fer de Gara Djebilet dans le cadre d'une société mixte, la Société Maroco-Algérienne.

L'idée qui prévalait à l'époque était que toute la production de minerai à Gara Djebilet destinée à l'exportation devait être débloquée à travers le territoire marocain, par une voie ferrée aboutissant à un port sur l'Atlantique, à proximité de la ville de Tantan, dans la province de Tarfaya.

Il faut signaler qu'une mission préliminaire du BRPM, à laquelle avaient participé Guessous, Directeur Technique, Bouchta, Chef de la Division de la Géologie Minière, Esseddiqui, Chef du Département des Opérations Minières, avait lancé à Alger les premiers jalons de la coopération maroco-algérienne sur la reconnaissance approfondie et la mise en valeur du gisement ;

Ce nouvel intérêt pour Gara Djebilet venait conforter les premières investigations engagées par le Bureau de Recherches Minières Africain (BRMA) du temps de la colonisation française.

Dans ce contexte, une mission nous avait conduits en Algérie pour relancer, avec les responsables de la Société Nationale de Recherches Minières (SONAREM), l'examen du dossier et reconnaître le tracé du futur chemin de fer.

Du côté marocain, le Ministère chargé des mines, l'Office National des Chemins de Fer (ON CF) et le BRPM étaient représentés respectivement par Kacimi, ingénieur géologue, Aïchaoui, responsable des équipements et moi-même.

Originaire du Tafilalet proche des wilayas du sud algérien, je fus chargé par la Direction Générale du BRPM de piloter la mission, malgré la réticence dissimulée d'Aïchaoui de l'ONCF.

Avant le départ de la mission, jugée à caractère stratégique et politique, le Secrétaire Général, Diouri m'avait briefé longuement, m'exhortant à tout faire pour que nos partenaires algériens fussent convaincus de notre désir réel de participer à la mise en valeur rapide du grand gisement de fer.

Après un bref séjour à Alger, accueillis avec des égards particuliers, nous fûmes logés dans la résidence du Club des Pins pour montrer l'excellence retrouvée des rapports entre les deux pôles du Maghreb.

Après des contacts avec les responsables de la SONAREM et de plusieurs administrations concernées, nous avons rejoint Tindouf par un petit avion, bimoteur CESNA, spécialement affrété pour la circonstance.

L'avion, après avoir survolé les Hauts Plateaux, l'Atlas saharien et Bechar (ancien Colomb-Béchar) avait atterri à Tindouf, aux confins du Maroc méridional, sur une piste en tôle d'aviation perforée datant de l'occupation française.

Nous fûmes accueillis par un représentant de la SONAREM et installés sobrement dans un camp /base au centre de la petite cité saharienne.

Tindouf est reliée à Bechar par une belle route goudronnée de 800 km, à travers les hamadas où viennent se déverser les oueds marocains Ziz, Ghéris et Guir et l'oued algérien Zousfana, en formant les oueds Daoura et Saoura.

Avant Tindouf, la route était élargie et transformée en piste d'aéroport pour accueillir les avions gros porteurs.

On nous avait signalé que la Caravelle du Président Boumediene, en tournée dans les wilayas du sud, y avait atterri quelques mois auparavant.

A quelques encablures de Tindouf, en pleine hamada désertique, un forage d'eau (Hassi Robinet), réalisé par les méharistes français à la fin des années quarante, alimentait les nomades et les postes de gardes frontières algériens.

Nous avons bu de cette eau légèrement saumâtre.

Autour de ce point d'eau providentiel, d'un débit de quelques litres par seconde, devenu plus tard Hassi Rabouni, seront érigés en 1975 le quartier général du Polisario et les camps de réfugiés, en provenance obligée de Laâyoune, Smara et Boujdour et des pays voisins (Mauritanie, Mali, Niger) attirés par les aides du Haut Commissariat des Nations Unies aux Réfugiés.

Tindouf avait rappelé à mon bon souvenir l'affectation, en 1954, de mon cousin germain, Bassou, en tant que gommier dans la compagnie des confins sahariens stationnée dans cette localité administrée à partir d'Agadir.

Il faut rappeler qu'en 1963, sur ordre du Roi Hassan II, après l'intercession des de l'Organisation de l'Unité Africaine (OUA) pour mettre fin à la "guerre des sables", les troupes marocaines, commandées par le Général Benomar, avaient renoncé à l'occupation de la ville, historiquement marocaine, où la population était sortie en masse, avec moult drapeaux, pour accueillir les troupes victorieuses des Forces Armées Royales.

Mon frère aîné, Haj Ali, jeune sous-lieutenant, aide de camp du Général Benomar, avait participé aux opérations au cours desquelles il fut blessé.

Par la suite, en tant que responsable du secteur de la Gendarmerie Royale de la région d'Agadir, il avait suivi les déplacements des commerçants marocains à l'occasion des "mouggars" (foires annuelles) de Tindouf, drainant un mouvement considérable d'affaires entre le sud marocain et le sud algérien.

\*\*\*

Nos collègues algériens étant toujours en Mauritanie, nous avons profité de cette situation d'incertitude pour circuler à travers Tindouf, petite ville en pleine expansion immobilière, dans un univers rude et triste, battu par les vents du désert.

Au gré des discussions avec les responsables locaux de la SONAREM, nos collègues algériens étaient annoncés ou signalés d'abord à Bechar, puis à Tindouf, sur la piste mauritanienne, et enfin à Gara Djebilet.

En fait, personne ne connaissait leur position exacte, car c'était le flou total.

Pour les retrouver, et sans grande conviction, nous fûmes contraints d'effectuer, en une seule journée, le trajet Bechar-Tindouf-Bechar-Tindouf (soit plus de 2.000km) à grande allure, en Citroën DS 21, heureusement confortable, mise à notre disposition par le maire de Bechar.

Au cours de notre bref séjour à Bechar, nous avons été à la ville charbonnière de Kénadsa, non loin de la frontière marocaine, où une petite centrale thermique utilisait l'antracite extrait pour produire de l'électricité nécessaire à la ville.

Bechar m'avait remémoré aussi la liaison Ksar-es-Souk-Colomb Bechar des années cinquante, par une longue piste de plus de 350 km partant de la gare routière au centre de Ksar-es-Souk, et traversant les localités de Boudenib, Bouanane, Aïn Chair et Mengoub.

Sur le trajet Bechar-Tindouf, nous avons traversé la localité d'Abadla où un petit périmètre irrigué par le barrage construit sur l'oued Guir prenant sa source Maroc, était en cours d'aménagement.

Cette opération, décidée unilatéralement par l'Algérie, avait bénéficié, pour éviter un casus belli, de la bienveillance du Maroc qui avait renoncé à l'édification d'un barrage de retenue dans la région de Boudenib-Atchana.

Abadla m'avait rappelé les familles algériennes Sayyed, notables de la région, réfugiés durant la guerre d'Algérie à Goulmima chez mes parents, et sans nouvelles d'eux depuis qu'ils avaient regagné leur village après l'indépendance en 1961.

Après Abadla et le minuscule village de Tabelbala, ce sont, jusqu'à Tindouf, les immensités monotones et rocailleuses où poussent les rares buissons à chameau.

A Tindouf, pas de traces de l'équipe algérienne !

Le lendemain, dans le flou le plus total, nous avons rejoint, par une piste de 170 km, le gisement de Gara Djebilet au sud-ouest de Tindouf, à proximité de la frontière mauritanienne.

Là, le tracé avait été tiré au cordeau par les Français pour inclure le gisement de fer dans l'ensemble colonial relevant des Départements des Oasis, puis plus tard de la fantomatique Organisation Economique des Régions Sahariennes (OERS) que le Général De Gaulle voulait soustraire au territoire revendiqué par le FLN, après la découvertes des riches gisements d'hydrocarbures de Hassi Messaoud.

Des baraquements en tôle ondulée, avaient servi de camp et de base appui aux légionnaires des forces d'occupation françaises assurant la protection des équipes de techniciens et d'ouvriers chargées sur les lieux de l'étude du gisement, du prélèvement des échantillons et des essais pilotes d'exploitation et de valorisation du minerai de fer phosphoreux.

D'anciennes installations d'enrichissement du Bureau de Recherches Minières Africain (BRMA) étaient là, sous le soleil implacable, battues par les vents de sable et soumises au travail de sape de la corrosion, dans un environnement de pierraille brune, de collines pelées et de ravins longtemps et toujours desséchés.

Nous avons profité de notre séjour pour aller visiter la petite source d'Aïn El Agreb, à cinquante kilomètres à l'Est de Gara Djebilet, et boire le thé saharien de l'amitié et de la bienvenue avec les nomades Rguibat au teint méconnaissable, et aux visages membres burinés comme les écailles des crocodiliens.

Sur le chemin de retour vers Gara Djebilet, nous fûmes pris sous une terrible tempête de sable, et sur le conseil de notre chauffeur guide, nous sommes demeurés sur place en attendant le retour du calme profond, après le déchaînement impitoyables des éléments de la nature.

Aux baraquements, nous avons passé notre temps à jouer aux cartes et à nous adonner à la lecture des nombreux livres abandonnés par les légionnaires français.

Après trois jours d'une interminable attente, nos collègues algériens étant signalés à Tindouf, nous avons quitté Gara Djebilet à bord de deux Land Rover pour les retrouver au camp de la SONAREM et préparer ensemble la mission de reconnaissance du tracé de la voie de chemin de fer vers la côte atlantique.

Deux experts américains de la société TEMPO, étaient là pour participer à la mission en tant que conseillers en transport de la partie algérienne pilotée par l'ingénieur des mines, Témina, indifférent au contretemps de plusieurs jours.

Le soir, après un dîner très ordinaire, nous avons discuté longuement du programme, puis esquissé le circuit de la traversée du territoire marocain jusqu'à Tantan ; nous avons alors estimé atteindre la côte atlantique après deux jours de reconnaissance du tracé sans encombre.

Tôt, nous avons quitté Tindouf, à bord de quatre Land Rover Santana, avec tout l'équipement de campement, de survie et de reconnaissance.

Les chauffeurs Rguibat, visages dissimulés derrière leurs turbans bleus, étaient confiants de leur parfaite connaissance du terrain et des lieux de passage.

Au bout d'une demi-heure à peine, nous avons atteint la frontière algéro-marocaine, sans marque particulière, avant de nous engager dans la hamada, en longeant la frontière rectiligne de l'ex-Sahara espagnol.

La traversée fut relativement aisée, les Lands Rover roulant à très vive allure, comme à la parade, soulevant d'épais nuages de poussière ocre.

A plusieurs reprises, nous avons marqué une halte pour examiner les cartes, la nature des terrains et localiser les changements de déclivité de la future voie ferrée.

Aïchaoui de l'ONCF, faisait montre de beaucoup de professionnalisme comme pour impressionner les techniciens de TEMPO.

Les Algériens observaient sans broncher, alors que Kacimi et moi, étions là pour donner notre avis sur les zones de passage obligé.

Dans le secteur plat et monotone de la hamada, la réalisation du chemin de fer ne devrait pas poser de problème particulier, les travaux porteraient essentiellement sur des terrassements et la pose de la voie en terrain relativement consistant et de bonne tenue.

Après une longue journée, toute de sable et de sueur, nous avons décidé d'une pause méritée, les chauffeurs s'affairant pour piquer les tentes et installer le bivouac, non loin d'un campement de nomades intrigués par notre présence.

Aussitôt, nous fûmes assaillis par un groupe de militaires marocains (peut-être alertés par les nomades) étonnés de nous voir dans ces parages.

L'Armée marocaine était là pour surveiller la frontière avec l'ex-Sahara espagnol revendiqué depuis toujours comme partie intégrante de notre pays.

En dépit de nos explications sur l'objet de notre mission, nos interlocuteurs ne voulaient rien savoir, arguant ne pas être informés officiellement de notre passage.

« Vous devez venir avec nous à Zag pour vous expliquer avec le capitaine responsable de la garnison, car nous ne sommes pas informés de votre passage dans cette zone », nous dit le chef du peloton, quelque peu agressif et agité.

Que faire ?

Les Algériens et les experts américains étaient muets et perplexes, et nous Marocains, hôtes de la mission, étions sérieusement gênés par la tournure inattendue des événements.

Pourtant, avant notre départ de Rabat, toutes les dispositions avaient été prises pour informer les autorités civiles et militaires du secteur du circuit et des lieux de passage de notre mission.

Sans attendre, et bien obligés malgré nous d'accompagner les militaires pour prendre contact avec le capitaine, chef de la garnison de Zag, j'avais proposé à mon collègue algérien, Témina, de partir en laissant le camp s'installer tranquillement.

En pleine nuit étoilée, à bord de deux Land Rover, nous avons quitté le bivouac, guidés par nos éclaireurs Rguibat, experts dans l'orientation par tous les temps, habitués des pistes chamelières, des ravins ensablés et encaissés, des buissons et des dépressions de terrain.

Après plusieurs heures de cahotement, nous avons atteint, tard la nuit, l'entrée de Zag dont on distinguait, à peine au loin, quelques lumières blafardes.

En plein milieu d'un oued, une de nos Land Rover tomba dans une crevasse, entraînant la rupture du système de freinage hydraulique, nous contraignant à continuer, à bord du deuxième véhicule, jusqu'à la caserne, seul bâtiment imposant de la bourgade de Zag.

Nous fûmes accueillis avec beaucoup d'égards et de chaleur par l'officier en second, tout confondu en excuses pour cette déconvenue sur notre circuit.

« Le capitaine chef de la garnison est à Tantan, il sera de retour demain, vous êtes les bienvenus parmi nous », nous dit l'officier avec délicatesse.

On nous servit un délicieux dîner et on nous logea confortablement au chaud.

Le lendemain matin, toutes les autorités locales de Zag, civiles et militaires, étaient averties de notre présence, et attendaient un message radio de la province de Tantan pour nous autoriser à poursuivre notre mission.

La batterie de la radio étant "à plat", il avait fallu recourir à celle de notre Land Rover pour communiquer avec Tantan et obtenir le feu vert de qui de droit.

A Zag, il n'y avait pas de garage, ni d'atelier mécanique, et encore moins de lubrifiants pour système de freinage pour dépanner notre deuxième Land Rover immobilisée depuis la veille dans l'oued.

Nous étions réellement désespérés devant une situation aussi cocasse.

Le khalifa de Zag nous proposa curieusement de l'huile domestique !

Ne nous voyant pas revenir au bivouac, inquiets, nos amis du camp étaient venus à la rescousse avec l'outillage de secours.

La réaction des hommes du désert et des habitués des pistes avait bien fonctionné avec beaucoup de célérité, mais aussi de discernement.

Après la remise en état du véhicule et le feu vert des autorités locales, toutes confondues en excuses, nous avons rejoint notre camp, en espérant calmer les esprits torturés de nos collègues restés sur place.

Réellement, malgré les coups de gueule des responsables provinciaux de Tantan, les autorités locales de Zag, représentées par un frêle khalifa, et les militaires n'étaient pas informés de notre passage.

Le lendemain, après une dure journée de reconnaissance de la descente de la hamada, des oueds ensablés de la zone de Labouirate, d'autres déconvenues nous attendaient, au grand dam renouvelé de nos compagnons étrangers.

Au soir de cette journée, alors que nous installions notre camp, une escouade de soldats marocains était venue nous assaillir au pas de course, prête à tirer sur nous, sans sommation ni ménagement.

Nous avons encore une fois expliqué le but de notre mission, parlementé, palabré sans fin, et rappelé les péripéties de l'avant veille à Zag.



Coriaces, les soldats voulaient nous obliger à les accompagner au poste de Hassi Bouirate, à une trentaine de kilomètres pour rencontrer le chef du fort.

Mais après de longues palabres, nous les avons convaincus de nous laisser passer la nuit, sous leur garde, et de partir à Hassi Bouirate le lendemain à la première heure.

Les Algériens et les experts américains, décontenancés, voyaient déjà la mission compromise par des événements récurrents avec les forces armées marocaines, sur leur garde permanente le long de notre parcours.

Au lever du jour, le déménagement du camp fut rapide pour rattraper le retard dans la reconnaissance du tracé de la voie, dans cette zone d'oueds ensablés.

Nous sommes arrivés, avant midi, au casernement de Hassi Bouirate, vieille bâtisse datant de l'occupation espagnole de la zone de Tarfaya, perchée sur une colline dominant la vallée encaissée et ensablée de Labouirate.

Le vieux fort surplombait un puits implanté dans le lit d'oued qui alimentait en eau potable les militaires et les campements de nomades.

Le contact avec le capitaine chef de garnison fut très affable, et comme la veille avec ses soldats, il nous fit part de l'ignorance du passage de notre mission dans l'aire de son commandement.

Nous avons tous compris, à juste titre, que la coordination et l'information n'étaient pas le fort des Administrations civile et militaire marocaines.

Notre présence étant signalée à Tantan par message codé, nous avons attendu plusieurs heures pour la transmission, la réception et le décodage du message retour, la radio du fort militaire étant alimentée par dynamo actionnée en pédalo par un soldat, rappelant étrangement le film du "Pont sur la Rivière Kwai".

« Je suis navré de vous avoir retenus ici, mais je ne pouvais faire autrement, je vous souhaite bonne continuation », nous dit, avant notre départ, l'officier réellement dépité du contretemps subi.

Nous fûmes "libérés" en début d'après midi, après avoir consacré en définitive plus de temps aux discussions avec les militaires qu'à l'examen des cartes et à la véritable reconnaissance du tracé de la future voie ferrée.

Les Américains étaient soulagés, alors que les Algériens avaient gardé un mutisme complet, ne se déridant que bien plus tard.

Après la reconnaissance du tracé sur le plateau rocailleux avant la localité de Msied, un autre arrêt nous fut imposé par des gardes mokhaznis à un passage obligé, à 70 km de Tantan.

Nous avons de nouveau attendu, durant plusieurs heures, le feu vert des autorités provinciales pour nous laisser continuer notre route.

Tard le soir, enfin, en véritables loups du désert, poussiéreux et hirsutes, nous sommes arrivés à Tantan, et accueillis avec beaucoup d'effusion par le Secrétaire Général de la province, tout désolé des perturbations sur notre parcours depuis l'entrée en territoire marocain.

Après nous être débarbouillés, une grande réception organisée par la province de Tantan, nous fit oublier, quelque peu, nos multiples mésaventures.

Le lendemain, nous avons reconnu l'embouchure de l'Oued Draa et le secteur de la Plage Blanche, terminus supposé de la future voie ferrée Gara Djebilet-Tantan.

Avec un grand soulagement, les experts américains de TEMPO, perplexes et peu diserts jusqu'alors, et Aïchaoui de l'ONCF avaient entamé l'élaboration d'une première esquisse de la future voie, puis fixé le programme de leurs contacts futurs pour approfondir davantage la nature du tracé.

Cinq jours après notre départ de Tindouf, en compagnie de Témina et des autres membres de la délégation marocaine, nous avons rejoint Rabat, après un passage rapide à Agadir, accueillis chaleureusement par le personnel du BRPM.

Les autres membres de la mission avaient repris le chemin de Tindouf, avec pour tâche d'emprunter le même circuit qu'à l'aller, en s'accordant cette fois le temps d'examiner en détail la configuration des terrains, les passages d'oueds et la remontée de la hamada.

Nous avons appris par la suite que le retour vers Tindouf s'était effectué sans encombre, à la satisfaction des experts de TEMPO.

A Rabat, Témina eut l'occasion de rencontrer le Directeur Technique du BRPM, Guessous, d'aborder avec lui le programme de la mise en valeur du gisement de Gara Djebilet et la constitution de la future société pour le transport et la commercialisation du minerai de fer.

De bonnes perspectives pointaient à l'horizon, alors que les relations algéro-marocaines semblaient s'engager dans une phase euphorique.

Tous, ensemble, nous avons espéré que cela continue !

\*\*\*\*

La première mission étant jugée relativement positive, et les relations entre les deux pays au beau fixe, une deuxième mission fut organisée en 1972 pour examiner l'état d'avancement des travaux et des études réalisées et commanditées unilatéralement par la partie algérienne.

Du côté marocain, le Département chargé des Mines était représenté de nouveau par Kacimi, le BRPM par Omar Amraoui, Chef de la Division de la Valorisation Minière et moi-même, et SEFERIF par Harrak, responsable des centres miniers de Nador (Wixan et Sétolazar), ingénieur de grande expérience, rompu aux problèmes d'exploitation et de transport du minerai de fer.

A Alger, nous avons, dès le premier jour, constaté le stand by du dossier, malgré l'optimisme affiché du Directeur Général de la SONAREM, Hmaïdia.

Le rapport de TEMPO, sensé être mis au point depuis un an, ne nous avait pas été communiqué pour en apprécier la pertinence et les conclusions.

Les Algériens faisaient semblant de ne lui accorder aucun crédit et considéraient que tout était à reprendre dans le cadre d'une nouvelle approche.

Avant de rejoindre Gara Djebilet, et sur notre demande, nous avons effectué un long périple le long de la côte méditerranéenne, à Bejaia sur le Golfe du même nom, Skikda, débouché maritime du Constantinois, futur grand centre de liquéfaction et d'exportation du gaz naturel du gisement de Hassi Rmel.

Nous avons découvert Annaba, site de l'ancienne Hippone, puis plus à l'intérieur, Constantine au dessus des gorges du Rummel, Sétif ville martyre de l'époque coloniale, Djamilia /Timgad, connue pour ses imposantes ruines romaines de la ville antique de Cuicul fondée en l'an 100.

Avant d'arriver à Alger, tard dans la soirée, nous sommes passés par les défilés des Monts Hodna (1890m) qui ont connu des accrochages sanglants entre l'armée française et les groupes armés du FLN.

Au cours de ce long déplacement, nous avons découvert une Algérie avec ses fantasmes révolutionnaires, mais aussi les magnifiques paysages en Petite Kabylie le long de la côte méditerranéenne, zone à véritable potentiel de développement touristique de premier ordre, ignorée des autorités placées sous le joug du pétrole et du gaz des gisements fabuleux à Hassi Messaoud et Hassi Rmel.

Malheureusement, partout le délabrement des campagnes, l'insuffisance et le triste état des infrastructures d'accueil et d'hébergement étaient patents et laissaient supposer une profonde léthargie pour plusieurs années.

Ainsi, à notre arrivée tardive à l'hôtel le plus huppé de la ville de Constantine, nous n'avons pas pu dîner par suite de la fermeture du restaurant.

Nous avons assouvi notre faim par une omelette de mauvais goût servie dans nos chambres poussiéreuses.

De retour à Alger, et après une dernière mise au point avec les responsables du secteur des mines, nous sommes repartis par un avion Beachcraft à Gara Djebilet, via Bechar, accompagnés de Hmaïdia, Directeur Général de la SONAREM et Budin ingénieur civil des mines franco-algérien que je rencontrerai plus tard par hasard lors d'une escale à Orly Sud.

Notre séjour sur le site de Gara Djebilet fut une véritable répétition de celui de 1971, agréable mais sans intérêt particulier.

Sur place, aux baraquements et aux affleurements du gisement, rien de nouveau n'avait été entrepris par la partie algérienne.

Les livres laissés par les légionnaires français étaient toujours au même rayonnage, envahis par la poussière et l'oubli.

Les équipements du BRMA continuaient à être érodés par les éléments de la nature, et le gisement n'avait fait l'objet d'aucune activité réelle de recherche et développement ; c'était l'immobilisme absolu.

Après deux jours, ponctués de succulents méchouis, nous sommes rentrés à Oran par la piste et la route (environ 2.000 km).

Au passage, nous avons visité la cité de Tindouf, toujours aussi morne et triste, la splendide palmeraie de Taghit dominée par les dunes du Grand Erg Occidental, Ain Sefra, et en fin la ville d'eau minérale de Saïda au pied des Monts de Saïda.

En longeant la frontière avec le Maroc, nous avons observé les stigmates de l'occupation française et de la guerre de libération (champs minés, casemates, camps fortifiés, postes d'observation et miradors sur les hauteurs, terre brûlée).

D'Oran, deuxième ville d'Algérie sur la Méditerranée, ancienne ville coloniale, centre commercial et industriel, nous avons rejoint Alger par avion de nuit.

Le lendemain, nous avons visité les localités de Sidi Frej (Sidi Ferruch), petite baie à l'ouest d'Alger où avait débarqué le corps expéditionnaire français le 14 juillet 1830 pour prendre à revers les troupes turques, puis Tipaza avec ses vestiges romains, et enfin le quartier de Bouzréâa, sur les hauteurs dominant la capitale.

Nous avons quitté nos amis algériens avec l'espoir de voir le projet démarrer réellement, un jour proche.

Mais la nature controversée des relations maroco-algériennes avait fait tomber le dossier dans les oubliettes.

Les Soviétiques avaient tenté de le réactiver en étudiant le raccordement de Gara Djebilet au chemin de fer à Bechar-Ghazaouet, sur une distance de 1.600 km.

Il aurait même été envisagé le transport du minerai par avions gros porteurs !!!

La crise mondiale de la sidérurgie, la découverte d'immenses gisements de fer de bonne qualité et non phosphoreux au Brésil et en Australie, la perpétuation de l'affaire du Sahara occidental, avaient enterré, pour longtemps, cette belle perspective de la construction du Grand Maghreb.

## Des exploitations minières en perspective

### *A la recherche d'équipements miniers*

Pendant longtemps, dans l'exécution de ses travaux de recherches minières, le BRPM s'était cantonné dans la mise en œuvre et l'exploitation de matériels de mine d'une autre génération ou d'âge très avancé.

Après bien des conciliabules, nous avons convaincu la Direction Technique d'opérer une véritable mutation dans nos moyens de travail en remplaçant, dans une première phase, le matériel de foration classique et les pelles chargeuses à air comprimé par des équipements plus modernes et mieux adaptés à nos nouvelles méthodes de travail et à la conceptualisation des axes de la recherche minière.

Ainsi, dans l'élaboration de nos budgets d'investissement, grâce à l'appui de Guessous, futur Directeur Technique, nous avons pu inscrire régulièrement chaque année des crédits relativement importants, visant à rattraper le retard et à combler le gap, en répondant aux besoins pressants de nos grands chantiers en équipements miniers de nouvelle génération.

Avant l'introduction de ces équipements et pour apprécier les techniques de foration par jumbo à bras et le marinage des produits par des engins diesel sur pneus "charge et roule", plusieurs déplacements furent organisés dans les mines marocaines et françaises.

Avant d'explorer les possibilités en Europe, nous avons examiné les disponibilités au Maroc après la fermeture des exploitations de la Compagnie Royale Asturienne des Mines de Touissit et de la Compagnie Minière de manganèse de Bouarfa qui mettaient sur le marché national une multitude de treuils, du matériel de voie et d'extraction et des équipements électriques divers.

En France, nous avons visité successivement les exploitations minières de Salsigne, vieille mine dans l'Aude exploitant l'or, l'argent, le cuivre, l'arsenic, de Biterro dans les Pyrénées Orientales près de Carcassonne, produisant du fer oxydé, des Malines (plomb), près de Montpellier, de Largentière dans l'Ardèche (plomb argentifère) et de Brignoles (bauxite) dans le Var, non loin de Marseille.

Partout, nous avons constaté un effort de modernisation pour se mettre aux standards des grandes mines suédoises, canadiennes, américaines et sud africaines.

Par la suite, en octobre 1973, sur insistance de Guessous, à la veille de sa promotion comme Directeur Technique, en compagnie de Kenzaoui, responsable des Ateliers de la Base des Zaër, une longue mission nous avait menés successivement :

En Allemagne Fédérale en plein boom économique, où près de la frontière avec la Hollande, non loin de Maëstricht, nous avons examiné des stocks importants de rails et de wagonnets basculants de première main, pour lesquels nous avons donné une ferme option d'achat.

A cette occasion, nos hôtes allemands eurent l'amabilité de nous faire visiter le fameux musée des mines de charbon de Bochum, ville de la Ruhr, centre houiller, sidérurgique et d'industries chimiques.

Nous fûmes invités à déguster le poulet à la broche dans une des tavernes de la ville, où l'ambiance, survoltée sous l'effet de la bière, rappelait, quelque peu, la période du déferlement du national socialisme sur l'Allemagne.

En Autriche, sur invitation de la Chambre de Commerce, nous étions logés confortablement à l'Hôtel Intercontinental de Vienne, proche du Danube et des Jardins du Prater, où se tenait la réunion des Pays Exportateurs de Pétrole.

Nous avons, le lendemain, visité, non loin de la ville, des usines de fabrication de matériel de mines, des carrières de matériaux de construction, et des travaux souterrains utilisant des engins de foration hydraulique et le mineur continu "Alpine" dans le creusement des tunnels de métro.

Notre séjour dans la splendide capitale de l'ancien empire austro-hongrois, coïncida avec l'inauguration de la ligne de la Royal Air Maroc, Casablanca-Vienne, en présence du Ministre du Tourisme, El Kouhen, du Président Lasky et de Maâninou de la Télévision marocaine, éminent commentateur qui nous fit un remarquable briefing sur les dernières opérations militaires sur le front du Sinaï lors de la guerre israélo-arabe de 1973.

« Que faites-vous ici », nous avait dit le Ministre à la réception organisée dans les salons de l'Hôtel Intercontinental, comme si notre présence l'importunait.

« Ce sont nos amis ingénieurs du BRPM, ils sont les bienvenus parmi nous », avait délicatement fait remarquer et rectifié le Président Lasky pour faire oublier le comportement indélicat du Ministre.

Après la réception, nous avons participé à un night seing pour découvrir la vie nocturne de la capitale autrichienne, située à l'endroit où le Danube quitte les Pré Alpes pour entrer dans la plaine de Pannonie.

Vienne, ville « du beau Danube bleu », carrefour des anciennes routes reliant la Mer Baltique à la zone méditerranéenne, grande métropole d'envergure mondiale, avec des édifices prestigieux et des musées, est surtout un centre de grand déploiement d'activités musicales, théâtrales et touristiques.

Vienne, centre économique de l'Autriche, abrite d'importantes entreprises industrielles (usinage des métaux, mécanique de précision, électrotechnique, artisanat) et le siège de grandes sociétés d'assurance.

Après Vienne, nous avons passé un week end à Rome, tout orienté vers la découverte de la ville située sur les bords du Tibre, connue pour ses fabuleuses ruines romaines, le Capitole, le Forum de Trajan, le Monument à Victor Emmanuel, Colisée, le Panthéon le Forum Romain traversé par la Voie Sacrée, le Quirinal, la Via Veneto, la Fontaine de Trevi avec le ruissellement de ses eaux, la Cité du Vatican, résidence des Papes depuis le 14<sup>e</sup> siècle et la Basilique Saint Pierre avec sa coupole conçue par Michel-Ange.

Après Rome, nous avons rejoint Marseille où à l'aéroport Marignane, des représentants de SOMATRAP (société spécialisée dans la vente de matériels de préparation mécanique reconditionnés) nous attendaient pour nous conduire de nuit dans le secteur des Hautes Alpes.

Avant Grenoble, dans une splendide auberge, nous avons marqué une halte pour dîner aux grives, dans l'ambiance d'une cheminée alors que la neige tombait sans arrêt, enveloppant tout le secteur d'un manteau blanc.

Nous avons passé la nuit à Albertville sur l'Isère, vers Chamonix, en plein massif des Hautes Alpes enneigées.

Le lendemain à la sortie d'Albertville, nous avons visité le carreau d'une ancienne mine de charbon vendant des rails, des wagonnets et des engins de chargement pour lesquels nous avons marqué notre réel intérêt et donné des options d'achat.

Par la suite, à Alès, dans le Gard, ancien bassin houiller, abritant l'Ecole des Mines, près des montagnes Cévennes, nous avons visité les ateliers centraux de SOMATRAP où

étaient reconditionnés des concasseurs, des pompes, des engins de chargement, des groupes électrogènes et des compresseurs à vis.

Nous avons là aussi marqué notre intérêt pour des engins de marinage et des concasseurs de préparation d'échantillons sur les chantiers.

De la cité phocéenne (Marseille), et transitant par Mallorca, centre touristique très actif des Baléares, et Madrid, nous avons gagné Lisbonne, puis la mine de plomb de Terramonte, en pleine forêt de pins, près de Porto.

Là, nous avons visité le carreau de la mine fermée depuis quelques mois, et examiné de près une machine d'extraction, en bon état, susceptible après un léger reconditionnement d'équiper un des puits d'extraction de la future exploitation de cuivre de Bleïda.

A notre retour, après plus de deux semaines de tribulations, sans trop attendre ou tergiverser, le BRPM lança les commandes de matériel de mine (rails, wagonnets basculants, engins de chargement, petits concasseurs giratoires et à mâchoires pour échantillonnage aux chantiers) et de la machine de Terra Monte destinée au premier puits d'extraction de Bleïda Sud.

Ceux qui colportaient, avant et durant notre mission, que nous étions allés nous promener et passer du bon temps en Europe, s'étaient bien fourvoyés.

A partir de cette date, une action de renouvellement irréversible du matériel des chantiers avait démarré et se poursuivra intensément durant les années 70.

### *La préparation et le lancement des projets miniers*

Après les longues phases de recherches minières et d'études de faisabilité, une nouvelle ère de préparation, de construction et de conduite des projets miniers jugés mûrs (Bleïda, Ouansimi, Talat N'Ouamane, Tazalaght, Assif Imider, El Hammam, Zgounder, Naour) et de maintien de l'activité aux Mines d'Aouli, avait sérieusement démarré, confortant la place du BRPM dans la promotion et le développement de la mine dans notre pays.

D'autres sites (Oumjérane, Zgounder, Draa Sfar Sud, Allous et Tizert) furent mis en veilleuse, en attendant une conjoncture plus favorable des cours des métaux.

A Bleïda, après l'exécution par les équipes BRPM des programmes de recherche ayant mis en évidence d'importantes réserves (environ 2.500.000 tonnes de minerai à 4,5% de cuivre) et après les études technico-économiques réalisées en collaboration étroite avec les équipes de l'ONA, il fut décidé de construire le projet dans le cadre de la Société des Mines du Bougaffer (SOMIFER).

Au départ, en plus du BRPM et de l'ONA, SOMIFER avait comme autres actionnaires MITSUI (Japon) et la Société Financière Internationale (SFI), filiale de la Banque Mondiale ; ces deux derniers se retireront par la suite en cédant leurs actions au Groupe ONA.

En plus des ouvrages miniers d'infrastructure de base, les partenaires avaient décidé de réaliser l'adduction d'eau à partir d'une station de pompage près d'Agdz dans la vallée du Draa, et une ligne électrique à partir du Barrage d'Ouarzazate, parallèlement au revêtement de la piste Tazenakht-Bleïda et à la construction d'une remarquable cité minière à la mine.

Bleïda deviendra un modèle d'exploitation moderne, mécanisée et gérée dans le cadre du Pôle Mines de l'ONA piloté avec compétence par Mourad Chérif.

La réalisation du projet, présentée brillamment lors du colloque maroco-américain sur les mines et saluée avec vigueur par tous les participants, fera date dans l'histoire de la mine moderne au Maroc.

Bleïda se révélera plus tard le plus important gisement de cuivre découvert au Maroc et dans le monde arabe, et un exemple de collaboration fructueuse entre le BRPM et le Groupe ONA.

J'eus l'occasion à plusieurs reprises d'aller sur place, en compagnie de Chérif, apprécier l'état d'avancement et le bon déroulement du projet.

A Ouansimi, avec le suivi géologique assuré fidèlement par Smeykal, la reconnaissance jusqu'à la profondeur de 400m des différentes zones minéralisées, à partir d'un bure (puits intérieur) foncé en tronçons de 50m, s'était poursuivie sur plusieurs niveaux et plusieurs fronts pour hâter l'évaluation des potentialités du gisement, estimées, de prime abord, à 1.300.000 tonnes à 2,40% de cuivre.

Après la réalisation des infrastructures minières de base, des travaux d'ossature des panneaux d'exploitation, une étude de préfaisabilité technico-économique, élaborée par le Département des Opérations Minières (DEOM), avait démontré l'intérêt économique du gisement.

Ainsi, et dans le cadre des relations maroco-roumaines, la Société Minière Marocaine (SOMIMA) associant le BRPM et l'organisme roumain GEOMIN, fut créée pour superviser et achever les travaux préparatoires amorcés par les Travaux Miniers, et monter le projet.

Parallèlement, l'activité de SOMIMA s'était étendue à la poursuite de l'ancienne exploitation BRPM d'Irherm, et à la poursuite de la préparation du gisement de Talat N'Ouamane dans le même secteur.

A Ouansimi, le fonçage du puits principal d'extraction avait mis à contribution, encore une fois, nos meilleures équipes, après des palabres sans fin avec les autres ingénieurs du DEOM (Marcil et Reggadi entres autres) et les techniciens roumains (Simiescu, Lazar) sur la méthodologie à suivre pour cette opération.

En définitive, on opta pour la solution préconisée par les Travaux Miniers, consistant à opérer sur plusieurs fronts, à partir de différents niveaux de recherche réalisés précédemment, tout en assurant un suivi topographique et géométrique permanent du fonçage en grande section, pour aboutir à des percements des tronçons de puits, sans déviation.

Pour un premier essai, ce fut un coup de maître, car le fonçage du puits fut réalisé dans les règles de l'art sans déviation par nos équipes dirigées par Rahdou, à la satisfaction de SOMIMA.

Les programmes de travaux de recherches et de préparatoires furent confortés par la découverte de potentialités en eau souterraine suffisantes pour alimenter les futures installations de traitement du minerai de cuivre.

Un remarquable travail de captage, suivi de la construction d'une digue souterraine de retenue de l'eau pressurisée, fut accompli par nos équipes minières et de forages, suivi d'une campagne d'essais de débit de longue durée, supervisés efficacement par la Direction de l'Hydraulique d'Agadir.

A Talat N'Ouamane, de vieux travaux sous forme de grattages et des vestiges d'anciennes fonderies attestent d'une vieille activité minière dans le secteur.

Nos équipes, menées par Ryani Ahmed, avaient exécuté les travaux de puits, galeries, cheminées et montages, dans de délais très courts, à des prix de revient défiant toute concurrence.



Des réserves évaluées à 1.075.000 tonnes à 1,9% de cuivre et 30g d'argent par tonne, furent mises en évidence, justifiant l'extension de l'activité de SOMIMA à cette zone, après l'épuisement du gisement d'Irherm.

Au cours des travaux, nous avons déploré la mort de Bouras, mécanicien de la Base d'Agadir, suite à un accident de la Land Rover long châssis sur l'une des pistes menant à la plateforme d'un forage de reconnaissance.

Bourras fut un technicien de tous les instants, toujours disponible et prêt pour aller dépanner les chantiers du secteur d'Agadir, nous évitant comme par le passé de faire appels aux mécaniciens de la Base des Zaër à Rabat. Bouras laissa derrière lui un grand vide qui ne sera pas comblé par la suite.

Les campagnes de recherches et de préparatoires furent suivies par une phase d'essais d'exploitation de 1973 à 1975 pour extraire 150.000 tonnes annuellement.

A Ouansimi et Talat N'Ouamane, les Travaux Miniers étaient intervenus plus tard en fournissant des prestations de services dans la construction des infrastructures de surface (pistes, plateformes, terrassements), laissant le soin à SOMIMA de lancer le projet dans toutes ses composantes (mine, laverie, services auxiliaires).

A Tazalaght, après la campagne infructueuse de recherche d'eau par puits dans la vallée d'Ifesfas, l'exécution des forages profonds, suivie de leurs développements à l'explosif, avait démontré la présence de potentialités aquifères suffisantes pour alimenter une petite unité de traitement des haldes cuprifères.

La construction de l'usine de traitement fut alors lancée avec les propres moyens du BRPM, les investisseurs intéressés (ZELLIDJA et ONA) ayant décliné leur participation, arguant de la non viabilité du projet par suite du faible volume de ses réserves exploitables et de sa position en altitude, d'accès difficile.

Les anciennes installations de traitement du chantier de Plomb Moulouya à Zaïda, furent remises en état à la Base des Zaër, complétées par des acquisitions de matériel neuf ou d'occasion, et mises en place avec beaucoup de difficultés.

Outre la supervision du chantier, l'intervention des Travaux Miniers consistait à assurer le relais, à Rabat, avec les Ateliers et les Services du Laboratoire et de la Valorisation minière dirigés par un ingénieur d'origine égyptienne, Moftah, compétent, à la science infuse, peu coopératif et de mauvais caractère.

Sur place, Boujemaâ, ancien maître laveur d'Irherm, avait su, avec fermeté et efficacité, diriger l'ensemble des opérations de terrassement, de montage des équipements (unité de traitement, centrale électrique, ateliers), d'ouverture de carrière de haldes, d'adduction d'eau et de construction de logements.

Parallèlement, un effort fut engagé pour organiser le chantier, constituer les stocks de matériel et de consommables, structurer les équipes et lancer les travaux de reprise des haldes, en évitant les écueils et les erreurs enregistrés lors des précédents démarrages des petites exploitations.

\*\*\*\*

Au printemps 1974, alors que je me trouvais en mission à Tazalaght, ma tante Fadma qui m'avait élevé après le décès de ma mère en 1942, s'était éteinte au retour du pèlerinage à La Mekke, après avoir accompli le rêve de sa vie.

A Assif Imider, l'existence de vieux travaux miniers témoigne de la présence d'une ancienne activité minière dans la région.

A la suite de forages inclinés réalisés par le BRPM en 1959, suivis d'une campagne de géophysique en 1972 et de recherches par puits, galeries et échantillonnage systématique des volées durant la période 1973-1975, un petit gisement de cuivre (à base de bornite,

chalcosine et azurite) riche en argent, fut mis en évidence, avec des réserves estimées à 240.000 tonnes à 3,94% de cuivre et 60g d'argent par tonne.

A la fin des travaux de recherche, suivis d'essais de traitement concluants, une étude technico-économique préliminaire, confirmée par une deuxième étude confiée à des lauréats de l'Ecole Nationale de l'Industrie Minérale (ENIM), avait démontré la faisabilité économique d'un projet sur ce petit gisement.

Dès lors, le chemin étant balisé, la construction du projet fut décidée et l'un des lauréats de l'ENIM, Lalaoui, appelé à en assurer le pilotage sur les lieux.

De Rabat et à travers de multiples déplacements, j'avais guidé et suivi de près le démarrage de la jeune exploitation.

La situation du gisement dans une vallée encaissée et l'insuffisance des ressources en eau en période de sécheresse persistante, avaient justifié l'implantation des installations minières au fond de la vallée et celle de l'unité d'enrichissement et des services auxiliaires sur les hauteurs, près du douar d'Ouaoufengha et de la route menant à Irherm.

Un programme complémentaire de recherche d'eau, orchestré par l'hydrogéologue Dembélé, d'origine malienne, fut engagé pour capter toutes les sources environnantes, les anciens forages du BRPM et le puits d'Allous.

A Akiout, à 3 km à l'ouest, dans la vallée, fut implanté et réalisé un puits de 50m de profondeur, relié par une conduite de plusieurs kilomètres à un bassin principal implanté sur un point haut proche de l'usine de traitement.

Parallèlement, des contacts furent noués avec les fabricants de laveries mobiles suédois, autrichiens et roumains.

Nous avons opté pour ces équipements mobiles car ils sont faciles à manutentionner, monter et démonter, et sont considérés comme les plus appropriés et les plus adaptés pour les gisements aux réserves limitées.

A El Hammam, dans le Maroc Central, l'activité de recherche, suivie avec efficacité et compétence par le géologue Maghraoui, fut poursuivie en collaboration avec les équipes de l'ONA pour évaluer les réserves en fluorine des différents corps minéralisés des secteurs des collines J et K.

L'étude de faisabilité, élaborée par les deux partenaires (BRPM et ONA), avait abouti à des résultats satisfaisants, justifiant la réalisation du projet et le démarrage rapide des infrastructures de base (route et ligne électrique à partir d'Ouljat Soltane et Khemisset).

Nos équipes de travaux miniers, après plusieurs années de labeur, se retirèrent en bon ordre, après avoir accompli leur tâche de recherche et de préparation de l'ossature minière de base, passant immédiatement le relais à celles de l'ONA pour conduire les essais d'exploitation, le lancement des appels d'offres de l'usine de traitement du minerai et des autres installations de surface (logements, ateliers, bureaux etc.), et mettre en place les structures de la société de gestion, SAMINE.

A Naour, à 20 km à l'est d'El Ksiba dans la région de Kasbah Tadla, dans un environnement splendide de forêts de chênes verts, le gisement de cuivre avait été reconnu par galeries à flanc de coteau dans des conditions difficiles, en raison de la mauvaise tenue des terrains et des fortes venues d'eau aux fronts d'avancement.

Le vétéran Jerdouj y avait déployé durant plusieurs mois toute son expérience pour faire face aux difficultés inhérentes au soutènement des galeries en zone éboulouse et à l'utilisation des explosifs en milieu noyé.

Des panneaux minéralisés avaient été mis en évidence un total de réserves de l'ordre de 300.000 tonnes à 2,5% de cuivre.

Après l'élaboration d'une première étude de rentabilité concluant à l'exploitation économique du gisement, la mise en valeur de ce gisement fut engagée précipitamment dans le cadre d'une société mixte maroco-tchécoslovaque SOMETNA, associant le BRPM et METALIMEX, placée sous la direction d'Ali Amraoui, lauréat de l'Ecole Centrale de Paris et cadre au DEOM.

La baisse vertigineuse des cours du cuivre porta un coup fatal au projet et entraîna la suspension des travaux de construction de l'usine de traitement, et plus tard, la liquidation prématurée de la société.

Le domaine reviendra au BRPM qui essaiera plus tard de le réactiver sans succès, les cours du cuivre étant au creux de la vague.

A Aouli et Mibladen, gisements de plomb découverts en 1923, entrés en production en 1930, développés par PENARROYA à partir de 1946) à la demande du Gouvernement, le BRPM était intervenu pour essayer de redresser une situation désespérée et maintenir l'activité de la Société confrontée à la mauvaise conjoncture des cours du plomb.

Un plan de sauvetage fut mis en œuvre, chargeant le Bureau de réaliser à Aouli un programme de travaux de recherches par puits et galeries, visant la découverte d'autres réserves économiquement exploitables.

Les travaux exécutés aux filons Henri et Engil par une équipe spécialement renforcée, suivie de près par Chabaâ, avaient concerné le fonçage d'un puits et le creusement d'une longue descenderie dans des terrains de mauvaise tenue, nécessitant un soutènement métallique onéreux.

Malgré les efforts financiers de l'Etat et l'activité acharnée et débordante des équipes minières du BRPM, les travaux de fonçage de puits et de creusement de galeries de recherche n'avaient pas enregistré de découvertes majeures, en mesure d'assurer la pérennité de l'une des plus anciennes, des plus importantes et des plus riches exploitations minières de plomb du Maroc.

Le maintien au forceps de l'activité de la mine n'étant plus justifié, en période de "trend" baissier des cours, il avait fallu se résoudre à préparer la fermeture définitive d'Aouli en juillet 1975.

Une reprise eut lieu à la laverie de Mibladen en 1977, puis à la mine d'Aouli en 1979, avec comme objectif principal l'achat des productions de plomb de la sous entreprise et des permis extérieurs des secteurs de Midelt et d'Errachidia.

Cette activité ne tardera pas à périlcliter, le secteur minier de Midelt, après avoir été l'un des plus florissants après la Deuxième Guerre Mondiale, sombra dans une profonde léthargie avec des retombées sociales difficiles pour toute la région.

Les mines d'Aouli et de Mibladen, fleuron de la mine métallique marocaine, mourront de leur belle mort, laissant le champ libre aux opérations frauduleuses de recherche risquée de spécimens de vanadinite aux tréfonds des travaux souterrains, et Midelt retrouvera son aspect de ville du Farwest marocain, et sa région vivant de maigres ressources de l'horboriculture(pommes notamment).

## DEUXIEME PERIODE

### AUX EXPLOITATIONS ET A LA DIRECTION TECHNIQUE

JUILLET 1974 A AOUT 1981

\*\*\*\*\*

#### Résume

*Cette deuxième période au BRPM était une suite logique dans le déroulé de ma vie professionnelle, en passant de la recherche minière au suivi de la construction des projets, avant d'assurer leur gestion de proximité dans le cadre de filiales gérées directement par le Bureau ou par ses partenaires.*

*Avec la promotion de Guessous comme Directeur Général du BRPM, une nouvelle structure fut mise en place, chargée des exploitations, des participations et de la commercialisation, et dont j'avais assuré une partie des attributions.*

*Cette phase fut marquée essentiellement par la création de la Société de Développement du Cuivre de l'Anti Atlas (SODECAT) et la reprise laborieuse de gestion de la Société Métallurgique d'Imiter (SMI).*

*La SODEACT avait connu un développement prodigieux avec l'ouverture, notamment, des exploitations de Tazalaght, Assif Imider et Tiouit, et fut le précurseur de l'acquisition et de la conduite des laveries mobiles.*

*La SODEACT avait connu un développement prodigieux avec l'ouverture, notamment, des exploitations de Tazalaght, Assif Imider et Tiouit, et fut le précurseur de l'acquisition et de la conduite des laveries mobiles.*

*La SMI, après le traitement des haldes, avait enregistré un développement exceptionnel avec la découverte d'importantes et riches réserves de minerai d'argent frais, justifiant la mise en œuvre de moyens puissants dans l'exploitation minière et l'augmentation de la capacité de l'usine de traitement par cyanuration.*

*Par la suite, avec la venue d'un nouveau Directeur Général, Chahid, l'ensemble des exploitations, gérées directement par le BRPMP, fut regroupé au sein de la Division des Etudes et des Exploitations (DEE), avec comme objectif primordial un travail en synergie pour optimiser et rationaliser les moyens et les ressources.*

*Dans ce contexte, j'avais bénéficié, sans équivoque, de l'appui et de la confiance totale de Chahid, lui-même acquis à une plus large responsabilisation des cadres, au travail de groupe et à une approche de proximité des problèmes sociaux.*

*Avant le terme de ma mission au BRPM, je fus promu au poste de Directeur Technique, avec de nouvelles responsabilités associant les géologues, les mineurs, les traiteurs et les services auxiliaires du Bureau.*

### *Un brillant technicien, Directeur Général au BRPM*

En novembre 1974, Guessous, Directeur Technique du BRPM, fut nommé Directeur Général en remplacement d'Abdelaziz Benjelloun appelé à d'autres importantes fonctions.

Au Bureau, Guessous avait occupé, successivement depuis 1965, les postes de Chef du Département Technique, Attaché de Direction, puis Directeur Technique après le départ de Fauvelet en 1970.

Guessous, auréolé de sa réputation de grand boss, intelligent et déterminé, possédait l'énorme qualité de s'intéresser de près aux différentes activités du Bureau, de ne jamais défendre les fainéants, les parasites et les tire aux flancs.

Il fut un Directeur Général d'une trempe plus réaliste et plus technicienne, contrairement à ses prédécesseurs soucieux de leur seul rôle de représentation, loin du monde des chantiers et du monde du travail laborieux, pénible et éreintant.

Après Abdelhafid Kadiri, le premier Directeur Général marocain alliant la compétence à la sensibilité sociale, ses successeurs, souvent absents, s'étaient entourés, sans raison valable, d'une bulle artificielle, que le peu d'intérêt qu'ils avaient accordé aux activités minières du Bureau, rendait encore plus anachronique et même désinvolte.

Durant toute une décennie, à aucune occasion, nous n'avions enregistré la moindre visite d'un premier responsable du Bureau sur un chantier minier, et encore moins constaté son souci pour les conditions de vie de nos agents caractérisées par la pénibilité de leur travail dans le bled.

En six ans, en tant que Chef de Service des Travaux Miniers, responsable de plusieurs centaines d'agents, je n'eus jamais l'honneur et le plaisir de rencontrer les Directeurs Généraux, Bellarbi et Chefchaoui, ni participé à une visite, à une réunion ou à un séminaire présidés par eux.

Des rencontres annuelles éphémères avec les cadres du BRPM, tentée en 1964 et 1965, avaient tourné court sans explications.

En haut lieu, on s'était résolu, sans gêne d'ailleurs, à décider de l'avenir, sans prendre en considération, une seule fois, les avis, les idées et les propositions de ceux chargés de l'exécution de la politique du Bureau et d'assurer la pérennité de son action aux échelons régional et national.

L'arrivée de Guessous à la tête du BRPM bouleversa manifestement cette situation, et conséquemment les relations entre la Direction Générale et les différentes divisions, départements et services.

Distantes, rares ou inexistantes avec ses prédécesseurs, avec lui, ces relations étaient devenues amicales, décomplexées et parfois même conviviales.

Personnellement, avec lui j'avais toujours maintenu des relations cordiales, empreintes de respect, de considération et d'estime réciproques.

Son soutien, sa confiance et ses encouragements n'avaient jamais fait défaut aux moments les plus cruciaux de la vie de la recherche et de l'exploitation minières au BRPM et dans ses filiales.

La nomination de Guessous était intervenue à un moment de profonde mutation dans l'activité minière, mutation qu'il avait lui-même suscitée et encouragée en soubassement depuis 1965.

Nous avons, très rapidement, enregistré un nouvel esprit de sérieux, de profonde mobilisation, et de professionnalisme dans le suivi et l'exécution des programmes de

recherche, faisant passer nos chantiers de recherche légers à de véritables entreprises dotées de moyens logistiques appropriés et évolués.

Ainsi, dans le secteur des travaux miniers, notre champ d'action, tout en englobant le domaine d'intervention classique, s'orienta résolument vers la préparation et le lancement des nouvelles exploitations (Tazalaght, Assif, Imider, Ouansimi, Talat, Naour, Sel Mohammedia, Boumadine, Oumjérane) et les travaux extérieurs à l'entreprise pour le compte de l'ONEP et de la Direction de l'Hydraulique (Barrages).

Dans le domaine des études technico-économiques, plusieurs actions furent engagées pour évaluer les potentialités minières, notamment des gisements de cuivre de Tizert dans le secteur de l'Anti Atlas d'Agadir, de fer de Jbel el Assel dans la région de Khénifra, de magnésite et zinc de Boudkek et Cadnar dans le Rif paléozoïque, de barytine de Tirémi près de Taourirt en convention avec ZELLIDJA, de potasse de Khemisset en collaboration avec le Bureau d'Etudes et de Participations Industrielles (BEPI), et d'argent de Zgounder dans le Siroua en convention avec la SACEM (Imini).

Eu égard à la complexité des minerais, au niveau bas des cours des métaux et à l'insuffisance des infrastructures de base (route, électricité, eau), la poursuite des études de mise en valeur des gisements précités fut différée à plus tard.

En plus de mes activités au BRPM, je fus appelé à assurer les cours d'exploitation des mines et d'économie minière à l'Ecole Nationale de l'Industrie Minérale, me donnant l'occasion de maintenir le contact avec le monde étudiant et d'apporter ma contribution à la formation des futurs cadres du secteur minier national.

J'aurai d'ailleurs le grand plaisir de retrouver la plupart de "mes étudiants" au sein de l'Administration des mines, quelques années plus tard.

### *Le départ des Travaux Miniers*

Après sa nomination, et pour marquer le BRPM de son empreinte particulière, Guessous procéda à une réorganisation des structures techniques en créant de nouvelles divisions, et en mettant l'accent sur une plus forte implication du Bureau dans les domaines de l'exploitation et de la valorisation des minerais.

Inscrit dans cette mouvance, je fus appelé, après dix ans d'activité, à quitter les Travaux Miniers après avoir engagé une véritable mutation dans les méthodes de travail et passé le relais à Chabaâ, ingénieur compétent, sérieux, méritant, et comme moi, imprégné des mêmes soucis de production, de productivité, mais aussi réceptif aux aspirations et aux revendications légitimes du personnel des chantiers.

Mais en partant, convaincu d'avoir tissé des relations confiantes et amicales avec toutes les catégories du personnel (ingénieurs, techniciens, agents de maîtrise, employés et ouvriers), je n'avais pas oublié tous ceux qui avaient perdu la vie sur les pistes et les routes, sur les carreaux des chantiers, dans les travaux de fonçage des puits, de cheminées et de bures, dans les creusements de galeries, au service du BRPM, de la recherche et du développement miniers.

### *A la Division des Exploitations, des Participations et de la Commercialisation*

Avec Lhatoute, venant de Kettara, nous fûmes appelés tous les deux, considérés comme les vétérans de la mine au BRPM, après certaines réticences, tractations, et coups bas, à seconder au sein de la nouvelle Division des Exploitations, des Participation et de la Commercialisation (DEPC), Omar Amraoui, ancien Chef de la Division de la Valorisation minière, très proche de Guessous, et ancien élève de Polytechnique et de l'Ecole des Mines de Paris.

Ainsi, après des années dans la recherche, les études minières et le lancement des projets, l'insertion dans le domaine des exploitations, des participations et de la commercialisation fut une suite logique du déroulé de ma carrière professionnelle.

Avec Lhatoute, nous avons démarré en trombe pour relever les défis, conscients qu'une action de longue haleine nous attendait, et que les détracteurs, toujours à l'affût et tapis dans les nombreux recoins, étaient prêts à nous dénigrer au moindre faux pas dans la conduite et le suivi des affaires minières du Bureau.

Pour ma part, je devais, selon le découpage opéré par la Direction Générale, m'occuper, d'une part, des démarrages de Tazalaght et Assif Imider dans le cadre de la Société de Développement du Cuivre de l'Anti Atlas (SODECAT) dont je fus nommé Administrateur Directeur, et d'autre part des participations dans les sociétés filiales de Bouskour, Bouazzar, Bleïda, Comabar, Sel Mohammedia, Somima, Société Métallurgique d'Imiter, Société Chérifienne des Sels, et assurer le suivi des activités du secteur artisanal de la Cadetaf.

Loin des discussions stériles et des conciliabules dans les bureaux feutrés, je m'étais attelé à la tâche comme au 1<sup>er</sup> juillet 1964 à mon entrée au BRPM.

De nouveau, ce fut passionnant de participer activement à une œuvre de construction et de progrès dans le secteur minier, avec le souci premier de bien faire et de réussir le challenge.

La création de la SODECAT était venue assurer avec plus de souplesse et de célérité la prise en charge directe de l'exploitation de Tazalaght, le lancement de la construction du projet d'Assif Imider, et l'élaboration des études de mise en valeur des petits gisements de cuivre du Bougaffer.

La reprise de gestion de la Société Métallurgique d'Imiter était intervenue pour conforter l'irruption directe du BRPM dans le domaine de l'exploitation minière.

Plusieurs missions à Comabar et à la Chérifienne des Sels avaient montré les lacunes dans les activités de ces filiales où, seule la mise en place d'une structure adaptée, était de nature à répondre au besoin d'efficacité dans la gestion.

A Sel Mohammedia, j'avais suivi, avec quelques sévères anicroches avec les gestionnaires de la Société, Sekkat, l'activité de fonçage du puits d'extraction, centre névralgique de la future exploitation de sel.

L'avancement du creusement du puits était exposé à de multiples difficultés inhérentes aux venues d'eau provenant des nappes perchées et au bétonnage long et coûteux des parements de l'ouvrage.

Le puits fut réalisé avec plusieurs mois de retard sur les prévisions.

Les essais d'exploitation avaient démarré après le montage de la machine d'extraction acquise en Allemagne et la fourniture des engins de chargement fond.

Avec l'ONA, en bonne intelligence, j'avais accompagné la construction du projet de Bleïda dans toutes ses composantes (adduction d'eau par pompage à partir du Draa à proximité d'Agdz, ligne électrique à partir du barrage d'Ouarzazate, construction de la cité minière, essais d'exploitation etc.), et suivi l'activité des exploitations de Bouskour (cuivre) et Bouazzar (cobalt).

Les rapports avec les responsables du Département de l'ONA (Bouteloup, Chérif, Tauban, Bensari, Abaro) furent toujours instructifs, empreints d'un esprit de compréhension, de camaraderie, d'estime réciproque et de franche collaboration.

A la Cadetaf, la situation n'était pas reluisante car le secteur artisanal dans les secteurs d'Erfoud et Béni Tadjit traversait une période difficile.

Dans la zone de Béni Tadjit connue pour ses riches gisements de plomb et de zinc, la Société d'Etudes Minières du Haut Guir et Penarroya avaient opéré jusqu'en 1953, puis passé le relais aux artisans.

Dans cette nouvelle situation, les deux sociétés précitées s'étaient orientées vers l'achat de leur production aux artisans, et en leur apportant une assistance technique sous forme de creusement de puits et de cheminées, de fourniture de petits matériels et d'approvisionnement en explosifs.

Ce système qui procurait aux deux sociétés d'appréciables bénéfices à moindre frais, avait amené l'Administration des Mines à soustraire la zone minière de Béni Tadjit de l'exploitation éhontée des artisans et à étendre en 1970 l'activité à la province de Figuig (l'ancienne Cadet devenant Cadetaf).



## Une entreprise de Développement Minier :

### La SODECAT

La création de la Société de Développement du Cuivre de l'Anti Atlas (SODEACAT), filiale à 100% BRPM, était venue assurer avec plus de souplesse et de célérité la prise en charge directe de l'exploitation de Tazalaght, le lancement dans le même giron de la construction du projet d'Assif Imider, et l'élaboration des études de mise en valeur de tous les petits gisements localisés dans les secteurs de l'Anti Atlas du Sous, de l'Ougnat et du Bougaffer, et plus tard dans les Jbilet.

#### *Tazalaght*

Dans un lieu d'accès difficile, perché à plus de 2.000 m d'altitude, battu par les vents glacés et sporadiquement soumis à de fortes chutes de neige en hiver, l'entrée en production de la laverie en septembre 1974 avait nécessité l'organisation des équipes, le démarrage de la centrale électrique, des ateliers, des magasins, du laboratoire, la gestion du village, l'exploitation à ciel ouvert des anciennes haldes datant de plusieurs siècles,

J'avais mis un point d'honneur à relever le défi en assurant une gestion rigoureuse de l'exploitation en matière de politique salariale, d'approvisionnement, de suivi et de contrôle précis et quotidien de toutes les installations industrielles.

Mais surtout, à SODECAT, nous avons constamment veillé, avec Boujemaâ, à former une génération de jeunes professionnels du traitement, et à tout entreprendre pour éviter à l'exploitation de souffrir des ruptures d'approvisionnements en consommables et de mauvais services de maintenance des équipements en place, notamment à la laverie et à la centrale électrique

En peu de temps, bénéficiant d'un climat social serein et stabilisé, nos équipes orchestrées par Boujemaâ, avaient atteint le but assigné en parvenant à maîtriser les opérations de traitement, malgré les sarcasmes de l'équipe du Laboratoire de Rabat qui avait initié le projet et qui ne concevait pas que d'autres en assurent la gestion, puis plus tard le développement.

En fin d'année 1974, les contrôles de production et de la teneur du concentré étaient venus confirmer la pertinence de nos décisions quant au réaménagement du flow sheet de l'usine en éliminant les équipements de deslammage inopérants (les produits fins étant riches en cuivre) et en réalisant par récurrence des économies d'énergie appréciables.

L'expérience acquise dans le traitement des haldes cuprifères, nous poussa à opérer des modifications dans le circuit de flottation des minerais oxydés et à remplacer certains matériels jugés obsolètes et peu fiables.

Avec les réels progrès dans la conduite de l'usine de traitement, la production de concentré de cuivre atteignit des niveaux jugés très satisfaisants pour un démarrage, doublés d'une teneur convenable.

Un lot de 3.000 tonnes de concentré à 34% cuivre fut expédié à Agadir pour l'exportation, venant mettre fin aux discussions stériles, à la science infuse de Mofteh et aux insinuations démesurées quant à notre incapacité à gérer avec professionnalisme une unité d'enrichissement.

Avec Boujemaâ, aux commandes sur place, nous formions une équipe soudée, fondée d'abord sur une longue amitié réciproque, remontant à 1964 à mes débuts à Irherm, mais aussi sur le souci partagé de conduire un projet de valorisation de nos ressources

minières nationales, créateur d'emplois et de richesses dans le secteur démunie de l'Anti Atlas du Sous.

Rendant justice, malgré quelque réticence de sa part, j'avais promu Boujemaâ au titre d'ingénieur assimilé, détaché du BRPM à SODECAT, avec des avantages matériels et sociaux plus conséquents pour lui et sa famille installée à Agadir.

Par ailleurs, je n'avais jamais ménagé mes efforts pour assurer la promotion des autres agents de l'exploitation et pour être au diapason des revendications de nos agents, et même de les devancer à plusieurs reprises.

Que de fois, comme du temps des Travaux Miniers, je partais de Rabat, tard le soir, pour prendre l'avion de Casablanca sur Agadir où un véhicule m'attendait pour me conduire immédiatement après à Tazalaght où j'arrivais très tôt le matin.

La fatigue n'étant jamais de la partie, avec Boujemaâ, nous examinions aussitôt de manière approfondie la situation de l'exploitation et les problèmes pendants.

Après la visite de tous les secteurs d'activité et des contacts directs et informels avec le personnel, je repartais sur Agadir, souvent confiant et serein pour l'avenir de la jeune exploitation de Tazalaght.

\*\*\*\*

Au cours du premier trimestre 1975, eut lieu l'inauguration officielle du centre d'exploitation, sous la présidence effective du Ministre chargé des Mines, Ghissassi, en présence du Directeur Général Guessous et des autorités locales et provinciales.

La manifestation haute en couleurs, dans ce secteur de l'Anti Atlas du Sous, se déroula à la satisfaction générale, et tous ceux qui avaient participé à la réalisation de cette œuvre, et grâce à leur ténacité et à leurs sacrifices, furent heureux des résultats obtenus et des belles perspectives d'avenir.

L'unité de production était venue enrichir le patrimoine du BRPM et redonner confiance à ses agents et à ses cadres.

Tazalaght, pauvre bourgade de quelques foyers, était sortie de sa torpeur, de sa léthargie et de son long sommeil remontant au 10<sup>e</sup> siècle.

Ainsi, le bruit des engins de carrière, des concasseurs, des broyeurs et de la centrale électrique, était venu perturber le profond silence régnant depuis des siècles sur cette contrée drapée de calme et de sérénité.

Les effets induits de cette nouvelle activité industrielle n'avaient pas tardé à se faire sentir dans toutes les vallées environnantes avec l'apparition des petits commerces et la montée en puissance des moyens de transports.

Le revêtement de la piste entre Aït Baha et Taфраout, passant à proximité des Ida Ougnidif et du col de Tidki, fut réalisé rapidement et facilita les accès à Tazalaght et conséquemment à la localité des Aït Abdellah.

Les hivers rigoureux et les fortes chutes de neige n'étaient plus des périodes cauchemardesques dans cette zone où le printemps est la saison idéale, colorée par les amandiers et les pêcheurs en fleurs, l'été étant relativement doux et la température dépassant rarement 30°.

Sous la houlette de Boujemaâ omniprésent, équitable, intègre, très proche de ses collaborateurs et même paternaliste, l'équipe avait acquis au fil du temps, une notoriété au BRPM, grâce à son homogénéité, sa fierté, sa bravoure permanente et son sens élevé du devoir.

L'acquisition de nouveaux matériels de concassage, suivie de l'extension du circuit de flottation par adjonction de cellules conçues, fabriquées et montées aux ateliers de l'exploitation, avait amélioré les ratios techniques de l'usine.

La centrale électrique, nerf moteur de l'exploitation, fut renforcée et agrandie après l'acquisition de nouveaux groupes électrogènes Caterpillar plus puissants et d'exploitation plus économique.

Le carreau fut élargi avec la construction de logements et l'aménagement d'installations sociales pour une communauté de cent personnes.

Cette nouvelle situation avait instauré un climat de confiance en assurant au personnel une vie décente et en le faisant bénéficier des retombées de son travail assidu et de ses peines en milieu rude.

L'exploitation de Tazalaght était citée comme un exemple de bonne gestion et d'entente cordiale et sincère à tous les niveaux de responsabilité.

Modeste, au vu de la capacité de traitement de l'usine (150 t/jour), le projet de Tazalaght fut cependant aussi riche en enseignements qu'une grande unité.

Avec l'épuisement des haldes des différents secteurs, l'avenir et la durée de vie du centre dépendaient de l'exploitation des réserves en place par l'ouverture d'une carrière à ciel ouvert et l'amorce de travaux en subsurface.

Ainsi, fut entamée une campagne de recherche souterraine pour reconnaître l'aval des anciens travaux de la structure anticlinale de la série de base adoudounienne stratiforme, orientée Nord-est.

Ces travaux seront suivis plus tard par des sondages verticaux pour localiser trois niveaux de minéralisation, dénommés gîtes (gîte "O" exploité par les anciens, gîte "I" stratiforme dans les siltstones, considéré comme le plus important et gîte "II" dans les grès supérieurs).

\*\*\*

A Tazalaght, fin 1979, un grand malheur était venu frapper de plein fouet l'exploitation, suite au décès subit de Boujemaâ, terrassé en pleine activité par une crise cardiaque, laissant un énorme vide difficile à combler.

J'avais perdu en Boujemaâ un ami fidèle, un collaborateur efficace, toujours disponible, n'ayant ménagé ni ses efforts, ni sa santé, ni sa famille installée à Agadir qu'il ne retrouvait que le week-end.

Tazalaght ne se remettra jamais convenablement de la disparition de Boujemaâ qui avait façonné les équipes à sa manière, entretenu et développé durant de longues années cet esprit de sacrifice et de dépassement de soi, hors du commun.

Une foule nombreuse, en présence de Chahid, nouveau Directeur Général du BRPM, assista à son enterrement à Salé, pour lui rendre un dernier hommage.

L'aide apportée à sa nombreuse famille fut sans commune mesure avec les immenses services rendus au groupe BRPM durant des décennies et avec son dévouement à la jeune société SODECAT qu'il chérissait tant avec passion.

Le souvenir de Boujemaâ continuera à flotter sur Tazalaght et l'Anti Atlas du Sous et à imprégner toutes les jeunes générations de techniciens laveurs au BRPM.

L'arrivée d'un nouveau responsable, Boushaba, moins professionnel et peu scrupuleux, s'avéra néfaste ; rapidement il fut renvoyé sans ménagement.

La nomination d'un géologue de bon aloi, Mouniri, secondé par des équipes de traitement et d'entretien de valeur, avait continué à maintenir la stabilité et la quiétude

nécessaires en phase d'épuisement des haldes et de production de minerai frais, et à perpétuer le souvenir de Boujemaâ au sein du personnel.

L'exemple de SODECAT fera réellement école au BRPM, et viendra rendre justice à tous ceux qui avaient fourni un travail persévérant, imprégnés du sens du devoir et de l'intérêt général.

SODECAT se révélera un creuset où étaient venus se fondre les mauvais génies, et une solide école de formation pour toute une pépinière de jeunes talents, conscients de leurs responsabilités, confiants en leurs possibilités, et désireux de participer à l'œuvre commune d'édification du groupe BRPM.

### *Lancement d'Assif Imider*

Les structures de SODECAT étant toutes mises en place et l'autonomie de gestion de la société assurée, il restait à élargir son champ d'intervention par la mise en production du centre d'Assif Imider où avaient démarré les travaux préparatoires souterrains, l'aménagement de la piste d'accès, la construction des logements, l'adduction d'eau et l'aménagement général du carreau.

Eu égard aux modestes réserves du gisement (environ 200.000 tonnes à plus de 3% de cuivre), nous avons opté pour le traitement du minerai dans une laverie de petite capacité, facile à transporter, installer, exploiter, démonter et à transférer sur d'autres petits centres de production minière que SODECAT était appelée à mettre en valeur dans l'Anti Atlas.

Après l'analyse des offres techniques des fournisseurs autrichiens, roumains et suédois, le choix s'était porté sur l'équipementier suédois SALA, représenté au Maroc par Atlas Copco.

Répondant à notre demande, SALA dépêcha à Rabat, Ronkvist, le responsable de son département commercial, pour nous informer des possibilités et des performances des laveries mobiles.

Préalablement à notre décision d'achat et pour mieux l'étayer, et pour éloigner encore une fois les critiques malveillantes quant à l'adaptabilité de ce matériel pour la valorisation des petits gisements, nous avons convenu avec lui d'aller, successivement, visiter une unité en activité sur un gisement de cuivre en Iran, l'usine de fabrication des équipements à SALA en Suède, et une unité en Yougoslavie utilisée pour des essais industriels dans un gisement d'antimoine.

### *En Iran,*

Comme convenu avec le représentant de SALA, Ronkvist, lors de son séjour à Rabat en mars 1975, j'avais entrepris une mission en Iran en mai 1975, accompagné par Rabit, responsable du Département Matériel minier d'Atlas Copco Maroc et ami de longue date.

Après le transit par l'aéroport Roissy et une escale à Nice, nous sommes arrivés de nuit à Téhéran à l'aéroport Méharabad, après un atterrissage terrifiant, suite à un violent orage sur le mont Elbrouz (à 4.150m d'altitude) dominant la ville.

Accueillis par le représentant d'Atlas Copco en Iran, Irani Jad, nous fûmes installés dans un hôtel bruyant au centre ville, sans pouvoir dormir de toute la nuit.

Le lendemain, au siège d'Atlas Copco, Irani Jad nous reçut avec une amabilité exquise et organisa, pour notre grand plaisir, un tour de ville et de ses environs, guidés par un Iranien originaire du Baloutchistan.

Ce fut tout d'abord une première visite dans l'immense Bazar bondé de précieux tapis en soie et laine renommés mondialement.

Le Bazar, animé, affairé et bouillonnant, dominé par les magnats enturbannés des grandes places de vente et d'exposition de tapis, est le véritable centre de gravité et le poulx de la vie économique iranienne,

Pour Téhéran, le Grand Bazar est autre chose qu'un simple centre commercial, car tout au long de ses 10 km de dédales, de passages couverts, l'opinion publique se modèle et se construit en permanence.

Un gouvernement ne pouvait durer et une loi n'avait de chance d'être adoptée que s'ils avaient l'assentiment du Bazar.

« Celui qui domine le Bazar domine de fait l'Iran », nous dit notre accompagnateur, connaisseur du monde de la finance et des transactions sur les tapis de qualité qui font la réputation de son pays, en plus du pétrole, du gaz et du caviar de la Mer Caspienne.

Nous fûmes subjugués par la variété des tapis de soie et de laine et par les immenses étalages de ces précieux produits.

La visite d'un atelier souterrain de fabrication de tapis nous avait fait découvrir l'exploitation inhumaine des fillettes aux mains expertes dans le travail de la laine et de la soie, derrière des métiers rudimentaires.

Ensuite, nous sommes allés, en traversant la grande métropole iranienne, aux jardins du Palais de Golestân, demeure du Shah in Shah, Reza Mohamed Pahlavi, fils de Reza Chah, ancien général cosaque fondateur en 1925 de la dynastie des Pahlavi, après avoir éliminé celle des Qâdjârs.

Le Palais, immense domaine installé sur les contreforts du mont Elbrouz, dans un environnement de rêve, déserté en période d'été par la famille impériale en villégiature sur les bords de la mer Caspienne, étalait les fabuleuses richesses, les fastes et les magnificences de l'Empire perse.

Partout, à Téhéran et dans ses environs immédiats, à travers les chantiers de construction de complexes d'habitations, routes, autoroutes, usines, réalisés avec l'assistance des puissances occidentales et du Japon, on ressentait l'ambition de l'Iran d'entrer dans le concert des nations industrialisées.

Le détour à l'Université de Téhéran nous avait fait découvrir un vaste campus équipé de centres de recherches ultra modernes embrassant toutes les disciplines.

Les quartiers résidentiels dénotaient la richesse et l'opulence de la classe des nantis du régime, contrastant avec les quartiers populaires constitués de maisons basses en pisé, proches de la zone désertique et des dépressions enserrant Téhéran.

La proximité du mont Elbrouz, perpétuellement enneigé, donne la possibilité aux Téhéranis de s'évader en week-end et de prendre d'assaut les nombreuses auberges et gargotes en bordure des rivières alimentées par la fonte des neiges.

Accroupis sur des nattes, près du bruissement des eaux en provenance de l'Elbrouz, à l'ombre des platanes, parmi les familles iraniennes, nous avons dégusté le thé accompagné de gâteaux au miel et aux pistaches.

Avant de quitter Téhéran, au Bazar, nous avons vainement cherché à acheter du caviar, réputé mondialement, dont le commerce, sévèrement réglementé, était entre les mains des barons du régime.

Notre hôte Irani Jad, eut la délicatesse de nous en faire goûter au foyer de sa société, au dernier soir de notre séjour.

Après Téhéran, par un vol des lignes intérieures iraniennes, en compagnie de notre guide, nous avons rejoint Ispahan la deuxième grande ville d'Iran, centre culturel de notoriété internationale, au charme envoûtant, connue pour ses mosquées, ses medersas, ses palais et son Grand Bazar, cernée de toutes parts par un désert profond, parsemé de chotts salés.

Grande base aérienne de l'armée de l'air iranienne, abritant des escadrilles d'avions de chasse américains F14 Phantom, Ispahan réputée pour ses monuments du 11<sup>e</sup> au 18<sup>e</sup> siècle, dont la Grande Mosquée Bleue d'architecture séfévide, est une ville ayant dominé l'histoire de l'empire perse musulman.

Nous avons visité le Bazar, le palais de Shah Abbas et les belles mosquées bleues, devant lesquelles on ne peut s'empêcher de penser à la période faste de la civilisation musulmane ayant dominé toute l'Asie Centrale et les confins chinois.

Notre périple nous mena ensuite, à bord d'une voiture cabossée, à Nain, bourgade constituée de masures en pisé, ne reflétant aucunement la richesse enfouie dans ses ateliers de tapis de soie réputés.

De Nain, par une piste carrossable à travers une contrée désertique nous avons été à la mine de cuivre de Talmassi, à 200 km à l'Est d'Ispahan.

Le site, noyé dans les immenses espaces monotones, du type hamada, où des troupeaux de chameaux paissaient paisiblement près des carrières d'exploitation de minerai et des installations de traitement, rappelle étrangement Oumjérane.

La laverie mobile SALA, était là, implantée à ciel ouvert dans un décor lunaire, à proximité des haldes d'anciens travaux remontant à 1950.

Le minerai extrait des carrières, constitué de malachite et azurite, titrait 2 à 3% de cuivre, avec présence de cuivre natif et d'argent.

Après la visite approfondie des lieux, sous un léger nuage de poussière ocre, et une longue séance de discussions et d'échanges de points de vue, les responsables du centre nous avaient fourni diligemment toutes les informations sur l'unité mobile (capacité de traitement, rendements, maintenance, pièces de rechange) et fait part des problèmes lors de l'acheminement, de la mise en place et du démarrage.

La laverie mobile, nécessitant des effectifs de conduite réduits et un entretien aisé et peu onéreux, nous avait semblé parfaitement adaptée pour Talmassi, et pourquoi pas pour Assif Imider et les autres gisements du même gabarit.

Les techniciens iraniens ayant eu le temps nécessaire pour la tester sur un tonnage important de minerai représentatif du gisement de Talmassi, étaient satisfaits des ratios de traitement obtenus et de la qualité des concentrés produits.

Nous avons repris le chemin de Nain après le déjeuner, et rejoint Téhéran par avion de nuit à partir d'Ispahan, après une dernière escapade pour visiter d'autres chefs d'œuvre de l'architecture séfévide.

A Téhéran, à l'occasion de rencontres avec le Chef du Service Géologique Iranien et les ingénieurs minéralurgistes, nous avons noté leur unanimité quant à l'adaptation de la laverie mobile SALA pour les petits gisements éloignés des centres de peuplement, car « facile à transporter, mettre en place et conduire ».

Dans ce contexte et dans l'euphorie des prix du pétrole, l'Iran avait lancé un vaste programme de diversification et de valorisation de ses ressources minières (notamment plomb, cuivre, zinc et barytine).

Ainsi, au plan des petits gisements, l'acquisition de cinq unités mobiles avait été décidée par l'Autorité responsable des Mines.

Instruite de ce développement spectaculaire, et pour répondre aux demandes pressantes des Iraniens, la société SALA Suède avait réalisé à Téhéran, avec des promoteurs privés iraniens, une usine de fabrication de matériel sous licence, avec l'espoir de doubler son chiffre d'affaires dans les deux prochaines années.

\*\*\*

Pour notre part, outre l'intérêt professionnel de notre mission qui nous avait confortés dans le choix d'une unité mobile pour Assif Imider, gisement de même ampleur que Talmassi, nous étions heureux de découvrir une partie de l'Empire perse, d'une superficie de 1.645.000 km<sup>2</sup>, inséré entre les dépressions de la Mer Caspienne au nord et du Golfe Persique au sud, et porte ouverte sur l'Europe.

Dans son ensemble, le climat en Iran est de type continental, sec et chaud en été, rigoureux en hiver, et surtout dans la partie au Nord.

L'Histoire a prouvé que l'Iran, malgré la ceinture des massifs montagneux qui l'enferme, a joué un rôle de carrefour des civilisations et demeure un creuset où se sont mélangés, Mongols, Turcs, Grecs, Arabes, Kurdes, Afghans, Béloutches, Tadjiks, Turkmènes. Une véritable mosaïque des peuples !

Les paysans constituaient la classe la plus nombreuse dont la vie était centrée sur l'eau ; à l'autre extrémité de l'échelle sociale, les "mille familles" dominaient la vie économique et notamment la propriété foncière.

Entre les deux, une classe moyenne (commerçants du Bazar, mollahs, petits fonctionnaires, employés de banques) faisait l'opinion publique.

L'Iran était une monarchie héréditaire, avec comme souverain, Mohamed Reza Pahlavi, monté sur le trône en 1941, après l'abdication de son père Reza Chah, et couronné Empereur en 1967 à l'occasion d'une grandiose cérémonie à Persépolis, comme pour rappeler et magnifique l'ancien Empire perse.

Nous avons constaté la mutation profonde en cours dans une société gagnée par le négoce, baignant dans les énormes recettes pétrolières et ouverte aux idées modernistes du monde occidental, et surtout anglo-saxon.

C'était aussi l'époque de la Révolution blanche, du boom industriel et de la redoutable Savak (police secrète iranienne connue pour ses actions assassines).

Ostensiblement, rien n'indiquait ou supposait, pour nous, visiteurs de quelques jours, la révolution sanglante et la profonde transformation que le régime des mollahs et des ayatollahs, mené par Khomeiny allait déclencher, cinq années après.

Notre dernier jour (un samedi) à Téhéran se déroula pratiquement à l'aéroport de Méharabad dans l'attente de l'embarquement pour Paris dans le vol d'Air France en provenance de Colombo, au Sri Lanka.

Malheureusement, le retard enregistré par ce vol nous avait contraints à changer d'itinéraire et à transiter par Rome, Paris, Copenhague, avant d'arriver tard le soir à Stockholm où personne de SALA ne nous attendait.

## *En Suède*

Ce fut pour moi mon deuxième voyage en Suède, le premier remontant à 1963 avec un passage à Malmö, alors que j'étais encore étudiant à l'Ecole Mohammedia.

Plus tard, je reviendrai dans ce pays attachant plus de cinquante fois.

Stockholm, ville fondée en 1250, port actif et centre industriel, s'étendant sur d'innombrables îles et presqu'îles du lac Mälaren et de la Mer Baltique, est connu aussi pour ses musées et ses Universités.

Après notre installation à l'hôtel Sheraton et un petit tour de ville, nous avons réintégré l'hôtel, transis de froid et bien tristes à l'idée du lendemain dimanche.

« La ville de Stockholm sera bien vide demain, je propose d'aller faire un tour au bord de la Mer Baltique », me dit Rabbit bien désolé de la situation et gêné du peu d'égards des responsables de SALA pour un visiteur, client potentiel de surcroît.

Je l'avais rassuré que je ne tiendrai rigueur à personne et que c'était un aléa du voyage qu'il faut transcender et oublier.

Ne pouvant en week end opérer le change officiel de monnaie, Rabbit fouilla ses bagages et ses poches pour retrouver quelques couronnes suédoises, nous permettant ainsi d'emprunter le petit train de banlieue entre Stockholm et la Mer Baltique toute proche, et déguster réellement pour l'occasion des hots dog que les mouettes venaient nous disputer sur les bancs.

Le lundi matin, la société SALA envoya un représentant nous récupérer à l'hôtel Sheraton et nous conduire à ses usines à 150 km de Stockholm.

Après un accueil anodin, mais courtois, notre visite fut centrée sur les ateliers de fabrication des équipements d'enrichissement par flottation, la mise au point des méthodes de maintenance, pour se terminer à la station de traitement pilote.

Pour le management de SALA, j'étais un visiteur ordinaire venu s'informer sur les équipements, sans plus.

Après des discussions approfondies sur les performances de l'unité mobile SALA, le réseau des ventes à travers le monde et une séance de projection de films, j'avais fait part à mes interlocuteurs, en fin de journée, de ma décision de signer une lettre d'intention d'achat ferme.

Le lendemain, les responsables de SALA, emmenés par Ronkvist, avaient « déplié le tapis rouge », suivi d'égards particuliers sans commune mesure avec la réception et les contacts de la veille.

Solennellement, nous avons élaboré et signé une lettre d'intention marquant la volonté de SODECAT d'aller de l'avant dans l'enrichissement du minerai d'Assif Imider, en mettant en œuvre une laverie mobile d'une capacité journalière de traitement de 150 à 200 tonnes de minerai titrant 3 à 4% de cuivre argentifère.

Sur la base de nos informations, SALA était confiante quant aux résultats attendus dans la valorisation du minerai d'Assif Imider.

Nous avons convenu d'une offre ferme de SALA avant fin mai 1975, programmé la signature du contrat à fin juin à Rabat et la livraison des équipements en été 1976, période de l'année correspondant à la fin de l'ensemble des travaux souterrains et à l'aménagement des services jour à Assif Imider.

\*\*\*\*



Après la Suède, j'avais rejoint à Düsseldorf, Sekkat, Directeur de la société de Sel Mohammedia et Gros Lafaige, responsable des services jour de Kettara, pour élaborer et fixer avec la société GHH les conditions de livraison d'une machine d'extraction et d'engins de chargement diesel pour l'exploitation souterraine de sel.

\*\*\*

Comme prévu, nous avons reçu l'offre de SALA à fin mai 1975, Ronkvist était venu à fin juin signer avec nous le contrat d'achat de la laverie mobile, en présence de Diouri, Secrétaire Général du BRPM.

Les Suédois de Sala s'étaient montrés dans nos relations des partenaires sérieux, fiables, disponibles pour intervenir efficacement dans la résolution des problèmes qui ne leur étaient pas toujours imputables.

Aussi, avais-je veillé durant plus de six ans de contacts fructueux, à maintenir avec eux les meilleures relations possibles, notamment avec le premier responsable du Département Equipement, Malmgren, devenu un véritable ami et qui, avec sa femme d'origine japonaise, nous avaient reçus en famille, un soir d'hiver enneigé, à son domicile dans la ville de Sala.

\*\*\*\*

Au cours de la première quinzaine de juin 1975, répondant à une invitation d'Atlas Copco, avec Lhatoute et Chabaâ, nous avons entrepris une tournée dans les grandes mines suédoises d'Orobroë, Falun et Kiruna.

A Kiruna en Laponie, nous sommes arrivés à minuit sous un soleil radieux, dans un merveilleux environnement de forêts et de lacs, et installés dans des chambres d'hôtel aux rideaux noirs pour créer une ambiance d'obscurité.

Sans pouvoir dormir, à deux heures du matin, sous un soleil à demi voilé, nous nous étions retrouvés tous les trois, arpentant les rues désertes de la petite ville du Grand Nord suédois, au-delà du cercle polaire.

Notre séjour studieux en Suède, nous avait permis d'apprécier les progrès accomplis dans les domaines de la foration, du chargement, des méthodes d'exploitation et de la productivité.

Dans toutes les mines visitées, les moyens utilisés avaient confirmé le haut niveau d'évolution des technologies minières suédoises.

De passage à la société SALA, j'avais rencontré les responsables pour examiner l'état d'avancement de la fabrication de la laverie mobile destinée à Assif Imider, les moyens de renforcer notre coopération dans le domaine du traitement des minerais et la fourniture d'autres équipements pour les futurs projets de mise en valeur par SODECAT des petits gisements de cuivre dans le secteur du Bougaffer.

Au cours de nos discussions, j'avais retenu que SALA avait fourni une laverie mobile en Yougoslavie sur un gisement d'antimoine pour mettre au point les méthodes d'enrichissement sur la base d'une capacité journalière de 200 tonnes.

Sur la base de ces informations, j'avais envisagé de me rendre dans ce pays pour conforter davantage notre choix pour Assif Imider.

### *En Yougoslavie*

C'est ainsi qu'après l'Iran et la Suède, et joignant l'utile à l'agréable au cours de mon congé annuel, j'avais effectué un séjour en Yougoslavie, organisé avec le concours bienveillant de Yovanovich, expert financier, responsable de nos activités comptables, originaire du pays du Maréchal Tito.

Mon périple avait démarré à Belgrade, où à mon arrivée, je fus accueilli par Madame Yovanovich, épouse du responsable comptable et financier de nos sociétés.

Dans la capitale yougoslave, au confluent du Danube et de la Save, est un centre industriel et commercial, j'avais tenu une réunion de travail avec les responsables de la société minière Zajaca, pour m'informer sur les performances par la laverie mobile et les raisons qui les avaient poussés à opter pour ce type de matériel

Par la suite, seul à bord d'une voiture de location Renault 12, j'avais entrepris, un périple de 2.500 km qui m'avait conduit à la mine d'antimoine de Raytchevagora, située à proximité de la ville de Brusse, en Yougoslavie centrale.

On accède à la mine par une piste faiblement carrossable, traversant de splendides zones de forêts et des villages sans infrastructures de base, rappelant que la Yougoslavie était encore un pays peu développé.

Les techniciens yougoslaves de Raytchevagora me reçurent avec beaucoup de chaleur et me firent part, comme en Iran, de leur réelle satisfaction quant aux résultats et performances obtenus au cours de la phase d'essais industriels visant la définition complète puis la mise en oeuvre de la méthode d'enrichissement du minerai d'antimoine exploité, avec la définition des paramètres technologiques.

Le minerai-sous forme filonienne- est composé de sulfures et d'oxydés d'antimoine auxquels sont liés des sulfures secondaires de blende et de galène.

Les réserves étaient estimées à plus de 5 millions de tonnes titrant 2% d'antimoine et 0,4% de zinc.

Quittant Brusse, longeant le littoral de la mer Adriatique dominé par les chaînes Dinariques et précédé de nombreuses îles, j'étais passé à Pristina puis à Titograd, principale ville, centre universitaire et d'industrie de l'aluminium du Monténégro.

Par la suite, ce fut la traversée de la presqu'île de Kotor avant d'arriver à Ivangrad, puis à Dubrovnik (Raguse), centre touristique sur la côte dalmate, connue pour ses monuments de l'époque romane et détruite partiellement par un tremblement de terre en 1667.

Plus au nord, j'avais fait un détour par Split (Spalato), centre de constructions navales, avant de pénétrer en Bosnie Herzégovine, où les villages avec leurs mosquées rappelaient que l'on se trouvait dans une république musulmane.

J'avais passé une nuit à l'Hôtel Europe à Sarajevo, ville connue pour être le théâtre du meurtre de l'Archiduc d'Autriche en 1914, prélude au déclenchement de la Première Guerre Mondiale.

Je fus étonné par la piété de la population et garde toujours en souvenir mon entrée à la mosquée près de l'hôtel, et l'insistance du mufti à me voir faire mes ablutions avant de pénétrer dans la salle de prières.

Après un bref passage à Belgrade, j'avais gagné Istanbul sur le Bosphore et la mer de Marmara pour un voyage d'agrément de quelques jours.

De retour à Rabat, j'avais repris mes activités, en étant convaincu que :

- l'exploitation de petits gisements dans le cadre d'une société organisée, soutenue par la formation de jeunes équipes motivées, est viable économiquement,

- que la laverie mobile SALA, sans être la panacée universelle et la clef magique de la mise en valeur des petits gisements éparpillés au Maroc, était un choix judicieux pour traiter les minerais d'Assif Imider et des gisements du Bougaffer, à condition d'assurer un

suivi permanent des opérations de traitement et de mener une lutte sans merci contre le gaspillage et les dépenses ostentatoires.

### *L'entrée en production d'Assif Imider*

A la fin de 1975, les travaux préparatoires de l'exploitation souterraine étaient terminés et les essais d'abattage en chambre magasin entamés et poursuivis durant plusieurs mois, sous la direction du jeune ingénieur Lalaoui.

Parallèlement l'adduction d'eau, la construction des logements, la plateforme de l'unité SALA et l'installation de la centrale électrique et des unités auxiliaires, avaient été achevées.

Conformément au contrat, la laverie mobile SALA était arrivée en juillet 1976 au port d'Agadir et acheminée avec célérité sur place, en moins de trois jours.

Le montage et les essais de performance, supervisés par un technicien suédois, avaient nécessité moins de deux semaines, et dès septembre 1976 la laverie avait commencé à produire des concentrés de cuivre de teneur élevée.

Le démarrage fut malheureusement entaché par un incident majeur, ayant occasionné le grillage du moteur de 90 KW du broyeur à boulets de la laverie, par suite de l'entêtement de l'électricien de l'exploitation à vouloir le redémarrer après deux déclenchements successifs.

Malgré notre responsabilité avérée dans ce fâcheux incident, SALA, pour marquer sa bonne disposition, avait fourni gratuitement un nouveau moteur, en express par avion, la laverie n'ayant été immobilisée que durant trois jours.

A fin 1976 et début 1977, la sécheresse persistante ayant tari les sources, nous fûmes contraints, durant deux mois, de transporter par gros camions citernes du BRPM, l'eau d'appoint pour la laverie à partir des séguías de Taroudant à 50 km.

Notre estimation prématurée et erronée des potentialités aquifères de la région fut l'un des points noirs de la conduite du projet, car malgré les déclarations optimistes des hydrogéologues, la zone d'Assif Imider ne disposait pas en subsurface de ressources en eau pérennes et suffisantes.

Les périodes de pluies en hiver et les débits relativement importants à partir des forages profonds s'étaient traduits par des performances et des résultats appréciables de l'unité mobile.

La réduction drastique des charges, la modicité de l'investissement, la qualité et la bonne teneur des minerais exploités, la mise au point du traitement du minerai avec le concours de l'équipe de Tazalaght plus aguerrie et plus professionnelle, avaient permis d'atténuer et de transcender les difficultés de démarrage.

Malgré le comportement ombrageux du chef du centre, Lalaoui, froissé de subir la présence des responsables d'une autre exploitation, le travail en synergie des exploitations de Tazalaght et Assif Imider se répercutera favorablement sur les résultats consolidés de SODECAT.

Au plan minier, par suite de la mauvaise tenue des terrains entraînant des éboulements dans les chambres, la méthode d'exploitation souterraine en chambres magasin fut abandonnée au profit de l'exploitation à ciel ouvert dans les zones sud du gisement qui se révéleront riches en minerai de cuivre argentifère facile à traiter.

A la fin de l'année 1977, Lalaoui, à sa demande, fut remplacé par Hasnaoui, lauréat de l'Ecole Mohammedia, ancien ingénieur des mines d'Aouli, secondé par un jeune économiste Oulâali, volontaire et disponible en permanence.

Plus tard, avec le départ précipité de Benabbou, chef du centre d'Imiter, Hasnaoui fut appelé à assurer sa relève, laissant la responsabilité d'Assif Imider à Oulâali, cadre connaissant le mieux l'exploitation, vivant les problèmes quotidiens, présent constamment pour les affronter, secondé par un jeune ingénieur laveur et par des équipes de plus en plus aguerries.

\*\*\*\*

Tazalaght et Assif Imider resteront dans les annales du BRPM comme des petites exploitations ayant permis l'éclosion d'une nouvelle génération de laveurs et de gestionnaires de chantier, pour lesquels le travail sérieux, continu et déterminé fut la seule raison d'être.

Je tiens ici à leur rendre hommage et à saluer encore une fois la mémoire de Boujemaâ qui fut le véritable précurseur des techniciens laveurs et le plus grand contributeur à la réussite des premiers pas de SODECAT à Tazalaght.

## Une mine exceptionnelle : Imiter

### *La reprise de l'exploitation*

Le gisement argentifère d'Imiter, situé dans le cercle de Boumalne (province d'Ouarzazate), localisé sur le flanc nord du Jbel Saghro, à une altitude de 1.400 à 1.500m, avait fait l'objet d'exploitations remontant aux 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> siècles, comme en témoignaient des centaines de milliers de tonnes de haldes.

Exploité de 1951 à 1956 pour le plomb par la Société de l'Atlas Marocain, filiale de Penarroya, il fut vite abandonné par suite des résultats décevants.

Les recherches furent reprises en 1962 par le BRPM pour explorer par sondages inclinés les avals des anciennes excavations, puis cuber et échantillonner les haldes.

Ces travaux préliminaires avaient démontré l'existence de minerai vierge en profondeur, et évalué les tonnages de haldes disponibles à 600.000 tonnes titrant 300g d'argent par tonne.

En 1969, après de multiples études ayant conclu à la rentabilité de l'exploitation de 350.000 tonnes de haldes à 365 grammes d'argent/tonne, le BRPM décida de monter le projet par ses propres moyens.

Dans une première phase, il passa commande des équipements de traitement par cyanuration à la société hongroise NIKEX, et dans une deuxième phase, il entreprit par ses propres équipes les travaux de génie civil de l'usine et des sections auxiliaires (centrale, magasins, logements, bureaux).

Alors que nos équipes de travaux miniers, dirigées par le surveillant mineur Mesquine, réalisaient le génie civil de surface et les divers terrassements, on nous intima l'ordre, en haut lieu au BRPM, de quitter le chantier après les congés de récupération et de nous replier sur les autres centres de recherche minière de Boumadine, Oumjérane et du secteur CADET.

Au cours du premiers semestre 1970, une convention fut conclue avec le Groupe ONA, le chargeant de poursuivre et d'achever le montage du projet puis de le gérer durant cinq ans, dans le cadre d'une société anonyme, la Société Métallurgique d'Imiter (SMI), au capital détenu à hauteur de 69% par le BRPM et 31% par le Groupe ONA.

La convention précitée devant arriver à échéance le 31 mai 1975, le BRPM, dans le cadre des orientations données par le Gouvernement et le Conseil d'Administration de s'impliquer davantage dans l'exploitation minière, décida d'exercer son droit en ne reconduisant pas la convention, et de reprendre la gestion de la SMI à compter du 1<sup>er</sup> juin 1975.

Il le fit faire savoir officiellement à l'ONA qui cria, sans raison, à la violation des accords et à l'atteinte à l'éthique en matière de relations minières.

Le Directeur Général de l'ONA, Meune, à l'occasion d'un conseil d'administration de la SMI avait effrontément déclaré à l'adresse des dirigeants du BRPM, (Guessous, Directeur Général et Bouchta, responsable de la géologie minière) :

« Vous voulez reprendre et assurer la gestion de SMI, eh bien allez-y, je vous souhaite du courage », leur lançant un véritable défi qu'ils étaient obligés de relever, advienne que pourra.

La non reconduction de la convention fit l'effet d'une bombe, et certains y avaient vu un simple règlement de comptes entre le BRPM et l'ONA, ou tout simplement entre le Directeur Général Guessous et l'ONA.

La décision du BRPM étant irrévocable et irréversible, un contact permanent, amical et coopératif avec les équipes de l'ONA s'imposait pour assurer la relève dans le calme et sans passion démesurée.

Malgré le pressing de Guessous, pour abréger la durée, nous l'avons convaincu de nous accorder le temps suffisant pour organiser la reprise et le transfert définitif, de manière apaisée pour écarter le ressentiment de l'ONA.

Avec le concours efficace de la Division financière du Bureau, nous avons adopté un planning de travail étalé sur six mois pour nous informer sur la situation réelle de la société et sur ses programmes à court et moyen termes.

La collaboration exemplaire avec nos collègues de l'ONA fut concrétisée par un déplacement fin mai 1975 à Imiter, en compagnie de Bouteloup, responsable des exploitations de l'ONA, pour informer officiellement le personnel du transfert de l'autorité de gestion au BRPM que désormais je représentais personnellement.

Au cours d'une réunion avec Arnodeau, directeur du centre depuis plusieurs années, et l'ensemble du personnel, et après une intervention introductive de Bouteloup, j'avais pour ma part, insisté sur la nécessité de maintenir la cohésion des équipes dans le strict respect des engagements pris par le Groupe ONA.

J'avais tenu à réaffirmer avec force et détermination le souhait réel du BRPM d'exercer ses nouvelles responsabilités, sans porter atteinte aux droits acquis, et sa décision de déployer rapidement un programme de recherches souterraines pour augmenter la durée de vie de l'exploitation, jusqu'alors orientée sur le traitement des haldes argentières.

« Assurer la marche continue des installations durant cinq ans, sans interruption et perturbation, est une preuve de bonne gestion et d'une grande expertise professionnelle », avais-je dit pour marquer notre bonne appréciation de la gestion des équipes de l'ONA à Imiter.

Ensemble, avec l'ensemble du personnel en place, nous avons pris l'engagement solennel de nous mettre au travail avec ardeur et confiance, de maintenir et développer l'esprit d'équipe ayant fait la force de la SMI depuis sa création en 1969 et le démarrage de l'exploitation en 1970.

Une autre phase de la vie d'Imiter avait commencé sous de bons auspices.

Dès lors, en tant que nouveaux gestionnaires, nous avons mis un point d'honneur à relever le défi en assumant nos responsabilités avec fermeté, rigueur, équité, mais aussi sans complaisance.

Dans un esprit de conciliation, et pour éviter toutes les susceptibilités et assurer une transition apaisée, la responsabilité du centre d'Imiter fut confiée à De Saint Ours, ingénieur à la Division des Exploitation, des Participations et de la Commercialisation (DEPC) au BRPM, d'origine française.

De Saint Ours s'acquittera de sa tâche avec beaucoup de compétence, de discrétion et un sens du devoir remarquable, tout en sachant qu'il était là pour assurer seulement une transition apaisée de courte durée.

Pour ma part, après ma nomination comme Administrateur Directeur de la SMI, en parfaite collaboration avec De Saint Ours, j'avais suivi régulièrement l'évolution de la situation de Rabat et séjourné à l'exploitation une semaine par mois pour être au fait des problèmes techniques, des conditions de travail du personnel.

Je tenais par ma présence récurrente à maintenir l'esprit de concorde et de confiance ayant présidé à toutes nos interventions après le retrait de l'ONA.

Dès le départ, pour assurer une bonne gouvernance du centre, les contacts et les relations avec l'ensemble du personnel furent fréquents, francs, loyaux et transparents pour bâtir solidement la confiance entre l'ensemble des intervenants.

Pour galvaniser les énergies, les engagements pris furent tenus sans réserve, montrant les capacités du BRPM à gérer, organiser les affaires et à rivaliser pacifiquement avec le secteur privé dans tous les domaines.

Le déluge, annoncé et attendu désespérément par certains esprits retors et malveillants, n'eut pas lieu.

Malgré les appréhensions, l'année 1975 s'acheva dans le respect des prévisions budgétaires de production de précipité d'argent arrêtées par l'ONA, et surtout sans dérive des charges d'exploitation.

Les résultats obtenus, reconnus avec fair play par nos partenaires, furent le fruit de la compréhension et du dévouement des équipes sur place, mais aussi de la participation efficace des services centraux de Rabat, doublée de la confiance totale de la Direction Générale du BRPM pour piloter l'entreprise.

Début 1976, après une relève en douceur comme prévu, De Saint Ours fut rappelé comme convenu à la Division des Exploitations des Participations et de la Commercialisation à Rabat, et remplacé par Benabbou, ingénieur mécanicien, lauréat de l'Ecole Mohammedia, homme d'ordre et compétent, issu du secteur privé à Casablanca, qui se démena corps et âme pour justifier la relève d'un expatrié français méritant et coopératif à souhait sous tous les angles.

Le relais entre les deux responsables de l'exploitation s'était opéré dans la dignité et l'amicale considération.

De Saint Ours fut félicité publiquement par le Directeur Général du BRPM, Guessous pour avoir assuré une transition de gestion sans le moindre incident avec nos partenaires du Groupe ONA.

### *Des recherches prometteuses*

Tout en poursuivant la reprise et le traitement des haldes dont l'épuisement pouvait intervenir à court terme, et pour assurer l'avenir d'Imiter, nous avons élaboré avec le staff de la Géologie du BRPM, Bouchta et Smeykal, un programme de recherches visant la mise en évidence de réserves minières souterraines sous les travaux des Anciens.

En tant que mineur, et connaissant la perspicacité des jugements de valeur des éminents géologues, Bouchta et Smeykal, j'avais pris sur moi personnellement de cautionner l'ensemble du programme de recherche et de lui accorder tous les moyens financiers nécessaires

Prenant en considération les résultats positifs des sondages BRPM des années 1960, et de la distribution erratique de la minéralisation argentifère, ignorant la fameuse

théorie de Grappes affirmant le non enracinement de la minéralisation au-delà de la Grande Carrière des Anciens, ce programme ambitieux visait la reconnaissance de l'aval des vieux travaux d'artisans dans la Grande Carrière, par un vaste programme de puits et galeries, avec plusieurs niveaux d'intervention.

Tous les produits des travaux (volées d'avancements en galeries, longs trous, saignées) étaient échantillonnés systématiquement et analysés avec diligence au Laboratoire pour orienter les recherches en extension vers l'Ouest jugé favorable pour la continuité de la minéralisation.

Ainsi, instruits des résultats positifs des travaux de recherche dès la première année, nous avons développé le programme de recherche malgré le scepticisme de Meune, Directeur Général de l'ONA.

Meune avait fustigé avec force, lors d'un conseil d'administration, notre entêtement à vouloir rechercher de l'argent à l'aval des vieux travaux, alors que des indices prometteurs d'argent natif furent découverts à 75m à l'aval de la Grande Carrière, après le fonçage du puits suivi de la reconnaissance par galeries.

Nous avons fait fi des remarques désobligeantes de Meune en poursuivant avec plus de détermination, la reconnaissance du gisement en extensions Est et Ouest, à 200m de profondeur sous la Grande Carrière.

A l'occasion d'une autre réunion du Conseil d'Administration, Meune fut surpris et ébahi en palpant une plaque d'argent natif provenant de nos travaux miniers que je lui avais présentée.

Meune ne fera plus de remarque quant à l'opportunité de poursuivre avec intensité les travaux de recherche.

Avec l'évolution favorable des travaux de recherche, nous avons dépassé la phase de transition avec les haldes pour pénétrer dans le monde de la future mine.

Les travaux miniers furent minutieusement menés tous azimuts, à l'Est, à l'Ouest, en extension et en profondeur, et les produits de recherche systématiquement analysés pour orienter la recherche et fixer les objectifs.

Dans les avancements en galeries aux différents niveaux, des teneurs exceptionnelles et fabuleuses, jamais connues de par le monde (10% d'argent par tonne de minerai) font d'Imiter un phénomène métallogénique rare où le minerai s'exprime sous forme de sulfures et sulfosels d'argent, de sulfures mixtes d'argent et de mercure, et aussi d'amalgames d'argent et de mercure natifs.

Avec la découverte d'un nouveau minéral complexe à base d'argent et d'arsenic, dénommé "Imitérite", Imiter est devenu un "scandale géologique".

Dans cet environnement attractif pour certaines personnes sans scrupules, pour lutter contre les disparitions et les subtilisations des plaques d'argent natif, nous fûmes obligés d'instaurer une surveillance rapprochée et un contrôle sévère de tous les agents à la sortie des travaux souterrains.

Des équipements appropriés, analogues à ceux mis en service dans les aéroports, furent utilisés pour exercer ce contrôle.

### *Amélioration à l'usine de traitement*

La conduite régulière de l'usine étant assurée, les équipes responsabilisées et mises en confiance, nous avons orienté nos réflexions vers l'amélioration des performances existantes de la section de cyanuration des minerais.



Cette dernière ayant continué à fonctionner sans arrêt et sans perturbation, des améliorations furent apportées aux circuits des eaux mères (chargées d'argent) et des eaux usées en éliminant définitivement le phénomène d'entartrage des tuyauteries.

Les campagnes d'essais industriels sur du minerai frais, en collaboration étroite avec Kriaa, chef du le Département Valorisation minière du BRPM à Rabat, et après de multiples mises au point, avaient abouti à des résultats satisfaisants quant aux différents ratios de traitement, à la récupération de l'argent et du mercure.

Ainsi, fut introduit dans le process de production des précipités d'argent, un système ingénieux et simple combinant le chauffage des précipités, la circulation des gaz et le refroidissement à travers un serpentín.

En concomitance avec la fusion des précipités en lingots ou en grenaille, et pour augmenter la récupération d'argent métal, une petite unité de flottation des rejets de cyanuration fut fabriquée et installée avec le concours efficace de l'équipe de SODECAT de Tazalaght.

Dans l'ambiance de ces améliorations à Imiter, et pour donner plus de plus value à nos produits, au niveau commercial, notre principal client suisse, INCONTRA, nous proposa la fourniture gratuite d'un four de fusion pour obtenir directement des lingots à plus de 98% d'argent.

Il va sans dire que cette initiative permettait à INCONTRA de disposer de produits démercurisés et de minimiser les problèmes environnementaux en Suisse.

Dans ce cadre et pour davantage de conviction, INCONTRA organisa une visite à la fonderie de Valcambi, près de Lugano, magnifique ville située au bord du lac de même nom, au sud de la Suisse, non loin de la frontière italienne.

Ce fut pour Hassani, responsable du Département vde la Commercialisation, et moi-même, l'occasion de prendre en considération et de mieux appréhender les besoins en produits démercurisés de nos autres clients anglais et français, désireux eux aussi de profiter de l'expérience suisse.

Par ailleurs, à la demande de la Direction des Mines, nous avons procédé à la vente de deux tonnes d'argent en grenaille aux artisans de Marrakech, Casablanca et Fès pour tester la qualité du métal produit localement.

Les artisans, Idrissi de Marrakech et Benmoussa de Casablanca, satisfaits de la qualité de nos livraisons, avaient demandé et obtenu la fourniture de tonnages plus importants, à des conditions de prix et de délai raisonnables.

Mais par la suite pour des raisons fiscales liées aux exonérations des exportations de la SMI, les ventes locales furent stoppées.

### *Une nouvelle mine en perspective*

Au plan minier, après un effort de recherches soutenu de plus de deux ans, l'existence d'importantes réserves souterraines riches en argent augurait d'un avenir radieux après l'exploitation ménagée et l'épuisement total des haldes.

Au cours du premier semestre 1977, des essais d'exploitation dans les zones de puissances minéralisées élevées furent lancés pour tester la tenue des terrains, évaluer la dilution et trouver un guide fiable pour le mineur, lui évitant la réalisation de travaux d'avancement onéreux.

Dans une première phase, en attendant la reconnaissance approfondie des corps minéralisés, il fut décidé de développer les essais par la méthode "chambre magasin" dans les zones de 15m de puissance maximum.

Le grand souci, maintes fois exprimées, de voir l'épuisement des haldes suivi de l'arrêt définitif de l'usine de cyanuration, était à jamais révolu.

Le démarrage d'une véritable mine était pour bientôt, et la durée de vie d'Imiter en tant qu'exploitation minière assurée pour des décennies.

Après le départ de Benabbou pour raisons strictement personnelles et familiales, et pour confirmer la nouvelle orientation imprimée à notre action de mise en valeur des réserves minières de minerai frais, Hasnaoui, ancien responsable d'Assif Imider, avait assuré la relève et fut chargé spécialement d'engager la reconnaissance des corps minéralisés du secteur Ouest et de piloter les essais d'exploitation en chambres magasins.

Imiter doit à Benabbou le maintien de l'esprit d'équipe indispensable à la pérennité d'une activité de production rationnelle, continue et efficace, et la mise en place de structures d'entretien et de maintenance des installations névralgiques, telles l'usine de traitement, la centrale électrique, les ateliers d'électromécanique et le laboratoire d'analyses et de contrôles.

Avec Benabbou, nous avons travaillé et coopéré ensemble, dans l'amitié et l'estime réciproques, durant ses trois années de responsabilité assurées pleinement et avec efficacité à Imiter.

Avec l'arrivée de Hasnaoui, ingénieur des mines, l'activité jusqu'alors concentrée sur la reprise des haldes en voie d'épuisement, et l'usine de cyanuration, s'était déplacée vers les travaux souterrains, nouveau pôle créateur d'emplois et gage d'avenir et de la pérennité du centre d'exploitation d'Imiter.

L'ancien personnel ONA, sans grande conviction au lancement des travaux de recherches souterrains en 1976, y croyait fermement, au fur et à mesure que les essais de traitement du minerai frais à l'échelle industrielle se traduisaient par une réelle production d'argent métal sous forme de grenaille.

De son côté, le Groupe ONA avait reconnu avec fair play la qualité de notre gestion et la pertinence de nos programmes de recherches souterraines.

L'ampleur des travaux de recherche, le niveau élevé des résultats financiers dégagés et des dividendes distribués par l'exploitation aux actionnaires, donna à Imiter une aura et une audience toutes particulières au sein du groupe BRPM et auprès de notre partenaire, l'ONA.

Les conseils d'administration régulièrement tenus furent des opportunités pour enregistrer des satisfécits de la part des actionnaires BRPM et ONA, nous encourageant à aller de l'avant dans le développement minier d'Imiter.

### *Au plan social*

Un effort sans précédent fut consenti pour améliorer le niveau des salaires, la qualité des logements et des installations scolaires et sanitaires, et faire participer tous les responsables des sections à la gestion du centre.

Dans l'euphorie de la Marche Verte de novembre 1976 pour la récupération des provinces sahariennes, un programme de logements avait définitivement résorbé les préfabriqués et les gourbis sordides et insalubres.

La mosquée et les installations scolaires et sanitaires furent agrandies et aménagées, entraînant chez le personnel un sentiment général de satisfaction.

Dès lors, les mouvements sociaux inconsidérés eurent peu de prise, les problèmes étant rapidement examinés et solutionnés, dans le cadre d'une concertation permanente

et transparente, devançant souvent les revendications et les préoccupations des représentants élus du personnel.

Au plan de l'encadrement, de jeunes ingénieurs et techniciens, étaient venus renforcer et dynamiser les équipes en place, donnant la preuve de notre ferme détermination à faire d'Imiter un pôle de développement minier de premier plan et un exemple de parfaite symbiose entre le management et le personnel.

Le climat social étant serein et constamment apaisé.

Dès lors, le BRPM pouvait se targuer d'avoir repris légalement la gestion de la SMI, sans porter atteinte aux us et coutumes dans la profession minière.

Imiter vivant en état de grâce, reçut beaucoup de visiteurs de marque comme le Ministre de l'Energie et des Mines, Moussa Saadi, le Gouverneur de la province d'Ouarzazate, Boufous, des opérateurs miniers nationaux et plusieurs délégations étrangères de tous bords.

Tous étaient venus constater de visu et sur le tas qu'une mine exceptionnelle était en train de naître grâce à la ténacité, au dévouement, à l'abnégation et au savoir faire de nos équipes multiformes.

### *Missions à l'extérieur*

Pour mieux coordonner les travaux miniers et les essais d'exploitation à la mine d'Imiter et leur assurer davantage d'efficacité, et pour renforcer la centrale électrique sollicitée de plus en plus par le développement minier souterrain, des missions furent organisées à l'extérieur.

Ainsi en Angleterre, à Manchester, ville célèbre pour son Université et centre industriel (métallurgie, textiles, chimie), où après des discussions très amicales avec la société Merless Blackstone, fournisseur de trois groupes de 360 KVa à Imiter en 1970, nous avons mis au point le contrat de livraison d'un groupe électrogène de 900 KVa et de pièces de rechange pour garantir l'entretien de l'ensemble de la centrale électrique.

Pour mieux apprécier l'importance et la qualité des équipements et du service après vente, nous avons visité les usines de fabrication de Merless Blackstone près de Stockport, non loin de Liverpool.

Nous avons toujours trouvé auprès de nos fournisseurs anglais et de leur représentant en France qui avait effectué une visite à Imiter, beaucoup de compréhension et d'esprit de collaboration.

La livraison dans les temps du groupe électrogène de 900 KVa viendra à point nommé pour répondre aux besoins croissants du centre d'exploitation (jour et fond), en attendant plus tard le raccordement au réseau national de l'électricité.

En France, à la mine de plomb de Saint Salvy, dans le Sud Ouest, nous avons examiné et analysé une méthode d'exploitation originale, mise en œuvre pour les dépilages de filons de grande puissance.

A Saint Salvy la mécanisation totale des opérations de foration, de minage et de déblocage de la production, assurait une récupération maximum de minerai produit.

L'expérience acquise à Saint Salvy nous avait guidés dans la mise au point de la méthode d'exploitation de nos chantiers souterrains à Imiter.

Au Mexique, le voyage avait été entrepris sur conseil de Laren, expert suédois en méthodes d'exploitation, après sa visite à Imiter en mai 1978.

En compagnie de Rabit d'Atlas Copco, et après un transit par Tanger, Madrid et Montréal, nous sommes arrivés de nuit à Mexico et installés dans un hôtel au centre de l'immense cité.

Le lendemain, Richard Soudah, ancien Chef du Service Forages Miniers au BRPM, palestinien originaire de Jérusalem, devenu directeur d'Atlas Copco Mexique, s'était joint à nous pour la tournée des mines mexicaines près de Guadalajara à l'Ouest et de Chihuahua au Nord.

Ainsi, nous avons visité successivement les mines de San Martin, Sobre del Mar, Las Torres et Perigrina et le secteur agricole d'Angangéu.

Partout, nous fûmes accueillis avec chaleur par les différents responsables des exploitations qui nous avaient fourni toutes les informations relatives à la recherche, l'exploitation et l'enrichissement des minerais.

Le Mexique est connu pour être le premier producteur mondial d'argent, devant les Etats-Unis, le Canada et l'Australie,

Les mines mexicaines, en général, produisaient du cuivre, du plomb et du zinc, l'argent étant un sous produit de l'enrichissement par flottation différentielle, sous forme de "bulk" envoyé dans les fonderies pour métaux de base.

Le grand intérêt de nos visites se situait au niveau des méthodes d'exploitation et de la méthodologie de recherche des concentrations d'argent en vue de minimiser les travaux de recherches et les travaux préparatoires.

Dans ce domaine, nous fûmes édifiés pour les campagnes de recherches et préparation que nous menions à l'imiter.

En joignant l'utile à l'agréable, nous avons découvert un beau pays attachant, qui, dans sa partie septentrionale, rappelle étrangement les régions d'Ouarzazate et Errachidia, sans les palmiers, avec le même climat semi-aride, les montagnes dénudées et les buttes témoins reconnaissables dans les films western.

Le climat devient humide et forestier au sud à la frontière avec le Guatemala et dans la presque île du Yucatan.

La majeure partie de la population, d'essence métisse et indienne, se concentre dans les zones montagneuses fertilisées par les épanchements volcaniques.

Le Mexique, outre les grandes ressources de son sous-sol (argent, or, cuivre, plomb, zinc, fer, pétrole et gaz) produit du café, coton, maïs, tabac.

La métallurgie et le textile à base de coton, sont des industries de premier ordre, et font du Mexique un grand exportateur vers les Etats-Unis.

Mexico, capitale fédérale, à 2.250 m d'altitude, sur le plateau de l'Anahuac, fondée en 1325 par les Aztèques sous le nom de Tenochtitlan, était une mégapole tentaculaire de plus de 15 millions d'habitants, située dans une cuvette noyée de brume et de fumées d'usines, dominée par une série de volcans dont le plus célèbre est le Popocatépetl culminant à 5.452m

Dans cette ville immense, détruite par le conquistador Cortés en 1521, puis reconstruite en damier, on passe très rapidement des quartiers résidentiels pour milliardaires aux bidonvilles les plus sordides.

Le centre ville aéré, avec ses larges avenues et ses vastes jardins, abrite le fameux musée d'Anthropologie aztèque de renommée mondiale, la Cathédrale de la Vierge noire, les monuments de l'époque coloniale espagnole de la période allant du 16<sup>e</sup> au 18<sup>e</sup> siècle.

Nous avons flâné à loisir sur la grande place de l'Indépendance avant d'aller le soir écouter les "mariachis" et déambuler à la "lagunia", grand bazar débordant d'antiquités, où le marchandage était vivement conseillé pour nouer des relations avec les habitants.

Nous avons visité, non loin de Mexico, les pyramides de Titihuacan et replongé un instant dans l'empire aztèque connu pour son écriture idéographique et ses sacrifices humains empreints de syncrétisme religieux.

« Ici, on sacrifiait les plus beaux jeunes hommes », nous avait dit le guide au sommet d'une des pyramides, en nous montrant, sans la moindre gêne, les rigoles où coulait le sang des victimes d'un destin aussi cruel.

Le centre sud du Mexique est une zone de forêts, peuplées d'Indiens pauvres, dominés par les minorités métisse et espagnole, représentant 20% de la population.

Au Mexique, le sous-développement n'était pas encore vaincu, malgré la manne pétrolière et les énormes potentialités minières, agricoles et touristiques dans les régions d'Acapulco sur le Pacifique, Cancun sur le Golfe du Mexique et le secteur de la presqu'île du Yucatan.

Au terme de notre voyage mexicain et après une ultime attention d'Atlas Copco, nous avons rejoint Paris par avion Concorde, en vol subsonique jusqu'à Washington en raison de la position américaine de "ne pas perturber l'environnement", et en supersonique jusqu'au dessus de l'Irlande.

Au Canada, deuxième producteur mondial d'argent après le Mexique, nous sommes allés sur conseil de Bouchta, Secrétaire Général du BRPM, connaisseur des minéralisations argentifères de la province de l'Ontario pour les avoir étudiées dans le cadre d'une mission internationale.

En compagnie de Tijani, géologue chargé du dossier argent au BRPM, après un transit par Montréal et un court séjour à Ottawa pour contacter le Geological Survey, organisateur de notre programme de visites, nous avons entrepris un long voyage à travers l'Ontario à bord d'une voiture de location.

Nous avons traversé la zone minière et forestière de l'Ontario, en passant à Lakeland, au musée de la ville de Cobalt où étaient exposées d'énormes plaques d'argent et de fabuleuses pépites d'or, puis aux mines souterraines de la société Noranda, produisant des tonnages importants de concentrés auro-argentifères.

Dans les mines visitées, nous avons surtout apprécié le degré de mécanisation des opérations de production et le faible taux de dilution dans les chambres d'abatage des minerais.

Les mines de l'Ontario produisaient de grandes quantités d'argent et d'or dans les concentrés de plomb, zinc et cuivre, récupérées dans les fonderies et raffineries de ces métaux de base.

Tijani eut l'occasion de discuter de la géologie des minerais précieux et des "metallotects" pour mieux appréhender les résultats d'Imiter en pleine expansion.

De passage à Montréal, logés au Hilton du boulevard Sherbrooke, nous avons découvert la ville fondée en 1642 près des Rapides Lachine, devenue une grande métropole industrielle, commerciale, où s'étaient tenus l'Exposition Universelle en 1967 et les Jeux Olympiques en 1976.

Par ailleurs, nous avons rencontré, à leur demande, les responsables de la firme SNC, intéressés par l'exploitation d'amiante au Maroc, notamment au gisement de Bou Ouffrokh, dans le secteur de Bouazzer.

## En Asie

### *Au Japon (Nippon)*

Depuis plusieurs années, le BRPM, dans le cadre de la cartographie géologique, de la recherche minière et du développement minier, avait entretenu d'excellentes relations avec la Japan International Cooperation Agency (JICA)

Précédées par la venue au Maroc d'un géologue émérite, Matsutoya (que j'avais rencontré pour la première fois sur le gisement de cuivre d'Allous, près d'Assif Imider, dans l'Anti Atlas du Sous, en juillet 1968), plusieurs missions d'experts japonais étaient venues au Maroc pour concourir à l'élaboration et à l'établissement de cartes géologiques et minières de grande qualité, relatives aux régions d'Ouarzazate et Errachidia.

L'intérêt accordé plus tard par le Japon au secteur minier marocain s'était traduit par la participation effective de la Société MITSUI au développement de la mine de cuivre de Bleida, et par l'invitation récurrente de responsables du BRPM pour un séjour au pays du Soleil Levant.

Ainsi, pour l'exercice 1979, en septembre, venant après la première mission à laquelle avait pris part Lhatoute en 1978, une deuxième invitation adressée au BRPM nous avait permis, Amraoui et moi-même, accompagnés de nos épouses, d'effectuer en Asie un voyage mémorable de dix huit jours.

Après un transit par Paris, une escale à Moscou et le survol de la Sibérie, nous sommes arrivés de nuit au nouvel aéroport de Narita, accueillis par une délégation de JICA et conduits, après des formalités très rapides, à l'Hôtel Minzu, immense bâtisse au centre de Tokyo, envahi par les hommes d'affaires, en chemise et cravate, ingurgitant en groupe des pintes de whisky et profitent des occasions pour se divertir en gardant la même tenue.

Les chambres d'hôtel, minuscules, équipées de gadgets de toutes sortes, mettaient des kimonos à la disposition des clients.

Tokyo (ancienne Edo ou Yedo) capitale du Japon depuis 1868, port au fond d'une baie dans le Pacifique, grand centre industriel, administratif et commercial, nous avait impressionnés par la beauté de ses jardins paysagers, son Musée national, ses gratte-ciel anti sismiques, ses nombreuses cheminées d'aspiration des fumées dégagées par l'important trafic de véhicules.

Notre séjour dans la capitale nipponne nous avait montré la discipline des Japonais à tous les stades de leur vie quotidienne, l'organisation des multitudes descendant du métro sans la moindre ordure après l'arrêt des rames, le respect du temps et des programmes constamment observé par nos accompagnateurs habitant à de longues distances de notre lieu de résidence.

Partout règnent l'ordre et la discipline qui finissent par s'imposer même au visiteur le plus récalcitrant.

Dans les faubourgs de Tokyo, nous avons visité des centres fabuleux de recherche et développement dans les domaines de la minéralurgie, de la métallurgie et de la protection de l'environnement, nouveau credo des Japonais.

Une soirée au quartier chic de Guinza est fascinante.

Le palais impérial avec ses grands jardins est une splendeur.

De loin, nous avons admiré le Fuji-Yama, point culminant du Japon (3.778m), volcan éteint couvert éternellement de neige, déifié par les Japonais, entouré d'un parc naturel d'une rare beauté.

Pour l'histoire, il faut rappeler que Tokyo fut rasée partiellement par les bombardements américains de 1942 à 1945.

En rade de la conurbation fut signée la capitulation des armées japonaises sur le cuirassé Missouri.

Le général Mac Arthur, devenu par la suite le véritable proconsul au Japon, imposa ses dictats en révisant la loi fondamentale qui régissait la vie politique du pays, et en instaurant une démocratie à l'occidentale, l'Empereur Hiro Hito, demi-dieu, étant relégué dans un statut honorifique et de respect.

Après Tokyo et les nombreux contacts officiels avec les organismes miniers japonais, nous avons entrepris une tournée de plusieurs centres d'intérêt qui nous avait conduits très agréablement:

- à Hachinohe, grand port de pêche dans le nord de l'archipel où des installations métallurgiques de grande tenue et des chantiers navals ultramodernes dénotaient l'importance de la pêche hauturière dans la vie du Japon à travers ses interventions jusque dans les lointaines eaux territoriales marocaines, en quête des produits de la mer diversifiés et de grande valeur (crustacés, poulpes),

- dans des exploitations minières de plomb, zinc et cuivre dans la zone de Kameoka, très mécanisées, visitées en blouses blanches, sans la moindre souillure,

- en train à grande vitesse (300 km/heure) à Osaka, grand port, centre des industries chimiques et électroniques et des chantiers navals.

- à Kyoto, ancienne capitale impériale, ville de la paix et de la tranquillité, au centre de la principale île, Honshû, célèbre par ses deux mille temples et son musée.

La ville détruite par des tremblements de terre et des incendies, avait failli être rasée par une bombe atomique américaine en 1945, mais fut épargnée par crainte d'empêcher à tout jamais toute réconciliation avec le Japon.

Nous avons admiré les anciens palais impériaux, les magnifiques jardins tracés au cordeau, le célèbre quartier de Gion réputé pour être celui des geishas, avant d'assister à plusieurs soirées artistiques et culturelles, organisées en notre honneur.

Kyoto, capitale des kimonos japonais, est considérée comme le joyau culturel du Japon et un centre de cuisine raffinée (tempura, fruits de mer, huîtres frites, sushi, saumon grillé et salé).

Il faut souligner qu'à travers notre voyage, par la densité de sa population, le Japon, pays verdoyant, auquel ses habitants vouent un véritable culte, nous avait paru un grand village du nord au sud.

Les règles draconiennes de lutte antipollution, dans les usines, les villages et les villes, avaient constitué l'objet de toutes nos discussions techniques.

Partout des petits incinérateurs permettaient d'éliminer les déchets ; le contraire aurait fait du Japon une véritable poubelle en considérant le volume des résidus émis par les activités industrielles multiformes.

Le travail est une seconde nature du Japonais, très sérieux, poli et courtois, attaché à son mode de vie, qui ne part en congé annuel que pour un maximum de deux semaines, et jamais seul, car la société japonaise ne connaît pas l'individualisme à l'occidentale.

Le secret de la réussite du Japon réside dans la méticulosité, le grand souci accordé au détail, le temps et l'argent consacrés aux recherches et au développement ; de ce fait il n'est pas étonnant que le nombre de brevets déposés annuellement atteigne des dizaines de milliers.

Un passage dans un monument shintoïste, nous avait révélé la croyance des Japonais, leur culte de la nature et leur attachement à la méthode "zen" basée sur la contemplation et la concentration.

Le Japon est comme une immense usine flottante important les matières premières du monde entier et exportant des produits manufacturés de qualité indéniable pour tout le monde.

L'activité économique est tournée aussi bien vers l'exportation que vers la satisfaction des besoins d'un marché intérieur de plus de 120 millions d'habitants.

Le Japon souffre d'une dépendance énergétique marquée, et tout en produisant du charbon et de l'hydroélectricité dans des proportions modestes, il doit importer la totalité de ses besoins en pétrole.

Malgré ses faibles ressources en minerais, la sidérurgie japonaise occupait le troisième rang mondial.

La métallurgie (constructions automobiles et navales, la chimie, le textile) est très développée, sans pour autant reléguer aux oubliettes l'artisanat.

L'admiration qu'on peut ressentir pour le Japon provient du fait que cet archipel de 378.000 km<sup>2</sup>, disposant de peu de ressources naturelles, se classe en deuxième position



dans l'économie mondiale après les Etats-Unis, et que son PIB correspondait à celui de l'Allemagne, de la Grande Bretagne et de la France réunies.

Sa puissance provient de sa population très qualifiée, douée d'une forte éthique du travail associé au capital, se traduisant ainsi par une stabilité étonnante du personnel des entreprises et une haute maîtrise des nouvelles technologies.

D'une façon générale, le Japon continuera dans les prochaines décennies à être l'une des plus grandes puissances économiques du monde, et tout en intégrant la modernité, il saura garder son authenticité.

En conclusion, l'organisation, la minutie et l'amabilité des Japonais avaient rendu notre séjour utile, agréable et très enrichissant.

Il l'aurait été encore davantage si nos collègues marocains avaient respecté les programmes et les horaires décidés par nos hôtes.

Avant notre départ de Tokyo, l'Ambassadeur du Maroc, Tadlaoui, nous convia à un dîner en sa résidence, suivi le lendemain d'une grande réception d'adieu donnée en notre honneur par l'Agence Japonaise de Coopération (JICA).

### *Aux Philippines,*

Quittant les Amraoui à Tokyo, nous avons fait une rapide virée aux Philippines, pour apprécier l'ampleur des problèmes de développement que connaissait ce pays.

Archipel de l'Asie du sud-est, formé de plus de 7.000 îles (les principales îles sont Luçon et Mandanao) et îlots d'origine généralement volcanique, les Philippines possèdent des ressources minérales variées (or, argent, cuivre, chrome, fer) et agricoles abondantes (riz, maïs, coprah, tabac).

Le pays, où l'Islam a été introduit au 15<sup>e</sup> siècle, a subi successivement les occupations, espagnole au 16<sup>e</sup> siècle, japonaise au 17<sup>e</sup> siècle et américaine au 19<sup>e</sup> siècle, avant de devenir indépendant en 1946 après la Deuxième Guerre Mondiale.

Manille dans l'île de Luçon, au fond de la baie, est le principal centre industriel, commercial et intellectuel des Philippines.

Nous sommes arrivés à Manille en pleine canicule, empêtrés dans nos nombreux bagages pour lesquels il fallait payer des frais de transport et de consigne importants, avant de rejoindre le superbe Hôtel Intercontinental, au centre ville, entouré de merveilleux bosquets de palmiers et de cocotiers.

Un déplacement dans les environs de Manille, nous avait fait découvrir la beauté des paysages dans une ancienne région volcanique et l'intensité de la mousson dans cette partie de l'Extrême Orient.

De retour, sur demande apitoyée d'un préposé de l'hôtel, nous avons acheté pour lui des cartouches de cigarettes dans un duty free shop tout proche.

Pour nous marquer sa reconnaissance, il nous invita à assister à une fête familiale en pleine campagne, à une trentaine de kilomètres de Manille.

Par crainte d'ennuis hors de la capitale, nous avons injustement décliné cette invitation, et nous le regretterons vivement le lendemain.

Pour nous remercier du petit service rendu, en compagnie de sa fiancée, il déposa une énorme gerbe de fleurs dans notre chambre d'hôtel, tout en regrettant de ne nous avoir pas reçus chez lui en famille.

### *A Hong Kong*

De Manille, nous avons rejoint Hong Kong, à bord d'un avion de la Cathay Pacific ; le vol fut très agité, car pour éviter le survol interdit du continent chinois, l'appareil fut obligé de piquer du nez pour atterrir à l'aéroport de Hong Kong implanté en bordure de mer

Mon épouse se souviendra toujours de ce vol mémorable, et dès lors, elle aura une aversion permanente pour les voyages par avion.

Hong Kong, île de la baie de Canton, cédée en 1842 sous contrainte à la Grande Bretagne pour un bail emphytéotique, englobant un chapelet d'autres îles et la péninsule continentale de Kowloon, était surpeuplée (plus de 5 millions d'habitants pour un peu plus de 1.000 km<sup>2</sup>).

Nous fûmes impressionnés par le rôle joué dans l'échiquier politico-économique du sud-est asiatique par cette importante place du commerce international, fortement industrialisée (textiles, électronique), à l'entrée de la grande Chine désireuse de récupérer cette portion de son territoire avant l'échéance du bail.

### *En Thaïlande*

De Hong Kong, nous avons rejoint Bangkok, capitale de la Thaïlande, et installés dans un superbe hôtel (Le Lusitani).

Bangkok, port actif près de l'embouchure du fleuve Ménam, est une grande ville avec des monuments datant du 18<sup>e</sup> siècle, connue pour être un centre de la prostitution des mineures et la base arrière de repos des soldats américains après les opérations militaires en Indochine (Laos, Vietnam et Cambodge).

Dans ce grand royaume du sud-est asiatique, ancien Siam, partie occidentale de la péninsule indochinoise, on produit des bois précieux comme le teck, du maïs, du coton, du tabac, du riz (base de l'alimentation) et on pratique l'élevage bovin.

L'économie repose sur la production du caoutchouc (hévéa), l'étain et les pierres précieuses et semi précieuses.

La situation politique est caractérisée par une instabilité chronique, ponctuée de coups d'Etat militaires ; toutefois le régime monarchique est très respecté et le monarque est une personne sacrée.

Nous avons visité le marché flottant, le sanctuaire aux quarante bouddha, les quartiers populaires et les nombreux magasins de pierres précieuses et d'orfèvrerie.

Une soirée artistique et folklorique remarquable organisée par l'hôtel, clôtura notre court séjour à Bangkok.

A la réception de l'hôtel on m'avait subtilisé mon appareil photo, me dépossédant ainsi de toutes les merveilleuses prises de vue en Thaïlande, me laissant un goût amer de ce merveilleux pays.

### *En Inde*

De Bangkok, nous avons rejoint l'Inde par le vol d'Air France, en partance sur Paris, encombrés chaque jour davantage par nos nombreux sacs et valises de voyages bondés de souvenirs glanés au Japon, à Hong Kong et à Bangkok.

Delhi est composée de deux villes : New Delhi aux larges avenues et belles constructions en grès rose où apparaît la fameuse porte de l'Inde, et Old Delhi où l'on sent battre le pouls populaire avec ses nombreuses salles de cinéma, ses rues encombrées de tricycles, de vieilles voitures et de gambardes d'un autre âge.

Après notre installation au superbe hôtel du Taj Mahal, nous avons visité, successivement, le Raj Ghât, situé au bord du fleuve Yamuna, lieu d'incinération du Mahatma Gandhi, le Red Fort datant du 17<sup>e</sup> siècle, les monuments de type indo-musulman des 13 et 16<sup>e</sup> siècles, la Grande Mosquée et les marchés souterrains foisonnant de victuailles, de cotonnades et de soieries à des prix très abordables.

A Delhi, on trouve de tout et à tous les prix dans les nombreux bazars où l'offre est pléthorique pour des produits de qualité (cashmere, soie, bijoux).

Nous avons goûté la cuisine végétarienne dans le magnifique restaurant du Taj Mahal et siroté les jus de fruits de toutes sortes.

Nous avons constaté l'emprise des classes dans cet immense pays continent où la religion hindouiste est reconnue responsable de la conservation partielle des clivages sociaux hérités de la division en castes, rendant inutilisable l'un des plus grands troupeaux bovins du monde.

Avec effroi, nous avons vu à New Delhi des femmes veiller leurs maris malades, et squelettiques, étendus sur les gazons où se débattaient tranquillement des vaches dites sacrées.

Un déplacement en car nous avait menés à Agra pour admirer le Taj Mahal, l'un des lieux les plus visités au monde (17.000 entrées quotidiennes).

Le bâtiment allie la splendeur esthétique à la noblesse des sentiments de son bâtisseur, l'Empereur Moghol, Shah Jahan, en mémoire de son épouse, Mumtaz Mahal, morte en donnant naissance à leur quatorzième enfant.

Le mausolée, élevé au 17<sup>e</sup> siècle après 22 années de travail de 20.000 ouvriers, tout de marbre blanc incrusté de pierres semi-précieuses (nacre, turquoise, onyx, jaspe, lapis lazuli...), l'une des plus belles splendeurs architecturales léguées par l'empire musulman Moghol, domine majestueusement l'immense plaine écrasée de soleil brûlant.

Après le Taj Mahal, nous avons été au Fort Rouge, à l'architecture martiale en grès rose, où fut enfermé le Shah Jahan déposé par l'un de ses fils.

A toutes les haltes dans les villages et en pleine nature au bord des routes, nous fûmes assaillis par les charmeurs de serpents exhibant des cobras, des vipères, des singes, donnant froid au dos par leurs énormes dimensions.

Sur notre route pour Delhi, en traversant la campagne indienne et après de multiples arrêts, nous avons constaté l'ampleur des problèmes de transport et d'infrastructures de base (routes défoncées, utilisation forcenée du bétail pour les débardages, moyens mécaniques très sommaires).

Le lendemain à Delhi, après un tour au marché des saris, nous avons quitté la capitale indienne pour Djeddah, après un enregistrement sous « le charme des nombreux cafards » à l'aéroport, alors qu'un cordon de police nous enjoignait de passer au contrôle sanitaire.

### *A La Mekke*

Après la multitude indienne, notre voyage s'était poursuivi avec une longue escale à l'aéroport de Koweït City, sur la côte nord du Golfe Persique, capitale de l'ancien protectorat britannique, devenu indépendant en 1961.

Sous une chaleur torride, il n'y avait aucune possibilité de nous restaurer avant de rejoindre Djeddah par le vol régulier de la Kuwait Airways.

A Djeddah, aéroport de La Mekke, sur la Mer Rouge, à l'époque siège des missions diplomatiques étrangères avant leur transfert à Ryad, nos passeports furent retenus par les services de l'immigration malgré l'intervention du représentant de la Kuwait Airways venu à notre rescousse.

Ce dernier fut agressé injustement et brutalement par un officiel saoudien omnipotent et déchaîné.

« Cela ne vous regarde pas, nous sommes en Arabie Saoudite, et de quoi vous vous mêlez. Quant à vous, Marocains, vous pouvez récupérer vos passeports au service spécialisé à Madinat Al Hajjaj », avait dit avec arrogance l'agresseur du jour.

Après avoir déposé nos nombreux bagages à la consigne de l'aéroport, nous avons emprunté un taxi pour nous mener à l'hôtel réservé à partir de Tokyo par les soins de l'Ambassade du Maroc.

Mais malheureusement, sans passeports, et malgré la réservation, on nous refusa brutalement l'accès à l'hôtel.

« Effectivement, vous avez une réservation, mais sans passeports pas de chambre. Je vous conseille d'aller à Madinat Al Hajjaj, c'est aussi confortable qu'un bon hôtel », nous recommanda, non sans ironie, le responsable égyptien de la réception de l'hôtel.

Naïvement, nous l'avions cru en espérant que notre calvaire prît fin, d'autant plus que Fatima sans nourriture depuis la veille à Delhi, souffrait de brûlures par ultra violets depuis Agra, lors de la visite du Taj Mahal.

Après de coûteuses navettes entre l'aéroport et le centre ville, sans pouvoir récupérer nos passeports, et désespérés dans un monde "sacré" sans aménité, nous fûmes contraints de passer une terrible nuit à Madinat Al Hajjaj, dans un dortoir à étages, surpeuplé, nauséabond, sentant le grésil.

Pour mettre un terme à la faim qui rongait Fatima depuis le Koweït, un couple d'Algériens, logés à la même enseigne que nous, eut la gentillesse et la délicatesse de lui offrir des pommes et de l'eau.

Le lendemain, tôt, sous une chaleur torride et humide, je fus obligé de faire la navette à pied entre le centre détenant nos passeports et Madinat Al Hajjaj pour m'enquérir à chaque fois de l'état de mon épouse "ravagée" par les ultra violets et les affres de la faim et de la soif.

En fin d'après midi, après avoir signé une décharge, nous avons pu récupérer nos passeports et aller illico presto à La Mekke, à bord d'un taxi pressé de terminer "sa course", au grand dam de mon épouse effarouchée par une conduite aussi téméraire, rapide et effrontée.

A mi-chemin entre Djeddah et La Mekke, à un arrêt obligatoire, nous fûmes obligés de décliner notre appartenance religieuse avant de poursuivre notre route.

« La prière vous concerne, moi je dois retourner en vitesse à Djeddah », me dit le chauffeur de taxi, en arrivant à La Mekke, alors que le muezzin de la Grande Mosquée (Al Haram Charif) appelait à la prière "d'Al Asr".

Installés, sans autre choix, dans un hôtel minable, mais heureusement tout proche de la Grande Mosquée, nous avons essayé, avec beaucoup de peine pour Fatima, d'accomplir la "Omra" après la dernière prière "d'Al Icha".

Malheureusement, après les circumambulations à la Kâaba, sur le circuit de "Safa et Marwa" (commémorant le souvenir de Agar, deuxième épouse d'Abraham, renvoyée par ce dernier sur injonction de sa première femme, Sarah, mère d'Isaac, en quête d'eau pour son fils Ismaël), Fatima fut ballottée dans tous les sens, avant de se retrouver confinée dans un coin de l'édifice sacré.

La retrouvant après un moment de réelle panique, je dus la ramener sur mon dos à l'hôtel pour récupérer ses forces, sans avoir achevé le rituel de la "Omra".

Tard la nuit, après une période de repos réparateur, nous avons pu circuler aisément, accomplir normalement la "Omra" et satisfaire quelque peu notre ferveur religieuse émoussée par tant de péripéties peu agréables.

Le lendemain, nous avons rejoint Djeddah par bus, en longeant d'immenses parcs de voitures et d'engins de travaux publics de toutes sortes couverts de sable, dénotant l'âpreté du climat de ces contrées.

Après des difficultés et des lenteurs à l'enregistrement, nous faisant craindre le pire, nous avons, avec soulagement, embarqué dans l'avion d'Air France sur Paris.

Dans la capitale française, en période de salons, après la tournée d'une vingtaine d'hôtels, nous avons enfin trouvé une chambre à l'Hôtel du Pont Neuf, non loin du célèbre quartier de Saint Germain.

Le lendemain après-midi, en voulant nous divertir au cinéma Gaumont aux Champs Elysées, nous fûmes dans l'impossibilité de suivre le déroulement du film de Francis Coppola "Apocalypse Now" relatant les péripéties sanglantes et les horreurs de la guerre du Vietnam, suivis des terribles conséquences autant pour les GI's que pour les civils vietnamiens, car ma femme souffrait encore le martyr des ultra violets indiens.

Après la courte escale à Paris, et pour répondre à une invitation d'Atlas Copco et de SALA, notre périple s'était poursuivi en Suède, déjà sous le froid de l'automne.

Avec Malmgren de SALA, et après un voyage dans une mine de cuivre, exploitée en carrière non loin de la frontière norvégienne, nous avons effectué un tour d'horizon de notre coopération en matière d'engineering des laveries mobiles pour les adapter davantage aux conditions de nos petits gisements.

Nous sommes rentrés à Rabat, après une absence d'environ un mois, satisfait d'avoir accompli un périple long et passionnant, et heureux de retrouver notre fils Karim à sa onzième année.

Nous avons déploré, malgré les précautions et les coûts prohibitifs du fret et de la mise en consigne dans les différents aéroports, que la majeure partie de nos articles souvenirs achetés au Japon, Philippines, Hong Kong, Thaïlande et Inde, avaient subi beaucoup de dégâts.

## En Guinée Conakry

Immédiatement après notre retour d'Asie, j'avais participé, en octobre 1979, à une mission en Guinée Conakry, visant à raffermir et consolider la coopération avec le pays de Sékou Touré.

La délégation présidée par le Ministre de l'Energie et des Mines, Saadi, était composée de Karbid, Directeur des Mines, Bouchta, Chef de la Division de la Géologie minière du BRPM, Lhatoute et moi-même de la DEPC.

Nous fûmes accueillis à l'aéroport de Conakry avec beaucoup d'égards et installés dans de superbes villas au bord de la lagune donnant sur le front de l'Océan Atlantique, seules installations de grand standing destinées à accueillir les hôtes de marque de la Guinée révolutionnaire.

Notre séjour, outre les différents contacts officiels dans la capitale guinéenne, nous donna l'occasion de visiter les mines de bauxite à ciel ouvert de Fria, Sangaredi, les installations d'évacuation du minerai de Kamsar, et d'apprécier l'organisation des centres miniers de production de bauxite transformée sur place en alumine dans de grandes usines d'enrichissement bien organisées et bien gérées.

Après la visite des immenses carrières d'exploitation à ciel ouvert, le Ministre Saadi n'avait pas manqué de faire le parallèle entre les gisements de bauxite en Guinée et ceux des phosphates au Maroc.

« Il y a beaucoup de similitude dans la genèse du phosphate marocain et la bauxite en Guinée », avait affirmé le Ministre Saadi.

Effectivement, comme au Maroc pour les phosphates, les réserves de bauxite en Guinée, estimées à 25 milliards de tonnes, sont les plus importantes du monde, et pour les exploiter, de grands moyens de production et de transport (engins de foration, draglines, camions de grande capacité) étaient mis en oeuvre sur les sites.

A Conakry, revenant par hélicoptère présidentiel de la visite de Fria, sans nous être "débarbouillés", nous fûmes invités à déjeuner au Palais présidentiel.

Sékou Touré, tout de blanc vêtu, nous reçut avec beaucoup de chaleur.

« Vous êtes chez vous dans ce pays qui admire le vôtre », nous dit-il.

Plusieurs ministres guinéens, dont Ismaël Toure, frère de Sékou Touré et Ministre de l'Energie et des Mines, et une femme distinguée, assistaient à ce déjeuner impromptu.

Autour d'une table toute simple, avec des couverts en arcopale, presque rouillés, le Ministre Saadi était à la droite du Président et moi à sa gauche, dans ma tenue blanche tachée de graisse de la visite de la mine de Sangaredi.

« J'espère que votre venue nous aidera à surmonter les difficultés passagères de notre secteur minier. Nous comptons sur votre grande expérience dans les phosphates et sur votre expertise séculaire en matière de mines métalliques. Revenez en Guinée nous aider, vous êtes chez vous, dans votre deuxième patrie » avait clamé le Président Sékou Touré.

Le Ministre Saadi avait répondu au Président en affirmant la détermination du Maroc à intervenir dans le développement et la promotion du secteur minier en Guinée, et dans la formation des cadres guinéens dans nos écoles d'ingénieurs et les différents instituts professionnels en mettant à disposition des bourses d'études.

« Ce n'est pas un déjeuner comme chez Sa Majesté à Rabat. Ici la nourriture est très simple, à base de manioc et de riz. J'espère que vous l'apprécierez », avait poursuivi le Président.

Durant le repas, Sékou Touré avait tenu à marquer son admiration pour le Maroc et son roi et à défendre la marocanité du Sahara occidental.

« Le Maroc est chez lui, mais il doit se défendre pour y rester, et nous sommes avec vous » avait martelé le Président, défenseur acharné de notre cause nationale.

En le quittant à la fin du repas, et sortant le dernier, il m'avait retenu pour m'offrir quelques unes de ses œuvres dédiacées.

« Jeune homme, ne les jetez pas et ne les oubliez pas dans un coin perdu, profitez-en », me conseilla le Président.

Homme sobre, toujours habillé de blanc, tribun sans pareil, Sékou Touré habitait, sans ostentation, dans l'ancienne résidence aux tuiles rouges du Haut Commissaire de France en Afrique Occidentale, tout près des embarquements de bauxite au port de Conakry, dans un véritable environnement spartiate, couvert d'une fine pellicule de poussière blanche d'alumine.

Au dernier jour de notre visite officielle, après la signature du procès verbal des réunions avec nos partenaires guinéens, une grande réception fut donnée en notre honneur, suivie d'une soirée folklorique au Théâtre National construit par les Chinois, non loin de la Grande Mosquée financée par l'Arabie Saoudite.

Après le départ du Ministre Saadi et des autres membres de la Délégation, nous fûmes chargés, Karbid, Directeur des Mines et moi-même, de rester à Conakry en vue de poursuivre les contacts avec nos collègues guinéens et d'approfondir l'examen de toutes les possibilités de coopération dans les domaines des mines, de la géologie et de la formation des cadres guinéens au Maroc.

Toujours installés dans une villa en bordure de la lagune, tous les matins, nous étions tenus de prendre la nivaquine pour nous prémunir du paludisme endémique dans toute la zone de l'Afrique de l'Ouest.

Durant la deuxième phase de notre séjour, nous avons pu apprécier l'état de développement réel du pays en visitant d'autres centres miniers, notamment à Kindia où des investissements importants étaient engagés pour l'extension de la production de bauxite et d'alumine, avec la collaboration des pays du bloc de l'Est.

Une étude préliminaire avait été réalisée pour poursuivre le cycle de transformation de l'alumine en aluminium dans une fonderie, nécessitant beaucoup d'électricité provenant des barrages programmés sur le fleuve Niger et ses nombreux affluents.

Au cours des discussions, nous avons retenu qu'après "le non" de Sékou Touré au Général De Gaulle en 1958 pour faire partie de la Communauté franco-africaine, les Français, pour « punir la Guinée, l'enfant terrible de l'Afrique française », s'étaient retirés précipitamment.

La Guinée, récalcitrante et fière, fut laissée exsangue et livrée à elle-même, sans administration organisée et compétente.

Même les billets de banque CFA et les réserves en devises furent rapatriés en catimini, à Dakar, sur ordre du haut-commissaire, Messmer tout en laissant s'amorcer des tentatives de déstabilisation du pays, orchestrées par des groupuscules pro français.

Les relations franco-guinéennes resteront longtemps dégradées jusqu'à la normalisation en 1975.

Le recours aux Israéliens pour développer l'agriculture s'était soldé par un grand fiasco, après l'abandon de plusieurs projets de bananeraies et de fermes modèles de production d'ananas.

La venue des Soviétiques, aubaine pour ces derniers pour s'installer dans un des bastions de l'Afrique francophone, n'avait pas non plus amélioré la situation.

Bien au contraire, les Soviétiques, semble-t-il, auraient pillé les richesses minières du pays (or, diamants) et livré du matériel industriel obsolète et non adapté pour les grandes exploitations de bauxite.

Effectivement, nous avons observé, à l'aéroport de Conakry et à l'exploitation de bauxite de Kindia, d'immenses dépôts de ferrailles rouillant au soleil.

Au plan militaire, des lots de matériel équipant les divisions soviétiques opérant en Sibérie (chasse neige, chars amphibies) avaient été livrés à ce pays tropical où la température ne descend jamais en dessous de 20°.

Egalement, nous avons remarqué, aux abords de l'aéroport, d'immenses quantités de matériel militaire rongées par la rouille et l'humidité.

Après une semaine de contacts et de visites de travail, nous avons quitté Conakry par le vol de Sabena sur Dakar, après une autorisation spéciale de la Présidence de la République, la compagnie belge n'ayant pas le degré de liberté approprié pour embarquer des passagers à l'escale de la capitale guinéenne.

Nous sommes partis de Conakry, avec un immense regret de constater que la Guinée aux potentialités agricoles, hydroélectriques et minières immenses, restait à la traîne à cause d'une gestion chaotique de l'économie du pays soumis au régime implacable du parti unique.

De Dakar, Karbid avait poursuivi son voyage sur Paris.

Pour ma part, j'avais séjourné dans la métropole de l'Afrique de l'Ouest durant deux jours, découvrant une grande ville, capitale du Sénégal, port sur l'Atlantique et escale aérienne pour les autres pays africains et l'Amérique du Sud.

La France, très présente dans tous les rouages de la vie économique, y avait conservé une base militaire.

A Dakar, le centre commercial est une véritable médina, animée par de nombreux commerçants marocains à la rue Mohammed V.

Je m'étais rendu en bateau à l'île de Gorée, au large de Dakar, ancien comptoir français, célèbre par son pénitencier et ses batteries côtières datant de la Seconde Guerre Mondiale, et lieu de départ des esclaves vers la lointaine Amérique.

J'avais regagné le pays après une courte escale à Nouakchott en Mauritanie.

## Un mélomane, Directeur Général du BRPM

Le dernier trimestre de 1979 enregistra des événements significatifs majeurs pour le BRPM, alors qu'un important colloque sur les schistes bitumeux se déroulait à l'hôtel Hilton à Rabat, en présence d'experts internationaux.



Guessous, en désaccord avec le Ministre Saadi sur la politique de valorisation des schistes bitumeux, fut brutalement remplacé à la Direction du BRPM par Chahid, Administrateur Délégué des Charbonnages,

Diouri, Secrétaire Général du BRPM, en voyage aux Etats-Unis dans le cadre de la recherche des hydrocarbures, fut écarté et remplacé par Bouchta, responsable de la Division de la Géologie minière,

Guessous est un grand technicien, doué et doté d'une très vive intelligence, qui avait fait ses preuves sur les chantiers, dans les mines, et qui avait su redorer le blason du BRPM auprès des partenaires extérieurs.

Chahid est homme imprégné d'art, de musique, mélomane à ses heures, excellent communicateur, doté d'une fibre sociale ayant toujours fait défaut aux précédents managers du Bureau, mais peu versé sur la chose technique et la gestion rigoureuse et tatillonne des affaires,

Diouri, un des premiers géologues du Royaume, est un homme débonnaire, tout en malice et entourloupettes, des fois jovial et spirituel.

Bouchta est certainement le meilleur géologue du pays, matériellement désintéressé, esprit cartésien et critique né, formé à la dure école de la géologie de réflexion et non d'amateurisme, et surtout connu pour être très humain, adulé par ses proches de l'ensemble de ses collaborateurs.

J'eus le plaisir de collaborer avec lui dans l'amitié et la considération d'un véritable artiste de la géologie, caractéristique rare dans notre pays

Dans ce grand mouvement, le BRPM, au plan technique, perdra en efficacité et en rigueur dans la conduite de ses activités.

En retour, il gagnera en réalisations sociales, domaine où il avait accumulé durant des décennies un énorme retard, contrastant avec les avancées des autres grands Offices de l'Etat.

Au plan minier, avec Chahid aux commandes, la construction des projets de Zgounder (argent), Sidi Lahcen (plomb), Tiout (or) et Asfalou, Akka N'Oulili et Tizi Moudou (cuivre) s'était poursuivie dans le cadre des accords et conventions avec l'Arab Company, et de la cession des domaines miniers à SODECAT.

Parallèlement, la mise en place des structures de gestion et d'encadrement des sociétés filiales était assurée au fur et à mesure de l'évolution des projets.

### *Une nouvelle structure de gestion au siège à Rabat*

En mai 1980, après le départ d'Amraoui du BRPM pour la Direction de l'Industrie au Ministère du Commerce et de l'Industrie, alors que j'étais en mission en Suède, Chahid procéda à la réorganisation de la Division des Exploitations, des Participations et de la Commercialisation.

Ainsi furent créées deux divisions : la Division des Participations et de la Commercialisation (DPC) confiée à Lhatoute, et la Division des Etudes et des Exploitations (DEE) placée sous mon autorité.

En regroupant l'ensemble des exploitations au sein de la DEE, l'objectif primordial du nouveau "boss" du BRPM était d'assurer un travail en synergie pour optimiser et rationaliser les moyens et les ressources, et l'émergence d'un esprit d'équipe animé par la foi en l'avenir prometteur de la mine marocaine sous l'impulsion redoublée du Groupe BRPM.

Dans ce contexte, j'avais bénéficié, sans équivoque, de l'appui et de la confiance totale de Chahid, lui-même acquis à une plus large responsabilisation des cadres, au travail de groupe et à une approche de proximité des problèmes sociaux dans les différentes exploitations ; ce qui avait été toujours ma conviction profonde.

Au sein de la DEE furent créés le Département des Etudes chargé du suivi des projets, confié à Maghraoui venant de SOMIMA, le Département de la Valorisation Minière chargé des projets de fonderies de plomb et cuivre, confié à Haddadi, et le Département des Exploitations placé sous ma responsabilité directe.

Dans un esprit d'équipe remarquable, inconnu jusqu'alors au BRPM, les échanges et la collaboration inter exploitations s'étaient développés, stimulés par la disponibilité permanente des responsables enfin délivrés de leur isolement.

Les réunions périodiques à Rabat avec les cadres, les déplacements fréquents dans les mines et le suivi sans relâche de la construction des projets, avaient cimenté les liens au sein de la DEE à Rabat, et entre les directeurs des centres, les ingénieurs et les personnels des exploitations.

A Rabat, une équipe de gestionnaires, dirigée avec maestria et compétence par Yovanovich d'origine yougoslave, ancien responsable financier à la SEPYK (Kettara), secondé admirablement par Mhamdi, Manchouf et Hanimi, fut mise à contribution pour moderniser nos équipements, les adapter à l'évolution des techniques comptables et informatiques, suivre l'administration du personnel, les prix de revient, la gestion des stocks et la commercialisation de nos productions d'argent, cuivre, plomb et zinc, et établir les tableaux de bord examinés régulièrement.

Cette nouvelle méthode de travail nous avait permis de suivre régulièrement l'évolution de nos activités dans les exploitations et les chantiers des projets, d'informer la Direction Générale du Bureau sur nos succès et nos avatars, et de susciter si de besoin, les correctifs nécessaires.

L'équipe de gestion fut appelée à effectuer des visites fréquentes sur les chantiers et dans les exploitations pour apprécier la situation sur le tas, évitant des incompréhensions redoutables avec le personnel de production.

On ne pouvait plus accepter une ignorance des tâches dévolues aux gestionnaires du siège à Rabat et aux équipes des exploitations et des chantiers.

Par ailleurs, dans le cadre de la grande famille de la DEE, une action de très grande portée fut initiée et engagée résolument pour intégrer l'élément féminin dans notre staff de gestion de Rabat.

Personnellement, je considère que la femme à niveau de formation égal, est plus motivée, plus intuitive, plus pragmatique, mieux organisée et plus engagée que l'homme, car faisant ses preuves dans le métier en allant à la passion des faits, cherchant toujours à comprendre et ne rechignant pas à suivre un dossier, au point d'en devenir agaçante pour certains misogynes.

En misant d'abord sur leur compétence et leur professionnalisme, les femmes cadres ne perdent pas leur temps dans les discours et les interrogations, car elles veulent être dans le concret face à la complexité des problèmes.

Ainsi, s'agissant d'une simple volonté de ma part, j'avais fait appel à Tamou Idrissi, Rkia Ghanimi et Mme Achour qui, en suivant de près la gestion des ressources humaines, des stocks et des inventaires comptables, s'étaient révélées efficaces et performantes en accomplissant leur travail avec panache.

« Vous avez couru des risques, c'est une première aux Exploitations », m'avait dit quelqu'un opposé à mon initiative.

Certains récalcitrants, qui ne voulaient pas admettre de se mettre sous l'autorité de la gent féminine, furent priés, instamment et sans regret, de quitter la DEE, en laissant la place à ceux qui voulaient prendre le même train que nous.

Beaucoup de responsables oubliaient que la donne était en train de changer, malgré qu'il reste un long chemin à parcourir avant d'inculquer définitivement à notre société que la femme a une place importante à occuper dans notre quotidien, toute aussi cruciale que celle de l'homme.

Personnellement j'étais décidé à lutter contre cet ancrage séculaire et atavique qui considérait que la femme est inférieure à l'homme.

Je pense aujourd'hui avoir ouvert la voie sur laquelle beaucoup de responsables du BRPM avaient fini par s'engager résolument, et avec conviction profonde.

### *Dans les Exploitations*

Dans cette nouvelle ambiance, l'activité dans les exploitations avait suivi des chemins divers et variés.

Ainsi à Ouansimi, notre action fut assombrie par un conflit social inconséquent, avec occupation illégale des travaux souterrains et des revendications incongrues, alors que la société traversait une période difficile.

En adoptant une position ferme et résolue, nous avons mis fin à ce mouvement irrédentiste en licenciant les meneurs après l'évacuation musclée des lieux par les forces auxiliaires envoyées sur les lieux par le Gouverneur de Tiznit.

Un nouveau responsable, Lazaar, lauréat de l'Ecole des Mines de Paris, jeune et dynamique, fut désigné pour remettre de l'ordre à l'exploitation.

A Talat N'Ouamane, malgré la construction de la ligne Haute Tension et la mise en place des stations de compression, le projet fut mis en veilleuse en attendant une conjoncture plus favorable des cours du cuivre.

A Tiouit (or) et Asfalou (cuivre), les équipes de SODECAT avaient amorcé les ossatures minières, fond et carrières, aménagé et construit les plateformes des laveries mobiles, des ateliers, des magasins et des laboratoires de contrôle.

Pour Tiouit, la construction de nouveaux logements pour le personnel et la réalisation de l'adduction d'eau à partir de l'Oued Dadès près de Boumalne, avec relais de pompage à chaque importante dénivelée, furent confiées à des entrepreneurs issus de la région.

Il faut rappeler qu'après la signature à Paris des contrats portant sur la livraison de deux laveries mobiles, les Suédois de SALA, comme à leur habitude, fourniront dans les temps impartis les équipements commandés pour les gisements de Tiouit, d'Asfalou et Tizi Moudou, et maintiendront encore longtemps leurs excellentes relations avec le Groupe BRPM.

Le matériel suédois permettra ainsi de reprendre à Tiouit la valorisation d'un gisement de cuivre aurifère découvert en 1947 par la société COMANSOUR qui avait installé en 1950 une usine pilote de 25-30 tonnes/jour pour produire 10 kg d'or et 50 kg d'argent par mois.

Suspendue en 1956, la production reprendra en 1959 dans le cadre de la société canadienne WESTFIELD qui avait extrait 38.000 tonnes de minerai à 18 g d'or et 134 g d'argent/ tonne durant la période 1960-1963.

Au total, l'exploitation antérieure à 1964 avait permis l'extraction de 107.000 tonnes de minerai à 15 g d'or et 119 g d'argent / tonne.

En 1964, la mine avait été fermée par suite de difficultés financières, le domaine revenant au BRPM.

A Asfalou, la minéralisation à base de chalcopryrite associée à la malachite et à l'azurite dans les zones de cémentation et d'oxydation était supportée par des réserves estimées à 108.000 tonnes à 1,63% de cuivre et 206 g d'argent par tonne.

A Tizi Moudou qui devra entrer en production à l'épuisement des réserves d'Asfalou, la minéralisation composée de chalcosine, bornite, malachite, azurite et argent natif concernait des réserves exploitables estimées à 90.000 tonnes à 3% de cuivre et 210g d'argent par tonne.

Les activités de SODECAT sur ces trois centres miniers viendront réactiver la zone du Bougaffer connue pour ses potentialités en cuivre aurifère et argentifère.

A Zgounder, notre action avait permis de relancer l'étude de la mise en valeur de ce gisement d'argent situé dans le massif du Siroua, à 2.000m d'altitude, exploité déjà aux onzième et treizième siècles, et considéré après Imiter comme l'un des plus grands centres de production d'argent d'Afrique du Nord.

On peut encore observer sur les pentes montagneuses de nombreuses excavations et des haldes provenant des vieux travaux de défilage.

L'activité de recherche et de développement y fut reprise par la Société Minière de l'Atlas Marocain (SMAM) de 1950 à 1955, et sporadiquement par le BRPM et la SACEM (IMINI) de 1956 à 1970.

Devant les résultats peu encourageants et le faible niveau du cours de l'argent, les différents intervenants furent amenés à abandonner le gisement, le domaine minier revenant au BRPM.

A Zgounder la découverte de la première plaque d'argent (offerte en 1968 par le Directeur Général du BRPM, Chefchaoui au musée du Palais Royal de Rabat) avait soulevé tant d'interrogations sur l'ampleur et l'enracinement du gisement.

En 1975, à l'aune de la connaissance géologique approfondie d'Imiter, le BRPM, seul, reprit les recherches par forages et travaux miniers qui se révélèrent dignes d'intérêt pour lancer les études technico-économiques.

Dans le cadre d'une augmentation de capital, suite à l'extension des activités de la Société Minière de Sidi Lahcen (SOMIL), associant le Bureau à l'Arab Mining Company (ARMICO), le domaine minier sera apporté par le BRPM, inaugurant ainsi la remise en exploitation du gisement sur la base de réserves globales de 400.000 tonnes à 550 g d'argent par tonne.

Le procédé de traitement retenu était la cyanuration suivie de précipitation et fusion dans un four à arc pour produire de l'argent métal à 99%.

Le choix préliminaire des équipements d'enrichissement se porta sur du matériel hongrois de la Société Nikex, connu pour avoir donné des résultats satisfaisants dans le traitement des haldes argentifères d'Imiter.

A notre demande, des représentants de Nikex, conduits par le Dr Dregelyi, financier et homme de grande culture, assistés du Conseiller commercial de l'Ambassade de Hongrie à Rabat, Sasz, étaient venus nous briefer sur la nouvelle génération des équipements mis au point par leur société et considérés comme plus performants que ceux livrés à Imiter en 1970.

Par la suite, une délégation de techniciens de Nikex était venue au Maroc pour approfondir les conditions de coopération avant de nous inviter en Hongrie pour visiter les usines de fabrication de matériels et finaliser, à Budapest, les termes d'un contrat de fourniture, de montage et d'essais de performance des équipements.

Ainsi, en décembre 1980, pour concrétiser nos différents contacts et fixer les échéances, un déplacement, en compagnie de Kriaa, Chef du Service de la Valorisation Minière du BRPM, fut effectué en Hongrie où, durant plus d'une semaine, nous avons vécu une période de froid intense (-22°), de gel du Danube et de chutes de neige exceptionnelles en Europe centrale.

Après d'âpres discussions avec nos partenaires hongrois, nous avons mis au point le contrat de fourniture des équipements de la future usine de cyanuration, avant d'aller visiter une mine polymétallique (plomb et zinc) et une grande exploitation à ciel ouvert de lignite, à une centaine de kilomètres de Budapest, non loin de la frontière tchécoslovaque (la Tchéquie et la Slovaquie étant encore unies).

\*\*\*\*

Je reviendrai, plus tard, au pays des Magyars, à l'occasion d'un voyage familial qui nous avait conduits d'abord aux Etats-Unis, Canada, Suède, Tchécoslovaquie.

Chaperonnés par Dr Dregelyi dès notre arrivée, nous eûmes l'occasion de découvrir le pays de plaines à l'est du Danube, les collines de la Transdanubie, le lac Balaton avec ses nombreuses stations estivales sur les deux rives, et enfin Budapest formée par la réunion de Buda (Ville haute) sur la rive droite et Pest (Ville basse) sur la rive gauche du Danube.

D'une façon générale, la Hongrie était un pays agricole où la réforme agraire et la collectivisation accélérée par la création de coopératives dynamiques, avaient favorisé la culture des oléagineux (tournesol, colza), du blé, du maïs, du coton, de la betterave à sucre, à côté de grands vignobles et d'élevages bovin et porcin.

Dépourvue de ressources énergétiques (en dehors du lignite), réputée pour ses produits chimiques et ses textiles, la Hongrie dispose d'importantes réserves de bauxite et avait développé une importante sidérurgie, à base de fer importé, qui alimente des industries de transformation métallurgiques.

La Hongrie, république populaire depuis 1946, avait connu de terribles soubresauts en 1953-1955, durant la période de déstalinisation avec Imre Nagy.

L'insurrection hongroise fut noyée dans le sang par les troupes soviétiques en novembre 1956, suivie après par une politique libérale à l'intérieur et d'ouverture vers l'extérieur, animée par Janos Kadar, premier secrétaire du parti communiste, de plus en plus détaché du centralisme de Moscou.

Avant l'éclatement du bloc socialiste, la Hongrie était considérée comme la république populaire la plus avancée et la plus dynamique.

De passage à Paris, après la mission en Hongrie, nous avons retrouvé les représentants de SALA pour signer le contrat relatif aux laveries mobiles destinées aux nouvelles exploitations de Tiouit, Asfalou et Tizi Moudou, dans le Bougaffer, lançant ainsi les bases de plusieurs projets miniers du Groupe BRPM, renforçant et pérennisant nos excellentes relations avec les Suédois.

Au retour et sans attendre, les travaux de génie civil furent démarrés parallèlement aux préparatoires souterrains, à l'adduction d'eau, aux installations sociales et industrielles, et à la construction des logements.

Un chef de projet Zgounder, Aoulay, ancien responsable des services jour à la mine de Kettara, fut recruté et installé sur les lieux.

A Sidi Lahcen, la préparation de la mine et du carreau fut poursuivie avec le concours des équipes des centres miniers de Kettara et d'Aouli, suivie de l'acheminement sur les lieux des anciens équipements de la laverie de Draa Sfar en complément des matériels d'appoint neufs de l'usine de traitement.

La construction de la cité minière et l'aménagement de la voie d'accès goudronnée de 19 km à partir de la route Debdou-Mérija furent achevés dans les délais impartis à l'Entreprise Boutayeb de Taourirt.

A Aouli et Mibladen, l'exploitation des chantiers riches avait continué. Mais le plus urgent était la restructuration de la société, l'évaluation des réserves exploitables et des stocks magasin éparpillés à travers le vaste domaine minier.

Les usines de traitement dans les deux centres ne dégageaient que de maigres résultats en période de récession des cours du plomb, suivis d'une situation sociale instable en raison des agissements du personnel, connu de longue date pour être peu discipliné et souvent frondeur.

\*\*\*

Dans cette situation aux différentes exploitations, malgré de nombreuses petites tâches grises, ce fut une véritable période de grâce et de satisfaction profonde, tant la machine était bien huilée et les mécanismes répondaient de façon harmonieuse, au grand dam de nos détracteurs.

\*\*\*\*

A la fin du premier trimestre 1981, un voyage, avec Lhatoute, nous avait conduits à Amman pour participer aux conseils d'administration des filiales communes avec ARMICO (Zgounder et Sidi Lahcen) et au Congrès Minier Arabe.

Au terme des travaux du Congrès, nous avons visité les centres de production de phosphate de Hassa et le chantier des travaux de construction du projet de Potasse de la Mer Morte piloté par ARMICO, actionnaire majoritaire.

Après Amman, en transitant par Athènes et après des vols perturbés par le mauvais temps, j'avais rejoint l'équipe de la Division des Etudes et des Exploitations (DEE) à Budapest pour une actualisation du contrat avec la société NIKEX.

### *Une visite royale tant attendue*

Au retour des missions au Moyen Orient et en Hongrie, on nous annonça la visite du Roi Hassan II à Imiter dans le cadre de sa tournée dans les provinces d'Ouarzazate et Errachidia.

Ce furent un grand honneur et une énorme responsabilité pour le Groupe BRPM, et particulièrement pour la SMI, de participer à l'organisation de cette visite et de recevoir dignement le Souverain à la mine.

Ce fut l'occasion pour l'exploitation de faire peau neuve et de prendre un visage de vraie fête locale, sans perturber les activités traditionnelles de l'usine de traitement et de recherche minière aux différents niveaux dans les puits.

Voulant faire de ce grand événement la réelle consécration des efforts du BRPM dans le monde rural, et particulièrement dans la province d'Ouarzazate, nous avons consacré

plus de deux mois aux préparatifs, en relation avec le Ministère de l'Energie et des Mines, les autorités provinciales et locales, et les services du Protocole Royal et de la Chancellerie.

Personnellement, je fus à pied d'œuvre à Imiter pour une longue période, supervisant jour et nuit l'ensemble des opérations, mettant à contribution toutes les exploitations de la DEE, chacune chargée de suivre un volet précis de l'organisation.

Un remue-ménage effréné avait envahi Imiter, les équipes s'affairant pour aménager la piste d'accès, tracer le circuit de visite de la Grande Carrière et des installations de traitement, dresser les tentes sur les promontoires dominant la vallée, mettre en place les schémas explicatifs des activités du centre d'exploitation et ses projets de recherche et de développement.

Me trouvant un matin à l'usine de traitement, on me demanda par radio de descendre de toute urgence à Tinerhir téléphoner à mon ami et Secrétaire Général du BRPM, Rabah Bouchta.

Réellement, j'appréhendais, comme en 1965, un événement incertain et important qui pourrait engager mon avenir au BRPM.

Bouchta m'annonça, avec gentillesse et la délicatesse qui le caractérise, la décision du Ministre Saadi, de me proposer, en haut lieu, au poste de Directeur des Mines dans le cadre de la nouvelle restructuration du son Département, à savoir le Ministère de l'Energie et des Mines.

Tout de go, pris de cours, j'avais décliné cette proposition en notifiant ma préférence pour la poursuite de la réalisation des différents projets miniers du BRPM lancés par la Division des Etudes et des Exploitations (DEE).

Le Directeur de l'Energie, Esseddiqui et le Directeur Général du BRPM, Chahid, étaient revenus successivement à la charge, sans me convaincre, car réellement je ne voulais pas quitter le Groupe BRPM qui m'avait tant donné, et auquel j'étais resté attaché, sans discontinuité, depuis 1964.

Par ailleurs, l'ampleur et l'intérêt du travail à Imiter me subjuguèrent, car nous étions à l'orée d'une découverte majeure et de la mise en production de la mise en production d'une mine d'argent hors du commun.

En fin de matinée, le Gouverneur d'Ouarzazate, Boufous, me fit part de ma convocation au Palais Royal de Marrakech pour le lendemain, me demandant de prendre mes dispositions pour y être dans les temps.

C'était un oukase à ne pas discuter ; il fallait partir sans obtempérer.

Un sentiment d'amertume m'avait envahi, et avec regret j'avais quitté subrepticement Imiter dans l'après midi, après avoir informé de mon départ le responsable de l'exploitation, Hasnaoui, sans lui en donner les raisons, le chargeant de poursuivre normalement les préparatifs de la visite royale.

J'étais passé voir le gouverneur à Ouarzazate et récupérer une tenue traditionnelle avant de regagner Marrakech, très tard la nuit.

Le lendemain matin, après acquisition par précaution, d'une tenue habillée et à caractère officiel dans un magasin chic de Marrakech, j'avais rejoint le Ministre Saadi et mes amis du Ministère et du BRPM à l'Hôtel Badia, hôtel connu pour abriter les ministres à l'occasion de leur séjour dans la ville ocre.

Après une longue attente dans l'incertitude des événements, on nous annonça que seul le nouveau Directeur Général de l'ONAREP, Douieb, allait être reçu par le Roi, la nomination des autres hauts fonctionnaires étant différée à plus tard.

Ce fut une véritable douche froide pour nous, et pourquoi cet ostracisme ?

Le Ministre Saadi, lui-même, était désespéré et voyait probablement ses projets de restructuration de son Département compromis pour longtemps.

Dans cette situation frisant le cocasse, en groupe avec le Ministre, après un déjeuner rapide, nous avons rejoint Rabat, décontenancés, penauds et déçus, ne sachant comment expliquer à nos collaborateurs respectifs ce revirement inattendu de dernière minute, ou ce différé dans les nominations.

A Rabat, il fallait gérer la situation comme on pouvait, sans trop s'attarder sur les raisons de la décision royale, alors que les supputations battaient leur plein sur l'opportunité de la restructuration du Ministère de l'Energie et des Mines.

« Ce n'est que partie remise », avait clamé le Ministre Saadi, toujours calme, flegmatique et réfléchi pour la circonstance.

Durant mon séjour à Rabat, j'avais réexaminé le programme de la DEE, en matière d'études des projets de fonderies de plomb et de cuivre avec le responsable du Département, Haddadi, à la lumière des nouvelles données sur les cours de fusion du plomb et du cuivre.

Quelques jours après, la visite royale était confirmée par le Ministre Saadi, m'obligeant à repartir illico presto à Imiter pour activer les préparatifs de l'événement exceptionnel.

Comme auparavant, de nouveau nous avons travaillé dans la fébrilité en permanence, en essayant de ne négliger aucun aspect des préparatifs.

La maison d'hôtes fut totalement réaménagée, des meubles furent acheminés de Casablanca et les dispositions furent prises pour éviter tout ratage dans l'organisation de la visite royale.

Le jour J-1, le Ministre Saadi accompagné de ses collaborateurs du Ministère et des dirigeants du BRPM et de l'ONA, étaient venus à Imiter pour constater l'état de nos préparatifs et nous marquer leur grande satisfaction.

Par la suite, des agents de la sécurité et du Protocole Royal avaient inspecté les lieux, et donné leur bénédiction pour le circuit de la visite des lieux par Sa Majesté.

Les habitants de la région, les braves Aït Atta du Saghro, étaient là avec leurs tentes et leurs familles, leurs hallebardes.

Certains avaient marché sur plusieurs dizaines de kilomètres pour participer à la grande fête et assister à l'événement majeur dans leur circonscription.

Le jour J, Imiter avait revêtu son manteau des grandes occasions, le Ministre, le staff du BRPM, Chérif de l'ONA et les autres responsables du secteur minier étaient là, alors que les hélicoptères survolaient la région pour annoncer et devancer l'arrivée du Roi.

Nous étions tous inquiets pour la possible insuffisance dans la qualité de l'accueil, n'étant pas rompu à ce type d'événement.

« Tout est parfait, vous êtes à la hauteur de l'événement », me dit Zakaria, un des adjoints du chef de la Sécurité royale, Médiouri, comme pour mettre un terme à la terrible tension qui planait sur l'ensemble de notre équipe.



Le temps s'égrenait mais le Roi ne venait pas, jetant la consternation parmi nous, et ne sachant quoi faire et quelle attitude adopter.

On nous annonça malheureusement que, vu l'heure tardive et la nécessité pour le Roi de faire son entrée officielle à Tinerhir avant la tombée de la nuit, la visite d'Imiter était carrément annulée.

Ce fut pour nous une véritable douche froide et une profonde consternation, après tant de débauche d'énergie et de sueur pour accueillir l'illustre Hôte.

Les hélicoptères disparurent du ciel d'Imiter comme par enchantement, et très rapidement tous les dignitaires, les invités et les responsables du BRPM quittèrent les lieux, certains sans même nous saluer avant leur départ furtif.

Seules les équipes ayant abattu un travail gigantesque pour préparer la visite royale étaient demeurées sur place, gardant leur dignité et sans réaction déplacée.

Au loin à Tinerhir, on entendait les clameurs et les ovations de l'entrée royale, alors que pour nous la nuit fut bien triste sous les immenses tentes dressées comme par dérision sur les hauteurs qui dominent le village minier.

Les Aït Atta, venus de loin, qui étaient là depuis quelques jours, avec femmes et enfants pour admirer le Souverain, avaient rongé leur frein sans broncher, attendant avec un réel espoir une prochaine visite du Souverain dans leur réduit du Bougaffer et de l'Ougnat qui avait connu tant d'épopées et de résistance acharnée, dirigée par Assou Baslam, à l'occupation française de la région.

En groupe soudé, nous avons dîné tristement sous la tente officielle, en ressassant notre dépit de n'avoir pas reçu le Roi.

Le lendemain matin, après avoir reçu une délégation du personnel désireuse d'aller à Tinerhir se joindre aux festivités, nous sommes partis en groupe, visiter les chantiers des projets de Tiouit, Asfalou et le site de Tizi Moudou

Notre déplacement, provoqué par la situation de l'annulation de la visite royale, nous avait permis de nous rendre compte de l'état d'avancement des travaux, recenser les problèmes, les discuter et proposer sur le tas les solutions appropriées, oubliant quelque peu l'énorme déception de la veille.

Nous avons enregistré avec plaisir le respect des programmes et des plannings pour recevoir les unités mobiles de traitement des minerais par flottation.

De retour le soir à Imiter, on m'informa de la tenue à Rabat d'une réunion urgente sur Zgounder et Sidi Lahcen avec les représentants d'ARMICO et d'une mission en Roumanie pour examiner le devenir de SOMIMA avec nos partenaires.

J'avais quitté Imiter tôt, le cœur meurtri, avec le pressentiment de ne plus revenir dans une exploitation que j'avais intégrée à ma vie durant sept ans, mais heureux d'avoir vécu des moments inoubliables avec tous les responsables de la Division des Exploitations et des Etudes (DEE) dans les longs et fastidieux préparatifs de la visite royale.

Ces préparatifs, encore une fois sans perturber nos activités de production d'argent métal et de recherches souterraines, furent l'occasion d'apprécier, à sa juste valeur, l'esprit de communion et de symbiose régnant au sein de nos équipes.

Il ne servait à rien de le dire si, sur le terrain, rien de palpable n'était perçu.

A Imiter, tous nos cadres avaient participé par leur savoir et leur cœur à la préparation d'un événement inédit.

Même si la visite royale n'eut pas lieu, elle aura au moins permis à la jeune mine d'Imiter de se faire connaître et de "briller" non seulement par la richesse de ses minerais, mais aussi par la valeur, insoupçonnée pour certains, des jeunes équipes minières du BRPM et de ses filiales.

### *En Roumanie*

Après l'euphorie des années soixante dix, la mise en évidence des gisements de cuivre dans l'Anti Atlas du Sous, le développement des centres miniers d'Ouansimi et de Talat N'Ouamane par les équipes du BRPM, les activités de production de la société SOMIMA n'avaient jamais enregistré de réels résultats positifs.

A Ouansimi, malgré tous les efforts engagés pour réduire les charges de toutes natures, la situation avait continué à se dégrader, l'exploitation ne pouvant maintenir son activité sans l'apport de fonds propres par les deux partenaires (BRPM et GEOMIN) pour endiguer la crise devenue endémique.

La succession de responsables à la tête de SOMIMA (Karbid, Maghraoui, Lazaar) n'avait pas non plus amélioré la situation générale.

A Talat N'Ouamane, après la construction de la ligne électrique à partir de Taroudant, l'installation des stations de compression et la construction des logements, SOMIMA s'était retrouvée en face de sérieux problèmes de trésorerie ne permettant pas de prendre en charge les dépenses ordinaires de la nouvelle exploitation, complexés davantage par la dérive baissière des cours du cuivre sur le marché international des matières premières.

Du côté roumain, on avait enregistré une esquivé pour sauver SOMIMA de la banqueroute et un désir exprimé de se retirer en récupérant, autant que faire se peut, les créances en souffrance inhérentes aux livraisons des pièces de rechange.

Ce fut dans cette situation presque désespérée, qu'après l'annulation de la visite royale à la mine d'Imiter, j'étais rentré à Rabat, pour effectuer en compagnie de Lhatoute une mission en Roumanie.

L'objectif assigné à notre mission était d'examiner avec nos partenaires la situation et l'avenir de SOMIMA, à la lumière des résultats de plus en plus décevants enregistrés à Ouansimi, et de la mise en veilleuse de l'exploitation de Talat N'Ouamane, avec réellement peu d'espoir de reprise.

Nous fûmes chaleureusement accueillis par les responsables de GEOMIN et par le Directeur Général du grand district minier de Baia Mare.

A Bucarest nous avons essayé, sans beaucoup de succès, de clarifier la situation de SOMIMA avec nos associés, menés par Manescu et Radu, partenaires avec nous dans la création de la société au cours des années soixante dix.

A l'Hôtel Athénée, lieu de notre résidence, en plein centre ville de Bucarest (Bucaresti pour les Roumains), nous avons rencontré, Azzeddine Guessous, Ministre du Commerce et de l'Industrie, et Amraoui, ancien chef de la division DEPC du BRPM, nommé récemment Directeur de l'Industrie.

« Que faites-vous en Roumanie », nous dit de façon désinvolte Guessous, comme si notre présence dans la capitale roumaine le gênait ou l'importunait.

Nous avons préféré ne pas répondre, tout en me remémorant, pour ma part, l'attitude du Ministre El Kouhen à Vienne en Autriche, plusieurs années auparavant.

A Bucarest, capitale du pays, sur la rivière Dimbovita, sous-affluent du Danube, carrefour de l'Orient et de l'Occident, cohabitent des styles divers et des édifices de différentes époques, témoins d'un passé glorieux.

La ville réputée pour ses églises byzantines des 16<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles, fut dévastée par un tremblement de terre en 1977, et les édifices anciens remplacés par des grands blocs de béton du temps du maître absolu, Ceausescu.

Après Bucarest, nous avons entrepris dans le district de Baia Mare, non loin de la frontière hongroise, des visites de mines, d'usines d'enrichissement et de fabrication de matériels, suivies de randonnées à travers la campagne roumaine.

Nous avons, au cours de notre périple, découvert un pays dirigé d'une main de fer par Ceausescu, où l'agriculture collectivisée était basée sur la production des céréales (maïs et blé), des vins et l'élevage de bovins.

L'activité industrielle était fondée sur l'extraction du pétrole, gaz naturel, charbon, lignite, fer, plomb et zinc, permettant de développer la sidérurgie, les constructions mécaniques et la chimie.

Au plan historique, la Roumanie avait réussi au 19<sup>e</sup> siècle à échapper à l'emprise ottomane et avait entrepris de construire un rempart chrétien face à l'empire islamique de l'époque.

Les autorités officielles se faisaient discrètes sur la minorité musulmane essentiellement d'origine turque.

\*\*\*

En conclusion, aussi bien à Bucarest qu'à Baia Mare, nos discussions furent franches et amicales, sans pour autant déblayer le chemin tortueux de la gestion normale et régulière de SOMIMA.

Malgré toutes nos explications sur la situation difficile de celle-ci, les contacts avec les Roumains se révélèrent en définitive sans issue, le seul but de nos partenaires étant de se dégager de SOMIMA et de récupérer leurs créances.

Nous les avons quittés, convaincus que l'avenir de SOMIMA était sombre et qu'il urgeait de trouver une issue de sortie, sans quoi les problèmes allaient se perpétuer, s'alourdir et se compliquer.

Quelques mois après, l'activité de SOMIMA sera suspendue, et pour mettre fin à l'aterrissement de nos partenaires roumains et à une situation déplorable qui n'avait que trop duré, la liquidation de la société fut engagée et exigera, malheureusement, plusieurs années d'échanges et de discussions stériles.

Une grande épopée d'une importante mine de cuivre dans l'Anti Atlas occidental avait pris fin, dans l'amertume et le souvenir des agents du BRPM qui avaient si durement, et pendant de longues années, travaillé ou perdu leur vie dans les creusements de galeries, les fonçages des bures et des cheminées d'exploitation, et la construction des pistes d'accès difficile au gisement d'Ouansimi.

### *A la Direction Technique*

Comme l'avait affirmé le Ministre Saadi, à Marrakech, mon affectation au Ministère de l'Energie et des Mines n'était pas remise en cause, mais subissait seulement un report dont la durée demeurerait incertaine.

Aussi, en attendant de rejoindre le Ministère de l'Energie et des Mines, Chahid avait-t-il tenu, avec beaucoup de considération pour moi, à ce que mon intégration dans

L'Administration s'opéra à un niveau de responsabilité au BRPM plus élevé, et pour ce faire, je fus nommé Directeur Technique, avec pour missions principales :

- de superviser, coordonner et animer les activités du Bureau dans les domaines de l'exploration, de la recherche, des études et des exploitations minières,
- de continuer à assurer la pleine responsabilité des exploitations et des projets en construction relevant de la Division des Exploitations et des Etudes.

Un travail immense m'attendait, sans m'impressionner outre mesure, centré tout d'abord sur des réunions de coordination avec les responsables des divisions du Bureau pour suivre et dynamiser nos interventions, à tous les niveaux des activités techniques (prospections et recherches, exploitations et valorisation, acquisitions de matériel, suivi des travaux à la Base des Zaër, etc.).

Une nouvelle ère semblait démarrer où un véritable travail en synergie fut amorcé, associant les géologues, les mineurs, les traiteurs, renforcés par les services auxiliaires de la Base des Zaër.

\*\*\*\*

La période de congé annuel ordinaire m'éloigna pour quelque temps de cette activité trépidante, sans réellement penser à ce qui m'attendait au Ministère de l'Energie et des Mines, dans très peu de temps.

Lors de notre merveilleux séjour de vacances chez nos amis Preuilh, à Mésos, dans les Landes en France, ponctué de visites de la région du Sud Ouest et des contreforts des Pyrénées atlantiques, des ennuis cardiaques ressentis par mon épouse à l'occasion d'une escapade de plage, avaient perturbé notre séjour.

Après confirmés de ces ennuis par le médecin d'origine pakistanaise du village de Mésos, mon épouse fut admise d'urgence à Bordeaux à l'Hôpital du Haut Lévéque, où l'on décela un rétrécissement mitral aigu.

Sur le conseil des médecins, après un examen cardiologique approfondi, nous avons, illico presto, écourté notre séjour landais pour rentrer rapidement au Maroc.

De passage à Madrid, nous avons subi un weekend agité, durant lequel mon épouse fut admise dans le département des soins d'urgence pour un contrôle rapide.

Nous sommes rentrés à Rabat, après un passage en catastrophe à Ceuta.

A Rabat, après consultation du Professeur Mâazouzi responsable du Département Cardiologie à l'Hôpital Avicenne, il fut décidé de recourir à une opération pour dilatation de la valve mitrale.

Fatima encaissa le coup et partit à la table d'opération avec le sourire.

Je n'oublierai jamais toutes les marques de sympathie du personnel du BRPM à notre égard durant cette dure épreuve, et le nombre de donneurs de sang venus se présenter à l'hôpital Avicenne le jour de l'opération.

Le post opératoire fut long et difficile, et Fatima, femme battante en tout temps, mettra plus d'un an à se remettre en forme.

Des contrôles en France puis aux Etats-Unis lui avaient permis de traverser la période de grande déprime et d'angoisse.

Remise en confiance, retrouvant son dynamisme habituel, elle quitta définitivement le BRPM après plus de quinze ans de service pour s'adonner à une activité moins contraignante, en démarrant et en gérant avec fougue, en plein centre de Rabat, un magasin d'articles de cadeaux très apprécié.

## *Le départ du BRPM*

Au début du mois de septembre 1981, ma nomination au poste de Directeur des Mines étant confirmée, j'avais mis à profit mes derniers jours au BRPM pour régler les problèmes en suspens, clarifier la situation, revoir la situation du personnel pour laisser au relayeur à la Division des Etudes et des Exploitations un domaine transparent, assaini, loin des suspicions, des ragots et des cancans malveillants.

J'avais participé avec la Direction Générale à l'élaboration d'un nouvel organigramme de nature à répondre à l'émergence de nouvelles compétences et couper court à toutes les velléités de détournement du BRPM de ses objectifs réels.

Ainsi, au niveau des Exploitations, fut créée la Division des Exploitations (DEX) conduite par une équipe constituée de deux vétérans de la mine, Chabaâ et Nassir, avec mission de poursuivre l'œuvre de promotion et de développement du patrimoine minier du BRPM.

Quelques jours après, venant clôturer dix huit années au service du Bureau, j'avais fait mes adieux à l'occasion d'une réception pleine d'émotion, présidée par Chahid et Lhatoute promu Secrétaire Général à la place de Bouchta

Bouchta, le vétéran géologue, le professionnel aguerri de la géologie minière, était appelé à occuper le poste de numéro 2 à l'Office National de la Recherche Pétrolière, nouvellement créé, sur insistance du Ministre Saadi lui même convaincu que le Maroc était à la veille d'un développement majeur dans le domaine des hydrocarbures après les découvertes du secteur de Meskala près d'Essaouira.

J'étais parti du BRPM, le cœur serein, satisfait, heureux et honoré de laisser derrière moi plusieurs réalisations minières florissantes, et d'avoir pérennisé beaucoup d'amitiés à tous les niveaux et dans tous les domaines d'activité.

J'avais quitté le secteur de la recherche et de l'exploitation minières, en amorçant une réflexion prémonitoire sur ces deux activités complémentaires.

Ne faudrait-il pas réexaminer l'approche nationale de ces activités et régionaliser les travaux ?

Ne faudrait-il pas, par exemple dans l'Anti Atlas du Sous, engager une réflexion géologique plus complète du secteur ?

Ne faudrait-il pas aussi approfondir la connaissance des gisements (exploités déjà ou ayant fait l'objet d'études technico-économiques) en vue d'une mise en valeur dans le cadre d'une entité regroupant l'ensemble des usines de traitement au barycentre de ces gisements ?

La réflexion avait été amorcée.

# DEUXIEME PARTIE

\*\*\*

AU MINISTERE DE L'ENERGIE ET DES MINES

1981 – 1994

*PREMIERE PERIODE : A LA DIRECTION DES MINES*

*SEPTEMBRE 1981 – OCTOBRE 1992*

*DEUXIEME PERIODE : AU SECRETARIAT GENARAL*

*NOVEMBRE 1992 – AOUT 1994*

\*\*\*

## PREMIERE PERIODE : A LA DIRECTION DES MINES

SEPTEMBRE 1981 – OCTOBRE 1992

### RESUME

*Une nouvelle phase de ma vie professionnelle avait démarré dans un autre milieu et une nouvelle ambiance de travail, loin des chantiers, des exploitations, de la sueur et de la poussière.*

*Comme d'habitude, il fallait observer avant de commencer pour m'imprégner des méthodes d'action et de l'approche des programmes, en compagnie de personnes que je connaissais peu ou épisodiquement.*

*Bénéficiant, dès le départ de la confiance du Ministre Saadi, je m'étais attelé à la tâche avec la même détermination et la même volonté qu'en 1964 à mon entrée au BRPM.*

*Il fallait aller au devant des réalités sur le terrain, en poussant l'Administration des Mines à sortir de sa tour d'ivoire pour se frotter aux problèmes et éviter qu'elle ne fût traitée d'un manque de volonté et d'incompétence.*

*Ce faisant, pour ne pas être rejetés par le courant du progrès, nous avons décidé, tous ensemble à la Direction des Mines, de tout mettre en œuvre pour imprimer une dynamique nouvelle, en rapprochant davantage l'Administration des opérateurs miniers, éloignant les tendances à vouloir se comporter en prince de la décision.*

*J'avais consacré, personnellement, une partie de mon temps à essayer de dominer cette situation pour créer un climat de confiance indispensable à toute action de progrès, en multipliant les réunions d'information et les déplacements à travers le pays pour instaurer des relations de franche collaboration et d'amitié avec mes collaborateurs et les opérateurs miniers publics et privés.*

*Ainsi, des missions dans les centres de l'OCP avaient permis de rompre la barrière psychologique entre l'Administration des Mines et l'Office qui se tournaient le dos depuis longtemps, sans raison valable.*

*A l'occasion des visites chez les permissionnaires, publics et privés, nous avons montré notre souci de l'application de la législation et de la réglementation dans ses grands principes régaliens, sans vouloir perturber l'activité de production ou de retarder l'investissement par des procédures dépassées ou inadaptées.*

*Pour promouvoir la recherche minière, reconstituer les réserves exploitées et améliorer les procédés de valorisation, nous avons, de concert avec la profession minière, réaménagé le texte de la Provision pour Reconstitution de Gisement (PRG) pour le rendre plus attractif et plus incitatif.*

*Pour mieux faire apprécier l'action du Département, nous avons renforcé nos relations avec le Bureau International du Travail en matière de sécurité, d'hygiène et du milieu du travail.*

*Par ailleurs, nous avons organisé les journées géologiques et minières dans le cadre de synergie entre les opérateurs et intervenants nationaux, en associant de plus près l'Université et ses nombreux chercheurs.*

*Dans son rôle de conciliateur, la Direction des Mines avait arbitré dans deux différends opposant les Mineurs et la Fonderie et deux vétérans de la mine.*

*Les fermetures des exploitations minières, notamment de Kettara et Bouazzer, furent des moments difficiles à traverser, non seulement pour la profession minière, mais aussi pour l'Administration des Mines qui avait apporté sa contribution pour régler les problèmes de manière apaisée.*

*Avec l'arrivée en 1985 d'un ministre issu de l'OCP, nous avons poursuivi puis achevé l'élaboration du panorama de l'industrie minière nationale, grâce à la collaboration de l'ensemble du secteur minier.*

*En collaboration avec la Société de l'Industrie Minérale française, nous avons organisé le Congrès minier de Marrakech qui eut un succès considérable.*

*Durant une longue période, pour continuer à nous inscrire dans la mouvance du développement minier mondial, et pour lever les obstacles à la venue de nouveaux investisseurs dans le secteur minier national, nous avons poursuivi la refonte des textes régissant l'activité minière, et élaboré des projets de textes nouveaux.*

*L'arrivée en 1990 d'un ministre féru de communication et ma promotion en 1992 au poste de Secrétaire Général du Ministère, avaient permis de jeter les premiers jalons de la production indépendante de l'électricité, d'asseoir une politique énergétique orientée vers la mobilisation des ressources locales, la diversification des énergies utilisées et la maîtrise de l'énergie, et furent aussi l'occasion d'amarrer le Département au nouveau concept de la gestion rationnelle et équitable des ressources humaines.*

*A la fin de 1993, avec un nouveau ministre, ancien de l'OCP, mon action et mon dynamisme furent mis à rude épreuve, et marqués très rapidement du sceau de la mésentente, justifiant mon départ précipité d'un secteur où j'avais acté durant plus de trente ans.*

*Par ailleurs, il faut souligner qu'au cours de cette deuxième phase de ma vie professionnelle, plusieurs missions furent entreprises dans différents pays et différents continents pour tisser des relations fécondes et pérenniser les liens existants, faciliter la compréhension des problèmes posés par les développements miniers à travers le monde, renforcer et faire connaître la position du Maroc dans le contexte minier mondial, et inciter les investisseurs potentiels à venir s'implanter dans notre pays.*



## *Dans l'Administration*

Le 26 septembre 1981, au cours d'une cérémonie à l'Ecole Nationale de l'Industrie Minérale (ENIM), présidée par le Premier Ministre, Karim Lamrani, je fus installé officiellement dans ma nouvelle fonction de Directeur des Mines, en même temps que Karbid, Secrétaire Général du Ministère, Bouhaouli et Bensaïd, Directeurs de l'Energie et de la Géologie, Lhatoute, Secrétaire Général du BRPM, Esseddiqui, Directeur Général de la Société Nationale des Produits Pétroliers (SNPP) et Fakihani, Directeur du Centre de Développement des Energies Renouvelables (CDER).

Ces nominations étaient venues mettre fin à la longue attente, après le différé à Marrakech en avril 1981, et concrétiser la décision du Ministre Moussa Saadi de redynamiser l'activité au sein de l'Administration de son Département et des organismes publics dont il assurait la tutelle.

Le 1<sup>er</sup> octobre 1981 après midi, après mes adieux au BRPM, j'avais rejoint le Ministère de l'Energie et des Mines pour participer à une réunion présidée par le Ministre dans la grande salle attenante à son bureau, groupant tous les hauts responsables du Département et consacrée à "l'examen des problèmes en instance".

Dès les premières réunions, et à travers plusieurs interventions, le Ministre Saadi marqua la prééminence de la Direction des Mines, signe d'une confiance redoublée pour m'encourager à intégrer rapidement, sans complexe, les rouages de l'Administration de l'Energie et des Mines.

Une nouvelle phase de ma vie professionnelle avait démarré dans un autre milieu et une nouvelle ambiance de travail, bénéficiant au départ de la sollicitude bienveillante de mes amis du BRPM pour me permettre d'équiper mon bureau et mettre à ma disposition des moyens de transport.

Mes premiers contacts directs furent consacrés aux responsables de la Direction des Mines, suivis du passage dans tous les services et les bureaux, pour connaître de visu tous mes collaborateurs et pour m'imprégner de l'atmosphère régnant au Ministère.

Par la suite, ce furent les réunions spécifiques avec les divisions, les services centraux et les services régionaux, ayant toujours en mémoire la formule lapidaire et toute pleine de bon sens, d'un vieil ami « il faut d'abord observer avant de commencer ».

« N'y allez pas trop vite en besogne, ne brûlez pas les étapes, les fonctionnaires sont durs à manier, car leur ôter des habitudes ancrées est une opération bien difficile » m'avait dit et conseillé quelqu'un d'averti et connaissant les arcanes et les rouages de la Fonction publique.

Alors, j'avais d'abord observé attentivement, tout en me fixant un court délai pour pénétrer vraiment la "Maison des Mines".

Au cours du mois d'octobre 1981, à peine installé à la Direction des Mines, je fus remis un moment dans l'ambiance de la Direction Technique du BRPM pour participer à une mission en Belgique avec le Directeur Général Chahid et ses collaborateurs des Divisions des Participations et de l'Exploration minière.

Reçus à Bruxelles avec beaucoup d'égards par les responsables de l'Union Minière Belge (actionnaire de référence de la Royale Asturienne des Mines, elle-même actionnaire de la Société de Jbel Aouam), nous avons examiné avec eux les possibilités réelles de coopération dans la réalisation du projet de fonderie de cuivre et au plan de commercialisation des minerais produits par les sociétés filiales du Bureau.

Un dîner nous avait regroupés avec nos hôtes au domicile de l'Ambassadeur du Maroc, Sebti, pour marquer notre désir partagé de renforcer nos relations.

## *Aux Etats-Unis pour les schistes bitumeux*

Mon installation au Ministère étant à peine achevée après les multiples réunions et briefing d'information, et en pleine euphorie des projets de valorisation des schistes bitumeux, une mission, présidée par le Ministre Saadi, nous avait conduits du 31 octobre au 14 novembre 1981 aux Etats-Unis pour relancer la coopération bilatérale, notamment au plan de l'énergie, des mines et de la géologie.

Les participants au déplacement furent les Directeurs du Ministère et des représentants du BRPM, de l'ONAREP et des Charbonnages du Maroc.

A Washington nous avons rencontré les responsables du Département Fédéral de l'Energie et de la Banque Mondiale, pour examiner avec eux les domaines de coopération en matière de recherche pétrolière, de développement des schistes bitumeux, d'approvisionnement du Maroc en charbon vapeur américain.

Partout, nous avons trouvé une oreille attentive et de très bonnes dispositions pour accompagner notre pays dans ses efforts de diversification et de développement de ses ressources minières et énergétiques.

Outre les différentes réceptions des Autorités fédérales et du secteur privé et le fastueux dîner à l'Ambassade du Maroc, nous avons été au musée de l'Espace, au Smithsonian Institut, à l'Université de Georgetown, avant d'être reçus par le Chef adjoint de la Commission de l'Energie du Congrès au célèbre Capitol Hill, berceau de la démocratie nord américaine.

De Washington nous avons rejoint Los Angeles et installés dans un grand hôtel, à proximité du lieu où fut découvert l'or noir en Californie.

Au siège de la société TOSCO, accompagnés par André Azoulay, chargé de mission du groupe Paribas, nous avons examiné avec nos hôtes la situation énergétique dans le monde à la lumière de l'envolée des prix du pétrole brut et de son impact sur les économies mondiales.

Les Américains étaient convaincus de la nécessité urgente de trouver des énergies de substitution au pétrole dont les réserves aux Etats-Unis s'érodaient à vive allure et inexorablement, les nouvelles grandes découvertes se faisant rares.

Puis, nous avons été, successivement au musée de paléontologie, au centre d'études sur les schistes bitumeux d'Occidental à Irvin, et au mythique parc d'attractions de Disneyland dans les faubourgs de Los Angeles.

Notre séjour en Californie s'était achevé par une visite au site du réacteur de recherche TRIGA, d'une puissance de 1,5 Mégawatt, installé en pleine Université de San Diégo, analogue à celui que notre pays avait commandé à la société General Atomics et qui sera mis en place dans le secteur de Rabat.

Il nous avait semblé que l'effroi et la peur, créés autour de l'installation d'un réacteur TRIGA à proximité du centre urbain de Rabat Agdal, étaient donc à écarter.

A Denver (capitale du Colorado), nous avons effectué une visite au centre de recherche de TOSCO, suivie d'un déplacement aux installations de la société Energetics International qui développait un grand centre de recherches sur les énergies renouvelables et la protection de l'environnement.

Dans le secteur du Colorado central, dans la région de Grand Junction, plusieurs milliards de dollars étaient déjà investis dans la construction accélérée des aéroports, des autoroutes, des routes et de véritables centres urbains.

Sur les sites de schistes bitumineux, de grandes ossatures minières, tels les grands puits d'extraction, les galeries d'évacuation des produits abattus, et l'acquisition de puissants matériels miniers, avaient été déjà ou en cours de réalisation.

Sur les lieux, la frénésie était telle qu'en atterrissant le matin sur une piste sommaire à Grand Junction, nous avions décollé en fin d'après midi de la même piste entièrement asphaltée et équipée pour recevoir des avions moyen courrier.

A Anvi Point, la société PARAHO avait entrepris les essais d'exploitation en souterrain des schistes bitumineux par la méthode des chambres et piliers, et procédait à l'extraction de l'huile contenue dans la roche (kérogène) par pyrolyse selon la méthode "in situ", laissant les résidus sur place pour ne pas perturber l'environnement.

Malgré ce grand branle-bas, les Américains du Département de l'Energie étaient prudents et considéraient que le boom pétrolier ne devait pas s'éterniser, et que le cours du brut devrait revenir à court terme à des niveaux raisonnables.

« Les schistes bitumineux, ce n'est pas pour maintenant, nous en reparlerons bien plus tard, le pétrole a encore de l'avenir et de beaux jours devant lui », nous avait toutefois lancé un technicien averti.

Nous avons appris, peu de temps après notre passage au Colorado, que les gigantesques investissements engagés par les Américains dans tous les domaines étaient abandonnés et l'extraction à grande échelle de l'huile à partir des schistes bitumineux renvoyée aux calendres grecques pour longtemps encore.

Etait-ce une prémonition ou une simple réflexion d'expert ?

Pour clôturer notre mission aux Etats-Unis, nous nous sommes rendus, dans les environs de Denver, au Centres d'étude sur les énergies renouvelables (photovoltaïque, éolien) pour apprécier l'évolution des techniques et des équipements en vue de leur introduction éventuelle au Maroc.

\*\*\*\*

En conclusion, la mission aux USA reste pour moi un merveilleux souvenir, tant par l'intérêt divers et varié des visites, que par la bonne ambiance et l'esprit de camaraderie et d'entente cordiale, notamment avec mes collègues les Directeurs de l'Energie et de la Géologie, Bouhaouli et Bensaïd, que je découvrais pour la première fois avec beaucoup de sympathie et d'amicale considération.

Pour sa part, le Ministre Saadi, durant toute la mission, fit preuve de grandes qualités de cœur et de bonne compagnie.

Au cours du vol Los Angeles-Washington, il nous gratifia même d'un numéro de prestidigitation avec des billets de dix dollars, concurrencé un moment par le chef de cabine enchanté de se retrouver parmi des passagers aussi gais et décontractés.

Il convient de souligner, après la mission et les essais de valorisation à Timahdit par le procédé T3, que le grand espoir placé dans l'exploitation des schistes bitumineux au Maroc sera de courte durée.

Notre pays continuera malheureusement à dépendre largement de l'importation de ses besoins en produits énergétiques (pétrole, gaz et charbon).

### *A Abou Dhabi*

Au Ministère, les missions se succédaient sans se ressembler, mais toujours dans une ambiance bon enfant.

Ainsi, en début décembre 1981, après de multiples réunions et briefings sur les problèmes urgents relatifs à la préparation du budget 1982 du Ministère, et la fermeture

de la mine de Kettara, j'avais fait partie de la délégation ayant accompagné le Ministre, Saadi, à la réunion annuelle des Ministres arabes des Ressources Minières, à Abou Dhabi.

Omar Mhamdi, Directeur de Cabinet, et Bensaïd, Directeur de la Géologie, faisaient partie du groupe.

Après un transit par Paris, Dahrân et Dubaï, nous sommes arrivés à Abou Dhabi, capitale fédérale des Emirats Arabes Unis, et installés luxueusement et confortablement dans un immense hôtel de grande classe au centre ville.

Il faut rappeler que la Fédération des Emirats Arabes Unis, constituée en 1971, correspond à l'ancienne Côte des Pirates, qui regroupe les émirats de Abou Dhabi, Dubaï, Adjman, Fujairah, Charîqa, Ras El Khayma et Oul Qaywayn.

La Fédération est gouvernée par un conseil composé des cheikhs de chaque émirat et un gouvernement fédéral installé à Abou Dhabi, présidé par le Cheikh Zaïd ben Soltane Al Nahyane.

Pays relativement libéral, les Emirats Arabes Unis dont la population était estimée à l'époque à 1,5 millions d'habitants dont 80% d'étrangers, avaient accueilli des cadres et travailleurs étrangers (Indiens, Iraniens, Pakistanais), réels artisans de la rapide et fulgurante prospérité de ce pays où les autochtones, sponsors et animateurs lointains, bénéficiaient de fabuleuses rentes de situation.

Dès le lendemain de notre arrivée, était apparu au grand jour le peu d'intérêt professionnel du grand forum des Ministres arabes des Ressources Minières.

Les discussions d'abord à huis clos entre pays membres de l'Organisation des Pays Arabes Exportateurs de Pétrole (OPAEP), furent suivies secondairement par le survol furtif, voire désinvolte, durant moins de deux heures, des problèmes inhérents aux ressources minières dans le monde arabe.

Il nous était apparu de prime abord que la Mine était réellement le parent pauvre du monde arabe, et tout particulièrement des pays du Golfe riches en hydrocarbures.

Dans cette situation, après en avoir informé le Ministre Saadi, nous avons mis à profit notre séjour pour découvrir la cité d'Abou Dhabi.

La ville, en plein développement le long du Golfe arabo persique, à la lisière des étendues de sable blanc, dominée par ses gratte-ciel, disposait d'infrastructures modernes (autoroutes, ponts, viaducs) réalisées grâce aux immenses revenus pétroliers.

La végétation, luxuriante pour un pays de sable et aride, faisait l'objet d'une attention particulière par irrigation "au goutte à goutte" avec de l'eau provenant des installations de dessalement.

Dans les jardins des belles et grandioses villas, toutes de marbre blanc de Carrare, en bordure de mer, les tentes en poil de chameau rappelaient aux nouveaux riches Bédouins leurs habitudes ancestrales de nomades.

Au principal quartier d'Abou Dhabi, surnommé "le Bombay arabe", la population d'origine indienne, majoritaire, contrôlait toutes les activités commerciales et les mouvements d'affaires florissants dans cette partie de la péninsule arabique, plus tournée vers l'Inde et l'Iran que vers le monde arabe.

Après notre tour de ville, nous fûmes reçus à déjeuner par l'Ambassadeur du Maroc, en présence du commandant Hamid Laânigri, chef de la mission de gendarmes marocains chargés de former les escouades de gardes autochtones de la sécurité du Cheikh Zaïd.

Notre retour, via Paris avec la Gulf Air, fut perturbé par le mauvais temps en Europe, entraînant la fermeture des aéroports de Paris et le détournement de notre vol sur Londres où nous avons passé la nuit avant de rentrer à Rabat.

### *Une nouvelle structure à la Direction des Mines*

L'année 1981 s'était achevée comme je l'espérais, avec mon intégration effective et sans réels problèmes ou avatars dans les rouages et les arcanes de l'Administration, impulsée et renforcée par la confiance renouvelée du Ministre Saadi et par les nombreux contacts amorcés et poursuivis avec tous les acteurs du secteur minier national.

Dès lors, j'étais encouragé à continuer sur la voie du travail assidu et permanent, malgré quelques freins à certains niveaux de la hiérarchie, notamment aux services extérieurs, que j'avais tenu à traiter avec beaucoup de rigueur, en rappelant à l'ordre, notamment pour l'exemple, le chef du service régional des mines de Marrakech, quelque peu désinvolte et indiscipliné..

Sans baisser les bras, il fallait « secouer le cocotier » et aller de l'avant pour améliorer la situation existante, en poussant les cadres à sortir de leur tour d'ivoire, et les convaincre d'aller au devant des réalités sur le terrain, se frotter aux vrais problèmes du secteur minier, pour éviter qu'ils ne fussent traités d'un manque de volonté et de disponibilité, ou d'incompétence.

Dans un premier temps, il fut décidé de rendre l'information facilement accessible pour permettre de rapprocher l'Administration du secteur minier, sans attendre qu'il vienne à elle parce que contraint de subir les "décisions du prince".

Des réunions, tenues selon un programme qui se poursuivra régulièrement jusqu'à mon départ en 1992, avaient permis à tous les responsables de la Direction de travailler en équipe, d'exposer leurs problèmes, leurs préoccupations et leurs doléances en toute transparence et amitié.

Au cours de ces réunions périodiques, j'avais redoublé de patience, mais aussi de fermeté pour ramener à la raison certains responsables récalcitrants aux changements, éloigner les menées pernicieuses, les lenteurs et les domaines réservés, et inaugurer une période de travail de groupe et d'équipe réellement soudée et entreprenante.

Mais je restais convaincu que cette nouvelle approche de notre travail ne pouvait donner ses fruits que si les membres composant le staff de la Direction des Mines s'engageaient, sans détours, sur une voie où l'intérêt général primait avant l'intérêt personnel dont étaient affublés certains responsables.

Il nous fallait rompre avec l'immobilisme et la routine et essayer de construire intégralement une méthode de travail à partir de principes fondamentaux, évitant de s'empiler sur les dispositifs anciens, tout en n'occultant pas certaines avancées avec mon prédécesseur Karbid élevé au rang de Secrétaire Général du Département.

Ce fut le crédo de nos réunions, auquel les chefs des divisions, des services et des bureaux avaient adhéré, me semblait-il.

Toutefois, par précaution, la solidité de mes convictions profondes, pour un réel besoin d'adaptation de l'Administration des Mines, était toujours accompagnée du doute quant à la réactivité du personnel dont j'ignorais encore les réelles motivations et le degré de sensibilisation au changement des méthodes de travail, d'analyse, de concertation et de décision.

M'ayant fait une idée plus précise de l'état des lieux, nous avons, tous ensemble, élaboré un plan d'actions pour 1982, axé sur les différents volets d'intervention

extérieure de la Direction des Mines, en collaboration avec les différentes composantes du secteur minier national.

Ainsi, aux plans du Patrimoine minier, de l'Inspection du travail, de la Commercialisation, du Suivi des investissements, des Explosifs et des Machines à vapeur et à pression de gaz, nous avons réagi vigoureusement pour apprécier à leur juste valeur les problèmes en suspens ou occultés depuis des décennies.

A titre d'exemples, le suivi et la mise à jour des dossiers des permis miniers s'opéraient après de longues périodes insupportables pour les opérateurs miniers, et certaines machines à vapeur et à pression de gaz n'avaient pas été contrôlées depuis plus de 27 ans.

Ce faisant, pour ne pas être rejetés par le courant du progrès, nous avons décidé de tout mettre en œuvre pour oublier le passé allant à rebours de l'évolution.

Après l'accord du Ministre Saadi, et pour insuffler un sang nouveau en responsabilisant les cadres et en imprimant une dynamique nouvelle à notre action, la restructuration de la Direction des Mines fut adoptée, enregistrant :

- la création d'un poste d'Attaché à la Direction, chargé du suivi des activités régionales et administratives, dévolu à El Mtahri, ingénieur géologue, ancien chef du service de la valorisation minière, remplacé par Khatib, ingénieur des mines,
- création de bureaux spécialisés au sein des Divisions de la Gestion minière et de la Valorisation Minière,
- création de nouveaux services régionaux dans les provinces non dotées, et élargissement des attributions des chefs de services régionaux pour renforcer la présence de l'Administration, tout en recentrant leur mission régalienne pour être des facilitateurs pour les opérateurs miniers.

Dans cette nouvelle organisation, le travail me semblait de plus en plus serein, chacun étant responsabilisé, nul besoin d'être derrière les gens tout le temps.

Pour ma part, à travers ma disponibilité et mon entrain de tous les jours, je devais donner l'exemple et représenter une force de proposition acceptée par tous, au lieu de me contenter de donner seulement des ordres.

Je considère qu'à travers la répartition et la déconcentration claires des tâches, on peut stimuler les initiatives individuelles porteuses de progrès et d'innovation.

Mais le déséquilibre entre la nouvelle structure créée et les moyens disponibles à la Direction des Mines, demeurerait une des causes fondamentales de la maîtrise insuffisante des problèmes et de la difficulté à réaliser des plans d'actions conformes aux nécessités de notre développement.

J'avais consacré une partie de mon temps à essayer de dominer cette situation pour créer un climat de confiance indispensable à toute action de progrès, en multipliant les déplacements à travers le pays pour apporter un plat d'informations considérables, nécessitant une analyse profonde et objective, et pour instaurer des relations de franche collaboration avec tous les opérateurs miniers.

De toutes ces actions, loin de la villégiature et de la sinécure, au contact des hommes sur les chantiers et dans les mines, j'avais tiré une immense satisfaction, car elles furent des occasions d'échanges d'idées et une source inépuisable d'enseignements pour l'Administration des Mines que nous voulions plus ouverte et plus attentive aux problèmes du secteur minier.

Aussi, avais-je décidé de multiplier et généraliser les sorties sur le tas, sans privilégier aucun secteur, tout en incitant les responsables et les cadres de la Direction des Mines à faire de même pour mieux connaître le secteur minier en assurant un contrôle d'accompagnement et non un contrôle tatillon, source de blocage, de découragement et de perturbation des initiatives des nombreux promoteurs.

### *Aux Etats-Unis pour le charbon et les phosphates*

Début janvier 1982, après plusieurs réunions de travail houleuses sur le devenir de la mine de pyrrhotine de Kettara en présence des représentants de l'OCP et du BRPM, et sur instructions du Ministre Saadi, j'avais conduit une mission aux Etats-Unis, accompagné de Kanouni Administrateur Délégué des Charbonnages du Maroc (CDM), Houdaygui chef de division à la Direction de l'Energie, et Aouad, Directeur Général de la société Sococharbo, filiale des CDM spécialisée dans l'importation des charbons de toutes catégories.

Le programme de notre mission axée sur d'éventuelles importations de charbon vapeur américain pour les besoins des centrales électriques de l'Office National de l'Electricité (ONE), comprenait des réunions de travail dans la capitale fédérale, des visites de mines de charbon, le port de Baltimore et des contacts à Denver au Colorado et à Salt Lake City en Utah.

A Washington, sous un froid intense, coïncidant avec la présentation du rapport sur l'état de l'Union du Président, Reagan, nous avons examiné avec les Départements de l'Energie et du Commerce et l'Association Nationale des Producteurs et Exportateurs de charbon, les possibilités et les conditions d'approvisionnement de notre pays en charbon vapeur américain.

D'après Aouad, les propositions et les conditions américaines étaient intéressantes, mais il fallait être plus regardant au niveau du transport rendu Maroc.

Ensuite au Geological Survey à Reston, dans la périphérie de Washington, nous avons rencontré les responsables pour lancer la coopération au plan de la cartographie géologique et du patrimoine minier.

Dans l'ensemble, nos interlocuteurs américains étaient ravis de l'évolution de la coopération entre nos deux pays en matière d'énergie et de mines, et s'étaient engagés à encourager et favoriser nos contacts directs avec les producteurs et exportateurs de charbon vapeur.

Ainsi, non loin de Harrisburg, dans les Appalaches, important bassin houiller ayant donné leur nom à un relief classique, couverts d'un immense manteau de neige nous avons visité une mine d'anthracite pour apprécier les méthodes d'abattage et la productivité de mineurs américains sans commune mesure avec nos standards et nos performances à la mine de Jérada.

Au retour de Harrisburg, l'avion, un bimoteur à hélices, après avoir survolé à plusieurs reprises le National Airport à Washington par suite de mauvais temps, avait finalement pu atterrir en catastrophe quelques moments après le "crash" du vol d'Air Florida dans la rivière Potomac.

Aux aéroports où régnait une atmosphère de débâcle généralisée, nous étions bloqués avec des milliers de passagers dans l'impossibilité de regagner la ville, en raison des accidents de métro et de l'interruption du trafic sur les principaux ponts enjambant le Potomac et menant au centre de Washington.

Après plusieurs heures d'une attente infinie, à seize personnes dans un seul taxi, nous avons, heureux et soulagés, pu rejoindre péniblement, sous la neige, l'Hôtel Johnson and Johnson, non loin de la Maison Blanche et du Centre Kennedy.

Le lendemain, les conditions atmosphériques déplorables sur le Nord et le Centre des Etats-Unis, ayant persisté, notre programme au Colorado, en Utah et au port de Baltimore fut annulé sine die.

Après de nombreux contacts d'Aouad avec des fournisseurs de charbon de Sococharbo, nous avons opté pour des visites d'une mine d'antracite en Alabama, à forte concentration de méthane récupéré comme gaz de ville, d'une cokerie à Birmingham et du port de Mobile sur le Golfe du Mexique, régions où le climat était beaucoup plus clément.

Par la suite, spécifiquement pour Houdaygui et moi-même, un déplacement nous avait conduits aux exploitations de phosphates près de Lakeland en Floride, et à l'unité de récupération d'uranium à partir des phosphates, installée par la société Gardinier à proximité de la ville de Tampa sur le Golfe du Mexique.

Dans son usine, la société Gardinier récupérait l'uranium contenu dans les phosphates, sous forme de "yellow cake" qui, après plusieurs cascades de transformation et de centrifugation, était enrichi pour devenir un combustible utilisé dans les centrales nucléaires aux Etats-Unis.

Le même procédé était envisagé pour les phosphates marocains qui contiennent plus de 100 g d'uranium par tonne d'acide phosphorique.

Nous fûmes particulièrement impressionnés par l'ampleur des exploitations de phosphate noyé, titrant 30%BPL, nettement moins riche que le phosphate marocain.

Nous avons noté l'intérêt accordé par les grandes sociétés minières aux problèmes de pollution, de recyclage des eaux, de préservation de la nature et de restauration des sols, en application de la loi de 1978 adoptée par l'Etat de Floride.

Cette loi imposait une taxe de 10% sur la valeur du phosphate rocheux extrait, consacrée au réaménagement des sols endommagés par l'exploitation minière, les sols récupérés étant affectés à des zones d'habitat, de loisirs, d'arboriculture et d'élevage.

Nous avons admiré de belles fermes d'orangers et d'immenses ranchs à bétail sur le site des anciennes découvertes complètement transformées, assainies et réaménagées avec beaucoup de réussite et de goût.

\*\*\*\*

De cette mission aux USA, nous avons retenu que :

- dès lors que le pétrole a perdu l'avantage d'être une énergie bon marché, la question du retour au charbon se posait, et le Maroc devra faire partie des pays consommateurs de charbon pour produire une électricité meilleure marché,
- à qualité égale, le charbon vapeur américain rendu en Europe, était moins cher que les charbons européens, en raison du volume immense des réserves en place aux Etats-Unis, de la qualité des gisements, de la mécanisation, mais aussi de la grande productivité des mineurs américains,
- des mesures devraient être adoptées par l'Etat marocain pour aligner la taxation du charbon sur celle du pétrole, aménager et améliorer les infrastructures portuaires, notamment à Mohammedia, puis plus tard à Jorf Lasfar, pour satisfaire les besoins des centrales thermiques de l'ONE,

Ces dispositions étaient jugées nécessaires pour que la conversion au charbon des centrales électriques, des cimenteries et des sucreries placées dans le contexte des économies d'énergie, fût possible et profitable.

- en matière de phosphates, les Américains attachaient une attention particulière aux problèmes de l'environnement et de préservation des sols.



Ce qui nous interpelle à fournir un effort considérable au niveau de l'Etat et de l'OCP pour résoudre les problèmes liés à la restauration des sols des zones de Khouribga, Youssoufia, Benguérir et Boucraâ.

L'OCP était disposé à sauter le pas pour améliorer l'aspect du paysage des sites d'exploitation pour les transformer en zones d'intérêt économique en lançant des opérations de reboisement.

Mais est-ce que l'Etat acceptera de renoncer à une partie des dividendes engrangés pour l'affecter à la restauration des zones concernées ? Là, réside le véritable problème.

De Floride, après avoir transformé mes billets d'avion, j'avais regagné New York, puis Paris en avion Concorde.

Ce dernier m'avait paru moins impressionnant et moins attrayant, l'accueil au sol et le service à bord devenant presque anodins, loin des merveilleuses conditions du premier vol en supersonique de Mexico à Paris en 1978, avec Rabit d'Atlas Copco.

### *En Tunisie*

Après le déplacement aux Etats-Unis et la mise en place de la nouvelle organisation à la Direction des Mines, il fallait, en février 1982, accompagner de nouveau le Ministre Saadi, pour une mission en Tunisie à laquelle avaient participé aussi les Directeurs, Bensaïd et Bouhaouli, et Bouchta, Secrétaire Général de l'ONAREP.

La mission visait le renforcement des relations bilatérales dans les domaines des mines, de la géologie et de l'énergie.

A Tunis, en marge des réunions plénières des délégations présidées par les Ministres de l'Energie et des Mines des deux pays, nous avons rencontré nos homologues tunisiens pour approfondir davantage avec eux nos relations et dresser les plans d'actions futurs.

Nous avons circulé pour visiter la Mosquée Zitouna, datant du 9<sup>e</sup> siècle, le Palais de Bardo, la Médina, avant d'aller au port de la Goulette, Carthage, Gammarth, et à Sidi Bousaïd, village perché au-dessus du golfe de Tunis.

Ce village méditerranéen, unique en son genre, avec ses maisons de charme d'un blanc éclatant, sent bon le jasmin et accueille des milliers de touristes en guise d'exotisme et de doux farniente.

Dans une ambiance où se mêlent le mystère oriental et le charme andalou, on y croise aussi la jeunesse dorée tunisienne et des artistes, venus comme nous, siroter le thé aux quignons de pin et menthe au Café des Nattes aux fenêtres et portes peintes en bleu, couleur de la Méditerranée.

Au deuxième jour, à Bizerte, ancienne base française sur la Méditerranée, au débouché du lac de Bizerte, ville martyre bombardée par l'aéronavale française lors du soulèvement de la population de 1961, nous avons visité le centre sidérurgique El Foulad qui assurait une grande partie des besoins tunisiens en produits sidérurgiques ronds et fils machine.

Le lendemain, nous avons rejoint par avion le champ pétrolier d'El Borma en plein Sud, dans le Grand Erg oriental, produisant 3 millions de tonnes de brut/an.

Le champ pétrolier avait fait l'objet d'une exploitation controversée entre la Tunisie et l'Algérie qui avaient fini par trouver un accord amiable après la délimitation laborieuse des frontières entre les deux pays.

Au retour d'El Borma, spécifiquement pour Bensaïd et moi-même, un déplacement nous avait conduits, non loin de la frontière avec la Libye, à la grande Sebkha de Zarzis,

objet d'une petite exploitation de chlorure de sodium et d'études d'extraction de saumures diverses.

De retour vers Tunis par la route, nous avons admiré la côte méditerranéenne et l'île de Djerba, à l'entrée du Golfe de Gabès.

Djerba, à l'entrée du Golfe de Tunis, couverte de palmiers, grand centre touristique et de pêche, avec ses nombreuses plages de sable à Homt Souk, lieu de villégiature et d'escapade des touristes européens, est connue pour ses potiers à Guellala, petit village où subsistait encore une petite communauté berbère.

En passant par Gabès célèbre par sa palmeraie, Sfax (port phosphatier, industries chimiques), Kairouan (Mosquée), Sousse sur le golfe de Hammamet (mosaïques romaines) et Nabeul (poteries), nous avons noté l'effort consacré au développement de la campagne tunisienne ainsi que les remarquables infrastructures d'accueil le long de la Méditerranée pour accueillir plus de trois millions de touristes, dans un cadre enchanteur et surtout bon marché.

Très tôt, les Tunisiens avaient misé sur le tourisme de masse à des prix abordables au plan des séjours et du transport aérien.

Au dernier jour de notre mission, avant un grand dîner en notre honneur, la signature d'un protocole avait marqué le désir des deux pays de mettre tout en œuvre pour renforcer et développer la coopération dans les domaines de l'énergie, de la géologie, des mines et de la formation des cadres.

Nous avons noté avec regret, qu'aussi bien à l'arrivée, comme au départ, l'Ambassadeur du Maroc, Taz, invisible durant tout notre séjour, sans le moindre geste à l'égard de la délégation de son pays, n'avait pas daigné être à l'aéroport pour nous accueillir et nous saluer.

L'Ambassadeur s'était borné à accompagner le Ministre Saadi lors de l'audience accordée à ce dernier par le Président Bourguiba.

Par contre, il était à l'aéroport pour accueillir le Général Kabbaj, Inspecteur Général des Forces Royales Air, de passage dans la capitale tunisienne.

Avec le Ministre Saadi et Bouchta, nous avons transité par Paris avant de regagner Rabat, le reste de la délégation optant pour le vol direct Royal Air Maroc du lendemain pour Casablanca.

### *Développement de la coopération avec les Etats- Unis*

Après la mise en place de la nouvelle organisation à la Direction des Mines, les inaugurations des mines de cuivre de Bleïda et d'or de Tiouit dans le Bougaffer étaient venues concrétiser l'effort de développement minier consenti par SOMIFER et SODECAT dans la province d'Ouarzazate.

Bleïda, exploitation modèle réalisée dans le cadre de la coopération franche et loyale entre le BRPM et le Groupe ONA, de par la qualité et l'importance de ses réserves fut la plus grande mine de cuivre du monde arabe.

Elle était aussi, dans un environnement semi-désertique, un exemple de centre minier moderne sous tous les aspects de l'exploitation souterraine, du traitement des minerais de cuivre par flottation différentielle, de l'infrastructure sociale et de la gestion locale de proximité dynamique.

Pour son inauguration, les personnalités furent transportées par avion Hercules C130 affrété pour l'occasion, à partir d'Ouarzazate, avec atterrissage sur une piste existante, agrandie et aménagée pour l'événement.

La réactivation de la mine d'or de Tiouit, résultat des travaux assidus de SODECAT, filiale à 100% du BRPM, fut plus modeste, car pour accéder au gisement il faut emprunter, à partir de Boumalne du Dadès, une piste toute en lacets vers Iknoune, chef lieu du Bougaffer et centre de la tribu des Illemchane, importante fraction de la grande Confédération des Aït Atta.

L'événement minier avait enregistré la présence de l'Amghar Aherdane et de Abdelkrim Ghellab, idéologue de l'Istiqlal, tous les deux venus pour se remémorer la période de la guerre du Bougaffer où la puissante armée d'occupation française, avec son aviation et son artillerie lourde, avait été tenue en échec par les guérilleros Illemchane menés par le grand résistant Assou Baslam.

\*\*\*\*

Après ces inaugurations, à la demande du Ministre Saadi, j'avais entrepris en juin 1982 un voyage aux Etats-Unis, en vue de développer et pérenniser avec le Bureau of Mines nos relations spécifiquement minières.

Ces relations étaient lancées en 1978 par des missions américaines venues au Maroc s'informer sur les potentialités minières, et participer à des journées d'études sur l'exploitation minière et les possibilités d'investissements.

Elles furent sérieusement activées en novembre 1981 par la visite du Ministre Saadi et d'une importante délégation dans le cadre du développement des schistes bitumineux, et poursuivies en janvier 1982 par une mission consacrée aux conditions d'approvisionnement du Maroc en charbon vapeur.

A Washington, retrouvant Bensaïd, Directeur de la Géologie, nous avons pris contact avec le Bureau of Mines, le Geological Survey, l'USAID, la Banque Mondiale et des représentants du secteur privé (Union Carbide) pour examiner les possibilités réelles de coopération, notamment aux plans des phosphates, de la formation des cadres et des échanges d'informations réguliers sur l'activité minière et géologique .

Auprès de nos interlocuteurs du Bureau of Mines, représenté par Shekarshi, ingénieur des mines d'origine iranienne, et du Geological Survey, nous avons rencontré une oreille très attentive en matière d'échanges d'informations et de documentation sur les phosphates, les métaux de base et la sécurité minière.

Après Washington, accompagné de mon fils Karim, et poursuivant la tournée des centres de recherche relevant du Bureau of Mines, nous avons été à Minneapolis et Salt Lake City, puis à Los Angeles et Las Vegas.

A Minneapolis, dans le Minnesota, sur le fleuve Mississippi, connue pour son Université et son musée, le Bureau of Mines développait un vaste programme de recherche sur la foration et le traitement des minerais de fer et la mise au point de machines de mine assurant les meilleures conditions de sécurité et d'hygiène.

A Salt Lake City, capitale de la secte des Mormons, fondée en 1847, près du Grand Lac salé sur lequel se déroulaient les essais de voiture fusée, le centre de recherche du Bureau of Mines, mondialement connu, réalisait d'importantes investigations sur les substances minérales stratégiques (cobalt, nickel, molybdène, vanadium) et les métaux précieux (or et argent).

A Los Angeles et Las Vegas dans le désert du Nevada, centre touristique et de jeux de hasard, un séjour d'agrément avait satisfait la curiosité de Karim, féru de cinéma hollywoodien, de Disneyland et des machines à sous.

A Las Vegas, dans la précipitation, oubliant nos billets d'avion à l'hôtel, nous avons failli rater l'avion sur Washington, si ce n'était la gentillesse d'un chauffeur de taxi noir qui était allé les récupérer avant le départ du vol de Delta Airlines.

\*\*\*\*

Plus tard, en mai 1984, au cours d'une autre mission, j'étais revenu aux Etats-Unis puis au Portugal, en réponse à l'invitation du Bureau of Mines et du Directeur Général de la Géologie et des Mines du Portugal, Pereira.

A Washington, nous avons fait le point des relations existantes, déjà étroites avec le Bureau of Mines, en matière d'échanges d'informations et d'expertise.

Avec la Banque Mondiale, nous avons analysé les conclusions peu reluisantes du rapport élaboré par ses experts sur le secteur minier marocain de CADETAF.

A Martinsburg, au sud de Washington, répondant à une invitation du Groupe CADEX après la tenue d'un séminaire sur les explosifs organisé à Mohammedia, auquel avait participé un expert américain, nous avons visité l'usine de fabrication d'explosifs de Potomac River appartenant au groupe Dupont de Nemours

Dans ce centre, étaient étudiés et développés des explosifs sans nitroglycérine, aux performances supérieures à celles de la dynamite classique.

De retour des Etats-Unis et transitant par le Portugal, en prévision d'une mission du Ministre Saadi, j'avais effectué un déplacement dans les trois principales mines du pays : Panasquera (wolfram), Aljustrel (pyrite) et Neves Corvo (cuivre), projet en cours de développement avec le BRGM français.

Au Portugal, la mine avait réellement besoin, plus que jamais, d'un réaménagement de ses vieilles structures.

Le grand projet de cuivre de Neves Corvo était le prélude à une véritable révolution des esprits dans les exploitations souterraines du pays.

Dans les différents centres miniers, je fus accueilli par les premiers responsables portugais avec des égards exceptionnels, et souvent en famille.

### *A Genève : au Bureau International du Travail (BIT)*

Avant mon arrivée à la Direction des Mines, le Bureau International du Travail avait déjà pris les contacts avec le Maroc pour l'organisation en novembre 1982 d'une journée de réflexion sur la sécurité, visant à sensibiliser les employeurs, les travailleurs et les délégués à la sécurité sur les problèmes inhérents à la sécurité et l'hygiène dans les entreprises minières nationales.

Peu de temps après cette journée qui connut un grand succès, j'avais conduit une mission à Genève à laquelle avaient participé le Chef du Service de l'Inspection du Travail, Belahcen, et Naji, représentant du BRPM et de ses filiales.

L'objectif assigné à notre mission était d'examiner avec le BIT l'organisation d'un grand séminaire international sur l'Hygiène et la sécurité dans les mines, associant des pays africains et européens.

Un programme fut arrêté à cet effet, visant la lutte contre les risques professionnels et la sensibilisation des responsables des entreprises, des travailleurs et des délégués chargés des problèmes de sécurité et d'hygiène dans les mines.

A Genève, nous avons enregistré la bonne disposition du BIT à nous apporter son concours dans les domaines de l'information et de la documentation, relatives aux expériences vécues dans d'autres pays.

Sur le chemin du retour, j'avais transité par Marseille, et en compagnie d'Abdelhaq Bennani, Chef de la Division de la Valorisation Minière, nous avons visité l'usine de fabrication des explosifs de Saint Martin de Craux.

Dans ce centre, nous avons pu apprécier les conditions de production, de manutention et de stockage des explosifs, trois opérations qui devront être la préoccupation majeure dans les usines des Groupes CADEX et SCAM implantées dans la région de Casablanca, à Tit Mellil et Bouskoura.

### *Visites historiques à l'OCP*

En décembre 1982, je m'étais rendu dans les exploitations et les centres de Khouribga (Oulad Abdoun), de Youssoufia (Gantour), Benguerir, Jorf Lasfar et les Embarquements à Casablanca

En janvier 1983, j'avais participé avec le Directeur Général, Lamrani, à l'inauguration du renforcement de la voie ferrée, Youssoufia- Safi.

En février 1983, en compagnie de mon fils Karim, je m'étais rendu à l'exploitation de Boucraâ et aux installations de Phosboucraâ à Laayoune.

Alors que nous visitons les installations de Phosboucraâ, près du port de Laayoune, guidés par le Directeur Nacer, un ancien camarade de la Promotion Mohammed V de l'Ecole Mohammedia, nous avons appris la mort, après une longue maladie, du prince Moulay Abdellah, frère du Roi Hassan II.

Après les missions à l'OCP, j'eus le sentiment d'avoir rompu une barrière psychologique entre l'Administration des Mines et l'Office qui se tournaient le dos depuis longtemps, sans raison valable.

J'avais rencontré partout des amis, des camarades d'Ecole, et constamment, je fus accueilli chaleureusement avec les honneurs et la considération dus à ma charge de Directeur des Mines, représentant de l'Administration de tutelle.

Karim Lamrani était lui-même satisfait de la tournure prise par les relations avec le Ministère et m'avait exhorté à continuer sur la même voie.

« Vous faites du bon travail, continuez dans la même direction, vous êtes bien apprécié dans le secteur minier », me dit-il, à l'occasion d'une de mes visites au centre de Youssoufia et de l'inauguration du renforcement de la nouvelle ligne de chemin de fer vers Safi, en présence du Ministre des Transports, Mansouri.

Mon initiative fut unanimement appréciée, et nos relations avec le premier groupe minier national étaient revenues à leur normalité, à la satisfaction de tous, et particulièrement du Ministre Saadi et de Guerraoui, chef du Secrétariat du Directeur Général de l'OCP, devenu désormais mon interlocuteur.

Pour ma part, je fus réellement enchanté et fier de découvrir les grandes réalisations de notre pays dans le domaine des phosphates et de leurs dérivés, et d'apprécier les programmes de développement du Groupe OCP pour les cinq prochaines années aux plans de l'exploitation et de la valorisation minières.

### *Chez les permissionnaires et au secteur artisanal*

Outre les déplacements dans les exploitations relevant des Offices de l'Etat (OCP et BRPM) et du Groupe ONA, les visites des mines du secteur privé furent organisées pour rester informé des problèmes et participer à la recherche des solutions appropriées, mais aussi pour inciter les cadres de la Direction des Mines à s'impliquer davantage et à être au fait des véritables problèmes et des enjeux de la Mine nationale, créatrice de richesses, et d'emplois, et contributrice au développement régional.

Mon premier souci, tout en étant sourcilieux sur l'application de la législation et de la réglementation dans ses grands principes d'allocation des salaires, de vie décente, de sécurité et d'hygiène, était de ne pas perturber l'activité dans les exploitations, d'éviter

de retarder l'investissement par des procédures dépassées ou inadaptées, des fois non maîtrisées par nos cadres eux-mêmes.

Ainsi, des missions avaient concerné les domaines des petits permissionnaires, entre autres :

- Tanfit, gisement de cuivre et barytine, dans la vallée de l'Agoundis, près d'Ijoukak exploité par Haj El Baz, vieux routier de la mine, dans le cadre de sa société, la SOCOMIS, avec des réserves de 55.000 tonnes à 2,5% de cuivre et 30.000 tonnes de barytine de densité 4,15,

- Matate et Lalla Aziza, gisements de barytine respectivement près d'Asni et Imi N'Tanout, où les réserves étaient estimées à plus de 350.000 tonnes, exploités et développés par la société SMBA dirigée par un jeune promoteur dynamique, Larbi Belghiti, assisté de Mhamed Bennani, lui-même exploitant minier.

- Sel d'Ahl Draa à 11 km de Demnate, domaine couvert par un très ancien droit coutumier accaparé durant des décennies par le Pacha de Marrakech, El Glaoui qui avait dépossédé, à son profit, par la ruse et la force, les propriétaires légitimes.

Au fond de la mine, j'avais vu à l'oeuvre des vieillards en train de débiter des plaques de sel que des adultes et même des enfants transportaient péniblement sur leur dos déjà voûté, sur plusieurs dizaines de mètres de plan incliné.

Dans ce centre, au fond de l'exploitation, on avait l'impression d'être au Moyen Age, mais aussi que les ouvriers vivaient et mourraient sur les lieux de production.

Au jour s'opérait la vente de plaques de sel gemme à des acheteurs peu scrupuleux de Marrakech et Béni Mellal.

- Aguerd N'Tazoult, ancien chantier du BRPM dans le Haut Atlas, à 17 km de Zaouiat Ahensal, d'accès difficile par une piste de 75 km à partir d'Ouaouiizeght, passant par Tillouguite, où l'amodiatore El Ghazi exploite depuis 1970, de manière semi-artisanale, un gisement de zinc de bonne teneur.

- Salines Souk Larbaa du Gharb, à 3 km de la localité, en bordure de la route de Tanger, sur la rive droite de l'Oued Mda, exploitées en carrière dans une structure anticlinale de type diapir par le permissionnaire Lamrani de Marrakech, et par les habitants du douar Doun Bourk.

La production était de l'ordre de 2.500 tonnes par an, sous forme de blocs de sel gemme dissous par jets d'eau, recueilli ensuite dans des bassins de décantation, puis mis en sacs dans une petite unité de conditionnement.

Lors de notre visite, avec Hakkaoui, Chef du Service du Patrimoine Minier, lui-même originaire de la région, nous avons pu régler les problèmes de délimitation entre les exploitants, en litige depuis des lustres.

- Lac Zima, en bordure de la route Marrakech-Safi, l'exploitation du sel porte sur 600 hectares d'eau de hauteur variable en fonction de la pluviométrie.

Le Lac, alimenté par une circulation d'eau salée souterraine en provenance de la plaine de Chemaïa, produit du sel de qualité avec une teneur de 96% Na Cl.

Jusqu'en 1939, l'exploitation appartenait au Makhzen qui mettait en adjudication le domaine tous les trois ans.

En 1947, avec la création de la Société Chérifienne des Sels, associant le BRPM aux Salins du Midi français, le domaine fut transformé in fine en concession attribuée au BRPM en 1950.

La production, estimée à 20.000 tonnes en 1986, est utilisée essentiellement par les sardiniers de Safi et les conserveurs d'olives de Marrakech.

- Le secteur de CADETAF, où la situation critique dans laquelle se débattait le monde des artisans avait justifié le suivi permanent et rapproché de cette zone appelée, depuis sa création et son extension à jouer un grand rôle socio-économique dans les provinces d'Errachidia et Figuig.

La mauvaise gestion et le manque de contrôle rigoureux, après le départ des équipes du BRPM au cours des années soixante dix, avaient entraîné une situation de gabegie doublée d'incurie, et terni profondément l'image de la Centrale auprès des vrais artisans mineurs honteusement exploités par plusieurs "requins" de la région de Béni Tadjit.

Ces derniers, après avoir acheté les productions de calamine (carbonate de zinc) aux artisans mineurs, les écoulaient ensuite sur la base de fausses teneurs élevées, occasionnant pour la Centrale des manques à gagner et des déficits importants que les subventions de l'Etat ne pouvaient couvrir indéfiniment.

Une action énergique fut entreprise pour mettre fin à ces agissements contraires à l'éthique dans la profession minière, en éloignant l'intermédiation, et en faisant ainsi bénéficier les véritables artisans des retombées de leur dur labeur.

### *En Suède*

En mars 1983, à la demande du Ministre Saadi, une mission fut entreprise en Suède avec le concours de son Ambassadeur à Rabat, Linqvist, et d'Atlas Copco Maroc, pour étudier les problèmes de muséologie, de patrimoine minier et d'environnement dans les mines suédoises connues pour leur fermeté dans la protection de la nature et du traitement approprié de "l'après mine".

La visite de la mine expérimentale d'Atlas Copco à Stockholm, nous avait fourni moult informations pour un aménagement du musée souterrain que le Ministre avait décidé de réaliser dans l'enceinte du bâtiment du siège de l'Agdal.

Atlas Copco s'était engagé à nous fournir gratuitement du matériel d'exposition, des plans d'aménagement, des maquettes, etc.

Par ailleurs, des séances de travail furent tenues à Stockholm et Uppsala avec des experts en matière de protection de l'environnement, de législation minière, d'inspection du travail, d'exploitation et de commercialisation des minerais.

Le séjour à Stockholm s'était achevé par une visite à l'épave d'un ancien navire immobilisé dans un des chenaux et transformée en musée de la mer.

Avec nos différents hôtes suédois, nous nous sommes accordés pour échanger les informations, les statistiques et les expériences dans ces domaines importants.

\*\*\*\*

Je reviendrai en Suède en mars 1984, sur invitation des autorités de ce pays, accompagné par le Directeur Général d'Atlas Copco Maroc, Brogli, pour visiter, sous la neige, des centres de recherches et des usines de fabrication de matériels miniers dans la périphérie de Stockholm, à Uppsala, Sala, Sandvik, Boliden.

J'avais achevé ma tournée par Shleftea en bordure de la Mer Baltique en allant à l'unité de fusion du cuivre et du plomb selon le procédé Kaldor.

Au retour de Suède, j'avais transité par Paris pour un déplacement, en compagnie d'Ali Yousfi, Président du Groupe CADEX à Casablanca, aux usines d'explosifs d'Ablon en



Picardie et de Herry près d'Auxerre, pour m'informer sur les mesures adoptées par les producteurs dans le cadre de la refonte du règlement minier français intervenue en 1980.

\*\*\*\*

En été 1984, après un déplacement rapide à l'unité de fabrication d'explosifs à Brigues en Suisse, et sur invitation du Directeur Général d'Atlas Copco Maroc, Brogli et de son épouse, nous avons, mon épouse et moi, été accueillis très chaleureusement en Norvège et en Suède par les sociétés Volvo BM, Alvénius et Atlas Copco, firmes fabricants de matériel de mines et de génie civil.

### *Fermetures de mines*

Les moments les plus tristes de la vie d'un ingénieur des mines sont les fermetures ou les mises en veilleuse des exploitations minières.

Personnellement, habitué depuis mon entrée au BRPM à rechercher des gisements, à les étudier, à les développer et à les mettre en production, en créant des emplois et de la richesse, ce furent pour moi de véritables cas de conscience et de réels déchirements de devoir participer à l'extinction définitive d'activités minières remontant souvent à plusieurs décennies.

Kettara, la première mine concernée à mes débuts à la Direction des Mines, avait fait l'objet de travaux de recherches de cuivre en 1930, d'exploitation en 1938 et 1940 des minerais de fer (hématite, pyrite et ocre) dont les prix étaient alors rémunérateurs pour la société d'exploitation, la Compagnie Minière Marocaine.

A l'épuisement des réserves d'ocre et de pyrite, au sommet du gisement, Kettara, dans sa partie inférieure, avait vécu plus de vingt ans en fournissant de la pyrrhotine au complexe chimique de Safi, dans des conditions financières très inconfortables pour la société d'exploitation, SEPYK, filiale du BRPM et de l'OCP.

La découverte des grands gisements de soufre au Canada, en Irak, en Pologne et l'extraction rentable du soufre à partir du gaz, avaient sonné le glas de la pyrrhotine, minéral polluant et ferrugineux.

Kettara, longtemps adulé par les équipes du BRPM, centre de formation d'une pléiade d'ingénieurs et de techniciens des mines, ne s'en remettra plus jamais.

La décision en juin 1982 de la fermeture de la mine fut marquée par une période de grande tension entretenue et attisée par le comportement des syndicats et des représentants du personnel.

Au cours de réunions interminables à la Direction des Mines, ce furent souvent des palabres, des joutes oratoires et des discussions stériles et irréalistes, dominées par la démesure et la démagogie.

Après de nombreuses réunions à la Direction des Mines avec le BRPM et l'OCP, les deux principaux actionnaires de la SEPYK, puis par la suite avec les syndicats (UMT notamment), il fut décidé, au final et après consensus, d'arrêter l'activité de production de pyrrhotine, d'indemniser le personnel et de recaser une centaine d'agents aux Charbonnages de Jérada et aux Phosphates de Youssoufia, les ingénieurs et les cadres réintégrant le Groupe BRPM sans grande difficulté.

Une activité sporadique avait été maintenue aux Ateliers pour répondre à des demandes spécifiques, les logements furent cédés symboliquement au personnel et les bâtiments administratifs octroyés à la Commune de Kettara.

Les équipements (matériel de mine, machines d'extraction, usine d'enrichissement, etc.) furent démontés puis dispatchés dans les autres mines du Groupe BRPM au fur et à mesure des besoins.



Bouazzer pour sa part, l'une des plus anciennes mines du Maroc moderne, était l'origine de l'érythrine (arséniate de cobalt) utilisée comme raticide et insecticide par les habitants de la région.

L'arséniate de cobalt vendu sur les souks et à Jemaâ El Fna à Marrakech fut à l'origine de la découverte du minerai de cobalt dans les années 1928-1930 dans le secteur de Bouazzer, dans la boutonnière du Grara.

Avec l'épuisement des réserves du centre de Bouazzer, les nouveaux gisements d'Ighthem, Aghbar, Ambad, Tamadrost, Tarouni et Oumlil avaient pris le relais.

En mars 1983, en période d'effondrement des cours du marché mondial du cobalt, et après un effort exceptionnel de recherches, les réserves économiquement exploitables étant pratiquement épuisées, la mise en veilleuse des centres miniers fut décidée dans la discrétion, la dignité et la compréhension des deux antagonistes (la société CTT, filiale du Groupe ONA et les Syndicats de toutes obédiences),

L'arrêt de l'exploitation fut officiellement enregistré et accepté par les parties concernées, en présence du Gouverneur de la province d'Ouarzazate, Boufous, de Chérif, Directeur du Pôle Mines de l'ONA et de moi-même en tant que représentant de l'Administration des Mines.

Les cadres et plusieurs dizaines d'ouvriers furent recasés aux mines de Bleïda, El Hammam et Imiter.

L'arrêt de l'activité aux deux centres de production de Kettara et Bouazzer fut un coup sévère pour le secteur minier avec la disparition de plus de 1.500 emplois.

Le Maroc minier doit beaucoup à l'expertise acquise dans ces deux mines par plusieurs dizaines d'ingénieurs, de techniciens et ouvriers spécialisés qui viendront enrichir et renforcer les équipes en charge des nouveaux projets développés en communs par le BRPM et l'ONA.

La mine de Bouazzer sera réactivée à la fin des années quatre vingt pour répondre à la demande du client chinois, et après la conclusion avec lui d'un contrat basé sur un cours du cobalt intéressant et rémunérateur, justifiant la reprise de l'exploitation dans certains quartiers abandonnés à cause du niveau non rémunérateur de leurs teneurs.

### *Réaménagement de la PRG*

Sensibilisés par les problèmes regrettables des fermetures des mines, mais aussi désireux de promouvoir la recherche minière pour reconstituer les réserves exploitées et améliorer les procédés de valorisation, nous avons, de concert avec la profession minière, réaménagé le texte de la Provision pour Reconstitution de Gisement (PRG) datant de septembre 1958, pour le rendre plus attractif et plus incitatif, notamment au plan de la transformation des minerais et de la participation dans d'autres sociétés de développement minier et paraminier.

En effet, en dehors de l'OCP et de certains grands groupes miniers, les sociétés minières seules n'étaient pas en mesure de faire face aux investissements lourds que nécessite l'industrie de transformation.

Par ailleurs, l'excentricité géographique des mines ne devait pas se traduire par un isolement effectif sur le plan économique, mais plutôt devait être accompagné et assuré d'un environnement adéquat pour inciter et encourager les opérateurs miniers à entreprendre avec plus d'ardeur, les actions de développement minier, moteur d'un grand nombre d'activités créatrices d'emplois et de richesses.

Avec l'appui déterminé du Ministre Saadi et de l'Association des Industries Minières dirigée avec grande compétence par Taïb Skalli, lui-même ancien Directeur des Mines, le nouveau texte fut rapidement approuvé par le Gouvernement, à la grande satisfaction de tous les opérateurs dans le secteur de l'industrie minière.

C'est ainsi que le taux de provision avait été porté à 25% du chiffre d'affaires au lieu de 15% en vigueur, et que la durée de validité et d'utilisation avait été portée à 5 ans, avec utilisation de 50% du montant accordé pour le développement des réserves globales des gisements miniers.

Ce réaménagement avait, en son temps, permis de constituer de confortables réserves financières en période de hauts cours, et de faire face à des périodes de déprime, contribuant ainsi à la découverte et au prodigieux développement des mines de Hajar, Imiter, El Hammam, Touissit, Assif Imider, Tiouit, entre autres.

De plus, une nouvelle dynamique avait été imprimée à la recherche minière tous azimuts, augurant d'une nouvelle ère pour l'exploitation et la valorisation minières dans notre pays.

### *Au Moyen Orient*

En avril 1983, j'avais participé en Arabie Saoudite au séminaire sur la technologie minière dans le monde arabe et son évolution historique, organisé par l'Organisation Arabe des Ressources Minières (OARM) dirigée par Alaoui Mhammedi.

Bensaïd, Directeur de la Géologie, et Lhatoute, Secrétaire Général du BRPM, avaient, aussi participé à ce Séminaire à Djeddah.

Comme à l'accoutumé dans les réunions interarabes, une bonne partie du Séminaire fut consacrée aux discours creux, à des recommandations de peu d'intérêt et à des réceptions interminables.

A la fin du Séminaire, et comme pour apprécier le "grand potentiel minier" de l'Arabie Saoudite, des déplacements furent organisés au gisement d'argent de Noqrah, et à Mahd Addahab, mine d'or remontant à l'époque de la Reine de Saba, sur la piste des anciennes caravanes venant du Hadramaout en direction de la Syrie.

A Mahd Addahab, nous avons noté la dérobade déguisée des ingénieurs des mines et des géologues saoudiens pour nous accompagner dans la visite des travaux souterrains.

Des cadres suédois et français et des ouvriers philippins assuraient la direction et l'exécution des travaux miniers.

Le programme de visites n'avait pas été mené à son terme en raison du mauvais temps qui avait sévi en Arabie Centrale, nous empêchant d'atterrir à Jbel Sayid, gisement polymétallique (plomb, zinc).

Sur les lieux, les travaux de recherches minières étaient dirigés par Fauvelet, ancien Directeur Technique du BRPM, détaché sur place par le BRGM France pour assurer le suivi et la conduite des travaux.

Fauvelet était venu à Djeddah nous saluer et remémorer avec nous la période où il officiait au BRPM.

En vérité, malgré les déclarations des Saoudiens désireux avant tout de montrer la diversité des ressources naturelles de leur pays, les potentialités minières de l'Arabie Saoudite sont bien modestes et ne représentent en valeur que quelques minutes de pompage des immenses réserves en hydrocarbures.

A Djeddah, avec Lhatoute, grâce à l'intermédiation d'Alaoui Mhammedi, Secrétaire Général de l'Organisation Arabe des Ressources Minières (OARM), nous avons été reçus par Ghazi Soltane, Vice Ministre des mines pour examiner les possibilités de coopération au plan des travaux miniers en Arabie Saoudite.

Mais nous constaterons par la suite, malgré les promesses et les bonnes paroles, qu'au Moyen Orient, on préférerait traiter avec les Occidentaux plus souples et moins retors.

Dès lors, le BRPM malgré son immense expérience et sa notoriété, n'avait jamais pu pénétrer le vaste marché saoudien des travaux souterrains.

Durant notre séjour, nous eûmes la chance d'accomplir en compagnie d'officiels saoudiens, "la Omra" dans des conditions très agréables, en nous rendant à La Mekke, puis en avion à Médine, deuxième ville sainte de l'Islam.

\*\*\*\*

Par la suite, plusieurs missions m'avaient donné l'occasion de retourner au Moyen Orient, dans l'espoir de développer et de promouvoir la coopération, avec les autres pays arabes, notamment :

En Jordanie, qui avait abrité à Amman le Séminaire sur le cuivre et le plomb dans le monde arabe, organisé par l'Arab Mining Company (ARMICO).

La participation marocaine à l'événement fut nombreuse, diversifiée et appréciée à tous les stades (exposés techniques et économiques, géologie minière et structurale, plans d'action, recherche et développement).

Pour la première fois, j'avais assisté à une manifestation arabe enrichissante, dénotant la maîtrise par ARMICO du savoir organisationnel et technique.

Au terme du Séminaire, une visite du grand projet de potasse de la Mer Morte nous avait montré les efforts consentis par ARMICO dans la valorisation des eaux saturées en sel, à proximité de la frontière avec Israël, non loin du site biblique de Sodome et Gomorrhe.

A Bahreïn, en compagnie de Chahid, Directeur Général du BRPM, nous avons essayé, dans la capitale Manama, ville organisée à la britannique, d'intéresser, mais sans succès, les promoteurs du Golfe au financement des projets miniers marocains.

Par la suite, dans cet ancien protectorat britannique, devenu indépendant en 1971, riche en pétrole, nous avons visité des installations sidérurgiques et métallurgiques approvisionnées en fer d'Australie et en alumine de Guinée, et réalisées sous la supervision d'un expert algérien, Omar Grine.

L'investissement nous avait semblé disproportionné pour un petit pays comme Bahreïn, et de rentabilité douteuse en période de crise internationale dans la sidérurgie et la métallurgie.

Il faut rappeler que Bahreïn est archipel du Golfe Persique, proche de l'Arabie Saoudite, à laquelle il est relié par un pont de 28 km, intensément fréquenté dans les deux sens durant les week end,

En Arabie Saoudite, venant de Bahreïn, après une escale dans l'immense aéroport de Ryad, nous avons gagné Djeddah pour rencontrer le Vice Ministre saoudien des ressources minières, Ghazi Soltane et les représentants de la Banque Islamique disposée-nous disait-on-à financer des projets miniers.

Nos multiples contacts furent malheureusement stériles, malgré les promesses vaseuses et les bonnes intentions.

Le BRPM, échaudé une deuxième fois, fera son deuil de ses espoirs au Moyen Orient et ne tentera plus ce type d'intervention auprès des pays du Golfe, probablement réfractaires, comme en 1983, à toute intervention minière marocaine.

A Amman en Jordanie, après l'Arabie Saoudite, nous avons rencontré les responsables d'ARMICO conduits par Tabet Taher, en vue d'élargir et raffermir notre coopération concernant les exploitations de Zgounder et Sidi Lahcen et les programmes de recherches sur d'autres gisements dans le cadre de la Société SOMIL, filiale du BRPM et d'ARMICO.

Une randonnée touristique fut organisée pour nous sur les bords de la Mer Morte, lac biblique de Palestine, à salure très forte, où se déverse aux environs de Karamah, le Jourdain, fleuve mythique prenant sa source au Golan syrien occupé par Israël depuis la guerre des Six Jours en 1967.

Karamah, célèbre pour son agriculture riche, ses domaines de bananiers, d'orangers et de maraîchages, fut le théâtre, après la guerre des Six Jours, d'affrontements sanglants entre l'armée israélienne et les Palestiniens appuyés par les forces jordaniennes.

Nous avons admiré, du bord de la Mer Morte, à plus de 390 en dessous du niveau de la Méditerranée, le merveilleux coucher du soleil sur Jérusalem, qui de loin nous paraissait haut perchée, alors que des enfants jordaniens se baignaient en toute innocence dans les eaux saturées, faisant penser à un bain d'huile.

Les Israéliens veillaient au grain, avec le survol en permanence de la zone par des avions de reconnaissance Hercules C130.

Nous sommes passés à proximité du pont Allenby, du nom du maréchal anglais ayant contraint les Turcs à évacuer la Palestine.

Cet ouvrage quasi branlant, vestige désuet de l'occupation britannique de la Palestine, était le seul lieu de passage entre la Jordanie et les Territoires Occupés par Israël depuis 1967.

Le pont Allenby venait rappeler aux visiteurs que cette terre baignée d'histoire, berceau des trois religions monothéistes, est secouée en permanence par les soubresauts et les affres de la guerre ouverte ou larvée que se livrent, sans répit depuis des décennies, les Arabes et les Juifs.

En méditant sur cette situation regrettable, on peut affirmer que seuls les rayons de la paix sont en mesure d'enrayer ces rancunes qui aveuglent les peuples arabes et le peuple israélien, et qui continuent à détruire leurs enfants.

En route vers Amman, nous avons traversé une zone de vallées boisées, de cultures en terrasses rappelant étrangement la région du Rif.

Amman, en profitant du conflit irako-iranien et du trafic Aqaba-Bagdad, était une ville phagocytant son environnement immédiat, et déployant ses quartiers résidentiels et administratifs sur les collines.

Le soir, nous fûmes conviés à un dîner amical et décontracté au domicile de Tabet Taher, en présence du staff d'ARMICO, mené par le vétéran et toujours affable Taissir.

Le lendemain, nous avons quitté Amman pour Paris, avec une courte escale à l'aéroport de la capitale syrienne, Damas.

*Au Troisième Séminaire de l'Ecole des Mines de Paris*

Au cours du premier trimestre de 1983, dans le cadre de notre plan d'actions, j'avais effectué plusieurs visites dans les mines du BRPM, du Groupe ONA et de l'OCP, accompagné des cadres de la Direction des Mines chargés du suivi des investissements, de l'Inspection du Travail et du Patrimoine Minier.

Par ailleurs, la tenue des réunions périodiques de la Direction des Mines avait engagé et inauguré l'actualisation des textes législatifs et réglementaires régissant les activités extractives et de valorisation.

En mai 1983, à l'invitation de l'Ecole des Mines de Paris, et sur instructions du Ministre Saadi, j'avais participé au Troisième Séminaire d'Economie et de Stratégie Minière, organisé sous l'égide bienveillante du Ministère français de la Recherche.

Ce séminaire avait pour but de favoriser et de faciliter la compréhension des problèmes posés par les développements miniers, sur le plan de la prise de décision et de la politique des Etats et des grandes entreprises spécialisées.

Le séminaire était destiné à des cadres politiques, administratifs et financiers ayant des responsabilités dans la politique de développement minier, au niveau des entreprises minières ou des institutions financières.

A la demande de l'Ecole des Mines, j'avais présenté un exposé sur la situation du secteur minier au Maroc et ses perspectives de développement qui avait suscité réellement un intérêt parmi les participants, eu égard aux nombreuses questions qui me furent posées.

Le séminaire s'était terminé sur une réflexion globale sur certains problèmes des matières premières pour permettre d'en prendre une conscience objective.

Ainsi, il a été enregistré que :

- les deux chocs pétroliers de 1973 et 1979 furent absorbés par les pays industrialisés, grâce à des ajustements économiques liés aux taux d'intérêts et à la recirculation des pétrodollars,

- la crise de l'énergie s'était traduite par une augmentation vertigineuse des charges d'exploitation, entraînant la fermeture des centres de production minière, obligeant certains Etats à redistribuer leurs moyens et à opter pour d'autres orientations et d'autres priorités,

- les pays en voie de développement furent les plus durement touchés, et certains d'entre eux contraints de vendre leur production à perte pour faire face aux problèmes liés à leur balance des paiements,

- au niveau de la transformation locale des produits miniers, il avait été constaté que certains pays comme le Maroc et le Chine bénéficiaient de positions privilégiées, respectivement pour le phosphate et le cuivre.

Pour d'autres, les surcapacités de transformation existantes ne permettaient pas d'y installer des usines neuves dont l'amortissement était très difficile,

- au niveau des financements, on s'orientait de plus en plus vers des interventions conjointes avec les organisations internationales et le retrait de plus en plus marqué des banques commerciales,

- tout le monde s'était accordé pour affirmer que la réussite de la coopération Nord-Sud devait d'abord passer par une coopération Sud-Sud pour favoriser et renforcer une discipline des acteurs producteurs des matières premières minérales,

- au niveau de la coopération Nord-Sud, les pays industrialisés considéraient qu'elle devrait viser la sécurité d'approvisionnement dans le cadre des intérêts des uns et des autres.

Mais tout le monde s'accordait pour affirmer que sa réussite devait d'abord passer par une coopération Sud-Sud pour favoriser et renforcer une discipline des acteurs producteurs de matières premières minérales.

La participation à ce Séminaire fut pour moi l'occasion de rencontrer des collègues africains, de nouer et de renforcer les relations avec le corps professoral de l'Ecole des Mines de Paris, et de représenter notre pays considéré comme l'un des pionniers de la mine en Afrique et dans le monde arabe.

### *Aux Forums euro arabes de Genève*

Poursuivant l'effort de restructuration de la Direction des Mines, je m'étais attelé à la visite de tous nos services régionaux pour examiner avec les responsables les problèmes posés quant aux moyens humains et matériels mis en œuvre dans chaque délégation.

Je m'étais rendu compte très vite de la faiblesse notoire de nos moyens d'intervention, et souvent j'avais eu recours à mes amis du BRPM, toujours disponibles pour nous apporter leur soutien.

En juin 1983, j'avais participé à Genève au premier forum euro-arabe, au cours duquel le Secrétaire Général, Karbid, avait présenté la politique marocaine en matière de mines et d'énergie, suivie d'un large débat visant à intéresser les investisseurs potentiels européens et arabes à venir s'implanter dans notre pays.

Après, avec le Directeur de l'Energie, Bouhaouli, nous nous sommes rendus dans la zone du Beaujolais près de Villefranche pour visiter des installations industrielles et scolaires, réalisées dans l'optique des économies d'énergie développées en France.

Par la suite, nous avons assisté à Cannes, à la démonstration d'un dirigeable Aérostat, et à son bord, nous avons survolé la Côte d'Azur.

Après un court passage à Paris, j'avais rejoint mon fils Karim à Bordeaux pour assister à son départ aux Etats-Unis où, dans le cadre de l'Agence Nacelle, il devait séjourner au sein d'une famille du Minnesota.

Karim était tout heureux de prendre le large tout seul, sans la présence "ombrageuse" de ses parents.

\*\*\*\*

Je reviendrai en novembre 1984 au deuxième Forum dans le cadre d'une délégation présidée par le Ministre Saadi qui avait insisté auprès des opérateurs européens et arabes pour accorder leur intérêt à la recherche pétrolière et au développement minier au Maroc.

Mais là encore, le succès n'était pas de la partie pour notre pays boudé par les investisseurs arabes.

*Au cours de la réunion de clôture, le 23 novembre 1984, j'avais appris le décès de mon père à l'hôpital Avicenne à Rabat.*

*Accompagné de Lhatoute, j'avais quitté immédiatement Genève.*

*J'avais transité par Paris pour être le surlendemain à Goulmima où mon père était malheureusement déjà enterré.*

*Je n'oublie pas encore aujourd'hui l'élan de sympathie manifesté en cette douloureuse occasion par l'ensemble du secteur minier.*

## *Journées géologiques et minières*

Au cours des années précédentes, seules étaient organisées les Journées géologiques, suivies aussi bien par les géologues que par les mineurs.

Aussi, dans un souci de synergie, avais-je demandé au Ministre Saadi, lui-même éminent géologue, d'autoriser l'organisation conjointe et solidaire des journées géologiques et minières.

Ainsi, dès fin 1983, en rassemblant durant plusieurs jours à Rabat, des géologues et des mineurs issus des mines, des offices publics, de l'Administration et de l'Université, ces journées furent l'occasion de confronter les idées, les expériences, d'exposer les résultats des travaux, dresser le bilan des recherches et des études et évaluer les performances obtenues dans les différentes mines et aux facultés des sciences.

Au cours de ces forums, qui se tiendront tous les deux ans, les géologues traitaient de l'infrastructure géologique nationale et des derniers développements en matière de cartographie, les mineurs de leur côté analysaient les évolutions en matière d'équipements miniers et de traitement, de méthodes d'exploitation et de valorisation des minerais complexes.

Ces journées, avaient toujours enregistré un grand et franc succès, tant par la qualité des participants que par le niveau des exposés relatifs aux activités de reconnaissance, d'élaboration des cartes géologiques, de recherches en laboratoire, d'amélioration des techniques de production et de valorisation des minerais.

Réservés au début, à l'image de mon collègue et ami Bensaïd, Directeur de la Géologie, les géologues avaient fini par être convaincus pour adhérer à l'organisation commune de ces journées scientifiques et techniques, au grand bonheur et à la satisfaction du Ministre Saadi.

## *Arbitrages de la Direction des Mines*

En début 1984, la Direction des Mines fut sollicitée pour arbitrer dans deux litiges, le premier entre les Mineurs et la Fonderie Plomb Zellidja (FPZ), le deuxième entre la SOTRAREM et la SACEM.

Entre les Mineurs menés par la Compagnie Minière de Touissit (CMT), premier producteur de plomb, et la Fonderie dirigée par le vétéran Belaïdi, homme retors et imbu de sa science infuse en métallurgie, ce fut l'épreuve de force, suivie du blocage des livraisons de concentrés de plomb à l'usine d'Oued El Heimer près de Touissit.

Les Mineurs refusaient de vendre leurs productions de concentrés de plomb sur la base des frais de fusion jugés trop élevés par rapport au niveau international.

La Fonderie, de son côté, invoquait les clauses des contrats lui garantissant l'approvisionnement régulier de son usine, occultant les bouleversements des cours au niveau international et la vérité des coûts locaux de production.

Après une analyse approfondie de la situation présidée par la Direction des Mines, et après accord des deux parties, il fut décidé d'organiser une mission d'information en Europe pour apprécier le niveau des frais de fusion et les coûts opératoires des principales fonderies de plomb.

Les conclusions de cette mission présidée par Aarsalane, chef du Service Commercialisation à la Direction des Mines, furent la base de l'arbitrage rendu et communiqué aux deux parties, avec l'espoir de mettre fin à un long différend préjudiciable essentiellement pour la profession minière nationale.

L'arbitrage fut brutalement rejeté par Belaïdi, obligeant les Mineurs à maintenir mordicus leur refus de livraison sans accord préalable sur un niveau raisonnable des frais de fusion, et à opter pour l'exportation de leurs productions pour bénéficier de frais de fusion plus "cléments sous d'autres cieux".

La Direction des Mines enregistrera, avec un profond regret, cette position peu cavalière de la Fonderie, sans autre forme de procès.

Belaïdi sera pendant longtemps le souffre douleur de l'Administration des Mines et des producteurs nationaux de minerais de plomb.

Les relations entre Mineurs et la Fonderie resteront conflictuelles et exacerbées jusqu'à l'éloignement définitif de Belaïdi, pour devenir sur le tard, plus sereines et plus équilibrées avec l'arrivée à la tête de FPZ de Lakhssassi, ancien Directeur de l'Ecole Nationale de l'Industrie Minérale.

Lakhssassi, assainira ses relations avec les Mineurs avec beaucoup d'entregent.

Le deuxième litige (SACEM/SOTRAREM) fut une confrontation passionnée entre Kettani et Lazrak, patrons des deux sociétés et vieux routiers de la mine.

A la demande de SACEM, Lazrak avait accepté la mise à disposition de ses chantiers de barytine du Haut Seksaoua, moyennant redevance.

Les gisements concernés, situés dans le Haut Atlas occidental à 3.000m d'altitude, entre le massif du Tichka et la vallée d'Argana, avec des réserves estimées à 780.000 tonnes de barytine de densité 4,15, avaient fait l'objet en 1974 d'importants travaux de terrassements suivis de la construction d'une piste de montagne de 70 km à partir du village de Timerdoudine, sur la route nationale Marrakech-Agadir.

Après l'extraction de plusieurs milliers de tonnes de barytine de bonne qualité, SACEM ayant conclu à la non rentabilité de l'opération, décida brutalement de se retirer, sans préavis, poussant Lazrak à demander une juste compensation.

Après une intervention infructueuse de l'Association des Industries Minières Marocaines (AIMM) et de son Président, Skalli, pour trouver une entente amiable, les deux antagonistes sollicitèrent l'arbitrage de l'Administration des Mines.

Après plusieurs mois de multiples, longs et harassants conciliabules dans mon bureau, il fut mis fin au litige ayant perturbé longtemps l'activité des chantiers de barytine de Seksaoua.

La SACEM avait accepté de régler certaines créances, d'écorner quelques dettes, de quitter les lieux et de faire bénéficier Lazrak de la sous-traitance des travaux d'exploitation de manganèse dans le secteur d'IMINI

Cet arbitrage conforta l'aura de la Direction des Mines auprès de la profession minière assurée désormais de trouver une oreille attentive à ses problèmes.

### *Congrès minier arabe à Khartoum (Soudan)*

En février 1985, l'activité à la Direction des Mines étant à sa vitesse de croisière, j'avais conduit la délégation marocaine au 5ème Congrès Minier Arabe à Khartoum, comprenant des représentants de l'Administration, des Offices publics (OCP, BRPM, ENIM) et du secteur privé (AIMM).

Notre participation, à travers 9 interventions traitant des ressources minières et des méthodes d'exploitation, sur un total du Congrès de 29, fut très appréciée.



Il faut souligner avec un zeste de satisfaction, qu'au plan technique, le Congrès fut une réussite, compte tenu du niveau des communications et de l'intérêt manifeste des discussions approfondies entre participants.

Plusieurs recommandations furent adoptées relativement à la recherche, l'exploitation, la valorisation des métaux précieux et stratégiques, la formation et le perfectionnement des cadres dans les instituts du Monde Arabe.

Parallèlement aux travaux du Congrès, notre délégation s'était entretenue avec ses homologues de Mauritanie, de Tunisie et d'Irak pour faire le bilan de notre coopération bilatérale, en vue de la promouvoir et de la développer.

Les chefs de délégations furent reçus à la fin du Congrès au Palais présidentiel par le Maréchal Nemeyri, en grand uniforme, chamarré de médailles, au verbe et à la rhétorique faciles, serein, sûr de lui et dominateur.

Il sera renversé et chassé du pouvoir par un coup d'Etat militaire, deux semaines après notre passage au Palais présidentiel.

Au dernier jour, après la visite du musée de Khartoum, du quartier d'Oum Dourman, du confluent du Nil Bleu et du Nil Blanc appelé Gezireh, la délégation marocaine fut conviée à dîner en sa résidence, par l'Ambassadeur du Maroc, Abdellatif Mouline, grand connaisseur du Monde Arabe, et mon voisin à Rabat, dans le quartier de Bir Kacem.

De cette mission, outre son côté technique et l'homogénéité et la qualité de la délégation marocaine, nous avons retenu et constaté avec amertume, que le Soudan est en pleine déliquescence, augurant d'un avenir incertain et agité.

La récurrence de l'instabilité politique à Khartoum, et l'insécurité dans les provinces chrétiennes et animistes du Sud, dominées par John Garang, perturbaient la vie économique et empêchaient les investisseurs étrangers de venir mettre en valeur les énormes potentialités de l'agriculture, de l'élevage, des gisements d'or, et des ressources pétrolières non loin de la Mer Rouge.

Dans cette triste situation le pays, le plus vaste d'Afrique, peinait pour s'accrocher au train du développement.

## En Jamahiriya

Début avril 1985, après la tenue des journées géologiques et minières ayant connu un grand succès médiatique, scientifique et technique, à la demande de la partie libyenne, nous nous sommes rendus, Chahid, Directeur Général du BRPM, et moi, en Jamahiriya,

A cette occasion, nous avons rencontré les responsables du projet sidérurgique de Misurata, du Centre de Recherches Industrielles et de la Société Nationale des Investissements Industriels, et examiné avec eux les possibilités d'approvisionner la sidérurgie libyenne en minerai de fer de SEFERIF.

Lors de notre visite au complexe de Misurata, implanté parmi les palmiers, en bordure de la Méditerranée, nous avons constaté, avec étonnement, l'ampleur des travaux et du coût financier (plus de cinq milliards de dollars) des installations sidérurgiques, sans commune mesure avec les possibilités techniques et humaines de la Libye "révolutionnaire".

En réalité, les Libyens, malgré leur énorme apport financier tiré des ventes de pétrole, surfaient sur le projet dont le suivi et la réalisation étaient assurés par des sociétés japonaises et des expatriés anglo-saxons.

Notre mission, en définitive, fut sans intérêt réel, car au fil des discussions nous avons retenu et compris que, malgré les promesses généreuses, l'approvisionnement en

minerais de fer du Complexe de Misurata allait provenir du lointain Brésil, et que de ce fait, l'option SEFERIF était définitivement écartée.

Pour clôturer notre séjour, une randonnée touristique nous avait menés à Leptis Magna (aujourd'hui Lebda), ancienne colonie phénicienne puis romaine, ville natale de Septime Sévère, empereur romain de 193 à 211, et connue pour ses nombreuses ruines en bordure de la Méditerranée, à l'est de Tripoli,

Quelques semaines plus tard, une délégation libyenne était arrivée au Maroc, sans pour cela que la donne change.

Les Libyens étaient venus pour d'autres préoccupations et non pour conclure des contrats de livraisons du fer de Nador.

Dès lors, le BRPM fera son deuil des espoirs nés d'une possibilité de reprise, à plus large échelle, de la production des minerais sulfurés de SEFERIF.

Décidément, nous fûmes convaincus, une fois pour toutes, qu'il est illusoire de vouloir s'entêter à essayer de susciter ou de promouvoir des relations minières avec des partenaires dont les intérêts sont souvent ailleurs.

La technicité du BRPM et les expériences minières et paraminières marocaines n'ont pas réellement la faveur de nos frères arabes.

## Un Ministre issu de l'OCP

Dans l'avion de Tripoli à Casablanca, de retour de mission en Jamahiriya, nous avons appris le changement à la tête du Ministère de l'Energie et des Mines.

Moussa Saadi, qui fut à l'origine de la création et de la prodigieuse mutation du Ministère de l'Energie et des Mines, était nommé au Tourisme et remplacé par Fettah, Directeur du Développement à l'OCP.

Lauréat de l'Ecole des Mines de Saint Etienne ayant intégré l'OCP en 1963, Fettah, éminence grise du grand boom des industries chimiques du Groupe, promoteur du secteur phosphatier de Benguérir, était arrivé avec un préjugé favorable pour remplacer un géologue ayant marqué de son empreinte le Département depuis sa création en 1979.

Connaissant Fettah depuis 1963, alors qu'il était étudiant à Saint Etienne, ayant entretenu avec lui des relations amicales et cordiales de longue date, je ne pouvais personnellement que me réjouir de continuer, sous son autorité et bénéficiant de son amitié, à consolider et raffermir les nombreux acquis à la Direction des Mines, et à oeuvrer sur la voie du progrès dans les mines nationales.

Dés le premier mois, dans le cadre de son programme de contacts directs avec le secteur minier, en compagnie des responsables de la Direction des Mines et du BRPM, Fettah, en complète décontraction, s'était rendu à Tiout et Imiter pour constater l'ambitieux programme de développement minier dans la province d'Ouarzazate.

Par la suite, il avait continué sa tournée à Errachidia pour présider le Conseil d'Administration de la CADETAF, et s'informer des activités artisanales à Tizi Nfirest dans la région de Rich.

A Tizi Nfirest, était calcinée la production artisanale de calamine dans une batterie de 5 fours de 180 tonnes de capacité globale produisant 700 à 800 tonnes/mois de minerai à plus de 50% de zinc, écoulé traditionnellement sur les marchés allemand et yougoslave.

Sur le chemin de Rabat, avec Lhatoute, nous avons visité le gisement de Ghassoul (de la famille des argiles smectiques) de Tamdafelt dans la province de Boulemane, exploité, suite à une adjudication, par la famille Séfrioui.

Il faut signaler que ce gisement singulier fut concédé aux chorfas Ouled Moulay Ali de Ksabi par le sultan Mohamed ben Abdellah par dahir de mars 1878, puis soumis à adjudication périodique de 10 ans.

Nous avons, pour l'occasion, relevé l'effort fourni en matière d'extraction par traçages et dépilages, de valorisation du Ghassoul sous forme de produits plus élaborés (shampoings, savons) et de prestations sociales au profit du personnel.

La direction de l'entreprise, animée par le jeune chimiste, Salah Sefrioui, avait engagé plusieurs actions de valorisation du produit en améliorant les méthodes d'exploitation et de production, en engageant d'importants investissements et des études géologiques détaillées, et en développant un savoir-faire en matière de valorisation du Ghassoul et de ses dérivés.

Parallèlement à ces actions, des opérations de diversification industrielle, dermatologique et pharmaceutique et des campagnes vigoureuses de promotion commerciale ont été diligentées, notamment en Tunisie, Allemagne, France, Angleterre, Thaïlande et au Japon.

Par la suite, pour approfondir ses connaissances du secteur minier, hors phosphates, le Ministre s'était déplacé une seconde fois à Ouarzazate pour inaugurer successivement des programmes d'électrification rurale à El Kelaa des Mgouna, l'extension des

installations minières et de traitement à Imiter visant à quadrupler la production d'argent métal, et la cité minière à Tinerhir appelée à devenir un exemple de réalisation sociale dans le secteur minier.

Poursuivant ses contacts avec le secteur minier, le Ministre se rendra aux mines de Jbel Aouam et d'El Hammam pour s'enquérir des efforts d'investissement engagés par les sociétés SMA et SAMINE dans les nouveaux équipements d'enrichissement des minerais de fluorine et de plomb, et dans les programmes de travaux de recherche et de développement des gisements.

Fettah présidera les Journées Fer et Charbon organisées par la Direction des Mines pour examiner l'avenir de ces deux substances, à la lumière des problèmes à SEFERIF, et du lancement du plan de développement des Charbonnages du Maroc.

Cette manifestation, comme les précédentes consacrées au cuivre, plomb, zinc, fut un succès et nous avait interpellés sur les difficultés des mines de Nador et de Jérada, par suite de la crise mondiale dans la sidérurgie et l'industrie charbonnière.

Au niveau du charbon, dans plusieurs pays européens notamment, les exploitants étaient subventionnés par les pouvoirs publics soucieux avant tout de maintenir la cohésion sociale dans les centres de production remontant souvent à plusieurs décennies.

Le cas de Jérada ne devrait pas faire exception, l'Etat devant tout ou tard mettre davantage encore la "main à la poche" pour maintenir sous perfusion la plus grande communauté minière nationale après l'OCP.

### *Aux deuxième, troisième et quatrième séminaires de l'Ecole des Mines de Paris*

En mai 1985, j'avais participé pour la deuxième fois au Séminaire d'Economie et de Stratégie, dont les enseignements furent les suivants :

- le diagnostic de l'industrie minière et métallurgique avait montré une grave crise en 1980-1981, par suite de la baisse brutale des cours des matières premières minérales, occasionnant des pertes financières considérables pour les firmes, avec des investissements lourds par suite des surcapacités de production avaient,
- en matière de commercialisation, on avait enregistré une divergence entre traders et métallurgistes, par suite des fluctuations des cours et de l'incertitude liée aux évolutions macroéconomiques et aux taux de change des monnaies.
- au niveau du financement, on avait noté une amélioration des procédures de mise en place des financements bancaires.

Je reviendrai en mai 1987 pour participer pour la troisième fois au Séminaire axé sur la position des pays miniers du Tiers Monde face à la crise des matières premières minérales, au cours duquel j'avais exposé sur le secteur minier national, en faisant les remarques suivantes :

- les réserves sont les ressources géologiquement prouvées et exploitables dans l'état de la technologie du moment,
- la technologie minière continuera à bouleverser les méthodes de recherche et d'extraction des minerais à des teneurs de plus en plus faibles,
- au Maroc, les zones profondes et cachées n'ont pas encore été suffisamment explorées par des méthodes scientifiques modernes (géophysique, magnétisme, forages profonds) et pour cela elles méritent qu'on leur accorde l'attention et la volonté nécessaires pour découvrir d'autres gisements d'importance,

- grâce à la nature de ses gisements et à sa position géographique lui donnant un atout considérable, le Maroc s'est engagé dans un important programme de développement minier irréversible.

Pour ce faire, l'Etat en collaboration avec les opérateurs miniers, a élaboré un plan axé principalement sur le développement de la production et de la valorisation des phosphates, la recherche, la production et la valorisation des métaux précieux, métaux de base, substances utiles, roches industrielles et ornementales, la refonte de tous les textes législatifs et réglementaires pour les adapter aux conditions du développement.

Cet exposé, appuyé fortement par les représentants du secteur minier marocain au séminaire, avait montré le climat de collaboration et de synergie régissant au Maroc les relations de l'Etat avec la profession minière.

Au cours de ce Séminaire, après des discussions en aparté durant les pauses café, j'avais suscité et encouragé le recrutement par le BRPM de Benyakhlef et de Mlle Benkhedra, doctorants à l'Ecole des Mines, devenus plus tard, tous les deux, de grands responsables dans les secteurs minier et énergétique nationaux.

Je participerai, pour la quatrième fois, au Séminaire de juin 1990 consacré aux perspectives de l'activité minière dans le monde avec les conclusions suivantes :

- la crise de l'industrie minière et métallurgique du début des années quatre vingt semblait dépassée, la situation du secteur n'étant pas devenue ce qu'elle était auparavant, les marchés des commodités restaient structurellement instables,

- à ces transformations s'étaient ajoutés des enjeux économiques nouveaux liés à la perspective de l'Acte Unique Européen,

- la déstabilisation des marchés des matières premières minérales était-elle irréversible ? Comment étaient anticipées les nouvelles règles du jeu ?

- il a été constaté un désir profond de certaines firmes minières de se dégager des opérations d'extraction et d'enrichissement pour se consacrer à des activités métallurgiques plus profitables, moins risquées (cas du plomb et du zinc),

- d'autres préféraient se diversifier ou axer leurs activités vers des créneaux pointus (cas du molybdène) pour dominer le marché et fixer les prix,

- mais de façon générale, il s'était affirmé une prise de conscience de la nécessité d'un travail concerté et de l'étude commune des problèmes d'approvisionnement en matières premières minérales et produits semi-finis (secteur de l'automobile notamment), position différente de celle connue précédemment, proche de la croyance dans le concept "du juste prix",

- le temps n'était plus à "ceux qui voulaient capitaliser le profit et socialiser la perte", et que "certains rient et d'autres pleurent",

- la contribution de tous à la lutte contre la crise était nécessaire, la solidarité et l'intégration mondiales étant la voie du salut pour tous,

- les désaccords ne mèneront à rien et ils ne feront qu'amplifier les effets de la crise et en retarder le dénouement,

- il ne faut pas se réfugier derrière la main invisible du marché,

- étions-nous à la veille de la fixation ou de la définition d'un juste prix des commodités ; l'avenir demeurerait incertain car la demande pouvait être prévisible à condition de tenir compte des phénomènes de base en analysant de près les erreurs passées, mais surtout en disposant du maximum d'informations justes et fiables.

\*\*\*\*

Poursuivant notre action de refonte et d'actualisation des textes régissant le secteur minier, nous avons, parallèlement, inauguré une nouvelle politique d'ouverture prônée par le Gouvernement vers les organisations syndicales de toutes les obédiences, et ce, pour instaurer le dialogue et la concertation.

Souvent, malgré certaines positions démagogiques, nous étions parvenus à trouver des solutions aux nombreux problèmes posés ou en suspens depuis des années.

Au cours de l'été 1985, joignant l'utile à l'agréable, accompagné de Dunker, Directeur Général de la SCAM, j'avais effectué un déplacement rapide en Italie pour visiter des usines d'explosifs à Ghedi, dans la région de Brescia en Lombardie, connue pour ses musées et ses nombreux monuments datant de l'époque romaine.

Notre mission s'était poursuivie en Sardaigne, île et région italiennes au sud de la Corse, au relief tourmenté avec des épanchements volcaniques, disposant de ressources viticoles et céréalières, élevages ovin et bovin, gisements de plomb, zinc et charbon, et où le tourisme balnéaire se développait à grande allure malgré l'isolement et l'émigration.

Après notre arrivée à l'aéroport de Cagliari, nous sommes allés à Domusnovas, où nous avons pu apprécier les dispositions et les mesures prises dans une unité de fabrication des explosifs de grande sensibilité.

Les visites à Ghedi et Domusnovas m'avaient convaincu de la nécessité de poursuivre au sein de la Direction des Mines notre effort de contrôle rapproché des unités de fabrication et de stockage dans les secteurs de Bouskoura et Tit Mellil.

Ainsi, dès mon retour, j'avais convoqué une réunion avec les producteurs d'explosifs et d'accessoires de tir pour les sensibiliser sur les problèmes de production, de stockage et de manutention de ces produits sensibles.

Dans ce cadre, la Division de la Valorisation Minière s'était penchée sur la refonte quasi complète du texte régissant les explosifs remontant à 1914.

### *Dans les mines tunisiennes*

En décembre 1985, après l'élaboration de notre plan d'actions et la contribution à l'élaboration du projet de budget 1986, sur invitation de mon homologue, Zerelli, j'avais participé au Séminaire sur l'Hygiène et la Sécurité dans les mines tunisiennes organisé aux Phosphates de Gafsa.

Avant la tenue du séminaire, une tournée m'avait mené à Hammam Zriba (fluorine, barytine) à Sra Quartène (centre d'essais sur le traitement des phosphates) à Bougrine (gisement de zinc en cours de reconnaissance), à Boujaber (barytine) à Jérissa (fer) et à Moularès près de Gafsa (phosphate).

Au cours de cette tournée, j'eus l'occasion de constater le retard patent des mines tunisiennes aux plans de l'organisation, de l'encadrement, de la gestion et des méthodes d'exploitation et de recherches.

Partout le syndicalisme forcené et la pléthore de personnel avaient gangrené l'état des lieux où toute évolution devrait passer obligatoirement par la remise en cause et le dépassement de cette situation.

Avec nos partenaires tunisiens, nous avons décidé de relancer la coopération bilatérale dans les domaines de la recherche, de l'exploitation, de la valorisation et de la formation professionnelle.

Mais, malheureusement, ce fut bien regrettable et désespérant que ces décisions fussent restées lettre morte, encore une fois de plus.

\*\*\*\*

Par la suite, conformément aux décisions de la Grande Commission marocotunisienne, une délégation était venue évaluer l'effort de notre secteur au plan de l'organisation, des méthodes de recherche, de l'exploitation et de la valorisation.

La délégation fut impressionnée par l'introduction de l'informatique dans la gestion du patrimoine minier, la circulation généralisée des informations, la responsabilisation des cadres et la sensibilisation du personnel à tous les échelons.

### *Une grande œuvre : le panorama de l'industrie minière*

L'élaboration du panorama de l'industrie minière nationale, œuvre décidée et entamée du temps du Ministre Saadi, fut activement poursuivie pendant plusieurs années grâce à la collaboration de l'ensemble du secteur minier.

Après les nombreux bouleversements dans les mines au Maroc, il nous avait semblé nécessaire d'en comprendre et apprécier les effets, de dresser un bilan exhaustif des résultats obtenus et d'examiner les perspectives de développement dans un monde en perpétuelle mutation.

En publiant cet ouvrage, recueil de 1912 à 1986 de toutes les exploitations minières et para minières du pays, la Direction des Mines espérait mettre à la disposition des investisseurs nationaux et étrangers, des enseignants, des chercheurs et des étudiants, un outil de travail leur apportant des informations sur les potentialités minières du pays pour les aider à circonscrire une part de nos orientations et de nos perspectives nouvelles.

Des statistiques historiques, techniques, économiques et sociales, et toute une panoplie d'indicateurs socio-économiques peuvent aider à mieux comprendre le devenir de la mine au Maroc et de mesurer les efforts consentis depuis plusieurs décennies pour assurer sa pérennité.

Plusieurs centaines de documents historiques, techniques, économiques et sociaux furent passés au peigne fin, analysés et synthétisés.

Des enquêtes furent menées dans les différentes mines, pour recueillir le maximum d'informations exactes, fiables et objectives, avec l'ambition de répondre à un besoin pressant de faire revivre l'activité minière sous ses multiples aspects, avec son prodigieux foisonnement et ses lignes de force.

Le document, tiré à 2.000 exemplaires pour un coût de 400.000 dirhams, est le fruit d'un travail associant les ingénieurs et cadres de la Direction des Mines et tous les intervenants du secteur minier national.

Diversité et précision, d'une part, cohérence et largeur de vue d'autre part, telles furent les préoccupations commandant l'articulation de cet ouvrage inédit dans l'histoire de la mine marocaine, dont les principaux éléments de base sont :

- la vocation minière séculaire de notre pays, a eu des influences directes et induites sur son histoire et sa civilisation,
- la mine est une composante majeure de la vie économique et sociale ; sa promotion et son dynamisme concernent l'ensemble de la collectivité nationale.
- le secteur minier joue un rôle de premier plan à travers la création de nombreux emplois, la formation professionnelle, la réalisation d'infrastructures de base et le développement d'un savoir faire,
- le Maroc, empire des phosphates, est depuis des siècles, producteur de métaux précieux (argent et or), de métaux de base (plomb, zinc, cuivre), de charbon (anthracite), de roches industrielles et ornementales,

- la politique suivie depuis l'indépendance en matière de prospection systématique, de promotion des projets miniers, de valorisation et de formation professionnelle, a enregistré des résultats satisfaisants, permettant à notre pays d'occuper une place de premier rang parmi les nations à vocation minière,

- un train de mesures a été pris, en vue d'une actualisation et d'une adaptation de la réglementation minière, au plan du patrimoine minier, de la promotion de la recherche, du code des investissements, de l'exploitation des mines, des explosifs, du statut des entreprises minières, etc.

### *Des activités diverses et variées*

En février 1986, après l'examen de la pénible situation où se débattait la CADETAF par suite de mésentente entre les réels producteurs et les intermédiaires, et répondant à l'invitation du BRGM, en compagnie de mon collègue de la Géologie, Bensaïd, nous avons séjourné à Orléans pour examiner les possibilités de coopération en matière de géologie et d'étude de faisabilité des projets miniers

Notre séjour fut organisé par Tixeront et Bouteloup, deux anciens du Maroc, ayant exercé à la Direction de la Géologie et à l'ONA, devenus de grands décideurs au sein du groupe BRGM.

Les séances de travail à Orléans furent suivies d'une visite au projet minier de cuivre en plein développement de Chessy près de Lyon.

Le gisement, situé dans une zone agricole, faisait l'objet d'un vaste programme de recherches dans un secteur où le vignoble du Beaujolais était plus prisé que la mine de cuivre souterraine.

Les résultats à Chessy aux plans des recherches, des réserves et des essais de valorisation, semblaient peu prometteurs pour le BRGM.

\*\*\*\*

Je reviendrai quelques mois plus tard, seul, à Orléans pour discuter avec Tixeront du plan minéral marocain et relancer la coopération minière maroco-française dans le cadre d'un programme de recherche pluriannuel financé par la Banque Africaine de Développement.

J'avais à cette occasion marqué la disposition du Maroc à accompagner le BRGM dans la définition des termes du projet, de son étude, de son plan de financement, et de son exécution.

\*\*\*\*

Par la suite, après Chessy, un déplacement au centre du groupe Imétal, à Trappes dans la banlieue parisienne, m'avait donné l'occasion de m'informer sur les potentialités en recherches fondamentales et appliquées au plan des métaux rares, des métaux stratégiques et des sulfures complexes.

De Paris, j'avais rejoint Genève où, pour répondre à la demande d'un nouvel actionnaire suisse de la société, s'était tenu exceptionnellement le Conseil d'Administration de la SACEM (Imini)

\*\*\*\*

En avril 1986, j'avais fait partie de la mission conduite par le Ministre Fettah au Portugal, à l'invitation des autorités de ce pays pour redynamiser la coopération bilatérale en matière de mines et d'énergie.

A ce déplacement avaient participé, outre les Directeurs du Ministère, le Secrétaire Général du BRPM, Lhatoute et Skalli, Président de l'Association des Industries Minières Marocaines (AIMM).



Après les discussions officielles à Lisbonne et une randonnée à Cascais et à Capo de Roca, point le plus à l'Ouest de l'Europe, nous nous sommes rendus au complexe portuaire de Sines au Sud de Setubal, réceptacle des méthaniers approvisionnant le Portugal en gaz.

Nous avons poursuivi notre tournée et visitant les centres miniers de Neves Corvo et d'Aljustrel pour apprécier les efforts engagés dans la mise en valeur des mines portugaises de la ceinture ibérique riche en minerais sulfurés de cuivre.

A l'Ambassade du Maroc, au cours du déjeuner clôturant notre séjour, un protocole d'accord fut signé, marquant avec force, la détermination des deux pays à coopérer dans les domaines de l'énergie, des mines et de la géologie.

\*\*\*\*

En mai 1986, en plein Ramadan en grande délégation représentant le secteur minier, nous avons participé à Douai au Congrès de la SIM pour l'année 1986 qui fut un grand forum émaillé de quelques notes gaies et folkloriques.

A cette occasion, nous avons examiné avec nos partenaires du comité d'organisation français les préparatifs du Congrès à Marrakech, décidé pour l'année 1987, après l'accord du Premier Ministre Lamrani, ami de Bailly, Président de la SIM.

Nous sommes partis de Douai, convaincus que le futur Congrès à Marrakech, décidé exceptionnellement en dehors de France, sera plus impressionnant.

Avant d'aller à Douai, j'avais visité près de Limoges, en compagnie de mes amis Rabit et Galinet, le village, tristement célèbre, d'Oradour-sur-Glane, où des centaines d'habitants furent massacrés durant l'occupation nazie, en réponse aux actions de harcèlement de la Résistance française.

\*\*\*\*

En début juin 1986, à l'invitation de l'Ecole d'Etat Major à Kenitra, commandés par le Général Loubaris, vétéran des interventions des Forces Armées Royales au Shaba, et fin connaisseur de la situation économique de notre pays, j'avais donné une conférence sur le secteur minier national, devant un parterre d'officiers supérieurs marocains et étrangers.

J'interviendrai plus tard, dans le même cadre à l'Ecole Royale Navale à Casablanca, en traitant du secteur minier national et de ses perspectives pour la prochaine décennie.

Chaque fois, un long débat avait suivi, montrant l'intérêt manifeste des futurs officiers d'Etat Major des FAR et de la Marine Royale pour l'avenir économique et social de notre pays.

\*\*\*\*

Reprenant une vieille tradition remontant aux années soixante dix, la Société Atlas Copco Maroc avait organisé à fin juin 1986 dans la salle de conférences du Ministère, et à titre tout à fait exceptionnel, un symposium pour montrer son dynamisme, la permanence et la qualité de ses relations avec les exploitations minières marocaines et l'ensemble du secteur minier.

Ce fut l'occasion donnée aux exploitants, aux fabricants et aux fournisseurs de matériel minier de se rencontrer et de débattre des problèmes de fiabilité et de maintenance des équipements.

\*\*\*\*

En juillet 1986, en période de congé, j'avais rejoint mon fils aux Etats-Unis pour un séjour chez nos amis Amina et Larry, à Washington, suivi d'un voyage en Floride pour admirer les merveilles de Disney World, Magic Kingdom et Cap Kennedy.

A Disney World, réplique plus moderne de Disney Land de Los Angeles, nous avons découvert avec plaisir le pavillon du Maroc magnifiquement aménagé en médina et agrémenté de produits de l'artisanat.

Au grand centre d'attractions de Magic Kingdom, dans des installations futuristes, le spectacle fut féérique et captivant.

A Cap Kennedy, nous avons été ébahis par les gigantesques installations de la NASA et les différents sites de lancement des fusées de toutes natures, au milieu des marécages à alligators et des parcs naturels vigoureusement protégés.

Après la Floride, nous nous étions installés durant une semaine sur la côte du Golfe du Mexique, à Sarasota, pour goûter les plaisirs de la plage, de la mer, des footings matinaux et des randonnées pédestres, avant de retourner à Washington.

Après trois jours dans la capitale fédérale, nous avons rejoint New York par la navette aérienne Triumph, puis Paris par Concorde que Karim empruntait en guise de récompense pour son excellent parcours scolaire au Lycée Descartes de Rabat.

Malheureusement, le bonheur et le plaisir attendus à bord d'un avion supersonique aussi prestigieux, furent gâchés par le comportement inamical de l'hôtesse d'Air France à l'enregistrement à New York, du fait de l'arrivée à échéance du passeport de Karim.

« Vous devez, en arrivant à Paris, réserver immédiatement pour Rabat » nous dit l'hôtesse malgré le laisser passé délivré par l'Ambassade du Maroc à Washington.

A l'arrivée de nuit à Paris, après trois heures et demie d'un vol morne et triste, nous fûmes étonnés de ne subir aucun contrôle d'identité à la police des frontières.

Karim qui s'attendait à reprendre l'avion sur Rabat le lendemain, fut soulagé pour rester dans la capitale française avec sa mère arrivée la veille.

Après Paris, accompagné du directeur de la société Galinet, nous sommes allés en Finlande visiter les usines de fabrication de matériel Tamrock, des fonderies et des aciéries, accueillis chaleureusement par nos hôtes, et en ayant engrangé une large moisson d'informations sur les loaders de mines et de carrières.

La Finlande est restée pour moi un pays couvert de forêts de conifères, exploitées pour le bois et la pâte à papier, principales ressources du pays.

Les céréales, la pomme de terre, l'élevage bovin et la production de l'hydroélectricité nécessaire aux industries métallurgiques, chimiques et textiles, sont les autres composantes de l'économie de ce pays du Grand Nord.

Je me remémore la traversée de la Mer Baltique en ferry boat, en longeant les chapelets d'îles suédoises de Stockholm à Turku, ancienne cité avec son château et sa cathédrale datant du 13<sup>e</sup> siècle.

Tôt le matin, sous un soleil limpide, des dizaines de passagers suédois avaient envahi les nombreux bars et les boutiques de ventes d'alcool. Avant midi, ils étaient déjà dans les "vapeurs éthyliques", et sans descendre du bateau, beaucoup regagneront Stockholm, le lendemain.

Au retour de Finlande, j'étais passé à SALA pour saluer mes amis suédois et rappeler les bons souvenirs de notre coopération fructueuse et amicale des années soixante dix pour le compte de SODECAT.

A Rabat après les congés, les dossiers CADETAF, les préparatifs du Congrès minier de Marrakech avec la SIM et la refonte de la fiscalité minière furent le menu quotidien et l'objet de nos réunions hebdomadaires.

Mais, tout particulièrement, le Congrès Miniers de Marrakech avait mobilisé nos énergies à la Direction des Mines, car nous avons fermement tenu à relever un défi de l'organisation, du programme des interventions et des visites extérieures.

## Au pays des Incas : la Bolivie

En octobre 1986, j'avais conduit une mission en Bolivie, comprenant Omari, Directeur des Exploitations de l'OCP et Louali, Directeur Technique du BRPM.

Les orientations pour accomplir notre mission nous furent données lors d'une réunion coprésidée par le Ministre Chargé des Affaires Sahariennes, Khalli Henna Ould Rachid, connu pour ses accointances avec le monde hispanophone et l'Amérique du Sud, et par le Ministre de l'Energie et des Mines, Fettah, fin connaisseur des problèmes liés à l'approvisionnement en soufre des industries chimiques de l'OCP de Safi et Jorf Lasfar.

Cette mission exploratoire avait fait suite à la visite au Maroc du Vice Président de la République bolivienne, et était axée essentiellement sur :

- l'étude du potentiel soufrier bolivien et des possibilités d'approvisionnement en soufre des industries chimiques de l'OCP, en contrepartie de la fourniture de phosphate et d'engrais à l'agriculture bolivienne,
- l'établissement d'une coopération dans les domaines des mines, de la métallurgie, de l'industrie des engrais, et tout particulièrement de l'exploration et de l'exploitation des gisements de soufre en Bolivie,

Partis de Casablanca, nous avons transité par Madrid pour emprunter le vol régulier d'Aérolinas Argentinas, en partance pour Rio de Janeiro.

Arrivés tôt le lendemain dans la grande métropole brésilienne, nous disposions d'assez de temps pour admirer la Baie de Cuanabara, le Pain de Sucre, la plage de Copacabana, et essayer, malheureusement sans succès, de nous faire vacciner contre la fièvre jaune, active en Bolivie.

A La Paz, nous sommes arrivés de nuit, accueillis très chaleureusement à l'aéroport, et conduits immédiatement à l'hôtel au centre ville.

En raison de l'altitude (3.658m), des bouteilles d'oxygène furent mises à notre disposition pour enrailler le premier mal de tête persistant de Louali.

La Paz capitale de l'Etat, est construite sur les contreforts d'un plateau aride occupé par d'immenses bidonvilles et des quartiers en pisé.

Dans cette grande métropole vivaient 20% de la population du pays estimée à six millions d'habitants à grande majorité indienne, et dominée par une oligarchie de souche espagnole détentrice des rênes du véritable pouvoir politique et économique.

Vaste pays de plus d'un million de kilomètres carrés, doté de ressources minières considérables, la Bolivie était en pleine crise économique après la chute brutale des cours de l'étain, principale production minière, entraînant dans le sillage le licenciement de 50% des effectifs du secteur minier.

En plus des mines, d'une agriculture encore rudimentaire, des forêts équatoriales et tropicales dans les basses terres, la Bolivie était connue pour être le pays de la drogue (cocaïne) et de l'instabilité politique notoire et persistante.

Le bruit courait que le chef du réseau bolivien de la drogue aurait suggéré au Gouvernement de le laisser en paix, en contrepartie du remboursement de la dette extérieure du pays évaluée à plusieurs milliards de dollars.

Le réseau de la drogue disposait d'une véritable armée, d'aérodromes dans la forêt vierge, et bénéficiait de soutiens et de complicités parmi les populations.

On rapporte que de véritables batailles rangées entre le réseau de la drogue et l'armée régulière avaient fait des centaines de victimes.

Au plan politique, la Bolivie avait connu plus de cent coups d'Etat depuis son indépendance, à telle enseigne que certaines avenues portant le nom des anciens Présidents, avaient changé d'appellation à plusieurs reprises, et qu'une grande avenue de la Paz portait le nom "du Président actuel".

L'inflation avait atteint des taux inconnus ailleurs, culminant en l'espace de quelques années à 82.000%, transformant le peso, en "monnaie de singe".

Dès le lendemain de notre arrivée, plusieurs séances de travail, axées principalement sur le soufre et les phosphates, furent tenues avec le Ministre des Mines et de la Métallurgie, en présence de ses principaux collaborateurs, des directeurs d'offices et des sociétés sous tutelle.

Au cours d'une entrevue, le Ministre de l'Agriculture nous avait fait part des besoins importants de l'agriculture bolivienne en engrais complexes, à court, moyen et long termes, et de l'intérêt d'une coopération avec le Maroc.

Par la suite, nous avons tenu des séances de travail à l'Office National des Pétroles, au Service Géologique, à l'Office d'Exploration Minière, à la Corporation Minière, et en fin de journée à la Corporation des Assurances Sociales de l'Armée, détentrice de grandes concessions minières.

Partout, nos contacts emprunts de grande cordialité et de considération pour le Maroc, avaient montré la nécessité pour la Bolivie de développer son agriculture par un apport massif d'engrais phosphatés en échange de ventes de soufre local ou de réalisation de "joint ventures" avec l'extérieur, dont le Maroc.

Par ailleurs, suite à la publicité autour de notre mission, orchestrée par les médias, plusieurs producteurs et permissionnaires privés avaient exprimé le désir de nous rencontrer dans le cadre de réunions coordonnées par le Ministère des Mines.

Les opérateurs du secteur soufrier, jaloux de leur autonomie, caressaient l'espoir de voir leur production augmenter, suite à une possible et importante demande émanant du Maroc considéré comme un débouché sérieux, et tous s'attendaient à des investissements marocains dans la recherche et la production.

De véritables bataillons de producteurs potentiels nous avaient assaillis tous les jours à notre hôtel, en quête d'informations commerciales crédibles.

Omari, ancien Directeur de Phosboucraâ à Laâyoune (parlant la langue de Cervantès) fut souvent sollicité par téléphone dans sa chambre, à la réception et au Ministère des Mines, pour répondre aux nombreuses demandes d'éclaircissements.

Au troisième jour, un avion spécial fut affrété pour nous permettre de survoler la Cordillère des Andes occidentales, proche de la frontière chilienne, zone de soufrières liées au volcanisme andin, puis la Cordillère orientale connue pour ses riches gisements de minerais polymétalliques (étain, argent, plomb, cuivre).

Par la suite, une longue tournée nous avait menés à l'ancienne mine d'étain de Quelhuani, à la station de ski de Chacaltaya à plus de 5.000 m d'altitude, où nous avons souffert du manque d'oxygène, ne pouvant marcher sur plus de cent mètres pour admirer les merveilleux paysages andin.

Dans le secteur agricole en aménagement près du lac Titicaca (perché à 3.812m et 8.340km<sup>2</sup> de superficie), nous avons admiré un troupeau de lamas utilisés par Indiens autochtones comme bête de trait et de production de lait et de laine précieuse.

Au cours de notre séjour, nous fûmes reçus par le Vice-président de la République, Président du Congrès, en présence de plusieurs sénateurs membres de la délégation l'ayant accompagné au Maroc.

La veille de notre départ de La Paz, en grand faste, sous les lambris des immenses salons du Ministère des Affaires Etrangères, nous avons signé un document faisant la synthèse de nos différentes discussions et des perspectives d'avenir entre nos deux pays.

Le Vice- Président de la République nous convia à un dîner au club de l'Armée pour marquer sa grande considération pour notre pays.

Comme à l'aller, transitant par Rio pour un séjour de décompression après une semaine dans l'atmosphère de La Paz, nous fûmes soumis à une fouille complète car nous venions du royaume de la drogue.

Le retour à Paris à bord d'un avion des lignes brésiliennes "Varig" fut calme, mais long, avec plus de dix heures de vols sans escale.

\* \* \* \*

Notre mission, assurément, fut considérée comme une étape importante dans le développement des relations de notre pays avec l'Amérique latine et particulièrement avec le Groupe Andin, dont la Bolivie était un membre influent.

La partie bolivienne souhaitait une coopération multiforme avec notre pays.

L'attention particulière accordée par les autorités boliviennes à notre mission, les différentes réunions et les contacts avec les secteurs public et privé, nous avaient convaincus de l'existence de réels sujets d'intérêt pour les deux pays,

Dans le domaine du soufre, les potentialités boliviennes exigeaient des études géologiques, minières et technico-économique approfondies pour évaluer leur ampleur et la rentabilité de leur mise en valeur,

pour les phosphates et les engrais dérivés, les marchés bolivien et andin, pourraient être à moyen terme, des débouchés pour les produits marocains, les possibilités agricoles de la Bolivie étant immenses et encore faiblement exploitées.

Notre mission ayant déblayé le terrain, des séjours en Bolivie de plus longue durée, associant des géologues de terrain et des ingénieurs, devraient suivre pour évaluer le vrai potentiel en soufre de la Bolivie, sélectionner les cibles exploitables et mesurer l'ampleur de l'effort humain, technique et financier à apporter par notre pays dans le cadre d'une coopération plus approfondie et plus équilibrée.

Nous sommes rentrés au pays pour essayer, chacun de son côté, de donner une suite concrète à notre déplacement politico-technique.

Malgré le retentissement politique de cette mission, malgré les nombreuses déclarations, les bonnes intentions des deux parties sont restées lettre morte, l'OCP n'étant pas intéressé par ce genre d'opération en Amérique latine où le Polisario soutenu par l'Algérie était en quête de légitimité et de soutien politique.

## Vers une refonte des textes Et l'introduction de l'Informatique

Pour une meilleure compréhension de notre action à la Direction des Mines, et apprécier l'évolution de l'activité minière dans notre pays depuis les temps reculés, durant la période du Protectorat français et après l'Indépendance, il y a lieu de rappeler ici un certain nombre d'éléments de base :

### *Au plan géographique et géologique*

Les mines marocaines s'étaient développées dans un cadre géographique et géologique favorable, doublé d'un relief très varié et marqué par la chaîne des Atlas.

La structure géologique reflète la longue histoire de la formation du Maroc et fait apparaître des terrains allant des plus anciens (précambriens ou primaires affleurant au Sud et à l'Ouest) aux plus récents (Haut et Moyen Atlas, Rif).

Le centre du pays offre une large étendue de formations plus récentes (mésozoïques) qui constituent l'essentiel des terrains du Moyen et du Haut Atlas; au Nord, le Rif est constitué de matériaux plus jeunes.

Cette diversité géologique, à l'origine de la variété des minéralisations, permet de distinguer onze zones minéralisées principales, à savoir :

- Les phosphates dans le crétacé et le début de l'éocène dans les secteurs des Ouled Abdoun, des Gantours, de Chichaoua, d'Imi N'Tanout, de Meskala et de Boucraâ,
- Les zones de charbon : dans le Pays des Horsts au nord-est du pays (Jérada),
- Les zones à plomb et zinc parfois associés au cuivre et à l'argent dans le lias du Haut Atlas, la partie orientale du Pays des Horsts et dans le Jbel Bani au sud,
- Les zones à manganèse notamment dans la région d'Ouarzazate et dans la partie occidentale du Pays des Horsts,
- Les zones à cobalt et nickel dans la région de Bouazzer dans l'Anti-Atlas,
- Les minerais de fer répandus dans les terrains primaires du Tafilalet, de Anti-Atlas occidental et dans les zones de Khénifra, de Nador et d'Amgala dans le Sahara,
- Les zones cuprifères dans l'Anti-Atlas et le Haut Atlas de Marrakech.
- Les zones à antimoine dans le Maroc Central,
- Les zones polymétalliques dans le Haut Atlas, les Jbilet, les Rhamna, le Maroc Central et le Rif interne,
- Les zones à substances utiles (sel gemme, gypse, potasse) dans les secteurs de Safi, Mohammedia, Berrechid, Khemisset et Guercif.

### *Au plan historique,*

L'activité minière au Maroc remonte à plusieurs siècles et la technicité minière marocaine est mondialement reconnue.

Florissante jusqu'au 15<sup>e</sup> siècle, l'activité minière a été par la suite ralentie car les Anciens mineurs étaient stoppés, non seulement par la profondeur, mais aussi par la dureté de la roche et les problèmes inhérents à l'exhaure et à l'aérage.

Parmi les vestiges attribués à l'époque romaine, les récits anciens signalent les restes des travaux au Jbel Hadid à 22 km d'Essaouira pour l'extraction du minerai de fer, à Sidi Rahou, Jbel Mahsieur et Sidi Boubeker dans la région d'Oujda pour l'exploitation du plomb.

Les procédés employés pour traiter les minerais étaient basés sur l'oxydation partielle en les brûlant sur le charbon de bois à vent modéré ou semi oxydant.

Dans la région de Tedders, non loin de Khemisset, des lampes en terre ont été trouvées à proximité des exploitations de filons d'étain.

Dans le domaine des carrières, les Romains avaient exploité la pierre à bâtir dans le calcaire bleuté de l'Oued Akreuch près de Rabat, le grès de la côte atlantique ou "pierre de Salé" utilisée pour les sculptures, le calcaire de Zerhoun à Volubilis débité à flanc de colline pour atteindre les bancs compacts et de bonne qualité.

A l'avènement de l'Islam, l'activité minière fut l'un des piliers de l'économie du pays et le point de départ des relations tissées avec le monde extérieur et particulièrement avec les pays du bassin méditerranéen et au sud du Sahara.

Diverses technologies minières et métallurgiques (travail du cuivre, fabrication de l'acier) ont été transmises à l'Europe à travers l'Espagne musulmane, les Pyrénées et le sud de la France.

Sur le plan de l'exploitation les anciens mineurs avaient acquis une technicité précoce permettant la mise en valeur des mines les plus riches du monde musulman et d'assurer l'essor économique remarquable du Maroc au début du Moyen Age.

Les auteurs arabes et européens du 9<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> siècle ont relaté dans leurs écrits des descriptions des mines exploitées pour l'argent, le cuivre, le fer, le plomb et l'or.

Dans sa description des "routes musulmanes de l'Asie centrale aux Pyrénées", Ibn Kordodbah donne en 840 des indications sur "Draâ", grande cité peuplée à proximité d'une mine d'argent.

La ville de Sijilmasa dans le Tafilalet, près de Rissani, créée en 757 par Midrar, un ancien forgeron, était une grande capitale qui contrôlait les productions minières d'or, d'argent et de cuivre de la région du Draâ.

L'histoire nous apprend qu'Idris I<sup>er</sup> dirigea sa première expédition contre Taza réputée pour sa mine d'or.

El Bekri, puis plus tard en 1134, El Idrissi, évoquent la présence des mines d'argent à Tazraret près du col du Tizi N'Test et aux environs d'Igli, zones d'influence, puisqu'à la mort d'Idris II en 828, ses successeurs se partagèrent les principautés correspondant à des centres d'extraction minière.

Ainsi Yahia s'établit à Daï près de Kasbah Tadla, étape sur la route de Fès et Aghmat près de Marrakech où l'on extrayait le cuivre ; Abdallah régna sur Tamdoul et Igli où l'on produisait du cuivre, de l'argent et de l'or.

Hassan El Ouazzane (Léon l'Africain), au 16<sup>e</sup> siècle, décrit l'origine des querelles dans le Sous entre les habitants des montagnes de l'Anchisa pour la possession des mines d'argent, et mentionne l'exploitation et le travail sur place du plomb et de l'antimoine dans la localité d'Ain Chair à l'est du Haut Atlas, où de vieux travaux sont visibles sur plus de 3 km.

L'exploitation des gisements de fer (Nador, Bentayeb, Aït Ammar, Jbel Hadid, El Joumoua au nord de Demnate) revêtait un caractère stratégique à travers la fabrication de sabres, socs de charrue et outils divers.

En ce qui concerne le zinc (appelé toutia) extrait des mines du Tafilalet, il servait à la fabrication du laiton (alliage cuivre-zinc) travaillé par des artisans de Fès (Souk Esseffarine) pour produire des outils et ustensiles à usage local.

L'étain était exploité à El Karit dans la région d'Oulmès et échangé par les Saâdiens avec l'Europe au 16<sup>e</sup> siècle.

Le sel produit dans les régions de Taza, Tissa, de Guercif, Souk Larbaâ et au Lac Zima, constituait une activité florissante et organisée, et des caravanes entières partaient au Soudan et revenaient dans la vallée du Draâ avec de l'or, de l'ivoire et d'autres produits africains.

A travers de nombreux témoignages, on a pu relever que les différentes dynasties marocaines eurent comme objectif d'occuper les régions minières, et la mine devenant un enjeu dans la lutte pour la domination et la puissance.

Ainsi, les Almoravides au 11<sup>e</sup> siècle occupèrent le Draâ, Sijilmassa, Tamdout, Bou Maâden, Jbel Aouam et Oualkennas.

Les Almohades s'assurèrent le contrôle de la mine de Senhaja dans le Moyen Atlas et Aghbar (Zgounder) dans le Siroua.

La première expédition des Mérinides contre les Almohades fut dirigée en 1229 contre la mine de plomb argentifère de Jbel Aouam.

Il faut souligner qu'à cette époque l'activité d'extraction était accompagnée du travail du cuivre et du fer à Fès dans des fonderies conçues à cet effet.

La richesse minière du Maroc avait attiré les convoitises extérieures.

Ainsi, par le jeu des alliances avec des notables, les Portugais installés à Ceuta, Ksar Esseghir, Anfa, Massa, Tarjicht, Ifrane de l'Anti Atlas et Mazagan, procédèrent au pillage systématique des richesses minières marocaines pour approvisionner l'Europe (Espagne, France, Hollande et Angleterre).

Après le départ progressif des Portugais, les dynasties avaient poursuivi l'exploitation des mines et développé même l'exportation sur l'Europe.

Après les Saâdiens et jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle, l'activité minière, bien que ralentie et perturbée par les événements politiques, avait subsisté pour approvisionner le marché local en plomb, cuivre et sel.

A la fin du 19<sup>e</sup> siècle, le sultan Moulay El Hassan 1<sup>er</sup> fit appel à des ingénieurs anglais pour prospecter les régions de Tanger et Marrakech et envoya en Europe des étudiants marocains s'initier aux nouvelles technologies minières.

En 1901, le géologue français Brives fut le premier à se rendre au Maroc pour estimer les potentialités minières du pays.

L'exploration et l'exploitation prendront une nouvelle ampleur avec l'avènement du Protectorat en 1912.

La Première Guerre Mondiale accéléra le démarrage des exploitations dont les produits furent destinés aux besoins de l'armement des pays européens en conflit.

Durant cette période les principaux gisements furent mis en exploitation, notamment : phosphates de Khouribga et Youssoufia, plomb-zinc de Boubeker, Touissit, Sidi Lahcen, Aouli, fer d'Aït Ammar, manganèse d'Imini et Bouarfa, cobalt de Bouazzer, antimoine du Maroc Central.



Le rythme de production, quelque peu perturbé par les hostilités de la Deuxième Guerre Mondiale, avait repris avec vigueur en 1946.

A partir de 1951, on assista à une nouvelle période de réflexion, de reconnaissance approfondie et d'études de synthèse sous l'impulsion du Service Géologique et du Service des Mines.

La recherche et l'exploitation minières devaient se soumettre au cadre législatif rénové pour organiser le secteur minier et asseoir les bases d'une exploitation moderne et rationnelle.

L'intervention du BRPM, en tant qu'organe de l'Etat, avait pour but de dynamiser la recherche dans les zones encore vierges et pour promouvoir d'autres objectifs en mettant en œuvre des programmes de plus en plus ambitieux.

Aujourd'hui encore, le Maroc possède des ressources minières abondantes, et certaines d'entre elles, tels les phosphates, le plomb, le zinc, l'argent, le cobalt, la barytine et le sel, présentent une importance notable à l'échelle mondiale.

D'autres substances minières comme le fer, le cuivre, la fluorine, l'or et les substances énergétiques (schistes bitumeux) révèlent des possibilités étendues.

### *Au plan législatif*

Si le cadre géographique, géologique et historique s'était montré dans l'ensemble favorable à la création d'une industrie minière puissante, il en était de même du cadre législatif dans lequel elle s'était développée, et du régime minier qui lui avait servi de support durant des décennies.

Ce régime libéral légué par le Protectorat, laissait à l'initiative privée une grande part dans la recherche et la mise en valeur des mines.

L'Etat, à travers ses institutions spécialisées (notamment l'OCP et le BRPM), jouait le rôle d'animateur et souvent d'accompagnateur et s'était même réservé le droit de rechercher et d'exploiter les phosphates.

Au fil du temps, le Règlement minier, le Statut du Mineur et les autres textes relatifs à l'activité minière, étaient jugés inadaptés, car il y avait un manque de flexibilité doublé de contraintes administratives démotivantes pour les investisseurs potentiels, notamment étrangers.

Les obstacles à l'amélioration de la situation étaient notamment :

- une connaissance relativement insuffisante du potentiel minéral du pays, inhérente à une couverture cartographique ne répondant pas aux besoins pressants du secteur minier,
- le maintien du régime CADETAF qui gèle et perturbe le développement minier dans de larges zones du territoire,
- le nombre limité des opérateurs miniers nationaux ou étrangers, se traduisant par le peu de dynamisme de la recherche minière,
- la délimitation du régime des mines et des carrières entraînant des effets pervers pour une exploitation rationnelle des gisements, car sur un même permis les intervenants peuvent être en concurrence avec des carriers ou avec des exploitants miniers d'une autre catégorie minière,
- les contraintes liées au statut foncier des terrains, très dissuasives pour des investisseurs potentiels.

L'analyse de la situation, entamée déjà en 1982, fut de nouveau l'objet de plusieurs débats au dernier trimestre de 1986 pour marquer notre détermination à accompagner le secteur minier national dans sa quête de renouveau.

La refonte des textes (dont certains dataient du début du 20<sup>e</sup> siècle) et leur modernisation s'imposaient donc, pour continuer à s'inscrire dans la mouvance du développement minier mondial, et pour lever les obstacles à la venue de nouveaux investisseurs dans le secteur minier national.

Ainsi nous avons réexaminé le Règlement miner pour l'adapter à la nouvelle conjoncture des substances minières, le Statut du Mineur en vigueur depuis la fin des années cinquante, et les Règlements relatifs à l'Exploitation des Mines, aux Machines à vapeur et à pression de gaz, et aux Explosifs que personne ne s'était évertué à revoir depuis leur adoption durant le Protectorat.

Nous avons poursuivi notre effort en élaborant un projet de texte relatif à la protection de l'environnement dans les exploitations minières, volet que les grands pays miniers plaçaient au devant de leurs préoccupations.

Tous ces textes, après concertation avec la profession minière, ambitionnaient d'inscrire à moyen terme le Maroc dans la mouvance des pays miniers avancés, comme la Suède, le Canada et l'Australie, les Etats-Unis et l'Afrique du Sud.

### *Au plan fiscal*

L'appréciation était différente selon qu'il s'agit de l'exploration ou de l'exploitation minière.

Le régime fiscal était jugé positif par suite de la suppression de la taxe ad valorem, la réduction de l'impôt sur les sociétés (l'IS) à 35% et son exonération partielle pour le chiffre d'affaires réalisé à l'exportation, et l'exonération de la TVA pour l'acquisition de biens d'équipement, matériels et outillages,

Cependant, les possibilités de déduction des charges étaient limitées et la gestion des pertes peu efficace pour les entreprises.

L'institution de la provision pour reconstitution du gisement (PRG) avait permis de créer et de développer des exploitations minières, en consacrant une partie des bénéfices bruts à des travaux de recherche pour augmenter les réserves minières et allonger la durée de vie des mines.

Pour élargir l'assiette d'utilisation de la PRG, et dans une première phase, nous avons réaménagé le texte existant pour le rendre plus incitatif aux promoteurs miniers au plan de la recherche, de la valorisation et des prises de participations dans les sociétés minières aussi bien au Maroc qu'à l'extérieur.

L'adoption du nouveau texte de la PRG, après de longs conciliabules avec le Ministère des Finances, fut à l'origine du prodigieux développement de la recherche minière du secteur privé et de la mise en production, entre autres, des gisements de Bleïda, El Hammam, Touissit, Assif Imider, Tiouit et Hajar.

### *Introduction de l'Informatique*

Malgré des avancées certaines au niveau de la refonte et du dépoussiérage des textes législatifs et réglementaires, de l'organisation, des structures et des actions de formation, beaucoup restait encore à faire dans le domaine de l'informatisation de nos actes de gestion traditionnels.

Au niveau des hommes, nous avons continué à renforcer l'encadrement des services centraux et régionaux, où de jeunes talents, volontaires, avaient marqué et manifesté leur désir de se perfectionner et de se recycler pour être au diapason et en adéquation avec le nouvel environnement mondial.

Mais que leur avait-t-on offert en retour ?

Peu de chose, au regard de leurs prétentions légitimes, car les conditions matérielles demeuraient précaires, face aux problèmes épineux, notamment aux plans du transport et du logement.

La notion d'ingénieur des années soixante avait perdu de sa superbe, l'ingénieur devenant presque un élément ordinaire de la société, exposé aux nécessités et aux aléas du quotidien.

Certes, des séminaires, des stages multiples et variés, et l'accès aux Grandes Ecoles, avaient donné l'occasion à un grand nombre de nos jeunes ingénieurs de s'informer et de se perfectionner.

Mais le troisième millénaire attendait d'eux plus de compétence et d'esprit d'innovation dans un environnement professionnel en pleine mutation, et auquel s'applique parfaitement l'adage « Il n'est de richesses que d'hommes ».

Tout particulièrement, dans le domaine de l'informatique, un retard considérable avait été enregistré au plan des équipements et de la formation de nos ingénieurs et des cadres subalternes.

A titre d'exemple, un domaine névralgique comme celui du patrimoine minier, gérant des milliers de permis, était acculé à traiter les dossiers selon une méthode remontant à plusieurs décennies, au grand dam des permissionnaires publics et privés désireux de gérer et suivre leur domaines avec célérité.

Ce retard dramatique, dénoncé à maintes reprises par la Direction des Mines, avait élargi le gap avec le monde extérieur, sans émouvoir et préoccuper les responsables de l'allocation des ressources budgétaires au ministère des Finances, cramponnés à leur opposition saugrenue d'octroi de crédits conséquents.

Ainsi, par suite de la décision du Ministère des Finances de faire approuver tout investissement spécifique par la Centrale d'achats des Administrations publiques, notre plan de développement informatique était renvoyé aux calendes grecques.

Cette situation, si nous n'y avions pas pris garde, allait nous exposer à la marginalisation et aux effets néfastes et pernicieux du gap technologique.

Pour relever le défi et faire face aux nouvelles données d'une gestion efficace et diligente de notre patrimoine minier, nous avons recherché des moyens extérieurs pour « sortir du sous-développement informatique ».

Ainsi, fort heureusement, après la fourniture gracieuse de micro ordinateurs et de leurs périphériques par la Compagnie Minière de Touissit (CMT), nous avons entamé une action prometteuse pour le devenir de la Direction des Mines.

Cette amorce de développement fut animée par une équipe jeune, dynamique, et enthousiaste, pilotée par Sadiqui, Chef de la Division de la Gestion Minière, et suivie et animée quotidiennement par le Chef de Service de Patrimoine Minier, Hakkaoui, lui-même féru d'électronique et d'informatique.

Pour renforcer les capacités de nos ingénieurs, de multiples stages furent organisés à l'étranger, aidés en cela par le Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD).

Ce dernier délégua, pour de longues périodes, un remarquable expert, Handelsmann, toujours disponible et coopératif, encouragé lui-même par l'engouement de nos cadres qu'il côtoyait tous les jours au siège du Département.

Des équipements (ordinateurs, tables traçantes) nous furent fournis gratuitement par le PNUD, permettant ainsi de saisir et digitaliser toutes les informations concernant 3.000 permis miniers et de répondre à la demande dans des délais relativement courts.

L'introduction de l'informatique dans la gestion de nos affaires, en donnant une nouvelle impulsion aux rapports avec les opérateurs miniers, avait sonné le glas de l'administration traditionnelle du patrimoine minier.

Elle promettait de gagner en célérité et qualité du travail de nos cadres, redorant le blason de la Direction des Mines en la rapprochant davantage, notamment des citoyens demandeurs de permis miniers.

Dans cette situation, notre objectif primordial était d'élaborer et mettre en place une politique de formation et de perfectionnement de nos cadres, permettant à ces derniers d'entrer dans l'ère de l'informatique de gestion et de l'Internet.

Cela leur permettait de s'adapter aux profondes mutations et aux progrès technologiques, puis par la suite de se doter d'équipements de qualité et en nombre suffisant pour embrasser l'ensemble des activités centrales et régionales de la Direction des Mines.

Dans cet esprit, et pour établir le bilan de notre action et lancer les plans futurs, nous avons tenu le Séminaire Informatique basé sur des exposés techniques entrecoupés de visites des centres de formation et de recherches, des laboratoires, et des exploitations minières de l'OCP, du BRPM et de l'ONA.

Plus de 31 pays avaient participé à la manifestation et eurent l'occasion de découvrir le Maroc et d'apprécier le niveau de son développement.

Les résultats engrangés par notre action nous avaient incités à persévérer, tout en faisant profiter de notre expérience les autres pays africains francophones avec l'assistance et le soutien matériel et logistique du PNUD.

Hakkaoui deviendra plus tard un véritable expert auxiliaire du PNUD pour aller dispenser sa science et sa grande expérience dans plusieurs pays africains au sud du Sahara (Guinée, Cameroun, Burkina Faso, Mauritanie), assisté de l'omniprésent Handelsmann devenu un grand ami du Maroc

\*\*\*

En février 1987, à la suite d'un terrible accident de circulation, nous avons enregistré le décès de Kortbi, chef du service des mines de Marrakech.

Kortbi était estimé parmi ses pairs et dans le secteur minier, en raison de son sérieux, sa compétence et ses relations exemplaires.

Un élan de solidarité extraordinaire, initié par la Direction des Mines, avait soulagé la douleur de sa famille, et assuré à ses enfants des conditions de vie décentes par l'acquisition d'un logement à Marrakech.

Kortbi a laissé un souvenir inoubliable parmi le secteur minier.

Sa disparition brutale avait montré que "les gens des mines", dans leur ensemble, ont du cœur en répondant présent à l'appel dans les moments cruciaux.

## En Chine

En 1983, la conjoncture défavorable des cours de cobalt, conjuguée à l'épuisement des réserves au secteur de Bouazzer, avait contraint le groupe ONA à mettre en veilleuse une exploitation unique au monde.

Ce fut alors un coup dur pour toute la région de Tazenakht où la mine avait créé de longue date une intense activité multiforme.

En 1986, à la demande insistante des Chinois, clients du Maroc depuis 1958 et jusqu'à la fin des années soixante, en quête de sources d'approvisionnement en cobalt, l'ONA réexamina la reprise de à Bouazzer de l'exploitation de certains quartiers souterrains considérés comme pauvres et abandonnés, avec comme objectif de redémarrer la production des concentrés de cobalt à partir de 1987.

Après le séjour au Maroc d'une délégation chinoise venue s'informer du potentiel en minerai, les deux parties avaient décidé de réactiver leurs relations et convenu de l'envoi d'une mission en Chine pour discuter et finaliser les termes d'un nouveau contrat de livraison de concentré de cobalt, et visiter les installations de valorisation de ce minerai stratégique.

Chérif, Directeur du pôle mines de l'ONA, me demanda de faire partie de la mission, voulant ainsi m'associer au redémarrage de Bouazzer que nous avons ensemble, trois ans plus tôt, mis en veilleuse, en accord avec les autorités provinciales d'Ouarzazate et les représentants du personnel.

Après l'accord du Ministre Fettah, j'avais répondu favorablement à cette invitation, tout enchanté d'effectuer un voyage dans un pays mythique et connu pour sa brillante et ancienne grande civilisation.

Reporté à plusieurs reprises pour des raisons liées au programme de Filali, Administrateur Délégué de l'ONA, le déplacement tant désiré, longtemps attendu, eut finalement lieu à partir du 22 mars 1987.

Nous sommes partis de Casablanca pour Genève, oubliant dans l'euphorie le déclassement à l'embarquement à l'Aéroport Mohammed V, par suite de l'occupation sans gêne et honteuse de tous les sièges de première classe par les filles de Mekouar, Directeur Général de Royal Air Maroc, et leurs petites amies,

Après un arrêt de quelques heures à Genève sous un magnifique soleil printanier, nous avons rejoint Zurich où Hoffman, Directeur de la société INCONTRA, client traditionnel des mines de l'ONA et du BRPM, nous convia à un dîner amical.

Le 23 mars, après un tour de ville le long des canaux, nous avons pris le vol régulier de Swissair en partance pour Pékin.

Installés confortablement en classe "Président", bénéficiant d'un service parfait et attentionné, nous sommes arrivés à Bombay en Inde, notre première escale, après un vol direct de dix heures.

Dans cette grande métropole, durant l'escale d'une heure, nous avons apprécié le nettoyage complet et rapide de l'appareil par la multitude d'ouvriers indiens.

Au cours du vol Bombay-Pékin d'une durée de sept heures, également parfait, nous avons admiré l'Empire du Milieu à haute altitude, alors que le jour se levait sur le nord de l'immense Chine

A l'approche de Pékin (Beijing ou cité du nord pour les Chinois, ancienne Cambaluc du temps de Marco Polo), dans un paysage uniformément plat et triste, l'hiver était encore présent, avec les champs sous un manteau de neige.

Notre arrivée eut lieu en fin de matinée, dans un aéroport maussade, sentant le mois et sous équipé, mais où les formalités de police et de douane furent, à notre grand étonnement, extrêmement diligentes.

Après un accueil des plus chaleureux par le Directeur de l'usine de cobalt, ZU, et son staff d'ingénieurs accompagnés de l'interprète TSU, parlant français, nous nous sommes rapidement engouffrés dans deux voitures japonaises aux sièges recouverts de broderie blanche, signe d'égards pour les visiteurs que nous étions.

Avant d'arriver à l'Hôtel Jie Yin, notre lieu de résidence, nous avons traversé Pékin, ville triste, laide, faite de grandes artères dominées par des grappes d'énormes bâtisses en briques rouges.

L'hôtel, situé sur l'une des principales avenues de Pékin, était d'un niveau ordinaire, avec toutefois des chambres propres et bien tenues.

Nous étions logés là, non par manque d'égards pour nous, mais parce que tous les hôtels de renom étaient complets, en raison de la grande affluence à Pékin à l'occasion de la réunion annuelle de la Grande Assemblée Nationale Populaire, le Parlement chinois.

Après quelques instants de repos pour nous remettre de la fatigue du voyage et du décalage horaire, nous fûmes conviés à un déjeuner dans l'immense salle du restaurant de l'hôtel envahi par des groupes compacts de Chinois déjeunant bruyamment autour des tables rondes.

Par courtoisie, nos hôtes, avaient tenu à nous demander notre préférence culinaire ; et naturellement nous avons opté pour la cuisine chinoise réputée comme l'une des meilleures et des plus raffinées au monde.

Après le rituel cérémonial de bienvenue, nous nous sommes mis autour d'une table ronde merveilleusement décorée pour la circonstance, déjà garnie d'une multitude de petits plats, donnant l'impression d'une véritable estampe.

Le service était assuré avec raffinement par une myriade de jeunes et jolies filles en tenues traditionnelles écarlates.

Avec plaisir, nous fûmes soumis au rituel des toasts au mote (alcool de riz).

L'après midi, sous un froid piquant, nous sommes allés à la grande place Tien An Men, au Mausolée Mao, à l'Assemblée Nationale Populaire, près de la Cité Interdite, et enfin au Magasin de l'Amitié fréquenté par les étrangers venus admirer, comme nous, ou acheter des soieries, broderies, objets en jade, ivoire, porcelaine.

Dans ce magasin, les articles étaient payés en yuans convertibles (un yuan équivalait deux dirhams environ), alors que dans la profusion des petits commerces, seul le yuan dit populaire était utilisé.

Le soir, l'ancien Attaché commercial de l'Ambassade de Chine à Rabat (qui était venu me rendre visite à la Direction des Mines quelques mois auparavant) nous fit l'honneur d'un grand à dîner au fameux Restaurant "Le Canard Laqué".

Dans ce haut lieu de la gastronomie chinoise, alliant l'architecture moderne à l'art traditionnel, de nombreux visiteurs étrangers étaient venus savourer avec délice, eux aussi bruyamment, la cuisine du pays.

Avec une amabilité exquise, nos hôtes se faisaient un réel plaisir à nous servir et à nous faire goûter tous les mets, entrecoupés, de temps à autre, comme il est de règle en Chine, par des toasts au moute, suivis de la formule habituelle "kampe" (cul sec comme on dit dans le jargon de la boisson).

Dans son interprétariat et ses traductions, TSU maniait la langue française avec beaucoup d'élégance et de dextérité, l'ayant apprise à l'université de Nanchang et pratiquée durant trois ans au Maroc, en accompagnant des experts chinois venus au Maroc, à Sidi Allal Tazi dans le Gharb, pour encadrer les essais de culture du thé.

Nous avons échangé nos bons souvenirs avec l'ancien Attaché commercial, fumeur invétéré, alors que nos hôtes étaient ravis de passer une soirée agréable avec des étrangers appréciant leur cuisine et leur art de vivre.

Tard la nuit, sous un froid glacial, nous avons rejoint notre hôtel, satisfaits d'avoir inauguré notre séjour en Chine par des contacts amicaux et chaleureux.

Le lendemain, après un réveil matinal et un petit déjeuner copieux, nous avons pris le chemin de la Grande Muraille située à 60 km de Pékin.

Au petit matin, sur les grandes artères tristes, nous avons observé des cohortes d'hommes et de femmes de tous âges faisant, sous le froid intense, leurs mouvements de gymnastique devant leurs maisons, sur les trottoirs, à l'entrée des usines, dans les parcs.

Des myriades de bicyclettes allaient et venaient en hâte, mais sans précipitation, comme si le Chinois magnifiait le temps.

Peu de voitures légères, mais de nombreux camions poussifs et cabossés datant de la dernière Guerre Mondiale, attestant que le monde chinois était encore réellement vétuste.

A la sortie de Pékin, la campagne chinoise, avec ses hameaux, ses routes encombrées de charrettes chargées de charbon et de vieux camions toussotant sous le poids de l'âge, était délabrée.

Les Chinois étaient partout, sur la route, sur les chemins vicinaux, dans les champs tracés au cordeau !

La Grande Muraille, élevée entre la Chine et la Mongolie au 3<sup>e</sup> siècle avant J.C, et développée sous la dynastie Ming du 15<sup>e</sup> au 16<sup>e</sup> siècle, est réellement impressionnante par son allure majestueuse, et ses dimensions intrinsèques (15 à 20 m de haut, 5 à 6 m de large).

Sa longueur, de 3.000 km, allant de la frontière coréenne jusqu'au désert de Gobi, est entrecoupée de forts solidement implantés et gardés à l'époque par des troupes nombreuses luttant contre l'invasion de la région de Pékin par les hordes dévastatrices venues des steppes de l'Asie centrale.

La Grande Muraille, une des sept merveilles du monde (visible de la Lune dit-on), épouse majestueusement le relief, suit le chemin des crêtes, traverse les vallées et arpente les plaines comme un immense serpent, doublant la ceinture de déserts et de montagnes qui enserrant l'immense Chine.

Sa construction avait duré des décennies et exigé une main d'œuvre de plusieurs millions de personnes.

Des centaines de milliers y sont probablement mortes d'épuisement pour la bâtir sous la contrainte.

Quelques étrangers- comme nous- étaient là, noyés dans la grande masse chinoise partie avec fougue à l'assaut des forts de garde haut perchés, en empruntant un chemin de ronde.

Nous étions gelés, mais enchantés de découvrir cette réalisation fantastique, alors que nos accompagnateurs, transis de froid, avaient préféré nous attendre sur la passerelle, ravis de nous voir intéressés par une gigantesque œuvre de l'épopée de l'histoire millénaire de leur pays.

Après un déjeuner et un passage rapide aux magasins de vente de jade, porcelaine, ivoire et tapis, nous avons visité les impressionnants tombeaux des empereurs mings, enfouis à vingt mètres sous terre.

Les empereurs mings, avant leur mort, choisissaient le lieu de leur inhumation dans les environs de Pékin, à la campagne, dans le calme et la sérénité de la nature, dans un cadre enchanteur de collines boisées.

Chaque empereur consacrait une partie de son règne (plus de sept ans) à la construction de son tombeau par 30.000 personnes.

Dans cette plaine secrète, close de collines harmonieuses, et embaumées par les lauriers roses, des groupes d'étrangers, dont des Français, étaient venus, comme nous, chercher les souvenirs de la grande dynastie Han qui régna sur la Chine durant quatre siècles (de 206 avant J.C à 220 après J.C), et qui fut à l'origine de l'un des sommets de la civilisation chinoise,

Nous sommes partis ensuite visiter au pas de course le Palais d'Eté, demeure estivale des empereurs chinois, implanté dans un immense domaine créé sur les déblais du creusement d'un lac artificiel de plusieurs milliers d'hectares.

Nous avons emprunté l'immense galerie des sculptures sur bois, retraçant les épisodes de la vie millénaire chinoise, et admiré le bateau en marbre blanc immaculé de la vieille et dernière impératrice Tseu Hi à laquelle de judicieux jeux de miroirs donnaient l'impression de naviguer sur les flots.

Amarré sur le lac, ce majestueux édifice, domine les minuscules habitations occupées au siècle dernier par des milliers de soldats, de gardes, de courtisans et de palefreniers à la solde de leur souveraine.

Nous avons quitté avec regret ce haut lieu de la civilisation chinoise pour rejoindre notre hôtel, à travers le vieux Pékin tout fait de mesures, de ruelles délabrées, poussiéreuses, défoncées, sales et grouillantes de monde.

Après un grand dîner, selon le même et traditionnel rituel chinois, tout fait de délicatesse et d'attentions, un contact eut lieu avec l'Ambassadeur du Maroc à Pékin lui demandant d'informer Filali de notre présence à Pékin.

La princesse Lalla Meryem et son mari étaient arrivés de Hong Kong, le même jour et installés à la Cité Interdite, signe de grande considération des autorités chinoises pour la fille et le gendre du Roi Hassan II.

### *A Shanghai*

Le 26 mars, tôt le matin, nous avons rejoint l'aéroport des lignes intérieures chinoises pour prendre l'avion sur Shanghai, deuxième étape de notre voyage.

En salle d'attente, jetant un mégot, je fus verbalisé de deux yuans.

Des Allemands subirent le même sort sans ménagement, avec l'impression amusée "d'avoir contribué aux recettes du budget chinois".

Nous sommes arrivés dans la grande métropole, après deux heures de vol, accueillis cordialement par les représentants locaux de la Société de Cobalt.



En voiture, nous avons traversé des quartiers pauvres et délabrés où de partout, affluaient des milliers de gens, jeunes et vieux croulant sous le poids de l'âge et de l'environnement.

Des matelas étaient étendus par terre, sur les devantures des maisons, sur les trottoirs ; le linge suspendu au bord des rues volait au vent.

Nous avons été tout d'abord au centre des expositions, grande bâtisse de type stalinien, construite du temps des bonnes relations sino-soviétiques des années cinquante, abritant au dernier étage un superbe restaurant financé et géré dans le cadre d'une société d'économie mixte créée avec des Chinois de Hong Kong.

De la terrasse du bâtiment, parmi les canards laqués enfilés par dizaines, nous avons admiré Shanghai, capitale de la Chine centrale.

Ville pleine d'histoire, Shanghai rappelle tout particulièrement les grands événements de la vie politique chinoise de la fin du 19<sup>e</sup> siècle, et les périodes de grande tension avec les puissances occidentales fermement décidées à ouvrir par la force le marché chinois à leurs produits manufacturés.

Shanghai, à l'embouchure du Yang Tsé Kiang, qui avait abrité le premier congrès du Parti communiste chinois en 1921, et où s'étaient renouées les relations avec les Etats-Unis après la signature du fameux protocole entre Chou en Lai et Nixon, doit son essor à son ouverture sur l'extérieur depuis 1842.

Dans cette mégapole, au gigantisme rampant, les maisons traditionnelles, à l'architecture typiquement chinoise, s'effaçaient pour laisser progressivement la place à d'immenses buildings dans une véritable course à la verticalité, phénomène que nous avons constaté à Pékin, puis par la suite à Canton au Sud.

En 1986, Shanghai, première ville chinoise avec plus de 12 millions d'habitants, contre 10 millions à Pékin, était aussi le premier centre industriel du pays (métallurgie, chimie, textile) avec 12% du total national, le premier pôle du commerce extérieur avec 18% des exportations chinoises, la ville la plus riche avec un revenu par habitant supérieur à 1.000 dollars, contre environ 300 dollars pour la moyenne nationale chinoise.

L'arrière pays de Shanghai abritait en 1986, plus de 200 millions d'habitants, soit 20% de la population totale de la Chine.

La ville, située au bord de la rivière Huangpu, englobe aussi deux faubourgs à vocation particulière, Minhang consacré aux industries exportatrices, et Hangqiao aux investissements étrangers.

Après la visite du centre ville, dans une grande salle d'apparat, un délicieux déjeuner, composé d'une multitude de plats succulents, nous fut servi, toujours avec raffinement et une extrême délicatesse.

En quittant les lieux, nous avons été surpris par des cohortes de jeunes venues à la Foire du Vêtement, en longues files s'étirant sur des kilomètres, à travers les rues avoisinantes, pour acheter "T Shirts", jeans et blousons, signe d'une amorce d'ouverture timide, mais peut-être irréversible, vers l'Occident.

Nous avons visité le quartier commerçant de la fameuse rue de Nankin, siège des quartiers généraux des anciennes sociétés étrangères de négoce et des grands magasins de luxe, encombré de bicyclettes, de charrettes, de petites voitures japonaises et de vieux camions poussifs et surchargés de bric et de broc.

La rue de Nankin débouche sur le port de Shanghai, porte ouverte sur le monde extérieur, doté de l'autonomie administrative d'une province, ouvert à tous les pavillons

internationaux, et vrai poumon de la Chine communiste relativement fermée aux échanges internationaux.

Des milliers de Chinois en vareuse à col Mao, déambulaient le long du fleuve, accompagnés de leurs enfants chiquement vêtus et piaffant sur les allées.

### *Vers Nanchang*

Nous avons pris le train à 15 h 35 pour Nanchang, ville située à 1.000 km à l'intérieur des terres, à l'Ouest de Shanghai.

Nous étions installés dans un wagon couchettes dit "de luxe", dans une cabine pour quatre personnes (Chérif, le Directeur ZU, l'interprète TSU et moi-même).

Passés les premiers moments de promiscuité, d'inconfort relatif et d'observation, les manières affables et l'extrême sensibilité de nos hôtes, doublées de la chaleur du service à bord de l'immense train, nous avaient bercés jusqu'à notre destination finale.

On nous servit du thé vert à plusieurs reprises pour nous souhaiter et renouveler la bienvenue en Chine.

Après les immenses faubourgs de Shanghai, le train s'était engagé dans une immense région de cultures intensives de colza, riz et mûrier.

Les champs étaient minutieusement travaillés, et certainement avec amour, par des nuées de femmes, d'enfants, de personnes âgées, et intensément exploités jusqu'à proximité de la voie ferrée, des pistes et des chemins vicinaux pour ne pas perdre un seul arpent de terre cultivable.

Les plans d'eau et les étangs près des hameaux fournissaient de la gadoue, excellent engrais d'épandage.

Les produits organiques de toutes natures étaient récupérés et réinjectés dans le sol, souvent à la main.

Les lacs, les mares, les étangs et les rivières étaient mis à contribution pour élever canards, oies, poissons.

Partout on sentait un labeur intense et continu pour tirer le maximum de la terre à laquelle chaque Chinois voue un véritable culte.

Le paysan chinois, connu pour son travail assidu de la terre source de sa subsistance, obtient des rendements agricoles élevés, susceptibles de l'être encore davantage par l'introduction d'engrais complexes à grande échelle.

Partout le travail est une seconde nature, l'effort est toujours intensif, entrecoupé de courtes pauses sur le lieu même d'activité.

On se nourrit n'importe quand, on dort sur place, près de sa machine, de son bétail ou de ses volatiles.

A mon avis, il est peu de terres au monde qui donnent l'impression que leur travail est exercé comme un art pour lequel la réussite masque l'intensité de l'effort consenti par tous, rapide, constant, toujours pénible et harassant.

L'absence ou le manque de moyens mécaniques était remplacé ou compensé par cette masse humaine déferlant de partout pour fournir ses bras et son corps.

La Chine étourdit le visiteur étranger par le sentiment de la multitude humaine, et nulle part au monde, sauf peut-être en Inde, même dans les quartiers des villes, la densité de la population ne s'impose autant au voyageur.

La Chine du 20<sup>e</sup> siècle donnait l'impression d'avoir été habitée par des centaines de millions de personnes depuis des siècles.

L'énergie mise en œuvre était essentiellement à base de charbon pour lequel la Chine est le premier producteur mondial (1 milliard de tonnes), doublée de la force musculaire de dizaines de millions de Chinois habitués, depuis des millénaires, à se dépenser sans relâche.

Le voyage en train nous donna une vision inoubliable de la Chine rurale, celle des champs tirés au cordeau, des cultures vivrières allant à l'assaut des coteaux et des collines, envahissant les vallées, côtoyant de près les habitations, les routes, les voies ferrées, les usines et semblant ne pas laisser à la terre le moindre répit.

D'autres images, après la traversée d'un des greniers de la Chine, sont gravées dans nos mémoires pour toujours : celles d'une route étroite, d'un chemin vicinal encombré de charrettes surchargées de sable, de charbon, de légumes, de briques et objets de toutes sortes, tirées parfois par des hommes ou des femmes.

Ce qui avait défilé sans cesse sous nos yeux, suscite toujours notre profonde admiration pour ce grand peuple et pour cet immense pays.

Avec TSU, nous avons discuté de l'histoire de la Chine, des invasions venues des de l'Asie centrale, de la Grande Marche, de Confucius, de Sun Yat Sen, du Kuomintang, du Grand Bond en Avant, des Communes Populaires, de la Révolution Culturelle, de Mao, de Chou en Lai, de Lin Piao, de Liu Chao Chi et des nationalistes de Tchang Kaï Chek réfugiés à Taïwan (Formose) après leur débâcle en 1949 face aux troupes communistes.

Dans le couloir du train, un officier supérieur de l'Académie militaire de Shanghai s'était joint à nous pour nous entretenir très aimablement de l'agriculture et de l'industrie chinoises dont il semblait maîtriser toutes les données.

La tombée de la nuit sur la campagne était saisissante, car très rapidement, on avait vu les paysans et leurs familles s'affairer pour rentrer leurs bêtes (buffles, porcs, oies) après une journée complète de dur labeur.

Les pistes, les routes s'étaient chargées tout d'un coup d'un flot interminable de bicyclettes, de cyclopushes et de marcheurs volontaires et déterminés.

De temps à autre, on voyait des ombres furtives se déplacer paisiblement sur les lacs bordant la voie ferrée : c'étaient des pêcheurs du crépuscule venus jeter leurs filets avec l'espoir d'une précieuse prise le lendemain.

De toutes les petites maisons, au toit en tuiles rouges, se dégageaient des volutes de fumée, signes de la préparation du dîner, repas principal pour les Chinois.

Le train s'était arrêté à Hang Zhu, ville enserrée de collines boisées et de champs de mûriers pour les élevages de vers à soie.

Lieu tant déclamé par les poètes chinois et les grands explorateurs occidentaux, ville de la soie et des soieries réputées de par le monde, Hang Zhu est considéré par les Chinois comme le paradis sur terre.

Nous sommes descendus sur le quai de la gare sombre et triste, aux lumières blafardes, pour sortir de notre "antre" et prendre l'air après plusieurs heures "d'enfermement", avant que le train ne reparte dans un sifflement strident.

En traversant des wagons bondés de passagers, pour rejoindre notre cabine, nous avons suscité sur notre passage l'étonnement amusé et amical de centaines de Chinois entassés avec leurs balluchons, leurs victuailles et leurs poulets.

Très aimablement on nous nous avait proposé du thé.

On se croirait dans un souk de médina, avec des visages différents et bridés.

Collant à nous, nos hôtes étaient ravis de nous faire découvrir les différentes facettes de la vie simple chinoise.

Personnellement, j'avais vécu ces instants avec une exaltation profonde, partageant des moments d'amitié chaleureuse au milieu d'un peuple attachant.

En cabine, nous fûmes de nouveau accueillis avec un thé de bienvenue renouvelée, alors que TSU, toujours affable, doué d'un art consommé de la répartie, en connaisseur averti, répondait sans esquivé à toutes mes questions.

« Vous pouvez me poser toutes les questions que vous désirez, je suis à votre disposition », me lança TSU, quelque peu débonnaire.

A travers nos longues discussions, j'avais compris que les autorités chinoises au pouvoir reconnaissaient certaines erreurs de la politique de Mao, notamment au plan de Communes Populaires, du Grand Bond en Avant et de la Révolution Culturelle qui avaient retardé le développement de la Chine de plusieurs années.

Concernant la politique d'ouverture de Deng Xiao Peng, successeur de Mao, TSU nous confirma le souhait sincère de la Chine de s'ouvrir au monde extérieur, à la technologie occidentale, dans le but d'assurer le mieux être de son peuple arriéré.

La Chine était apparemment encore un grand pays en voie de développement, aux potentialités considérables, où tout développement durable doit au préalable concerner l'immense monde rural, marché encore vierge en mesure d'absorber les produits de son industrie.

« Mais il ne faut pas privilégier un secteur par rapport à un autre, il faut un développement intégré et profond », avais-je fait remarquer.

« Absolument d'accord avec vous, c'est notre vœu le plus cher, et nous sommes vissés sur cette voie salubre. Notre peuple ayant souffert depuis des siècles, il est temps de mettre fin à son calvaire en empruntant un autre chemin, une autre voie, et ce serait un drame de ne pas tenir compte des affres du passé et de leurs conséquences néfastes sur la vie économique de notre pays », fut la répartie de TSU.

On avait senti chez TSU le désir de voir son pays décoller, loin des guerres idéologiques, de l'embrigadement des masses de jeunes et des politiques politiciennes néfastes pour une société en quête de stabilité et d'harmonie.

Il avoua, avoir été lui même Garde Rouge pendant la Révolution Culturelle, avoir commis des erreurs et participé à des abus de tous genres responsables de l'énorme retard de développement après la période d'une grande folie généralisée.

TSU débita sans interruption son savoir, content de me voir si intéressé par l'histoire et la grande aventure moderne de son pays.

Régulièrement, l'hôtesse, en tenue écarlate, venait nous proposer du thé, étonnée de voir deux étrangers parmi des milliers de Chinois sur le chemin de Nanchang au fin fond de cette Chine lointaine.

Après le dîner sympathique servi au wagon restaurant, nous avons continué à deviser avec TSU sur les problèmes de l'heure, nos autres hôtes suivant la discussion avec une curiosité manifeste et amusée.

De temps à autre, TSU leur lançait quelques mots en chinois pour expliquer probablement son étonnement de rencontrer des étrangers aussi intéressés par les menus détails de la vie de leur grand pays.

Nous avons discuté objectivement de "la Bande des Quatre", de son origine, ses motivations, son ascension fulgurante, ses agissements et sa chute brutale, du devenir de Madame Mao, des relations entre la Chine continentale et Taiwan, du différend avec le Vietnam, immédiatement après sa réunification, de l'avenir des relations avec les Etats Unis, fer de lance du capitalisme, et du Tiers Monde.

TSU, à travers nos entretiens, m'avait semblé peu dogmatique et plus ouvert que le Chinois stéréotypé présenté en Occident.

A la fin du dîner, nous avons assisté à une véritable scène de collaboration entre les couches socioprofessionnelles, au cours de laquelle des soldats, des paysans et des ouvriers, tous passagers ordinaires, s'étaient dévoués pour aider le personnel du train à préparer le repas du lendemain.

Le train s'arrêta à toutes les gares, toujours lugubres, sombres et sans cachet.

Au lever du soleil, avant notre arrivée à Nanchang, après 17 heures de voyage, on nous proposa du thé pour nous réveiller et nous sortir de notre torpeur.

Personnellement, je n'avais pas beaucoup dormi, mais plutôt resté éveillé pour apprécier la beauté et l'uniformité du paysage qui se déroulait sous mes yeux.

La campagne traversée et admirée la veille après Shanghai, se retrouve mille kilomètres plus à l'Ouest, avec les champs de colza, les rizières, les hameaux aux maisons en briques rouges, les parcelles de terre toujours bien travaillées par des familles qui en tiraient leur subsistance.

Ici le mot subsistance avait toute sa signification, car comme tenait à nous le rappeler TSU, au début du 20<sup>e</sup> siècle les famines et les inondations emportaient chaque année des millions de personnes.

Dès lors, avec les guerres civiles fréquentes, les représailles et les exactions des grands seigneurs terriens, on peut imaginer l'enfer meurtrier que représentait la Chine il y a quelques décennies.

Assurer de nos jours la subsistance et l'autosuffisance à un peuple de plus d'un milliard trois cents millions d'individus, est réellement extraordinaire et fantastique si l'on considère son passé récent.

### *A Nanchang*

A l'arrivée à la gare de Nanchang où nous attendaient les représentants de l'Office Régional des Ressources Minérales de la province, le déferlement sur les quais d'une véritable marée humaine, bruyante, animée, fut impressionnant.

« On dirait que le train a transporté toute une ville », avais-je fait remarquer à TSU habitué aux multitudes.

Après les salutations d'usage, très courtoises, on nous avait conduits au plus grand l'hôtel en plein centre ville, certes peu confortable et désuet, mais avec des chambres spacieuses et thé vert servi à profusion dans de grands brocs.

Après quelques moments de repos, avant d'aller effectuer un tour de ville sous le froid et la pluie, le Vice Président de l'Office, personne âgée, membre du parti communiste en vareuse à col Mao, était venu nous rendre une visite de courtoisie et d'amitié et s'enquérir du déroulement de notre long voyage par train.

« Bienvenue chez nous à Nanchang, et avez-vous bien dormi dans le train », fut sa première exclamation.

Nanchang, avec ses larges avenues bordées de grands arbres, chef lieu de la province de Jiang Xi, occupe une place importante dans l'histoire de la Révolution Chinoise, car c'est là qu'est né en 1927 le mouvement des soldats et officiers animé par Chou en Laï, relaté par plusieurs fresques et statues au centre ville, prélude au déclenchement du mouvement paysan dirigé par Mao dans la province du Hunan.

Peu de voitures, mais des milliers de bicyclettes ; peu de magasins, mais d'innombrables petites échoppes offraient aux clients, bananes, oranges et autres produits alimentaires de première nécessité.

La Grande Chine traversait une période de léthargie que le système politique en vigueur n'avait pas encore totalement surmontée, empêtré dans d'autres problèmes plus prioritaires pour lui, à savoir pacifier le pays, le mettre au pas et organiser les structures économiques "face au capitalisme belliqueux"

TSU profita de l'occasion pour rendre visite à son beau père, éminent cadre en retraite du Parti communiste, installé dans un modeste appartement situé dans un quartier obscur et sans âme, qui comme d'autres à Nanchang, donnait l'impression de se retrouver cent années en arrière.

L'après midi, au siège de l'Office Régional des Ressources Minérales, autour de petites tables basses garnies de fruits et de tasses de thé, nous avons entamé nos premières et longues discussions.

En ouvrant les travaux, nos hôtes, auxquels s'étaient joints des responsables de l'Office Régional des Ressources Minérales, véritable détenteur du pouvoir de décision,, avaient rappelé leur excellent voyage au Maroc en 1986, leur désir sincère de renouer avec le Groupe ONA et d'établir avec lui des relations amicales équilibrées, tout en marquant leur disposition à acheter toute la production de concentré de cobalt de Bouazzer.

Chérif les remercia de l'accueil chaleureux et amical qui nous avait été réservé depuis notre arrivée à Pékin, souligna le désir partagé du Groupe ONA de renouer avec le Chine, et émit le souhait de voir les discussions aboutir à des résultats concrets, tangibles et acceptables pour les deux parties.

Les pourparlers entrecoupés de pauses "thé et fruits", avec de multiples redites et des demandes d'éclaircissements, durèrent plus de trois heures, sans qu'aucune des parties ne se départisse de sa sérénité, tant les rapports étaient empreints de grande et amicale considération.

Nous avons remarqué la bonne appréciation des Chinois pour la maîtrise du dossier par Chérif pour l'avoir déjà traité plusieurs années auparavant avec l'ancien Directeur Général de l'ONA, Meune.

A la fin de la journée, toujours à la case départ, chacun accroché à ses positions, nous avons convenu, sans le moindre ressentiment, de reprendre nos discussions le lendemain.

Nous avons ainsi répondu au vœu dissimulé des Chinois de faire traîner et durer les pourparlers, en espérant contraindre l'interlocuteur à céder.

Le soir, nous fûmes conviés à un grand dîner présidé par le Vice Président de l'Office Régional des Ressources Minérales, dans un salon de l'hôtel spécialement aménagé pour la circonstance, en présence d'un représentant local du Ministère des Affaires Etrangères chinois.

Le défilé des plats fut interminable, le service impeccablement assuré par de jeunes et jolies filles, parées de leurs plus beaux atours, interrompu par des échanges de toasts au "mote", dans une ambiance détendue et chaleureuse.

Nous avons échangé nos points de vue sur l'évolution de la société chinoise, la politique d'ouverture et les relations internationales, et noté que les réformes réalisées dans les entreprises visaient à restaurer leurs initiatives, à stimuler l'activité des secteurs assurant la satisfaction des besoins de la population, et à utiliser dans le cadre de la politique d'ouverture les avantages comparatifs du pays.

Les autorités chinoises semblaient accorder la priorité aux industries utilisatrices de main d'œuvre, de préférence aux industries incapables de générer des emplois en nombre suffisant et gourmandes en capital.

La Chine était entrée dans la phase de consommation des ménages avec le boom de l'électroménager (machines à laver, réfrigérateurs etc.).

Mais en dépit des résultats enregistrés, des goulets d'étranglement continuaient à perturber le système économique, tels les problèmes énergétiques, l'insuffisance des moyens modernes de transports, la vétusté des usines et le retard dans le management des organisations et services.

De nombreux grands projets étaient à l'étude, telles la construction des voies ferrées, routes, barrages, centrales nucléaires, la rénovation et l'ouverture de mines de charbon, la modernisation et la réhabilitation d'usines existantes, la construction d'hôtels, le développement des communications.

Embrassant un large éventail des réformes destinées à libérer les entreprises du contrôle de l'Etat et du Parti communiste, les décisions des autorités étaient considérées comme un tournant crucial dans l'ère post Mao et l'élimination progressive du modèle d'économie centralisée.

Les succès rencontrés par les réformes, surtout dans le monde rural encore arriéré, pourraient être le moteur de l'accélération de la réforme au niveau des grandes agglomérations urbaines.

Ravis d'avoir renforcé nos relations d'amitié, nous avons pris congé du Vice Président et de nos autres hôtes, en le remerciant bien vivement pour leur agréable compagnie et pour leur hospitalité généreuse.

Nous avons compris après les premiers pourparlers, que le passage à Nanchang n'était donc qu'une étape de la première phase d'un long processus de discussions avant l'acte final.es.

« C'est leur habitude et leur approche dans les négociations avec leurs partenaires étrangers ; avec les Chinois, il faut être patient et surtout ne pas marquer son agacement ou sa précipitation », me dit Chérif, en fin connaisseur.

### *A Ganzhou*

Le lendemain, nous avons quitté Nanchang à 6h30, sous un temps maussade et une brise glaciale, à bord de deux voitures Lada russes, en direction de Ganzhou, lieu d'implantation de l'usine de transformation des concentrés de cobalt.

A la périphérie de Nanchang, la campagne était sous les eaux et la petite route emportée sur plusieurs centaines de mètres par les dernières pluies diluviennes.

Des centaines de Chinois s'affairaient pour combler manuellement les trous et aménager les nécessaires déviations des véhicules, des charrettes et des bicyclettes.

En traversant les nombreux villages, le constat et les témoignages édifiants du sous-développement de la Chine rurale profonde, étaient patents.

A l'arrêt pour le petit déjeuner, en pleine campagne, en bordure des rizières, TSU continua à nous entretenir de son pays.

« La Chine est un pays en pleine mutation et les autorités sont décidées à ne pas s'arrêter en chemin », dit-il, comme pour nous convaincre.

En Chine, l'impact de la population nombreuse, depuis toujours, constituait une contrainte considérable pour le développement économique intégré, et les mesures adoptées, basées sur la contrainte, pour endiguer la croissance rapide de la population s'étaient révélées efficaces.

Ainsi, la campagne de contrôle des naissances avait fait baisser le taux de croissance démographique de 2,3% pour la période 1960-1970, à 1,5% pour la période 1970-1981 ; ce taux devait baisser encore davantage.

Le déclin est dû, avant tout, à la faible natalité, la gratuité des contraceptifs, au mariage tardif, aux quotas de naissances, quelques avantages économiques, la stérilisation féminine et masculine et l'encouragement de la politique de l'enfant unique, exception faite pour la campagne où l'on autorise un deuxième enfant pour assurer la descendance.

Après avoir visité et traversé des villages, nous avons gardé une impression ineffaçable et palpable que la solidarité, appelée "la solidarité du bol de riz" en commun de la grande famille chinoise, est vivace comme au Maroc sous forme d'entraide entre les groupes familiaux.

Ayant survécu à trois générations de bouleversements nationaux, le sentiment d'insécurité vis à vis du bol de riz s'était estompé.

Avec l'introduction de conditions de vie meilleures, le 21<sup>e</sup> siècle pourra être pour la Chine un grand tournant, et ce sera pour les Chinois l'une des plus grandes tâches collectives que l'humanité ait jamais connue et accomplie.

Lors d'une halte en pleine nature, notre conversation avec TSU fut interrompue à la vue d'une scène pathétique : un paysan pieds nus, pantalon retroussé, torse nu malgré le froid et la pluie, transportait en balance sur plusieurs centaines de mètres deux seaux pleins de gadoue pour aller les déverser dans son champ, puis revenait à l'ouvrage à plusieurs reprises, avec le même courage et la même rage de braver les éléments de la nature, sans à aucun moment se départir de son calme, ni s'intéresser à ce qui se passait alentour.

Après la traversée d'une campagne à la beauté indicible, de cachet surréaliste, de calme et de sérénité, avec d'immenses rivières sur lesquelles voguaient d'innombrables barques de pêcheurs, nous avons marqué une halte à l'hôtel de Guang Chang, suivie d'une visite des magasins d'Etat et des coopératives approvisionnés en produits de piètre qualité.

Notre présence étonna une famille chinoise qui accepta avec gentillesse de poser en photo avec nous au bord du fleuve ; le marmot chinois fut tout heureux de faire l'objet d'une telle attention.

Comme d'habitude, à chaque repas, nous avons dégusté d'autres spécialités à base de poisson, soja, champignons, cresson, choux et différentes herbes, expliquant et justifiant l'adage chinois :

« Tout se prépare et se mange en Chine ; tout ce qui vole se mange, exceptés les avions ; tout ce qui nage se mange, exceptés les sous marins ».

Nous sommes arrivés à Ganzhou en fin d'après midi, après avoir traversé des zones de rizières à forte densité de population, donnant deux récoltes par an.



Notre installation à l'hôtel fut suivie d'une visite de la ville et de ses environs couverts de merveilleux bosquets de bambou.

Du haut d'un ancien sanctuaire bouddhiste, au bord d'un immense fleuve, un panorama saisissant, d'une beauté rare, loin des vacarmes et des bruits des villes, s'offrait à nous, médusés.

Le dîner, servi avec cérémonial dans le salon d'apparat de l'hôtel, fut une occasion de poursuivre les discussions avec TSU, de les approfondir dans une chaude ambiance, sous l'œil attentif de nos hôtes.

Ainsi de 1980 à 1982 le régime des Communes Populaires mis en place avec fracas à la fin des années cinquante, avait été pratiquement démantelé et le monopole de l'Etat aboli sur certains produits agricoles comme les céréales.

Au système de collectivisation forcée, avait succédé le système de responsabilité, moyennant un quota à l'Etat, à un prix augmenté de 10 à 30%, les paysans étant autorisés à vendre leurs produits sur les marchés libres, force d'entraînement décisive pour l'appareil industriel encore timoré.

« Un vent nouveau, chargé d'espoir, souffle sur la Chine, et nous espérons que son intensité ira crescendo », dit TSU avec l'assentiment non dissimulé de nos hôtes qui n'avaient pas hésité à remettre en cause la politique du Grand Timonier, Mao.

La détente sera longue et difficile, mais une véritable lame de fond était en train de naître, en mesure de transformer profondément le visage de ce grand pays.

\*\*\*

Après une nuit bien calme, nous avons repris nos activités par la visite de l'usine de cobalt, complexe intégré de construction sommaire, produisant de l'acide sulfurique, des produits chimiques divers, des produits dérivés du tungstène et des concentrés de cobalt désarsénifiés.

La tournée de l'usine avait débuté par le stock de résidus, reliquat du traitement des concentrés de cobalt de Bouazzer d'avant les années soixante dix, puis par les sections agitation, attaque chimique, concentration et fusion.

Ce fut émouvant de toucher cette partie de terre marocaine en pays lointain, constituée de scories oxydées, couleur rouge d'érythrine.

L'usine, réellement rudimentaire, sans sophistication, nous étonna par sa simplicité, alors que nous nous attendions à trouver une unité ultra moderne de traitement d'un minerai dit stratégique : le cobalt.

Sans complexes, les Chinois étaient fiers de leur usine construite avec des moyens de fortune, parce qu'elle était à eux, elle fonctionnait et produisait selon une technologie simple de transformation des concentrés de cobalt.

Pour moi, cette visite de l'usine levait le voile de mystère absurde entretenu en Occident sur la valorisation du cobalt.

Pour les Chinois, les importations de concentrés de cobalt de Bouazzer viendront s'ajouter à la production locale et aux achats provenant de la lointaine province du Shaba au Zaïre de Mobutu.

La consommation chinoise, estimée à 1.000 tonnes de cobalt métal par an, était essentiellement utilisée dans la fabrication des aciers spéciaux.

Toutes les explications relatives au fonctionnement des installations nous furent fournies sans dissimulation ni esquivé.

Nous avons pris toutes les photos désirées et circulé à travers les différentes sections de l'usine sans la moindre entrave ou dissimulation.

Notre tournée prit fin après la visite des installations de valorisation de tungstène dont la Chine est l'un des plus grands producteurs mondiaux.

Comme pour les concentrés de cobalt, l'usine était de technologie très simple, rustique, et surtout, sans sophistication.

Un magnifique déjeuner au foyer du complexe fut encore une fois l'occasion de poursuivre nos discussions et d'enrichir nos connaissances sur la Chine.

« Depuis quelques années, l'entreprise en Chine est devenue une entité économique jouissant d'une autonomie relative, responsable de ses propres profits et pertes, capable de se transformer, de se développer et d'agir en tant que personne morale, avec droits et obligations. Le directeur assume la responsabilité pleine et entière de l'exploitation, le rôle des instances du Parti étant limité à la supervision globale des politiques de l'Etat », nous déclara TSU.

Pour mettre en pratique le principe de la répartition des revenus selon le travail, les écarts entre les salaires avaient été augmentés afin de refléter les différences entre le travail manuel et intellectuel, qualifié et non qualifié, la rémunération du travail intellectuel étant basse, comparée à celle du travail manuel.

Les salaires à l'usine de cobalt étaient de l'ordre de 120-150 yuans (soit l'équivalent de 250 à 320 Dirhams par mois), le salaire de l'ouvrier pouvant dépasser de 10% celui du technicien, et même de l'ingénieur.

Mais parallèlement à ce niveau bas des salaires, il faut noter l'existence de prestations sociales importantes, tels le logement, l'habillement, les soins médicaux, le transport, l'éducation et la nourriture.

Dans ce cadre l'usine de cobalt disposait d'une remarquable infrastructure sociale permettant de fixer et fidéliser le personnel et la population du centre.

A l'usine de cobalt, comme d'une façon générale en Chine, la mobilité des personnes était faible, la productivité et la qualité du travail étaient insuffisantes.

Souvent la titularisation restait l'objectif primordial pour la grande majorité des Chinois, donnant l'impression d'un manque de confiance dans l'avenir.

Les réformes lancées, basées sur les incitations économiques, les primes et l'ardeur au travail, se heurtaient à de fortes résistances, le stakhanovisme débridé n'étant plus à la mode comme auparavant.

Les entreprises chinoises à la recherche de l'efficacité, comme l'usine de cobalt, étaient entrées dans une période de profondes réformes.

De plus en plus, les Chinois découvraient les insuffisances de leur système économique, et l'influence éminente des hommes dans le dynamisme d'une économie ou l'efficacité d'une entreprise.

La sensibilisation de centaines de millions de personnes et l'incitation à produire plus et mieux, avaient permis aux Chinois de faire un véritable grand bond en avant, et de rattraper une partie du retard accumulé dans tous les domaines.

Sur cette toile de fond et dans la grande salle de réunions du complexe industriel, nous avons repris nos entretiens et nos négociations relatives à l'élaboration d'un contrat de livraison de concentré de cobalt de Bouazzer.

Chérif me rappela qu'avec l'ancien Directeur Général de l'ONA, Meune, ils avaient été obligés de rester à Pékin pour discuter les contrats de livraison de concentré de cuivre de Bou Skour avec les services centraux du Ministère de l'Industrie, car à l'époque aucune initiative n'était laissée aux provinces.

Depuis, la situation avait sensiblement évolué avec l'entrée en lice des usines consommatrices, habilitées à discuter les contrats dans le cadre de la nouvelle politique d'ouverture et de décentralisation.

Avec nos partenaires, les échanges, comme deux jours auparavant, furent longs et redondants, sans toutefois nous décourager.

Chérif, avec une infinie patience, défendit sa position, donnant et réitérant ses explications claires et approfondies sur les propositions de son groupe, au plan du prix de vente et des conditions accessoires.

Moi, j'étais là en tant que support officiel pour apporter, quand il le fallait, la caution morale de l'Administration des Mines marocaine.

De leur côté, les Chinois étaient revenus à la charge pour expliquer et justifier le niveau élevé de leurs frais de traitement, et demander en conséquence une baisse de prix des concentrés de cobalt de Bouazzer.

Après plusieurs heures de discussions franches, cordiales et animées, nous nous étions mis d'accord sur les prix de référence producteurs de cobalt, tel que publié régulièrement par le London Metal Bulletin.

Ce fut une percée, car les Chinois connus pour être de fins, tenaces et coriaces négociateurs, font languir et souffrir leurs partenaires avant de conclure et parfois de rompre les négociations.

Ainsi des Occidentaux, confiants en leur force de persuasion, venus négocier pour quelques jours, étaient repartis chez eux après plusieurs semaines d'attente, d'antichambre et de discussions stériles.

En considérant cela, nous étions dans une situation bien particulière et privilégiée, révélée par la chaleur exceptionnelle et redoublée de l'accueil qui nous était constamment réservé.

Dès lors, l'accord était à l'horizon, il restait seulement à en définir les contours précis, à laisser décanter les choses durant le restant du séjour, puis à finaliser par des négociations de dernière heure avant notre départ.

Les pauses thé s'étaient succédé pour nous consulter et situer le niveau des concessions réciproques.

Nos hôtes, à la reprise, insistèrent sur les coûts de traitement en progression constante par suite du renchérissement des produits chimiques et énergétiques.

Chérif rétorqua que la Maroc subit encore plus durement ces effets, n'étant producteur ni des uns ni des autres.

De plus, la remise en production de la mine de Bouazzer, arrêtée depuis quatre ans, exigera des investissements lourds que seuls des prix raisonnablement rémunérateurs pourraient justifier.

A la tombée de la nuit, harassés mais confiants dans l'issue de nos discussions, nous avons convenu de suspendre les pourparlers et de les reprendre par la suite.

Nos hôtes, tout en appréciant l'effort de la partie marocaine, avaient décidé de nous faire des propositions concrètes le surlendemain à Guangzhou (Canton).

Le soir, pour marquer solennellement l'esprit d'amitié ayant toujours présidé à nos discussions, nous fûmes conviés à un grand dîner officiel, en présence du représentant provincial du Ministère des Affaires Etrangères.

Plusieurs toasts furent échangés pour marquer notre désir commun de coopérer amicalement dans l'intérêt mutuel bien compris, convaincus de notre côté de l'intensité et de l'importance exceptionnelle des derniers moments en Chine.

### *A Guangzhou (Canton)*

Le réveil, encore une fois, fut matinal, car une longue journée nous attendait avant d'arriver à Guangzhou.

Les trois responsables de l'usine de cobalt de Ganzhou, (la partie la plus concernée), étaient là, signe de la conclusion très probable du contrat, autrement ils ne se seraient pas tous dérangés pour nous accompagner durant quelques jours.

Nos hôtes avaient pris place à bord d'une voiture de la sécurité publique, alors que TSU nous accompagnait dans un véhicule de la Société de cobalt.

La route étroite, mal entretenue, crevassée, principal accès vers les provinces intérieures du Yunnan et du Tibet, était surchargée de camions haletants, de charrettes et de cyclopoisses, image représentative de la nouvelle Chine.

Comme ailleurs, il y avait beaucoup de monde aux champs, bêchant, sarclant, repiquant, labourant avec les buffles et épandant les engrais naturels à la main, nous donnant le sentiment que l'immense population chinoise aime vivre en grand nombre et en plein air.

La Chine, on le comprend bien, est très peuplée depuis des millénaires.

Nous avons traversé des villages d'un autre âge, souvent délabrés, avec leurs gargotes poussiéreuses, leurs troupeaux de porcs et d'oies, leurs marchés de légumes, de fruits et de tabac.

Sur les routes et les chemins vicinaux, nous avons croisé ou doublé des multitudes de gens à pieds, transportant péniblement des Calebasses.

Nous avons vu des chantiers de travaux publics où s'affairaient calmement des milliers d'ouvriers cassant la pierre à la masse pour produire de la gravette.

Sur notre parcours, dans un cadre merveilleux, à Shaoguan, près d'un plan d'eau bordé de bambous, nous avons déjeuné au fameux "Restaurant des Bambous", dégustant les fins plats de la province de Guang Zhu, à proximité d'une stèle et d'une statue à la mémoire du docteur Sun Yat Sen, premier fondateur de la République chinoise qui s'allia aux communistes pour créer un Etat socialiste.

D'adorables petites filles acceptèrent de bonne grâce, sous l'air amusé de leurs parents, de poser en photo souvenir avec nous.

En ville, de partout affluaient les bicyclettes.

En Chine, la bicyclette appelée la "Petite Reine", omniprésente, rouillée ou flambant neuf, porte, tire tout et tous, et représente un des modes de transport prisé, ouvert et accessible aux grandes masses.

La bicyclette était pour le Chinois une illusion de mécanisation, sa voiture venue lui faciliter la tâche et mécaniser ses propres forces, sans aucun apport extérieur d'énergie.

Une bicyclette rutilante était alors signe de niveau de vie aisé.

J'avais compris alors, pourquoi TSU se portait constamment volontaire pour régler nos achats en Yuans ordinaires et récupérait nos Yuans convertibles (devise forte) pour se permettre plus tard l'achat d'une bicyclette.

Après le repas copieux et bien achalandé comme de coutume, nous avons visité un temple bouddhiste à l'extérieur de la ville, implanté dans un immense parc fleuri.

Nos hôtes désintéressés, étaient réellement indifférents à ce genre d'édifice religieux d'un autre âge pour eux, cadres du parti communiste athée.

Du temple montaient les chants des moines bouddhistes, alors qu'une nonne, crâne rasé, photographiée en train de balayer les allées du sanctuaire de Bouddha, marqua son désappointement et disparut en proférant probablement des injures.

Ce fut la seule occasion du voyage où un citoyen chinois avait levé la voix.

A la sortie de la ville, nous avons été pris, cas rarissime en Chine, dans un embouteillage, les pluies diluviennes ayant déversé sur les routes et les pistes un océan de boue affronté vaillamment par des milliers de bras volontaires.

Nous avons traversé encore des zones de rizières, toujours intensément travaillées dans les vallées, les plaines et les montagnes par une population dense.

Par endroits, des nécropoles dissimulées dans les buissons ou creusées dans le roc, signalaient un cimetière de village, loin des cultures pour ne pas perdre un seul pouce de la terre nourricière.

La voiture de la sécurité publique fut arrêtée avant Canton pour excès de vitesse, le chauffeur verbalisé par retrait de son permis de conduire et convoqué le lendemain à un stage d'éducation civique pour avoir enfreint le code de la route.

L'arrivée de nuit à Canton et la traversée de l'imposante agglomération à l'embouchure du Si-Kiang, furent impressionnantes.

Comme par miracle, après être plongés, durant plusieurs jours dans une obscurité relative depuis Nanchang, nous avons retrouvé la débauche de lumières et la frénésie des grandes métropoles.

En signe de considération et d'estime, nous fûmes logés à l'Hôtel d'Orient, grand palace où était descendu ce jour là, le Président du Cameroun, Paul Biya.

En raison de notre arrivée tardive, mais aussi de la fatigue après une journée bien pleine, nous avons préféré dîner à la cafétéria de l'hôtel, dans une ambiance artificielle, parmi des célébrités du théâtre et du cinéma chinois, assaillies par des supporters en quête d'autographes.

Nos hôtes, paysans de la Chine profonde et millénaire, étaient perdus dans ce milieu qui n'était pas le leur, celui de tous les jours des citoyens de Canton.

Après le dîner, nous avons flâné pour admirer les parcs de l'hôtel, les galeries d'art chinois, avant d'aller nous "mettre entre les mains de Morphée".

Le lendemain, après le petit déjeuner pris ensemble dans l'immense salle magnifiquement décorée de l'hôtel, nous avons entamé les ultimes tractations sur les termes définitifs du contrat, et vers 10 heures, l'accord conclu, nous nous sommes chaleureusement congratulés en prenant une tasse de thé et des fruits.

Pour célébrer l'événement et saluer l'esprit d'amitié ayant présidé à nos entretiens, un déjeuner des grandes occasions nous regroupa avec nos hôtes euphoriques dans le salon d'apparat de l'hôtel, avec le défilé interminable de plats encore plus raffinés que précédemment.

Par cette ultime et touchante attention, nos hôtes avaient voulu réitérer leur considération et marquer leur réelle satisfaction d'avoir abouti à un contrat satisfaisant pour les deux parties, élaboré après d'amicales négociations avec deux responsables marocains séduits par la Chine, appréciant l'art de vivre et la profonde hospitalité de son grand peuple.

L'après midi, en minibus spécialement affrété pour la circonstance, nous avons visité Canton, ville de plusieurs millions d'habitants, le poumon de la Chine du sud, proche de la zone de Hong Kong encore sous domination britannique.

Du haut d'un promontoire, nous avons admiré la ville avec ses gratte-ciel remplaçant progressivement les anciennes maisons basses en tuiles rouges.

D'innombrables chantiers de construction de routes, autoroutes, ponts, immeubles de bureaux et d'habitations, hôtels, complexes sportifs, attestaient d'une Chine en profonde et rapide transformation, contrastant avec les provinces intérieures demeurées encore sous l'emprise du sous développement.

Après la visite de la Grande Foire de Canton, immense bâtisse moderne, connue mondialement, regorgeant de produits chinois de réelle qualité, nous avons fait le tour des musées d'histoire où étaient exposées de magnifiques œuvres d'art en ivoire, jade et porcelaines uniques au monde.

En fin d'après midi, après des adieux émouvants avec les responsables de l'usine de cobalt de Guanzhou, nous avons rejoint l'aéroport.

### *Un retour à Pékin perturbé*

Après l'enregistrement, on nous annonça un retard de quelques heures, puis en final, le report du vol pour le lendemain à 11h.

Notre programme à Pékin fut perturbé, semant le doute sur la rencontre avec le Président Filali et la signature officielle du contrat devant concrétiser une longue semaine de discussions et de négociations entre les deux parties.

En bus, nous avons rejoint très tard l'Hôtel d'Orient, nos hôtes chinois abattus, déçus de voir tous les efforts déployés durant une semaine, contrariés par des problèmes futiles de retard d'avion.

Pour détendre l'ambiance, nous avons repris nos discussions avec TSU pour évoquer le développement rapide de la zone de Canton, son impact et ses retombées sur la vie économique générale.

Sans se départir de son flegme et de sa sérénité, TSU enchaîna en disant :

« Chaque Chinois aspire à un développement rapide et meilleur, à une vie décente, sans toutefois renier ses origines, ses traditions et sa culture ».

Dans le secteur de Canton, les grandes réalisations étaient le fruit de la collaboration des autorités avec les Chinois installés en Asie du Sud Est (Singapour, Philippines, Malaisie, Thaïlande).

Ces Chinois, d'une autre trempe, sont les animateurs puissants de la croissance économique des pays d'accueil où, tout en gardant leur art de vivre et leur attachement à leur Chine ancestrale, ils sont doués d'une faculté d'adaptation remarquable, et d'un sens confirmé du business.

Le lendemain matin, après une longue nuit à envisager avec Chérif tous les itinéraires possibles pour rejoindre Paris, le petit déjeuner nous avait réunis de nouveau avec nos amis chinois arborant toujours une mine triste et désappointée.

Nous avons tenu à les soulager en leur soulignant que le but de notre mission était atteint après notre accord de la veille, l'établissement avec eux des liens de coopération amicale et de confiance, et la découverte de leur grand pays.

L'avion était parti avec deux heures de retard sur l'horaire prévu, ajoutant une nouvelle touche triste au désarroi de nos partenaires chinois.

A bord, j'avais transcrit le contrat en français sur le papier à entête de la compagnie China Airlines ; TSU, de son côté, avait assuré la traduction en chinois, malgré les fortes turbulences avant l'arrivée à Pékin à 15 heures 30.

Le secrétaire de l'Ambassade du Maroc était là à l'aéroport pour nous conduire immédiatement à la Cité Interdite, lieu de résidence de la princesse Lalla Meryem et du Président Filali.

Nos hôtes chinois, jusque là contrits, étaient ravis de la tournure des événements, et leurs visages s'étaient éclairés d'un sourire réellement sympathique.

TSU jubilait, voyant son travail assidu se terminer en apothéose avec la signature officielle du contrat dans l'enceinte de l'endroit le plus fermé de Chine, temple mystérieux et solennel du régime communiste, sévèrement gardé, où se dressent de majestueux et anciens palais impériaux bâtis sur plus de 70 hectares.

Abdeslam Jaïdi, consul général du Maroc à New York, organisateur du voyage en Chine du couple princier, nous reçut tout d'abord dans un salon magnifiquement décoré où l'on nous servit une collation de bienvenue.

Par la suite, le Président Filali nous avait rejoints, décontracté, pull over et chemise sur pantalon de flanelle grise, un grand cigare à la main.

Avec son amabilité coutumière, rappelant ses deux années à Pékin, tout enfant, alors que son père était Ambassadeur du Maroc en Chine dans les années soixante, Filali devisa quelques minutes en chinois avec nos hôtes ravis de rencontrer un personnage aussi jeune, avenant, affable, et parlant leur langue.

Dans une immense salle, autour d'une grande table, le contrat écrit de ma main sur des feuilles de la compagnie China Air Lines et traduit par TSU, fut officiellement signé par Filali et par un représentant de la Société de Cobalt, qui, à notre étonnement, était celui qui nous semblait le moins responsable de nos hôtes.

Après les congratulations d'usage, après avoir pris congé de Filali, et déliés de tout engagement, à 18h, nous avons quitté la Cité Interdite pour rejoindre en trombe l'aéroport de Pékin.

Pour remercier TSU de sa coopération et de sa totale disponibilité en tant que parfait interprète, nous avons vainement essayé de lui faire accepter un souvenir personnel de notre part.

Il avait fallu, pour vaincre sa réticence, lui remettre une enveloppe cachetée en exigeant de lui de ne l'ouvrir qu'après notre départ.

Avec nos hôtes, nous avons convenu de nous revoir au Maroc à la fin de l'année 1987 pour concrétiser le contrat par la livraison d'un premier lot de concentré de cobalt de Bouazzer.

Contrairement à notre crainte de la veille, l'enregistrement sur le vol de Lufthansa pour Francfort eut lieu le plus normalement du monde.

Mal rasés, fatigués, mais heureux d'avoir entrepris un aussi long et beau voyage, nous avons quitté Pékin dans un avion pratiquement vide, à bord duquel le service fut agréable et parfaitement germanique.

Avant l'atterrissage à Bahreïn, nous avons survolé les torches des innombrables puits de pétrole exploités offshore.

Après l'escale où seul un passager était monté à bord, et après le survol de la Jordanie, de la Syrie, de la Turquie, de la Bulgarie et de la Yougoslavie, nous sommes arrivés à Francfort à 7h du matin, juste à temps pour prendre la correspondance sur Paris à 8h.

J'avais quitté Chérif à l'aéroport de Roissy pour rejoindre Rabat, après avoir vécu intensément avec lui les péripéties d'une inoubliable randonnée.

\*\*\*\*

Quelles furent les enseignements de cette mission axée essentiellement sur la signature d'un contrat de livraison de cobalt marocain aux Chinois après une éclipse de plusieurs décennies?

Réellement et franchement, parmi les nombreuses missions effectuées dans plusieurs continents, le voyage en Chine demeure celui qui m'avait le plus marqué, instruit, envoûté et charmé sous tous ses aspects.

Aussi ai-je tenu à lui consacrer un important développement, sans prétendre avoir effectué le grand périple d'Ibn Batouta.

En ce qui me concerne, une mission d'études de deux semaines ne peut m'attribuer la prétention de connaître ce pays continent de 9,6 millions de kilomètres carrés, peuplé de plus de 1,3 milliard d'habitants, de profondeur historique de plus de 6.000 ans, avec lequel notre pays avait entretenu des relations depuis la fin du premier millénaire (vers 990).

Par ailleurs, le grand voyageur marocain, Ibn Batouta, est réellement celui qui avait fait connaître la Chine au monde arabe en général, grâce à son périple effectué à travers l'Empire du Milieu au 14<sup>e</sup> siècle.

Mais ce que nous avons vu et vécu en Chine, pays représentant un quart de l'humanité, méritait d'être conté, rappelé et analysé, m'incitant à témoigner même si le témoignage est peut-être entaché d'inexactitudes ou d'insuffisances.

Il faut avoir vu pour croire, dissiper et éloigner les préjugés pour reculer autant que faire ce peut, les frontières de l'ignorance de la Chine.

Mais nous avons surtout traversé la campagne chinoise et séjourné dans des zones où peut être peu d'étrangers étaient passés avant nous.

Nous avons rencontré des techniciens, des agronomes, des chercheurs, des syndicalistes, des dirigeants de comités politiques, des enseignants, des militaires, et vu à l'œuvre les ouvriers et les paysans chinois.

Plusieurs fois par jour, avec notre interprète, au cours des séances de travail, des visites d'usines, des repas, en voiture, dans l'avion, en train, nous avons conversé longuement, amicalement, sans arrières pensées, ni démagogie, tout en essayant de transformer nos discussions en échanges bénéfiques pour nous.

Les renseignements et les éclaircissements obtenus, toujours de bonne grâce et sans dissimulation, étaient abondants et variés, peut-être quelques fois superficiels, mais assez convaincants et suffisants pour nous permettre d'avoir une idée de la Chine et de son grand peuple.



Réellement quand on a partagé avec les Chinois le bol de riz et la tasse de thé, un lieu amical et affectif particulier naît, vit et ne meurt pas, car le Chinois qui vous reçoit et vous accompagne, fait partie de la famille, ou encore mieux, vous faites partie de sa famille, et il se fait un devoir d'être avec vous et de le prouver à travers son comportement et ses manières affables de vous accompagner.

Ce fut notre cas, et pour le marquer si fort, nos hôtes chinois furent constamment aux petits soins avec nous, depuis l'arrivée et jusqu'au départ.

La Chine d'aujourd'hui ne peut être comprise qu'en se référant à la Chine d'hier, et on appréciera mieux le succès et les échecs en comparant les résultats obtenus à la situation ayant prévalu avant la Grande Révolution.

Nous avons intensément vécu, sans ressentir la fatigue physique ou morale qui caractérise des voyages dénués d'intérêt, monotones et sans chaleur humaine.

En étudiant l'histoire de la Chine, véritable forteresse repliée sur elle-même, semblant perpétuer la Chine ancestrale fermée aux étrangers jusqu'au 15<sup>e</sup> siècle, on découvre une vaste et radicale métamorphose intervenue en un temps bref, pour transformer la vie d'un grand peuple resté fidèle au meilleur de son héritage, tout en rejetant et en abolissant le passé dans plusieurs domaines.

A travers les médias et la propagande du temps de Mao, la Chine donnait l'impression d'emprunter la même voie que le Japon un siècle plus tôt.

Une Chine possédant des missiles, maîtrisant l'énergie nucléaire, ayant bravé les Etats-Unis et l'Occident en Corée et en Indochine, et soutenant le blocus de Formose (Taiwan), semblait un pays en plein boom économique et social.

Mais à y voir de plus près, et à travers les multiples discussions avec nos hôtes, la Chine, après les grands bouleversements du 19<sup>e</sup> siècle, les Guerres de l'Opium en 1840 et des Boxers en 1900, fomentées par l'impérialisme occidental soutenu lui-même par le féodalisme local, était réellement un pays en voie de développement.

Les guerres civiles après la révolution de 1911, dirigée par le Dr Sun Yat Sen, avaient délabré un pays surpeuplé, affamé et anémié par les calamités naturelles (sécheresses, inondations et tremblements de terre).

La mise en place d'un régime marxiste en 1949, après l'épopée de la Longue Marche, ne s'était pas traduite pas une stabilité, mais par des événements douloureux fomentés par l'Occident fondamentalement opposé au communisme.

Les bouleversements engendrés par la politique du Grand Bond en Avant, des Communes Populaires et de la Révolution Culturelle, avaient saigné à blanc ce grand pays aux potentialités immenses et diversifiées.

Dans le domaine du travail, on peut dire qu'en Chine nous avons vu à l'œuvre un peuple travaillant dur, avec des moyens rudimentaires, accentuant davantage l'effort physique fourni par le paysan chinois et le monde rural en général.

L'exploitation de la terre est intense, et les champs, source de subsistance de ceux qui les cultivent et les entretiennent, sont travaillés avec amour.

Partout l'homme porte, tire et travaille avec ses mains et avec son corps.

La densité de la population dans les campagnes est voisine de celle des villes, la main d'œuvre dans les champs est nombreuse et constamment astreinte au travail rude qu'elle supporte parce qu'elle a échappé aux conditions serviles d'autrefois.

L'organisation de " la multitude chinoise " est sans pareil au monde.

La vie est sans cesse réglée, et d'une Chine que l'histoire dépeint comme un pays ingouvernable et divisé, on est passé progressivement à un véritable continent gouverné et en paix.

La rigueur du régime paraissait douce, comparée à la féodalité sous laquelle les Chinois avaient subi tant d'exactions et enduré tant de peines et de privations.

Partout une seule autorité (le Parti communiste) imposait sa loi, sans contestation apparente, les populations étant encadrées et disciplinées, leurs besoins essentiels satisfaits, vivant modestement dans l'uniformité d'une pauvreté supportable et acceptée par tous, avec des salaires anormalement bas.

A la misère terrible d'avant 1949, aux famines, aux épidémies et catastrophes naturelles, comme les inondations du Fleuve Jaune (Houang Ho) et du Fleuve Bleu (Yang Tse), avait succédé une pauvreté au dessus du minimum vital, accompagnée d'un nivellement gigantesque des masses et d'une mystique du désintéressement.

Il nous était apparu en 1987, que le Chinois ne recherchait pas l'argent ; il semblait en avoir peur, le fuir, ou refusait de le saisir comme s'il était malfaisant.

Etait-ce un principe, une philosophie du désintéressement, une peur du Parti communiste qui prônait la virginité des rapports avec les étrangers ?

Le très proche avenir nous le dira.

Dans cet environnement singulier, un vent d'ouverture et de réformes soufflait sur la Chine désireuse de sortir de son isolement et de son sous développement.

Nous avons noté la remise en cause de la politique de Mao, ce dernier n'étant plus un personnage sacré.

Ses erreurs étaient étalées au grand jour, sans pour autant que les Chinois renient certains acquis positifs de la Grande Révolution, expérience unique dans l'histoire de l'humanité, et la plus captivante à analyser à travers les bouleversements introduits dans le grand monde chinois.

Les Chinois, malgré l'adversité, reconnaissaient leurs points faibles, sans se départir de l'honneur d'un peuple dont la civilisation millénaire avait atteint des degrés insoupçonnés de raffinement.

La Chine offre par ailleurs un champ imprévisible de recherches et d'investigations profondes, où le courage et les sacrifices font partie de la vie de tous et de tous les jours.

C'est un spectacle rare et émouvant que celui d'un peuple au travail, qui a pu vaincre la faim, domestiquer les grands fleuves dévastateurs, et qui a su avec une rare maîtrise, cultiver la confiance en soi, dans une Chine encore archaïque, mais toutefois sans complexe.

Ceux qui ont connu la Chine, disaient qu'ils ne la reconnaissent plus, car elle est devenue un autre monde, n'ayant pas subi une évolution mais une mutation profonde dans tous les domaines.

En ouvrant ses portes, longtemps fermées, ne risque-t-elle pas de perdre son âme et son authenticité.

L'avenir nous le dira, car dans une Chine ouverte au libre échange, le Parti n'aura plus de communiste que le nom.

En conclusion finale, je pourrais dire que nous avons fait un long et beau voyage, reçus partout avec une magnificence et une hospitalité sans pareille.

Nous avons parcouru environ sept mille kilomètres en avion, train et voiture, et visité les trois plus grandes villes du pays (Shanghai, Pékin, Canton).

Ce voyage qui avait nourri mon imagination dès le départ, avait ouvert de vastes fenêtres sur ma compréhension, encore insuffisante, du devenir de la Chine.

C'est sans nul doute, l'enseignement le plus prodigieux, parmi tant d'autres, que je retiens de cet exaltant séjour au cœur de la Chine éternelle.

\*\*\*

En mars 1988, deux responsables de l'usine de cobalt, accompagnés d'un ingénieur métallurgiste, furent reçus avec les honneurs par l'ONA à Rabat, Casablanca, Bleïda et Bouazzer, et à la Direction des Mines à Rabat.

Les réunions avec la délégation chinoise avaient permis de concrétiser les décisions prises dans le cadre du contrat signé dans la Cité Interdite à Pékin et de perpétuer avec le Groupe ONA les relations commerciales mutuellement bénéfiques dans le domaine du cobalt, remontant à 1958 après la reconnaissance par le Maroc de la République populaire de Chine.

## Des activités multiformes

Dès le retour de Chine, il a fallu s'atteler à la préparation et à l'organisation à Marrakech du Congrès de l'Industrie Minérale, importante manifestation franco-marocaine, qui se tiendra exceptionnellement en dehors de l'Hexagone, avec la collaboration des secteurs des mines et des carrières au Maroc et en France.

Ainsi, des réunions avec nos collègues français, déjà amorcées au Congrès de Douai, avaient arrêté les programmes, défini la logistique, choisi les circuits de visites des mines et des centres industriels, et fixé la date de la tenue du Congrès en octobre 1987 à Marrakech.

### *Au Canada*

En juin 1987, dans le cadre de nos relations de coopération, j'avais fait partie de la délégation accompagnant le Ministre Fettah au Canada et comprenant des représentants du Ministère, du BRPM et de l'ONAREP.

Tout d'abord, nous avons visité la centrale nucléaire de Gentilly II, non loin de Montréal, la première d'une série de 600 mégawatts, basée sur la technique CANDU, en exploitation depuis 1983, ayant coûté 1,3 milliard de dollars canadiens.

Les moyens de surveillance et de protection, réduisant fortement les risques d'accidents, étaient renforcés par d'autres systèmes de sûreté spéciaux, veillant à la sécurité de ceux qui fréquentent la centrale et intervenant en cas d'urgence.

En 1992, 21 réacteurs nucléaires en Ontario viendront s'ajouter aux 12 déjà en exploitation au Canada.

Après, nous avons rejoint Ottawa par la route pour rencontrer l'Ambassadeur du Maroc, Jorio, et assister le lendemain à une réunion à l'Energie Atomique du Canada, pour nous informer sur les programmes élaborés et engagés en matière d'énergie nucléaire.

Le Ministre Fettah avait fait un remarquable exposé sur le programme marocain de construction d'une centrale nucléaire au Maroc et les efforts déployés par notre pays dans la formation des cadres en génie atomique.

Un grand dîner à l'Ambassade du Maroc clôtura notre passage à Ottawa.

Le lendemain, après un déjeuner au Ritz Carlton de Montréal, nous avons été reçus à l'Institut de Recherches de l'Electricité de la province du Québec qui axait ses travaux sur l'énergie éolienne, la fusion thermonucléaire et la mise au point de matériels de transport d'énergie électrique à très haute tension (1 millions de volts).

Nous avons rejoint par avion la ville de Québec, fondée par le Français Champlain en 1608, située sur un escarpement dominant le grand fleuve Saint-Laurent, au confluent de ce dernier avec la rivière Saint-Charles, et abritant la célèbre Université Laval.

Le soir, dans un merveilleux cadre, au bord du grand fleuve Saint Laurent, nous avons été conviés à un dîner présidé par le Ministre provincial de l'Energie et des Ressources du Québec, en présence de plusieurs personnalités de la politique et des hommes d'affaires francophones.

De la terrasse du restaurant, nous avons une superbe vue sur les chantiers de construction et de montage des gigantesques plates formes de forages pétroliers.

Tard dans la soirée, dans la vieille ville de Québec, nous avons longuement marché à pied au milieu d'une foule bruyante et colorée, à l'accent « vieille France », rappelant aux

visiteurs le caractère spécial de la province, au sein d'un monde canadien dominé par les anglo-saxons.

Tôt le lendemain, nous avons rejoint par avion le Grand Nord pour visiter le gigantesque complexe hydroélectrique de la Baie James, démarré en 1973, dans un environnement impressionnant, rude, avec des températures de -40° en hiver.

L'aménagement de la première phase du complexe hydroélectrique avait duré 12 ans et employé 16.000 personnes.

Pour créer le réservoir du complexe, 180 digues et barrages furent construits, représentant un volume de 150 millions de mètres cubes de remblais.

Le projet global comporte la construction de trois centrales sur la Grande Rivière et le détournement de deux rivières voisines.

Les travaux sont le témoignage vivant du génie, de la ténacité des techniciens et de la maîtrise canadienne des opérations dans une centrale hydroélectrique, produisant au premier stade, 50 Milliards de KWh (cinq fois la consommation marocaine de l'époque), dont une partie est fournie aux Etats-Unis du Nord.

Après une escale à Montréal, nous avons rejoint Toronto où un petit déjeuner de travail en présence du Vice Ministre de l'Energie, du Développement du Nord et des Mines de l'Ontario, nous avait réunis avec des hommes d'affaires des secteurs des mines et de l'industrie.

A cette occasion, furent examinées les possibilités de coopération dans les domaines de l'énergie et des mines (construction de barrages, soutien canadien au programme de prospection pétrolière au Maroc, exploitation des ressources énergétiques et minières, formation des cadres).

Une randonnée nous mena enfin aux fameuses chutes du Niagara pour déjeuner en groupe au restaurant tournant, avant de rentrer au Maroc, via Paris, en compagnie de Bouchta et Lhatoute.

### *Le Congrès minier de Marrakech*

Immédiatement après le retour du Canada, à la Direction des Mines, nous nous étions attelés, tambour battant, aux préparatifs, du Congrès minier de Marrakech, avec le soutien permanent du secteur minier national, et en synergie avec nos collègues français du Comité d'organisation.

Tout le monde s'attendait à un événement inédit de grande envergure dans la cité ocre (Marrakech), mais doutait peut-être d'un grand succès et d'une parfaite organisation des différentes phases du Congrès.

La séance d'ouverture, présidée par le Premier Ministre, Karim Lamrani, grand ami du Président de la SIM, Bailly, à laquelle avaient assisté plus de 900 personnes, s'était déroulée dans le cadre de l'Hôtel Safir, dans une ambiance extraordinaire de grande fête de l'industrie minière.

Le Congrès, prélude à d'autres manifestations scientifiques et techniques d'envergure dans notre pays et occasion exceptionnelle pour les chercheurs, ingénieurs et techniciens de confronter leurs idées et leurs expériences, fut le témoignage vivant des relations amicales existant entre tous ceux qui œuvrent dans l'industrie minière à travers le monde.

Le secteur minier, les cimentiers et les carriers marocains s'étaient investis, sans relâche, avant et pendant le Congrès, dans l'organisation, la préparation, l'accueil, la présentation de plusieurs communications, l'animation des tables rondes et séances

posters, la conduite des visites des mines et des centres industriels, toutes unanimement appréciées par les congressistes.

Les réceptions par le conseil municipal de la ville et les grands dîners organisés "Chez Ali" à Marrakech et au "Firdaous" à la Plage des Nations près de Rabat, furent dignes de l'hospitalité marocaine.

Le Congrès, outre son impact psychologique et médiatique, avait servi grandement la cause de notre pays, en le faisant connaître et apprécier à ceux, nombreux, qui s'y étaient rendus pour la première fois.

La manifestation avait permis à nos invités d'apprécier le niveau réel du secteur minier marocain au plan de l'organisation et des résultats, et de constater par eux-mêmes, l'esprit de collaboration et de synergie entre l'Administration des mines et l'ensemble de la profession minière nationale.

Enfin, de l'avis des observations avertis, le séjour, les travaux du Congrès, les séances techniques et l'exposition de matériels à Marrakech, suivis des visites des centres miniers et industriels, furent remarquablement organisés.

Partout, les Congressistes furent reçus avec faste et considération.

Au cours de ce Congrès qui fera date dans l'histoire de la Société de l'Industrie Minérale française, nous avons travaillé en symbiose et amitié avec le comité d'organisation français et l'Agence "Impérial Tours" de Marrakech chargée de la logistique du Congrès.

Après le Congrès, et pour répondre aux souhaits de nos amis français de la SIM, nous avons lancé avec la profession minière la réflexion sur l'opportunité de constituer une Association Marocaine de l'Industrie Minérale.

Mais après mûre réflexion, oubliant l'euphorie de Marrakech, il fut jugé utile de différer cette constitution, notre secteur n'étant pas encore disposé à engager une opération d'envergure, gardant à l'esprit qu'en France la création de la SIM remonte à la fin du 19<sup>e</sup> siècle.

### *En Europe*

Après le Congrès de Marrakech, un déplacement fut entrepris en Autriche à Vienne pour assister à la réunion annuelle du Groupe d'Etude du Plomb et du Zinc, dont j'assurais la vice présidence depuis 1986.

Le Maroc, représenté par une forte délégation, fut élu pour la deuxième fois au poste de Vice Président, manifestant ainsi l'estime du Groupe pour notre pays, considéré comme producteur important du plomb et du zinc, aussi bien en Afrique que dans le monde.

Par la suite, j'avais fait partie d'une mission en Belgique présidée par le Ministre Fettah consacrée à des contacts à Bruxelles avec des ministres belges, des représentants des communautés européennes, des hommes d'affaires, suivie au final par la visite des Houillères de Campine et de la centrale à lit de schistes fluidisés implantée à Beringen.

Après la Belgique, en Allemagne fédérale dans la région de la Ruhr, j'avais visité des installations d'extraction de charbon et des usines de fabrication de matériel de mine de la société SIEMAG intéressée par le plan de développement de la production d'anthracite des CDM (Jérada).

L'Allemagne m'avait paru bien transformée avec l'industrialisation effrénée et les problèmes épineux de l'environnement.

Par la suite, en compagnie du Directeur Général du BRPM, Chahid, nous avons effectué une mission en Hollande à l'invitation de la société BILLITON, intéressée par une participation dans la mise en valeur du gisement polymétallique de Hajar.

Outre les discussions avec les responsables de la société néerlandaise, nous avons été à la fonderie de zinc de Budel et au laboratoire de recherches d'Arnhem, avant de clôturer notre séjour par une soirée théâtrale mémorable à Amsterdam, au grand bonheur du mélomane, Chahid.

A Amsterdam, je fus reçu à déjeuner par un ami originaire de Goulmima, installé en famille en Hollande depuis une dizaine d'années.

De passage en France, accompagné de mon épouse, nous avons rejoint Montpellier pour voir notre fils Karim, étudiant à la faculté d'économie, et pour rencontrer en Camargue, Herbingier, producteur de barytine et de fluorine, intéressé par l'établissement de relations avec le secteur minier marocain.

En juin 1988, je reviendrai en France à l'invitation des Charbonnages de France, pour effectuer une visite dans les Bassins du Nord et du Pas de Calais.

Cette région fut après la Seconde Guerre Mondiale le centre d'une activité charbonnière intense, employant des dizaines de milliers d'ouvriers mineurs, rappelant à mon bon souvenir les stages que j'y avais effectués en tant qu'étudiant en deuxième et troisième années de l'Ecole Mohammedia d'Ingénieurs.

Pour moi, ce fut émouvant de descendre dans La Fosse de l'Escarpelle, l'un des gisements de charbon encore en activité dans le bassin du Nord et du Pas-de-Calais où la crise du charbon avait entraîné la fermeture de centres de production et transformé complètement le visage du Nord de la France.

Les effectifs de taille de La Fosse, exposés aux risques professionnels, comprenaient une majorité d'ouvriers marocains originaires de Marrakech, Kelâat Sraghna, Ouarzazate, Agadir, Tiznit et Guelmim, installés en France depuis plus de 15 ans, et unanimement appréciés.

Près de Liévin, dans un vieux centre d'accueil, l'ancien "sergent recruteur au Maroc", Maura, avait installé une station agricole expérimentale destinée à la formation des ouvriers marocains en vue de leur reconversion après la fermeture définitive des dernières fosses.

Dans cette station étaient recréées les conditions d'irrigation par capillarité en milieu semi désertique comme à Ouarzazate et dans l'Anti Atlas, lieux de provenance de la majorité des mineurs marocains.

La station surveillée par un ouvrier originaire d'Agdz près d'Ouarzazate, faisait pousser des fraises, des meulons, de la menthe du persil, de la coriandre.

Les Charbonnages de France espéraient à travers cet essai de formation et l'octroi de crédits bonifiés, inciter les ouvriers marocains touchés par la compression des effectifs à se reconvertir et à se réinstaller chez eux au Maroc.

Cette opération ne fut pas très concluante, et beaucoup d'ouvriers avaient préféré rester en France en trouvant du travail dans le secteur du BTP.

A Oignies, j'ai visité la reprise d'un ancien terril riche en résidus de charbon, de 8 millions de tonnes, sous-traitée par les Charbonnages de France.

L'entrepreneur mettait en œuvre une installation gravimétrique modulaire (spirales, cyclones, liqueur dense) pour récupérer 10% du tonnage en place, sous forme de charbon lavé au pouvoir calorifique de 4.500 kilocalories.

Cette opération jugée rentable avait incité les Charbonnages à poursuivre la valorisation de certains terrils dans les anciens Bassin du Nord et du Pas-de-Calais, visant par la même à transformer l'environnement en lui donnant un aspect moins lugubre et moins sinistre après la disparition des terrils suivie de reboisement.

Profitant de mon passage au Nord de la France et en région parisienne, j'ai visité successivement :

- A Aubry la fonderie de zinc après une séance de travail avec les premiers responsables du Groupe Vieille Montagne désireux de concentrer les efforts sur les débouchés en aval.

Un important programme d'investissement et de restructuration avait permis de doubler la capacité de l'usine en zinc électrolytique, d'améliorer les conditions opératoires et de moderniser la chaîne de traitement.

La Fonderie de zinc, l'une des plus importantes d'Europe, installée en bordure du Canal du Nord, était approvisionnée en concentrés de zinc par péniches en provenance des ports de Dunkerque et Anvers.

La situation procurait à la Fonderie un avantage face à la concurrence, lui permettant d'écouler ses productions sur les centres de consommation en France, Belgique, Allemagne fédérale, et d'exporter même en Angleterre et aux Etats Unis.

- A Béthune, l'usine Micronor, en bordure de canal, (dirigée par Dery, ex-Directeur de la Mise en Valeur Agricole au Maroc), qui valorisait la barytine blanche en provenance du secteur de Béni Tadjit, écoulée après micronisation, aux Etats-Unis et en Allemagne pour être utilisée dans l'industrie de la peinture.

- A Mazingarbe et Verneuil en région parisienne, le Centre du CERCHAR, où les travaux de recherche concernaient, entre autres, les utilisations du charbon, la mise au point des technologies de combustion, la sécurité et les techniques minières.

Le CERCHAR était disposé à nous apporter sons concours et son support technique pour améliorer les conditions d'hygiène, de sécurité et d'utilisation des explosifs, et évaluer les risques professionnels dans les mines marocaines, tout en nous faisant profiter de son expérience aux Charbonnages et de l'aide de la coopération française.

\*\*\*

A la fin de la mission, j'avais rejoint Montpellier pour fêter avec mon fils Karim son succès à l'examen de fin d'année à la Faculté d'économie, appréciant par là même ses efforts pour se maintenir au peloton de tête, dans un cadre qui n'était pas le sien au démarrage en octobre 1987.

### *Dans le secteur minier*

A fin juin, j'avais participé à un symposium à Erfoud et Rissani sur les potentialités économiques de la région du Tafilalet au cours duquel j'avais exposé sur le secteur minier, représentant depuis des siècles un des plus pôles importants de l'économie de cette zone déshéritée.

Ce fut l'occasion pour les natifs de la région de se retrouver et de faire le point sur les perspectives de développement.

Après le séminaire, j'étais passé à la mine de Boumadine en phase de pré exploitation par la société SODIM, me rappelant pour l'occasion mes débuts laborieux au BRPM en 1964 et les espoirs mis dans le développement du secteur de Tinejdad et de l'Ougnat.

En juillet, en compagnie du promoteur, Lazrak, vétéran de la mine marocaine j'avais visité la mine de barytine de Seksaoua dans le Haut Atlas Occidental à plus de 2000m d'altitude, dans un cadre merveilleux, fait de vallées verdoyantes et dominé par des montagnes aux cimes encore sous la neige.



La construction de la piste d'accès au gisement de 70km à partir du village de Timezgadiouine, sur la route Marrakech-Agadir, a permis de désenclaver la région, de permettre l'éclosion d'activités économiques diverses, et de "booster" l'emploi dans un secteur excentré et presque oublié.

Lazrak, avait tenu à ce que je me rende au mausolée d'un saint descendant du grand sultan almoravide, Youssef Ben Tachfine, honoré par les habitants des Seksaoua connus pour être d'opiniâtres guerriers opposés à la pénétration coloniale française de cette zone.

A fin juillet 1988, je m'étais rendu dans l'Oriental pour évaluer, avec Chabaâ, Directeur Général des Charbonnages, l'état d'avancement du Projet de Développement des Charbonnages de Jérada financé en grande partie par un prêt de la Banque Mondiale.

En raison des problèmes financiers de tous ordres, la situation était réellement préoccupante pour l'avenir de la société qui employait plus de 7.000 personnes,

A l'occasion du séjour dans l'Oriental, suite à l'ouverture de la frontière entre l'Algérie et le Maroc, mettant fin à une brouille de plus de dix ans, nous avons, avec Chabaâ, pénétré en territoire algérien par le poste d'Ahfir, pour constater la lourdeur et l'inertie de la bureaucratie de nos voisins

Les villes de Ghazaouet et de Maghnia nous avaient paru délabrées et sans âme, mais partout nous avons ressenti, en faisant abstraction de la politique politicienne, le vrai bonheur des Algériens de renouer avec leurs frères marocains.

Ainsi, au poste frontalier de Zouj Bghal, de longues files de voitures témoignaient de la ferveur des retrouvailles entre les deux peuples.

En janvier 1988, après les réunions des commissions spécialisées sur les substances minérales, l'examen et la mise au point de la convention BRPM-ONA sur le développement et l'exploitation du gisement polymétallique de Hajar, j'avais effectué des visites à la mine de fluorine d'El Hammam pour apprécier les efforts du Groupe ONA/Samine visant à augmenter la production et assurer une meilleure rentabilité au centre minier, confronté à l'approfondissement des chantiers.

A Ouarzazate, j'avais assisté à la pose de la première pierre d'une usine de fer micassé projetée par un consortium groupant des producteurs nationaux et des clients autrichiens, employant la main d'œuvre issue des familles d'anciens mineurs marocains des Charbonnages de France.

Par la suite, une série de déplacements m'avait conduit successivement:

- à Errachidia, pour accompagner le Ministre à la réunion du Conseil d'Administration de la CADETAF, réunion tant attendue pour établir le bilan après la nomination de Dalil, chef de service à la Direction des Mines, en tant que Directeur Général, en remplacement de Soussi rappelé au service central à Rabat, suite à des démêlés avec les autorités locales et des accusations gratuites ayant entraîné son incarcération pendant quelque temps.

J'avais, en son temps, tenu à marquer mon soutien à Soussi pour le soustraire aux accusations injustes et à le blanchir dans la gestion de la CADETAF.

En faisant preuve de courage, d'abnégation, de compétence, grâce à la commercialisation des productions en zinc, plomb et barytine dans de bonnes conditions de cours, et aux encouragements de la Direction des Mines dans le financement des nouveaux achats d'équipements, Dalil, redressera une situation devenue catastrophique pour l'Etat et le secteur artisanal.

La trésorerie de la Centrale étant renflouée, dopée et confortée par une gestion plus rigoureuse, un souffle nouveau fut imprimé aux relations avec les artisans mineurs, notamment du secteur de Béni Tadjit devenu le centre de gravité.

- à Imiter, pour assister à l'inauguration du centre culturel, cher à Chahid, destiné aux activités récréatives des enfants du personnel, et de la nouvelle unité de traitement par cyanuration produisant plus de 230 tonnes d'argent métal.

Malgré les critiques de certains, le centre était un exemple de l'attention accordée par Chahid au développement de l'action sociale en milieu rural à Imiter.

Les nouvelles installations industrielles modernes avaient fait d'Imiter le fleuron de la mine métallique marocaine, un important pôle de développement et de rayonnement régionaux, et un témoignage vivace de la pérennité de l'activité minière séculaire dans les secteurs du Saghro et de l'Ougnat,

A l'occasion d'une autre visite d'Imiter en compagnie des dirigeants du BRPM et de l'ONA, Filali, patron du Groupe ONA, avait apprécié l'ampleur et la qualité du travail réalisé par les équipes du BRPM, souhaitant par là même « que de la collaboration pleine et vive entre les deux grands groupes miniers nationaux, surgiront d'autres projets aussi importants qu'Imiter ».

- à Bleïda pour constater la poursuite de l'effort fourni par le groupe ONA, en bon père de famille, dans l'exploitation et la valorisation rationnelles des gisements de cuivre du secteur de la boutonnière du Grara,

Bleïda, de par l'ampleur des réserves exploitées se révélera comme la plus grande mine de cuivre de notre pays.

- à Bouazzer, où, après la conclusion du contrat avec les Chinois, l'activité cobalt, doublée de la production d'argent et de chromite, avait amélioré l'environnement général en créant deux cents nouveaux emplois,

Le secteur de Bouazzer n'avait pas fini de réserver des surprises avec la mise en exploitation de tous les quartiers considérés comme de teneur relativement basse.

- à Hajar, où le Groupe ONA, avait pris le relais du BRPM dans le cadre de la Compagnie Minière de Guemassa (CMG), et lancé le développement de la production après les essais industriels sur les minerais polymétalliques (zinc, plomb, cuivre, argent) dans la laverie mobile SALA acquise auprès de CADETAF et reconditionnée sur les lieux par les ateliers de la mine,

Le projet, à grande capacité, était assuré de voir le jour, en considérant les résultats encourageants obtenus pendant la première phase d'essais de production et d'enrichissement des minerais extraits dans la laverie précitée.

Dans le projet Hajar, la mobilisation rapide des équipes et des bonnes volontés et la collaboration exemplaire BRPM/ONA, furent les atouts majeurs dans la réussite du projet, parce que la mine, à la fois un grand chantier et une grande famille, est aussi une grande idée pour ceux qui y croient de tout leur cœur.

L'esprit qui animait un grand Office de l'Etat (le BRPM) et un grand groupe privé national (l'ONA) fut un bon augure pour l'avenir du développement de la mine et de la valorisation des minerais dans notre pays.

Dans cette mouvance, Filali avait une attitude prémonitoire, et l'Histoire lui donnera raison avec le développement prodigieux des centres miniers d'Imiter, Hajar et Draa Sfar.

- à Jbel Aouam, où une longue grève perturba la fin du premier semestre de 1989, le personnel exigeant des augmentations de salaires, complexant la situation déjà minée par les maigres résultats de 1988, combinaison d'une diminution de la production et du niveau bas des cours des métaux.

Les interventions des autorités provinciales et de l'Administration des Mines n'avaient pas pu dénouer la crise, avec un risque évident de voir s'éterniser le conflit social dans le Maroc Central qui n'en avait besoin, et qui finira malheureusement par en souffrir durement plus tard.

- au Groupe OCP, aux centres de Benguérir, Youssoufia, et Khouribga, pour constater la mise en place de nouvelles méthodes de travail (cercles de qualité), à l'origine d'une véritable métamorphose des relations de pouvoir, associant plus intimement le personnel aux décisions.

L'OCP avait donné l'exemple dans le domaine de la qualité du travail, et sera suivi par le Groupe ONA à Bleïda, Hajar et El Hammam.

### *Deuxième mission en Guinée Conakry*

Début février 1988, j'avais fait partie de la délégation accompagnant le Ministre, Fettah, en Guinée, répondant à une invitation des autorités de ce pays pour relancer notre coopération bilatérale.

Notre mission, de courte durée, s'était traduite par la signature d'un protocole d'accord fixant les volets de coopération dans les domaines de la recherche géologique et minière, de l'évaluation et la mise en valeur des gisements, et la création d'une société mixte maroco-guinéenne de recherche et d'exploitation d'or et de diamant en Guinée.

Nous avons admiré les belles villas du quartier de l'OUA financées et réalisées par le Maroc, et regretté l'impatience et l'empressement de l'Ambassadeur du Maroc, Belarbi, à quitter ce pays très attaché au nôtre par des liens spéciaux, et où beaucoup restait à faire dans tous les domaines.

Je fus chargé du côté marocain de la coordination des contacts avec la Guinée et de suivre de près l'exécution des décisions arrêtées.

A Conakry, après la disparition de Sékou Touré, le pays était resté encore exsangue et délabré, malgré les potentialités considérables convoitées par les sociétés étrangères représentées par des opportunistes et des "requins" installés dans le grand Hôtel de l'Indépendance, près de la Cité de l'OUA.

Notre départ de Conakry fut quelque peu perturbé, et nous avons craint de rater le vol d'UTA en partance sur Paris via Bamako, le représentant de la Royal Air Maroc ayant trop tardé dans l'acheminement de nos bagages.

\*\*\*\*\*

Peu de temps après, le Ministre Guinéen des Ressources Naturelles et de l'Environnement était venu à Rabat à la tête d'une importante délégation pour relancer notre coopération.

A la l'issue des discussions, la partie guinéenne avait marqué sa totale disposition à constituer avec le Maroc une association de recherche et de développement minier, visant in fine la création d'une société mixte de recherche et d'exploitation de l'or dans le secteur de Mandiana, près de la frontière malienne.

## *Aux Etats-Unis et au Mexique pour la barytine*

En début septembre 1988, au cours de mon congé annuel, et joignant l'utile à l'agréable, à l'invitation de mes amis Stutz et Benaïm, je suis allé aux Etats-Unis, tout d'abord à la Nouvelle Orléans et à Bâton Rouge, pour une visite des installations de déchargement et de transformation de la barytine blanche en provenance des centres de production du Maroc.

La barytine marocaine, après un transit pour micronisation par la société Micronor au nord de la France, était utilisée dans les unités de la société Chemlig, proche des voies de communication fluviales impressionnantes.

Par la suite, nous avons rejoint, très tôt, par avion Saint Louis dans le Missouri, pour visiter les carrières d'exploitation et l'usine de broyage de barytine à Potosi où l'état de délabrement insoupçonné des installations expliquait la propension et la ferme volonté de la société Baroid (très connue par les producteurs marocains) à importer de la barytine en vrac pour la conditionner sur place.

Notre séjour fut agrémenté par la visite d'une ancienne plantation à Nottaway, vestige d'une époque révolue d'exploitation des Noirs venus d'Afrique et des Caraïbes, dans un environnement de lucre et de luxe.

A La Nouvelle Orléans, nous avons dîné dans un restaurant dont l'ossature métallique était constituée de chutes de ferraille de la Tour Eiffel à Paris, avant d'assister à des soirées de jazz et de folklore irlandais dans les tavernes du célèbre French Quarter, tout proche des digues et des berges du Grand Fleuve Mississippi.

Avant notre départ, nous avons suivi l'évolution du typhon Gibert qui avait ravagé les Etats de la Louisiane et du Mississippi, la Jamaïque et le nord du Mexique.

A La Nouvelle Orléans, la population était informée en permanence de la situation pour lui permettre de prendre les dispositions appropriées.

Des agents de la municipalité déboulonnaient les statues avant qu'elles ne fussent emportées par les vents soufflant à plus de 200 km/heure.

Après un passage par Washington pour un dîner avec l'Ambassadeur du Maroc, Bargach, suivi d'un court séjour à New York, j'avais passé un weekend chez Stutz, en compagnie de son fils Damian, étudiant à Danbury dans le Connecticut.

De retour à Washington chez nos amis Larry et Amina dans la splendide région de Fern Lane, j'eus l'occasion de visiter les immenses et spectaculaires Grottes souterraines de Virginie et le Temple maçonnique à Alexandria au bord du Potomac.

De Washington, j'avais rejoint mon épouse et mon fils à Paris pour quelques jours, avant d'aller par TGV à Zurich déjeuner avec les amis d'Incontra, en compagnie de Benaïm et Hans Bertshmann, un grand amoureux du Maroc possédant une superbe villa à Tanger.

\*\*\*

Je reviendrai en décembre 1988 pour un voyage de courte durée aux Etats Unis et au Mexique, dans le cadre d'un arbitrage entre les producteurs et les fournisseurs du secteur CADETAF et l'entreprise mexicaine PEMEX.

En collaboration avec l'Ambassadeur du Maroc, El Aloui, et son adjoint Médina, le litige fut aplani, permettant de nouveau l'exportation de la barytine marocaine dans les régions du Golfe du Mexique et du Mississippi.

A Mexico, j'avais redécouvert le Mexique en plein boom économique, boosté par l'entrée en vigueur de la zone de libre échange (ALE) qui le lie avec les Etats-Unis et le Canada,

De retour à Washington, Larry et Amina avaient organisé un dîner auquel avait participé l'Ambassadeur Bargach.

Pour la petite histoire, Bargach, en voulant se rendre au domicile de nos hôtes, s'était trompé d'adresse et avait pénétré dans la maison voisine, en l'absence de ses propriétaires américains.

Ce ne fut qu'après un contact téléphonique qu'il s'était rendu compte de la situation cocasse où il se trouvait, et s'était dépêché de quitter rapidement les lieux, donnant la possibilité à la presse américaine de signaler que l'Ambassadeur du Maroc a pénétré par effraction dans la maison de M.X à Fer Lane.

Le voyage aller et retour aux Etats-Unis se fit en supersonique Concorde où le service à bord fut encore une fois loin d'égaler celui d'antan.

### *Au Congrès de la Société de l'Industrie Minérale à Angers*

A peine de retour au pays après les congés, il fallait repartir en France pour assister au Congrès de la Société de l'Industrie Minérale française à Angers.

Angers, sur Le Maine, capitale des comtes d'Anjou, réputée pour ses monuments gothiques, ses tapisseries et son Ecole d'Arts et Métiers, est aussi un centre commercial et industriel (constructions mécaniques et électriques).

Tout en étant une réussite scientifique, technique, le Congrès d'Angers fut loin d'égaler celui de Marrakech rappelé à notre bon souvenir par plusieurs participants.

Parmi les sorties sur le terrain, j'avais participé à celle consacrée aux ardoisières de Trélazé où je fus surpris et impressionné par l'ampleur des opérations souterraines de débitage et d'extraction des ardoises utilisées dans les toitures.

Après Angers et un court séjour chez des amis dans la région, j'avais rejoint Bordeaux pour un déjeuner à l'aéroport de Mérignac avec Rabit, vieil ami et ancien retraité d'Atlas Copco Maroc, pour nous remémorer nos souvenirs du Maroc et nos nombreux voyages professionnels à travers le monde.

Ensuite, j'avais rejoint Genève pour la réunion du groupe d'Etude du Plomb et du Zinc, au cours de laquelle nous avons retenu, après différentes discussions et exposés, que l'avenir du zinc était prometteur, par suite d'une relance de l'activité de construction automobile et du bâtiment.

La délégation marocaine, parmi les plus importantes, fut très active dans les coulisses, à l'image de Ghissassi, ancien ministre des Mines et de Lakhssassi, Directeur Général de la Fonderie FPZ.

Exceptionnellement dans les annales du Groupe, le Maroc, pour la 3<sup>e</sup> fois, je fus réélu premier vice-président.

L'Ambassadeur du Maroc auprès des organisations internationales (Ghali Benhima) nous convia très aimablement à déjeuner.

### *Situation difficile aux Charbonnages du Maroc (CDM)*

Après Genève, nous avons repris les contacts avec la Banque Mondiale pour lancer le programme d'assistance PERL II et sérier les problèmes du secteur minier.

Dans ce cadre, nous avons analysé la situation critique des Charbonnages du Maroc où, malgré la réalisation très rapide du Puits 3 de 800m par une équipe chinoise, et la fourniture des équipements de production fond, les dettes de la société n'avaient fait que s'alourdir, sans espoir d'éclaircie.

« Il est temps de prendre ses responsabilités et d'arrêter la mascarade des CDM. La mine d'antracite doit être fermée, et le plus vite sera le mieux. Pourquoi s'entêter à vouloir produire à Jérada du charbon à un prix de revient deux fois plus élevé que le prix du charbon importé d'Australie ou de Colombie », disait un administrateur à l'occasion d'une réunion du Conseil d'Administration à Rabat.

Devant la gravité de la situation, une commission interministérielle, animée par la Direction des Mines, fut chargée d'élaborer une étude de restructuration et d'assainissement de la société.

Les conclusions de la Commission avaient recommandé la compression des charges de toutes natures, notamment la réduction du personnel et des investissements, la suppression des bureaux de Rabat et une responsabilisation accrue du BRPM, actionnaire majoritaire.

Un vent de panique soufflait sur la société en butte à des problèmes financiers récurrents, doublés d'une mauvaise gestion à partir de Rabat, et aggravés par une longue grève du personnel fond déclenchée en décembre 1988.

Ainsi, après la réunion et les débats de la commission économique de la Chambre des Représentants, et pour mettre un terme à la grève à Jérada, je fus chargé de présider à Oujda une réunion de conciliation entre les CDM et les syndicats auteurs des cahiers de revendications anachroniques en période critique.

Après des séances de travail marathoniennes, avec le soutien affirmé du Gouverneur d'Oujda, Boufous, pour assurer la paix sociale dans sa province, nous avons abouti à une solution satisfaisante pour l'ensemble des parties en conflit, sans grande incidence financière pour les CDM.

Malgré l'accalmie sociale, les rendements et la production de charbon étaient en chute libre, sans le moindre espoir d'amélioration.

Devant la situation de plus en plus déplorable à la mine et au siège, l'Administrateur Délégué, Kanouni et le Directeur Général, Chabaâ, furent relevés de leurs fonctions et réintégrés à leur maison mère, le BRPM.

L'éloignement des deux premiers responsables des CDM ne se fit pas dans la sérénité, exacerbé et accompagné d'accusations et des règlements de compte longtemps dissimulés.

Nos interventions avaient calmé l'effervescence des "bouchers" prêts à sacrifier les anciens responsables sur l'autel de la lutte contre la mauvaise gestion.

Dans cette phase de convulsions, le BRPM, plus impliqué dans la conduite des affaires, mit en place une nouvelle équipe dirigée par Nassir, chargée d'appliquer les recommandations de la commission interministérielle au plan de la réduction du personnel et des autres charges d'exploitation.

Malgré toute la panoplie d'efforts, la situation avait continué à se dégrader et la Société, pratiquement en cessation de paiement, avait continué à se débattre dans des déficits et des endettements insupportables, complexés par la détérioration de ses relations avec les organismes sociaux, dont la CNSS, et les fournisseurs.

Le retard dans la fermeture des bureaux de Rabat, à cause des agissements irresponsables de certains agents refusant de rejoindre leur poste à Jérada, avait

entretenu un climat malsain attisé par une campagne de presse inqualifiable, venant envenimer les relations entre le BRPM et les prévenus au départ à la mine.

Sur place à Jérada, des tentatives d'insubordination et d'indiscipline furent vite stoppées grâce à la fermeté de la Direction Générale qui ne lésina pas sur la manière forte pour les endiguer sans ménagement.

Lors de la tenue des Conseils d'Administration successifs, dans l'âpreté des débats, la sincérité et la profondeur des interventions, les réunions avaient fait un triste constat de l'état des lieux, sans proposer de solutions viables pour le devenir de l'exploitation charbonnière.

Le report sine die de la réunion de la commission interministérielle, visant l'examen de la situation, n'avait fait que retarder l'échéance d'une sortie de crise.

Tous les intervenants concernés étaient convaincus de l'acheminement inexorable des CDM vers l'arrêt de la production et la fermeture de la mine, avec des retombées sociales inqualifiables pour une communauté de plus de 70.000 âmes.

Le plan de relance et de développement pour un montant de 100 millions de dollars, financé par la Banque Mondiale, n'ayant pas atteint son objectif de 1.000.000 de tonnes de charbon par an, fut enterré, ouvrant la voie à une fermeture progressive de la mine, avec en prévision une indemnisation conséquente du personnel, la réalisation de certains actifs et l'intervention du budget de l'Etat pour prendre en charge une large partie du passif accumulé sur plusieurs exercices.

Avec la fermeture définitive et irréversible de Jérada, une page de l'histoire de la mine dans l'Oriental sera définitivement fermée sans espoir de retour.

Un terrible coup fut asséné à l'ensemble de la région, malgré la perspective de la création d'une province pour tenter de relancer l'économie locale par la reconversion de certaines activités de la mine (menuiserie, chaudronnerie, artisanat, exploitations des anciennes zones d'affleurement d'anthracite).

### *Développement de la coopération avec le Portugal*

Poursuivant nos efforts de diversification des rapports de coopération en matière de mine et de géologie, et répondant à l'invitation du mon homologue portugais, Alcides Pereira, en novembre 1988 j'avais conduit au Portugal une délégation comprenant Bensaïd, Directeur de la Géologie, Lhatoute, Directeur Général du BRPM et Chérif, Directeur Général du Pôle mines de l'ONA.

Notre programme, articulé autour des visites des gisements de pyrite et de cuivre d'Aljustrel et de Neves Corvo, des carrières de marbres, fut clôturé par des discussions à Lisbonne avec des représentants de l'industrie extractive.

Dans le secteur des marbres, nous avons découvert une activité insoupçonnée, mettant en œuvre des moyens puissants, utilisant une main d'œuvre nombreuse et qualifiée, agissant dans le cadre d'une réglementation encore mal adaptée.

A Aljustrel, la valorisation de la pyrite et des sous produits était restée au point mort depuis plus de deux ans, et on n'entrevoyait aucune perspective à l'horizon.

A Edma, l'usine pilote développait avec succès la technique de flottation du minerai de cuivre par colonnes.

A Neves Corvo, mine bien structurée et organisée, les ratios technologiques prévus étaient atteints à tous les niveaux des productions minières et de traitement.

Après les réceptions et le dîner à l'Ambassade du Maroc, nous avons découvert avec plaisir Lisbonne et admiré le majestueux estuaire du Tage, lieu de départ des grands navigateurs Vasco de Gama et Magellan, conquérants du Brésil et promoteurs des comptoirs le long des côtes africaines, en Inde et en Chine.

Partout à Lisbonne, les traces de ce passé prestigieux et glorieux éclairent la ville, avec la présence de plusieurs monuments commémoratifs et de statues.

Du Château Saint Georges, au cœur du quartier de la Moreira où vécurent les Musulmans après la Reconquista chrétienne, on avait constaté avec tristesse, la destruction de pâtés entiers d'immeubles par un incendie datant de quelques mois.

Dans ce quartier, naquit le Fado, chant nostalgique, parfois tendre et joyeux, où les Portugais se reconnaissent et communient au son alerte des guitares et de luths.

On oublie souvent que Lisbonne est la capitale étrangère la plus proche de Casablanca et de Rabat.

A peine une heure de vol avait suffi pour effectuer le trajet Lisbonne Rabat avec le jet du Groupe ONA, appelé en urgence par Chérif, par suite d'un long retard du vol sur Casablanca.

### *Avec le secteur des explosifs*

En décembre 1988, après les précédentes visites en Italie et en France en compagnie des responsables des Groupes SCAM et CADEX, nous avons examiné les mesures adoptées par les producteurs d'explosifs et d'amorces italiens et français, à la lumière de la refonte des règlements intervenus dans les deux pays.

Dans le souci de moderniser notre arsenal juridique, nous avons tenu plusieurs réunions avec les administrations concernées pour mettre au point une circulaire à avaliser par les autorités compétentes, et faire publier, en attendant l'adoption du projet de texte de loi élaboré en 1982 et soumis à l'examen, depuis plusieurs mois, du Secrétariat Général du Gouvernement.

Par ailleurs, à l'occasion d'une journée de réflexion, clôturée par un large débat centré sur les nouvelles technologies mises en œuvre dans la démolition par implosion de vieux bâtiments en site urbain et sur la fabrication de nouveaux accessoires de tir plus performants, les producteurs, les utilisateurs d'explosifs et les services régionaux des mines furent sensibilisés sur les conditions de fabrication, de stockage, de transport et de manutention.

\*\*\*\*

*L'année 1989 démarre avec la disparition de mon beau-père qui fut un homme sage, affectueux et ultime recours pour moi et pour ses nombreux amis.*

*Le Ministre Fettah qui le connaissait de longue date, avait tenu à assister à son enterrement au cimetière du Chellah.*

### *Séminaire à New York*

Au cours de la dernière décade de janvier 1989, en compagnie de Omari, nouveau Directeur de la Planification de l'OCP, j'avais participé au séminaire organisé par les Nations Unies sur le thème, " Perspectives minières à l'horizon 2000", regroupant des représentants des pays en voie de développement, des experts financiers, des experts en minerais et métaux.

Durant plusieurs jours, dans le bâtiment des Nations Unies, nous avons examiné l'avenir des métaux de base (fer, cuivre, plomb, zinc, nickel, aluminium), des métaux



précieux, des phosphates et des roches industrielles, suivi les nombreuses conférences, et débattu des problèmes inhérents à la crise des matières premières en général.

Plusieurs réceptions furent données en note honneur par les banques et les départements spécialisés des Nations Unies.

Par ailleurs, j'eus le plaisir de déjeuner avec le Chef de Département des Ressources Naturelles, en présence de Tabet Taher, Directeur Général d'ARMICO, et de rencontrer le Directeur du Fonds Auto Renouvelable pour examiner avec lui les possibilités de coopération dans la recherche minière en zone CADETAF.

Une matinée fut consacrée à la visite du COMEX à Wall Street, haut lieu des transactions sur les matières premières (métaux de base, blé, café sucre) d'un montant supérieur à 1.000 milliards de dollars par an.

Le séminaire s'était terminé par un certain nombre de constatations et de recommandations résumées ainsi :

- les minerais et métaux sont une source de revenus importante, nécessaires pour couvrir les importations et rembourser la dette,
- les industries minières étaient considérées comme un élément en obsolescence de l'industrie et du commerce à l'échelle internationale.
- les pays en développement, peuplés et en industrialisation rapide, demeurent de grands consommateurs,
- les perspectives de prix des métaux en 2000, avaient fait l'unanimité autour de prix réels faibles, les producteurs apprenant à vivre avec cette condition,
- la reprise des cours des métaux n'était pas considérée comme un début de redressement réel et durable, il était peu probable que ces cours retrouvent les taux élevés de 1973-74 et 1979-80,
- s'agissant du devenir de l'industrie minière, il avait été souligné l'importance de l'intensité et du degré du succès des activités d'exploration,
- les chances de réussite pouvaient être renforcées en accordant une attention particulière au choix, à la conception, à l'exécution et à l'évaluation des projets,
- à cet égard, le rôle positif joué par le Fonds Auto Renouvelable avait été reconnu dans certains pays où l'élaboration d'une politique minière à long terme, accompagnée d'un régime fiscal juste évitant l'application de charges "ad valorem" et d'une législation de l'environnement, était jugée nécessaire.

\*\*\*

Après le Séminaire de New York, j'avais continué à suivre de près l'évolution de la situation aux CDM pour essayer d'amoindrir autant que faire se peut les incidences de la fermeture inexorable de l'exploitation.

### *Avec le secteur de la barytine*

Au plan de la barytine, le commerce était tombé dans un marasme prolongé, par suite de la faiblesse de la demande et d'une relative stagnation des cours.

A fin janvier 1989, pour remédier à cette situation, j'avais conduit une délégation du secteur à une réunion à Casablanca avec Hassad, Directeur Général de l'ODEP, pour examiner les difficultés du secteur en matière de transport et de prestations de services diverses dans les ports (arrimage, aconage, plateformes).

L'ODEP avait marqué sa bonne disposition à aider le secteur pour traverser la période critique en réaménageant les tarifs de location des parcelles de stockage et les opérations de "stevedoring", dans les ports principaux du pays, notamment de Casablanca, Safi, Nador et Agadir.

### *En Yougoslavie*

Début février 1989, après la réunion du Comité technique de CADETAF à Errachidia ayant enregistré des difficultés d'écoulement de calamine du secteur de Gourrama, et sur invitation d'INCONTRA (Suisse), en compagnie de Dalil, Directeur Général de CADETAF, nous avons effectué une mission en Yougoslavie visant à placer la totalité de la production artisanale dans ce pays importateur traditionnel.

De Belgrade, et après un dîner au vieux quartier renommé de Skadarlia, nous avons rejoint Skopje par avion, puis Titoleves (ville de 60.000 habitants dont 13.000 en service dans les unités industrielles).

La région est connue pour ses anciennes mines de zinc et de plomb (Zletovo, Kratovo et Osogovska) et sa fonderie utilisant le procédé Imperial Smelting pour produire différentes qualités de zinc et de plomb et des sous produits (cadmium, argent, alliage antimoine plomb ou zamak).

La fonderie employait un effectif pléthorique de 1.200 personnes dont 60 ingénieurs et cadres techniques.

Au cours de nos discussions à l'occasion d'un déjeuner, nous avons convaincu nos interlocuteurs yougoslaves de continuer à utiliser 10.000 tonnes/an de calamine marocaine comme additif de fusion ; ce tonnage correspondait aux prévisions de production du secteur CADETAF pour les années 1989 et 1990.

De son côté, INCONTRA s'était engagé à placer ces productions dans les meilleures conditions de prix et de frais de fusion.

En Yougoslavie, en crise économique aiguë, le chômage battait son plein (à Skopje, capitale de la Macédoine, 3.000 médecins étaient sans travail)

Mais malgré cela, aucun indice ne laissait supposer une déliquescence foudroyante de la Fédération yougoslave après la disparition du Maréchal Tito, et l'irruption soudaine de sentiments séparatistes et de guerres d'extermination ethnique entre Serbes orthodoxes et Bosniaques majoritairement musulmans.

## Au pays du grand scandale géologique : Le Zaïre

Après avoir essayé encore une fois de détendre la crise qui secouait les CDM, en compagnie de Lhatoute Directeur Général du BRPM, et des responsables d'Atlas Copco Maroc, Rigamont et Verdoux, nous avons effectué une mission au Zaïre pour visiter les installations minières et métallurgiques de la GECAMINES, société zaïroise résultant de la nationalisation de l'ex Union Minière du Haut Katanga.

Après un entretien avec l'Ambassadeur du Zaïre à Rabat, nous sommes partis Lhatoute, Verdoux et moi, de Casablanca le samedi 18 février 1989, par vol Royal Air Maroc pour rejoindre Rigamont à l'aéroport de Bruxelles.

L'embarquement pour Kinshasa annoncé pour 22h 30, eut lieu à 1 heure du matin dans une cohue indescriptible.

A bord de l'avion, un vieux DC 10, unique long courrier d'Air Zaïre, exploité au maximum de sa capacité, le service fut correct et l'accueil débonnaire.

Nous sommes arrivés à Kinshasa le dimanche, 19 février, à 8h 30, sous la pluie et une atmosphère chaude et moite, dans un aéroport envahi par des badauds venus assaillir les containers à bagages pour extraire sans ménagement les valises, faisant craindre le pire pour nos affaires.

A l'escale, après nous avoir retiré nos passeports et nos billets, on nous avait conduits au salon VIP pour un moment d'attente, avant de repartir sur Lubumbashi avec deux heures de retard.

Nous fûmes étonnés, Verdoux et moi, en constatant à l'embarquement sur Lubumbashi, notre transfert en classe économique que nous avons quittée après une énergique protestation pour retrouver nos places en première.

\*\*\*

Historiquement, au 19<sup>e</sup> siècle, le Roi de Belgique, Léopold, après de multiples tractations avec les différents roitelets de la région, constitua un empire appartenant aux biens de la couronne belge et fit construire une capitale au bord du fleuve, Léopoldville devenue plus tard Kinshasa, faisant face, sur l'autre rive du fleuve, à Brazzaville, capitale de l'ex Congo français.

Pour accéder à l'Océan Atlantique, le Roi Léopold négocia avec les Portugais, occupants de l'Angola, la cession de la zone de Matadi en contrepartie de l'enclave de Cabinda, connue aujourd'hui pour ses importants gisements d'hydrocarbures.

Dès le début du 20<sup>e</sup> siècle, l'exploitation à outrance des ressources minières par des sociétés belges (l'Union Minière du Haut Katanga étant la plus connue) fut à l'origine de l'essor de la métallurgie du cuivre en Belgique et de l'accumulation de richesses considérables sur son territoire exigu et dépourvu de ressources naturelles (en dehors de quelques mines de charbon).

Aujourd'hui, qui dit Zaïre, pense à Lumumba, Kasabuvu, Mobutu et à la longue guerre civile ayant suivi la tentative de sécession de Tshombé au Katanga (Shaba) après la proclamation de l'indépendance du pays en 1960.

Après la disparition tragique de Lumumba, la réintégration du Katanga au sein de l'ensemble congolais suite à l'intervention controversée du corps expéditionnaire des Nations Unies (auquel avait participé un contingent marocain commandé par le Général Kettani), Mobutu eut le grand mérite d'unifier le pays, malgré des tentatives récurrentes de rébellion ou de sécession de plusieurs provinces.

Ainsi, des invasions venues d'Angola avaient tenté de déstabiliser le pays et le régime de Mobutu en investissant des villes du Shaba, massacrant des centaines de personnes, dont plusieurs expatriés européens.

La participation et les interventions des Forces Armées Royales Marocaines dans le cadre des opérations de paix des Nations Unies, avaient contribué au retour au calme au Shaba, riche région convoitée par les puissances occidentales pour ses immenses réserves en cuivre, cobalt, zinc, germanium, diamant, uranium et or, et ses potentialités agro-pastorales.

Le Zaïre (rebaptisé République démocratique du Congo après la mort de Mobutu) est actuellement le 3<sup>e</sup> pays africain en superficie (environ 2,4 millions de km<sup>2</sup>), après le Soudan et l'Algérie, et le 3<sup>e</sup> au point de vue population, après le Nigeria et l'Egypte.

Le pays comprend dix provinces peuplées d'ethnies variées, l'ethnie dominante et la plus cultivée étant le Kasaï.

La langue la plus répandue est le Lingala, le français étant celle des affaires et de l'Administration.

Les Pygmées, de petite taille, habitent la forêt à la frontière avec la République Centrafricaine et vivent isolés du reste des populations.

« Vous n'êtes pas seulement des citoyens à part entière, vous êtes des citoyens tout court », leur avait déclaré le président Mobutu à l'occasion d'une tournée.

Le Zaïre dispose d'un réseau hydrographique très dense, le fleuve Zaïre étant considéré avec l'Amazone comme l'un des plus puissants du monde, avec un potentiel hydroélectrique de 100.000 Mégawatts (50 fois la puissance électrique installée au Maroc en 1988).

En plus des ressources minières, le Zaïre bénéficie d'autres ressources naturelles importantes (agriculture, les forêts, l'élevage), et certaines provinces comme le Kivu à l'Est, possèdent des parcs naturels avec faune et flore variées, et sont de véritables paradis pour touristes, amateurs de chasse, de pêche ou de safari.

\*\*\*\*

Imprégnés de ces données historiques, géographiques et économiques, nous avons survolé un pays de forêts, de vastes étendues de hautes herbes, traversé par un réseau hydrographique très dense.

Devisant, à bord de l'avion vers Lubumbashi, avec un ingénieur belge, expert en voies ferrées, j'avais retenu que le Zaïre dispose de quatre issues pour débloquer ses productions minières.

- la première transite par la Zambie, le Zimbabwe et l'Afrique du Sud, pour déboucher sur l'Océan Indien à Durban, permettant d'écouler 15% de la production,

- la deuxième, à travers la Tanzanie, aboutit à Dar Es Salam sur l'Océan Indien, en assurant l'écoulement de 5%,

- la troisième, véhiculait 40% du tonnage, en empruntant un parcours de plus de 2.500 km à travers le Zaïre, avec des ruptures de charges (transport fluvial jusqu'à Kinshasa et transbordement par rail jusqu'au port de Matadi sur l'Atlantique),

- la quatrième, assurait le transport de 40% de la production, en transitant par l'Angola à Benguela, avec aboutissement au port de Lobito sur l'Atlantique.

Cette dernière issue, quoique perturbée par la situation politique en Angola et coupée par intermittence par le mouvement Unita de Savimbi, avait la préférence des Occidentaux, désireux d'empêcher le Zaïre d'être maître des voies de communications et

de commercialisation de sa production minière stratégique (cuivre, cobalt, or, germanium).

Des crédits, évalués à plus de 200 Millions de dollars, étaient mis à la disposition du Zaïre pour la réhabilitation de la voie ferrée, après le règlement définitif de la crise angolaise.

### *A Lubumbashi*

Nous sommes arrivés à 14 heures, après deux heures d'avion de Kinshasa, sous un climat doux à une altitude de 1.200 m.

Accueillis au bas de la passerelle par Herbigneaux, Directeur d'Atlas Copco Zaïre, nous fûmes conduits au salon d'honneur où les sociétés étrangères accédaient après paiement d'une taxe annuelle pour éviter de s'exposer aux tracasseries de la bureaucratie zaïroise.

Après, nous avons rejoint l'Hôtel Sheraton Karavia, l'unique hôtel de standing pour une ville de plus de 700.000 habitants.

Le soir, nous fûmes conviés à dîner au domicile des Herbigneaux, couple belge très affable, au Zaïre depuis plus de quinze ans.

Le dîner servi par une domesticité zaïroise dévouée et discrète, fut égayé par les blagues de Verdoux, maître dans l'art, alors que Rigamont dénigrait les autochtones incapables, d'après lui, de gérer leurs propres affaires.

« Le départ des Belges est une catastrophe pour l'économie du Zaïre, tout ce qui a été minutieusement, inlassablement et patiemment construit, a été démoli, ou saboté sans ménagement, suite à la guerre civile et aux luttes tribales ou ethniques », affirma-t-il, tout nostalgique de l'époque coloniale durant laquelle les Zaïrois étaient des valets et de véritables bêtes de somme corvéables à merci.

Lubumbashi, chef lieu du Shaba, la ville du cuivre, est le siège de la GECAMINES, de la Société Nationale des Chemins de fer et des entreprises industrielles (minoteries, huileries d'arachide, biscuiteries, usines de farine).

Lubumbashi dispose de terrains de sports, de cinémas et de restaurants fréquentés par des expatriés où l'on sert des plats zaïrois abondamment arrosée de bières Simba (bière du lion) ou Temba (bière de l'éléphant).

Les amateurs de chasse et de safari peuvent aller au parc de Kundelungu, abritant une faune constituée de zèbres, antilopes, phacochères, éléphants et lions.

La grande affaire du Shaba fut le rôle joué en 1967 par la GECAMINES après sa création, suivie de l'indemnisation des partenaires belges, prélude rapide à la nationalisation des mines du cuivre.

Malgré sa "zaïrisation" et son emprise tentaculaire sur l'économie du pays, la GECAMINES ne souffrait pas de lourdeurs bureaucratiques, semblant disposer d'une autonomie de gestion lui permettant d'écouler facilement ses productions de cuivre et de métaux associés (cobalt notamment).

Desservie par de nombreux problèmes inhérents aux transports, la GECAMINES se rattrapait par la richesse exceptionnelle et l'énorme potentiel de ses gisements, les coûts bas de la main d'œuvre et de l'énergie.

Ainsi, les salaires étaient de l'ordre de 20.000 zaïres (équivalent 400 DH) pour un ouvrier spécialisé, et 70.000 zaïres (1.400 DH) pour un cadre responsable.

L'énergie électrique (0,05 DH/KWh) est fournie par le barrage d'Inga, relié au Shaba par une ligne en courant continu haute tension, de 2.000 Km, et par des centrales auxiliaires construites sur les rivières pour faire face à des coups durs.

La réalisation de cette ligne avait nécessité un investissement de 5 milliards de dollars (soit 50% de la dette extérieure du Zaïre) financé par la Banque Mondiale, pour une durée de 7 ans.

La ligne électrique, tout en fournissant une énergie bon marché, joue un rôle stratégique majeur en maintenant le Shaba dans l'ensemble zaïrois, éloignant ainsi les velléités sécessionnistes de l'époque Tshombé.

Le lendemain après une visite aux bureaux d'Atlas Copco Zaïre installés dans le quartier résidentiel de Lubumbashi, dans un ensemble de bâtiments appartenant à un résident suédois, nous fûmes reçus au siège général de la GECAMINES par le Directeur Technique (Kabwe), en l'absence du Président parti accompagner Mobutu aux funérailles de l'Empereur du Japon, Hiro Hito.

L'entrevue, au départ timorée, se transforma en séance de travail entre techniciens des mines, facilitant le contact et l'échange d'informations et d'opinions.

Nous avons retenu qu'après une période difficile liée au départ massif des expatriés belges, à la chute des cours du cuivre et du cobalt, la GECAMINES avait redressé la barre en investissant des centaines de millions de dollars dans la modernisation et le reconditionnement de ses installations, le raffinage sur place du cuivre blister jusque là expédié en Belgique.

Avec un effectif de 40.000 agents, (dont des milliers de cadres et techniciens zaïrois ayant assuré la transition et la relève de la totalité des expatriés belges et français), une production annuelle de 470.000 tonnes de cuivre métal (5<sup>e</sup> rang mondial après le Chili, le Canada, les Etats-Unis et la Zambie) et 16.000 tonnes de cobalt (les 3/4 de la production mondiale), la GECAMINES était réellement un véritable Etat dans l'Etat, un îlot de prospérité, d'organisation et d'efficacité, dans un grand océan de désordre.

En période faste des cours, la GECAMINES seule, représentait plus de 70% des recettes du pays en devises.

La Gécamines était réellement un Etat dans l'Etat, et quand elle se portait mal, l'ensemble du Zaïre tremblait.

Après un amical échange de vues sur les possibilités de coopération entre le Maroc et le Zaïre, nous avons effectué un tour de ville où toutes les activités commerciales et industrielles étaient inévitablement éclipsées par celles de la transformation du cuivre battu et de la fabrication d'objets en malachite.

### *A Kolwezi*

Après déjeuner, à bord de deux voitures, nous avons quitté Lubumbashi pour Kolwezi, à 300 km au nord ouest, non loin de l'Angola et du poste frontalier de Dilolo, tristement célèbre pour avoir été, en 1978 et 1979, le point de départ des invasions repoussées grâce au concours des Forces Armées Royales Marocaines.

Partout, ces dernières avaient laissé un souvenir empreint de respect pour le courage, le sérieux et la haute tenue des officiers et des soldats marocains.

La route étroite qui longe la ligne électrique venant d'Inga et les clairières gagnées sur la forêt, était mal entretenue depuis 20 ans, obligeant Herbigneaux à rouler à vive allure pour « mieux survoler les trous ».

Nous avons traversé le Shaba, verdoyant, fait de coteaux boisés, de vallées fleuries, d'étendues de hautes herbes parsemées de termitières géantes, défrichées par endroits par des paysans indolents pour produire leurs moyens de subsistance à base de patates douces et de haricots blancs.

A la sortie des nombreux sentiers, des sacs de charbon de bois dénotaient une activité de déforestation sauvage.

Sur les points hauts se dressaient d'énormes croix, vestiges des missionnaires anglo-saxons venus évangéliser ces contrées animistes.

Likasi, notre première escale, ville de garnison, célèbre par sa grande prison, abritait la division d'élite des forces zaïroises, entraînée par des officiers israéliens.

Ville du Far East zaïrois, avec ses avenues défoncées, ses nombreux bars et restaurants, vestige de l'occupation belge, elle fut le centre de gravité d'un grand centre minier et métallurgique.

Au musée minéralogique, guidés par un cadre zaïrois affable, nous avons admiré les spécimens rares de minerais de cuivre, cobalt, or, argent et uranium.

Sur notre route, nous avons marqué une halte sur le site minier de Fongouroum, immense gisement de cuivre ayant défrayé la chronique et fait l'objet de reconnaissance par galeries, tranchées et décapages de surface.

Un village, comprenant dispensaire, villas pour expatriés et cité ouvrière, fut construit à proximité des unités industrielles pilotes d'enrichissement des minerais.

La chute brutale des cours du cuivre, à la fin des années soixante dix, avait contraint le consortium Anglo American - BRGM, opérateur sur place, à abandonner les lieux après un investissement de plus de 300 millions de dollars, le domaine minier réintégrant le patrimoine de GECAMINES.

Autour des bâtisses en ruines et des carcasses d'usine, quelques paysans avaient défriché des arpents de forêt pour produire du manioc et du maïs.

En repartant, pour éviter de possibles attaques à main armée, Herbigneaux avait roulé à vive allure pour atteindre Kolwezi avant la nuit.

Sous une pluie battante de l'été austral au Shaba, nous fûmes installés à l'Impala Hôtel (antilope), puis conviés à dîner au centre ville, dans un restaurant tenu par un Grec et fréquenté uniquement par les expatriés.

Le lendemain, sous un ciel dégagé et un soleil brûlant, nous sommes allés visiter la mine de Kamato, en traversant l'ancienne ville coloniale construite autour des églises, dispensaires, écoles, aux artères défoncées et maisons aux tuiles rouges dans une situation de délabrement avancé.

« Du temps des Belges, tout était impeccable, l'ordre et la discipline régnaient, Kolwezi était considéré comme la perle du Katanga », dit rageusement Rigaumont.

A la périphérie de la ville, commencent les énormes installations de la GECAMINES (usines d'enrichissement, ateliers d'entretien) où des nuées d'engins donnaient l'impression de participer à un ballet indescriptible.

Les gigantesques carrières de minerai de cuivre, parmi les plus importantes du monde, jouxtent d'immenses cités ouvrières insalubres.

Kabango, Directeur du centre, ingénieur des mines, de grande taille, volubile, nous reçut avec beaucoup d'égards, nous gratifiant d'un briefing remarquable sur Kamato, et nous faisant part des perspectives de développement et des problèmes inhérents aux

énormes stocks de pièces de rechange (18 mois de consommation, équivalent de 3 milliards de dirhams) obérant la trésorerie de la société.

Nous sommes descendus dans la mine souterraine en blouse blanche, à bord de voitures légères Peugeot 405 (made in Zaïre), en empruntant l'accès principal constitué de deux descenderies en parallèle où des pancartes affichaient le "soutien inconditionnel de la GECAMINES au Guide de la Révolution, Mobutu".

Les travaux souterrains, les opérations de foration, chargement, boulonnage et transport, rappelaient à maints égards les grandes mines de fer de Kiruna en Suède.

Hormis quelques rares expatriés européens (français et belges), le personnel d'entretien était en majorité zaïrois.

Des mineurs fond rwandais étaient intégrés à la population autochtone.

La gestion de la mine et de l'environnement industriel dénotait une ambiance d'ordre, discipline, maîtrise des dossiers par les responsables zaïrois et leur bonne appréciation de l'acuité des problèmes rencontrés.

Après déjeuner, nous sommes allés au siège du district de Kolwezi pour rencontrer le directeur, Schaijes, responsable de plusieurs centres de production, dernier cadre belge encore en activité, à une année de la retraite après 25 années de service à la GECAMINES.

Le contact avec lui, correct et distant, fut suivi d'un exposé précis sur le secteur minier de Kolwezi, considéré comme le centre moteur de la GECAMINES, avec des réserves estimées à 40 ans de production.

Par la suite, un ingénieur des mines zaïrois, nous avait conduits et guidés aux immenses carrières à ciel ouvert s'étendant sur plusieurs kilomètres.

Là, les tonnages excavés en stérile et en minerai se comptaient par dizaines de millions de tonnes, les profondeurs de fosse avoisinaient 170 m et les prévisions de développement iraient à 470 m d'enfouissement.

Ces chiffres impressionnants sous-tendaient les gigantesques moyens matériels mis en œuvre (pelles de 15 m<sup>3</sup> de godet, camions de 100 tonnes) dont une partie par des sociétés sud africaines, connues pour leurs grandes performances et leur grande mobilité dans les opérations de décapage.

Notre guide zaïrois, nous fit part des problèmes rencontrés dans la stabilité des terrains, l'exhaure et la disponibilité des engins de carrière.

Au retour, nous avons observé de véritables paysages lunaires, constitués d'immenses craters au lieu et place d'une nature autrefois luxuriante.

Sur le retour, nous avons croisé un cortège funèbre précédé par des danseuses chantant et riant, car dans cette région, le décès n'est pas célébré en tristesse et mélancolie, mais en musique dans une atmosphère de complète décontraction.

Le soir, la GECAMINES nous convia à dîner au foyer des cadres, en présence du directeur belge entouré de son état major de responsables zaïrois parmi lesquels, l'adjoint du directeur, un zaïrois de l'ethnie maluba, de petite taille, contrastant avec les autres de l'ethnie Kasai, tous de grand gabarit.

De formation agronome, l'adjoint du directeur cumulait ses fonctions à la GECAMINES avec la responsabilité régionale du Mouvement Populaire de la Révolution (MPR) parti unique au Zaïre, fondé et présidé par Mobutu,

Le dîner animé et décontracté, servi impeccablement par un personnel zaïrois "coaché" par une expatriée belge, fut clôturé par des discours.



Schajjes, connaissant notre pays pour y avoir fait l'escalade du Toubkal, nous avait promis de nous rendre visite au Maroc.

Au retour à l'hôtel, et comme les jours précédents, l'orage éclata dans un bruit terrifiant, amplifié par la toiture en tôles ondulées de nos chambres, et suivi de véritables trombes d'eau sur la région.

Le lendemain, nous sommes allés à l'usine d'enrichissement par flottation différentielle du zinc et du cuivre, inaugurée quinze années auparavant par Mobutu et Kaunda, président de la Zambie, puis à l'usine de Luilu alimentée en concentrés de cuivre par pipe de gros diamètre, gardée par des agents en tenue malachite et considérée comme une zone stratégique.

Les installations d'électrolyse étaient doublées d'une unité de récupération de cobalt en granules, inaccessible aux visiteurs pour cause de secret de fabrication.

Comme ailleurs, la tournée de l'usine fut guidée par un ingénieur métallurgiste zairois compétent nous rappelant, encore une fois, le rôle éminent des Forces Armées Royales dans la sauvegarde de l'intégrité territoriale du Zaïre.

Une unité d'électro raffinage du cuivre, en construction dans l'enceinte de l'usine, devrait valoriser la production et réduire la dépendance du Zaïre vis-à-vis de la Belgique où étaient installées les usines de transformation.

A travers une campagne de craters géants, résidus des anciennes exploitations, et de termitières recouvertes d'arbustes, nous avons poursuivi notre tournée par les ateliers centraux de Kamioto où le directeur des services jour nous fit un brillant exposé, suivi de la visite des sections de l'entretien des gros engins.

Rigaumont, Herbigneaux et Verdoux étaient fiers de nous montrer le centre d'essais de performances des matériels hydrauliques équipé par Atlas Copco.

Nous avons longuement échangé des idées et des points de vue avec les Zairois sur l'importance accordée à l'entretien du matériel et à la disponibilité des engins.

Nous avons retenu que les exploitations souffraient des retards dans la livraison des pièces de rechange et de la rétention entretenue par les grands fournisseurs d'équipements, alors que la GECAMINES était connue pour sa crédibilité et sa célérité dans les règlements des achats à l'extérieur.

Nous avons quitté les lieux, convaincus d'avoir vu de grands centres miniers et industriels, et surpris par le haut niveau technologique des installations, la qualité du travail et la maîtrise professionnelle du personnel zairois.

Après déjeuner, nous avons visité un atelier d'articles en malachite appartenant à un libanais originaire de Beyrouth.

« Je suis venu faire fortune dans ce coin de l'Afrique australe, la qualité de mes ouvrages et de mon travail sont à l'origine des nombreuses commandes des pays du Golfe », nous dit-il, avec beaucoup de prestance.

Comme à l'aller, à bord de deux voitures, nous avons repris le chemin de Lubumbashi, via Likasi, sous le beau temps et une température clémente, oubliant l'état défectueux de la route pour redécouvrir la belle campagne du Shaba.

Une halte à proximité d'un hameau, donna l'occasion à Herbigneaux d'acheter des chanterelles (champignons appréciés) à un prix dérisoire à des gosses tous heureux d'engranger quelques centaines de zaires et de poser fièrement en photo avec nous, après avoir reçu de Lhatoute quelques billets supplémentaires.

Nous sommes rentrés à Lubumbashi à la tombée de la nuit et installés de nouveau à l'hôtel Sheraton Karavia, affiché complet, en raison de l'arrivée de délégations zambiennes et d'hommes d'affaires.

Pour la seconde fois, nous fûmes conviés à dîner chez les Herbigneaux avec au menu du saumon fraîchement arrivé de Stockholm.

La soirée, bon enfant, fut animée par Verdoux, alors que Rigau mont tempêtait et dénigrait tout ce qui est zaïrois.

Le lendemain, dernier jour au Shaba, Mme Herbigneaux nous avait fait découvrir la ville en passant dans une salle d'expositions tenue par une mulâtre, et aux magasins de souvenirs appartenant à des expatriés belges, libanais et grecs.

Au centre, des vendeurs ambulants, agressifs, nous avaient reproché de ne traiter qu'avec des Européens tenanciers de magasins chics.

La visite d'une tréfilerie équipée de matériels datant du début du siècle, donna l'occasion à Rigau mont de tourner en dérision les conditions de travail du personnel.

Nous avons perçu une certaine tension dans l'air en croisant des patrouilles militaires appelées à contrer la grève des étudiants locaux, solidaires de leurs camarades de Kinshasa mobilisés contre la cherté et l'insuffisance des transports.

Nous avons appris par la suite, que des heurts violents avaient opposé les forces de sécurité aux étudiants, se soldant par des morts parmi ces derniers.

A la fin de la matinée, un orage terrible éclata, transformant la ville en marécage, vite absorbé par la terre spongieuse.

Après le déjeuner, pour éviter toute déconvenue, nous avons rejoint l'aéroport pour enregistrer à l'avance, car au Zaïre on n'est jamais sûr de partir à l'heure.

Effectivement on nous annonça un retard d'une heure, alors que près de nous un rabbin, sa femme et un officier israélien attendaient calmement.

Nous écoutant deviser en arabe, l'officier nous aborda. :

« Vous êtes Marocains, moi aussi, je suis né à Agadir », nous dit-il.

Nous avons lié connaissance et appris qu'il était colonel de l'armée israélienne, originaire d'une localité proche de la Bande de Gaza, en service commandé au Zaïre pour entraîner les parachutistes des forces spéciales de Mobutu.

« Nous entretenons d'excellentes relations avec les Palestiniens, et nous regrettons vivement que la paix tarde à s'instaurer dans cette partie du monde, berceau des descendants d'Abraham ; le problème israélo-arabe sera aplani dans un avenir proche pour permettre au génie juif, à la culture et à la richesse arabes de se conjuguer pour créer un monde meilleur, de concorde et d'entente entre les peuples ; je suis Marocain et fier de l'être, j'admire notre roi Hassan II », dit-il.

Nous avons parlé longuement de l'avenir du Proche Orient et de la position intransigeante du gouvernement israélien présidé par Shamir.

« Nous ne sommes pas d'accord avec Shamir, nous désirons la paix pour assurer l'avenir de nos enfants ; dites le au Maroc », souligna t-il fermement, alors que le rabbin, médusé, se demandait si nous nous connaissions réellement.

« Nous sommes tous des Marocains, on ne peut pas l'oublier », insista l'officier, en s'adressant au rabbin réellement surpris par tant d'effusion sentimentale de la part de son compatriote.

Avec finalement deux heures de retard, nous avons embarqué pour Kinshasa, après avoir remercié Herbigneaux et son épouse de leur amabilité et de leur bienveillante hospitalité.

Rigaumont et Verdoux étaient restés deux jours de plus, avant de nous retrouver à Kinshasa dans le vol sur Paris.

### *A Kinshasa*

En débarquant de nuit à Kinshasa, un autre officier israélien, né à Marrakech, ayant vécu à Casablanca avant d'aller en Israël, s'était joint à nous, heureux également de retrouver des Marocains.

« Je souhaite vivre en paix avec nos voisins palestiniens, pouvoir circuler sans entraves, et venir au Maroc retrouver ma patrie d'origine, mes amis et les membres de ma famille ; venez en Israël, vous êtes nos invités », nous lança-t-il, avec fierté.

En guise de souvenir, il m'avait offert un shekel, pièce de monnaie israélienne.

A l'arrivée, nous fûmes accueillis par le Conseiller et le Premier Secrétaire de l'Ambassade du Maroc venus, heureusement, nous assister dans la pagaille et l'anarchie régnant à l'aéroport du Kinshasa.

Nous avons récupéré et porté nos valises nous-mêmes jusqu'à la Mercedes de l'Ambassade, pour éloigner tout risque inutile.

Sur le trajet, nous avons traversé Kinshasa, grande métropole de 4 millions d'habitants, où les quartiers pauvres occupaient plus de 90% de la superficie.

Par talkie walky (en raison de l'incurie des services de télécommunications zaïrois, plusieurs représentations diplomatiques s'étaient équipées en moyens autonomes plus sûrs), l'Ambassadeur Alem, après s'être assuré de notre arrivée, nous convia à déjeuner le lendemain.

Nous étions logés à l'hôtel Intercontinental, immense complexe moderne, zone spéciale, ultra sophistiquée dans un monde de désordre, loin du centre trépidant.

Après notre installation et le départ des représentants de l'Ambassade, nous avons dîné tranquillement sous les arbres, bercés par le bruissement des cascades d'eau et servis par un jeune universitaire zaïrois.

« Je n'ai pas d'autres solutions, je n'ai pas à me plaindre, des centaines d'universitaires comme moi attendent un travail », dit-il avec beaucoup de dignité.

Le lendemain, nos compatriotes étaient venus nous chercher pour une visite aux différents centres d'intérêt de la ville, découvrant ainsi des quartiers sordides au centre ville et de beaux quartiers résidentiels le long du fleuve Zaïre.

A l'embarcadère entre Kinshasa et Brazzaville, sous le regard impassible des policiers et des douaniers, se déroulaient des scènes burlesques portant sur le trafic de devises et de denrées alimentaires, animé par des mamas expertes dans les transactions de tous genres et par des handicapés sur leur chaise roulante.

Des touristes américains étaient là sur le terre plein, ahuris, mais sans réaction, par ce qui se déroulait sous leurs yeux.

Après une pause café à la pâtisserie "Aladin" détenue par des Libanais, dans le quartier des affaires, nous avons été au marché central, cœur du Kinshasa, grouillant d'activité multiples (vente de fruits et légumes, étalages de poissons séchés et fumés, méchoui de singe, larves vivantes suscitant le dégoût de Lhatoute).

Après une visite de courtoisie à la Chancellerie de l'Ambassade du Maroc installée dans le même immeuble que celles de Suède et du Sénégal, nous avons rejoint la résidence de l'Ambassadeur Alem, située sur les hauteurs, bénéficiant d'un panorama éblouissant, avec à l'horizon, la ville de Brazzaville.

L'Ambassadeur Alem nous reçut avec une amabilité exquise, renforcée par nos liens professionnels et amicaux avec son oncle Hamid, vétéran de la recherche pétrolière au BRPM et à l'ONAREP.

Nous l'avons informé du déroulement et des résultats de notre mission, tout en le remerciant vivement des marques d'attention à notre égard.

Autour d'un délicieux repas marocain, nous avons discuté de l'avenir du Zaïre, de son différend avec la Belgique et du rôle du Maroc comme médiateur.

« Cela va se calmer et les choses vont rentrer dans l'ordre ; depuis l'indépendance en 1960, les relations entre les deux pays sont conflictuelles, mais cela se passe toujours comme entre deux conjoints ; nous sommes actuellement dans la phase du tumulte », dit l'Ambassadeur, très au fait des problèmes du Zaïre.

Prenant congé de l'Ambassadeur, nous avons fait un crochet en bordure du fleuve, avant d'aller au Ministère chargé des mines.

Le Ministre, entouré de ses collaborateurs, nous reçut quelques instants puis nous laissa avec les différents responsables pour explorer les voies de coopération.

Nos hôtes impressionnés par l'organisation et les résultats du secteur minier marocain, se faisaient déjà un plaisir de venir au Maroc.

Pour notre part, nous leur avons signifié nos bonnes impressions sur la mine au Shaba et sur l'excellente tenue des exploitations de la GECAMINES.

En leur faisant remarquer la baisse importante des productions d'or et de diamant, naguère très florissantes, les Zaïrois reconnaissaient que, malgré les contrôles et les mesures dissuasives adoptées, un grand trafic d'or et de pierres précieuses, difficile à enrayer, subsistait, encouragé et soutenu par des mains occultes, probablement par des expatriés grenouillant dans les couloirs des ministères et des grands hôtels.

Le soir, le Premier Secrétaire de l'Ambassade, Guessous et son épouse nous reçurent à dîner avec beaucoup de délicatesse.

Tard la nuit, nous avons déambulé à travers les quartiers animés de Kinshasa où la bière coulait à flot, dans un monde de rues défoncées, de baraques délabrées, à la lisière des quartiers résidentiels frisant l'indécence par leur opulence.

Tôt le matin, pour éviter les surprises, nous avons rejoint l'aéroport Kinshasa Nadjili par l'autoroute empruntée par un flot continu de piétons, femmes, enfants, vieillards, transportant des balluchons, tirant des charrettes, pataugeant dans la boue laissée par les dernières averses.

Après la traversée d'un premier barrage de police grâce au fanion diplomatique de la voiture de l'Ambassade, un deuxième nous attendait à l'entrée de l'aérogare où le chauffeur zaïrois fut méchamment refoulé :

« Toi, vas-t-en, tu n'a pas accès à l'aérogare, même en tant qu'agent de l'Ambassade », lança un géant au chauffeur tout penaud qui se retira sans broncher, alors que des Européens hagards, ruisselant de sueur, étaient là, perdus.

Après un enregistré tumultueux, nous fûmes vertement accueillis et bloqués à l'entrée du salon d'honneur par un militaire géant, au crâne rasé.

Guessous disparut dans la tourmente pour revenir après, accompagné du directeur du salon confondu en excuses.

Nous avons quitté nos compatriotes en les remerciant de leur concours, car sans eux, notre séjour à Kinshasa eut été sans attrait, voire périlleux.

L'embarquement eut lieu dans un désordre indescriptible.

Rigaumont et Verdoux étaient sur la passerelle, inquiets puis soulagés en nous apercevant parmi la foule, hagards mais contents de repartir vers d'autres horizons.

A bord de l'avion se trouvait un groupe de cinéastes conduit par Vadim, revenant d'un long séjour dans la province du Kivu.

L'avion (le même DC 10 qu'à l'aller) survola respectivement le Congo Brazzaville, le Gabon, le Cameroun, le Nigeria, le Niger, l'Algérie, avant d'arriver à Paris, après un vol parfait de huit heures.

Mon fils Karim était là qui m'attendait.

Quels furent les enseignements de cette mission ?

Le séjour, quoique de courte durée, nous avait permis de découvrir un pays aux potentialités humaines, agricoles, hydro-électriques et minières considérables,

Les mines souterraines et à ciel ouvert, disposaient d'énormes richesses en cuivre allié au cobalt, zinc, germanium, cadmium, argent et or.

Dès lors, on comprend les raisons qui avaient poussé les missionnaires européens à s'intéresser au Congo à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, ainsi que les tentatives de sécession du Katanga et les invasions perpétrées en 1960, 1978 et 1979.

A la GECAMINES, nous avons visité des centres de production (mines, carrières, usines d'enrichissement et d'électrolyse), des ateliers d'entretien, des centres d'essais de performances bien structurés, bien gérés, dénotant une maîtrise des techniques minières et gestionnelles par les cadres zaïrois.

Les problèmes de la mine au Zaïre restaient tributaires non seulement du mouvement erratique des cours des métaux, mais aussi des circuits de transport.

Le déblocage des productions de cuivre, de zinc et de cobalt, restait lié à l'état des voies ferrées en direction de la Zambie, du Zimbabwe, de l'Afrique du Sud, de la Tanzanie, de l'Angola et de l'axe intérieur Shaba Kinshasa Matadi.

Les fournitures de pièces de rechange, l'organisation des services après vente et des immenses parcs à matériels lourds, demeuraient également un des points clefs pour l'obtention de bonnes performances, grâce au niveau bas des salaires et au prix modique de l'énergie hydroélectrique.

L'industrie minière au Zaïre occupait une place prépondérante, tant par la taille et le nombre de gisements et d'usines de transformation, que par la valeur de la production, le montant des investissements induits et les nombreux emplois créés.

Même si elle était intensive, l'exploitation du sous-sol zaïrois laisse encore une large place à la prospection et à la chance de découvrir d'autres gisements.

Particulièrement orientée vers le cuivre et le cobalt, elle bénéficie d'une expérience datant du début du 20<sup>ème</sup> siècle, pouvant être stimulée par de nouvelles perspectives de développement et continuer à représenter une source de prospérité et de mieux être pour toute la collectivité nationale, non seulement pour le Shaba.

Un pays comme le Zaïre, avec ses potentialités variées, sa nombreuse population et sa situation stratégique, était en mesure de devenir à plus ou moins long terme un des géants de l'Afrique Australe.

La mobilisation de la population, la lutte permanente contre la corruption, la gabegie et l'irresponsabilité, pourraient façonner un nouvel homme zaïrois, loin du tribalisme et du provincialisme, d'abord disposé à servir sons pays avant tout.

\* \* \* \*

Malheureusement, quelques mois après notre mission, de terribles événements avaient de nouveau perturbé l'activité minière au Shaba, entraînant l'inondation de la mine de Kamioto, la destruction des usines de cobalt et des raffineries de cuivre.

Les Herbigneaux avaient fui Lubumbashi après l'incendie de leur maison.

L'ingénieur Kabango est mort de sida.

Quels tristes sorts !

## A la découverte De l'ancienne Mésopotamie

Au retour du Zaïre, j'avais participé à la tenue des conseils d'administration des différentes sociétés minières et au du Comité de Direction du BRPM ayant enregistré des résultats relativement satisfaisants.

Par ailleurs, après les interventions réitérées de la Direction des Mines auprès des responsables de la Société du Jbel Aouam et du Gouverneur de la province de Khénifra (Ali Kabiri), la longue grève à la mine de l'Aouam était arrivée à sa fin.

Nous avons tous enregistré avec fierté et satisfaction, le quadruplement de la production d'argent métal à Imiter après le démarrage et les essais concluants de la nouvelle unité de cyanuration et fusion.

D'autre part, la réalisation du projet Hajar était conforme aux prévisions et augurait d'un bon avenir pour la Société de Guemassa.

D'un autre côté, les Commissions ad hoc sur la barytine et les explosifs ont été réunies pour faire le point de la situation à la lumière de la crise pétrolière et de l'état d'avancement des textes réglementant la production, le transport, le stockage et l'utilisation des explosifs et articles de tir.

Pour la troisième fois, j'avais effectué une tournée dans les exploitations de l'OCP à Benguéir, Youssoufia et Khouribga pour marquer l'intérêt de l'Administration pour le plan de développement du secteur des phosphates.

Aux Charbonnages de Jérada, le Ministre Fettah avait pris la décision d'éloigner non sans difficulté, les deux responsables de la société (Kanouni et Chabaâ) dont la chute fut terrible, accusés de tous les maux.

Tout ce qui avait été savamment préparé et construit à Jérada, essentiellement grâce au labeur de Chabaâ (remplacé par Nassir), fut rapidement battu en brèche par les responsables du BRPM, avec réapparition des ressentiments longtemps dissimulés, mêlés de règlements de comptes.

Pour ma part, j'avais tenu à faire remarquer que la crise de Jérada n'était pas liée seulement aux dirigeants, mais surtout qu'elle était inhérente aux difficultés d'exploitation dans un gisement aux réserves limitées et de mauvaise qualité.

Malgré les mesures adoptées, la situation continuera à se détériorer et l'Etat devra prendre des décisions drastiques pour une ville qui risquait de dépérir.

\*\*\*\*

Ce fut dans ce triste cadre, qu'avec Lhatoute, nous avons entrepris un voyage en Irak et en Jordanie, répondant à une invitation des Directeurs Généraux de l'Office irakien GEOSURV, Aldouri, et d'ARMICO, Tabet Taher.

Il faut rappeler qu'en mai 1989, le BRPM et GEOSURV avaient signé un contrat de service, chargeant le Bureau d'exécuter un programme de recherche minière dans le Chott El Arab, dans le cadre d'un projet dénommé mystérieusement, P 232.

Le contrat, prélude à des interventions dans d'autres pays du Moyen Orient et d'Afrique, était une opportunité pour le BRPM de démontrer à l'extérieur son savoir faire minier et faire connaître la qualité et le professionnalisme de ses équipes.

Après des préparatifs laborieux, une équipe de choc du Bureau s'était rendue en Irak pour réaliser des travaux de fonçage de puits en terrain marécageux et des creusements de galeries, suivis de prélèvements d'échantillons, d'analyses et d'essais d'exploitation.

Toutes les conditions étaient réunies pour assurer à cette première "sortie" un retentissant succès, les membres de l'équipe étant triés sur le volet et la conduite du chantier confiée à Rahdou, vétéran des chantiers miniers et des travaux ardu.

\*\*\*

Un an après la signature du contrat BRPM/GEOSURV, nous sommes partis à Bagdad le 7 mai 1989, jour de l'Aïd El Fitr, en transitant par Paris, heureux d'aller retrouver nos compatriotes en Irak et de découvrir un pays d'histoire millénaire.

Dans l'avion Casablanca Paris, nous avons rencontré Karim Lamrani, Directeur Général de l'OCP, arborant son éternel cigare, en route vers Budapest.

« J'aurai le plaisir de rencontrer votre ami, l'Ambassadeur Chahid, et d'aller avec lui dans les tavernes écouter la musique tzigane », nous dit-il.

Le lendemain, de nuit, sous une température clémente (20°), nous sommes arrivés à Bagdad par le vol d'Air France, après une escale à Amman.

Le contrôle des passeports fut aisé, mais l'attente des bagages, longue et ennuyeuse, alors que Ouchène, responsable au BRPM et nos hôtes irakiens étaient là, ravis de nous accueillir en terre d'Irak.

Après la traversée du nouveau Bagdad superbement illuminé, à bord de deux voitures Toyota, nous avons rejoint l'hôtel Sheraton Ishtar situé dans un des quartiers résidentiels, en bordure du Tigre, lieu prisé de la jeunesse irakienne et des gens du Golfe attirés par le Casino, les loisirs et les distractions du week end.

En face, se dresse l'Hôtel Méridien Palestine, fréquenté par la clientèle d'Air France, non loin d'une belle mosquée avec sa coupole aux mosaïques bleu vert.

Sur une butte en terre, trônait le portrait géant de Saddam Hussein en tenue de combat, éclairé par des projecteurs dissimulés dans les buissons.

Dès le premier contact avec l'Irak, nous ne pouvions nous retenir de remémorer l'évolution historique du pays des Abbassides, connu auparavant sous le nom de Mésopotamie, fille des grands fleuves, Tigre et Euphrate, bastion d'anciennes civilisations, remontant à plusieurs millénaires.

Le pays de 434.000 km<sup>2</sup>, est une contrée au relief monotone, constituée essentiellement de basses terres où l'on cultive le blé, l'orge, le riz, les dattes, le tabac et le coton, et dont les réserves en pétrole sont classées au second rang mondial après l'Arabie Saoudite.

L'Irak fut conquis par les Arabes sur les Sassanides en 637 et dominé par la dynastie des Omeyyades (issue de Mouawiya fils d'Abou Soufiane) jusqu'en 750.

La dynastie abbasside (issue d'Abbès, oncle du Prophète Mohammed) avait pris la relève et Bagdad devint la capitale de l'Empire.

En 1258 commença la période mongole, suivie au 16<sup>e</sup> siècle par la conquête ottomane; au début du 20<sup>e</sup> siècle, le pays fut occupé par les Britanniques.

En 1930, le traité anglo-irakien consacra l'indépendance nominale de l'Irak, les Anglais restant toutefois les véritables maîtres du pays.

La dynastie hachémite qui régna sur le pays fut secouée par des coups d'Etat et des putschs militaires, dont celui du 14 juillet 1958, dirigé par le général Kassem, au cours



duquel le roi Fayçal, son oncle Abdallah et le premier ministre Noury Saïd furent assassinés, et la république proclamée.

En 1963, Kassem, après avoir réalisé l'indépendance effective du pays, fut, à son tour, assassiné par les baasistes et les nassériens, plongeant alors le pays dans l'instabilité rampante avec la succession des frères Aref à la tête du régime.

En 1979, succédant au vieux maréchal Al Bakr, miné par la maladie et démissionnaire, Saddam Hussein, vice président du Conseil de la Révolution, devint président de la république.

La longue guerre avec l'Iran et la tendance à ressusciter l'antagonisme millénaire entre Arabes et Perses, avaient remis sur le devant de la scène internationale une zone longtemps théâtre et creuset des anciennes civilisations assyrienne, sumérienne et babylonienne, puis plus tard arabo-musulmane.

### *A Bagdad*

Le lendemain de notre arrivée, en début de matinée, une séance de travail nous avait réunis à GEOSURV avec Aldouri et les responsables irakiens intéressés par le Projet P 232, pour mettre au point notre programme de séjour joignant l'utile à l'agréable, la technique à l'histoire et à la spiritualité.

Nous avons été impressionnés par le nombre de techniciens et ingénieurs officiant à GEOSURV (600 sur un effectif global de 850 personnes), dont plusieurs mobilisés sur le front avec l'Iran et incorporés dans les unités du génie militaire.

Nos discussions furent ponctuées de pauses pour déguster le thé et le café turc servis à profusion par une femme âgée, tout de noir vêtue, coqueluche de l'Office.

De nos entretiens et discussions, il s'était dégagé une impression de sérieux ; les Irakiens, peu connaisseurs des problèmes miniers, voulaient les examiner dans le détail pour mieux en apprécier l'ampleur, l'importance et l'intérêt.

Nous avons noté leur bonne appréciation des travaux exécutés par les équipes du BRPM, de la conduite du personnel et de la coordination amicale entre techniciens, ingénieurs et ouvriers des deux parties.

Après, nous avons été au Tombeau du Soldat Inconnu, réalisation en béton, marbre et granit rose, œuvre d'une société japonaise, voulant immortaliser le sacrifice des soldats irakiens sur le front iranien.

Ce monument, érigé dans l'un des plus beaux secteurs de Bagdad, entouré de jardins fleuris et de pelouses minutieusement entretenues par une myriade d'ouvriers, avait nécessité pour sa construction plusieurs années, occupé plusieurs milliers d'ouvriers et occasionné une dépense de plus de 80 millions de dollars.

De vastes esplanades et des complexes sportifs enserraient ce majestueux mémorial transformé en musée de l'armée irakienne.

Nous avons visité l'édifice, guidés par un milicien, découvrant les anciennes armes à feu marocaines fabriquées à Fès aux 14<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles, la panoplie des armes irakiennes présentées sur d'immenses tableaux, les tenues de combat et de parade des différents corps d'armée, les trophées iraniens saisis sur le front de Fao, les reliques d'un Mirage israélien abattu en 1967 à la frontière jordanienne lors de la Guerre des Six Jours.

Sous un soleil de plomb, nous avons poursuivi notre tour de ville en empruntant les grands boulevards Saadoun et Abou Nouwas, pour aller au mausolée d'Abdelkader Al Guilany (Saint homme vénéré aussi au Maroc), situé dans un quartier en restauration où

les vieilles bâtisses, datant de plusieurs siècles, ont été systématiquement démolies et remplacées par des maisons en béton.

Outre la mosquée attenante, avec ses médersas et son esplanade en marbre blanc, le mausolée est centré sur le tombeau placé sous une coupole en verre, éclairé et noyé dans une forte odeur d'encens et de parfums exotiques.

Nous avons quitté furtivement ce lieu sacré pour aller rendre une visite de courtoisie au Vice Ministre, Adnan, chargé des questions minières.

En tenue vert olive d'officier supérieur du parti Baas, Adnan nous reçut avec chaleur et amabilité en présence des responsables de GEOSURV, et nous fit part du réel désir de l'Irak de développer ses relations avec le Maroc dans les domaines des phosphates, des engrais, du soufre et de la recherche des minerais métalliques.

Le Vice Ministre avait tenu à marquer sa satisfaction et celles des autorités irakiennes quant à la qualité des travaux réalisés dans le cadre du Projet P 232, et à s'enquérir du déroulement de notre mission, insistant de tout mettre en œuvre pour multiplier les échanges d'experts entre nos deux pays.

« Nous avons une coopération fructueuse sur les phosphates et le soufre avec la Tunisie, et pourquoi pas avec le Maroc considéré, à juste titre, comme le leader mondial du phosphate ; nous avons besoin de votre expérience, venez, vous êtes chez vous », nous confia le Vice Ministre.

Nous l'avons assuré de notre disponibilité à collaborer, convaincus de notre part que nous avons ensemble des expertises à échanger au plan des mines et de l'énergie.

A la lumière des discussions avec Adnan, nous avons retenu que l'Irak a traversé une période difficile, conséquence de la longue et terrible confrontation avec l'Iran, déclenchée au septembre 1980.

« Le peuple irakien a souffert dans sa chair et dans sa vie de tous les jours ; plusieurs centaines de milliers de morts nous ont permis d'endiguer le fanatisme et l'expansionnisme iraniens dont le seul but est l'anéantissement de notre pays et l'affaiblissement de la nation arabe. L'Irak a relevé le défi, a supporté les coups de boutoir de l'adversaire, sans plier ni faiblir, puis a repris l'initiative pour lui asséner des coups foudroyants. Grâce au sacrifice de tout notre peuple, nous sommes sortis vainqueurs de la confrontation imposée par l'Iran ; certes, nous sommes en période de ni guerre, ni paix, mais nous sommes désormais en mesure d'empêcher l'adversaire de réitérer son aventure, car il sait d'avance que de terribles destructions l'attendent », nous avait dit Adnan, avec fierté.

Les zones des combats dans le Chott Al Arab, à Bassorah, à Fao, à Oum Quaïs, faisaient l'objet d'une attention particulière des autorités, concrétisée par un effort de reconstruction pour tout remettre en état avant septembre 1989 (anniversaire du déclenchement des hostilités) et faire disparaître les séquelles de la guerre.

Ainsi tous les moyens de l'armée étaient sur place pour construire des routes, des ponts, des habitations, des hôpitaux, des écoles, etc.

Pour accélérer la réinsertion du secteur dans l'activité économique et sociale du pays, le Président Saddam Hussein, en personne, suivait l'exécution des travaux de ce gigantesque chantier en s'y rendant fréquemment pour constater son évolution.

En sortant du Ministère, après avoir remercié Adnan de sa délicate attention, nous avons circulé dans Bagdad, ville de plus de 1.000 km<sup>2</sup>, 4 millions d'habitants (25% de la population globale de l'Irak), rappelant Marrakech par ses palmiers et ses grandes avenues, soignée par les pouvoirs publics, bénéficiant d'un plan directeur d'aménagement cohérent, où les vestiges du passé étaient rasés.

Non loin du palais présidentiel sur la rive droite du Tigre, protégé par des escouades de soldats portant kalachnikov et missiles sol-air, des quartiers administratifs flambant neufs jouxtent les quartiers résidentiels et les nombreuses casernes de l'armée dotées d'escadrons de chars et de batteries antiaériennes sur les murs d'enceintes fortifiés.

Partout, les effigies et des portraits géants de Saddam Hussein occupaient les devantures des ministères, des banques, des hôtels et des grands magasins ; on voyait Saddam sous tous les angles, en habit civil, en tenue de combat, en uniforme de généralissime, en bédouin avec keffieh, le sourire franc et carnassier.

A Bagdad, quoiqu'on dise, malgré la rigueur du régime et l'état de ni guerre ni paix, on se sentait en sécurité et les habitants vaquaient normalement à leurs occupations, sans fébrilité et sans tension.

« La guerre nous a secoués, sortis de notre torpeur et de notre nonchalance ; elle nous a aguerris, transformés et responsabilisés », nous dit un de nos hôtes.

L'amaigrissement (tarchiq), imposé aux dirigeants, était l'objet des discussions et de conciliabules en cette période de l'année choisie par les autorités pour la pesée et le contrôle devant une commission nationale.

Les responsables des administrations, organismes et sociétés d'Etat étaient convoqués pour passer régulièrement cet examen.

Les bedonnants ne répondant pas aux critères de base instaurés, étaient dégradés, après avoir bénéficié d'un délai pour perdre les kilos superflus, alors que les maigres disposaient d'un crédit de poids.

Cette procédure, unique dans les annales de la fonction publique et des organismes étatiques, était portée sur la place publique sans grande raillerie, et certains y voyaient la panacée contre certains maux de la société, et un remède pour l'obésité, le diabète, les maladies cardiovasculaires et gastro-intestinales.

Un ami, Raad, ancien cadre de l'Organisation Arabe des Ressources Minières à Rabat, directeur technique de GEOSURV, avait subi les épreuves avec succès ; nous l'avons retrouvé en pleine forme, après avoir perdu 33 kilos en six mois.

L'équipe autour de Saddam Hussein, constituée de personnages sveltes et en parfaite condition physique, contrastait avec les ventrus d'il y a quelques années ; seul le Vice Président, personnage âgé, avait bénéficié d'une mesure de clémence.

La guerre du Golfe avait réellement transformé le haut de la hiérarchie du régime en lui faisant subir une véritable cure d'amaigrissement, le Président Saddam Hussein étant le premier à donner l'exemple.

A Bagdad, la circulation était dense, mais fluide, grâce à la réalisation de voies de communication rapides (ponts récents) assurant la liaison entre le vieux Bagdad et les quartiers neufs du sud ; les accidents étaient rares et sévèrement réprimés.

La ville, contrairement à la propagande iranienne, n'avait pas souffert des tirs des missiles sol-sol ; certaines, ogives tombées à proximité des grands hôtels et des édifices publics, avaient endommagé et détruit quelques habitations et des écoles ; les décombres et les ruines étaient gardées intactes pour rappeler en permanence à l'Irakien "la perfidie meurtrière du régime des ayatollahs".

Des programmes de construction avaient permis de faire face à l'afflux des campagnards venus à Bagdad pendant la guerre des villes avec l'Iran.

Le Tigre, une des mamelles de l'Irak, charrie ses eaux claires à travers ses méandres, donnant un charme particulier à Bagdad.

Les deux rives du grand fleuve étaient en cours de consolidation pour lutter contre les effets des crues, rarement dévastatrices, mais souvent abondantes après les chutes de pluie et de neige dans les zones montagneuses du Nord, aux confins de la Turquie orientale, château d'eau de la Mésopotamie.

Un vent de réformes soufflait sur l'ensemble des activités économiques d'un pays qui se voulait une puissance politique, militaire et économique, une véritable Prusse du Proche Orient.

Saddam souhaitait être l'homme fort de la région, après la défaite de l'Iran et la déconfiture cinglante du Président Assad en au Liban.

Les rentrées procurées à l'Irak par les ventes de pétrole estimées à 20 milliards de dollars, assises sur des réserves d'hydrocarbures considérables, lui donnaient la possibilité de poursuivre son effort d'industrialisation après l'arrêt des hostilités.

Pour les Irakiens l'ère des usines clefs en mains, était révolue, et dans la majorité des contrats, ils exigeaient de leurs partenaires le transfert de technologie en matière de barrages, d'aciéries, de centrales électriques, d'usines d'armement...

Malgré les caciques du parti Baas, soucieux de maintenir leur mainmise tentaculaire sur l'ensemble des rouages de la nation, une évolution était perceptible à travers un mouvement de privatisation pour attirer les investissements saoudiens, koweïtiens, japonais, français, brésiliens et même américains.

Un appel était lancé à la diaspora irakienne pour rentrer au pays et participer à l'œuvre commune de reconstruction et d'édification ; le rejeté de la société demeurait Jalal Talabani, le chef kurde dissident, compromis avec le régime iranien.

L'activité économique nécessitant une main d'œuvre nombreuse et qualifiée, l'Irak l'avait faite venir des pays arabes non pétroliers, d'Inde et même de Chine.

Ainsi, on dénombrait en Irak 1,5 millions d'Égyptiens, un million de Soudanais, 500.000 Yéménites, des Indiens, des Philippins, des Coréens et aussi des Marocains dans la restauration, l'hôtellerie, le bâtiment, les transports et l'agriculture.

On nous avait signalé que plusieurs familles originaires d'Errachidia et Ouarzazate, avaient été installées dans la région du Najef pour mettre en valeur des terres agricoles et créer de véritables hameaux marocains en plein Chott Al Arab.

L'après-midi, nous avons été aux quartiers neufs des ministères dans l'ancien Bagdad où les souks odorants, aux ruelles étroites et mystérieuses, avaient disparu pour faire place à des édifices hideux en béton.

Nous sommes passés dans la rue où avait été perpétré l'attentat contre le général Kassem en 1960 ayant entraîné la mort El Ghariri et la blessure au pied de Saddam ; un sanctuaire érigé sur les lieux commémorait cet événement.

Sur les devantures des magasins, des banderoles exprimaient au Président Saddam leurs condoléances à l'occasion de la mort de son gendre, le général Kharallah, Ministre de la Défense, commandant en chef adjoint des forces armées, disparu mystérieusement dans le crash d'un hélicoptère.

Après une visite de courtoisie à l'Ambassadeur du Maroc, Kettani, en sa résidence, entourée de palmiers, nous nous sommes rendus au mausolée de Abou Hanifa, avec ses salles de prières recouvertes de beaux tapis, turcs, perses et pakistanais, et ses splendides sculptures marocaines.

Là, les fidèles, après leurs circonvolutions, glissent à travers les moucharabiehs des billets de banque récupérés chaque année pour les œuvres de bienfaisance.

Le sanctuaire fréquenté par les Turcs sur le chemin de La Mekke, est connu pour abriter des reliques datant de l'époque du Prophète et ressorties chaque année durant le Ramadan, à l'occasion de la Nuit du Destin.

Nous sommes allés ensuite visiter le mausolée de Moussa Al Kadim (Saint chiite) parmi les femmes en tchador et leurs enfants heureux de pique-niquer sur les esplanades, sous la surveillance discrète des miliciens du Baas.

« Le Président Saddam, sunnite, accorde une attention particulière aux mausolées chiites, consacrant chaque année des millions de dollars pour leur entretien et leur réfection, démontrant aux Iraniens chiites, qu'en Irak, sunnisme et chiisme sont traités à la même enseigne », nous avait fait remarquer notre guide.

Le soir, GEOSURV nous avait conviés à dîner dans le Palace Melia, en présence de Fayçal Ghali, ancien Vice-ministre des Ressources Minières et Président en exercice de l'Arab Mining Company.

Des jeunes serveurs marocains et égyptiens nous avaient fait part de la considération des Irakiens pour la qualité de leurs services et de leur conduite.

En discutant avec Fayçal Ghali du conflit Irak Iran, nous avons retenu que les fronts du Chott Al Arab et du Kurdistan, avaient permis à l'Irak, parallèlement au développement de ses infrastructures de base, d'aguerrir ses forces armées, les éloigner du sectarisme religieux et d'occuper un million de soldats issus de toutes les couches de la population.

Pour des raisons de secret militaire, les publications étaient rares, éloignant, disait-on, les prétentions et les visées iraniennes sur les régions économiquement nanties (îles Majnour notamment, riches en pétrole, occupées par l'Iran puis évacuées, au prix de dizaines de milliers de morts).

Nous avons discuté du phénomène "tarchiq" et regretté pour nos amis irakiens, d'être à l'origine d'un dîner bien calorique.

En quittant le Palace Melia, nous avons assisté à l'arrivée d'un cortège de mariage, avec klaxons et youyous des femmes.

### *Au chantier BRPM*

Tôt, le lendemain, nous avons quitté Bagdad pour nous rendre au chantier BRPM, à 200 km plus au sud, en empruntant l'autoroute vers le Chott El Arab, œuvre de sociétés de génie civil allemandes et polonaises, assurant la desserte rapide entre Bagdad et la zone des combats près de Bassorah, pour acheminer vivres, équipements et munitions.

Sur notre chemin vers le Sud, nous avons traversé de vastes rizières et des plantations de coton, à l'ombre des palmeraies séculaires faisant de l'Irak le premier producteur de dattes au monde avec un patrimoine évalué à 30 millions de palmiers.

Notre première halte eut lieu au site historique de Babylone au bord de l'Euphrate, à 160 km au sud est de Bagdad, antique cité remontant à 5.000 ans, dont l'apogée remonte aux Akkadiens (plus de 2.000 ans avant Jésus Christ), sous la dynastie amorrite, avec le grand roi Hammourabi.

Détruite par les Hittites, soumise aux Kassites, Babylone devint le centre de la civilisation assyrienne venue du Nord, sous les rois Assourbanipal et Nabuchodonosor II, conquérant de Jérusalem et captif d'une partie du peuple juif.

Occupée par les Perses, puis par Alexandre le Grand, elle entra en décadence quand les Séleucides l'abandonnèrent, l'Irak du sud devenant Babylonis.

Nous avons visité les ruines, emprunté les anciennes avenues recouvertes d'asphalte et admiré le lion de Babylone, pour terminer par un rafraîchissement sous une tente en feuilles de palmiers, alors que des touristes japonais, comme partout, photographiaient les monuments sous tous les angles.

Pour remettre en état les monuments historiques et susciter un courant touristique vers ce centre des civilisations millénaires, les autorités irakiennes avaient débloqué des crédits pour organiser le festival et développer les fouilles.

Une fresque à l'entrée de l'autoroute montrait le président Saddam devisant avec le roi Nabuchodonosor II, sous-entendant par là la continuité ininterrompue de la nation irakienne depuis des siècles.

Nous avons poursuivi notre voyage à travers les palmeraies de Musayad et Hilla, puis à Najef, lieu de sépulture de Ali, cousin du Prophète et quatrième calife, dont la demeure vénérée est remarquable de loin par son dôme doré.

Najef, lieu de sépulture des morts sur le front iranien, dans un cimetière tristement célèbre pour être l'un des plus grands du monde, avait abrité pendant des années l'Ayatollah Khomeiny avant son expulsion en France en 1979 par les autorités irakiennes pour taire leurs dissensions avec le Chah d'Iran.

Nous avons visité le mausolée de Ali, troisième lieu de pèlerinage des chiites, après La Mekke et Médine, guidés par un mollah, parmi des pèlerins en lamentations aux grilles du tombeau, alors que sur l'esplanade, des fidèles enjambaient mystérieusement des pavés en argile séchée.

Après Najef, nous avons, à travers un paysage désertique, gagné "le village BRPM", à proximité de la petite ville de Manathera, surplombant une dépression couverte de palmiers et de rizières, à 12 m en dessous du niveau de la mer.

Le village, constitué de roulottes tractables, disposées autour d'une plateforme plantée d'eucalyptus, disposait de l'eau courante, de l'électricité fournie par des groupes électrogènes, de douches, de sanitaires, d'un restaurant, d'un foyer équipé de télévision, d'un téléphone radio utilisé pour communiquer avec le Maroc et d'une mosquée où Lhatoute avait tenu à accomplir la prière du "Dohr".

Nous avons retrouvé le vétéran Rahdou et son équipe de cinquante agents, aguerris et expérimentés, originaires des provinces de Marrakech, Agadir, Ouarzazate, Errachidia et Khénifra, heureux de voir des compatriotes responsables, venus leur rendre visite et s'enquérir de leur situation et de leurs problèmes.

Nous fûmes impressionnés par la mobilisation, l'ardeur au travail et l'abnégation remarquable de nos compatriotes, loin de leur pays et de leurs proches.

Nous avons été ensuite au chantier implanté dans une zone marécageuse, en empruntant une piste en terre battue, à travers les rizières, dans une région connue pour ses vents de sable et ses chaleurs torrides atteignant plus de 50° en été.

Les équipes BRPM, après une minutieuse préparation, furent à pied d'oeuvre dès fin 1988 pour aménager le carreau du puits, mettre en place les équipements de fonçage, installer les magasins et les dépôts à l'image des chantiers BRPM au Maroc.

En première phase, les travaux avaient porté sur le fonçage d'un puits de 75 m de profondeur et 3,20 m de diamètre, entièrement bétonné et étanché, dans des terrains sablonneux bouillants et de marnes altérées, caractérisés par de fortes venues d'eau sur les vingt premiers mètres.

L'expérience des équipes BRPM eut raison de ces difficultés, après plusieurs mois d'efforts inlassables, à la grande satisfaction des Irakiens.

A notre passage, le puits était achevé et les galeries amorcées au niveau -75 m.

A l'allure des avancements, malgré le souhait des Irakiens de ne pas recourir aux explosifs, le programme de la première phase devait être terminé en septembre 1989, suivi d'un programme complémentaire de reconnaissance, de prélèvement d'échantillons et d'un essai d'abattage du minerai en chambre magasin.

Autour d'un grand déjeuner au camp, nous avons fêté à notre manière, la coopération entre deux pays aux extrémités du monde arabe.

Par la suite, au cours d'une réunion groupant l'ensemble du personnel du chantier, nous avons examiné les doléances de chacun.

Lhatoute avait tenu à féliciter et à rassurer tout le monde tout en exprimant le souci du BRPM de tout mettre en œuvre pour que l'intervention en Irak fût un succès sur tous les plans.

Sous une pluie exceptionnelle, avec émotion, nous avons quitté nos valeureux compatriotes, après avoir posé en photos souvenirs en cette lointaine terre d'Irak.

Sur le chemin de retour vers Bagdad, nous avons visité la ville religieuse de Karbala, avec les mausolées d'Hussein et Abbas, fils et petit fils d'Ali, où nous avons retrouvé comme à Najef, la même ferveur religieuse et populaire.

Dans cette cité, vénérée par les chiites, Hussein, petit fils favori du Prophète, fils de Fatima et de Ali, tomba, avec sa famille et quelques domestiques, dans un guet-apens tendu par des sentinelles du régent Yazid, fils de Moaâwiya.

Etant le seul de la lignée du Prophète, encore en vie, ne s'attendant pas à ce qu'on lui fit du mal, Hussein refusa donc de se rendre bien qu'il fût encerclé.

Au bout de dix jours, le petit groupe était mis en pièces et la tête d'Hussein envoyée à Yazid à Damas, au grand scandale et à la consternation des musulmans.

Depuis, le "massacre de Karbala" devint le mot de ralliement de tous ceux qui se méfient des Omeyyades.

Avec force détails, émouvants et pitoyables, cette péripétie historique de l'Islam naissant, forme la base des "fêtes de la passion" du dixième jour du mois de Moharrem, célébrées par les chiites et certains sunnites.

Les chiites, à l'origine faction politique arabe, en vinrent à adopter des doctrines de plus en plus éloignées de celles des sunnites considérés non comme des apostats, mais plutôt comme des "musulmans rebelles".

A Karbala, un grand effort d'urbanisation était en cours pour moderniser les infrastructures et assainir les quartiers autour des lieux sacrés.

Nous sommes rentrés à Bagdad à la tombée de la nuit, fatigués mais contents d'avoir passé une journée bien remplie d'histoire, de technique et de spiritualité.

Après dîner, nous avons effectué une marche le long de la corniche en bordure du Tigre où l'on proposait aux clients des grillades de poissons, prélevés des viviers entretenus par les restaurateurs, alors qu'au Sheraton et au Méridien en face, de nombreux mariages étaient célébrés bruyamment.

### *Au Nord de l'Irak*

Le lendemain nous avons quitté Bagdad, pour une tournée au Nord de l'Irak.

La périphérie de Bagdad faisait l'objet de grands travaux d'infrastructure (routes, ponts de dérivation, voies express, travaux d'assainissement, construction d'usines de traitement des ordures, drainage et assèchement des marécages).

D'immenses bases militaires (aviation, blindés, infanterie, rampes de missiles, radars) ceinturaient la ville pour assurer sa couverture.

A une cinquantaine de kilomètres, nous avons traversé un champ pétrolier récemment mis en exploitation.

A l'approche de la ville historique de Samarra, on avait noté un effort de mise en valeur des terres par défrichement et irrigation.

Samarra, longtemps capitale des Abbasides, était une ville de plus de 500.000 habitants, ayant rayonné à l'époque du Khalif Al Moatassim (10<sup>ème</sup> siècle) et abrité des noms illustres tels l'Imam Ali Al Haddi, Hassan Al Askari et Abbas Esseffah.

Du fameux minaret en tire bouchon de Malwiya, haut de 52 m, nous avons devant nous un panorama saisissant de l'immense plaine traversée par le Tigre.

La légende raconte que durant l'édification du minaret on transportait les matériaux de construction le long du chemin en colimaçon par des ânes précipités à la fin du haut du minaret pour éviter de les redescendre ; triste fin pour les équidés !

Nous avons marqué une pause au Projet P 999, à proximité de la ville de Dor, où une équipe d'hydrogéologues travaillait sur l'évaluation des potentialités aquifères du secteur en liaison avec la géotechnique régionale.

Après Takrit, lieu de naissance de Saddam, toujours omniprésent, la monotonie du paysage de pénéplaines est interrompue par une zone de collines occupées par des batteries antiaériennes protégeant la raffinerie de pétrole de Beyjee, lieu de jonction des oléoducs des champs pétrolifères du Nord et de l'Est.

Une noria de camions citernes transportait des produits bruts ou raffinés vers les centres de consommation en Turquie, encombrant l'autoroute vers Mossoul.

Vers midi, nous sommes arrivés au gisement de soufre de Mishreq où, après déjeuner, nous avons visité les installations, guidés par un technicien chimiste.

Les installations de Mishreq comprenaient plusieurs départements, dont le pompage d'eau à grand débit dans le Tigre, les unités de production d'eau chaude pressurisée et de vapeur envoyées dans les forages pour faire fondre le soufre et l'extraire, et des unités de production de soufre raffiné et d'acide sulfurique pour les besoins internes et régionaux.

Avec 1.500 ouvriers et techniciens, le complexe de Mishreq produisait 1.000.000 de tonnes de soufre "frash", 150.000 tonnes de soufre de récupération et 60.000 tonnes d'acide sulfurique et de produits chimiques secondaires.

Les prévisions pour 1990 et 1996 étaient de 2 millions et 5 millions de tonnes.

L'Irak tirait par ailleurs 350.000 tonnes de soufre de la désulfuration du gaz et consommait 400.000 tonnes dans les industries de phosphates et d'armement.

Sans dissimulation, les responsables présents (le directeur général étant convoqué à Bagdad pour subir l'opération du tarchiq) nous avaient fourni les coûts de production carreau mine et le prix de revient rendu FOB Aqaba (variant entre 45 et 70 dollars/tonne) et étaient disposés à fournir du soufre à l'OCP que notre guide connaissant bien pour avoir visité le complexe chimique de Safi.

Après des échanges de points de vue avec les géologues, nous avons retenu que l'Irak dispose là, d'un des plus grands gisements de soufre sédimentaire au monde,



estimé à 1 milliard de tonnes, avec des indices en cours de reconnaissance sur plus de 200 km pour évaluer le potentiel des horizons quaternaires.

« Les chiffres sont provisoires, le potentiel réel est plus important » signala le responsable en second du centre, alors que nous examinions des carottes de sondages montrant des couches minéralisées de 60 m à 100 m de puissance.

Nous avons gardé une bonne impression du centre de Mishreq, bien structuré, conduit par des ingénieurs compétents, où des ouvriers polonais étaient venus remplacer les Irakiens appelés au front iranien.

A l'entrée du complexe, un immense tableau affichait les portraits de ceux tombés au champ d'honneur, essentiellement des jeunes de moins de trente ans.

Avant Mossoul, nous nous sommes arrêtés à la base de Hammam Al Ainin, où un géologue nous avait montré des carottes de sondages, dont certaines avec des passées de soufre natif de plusieurs dizaines de mètres.

« Nous sommes au début de la reconnaissance, le soufre est partout, même au-delà de la rive gauche du Tigre considérée jusqu'alors sans intérêt. Nous envisageons de créer autour de la ville thermale de Hammam Al Ainin, des unités industrielles et le développement d'activités touristiques », dit le chef de la base, très enthousiaste pour l'avenir économique de la région.

Après la traversée de la localité de Qayarra, nous sommes arrivés à Mossoul avant le coucher du soleil, observant tout autour sur les points hauts, des rampes de missiles sol-air et des batteries de défense antiaérienne, doublant d'immenses camps militaires abritant les divisions blindées et d'infanterie mécanisée.

La psychose d'attaques aériennes surprises des Iraniens n'avaient pas empêché la population civile de vaquer à ses occupations ordinaires.

Mossoul, ville étirée le long des rives du Tigre, bénéficiant d'un climat clément, d'une eau abondante et d'une végétation luxuriante.

La ville a été construite à proximité de l'ancienne cité assyrienne de Ninive (Niniwa), capitale de l'ancien empire mésopotamien ayant dominé l'Orient du 9<sup>e</sup> au 7<sup>e</sup> siècle avant Jésus Christ, notamment à l'apogée du roi Assourbanipal, conquérant du royaume de Babylone et de l'Egypte.

Dans le secteur de Mossoul, des fouilles avaient mis en évidence des vestiges assyriens et un grand trésor constitué de pièces d'or, découvert dans la région de Nimrod, ville d'Assyrie sur le Tigre, fondée au 13<sup>e</sup> siècle avant Jésus Christ.

Mossoul est le bastion des Kurdes irrédentistes, opposés au régime baasiste de Bagdad, reconnaissables à leur faciès typique et à leur tenue caractéristique (pantalon bouffant et turban).

Le particularisme kurde était accepté avec méfiance, la langue kurde, proche de l'iranien et du turc, est enseignée avec l'arabe.

Nos hôtes, arabes, évitaient de soulever le problème du Kurdistan, en se réfugiant derrière l'ignorance du dossier.

Au Palace Ninive, magnifique ensemble hôtelier aux formes assyriennes, réalisé avec le concours de sociétés indiennes et géré par un personnel mixte égypto-indien, deux mariages, l'un de rite musulman sunnite, l'autre de rite chrétien, étaient célébrés bruyamment dans les immenses salons du Palace.

Après une courte pause, nous avons circulé à travers la "Rue des Fruits Secs", célèbre par ses échoppes de pistaches, de raisins secs et de loukoum, puis longé la

corniche en bordure du Tigre, très fréquentée, avec ses cafés, ses restaurants et ses stands d'attractions pour les nombreuses familles.

A la mosquée du Prophète Jonas (Younous), nous avons effectué la prière d'Al Icha, parmi très peu de fidèles.

Le lendemain matin, en traversant le Tigre par un pont, vestige de l'occupation britannique, nous avons croisé un groupe d'ouvriers chinois se rendant à pied à leur travail, venus assurer, à la demande des autorités irakiennes, la relève des Irakiens engagés dans les différentes unités combattantes du front Nord avec l'Iran.

Après une visite rapide "des Mosquées Bossues" de la vieille ville, nous avons repris le chemin de Bagdad par l'autoroute empruntée toujours par un flot continu de camions citernes turcs, venant s'approvisionner en pétrole raffiné.

Vers 13 heures, nous sommes arrivés à Bagdad sous une chaleur torride.

En fin d'après-midi, nous avons tenu une séance de travail à GEOSURV avec Aldouri et ses collaborateurs pour tirer les conclusions de notre mission.

Comme marque de confiance et convaincu du sérieux et de l'efficacité de l'intervention minière marocaine en Irak, Aldouri voulait impliquer davantage le BRPM dans la recherche minière au Kurdistan par l'envoi d'une mission pour élaborer un programme d'actions sur une zone de 17.000 Km<sup>2</sup>, connue pour ses indices de plomb, zinc, cuivre, fer, marbre, etc.

Lhatoute, après avoir donné son accord de principe, suggéra la visite des lieux en juin 1989 par la mission susvisée, comprenant des géologues et des foreurs, pour approfondir les discussions, examiner l'ensemble des documents disponibles à GEOSURV et faire des propositions concrètes.

Nos discussions amicales et décontractées furent sanctionnées par la signature d'un procès-verbal marquant la disposition des deux parties à poursuivre et développer leur coopération dans les domaines de la prospection géologique, de la recherche minière et des études de mise en valeur des gisements en Irak.

A la tombée de la nuit, Raad nous avait accompagnés au quartier commercial pour effectuer quelques emplettes à des prix très abordables, avant un dîner officiel au restaurant Al Hamra où le service fut assuré avec délicatesse et compétence par des Marocains et des Egyptiens.

De retour à l'hôtel vers minuit, nous fûmes "accueillis" comme tous les soirs par des processions de mariages.

Tôt le matin, nous avons rejoint l'aéroport pour prendre le vol de la Royal Jordanian en partance sur Amman.

Le survol de l'Irak du sud montre un paysage verdoyant, fait de champs tirés au cordeau, irrigués par des réseaux de canaux tentaculaires.

A haute altitude on avait le loisir d'admirer les grands lacs Tharthar, Abbaniya et Razzah, utilisés pour régulariser les cours du Tigre et de l'Euphrate et éloigner les affres de la sécheresse.

Mais très rapidement, après le survol des secteurs des phosphates de Rutba et Qaïm, nous avons quitté le monde de l'agriculture millénaire pour le grand désert de sable, nu et vide jusqu'aux approches d'Amman.

\*\*\*\*

Après l'Irak, et répondant à une invitation de l'Arab Mining Company, nous avons rejoint Amman en Jordanie.

Accueillis chaleureusement à l'aéroport d'Amman par Tabet Taher et Saad, et après une courte pause, nous avons rejoint l'hôtel Palace Plaza à travers Amman, complètement transformé depuis la visite en 1985 avec Chahid.

Au siège d'ARMICO, nous avons retrouvé Tayssir et Alami, éloignés des activités de SOMIL, par suite d'une décision du Conseil d'Administration de ne pas perpétuer des domaines réservés en diversifiant les interventions des responsables.

Au cours de la réunion de travail, nous avons fait part du souhait du Ministère de l'Energie et des Mines et du BRPM de voir ARMICO s'impliquer d'avantage dans la recherche minière au Maroc.

Tabet Taher souligna l'entière disposition d'ARMICO à participer aux efforts de mise en valeur de gisements marocains nouveaux, marquant sa satisfaction pour l'entrée de la Société Métallurgique d'Imiter dans le capital de SOMIL par incorporation des créances, et son accord pour le programme de recherches complémentaire pour développer les réserves du gisement d'argent de Zgounder.

Par ailleurs, suite à la demande irakienne, le BRPM et ARMICO avaient convenu de conjuguer leurs efforts pour intervenir en Irak dans la recherche et le développement miniers.

Pour marquer leur bonne appréciation de la coopération fructueuse avec l'Administration des mines, ils décidèrent de me coopter comme administrateur au Conseil de SOMIL.

Après une visite des nouveaux quartiers résidentiels, nous avons rejoint l'auberge des "Sept Collines", parmi les prairies fleuries et embaumées et des bosquets de pins, pour participer à un déjeuner très amical, au cours duquel nos échanges portèrent, entre autres, sur les perspectives peu reluisantes et dégradées des relations inter arabes.

L'après midi fut consacré à la visite de la ville en compagnie de Saad et le soir, nous fûmes conviés à dîner au restaurant panoramique du Hyatt Regency, animé par un jeune groupe libanais ; une délégation de l'Armée américaine invitée de l'Etat Major jordanien était parmi l'assistance.

De retour au Plaza Hotel, tard la nuit, nous avons retrouvé comme à Bagdad, des processions de mariages.

Le lendemain matin, dimanche, la radio jordanienne diffusa, durant plus d'une heure, une messe orthodoxe en arabe, avec des extraits de la Bible récités comme les incantations et les déclamations des versets du Coran.

Il faut signaler qu'en Jordanie, les Chrétiens, quoique minoritaires, mais plus cultivés que les Bédouins, occupaient des postes importants dans le négoce, la bijouterie, et même au sein de l'armée.

Par ailleurs, la société jordano-palestienne ne connaît pas de dissensions entre Musulmans et Chrétiens, contrairement à l'Egypte où la minorité copte subit sporadiquement des exactions et des massacres perpétrés par des extrémistes musulmans de Haute Egypte.

A l'aéroport, tous les collaborateurs de Tabet Taher parti pour Londres la veille, étaient venus nous saluer.

Nous avons traversé plusieurs barrages et fait l'objet de fouilles, car ce jour là, les membres du Bureau Politique de l'OLP partaient pour Tunis assister à une réunion de la Centrale palestinienne.

A l'escale de Tunis l'avion s'était vidé avec le débarquement des Palestiniens, l'arrivée à Casablanca eut lieu dans les temps prévus.

### Que dire de cette mission

Elle fut riche et passionnante, car, et contre toute attente, après une guerre, longue et meurtrière avec l'Iran, nous avons découvert l'Irak en plein boom économique, où les séquelles d'un conflit de huit ans s'estompaient.

Dès notre arrivée à l'aéroport Saddam, on avait senti l'ordre imposé par un régime spartiate, dominé par le parti Baas omniprésent et omnipotent.

Bagdad, l'abbasside, détruite par les Mongoles déferlant de l'Asie Centrale, était une immense métropole n'ayant pas souffert des tirs de missiles ou des bombardements iraniens, bénéficiant de la sollicitude du régime et tirant profit de la mobilisation générale pour s'étendre, s'embellir, s'aérer, se moderniser et s'équiper.

A côté des édifices administratifs, avaient été créés des complexes hôteliers de premier ordre, des quartiers résidentiels, des installations sportives et de gigantesques monuments à la gloire des martyrs tombés sur le front iranien, le tout visant à galvaniser la population, la tenir constamment sous tension pour faire face à toute éventualité.

Les vieux quartiers rasés ont laissé la place à des constructions en béton comme pour occulter le passé et le Bagdad des Mille et une Nuits.

En Irak du sud (Chott Al Arab) et au Kurdistan, de gigantesques travaux étaient consacrés aux infrastructures de base, à la bonification de nouvelles terres agricoles, sous-tendus par d'immenses réserves en hydrocarbures, soufre, phosphates, et des disponibilités en eau (cas rare au Moyen Orient).

Le pays disposait de 2.500 km d'autoroutes reliant toutes les grandes agglomérations, assurant les liaisons rapides avec le Koweït, l'Arabie Saoudite, la Jordanie, la Syrie, la Turquie et l'Iran, complétées par des routes asphaltées pour décongestionner les provinces et en assurer le contrôle en cas d'événements.

Un réseau de canaux, issus du Tigre et de l'Euphrate et reliés aux lacs et dépressions, achemine l'eau vers les zones à potentiel agricole.

Pour remédier aux insuffisances en main d'œuvre, les Irakiens avaient fait appel entre autres aux ouvriers égyptiens et marocains pour travailler la terre et assurer les services dans le tourisme.

L'électrification généralisée, arrive jusqu'à la moindre bourgade, la puissance installée (6.000 MW) et le prix de kWh (0,12 DH) étant des atouts majeurs et indéniables pour promouvoir l'industrialisation du pays.

Malgré la sévérité du régime et l'omniprésence du parti Baas, un vent de libéralisme était perceptible à travers le désengagement de l'Etat des petites et moyennes entreprises, le contrôle des domaines stratégiques (l'eau, l'électricité, les transports, les télécommunications, les banques et les hydrocarbures).

Dans une société tolérante, la majorité chiite (60%) n'avait pas été influencée par la propagande iranienne, l'appartenance à la nation irakienne étant plus forte que les incitations des ayatollahs à renverser "le régime impie de Saddam" ; le chiisme irakien n'était pas aussi fanatique et obscurantiste qu'en Iran.

L'animosité demeurait vive pour le régime syrien accusé de tous les maux et de trahison avec l'Iran ; les frontières avec la Syrie étaient fermées, la guerre des ondes battant son plein, dans un Moyen Orient connu pour ses fréquents coups de théâtre et où la hache de guerre peut être enterrée aussi vite qu'elle a été sortie.

L'Irak, quoique meurtri et saigné par le long conflit avec l'Iran, soutenu en soubassement par l'Occident, était sur la voie de la reconstruction et du développement sans précédent.

Pour nous, aucun indice ne présageait des terribles destructions humaines et matérielles intervenues moins de deux années plus tard lors de la Première Guerre du Golf après l'occupation du Koweït par les troupes de Saddam.

La première intervention du BRPM dans un pays arabe fut un grand succès sous tous les aspects ; le professionnalisme et le comportement digne du personnel marocain avaient montré aux Irakiens les immenses possibilités de notre pays en matière de travaux miniers et de maîtrise des opérations dans des terrains marécageux et difficiles à traverser.

L'intervention du BRPM dans la recherche minière au Kurdistan au Nord, après son intervention appréciée au Sud, pourrait trouver dans un Irak apaisé, un terrain de prédilection permettant au know how minier marocain de s'exprimer avec éclat.

Avec ARMICO, nous avons enregistré une nouvelle prise de conscience des responsables quant à une participation plus importante et ciblée dans les affaires minières au Maroc, notre pays étant considéré dans le monde arabe, comme le plus crédible aux plans technique et de la gestion des affaires.

La Jordanie avait tiré profit du conflit irako-iranien et des événements au Liban, et l'essentiel du trafic extérieur de l'Irak transitait par la Jordanie et par le port d'Aqaba en empruntant la route du grand désert sur plus de 1.000 Km de territoire jordanien, en direction de Bagdad.

D'importants investissements des pays du Golfe, fuyant le Liban, étaient venus s'installer dans le Royaume Hachémite, avec des retombées économiques considérables, malheureusement limitées à l'immobilier luxueux à Amman.

« L'investissement dans la pierre n'est pas rentable, l'ostentation est condamnable », nous dit Saad, comme pour expliquer les derniers événements à Maan (bastion des Bédouins fidèles du régime) qui avaient secoué l'establishment jordanien et montré la nécessité des réformes structurelles profondes de la société.

En Jordanie, les soubresauts ayant secoué le Sud à Maan, étaient peut être le prélude à de grands bouleversements, malgré la position de "wait and see" des Palestiniens traumatisés par le souvenir de Septembre noir de 1970.

## Troisième voyage En Guinée Conakry

Au retour du Moyen Orient, ce furent les problèmes des Charbonnages qui avaient préoccupé l'Administration des Mines et le BRPM, la société étant au bord de la faillite et en cessation de paiement depuis des mois déjà.

Le dossier épineux des explosifs avait été clarifié après l'adoption unanime de la circulaire d'organisation du secteur de production, de transport et d'utilisation.

A la Direction des Mines, l'introduction de l'informatique avait fait son chemin au niveau central avec beaucoup de progrès malgré les moyens demeurés insuffisants pour assurer et garantir les équipements nécessaires et appropriés à un travail de fond pour nos cadres.

De plus, au niveau régional, le gap était encore difficile à combler; toutefois, nous avions confiance en une amélioration substantielle dans peu de temps avec une sensibilisation de nos cadres.

Après la réunion du Conseil d'Administration de la CADETAF présidé par le Ministre Fettah à Errachidia, ayant enregistré l'amélioration générale du secteur artisanal et les perspectives prometteuses, et un déplacement à Amman pour le Conseil d'Administration de la Société SOMIL(filiale du BRPM et ARMICO), j'ai effectué pour la troisième fois, en juin 1990, une mission en Guinée, en compagnie de Skalli Administrateur Directeur Général de Touissit et Wadjinny, Responsable du service géologique de la même société.

L'objectif était de clarifier, puis de redynamiser les relations maroco-guinéennes en matière de mines et géologie remontant à plusieurs années, quelque peu perturbées ces derniers temps, et de remettre un message personnel du Ministre, Fettah, à son homologue guinéen, Sylla.

Auparavant, les principaux groupes miniers marocains (BRPM, ONA, CMT), avaient constitué un syndicat de recherche en Guinée et son pilotage confié à Touissit, et une société, l'Africaine de Recherche et de Développement (ARD), fut créée pour en assurer le support logistique et technique.

Dans le sillage de ces décisions, des missions de géologues marocains confirmés avaient reconnu le site de Mandiana à la frontière du Mali, pour en estimer le potentiel en or avant de lancer une véritable campagne de recherche.

En l'absence de support juridique et administratif convenable, hormis le permis de recherche délivré en novembre 1989, l'ARD avait jugé bon de ne pas renforcer sa présence en Guinée et de ne pas prendre des risques inutiles, induisant une réaction des Guinéens quant au retard des interventions marocaines dans leur pays.

Au préalable, avant notre voyage, Skalli avait pris contact avec l'Union Minière Belge exploitant un gisement d'or près de Siguiri, à l'est de la Guinée, proche de la frontière malienne.

Notre souci était d'apprécier, à travers une visite d'une exploitation en cours, les conditions acceptées par les Guinéens pour opérer dans leur pays.

Devant assister à Goulmima aux obsèques de mon proche et ami, Kouch, disparu tragiquement dans un accident de circulation près de Meknès, je dus faire l'aller et retour Rabat-Goulmima dans la journée du dimanche 19 juin, (1.200 Km) pour prendre le vol Casablanca Conakry du lundi.

L'avion envahi par des enfants guinéens bruyants, regagnant leur pays en fin d'année scolaire, avait fait escale à Dakar.

A l'arrivée à Conakry, nous fûmes accueillis par l'Ambassadeur du Maroc, El Fassi, venu avec son épouse saluer leur fils qui rentrait au Maroc, entouré de ses collaborateurs et par des représentants du Ministère guinéen des Ressources Naturelles et de l'Environnement.

L'atmosphère était lourde et l'humidité intense suite aux dernières pluies diluviennes de la veille.

La traversée de Conakry par l'unique axe routier, appelé exagérément l'autoroute, nous avait montré une cité grouillante de monde et délabrée où l'afflux des paysans de l'intérieur avait grossi le lumpen prolétariat avec ses nombreux problèmes de sécurité et d'approvisionnement.

Partout, foisonnaient les petits commerces et les marchands ambulants que les autorités n'arrivaient pas à endiguer.

Nous avons rapidement rejoint l'hôtel Novotel à l'extrémité de la presqu'île, dans le quartier des ministères à proximité de la Cité de l'OUA oeuvre des artisans marocains, offerte par notre pays au peuple guinéen du temps de Sékou Touré en reconnaissance de son appui sans réserves pour nos causes nationales.

Le Novotel était le seul endroit décentement entretenu où se retrouvait la colonie des expatriés européens ou libanais, tous des intermédiaires redoutables dans le commerce de gros.

Le soir, au dîner chez l'Ambassadeur, El Fassi, dans sa villa près du Novotel, en l'absence du Ministre Sylla, étaient présents des responsables du Département des Ressources Naturelles et leurs épouses peu disertes durant toute la soirée, au grand dam de Madame El Fassi, très expansive et affable à souhait.

Dans une ambiance décontractée et chaleureuse, l'Ambassadeur nous avait fait part des difficultés de la vie diplomatique et des problèmes rencontrés constamment pour la scolarité de ses enfants, par suite de ses nombreuses tribulations à travers le monde.

L'Ambassadeur, vieux routier des affaires diplomatiques, ancien représentant du Maroc dans plusieurs pays africains, connaisseur averti de la Guinée, avait insisté sur l'influence du lobby français après la mort de Sékou Touré, et la baisse de l'audience du Maroc auprès des officiels du Cabinet du nouveau Président, Lansana Conté, suite aux démêlés inhérents à la création d'une banque maroco-guinéenne.

Le lendemain, conformément au programme, nous avons été reçus par le Ministre, Sylla, pour une longue séance de travail.

« Depuis un temps, quelque chose grince avec le Maroc, nous souhaitons avoir avec vous une explication franche. On nous a signalé vos difficultés financières, administratives et de transport. La Société Financière Internationale nous a informés de votre approche pour bénéficier d'un financement, et nous en déduisons que vous avez aussi des soucis pour démarrer des travaux en Guinée. Ce qui nous mène à douter du devenir de notre coopération ; d'ailleurs, dans ma dernière lettre j'ai fait part de mes appréhensions à mon frère, le Ministre Fettah ; pour nous, le projet de convention est fin prêt, mis au point avec d'autres départements ministériels intéressés, et après son examen de votre part, nous pourrions l'officialiser à l'occasion de la prochaine visite de Monsieur Fettah en Guinée », avait souligné le Ministre Sylla, laissant supposer que le Maroc bénéficiait à Mandiana d'un régime de faveur exceptionnel.

Répondant au Ministre, nous lui avons tout d'abord remis le message du Ministre Fettah, affirmé notre souci de rester fidèles aux engagements pris ensemble en février et octobre 1988.

Puis, avec vigueur et détermination, nous avons démenti l'existence de problème de financement du côté marocain, tout en signalant que malgré l'absence de tout accord sur les conditions d'association, ni de support juridique et administratif, la partie marocaine à travers l'Africaine de Recherche et de Développement (ARD), avait déjà engagé depuis janvier 1989 plus de 200.000 dollars.

La référence aux dispositions du code minier guinéen, postérieures à nos accords, était inacceptable et nous ne saurions agréer des conditions en retrait par rapport à celles consenties à des promoteurs extérieurs, de surcroît, non africains.

Alternativement avec Skalli, nous avons essayé de clarifier notre position et de marquer notre ferme volonté de tout mettre en œuvre pour poursuivre notre effort de coopération, sans ambiguïté, dans la sérénité et la confiance mutuelle.

Visiblement convaincu par nos interventions, Sylla s'était montré finalement et apparemment satisfait de notre détermination à poursuivre notre action de mise en valeur du gisement de Mandiana.

Devant se rendre à Monrovia pour examiner avec les autorités libériennes le dossier du gisement de fer du Mont Nimba, il chargea Diallo, Secrétaire Général du Ministère, de poursuivre les discussions en vue d'aboutir à un accord satisfaisant pour les deux partenaires.

L'Ambassadeur du Maroc avait conclu en souhaitant le développement et le renforcement de la coopération, dans l'intérêt bien compris des deux parties.

Immédiatement après, nous avons rejoint l'aéroport, accompagnés de Coulibaly, coordinateur du Projet Mandiana.

### *En Guinée orientale*

Un avion de la compagnie AREDOR chargée du développement des gisements d'or et de diamants en Guinée, nous transporta en deux heures à la mine de Siguiri, après avoir survolé à basse altitude la Guinée, avec ses plaines inondées, ses collines boisées, ses vastes étendues de hautes herbes et ses fleuves charriant des débits d'eau considérables, à l'instar du fleuve Niger traînant majestueusement ses eaux chargées de latérite.

Le pays nous avait semblé vide, la population étant concentrée dans quelques agglomérations et hameaux.

Les voies de communications étaient inexistantes et les forêts denses.

Nous sommes rendus à Siguiri à l'heure prévue, après un atterrissage sur une piste de brousse, reçus par les représentants belges de la Société Aurifère de Guinée (SAG), alors que des techniciens américains et australiens repartaient sur Conakry par vol retour, accompagnant une cargaison d'or, discrètement chargée à bord de l'avion et escortée par des militaires guinéens.

Nous avons rejoint le centre minier à Koran à 20 km, après avoir traversé la bourgade délabrée de Siguiri, chef lieu de la Guinée orientale.

Le village minier, implanté dans un magnifique site, comprenait des maisons spacieuses pour les expatriés, des blocs de logements pour le personnel local, un économat, un dispensaire et des chambres d'hôtes avec air conditionné.

Les responsables, Chics et Warsen, nous avaient fait la visite des lieux.

Certains expatriés vivaient avec leurs familles et leurs loisirs s'organisaient autour de la pêche, de la chasse ou des caisses de bière belge "Jupiter".



« Le climat est supportable, les grosses chaleurs rares ; les autochtones, tous musulmans, sont agréables à vivre et pas du tout agressifs pour nous », nous dit Warsen, dégoulinant de sueur.

Après un repas sommaire à la cantine du centre minier, nous avons fait le tour des différents points d'intérêt minier et géologique éparpillés dans la forêt, le long de la rivière Koran.

La mise en valeur du gisement avait fait l'objet d'une convention entre l'Etat guinéen et la société belgo-australienne Chevaning, le capital de la société (SAG), étant détenu à hauteur de 51% par Chevaning et 49% par l'Etat guinéen.

L'activité portait sur l'exploitation à ciel ouvert de placers dont les réserves étaient estimées à 10 ans, à la capacité journalière de production de 2.500 à 3.000 tonnes de minerai titrant 2g d'or par tonne.

L'exploitation disposait d'ateliers d'entretien bien équipés, de moyens de production et d'exhaure puissants.

L'eau d'exhaure était envoyée vers les anciennes excavations ou recyclée pour les besoins du lavage du minerai.

Après l'extraction facile par carrière, le minerai était acheminé par camions vers une trémie en tête de concassage, suivi d'un trommel de débouillage ; les produits grossiers étaient envoyés à la digue à stériles implantée à proximité.

Les produits fins plus riches étaient passés au jiggage pour obtenir par gravimétrie un concentré récupéré dans un bac de sûreté, plombé et surveillé à la base des jigs, puis traité sur des tables à secousses suivies d'un circuit d'amalgamation au mercure.

Le produit final était dirigé vers la section fusion et affinage pour obtenir des lingots à 97,5%-98% d'or, stockés dans une chambre forte avant leur expédition par avion à Conakry ; la production annuelle était de l'ordre de 1.500 Kg, la production journalière pouvant varier de 2,5 à 5 Kg.

A la fin de la visite, on nous avait annoncé l'annulation du vol retour sur Conakry par suite de l'affectation de l'avion à d'autres missions urgentes et imprévues, nous donnant le temps de discuter longuement avec nos hôtes.

Ainsi, au cours du dîner chez le Directeur du centre, nous avons abordé franchement la situation de la SAG, l'application de la convention et les relations avec l'Etat guinéen.

Les Belges nous avaient fait part de leur désarroi et de leur profonde déception quant à la mise en œuvre de la convention et du respect de ses clauses par leur partenaire guinéen.

« Vous, les Marocains, vous êtes en mesure de fixer, peut-être d'imposer, vos conditions pour Mandiana d'où nous avons été écartés, malgré notre proposition d'un programme de développement de 2 millions de dollars », nous dit Warsen très volubile après plusieurs verres de whisky.

Chics nous informa de l'investissement engagé à Koran, évalué à 40 millions de dollars dont 9,5 millions de droits d'entrée et 30,5 millions pour les installations et les activités annexes.

« Il aurait pu être de 30 millions, si on avait affiné l'étude de faisabilité, notamment au niveau des engins de carrière et des équipements de traitement ; de votre côté, veuillez à faire des essais de traitement en usine pilote pour mieux définir le flow sheet et la taille des équipements », nous signala Chics.

Nous avons noté le résultat marginal de l'exploitation et les améliorations espérées, en diminuant les charges d'exploitation et en portant la production à 2.000 Kg par an, prévisions probables, eu égard aux réserves potentielles et au cours de l'or du moment (de l'ordre de 350 \$/once).

Pour la réalisation de son programme initié en 1984, la SAG avait bénéficié d'avantages fiscaux considérables (exonération d'impôts et de droits de douane en phase de construction du projet).

Ainsi, régulièrement des containers de matériel et d'équipements étaient acheminés de Bamako (Mali) et de Conakry sans subir de taxes.

Les carburants étaient achetés "off shore" et transportés par camions par une société de génie civil dirigée par un Allemand rencontré à la cantine de la cité.

Un circuit complexe de vente d'or, de règlements des factures par l'intermédiaire de banques londoniennes, de déductions de charges, de remboursement des emprunts, caractérisait cette activité de trading douteux.

Après ces opérations, les maigres résultats dégagés étaient répartis entre les partenaires au prorata de leur participation au capital de la SAG.

Après les discussions, en l'absence de Coulibaly, nous avons conclu que l'investissement à Mandiana était "jouable", à condition que la convention avec l'Etat guinéen soit claire, précise et respectée.

Après dîner, nous avons rencontré l'équipe de géologues de la Compagnie Minière de Touissit ayant séjourné dans le secteur de Mandiana et réalisé un merveilleux travail de reconnaissance, malgré les difficultés matérielles et un environnement austère.

Profitant du déplacement de Wadjinny et Coulibaly à Bamako, tout heureux, ils avaient rejoint la capitale malienne pour rentrer à Casablanca par le vol régulier de la Royal Air Maroc.

Le lendemain, en attendant l'arrivée incertaine de l'avion, nous avons effectué la tournée des villages et des marchés avoisinants, en compagnie d'un agent des services administratifs de la SAG et d'un chauffeur originaire de la région.

Partout, dans les villages, de nombreuses mosquées marquent l'implantation profonde de l'Islam propagé au 16<sup>e</sup> siècle par des missionnaires marocains.

« Les lieux foisonnent de petits commerces de poudre d'or », nous avait-on dit.

Dans toute cette région orientale de la Guinée, le commerce de l'or était toléré par les autorités, et les tentatives de la Banque Centrale pour collecter la production des orpailleurs, moyennant le versement d'une partie de la vente en devises et le reliquat en francs guinéens, s'étaient traduites par un échec, les orpailleurs ayant trouvé et opté pour des circuits détournés plus rémunérateurs, en écoulant vers le Mali tout proche 75% de la production d'or.

« Je suis l'adjudant responsable du district militaire, si vous avez besoin de mes services, je suis ici le chef. Je sais que vous êtes Marocains, vous êtes donc nos frères et nos parents », nous dit avec fierté un jeune homme au marché du village, relayé par un autre jeune, hirsute :

« Je suis l'ingénieur des mines responsable du secteur artisanal ».

Dans un autre village, sous une tente, trônait le marchand d'or, malicieux, barbiche proéminente, indifférent, fier de sa balance de précision, exhibant des sacs de billets de banque guinéens, refusant avec morgue de se faire photographier.

Des vieilles femmes, toutes décharnées, étaient venues lui proposer le produit de leurs "cueillettes", sorti soigneusement de petits tubes et déversé sur le plateau de la fameuse balance de précision.

A plusieurs reprises, le marchand auscultait les produits aurifères avec un petit aimant pour éliminer les inclusions ferrugineuses, puis pesait et repesait, pour enfin calculer mentalement la valeur à verser aux vendeuses.

Ces dernières comptaient et recomptaient leurs billets et nonchalamment, repartaient dépitées, non pour avoir été spoliées, mais déçues par le maigre produit d'un dur labeur, à peine 3 ou 4 grammes d'or, rarement plus.

Nous avons ensuite été à la zone d'orpaillage dans la forêt, prolongement du gisement de la SAG, constitué de latérite altérée le long des ruisseaux.

De partout, affluaient des femmes, calebasses sur la tête, venues aider leurs maris ou parents dans le lessivage des graviers aurifères sortis des trous d'hommes de quelques mètres de profondeur.

Des milliers d'artisans, entassés sur quelques arpents de terre, se bousculaient, s'invectivaient sans se bagarrer, chacun pour soi dans un trou de un mètre carré jusqu'à épuisement des potentialités aurifères ; rares étaient les artisans qui disposaient d'un compresseur et d'une pompe pour l'exhaure.

« Le niveau aurifère est à huit hauteurs d'homme, soit environ 15 mètres », nous dit un orpailleur en train de creuser son trou à la main, sa femme et ses enfants en tête de puits évacuant les déblais, les visages tendus et scrutateurs.

Les productions variaient de 100 à 200 grammes d'or par an, véritable pactole pour les familles.

Les accidents mortels dans les travaux seraient nombreux, par manque de soutènement dans les creusements des puits.

Nous avons rencontré des artisans roulant en mobylettes Honda, preuve de leur activité d'orpaillage florissante.

Notre venue dans le secteur, suscita des mouvements de masse et très vite notre voiture portant le sigle SAG, fut entourée d'une foule menaçante, portant pelles, pioches, massues, prête à agresser les intrus étrangers.

« Qu'est ce que vous venez faire ici, nous spolier davantage, comme vous l'avez réussi à côté ; allez-vous-en et vite », disaient les meneurs déchaînés.

Nous étions pris dans une véritable nasse, tressée par des agitateurs anti-SAG, les artisans nous prenant pour des agents de cette société, venus enquêter sur leur domaine en vue de les expulser ou de les éloigner.

Des visages démontés, les yeux rougis de haine, nous faisaient face, s'en prenant à notre accompagnateur guinéen, accusé d'agent maléfique de la SAG.

Calmement, nous avons laissé le soin à l'adjudant d'expliquer qui nous sommes, à savoir des invités de leur Gouvernement, venus s'informer des conditions locales à Koran pour mieux apprécier la mise en valeur du gisement d'or de Mandiana.

« Je vous avais dit ce matin de vous référer à moi en cas de besoin ; avant de venir ici, il aurait fallu m'avertir pour vous accompagner et vous guider », nous lança l'adjudant, en grand médium des orpailleurs trucidés, semble-t-il, par le budget préfectoral, à raison de 45.000 francs guinéens par puits.

L'atmosphère s'était très rapidement détendue à l'annonce de notre nationalité, et les visages s'étaient décrispés pour devenir même affables, avec une pointe de regret pour avoir été agressifs.

Nous avons compris l'état de tension latente dans les rapports des artisans avec la SAG, "venue les spolier de leur gagne pain", disaient-ils.

Cette manifestation sur le tas, nous avait démontré que toute action de développement en Guinée, à proximité des centres artisanaux, devrait être mûrement réfléchie pour éviter de porter atteintes aux droits coutumiers des gens et de blesser les susceptibilités locales et régionales, souvent à fleur de peau.

Il est dommageable que les immenses potentialités agropastorales de cette région ne soient pas capables de suppléer l'activité aurifère, éloignant des esprits le dicton "un gramme d'or vaut mieux qu'un épi de maïs".

Sur le chemin du retour, sur un chantier de construction de logements sociaux, des ouvriers guinéens nous avaient accueillis par :

« Nous aimons les Marocains, ce sont des gens honnêtes qui ne nous ont jamais spoliés sur leurs chantiers ; par contre ici, à la SAG, c'est le régime de l'arbitraire ».

A la cité minière, en retrouvant l'équipe de direction de l'exploitation, Saw, l'ingénieur guinéen chef de la section tablage jiggage, nous annonça tristement :

« Par suite d'ennuis mécaniques, la journée n'a pas été bonne, à peine 2,5 Kg ».

Warsen et ses compatriotes avaient disparu, déçus d'engranger une aussi faible production de métal jaune.

Vers midi, Wadjinny et Coulibaly étaient de retour de Bamako alors que l'on nous annonçait l'arrivée de l'avion d'AREDOR, puis démentie à la fin du repas, par suite d'un retard imprévu.

« Ce sera peut-être pour demain », dit le beau frère du Ministre, Sylla, alors que Coulibaly abattu, craignait l'annulation de tous les rendez-vous à Conakry.

Après dîner, un terrible orage se déclencha et se poursuivit toute la nuit, transformant la cité en véritable lac qui disparaîtra comme par enchantement le lendemain, absorbé par la terre spongieuse.

L'avion annoncé pour 9H30, ne venant pas, et en attendant, un géologue australien nous fit un remarquable briefing sur les potentialités en or de la Guinée orientale et particulièrement du district de Siguiri.

« Pourquoi se focalise-t-on sur l'or, alors que les potentialités agropastorales de la région sont importantes », dis-je à Coulibaly.

« La rive gauche du fleuve Niger ou zone du Bouri est connue depuis des siècles pour ses orpailleurs, les habitants s'étant spécialisés dans cette activité du temps du grand Empereur Toure, pour acheter des armes avec le produit de leur travail. La rive droite, vers Mandiana est peuplée surtout d'agriculteurs, d'éleveurs de bétail, chargés de fournir la nourriture aux autres populations. A Siguiri, les femmes travaillent durement parce qu'elles ont été achetées par leurs maris qui, avant leur mariage, versent une dot composée de 100 grammes d'or, dix bœufs et le travail de la terre de leurs beaux parents durant deux ans » me répondit Coulibaly, avec sa bonhomie habituelle.

Coulibaly, inspiré, avait poursuivi en traitant du phénomène de l'incarnation, sa famille d'origine malienne étant connue pour se réincarner dans l'hippopotame.

« Les hippopotames que vous voyez sur les bords du Niger et du Tinguessou, sont des gens tranquilles, il ne faut pas leur tirer dessus », dit-il fermement.

Les habitants de ces contrées sont musulmans, très pratiquants, mais il subsiste parmi eux un relent de fétichisme.

Au troisième jour, nous avons rejoint l'aéroport à l'annonce du décollage de l'avion de Conakry à 7H30, mais ce dernier n'ayant pu atterrir à cause des orages, le prochain vol ne pourrait intervenir que dans deux jours.

Avec résignation, nous avons décidé de rejoindre Conakry par la route, sur un trajet de plus de 800 km, à bord d'une Land Cruiser de l'ARD, toute neuve, conduite par un chauffeur guinéen fier de nous mener à travers la Guinée, muni de sa réserve de kola pour "tenir le coup en restant éveillé".

« Vous serez à Conakry dans 12 heures », nous lança un cadre guinéen.

### *A travers la Guinée*

Nous avons emprunté la piste en latérite battue, longeant le fleuve Tinguessou, principal affluent du Niger que nous avons traversé à bord d'un bac, pour découvrir des terres noires en friche, avec quelques rares élevages de bovins.

En prenant des risques, dans un environnement de marécages, de pistes défoncées, de belles forêts, d'oiseaux colorés et de profusion de gibier, nous avons poursuivi notre randonnée à travers des chemins difficiles empruntés par des équipes de "Médecins Sans Frontières" venues dispenser bénévolement des soins aux populations des villages et hameaux isolés dans l'épaisse forêt.

A 16H, nous étions à Kouroussa, agglomération à 70 km de Siguiri, où à l'unique auberge, tenue par une Libanaise, nous fûmes sèchement reçus.

« Je n'ai rien à vous offrir, peut-être à boire, sinon je vous conseille d'aller à l'auberge "La Savane" où l'on sert des mets délicieux », dit-elle.

Après un déjeuner expédié à la hâte, et après avoir "navigué" à travers une zone de belles forêts aux essences rares, nous sommes arrivés à Dabola au coucher du soleil, au moment où le muezzin appelait à la prière.

De nuit, nous avons circulé à travers le Fouta Djalon, peuplé de Peulhs, ethnie représentant 40% de la population de la Guinée.

« Dommage que vous ne puissiez pas admirer de jour le Fouta Djalon, la plus belle région de la Guinée », nous dit Coulibaly.

Coulibaly, nostalgique de la période Sékou Toure, nous rappela que la Guinée, faute de langue nationale unique, avait opté pour le français comme langue officielle de travail.

« Ismaël, frère de Sékou Toure, satrape sanguinaire, est responsable des maux de la Guinée ; Sékou Toure, dans la conscience populaire, est un leader charismatique, grand tribun, désintéressé matériellement, vivant simplement au milieu de ses livres. On peut reprocher beaucoup de choses à l'ancien régime, le nouveau, chaperonné par le Général Conté, n'est pas pour autant efficace et populaire. », nous confia Coulibaly, reniant les apports de la nouvelle classe dirigeante et de la diaspora guinéenne.

La nuit sur la campagne guinéenne était terriblement obscure et les villages plongés dans le noir absolu.

Les paysans s'éclairaient encore au pétrole lampant car le gaz n'était pas encore à la portée du commun des mortels.

Nous sommes arrivés à minuit à Mamu, grosse bourgade de 60.000 habitants, et à Kindia à 2H du matin pour emprunter un tronçon de route asphaltée, bien entretenue, correctement signalée, œuvre de sociétés allemandes.

Après 17 H d'un périple fatigant mais très enrichissant, nous sommes rendus, enfin, à l'hôtel à Conakry à 4H du matin.

\*\*\*

A 9 H, fins prêts, nous avons rencontré l'Ambassadeur du Maroc, content de nous revoir après s'être inquiété de la perturbation de notre programme et de nos mésaventures de voyage.

Nous l'avons informé de la réussite de notre randonnée, ayant engrangé moult informations sur le secteur minier guinéen et les possibilités réelles de coopération.

« J'avais invité hier soir le Secrétaire Général de la Présidence de la République, un grand ami du Maroc, personnage très au fait des problèmes de son pays et qui regrette vivement de ne vous avoir pas rencontrés », dit l'Ambassadeur.

A 11H, nous avons tenu une séance de travail au Ministère avec Diallo, en présence des principaux responsables du Département, alors que Kourouma, le Directeur des Mines en poste, était étrangement absent, confirmant son éviction et l'incertitude régnant au sein de l'Administration des mines guinéenne.

Dans cette situation confuse et non maîtrisable, nous avons essayé de définir une stratégie vis-à-vis de nos interlocuteurs guinéens agités par un profond mouvement brownien et convaincus que les anciennes élites avaient bradé les intérêts du pays, les plaçant entre les mains d'étrangers, profiteurs, spoliateurs et dénominateurs.

Nous avons repris les discussions, confortés par tout ce que nous avons vu, constaté et remarqué durant notre déplacement sur le terrain et au cours des échanges avec les responsables de la SAG et Coulibaly.

La réunion, très animée, dura plus de deux heures pour clarifier la situation et lever le voile des incompréhensions, et convaincre nos partenaires de notre bonne foi et de notre détermination à aller de l'avant dans la coopération avec eux.

Nos travaux furent sanctionnés par les décisions suivantes :

- dès le 26 juin, la partie guinéenne adressera à la partie marocaine, par la valise diplomatique, un projet de convention relative à la constitution d'une société mixte d'exploitation du gisement de Mandiana, accompagné d'une réponse au message adressé par le Ministre, Fettah, à son homologue, Sylla,

- sous quinzaine, la partie marocaine fera parvenir à la partie guinéenne, un projet de texte modificatif de l'arrêté instituant le permis de recherche accordé à l'ARD, prenant en considération les dispositions du code minier guinéen,

- sous quinzaine suivante, la partie guinéenne fera part de son avis quant aux modifications à apporter ; en cas d'accord, un nouvel arrêté sera délivré à l'ARD,

- la partie marocaine s'engage à créer rapidement une société de droit guinéen, installée à Conakry, disposant de moyens adéquats pour accélérer les travaux de reconnaissance et de développement du gisement de Mandiana, à la fin de la saison des pluies en octobre,

- les travaux à Mandiana, financés par la partie guinéenne, seront évalués sur la base des normes acceptables, la partie guinéenne annonçant d'ores et déjà un montant de 500.000 dollars,

- le projet de convention relatif à la société mixte sera examiné ultérieurement après son étude approfondie par la partie marocaine.

Les décisions ainsi prises auguraient d'une coopération fructueuse avec les Guinéens soulagés et acculés à trouver une sortie honorable.

Pour nous, le réaménagement de l'arrêté d'institution du permis de Mandiana était un pas positif pour la sauvegarde de nos intérêts immédiats et futurs.

En début d'après midi, l'Ambassadeur Fassi, ravi des résultats de notre mission, nous convia à déjeuner en sa résidence dans la Cité de l'OUA.

En fin d'après midi, nous avons visité les quartiers "résidentiels" pour trouver un local destiné à abriter le siège de la future société de droit guinéen.

Le soir, à l'aéroport, accompagnés de Saw et Coulibaly, satisfaits de l'issue heureuse de nos discussions, nous fûmes chaleureusement salués par le Ministre du Plan, lui aussi ravi des conclusions de nos travaux à Conakry.

A bord de l'avion de la SABENA en partance pour Bruxelles, nous avons longuement conversé avec les Ambassadeurs du Sénégal et de Chine, tous les deux fins connaisseurs du projet de Mandiana.

\*\*\*\*

Peu de temps après, une mission guinéenne conduite par le nouveau Ministre des Ressources Naturelles et de l'Environnement, Mohamed Traoré, était venue au Maroc poursuivre les discussions relatives au gisement d'or de Mandiana.

Les Guinéens n'arrivaient pas à adopter une position claire et définitive car curieusement ils ne voulaient jamais prendre de décision définitive; de plus avec eux, les contacts, tout en étant affables, restaient stériles

Pour l'histoire, un nouveau protocole d'accord fut signé, marquant le désir des deux pays de coopérer étroitement dans les domaines des mines et de l'énergie, laissant la latitude à "l'Africaine de Recherche et de Développement" pour trouver avec les autorités guinéennes un terrain d'entente garantissant la relance rapide des interventions sur le site de Mandiana.

Mais, malheureusement, nos multiples efforts ne produiront pas d'effet, les Guinéens continuant à tergiverser pendant longtemps, voulant peut-être bénéficier d'avantages particuliers et occultes ; ce que nous n'accepterons jamais.

La mise en valeur du gisement aurifère de Mandiana, dans le cadre de la coopération maroco-guinéenne, sera enterrée pour toujours, au grand dam de ce qui croyaient comme nous à une coopération Sud-Sud' et au principe de "Win-Win", ou "Gagnant-Gagnant".

## Après vingt cinq années, Il faut continuer

Le 1er juillet 1989, en bouclant mes 25 années de travail, principalement dans le secteur minier, une première séquence de ma vie professionnelle était arrivée à son terme, empreinte de relative satisfaction et d'incitation à persévérer.

Je ne pense pas un seul instant, avoir brûlé les étapes ou bénéficié de complaisance grâce à mes accointances, mes appuis ou mes introductions, ne bénéficiant ni de soutiens particuliers, ni de supports occultes pour me parachuter à des postes de responsabilité.

J'estime que ma volonté et mon abnégation inébranlables et permanentes, alliées à ma modeste expérience des hommes et des choses, furent les bases fondamentales de mon parcours professionnel duquel je n'avais tiré ni fierté démesurée, ni propension à la flagornerie.

Faisant le bilan d'un quart de siècle d'activité, animé de la même flamme pour continuer à œuvrer dans la mouvance des mines et de l'énergie, en essayant d'imprimer à mes actions une dynamique de progrès, je pouvais affirmer que la plus grande satisfaction pour moi fut d'avoir tissé, avec mes collègues et mes collaborateurs de tous grades, un réseau relationnel empreint, d'amitié, de respect, d'estime et d'affection réciproques, suscitant constamment en moi un immense et véritable bonheur intérieur.

Après l'ambiance chaleureuse des chantiers et des exploitations minières au BRPM durant plus de dix sept ans, à la Direction des Mines j'avais battu le record de longévité, avec l'espoir de sortir très prochainement du "Principe de Peter" pour aller sous d'autres cieux ou occuper d'autres responsabilités.

J'eus un immense plaisir à travailler avec une pléiade de jeunes talents qui, grâce à leur savoir, leur esprit d'innovation et leur obstination à vouloir modifier les méthodes de travail, ambitionnaient de ne pas rester ancrés dans un milieu ossifié.

En ayant visité le plus grand nombre de centres miniers et paraminiers, je pense être le plus proche du monde des mines et des mineurs par mes actions quotidiennes et par mon cœur.

Il fut important pour moi dans l'exercice et la plénitude de mes fonctions, sans adopter un profil bas, de canaliser les énergies, de les encadrer, de leur accorder toute la latitude nécessaire pour s'exprimer, puis de les responsabiliser tout en exigeant de rendre des comptes (ou accountability comme disent les Anglo saxons).

Tout en persévérant dans l'effort, avec un chemin bien balisé, malgré quelques niches d'imperfections, nous avons continué à la Direction des Mines notre "chevauchée fantastique" lancée résolument et avec conviction au BRPM, pour réaliser d'autres avancées dans le progrès.

Pour ma part, j'estime qu'adopter une position contraire était une hérésie, voire un crime inqualifiable pour le devenir du BRPM et de l'Administration des Mines que nous voulions tous plus dynamiques, plus justes, plus percutants et moins bureaucratiques dans l'exécution des tâches au service de l'Etat et des citoyens.

Ainsi, dans le cadre de notre plan d'actions à la Direction des Mines, nous avons lancé et achevé les préparatifs du séminaire "Mine et développement régional", activité visant à sensibiliser les opérateurs miniers et le public sur le rôle des activités minières dans le développement socio-économique des régions et leur impact sur les collectivités territoriales.



Le séminaire avait analysé le rôle de la mine dans le développement économique régional et son apport macro-économique de par sa spécificité qui s'insère parfaitement dans le cadre de la décentralisation et du désenclavement de plusieurs régions du pays.

Le séminaire, après des débats animés eut un large écho et avait montré que les activités minières sont de réelles actions de promotion, de désenclavement, de créations d'emplois et productions de richesses dans plusieurs provinces du pays.

La construction de routes d'accès, de cités minières équipées d'installations socio-éducatives et les amenées d'eau et d'électricité, sont bien les facteurs importants dans le développement économique de ces ^provinces.

Le séminaire avait été clôturé avec des recommandations pertinentes, préconisant entre autres le rapprochement avec les Grandes Ecoles et les Instituts de recherche fondamentale pour développer la mise en œuvre à plus large échelle de l'outil informatique

Par ailleurs, faisant suite aux décisions prises par le Gouvernement pour accélérer et simplifier les procédures relatives à l'apurement des dossiers d'investissements, des réunions furent tenues avec les opérateurs miniers pour les informer de la disponibilité de l'Administration à les accompagner dans ce sens.

Tout en se félicitant et en louant l'action pertinente de la Direction des Mines, les opérateurs miniers avaient manifesté leur mécontentement quant à leurs relations avec les autres administrations, notamment pour ce qui avait trait à la mise à exécution des avantages octroyés par le code d'investissements miniers.

Nos interventions avaient permis de débloquer bien des dossiers en souffrance, redonnant confiance au secteur minier pour renforcer ses activités d'investissement dans la recherche et le développement.

Par ailleurs, sur instructions du Ministre Fettah, je m'étais rendu à Laâyoune pour examiner les raisons du mauvais climat de travail prévalant à la délégation du Ministère de l'Energie et des Mines.

Il était inadmissible que les agissements des responsables régionaux (énergie, mines, géologie) appelés à travailler en synergie, pussent remettre en cause les acquis antérieurs et décrédibiliser notre département, après avoir consenti tant de sacrifices pour construire et équiper cette délégation sensible des provinces du Sud.

Ainsi, après l'analyse de la situation et le contact avec l'ensemble du personnel, il fut décidé de relever immédiatement tous les responsables de leurs fonctions pour les remplacer par des cadres imprégnés du souci de servir d'abord l'Etat et non des intérêts personnels ou partisans.

J'avais saisi l'occasion de mon passage à Laayoune pour visiter les installations de Phosboucraâ, en compagnie de mon fils Karim.

En juin 1989, un déplacement à Touissit avec Skalli fut l'occasion d'apprécier le travail remarquable accompli par CMT pour exploiter rationnellement le gisement, engager un programme de recherche conséquent pour mettre en évidence de nouvelles réserves riches en plomb.

Il faut rappeler que le premier centre minier de Touissit, découvert en 1907, avait été mis en exploitation (à ciel ouvert et en souterrain) au début des années trente, puis développé par la Compagnie Royale Asturienne des Mines (CRAM) en 1950 à la suite de découvertes intéressantes d'une minéralisation de plomb zinc avec des traces de cuivre.

Le gisement avait été considéré comme épuisé en 1975 après avoir produit plus de 10 millions de tonnes de minerai (350.000 tonnes de plomb métal et 175.000 tonnes de zinc métal).

La Compagnie Minière de Touissit (CMT), après une vaste campagne d'investigations géologiques et minières, prendra par la suite le relais après la découverte des riches gisements de Beddiane et Oued Mekta dont les réserves globales exploitables étaient estimées en 1986 à environ 4.000.000 tonnes de minerai à 15% plomb et 1% cuivre.

Outre la mise en place des moyens modernes d'exploitation, d'extraction et d'enrichissement des minerais, les différentes exploitations minières eurent à faire face à des problèmes d'exhaure avec des venues d'eau de 100m<sup>3</sup> à 500m<sup>3</sup>/heure, harmonieusement combattues après la mise en place au fond d'importants équipements et d'infrastructures de pompage, éloignant ainsi les risques d'inondations soudaines et imprévisibles.

Lors de notre visite, une grève du syndicat UMT secouait le centre minier depuis des semaines, perturbant l'activité d'exploitation et d'enrichissement.

Malgré la venue dans l'Oriental du Ministre Fettah pour inaugurer des projets de développement régional, la grève, caractérisée par des luttes intersyndicales et des surenchères à la veille d'une année électorale, s'était poursuivie durant tout le mois de juillet 1989, et ne prendra fin qu'après un accord entre les parties pour mettre en place une structure permanente de concertation et de dialogue.

Aux CDM, la Direction des Mines fut sollicitée pour suivre l'évolution de la situation critique, assombrie par la remise en cause de toutes les actions engagées par le BRPM pour sortir l'entreprise du marasme, relayée par les médias et les agissements malsains du personnel de Jérada qui, comme par le passé, s'était opposé à toute instauration des règles de discipline pour endiguer la crise.

Aux bureaux des CDM à Rabat, des agents irresponsables, soucieux de se maintenir à leurs postes Malgré tout, avaient donné du fil à retordre aux nouveaux responsables délégués par le BRPOM, suivis par des tentatives de grèves sauvages obligeant les pouvoirs publics à accélérer la mise en place du plan de sauvetage pour faire face aux problèmes urgents.

A SEFERIF, le Conseil d'Administration, tout en enregistrant les maigres résultats positifs obtenus, avait insisté sur la poursuite de l'effort de réduction des charges et d'assainissement du bilan par la compression des effectifs et des charges de toutes natures, parallèlement à la poursuite des opérations de production des oxydés, de pyrite et de magnétite pour honorer les contrats avec les clients allemands, tunisiens et albanais.

Toutefois, comme pour les CDM, tous les départements ministériels concernés s'étaient accordés pour hâter, dans l'ordre, la fermeture des plus importantes et des plus anciennes mines de fer qui ont marqué l'histoire de la zone du Rif et du Maroc.

A Sel Mohammedia, la visite de la mine par les membres du Conseil d'Administration, nous avait montré une exploitation à 400m de profondeur, bien organisée, sur la voie d'un réel redressement, et ce, malgré une situation financière préoccupante inhérente à son passif. Une réduction des charges d'amortissement et financières permettra à moyen terme de rentabiliser l'exploitation de sel à petite cadence et d'entrevoir un avenir meilleur dans le cas d'une demande extérieure plus importante et des installations de chargement mieux adaptées aux ports de Mohammedia et de Casablanca.

Concernant la barytine, la réunion à la Direction des Mines de la Commission ad hoc en présence de tous les producteurs, avait noté une amélioration des prix, augurant d'une année confortable, malgré le dumping effréné des Chinois et des Indiens arrivés en conquérants sur nos marchés traditionnels d'Amérique et d'Europe du Nord.

Concernant les projets de textes législatifs et réglementaires (Statut du Mineur, Règlement minier, Règlement de l'Exploitation des Mines, Règlement des explosifs et accessoires de tir, Règlement sur l'utilisation des machines à vapeur et à pression de gaz), et malgré nos efforts de leur réaménagement et de leur actualisation, ils étaient restés en souffrance dans les tiroirs du Secrétariat Général du Gouvernement, et deviendront obsolètes lorsqu'une décision sera prise pour les examiner en Conseil de Gouvernement.

Il faut noter la tenue d'une réunion, dans une ambiance tendue, chez le Premier Ministre Azzedine Laraki, consacrée à l'examen de la demande de l'Office National des Chemins de Fer (ONCF) d'augmenter très sensiblement les tarifs de transport des phosphates et rejetée par l'OCP la jugeant abusive et sans fondement.

Il avait été demandé au Ministre des Transports, Bouamoud, chatouilleux sur tout ce qui touche son Département, de revoir avec l'ONCF le niveau des tarifs proposés et d'apporter les justificatifs nécessaires.

Par ailleurs, le Ministre Fettah m'avait chargé d'arbitrer dans le différend entre le BRPM et Sococharbo représentés respectivement par Lhatoute et Aouad.

Tous les deux, de caractère difficile, s'étaient opposés depuis des années dans le système de gestion de Sococharbo, filiale des Charbonnages du Maroc, et par ricochet du BRPM

Ce fut pour moi très pénible d'arbitrer entre deux de mes camarades de promotion de l'Ecole Mohammadia.

Plus tard, la nomination d'un nouveau Directeur Général de Sococharbo (Mustapha Alaoui), avec élévation, sur ma proposition, d'Aouad au titre d'Administrateur Délégué, n'avait pas calmé les esprits.

Après une enquête menée par une commission que j'avais présidée, comprenant Bencheqroun, Adjoint au Directeur de l'Energie, et Bayali du Ministère des Finances, Aouad, accusé d'indélicatesse notoire, fut remercié et Mustapha Alaoui confirmé à son poste.

Aouad, irascible, me tiendra rigueur pour ne l'avoir pas défendu.

## De l'alpinisme aussi

L'adage "un esprit sain dans un corps sain", sous-entend la nécessité de s'adonner de temps en temps au sport pour permettre au corps de se désintoxiquer, d'évaluer son endurance, de mieux travailler, réfléchir et percevoir.

Ce fut dans ce cadre que nous avons convenu entre amis d'escalader pour la deuxième fois la chaîne d'Al Ayachi, dans le Haut Atlas dominant majestueusement la région de Midelt.

Après un premier essai laborieux et pénible en 1984, ce deuxième, aussi harassant et épuisant, mérite d'être conté.

Quinze randonneurs avaient participé à l'escalade, dont Peron, 65 ans, ancien professeur à la Faculté des Lettres de Rabat, parlant parfaitement le "Tamazight", retiré en France, fin connaisseur de l'escalade de montagne, spécialiste de la traversée de l'Atlas depuis Imi N'Tanout dans le Haut Atlas Occidental jusqu' à Taza.

Au dernière moment, Fredericks, responsable du "Peace Corps" américain au Maroc, était venu se joindre à nous.

Nous nous étions retrouvés tous, le vendredi 11 juillet 1989, vers 19h30 à Midelt, à l'hôtel Al Ayachi pour faire une dernière mise au point de nos préparatifs.

Apparemment tout baignait dans l'huile, nos amis de Midelt ayant tout apprêté depuis plusieurs jours, relativement à la reconnaissance des lieux, au transport vers le cirque de Jâaffar, à l'approvisionnement en nourriture et eau, et à la disponibilité des mulets montés par des guides de montagne expérimentés.

Après un grand dîner chez les parents à Lhatoute, nous sommes allés, relativement tôt, nous coucher pour être frais et dispos le lendemain de bon matin.

A l'appel matinal, tout le monde était là : Peron et son épouse, Lhatoute et son épouse Khadija, Fredericks, Ali Bennani, Aït Seddiq, Cherrat, Yahia Assou, Yahia Ahmed, Lahcen, Abdelkader et moi même.

Partis vers 5h du matin, nous avons embarqué Ali et son fils Omar au douar de Berrem, alors que le jour commençait à se lever et qu'une longue journée nous attendait.

A l'entrée du cirque de Jâaffar, nous avons rencontré des touristes français venus camper parmi les rochers et les rares thuyas épargnés par les bûcherons.

Les vallées verdoyantes du cirque de Jâaffar dénotaient une année pluvieuse, au grand bonheur des nomades et de leurs troupeaux d'ovins et de caprins.

De bon matin, jonchés sur les rochers, des enfants, de loin, nous interpellaient gentiment et joyeusement.

Après une dernière mise au point avec les chauffeurs sur la nécessité de demeurer sur place jusqu'à 16h pour récupérer d'éventuelles défections, nous nous sommes lancés à l'assaut des hautes montagnes dans la bonne humeur, sous un soleil dardant déjà de ses rayons les sommets de la chaîne de l'Ayachi.

Rapidement, à travers les rochers et les pistes tracées par les troupeaux, certains participants avaient imprimé un train rapide à la randonnée, sans ménager leurs forces, alors que nous n'avions pas l'intention de battre des records.

Peron, le spécialiste, circulait avec circonspection en aidant sa femme peu habituée à ce genre d'exercice.

De loin, les nomades nous faisaient de grands signes de bienvenue et nous souhaitaient bien du courage pour parvenir aux cimes de l'Ayachi.

Au bout du premier quart d'heure, l'épouse Peron avait commencé à montrer des signes de fatigue et d'oppression physique en altitude, et déjà avec le reste du peloton l'écart commençait à se creuser.

L'Américain Fredericks, habitué des randonnées à travers les Appalaches, un grand chapeau cow boy sur la tête, évoluait doucement, vaillamment et sûrement.

Pour ma part, tranquillement, sans trop me dépenser, instruit des erreurs de 1984, j'avais suivi les chemins muletiers parmi les crevasses et les rochers.

« Suivez les chemins muletiers pour accéder aux hauteurs », me disait la veille un grand connaisseur des pistes de montagne.

Au bout d'une demi-heure d'escalade du premier escarpement rocheux, un peloton de tête s'était constitué avec Lahcen, Cherrat et moi-même, le reste de nos amis s'étalant sur les pistes le long des flancs de la vallée.

A 8H15, nous sommes parvenus au point de ralliement pour une pause petit déjeuner, devancés par les muletiers chargés de l'aménagement du campement.

Le groupe se reconstituait dans la bonne humeur, au fur et à mesure de l'arrivée des "vaillants montagnards", dont certains, les visages livides, montraient déjà de réels signes de lassitude, par suite de l'intensité de l'effort pour braver le premier tronçon de 800m de dénivelée.

Seule l'épouse Peron, avait préféré renoncer, laissant le soin à son mari de relever le défi pour deux.

Armée de sa canne, elle était retournée seule à notre point de départ du cirque de Jâaffar où l'attendaient les chauffeurs.

Au petit déjeuner, plusieurs "montagnards" s'étaient bien remplis la panse.

Personnellement j'avais évité délibérément de me surcharger, quelques morceaux de sucre et un comprimé vitaminé avaient suffi pour retrouver le rythme et reprendre vaillamment l'escalade.

Avec Cherrat et Yahia, poursuivant notre ascension fulgurante, à 10H15, nous étions parvenus au deuxième point de ralliement, après une escalade de 2.400m de dénivelée, le reste du groupe emmené par Peron, étant bien distancé.

Nous avons retrouvé l'emplacement du camp de 1984, dans le même état, comme si les éléments de la nature n'avaient pas agi durant cinq années.

En altitude, le panorama vers Zaouiat Sidi Hamza qui s'offrait à nous, était saisissant, les hautes vallées et les escarpements du cirque de Jâaffar étaient encore plus impressionnants.

Devant nous, se dressait le dernier piton de 300m, notre souffre douleur de la première escalade de 1984.

Nos compagnons arrivaient en petits groupes dispersés, certains épuisés et haletants, d'autres toujours vaillants et déterminés.

Le bataillon fut au complet à 11H, mais les muletiers n'étant pas au rendez-vous, nous obligeant à patienter jusqu'à 12H pour un déjeuner rapide.

L'escalade reprit à 13H par la face nord du massif montagneux, rondement menée pour atteindre le point géodésique en moins d'une demi-heure, moi, distançant Cherrat et Lahcen de peu et le reste du peloton de 15 minutes.

A l'altitude de 3.698m (surnommée Ich N'Ali Ouhadi) le paysage était sublime malgré un léger voile de brume.

Pas la moindre trace de vie végétale ou animale, mais de la pierraille battue par les vents et la neige pendant plusieurs mois de l'année !!

Des traces d'avalanche étaient visibles le long des cônes d'éboulis, et dans un col haut perché en direction de Tounfite, subsistait un maigre névé suspendu.

Au fond de la vallée menant au cirque de Jâaffar, des tentes de nomades et leurs troupeaux étaient repérables par les bêlements des moutons et des chèvres.

Alors que les visages s'étaient décripés en prenant de l'assurance après les dures épreuves de l'escalade, nous avons posé pour la photo souvenir au pied du point de triangulation métallique installé là depuis des décennies.

Mais ce n'était pas l'escalade l'Himalaya, mais tout de même un relatif exploit sportif par des profanes comme la plupart d'entre nous.

Après la reconstitution du groupe à 14h, Peron, alerte et dans son élément, nous signala qu'il restait deux sommets encore plus hauts à atteindre.

Nous étions repartis de nouveau à l'assaut des hauteurs, cheminant à travers un désert de pierres brunes, calcinées et tranchantes.

L'orage commença à gronder et le soleil était complètement voilé.

Un frisson nous avait traversés, mais heureusement l'orage ne tarda pas à s'éloigner en direction de l'Est vers Rich et N'Zala.

En tête avec Peron, nous avons longuement devisé sur les bienfaits des randonnées en montagne, loin de la vie trépidante des villes surpeuplées et d'une nature environnante polluée.

Fouler le massif de l'Ayachi fait rêver les randonneurs pédestres et les férus de haute altitude, car, après l'escaladé à pied, s'ajoute la joie de contempler à perte de vue le vaste panorama qui s'offrait à nous avant d'amorcer la descente.

Mais très rapidement, nous fûmes contraints de marquer une halte, car plusieurs de nos compagnons étaient largement distancés.

L'escalade en direction du deuxième sommet à 3.727 fut relativement facile, la dénivelée étant à peine de 29m.

Devançant le reste du groupe et sans se fier aux traînards, nous avons mené avec Omar l'assaut du dernier sommet à 3.747m, la rage au cœur, pour l'atteindre en 25 minutes, le reste du groupe, éparpillé sur une longue distance arrivera une demi heure plus tard.

Au top, nous avons retrouvé les traces bétonnées d'un ancien point géodésique, jetant le doute sur la réelle altitude du pic, alors que quelques flocons de neige, accompagnés de grêle, commençaient à tomber, rapidement emportés par les rafales de vent frais.

Curieusement, un petit oiseau était venu se blottir dans un ressac avant de reprendre l'air vers l'Ouest, nous faisant penser au "Petit Prince" de Saint Exupéry.

Du troisième sommet, on avait une vue merveilleuse sur la vallée verdoyante d'Imtchimn parsemée de hameaux.

Derrière le dernier cordon de montagnes, on entrevoyait les plaines de Tounfite et de Boumia, écrasées de soleil.

\*\*\*\*

Après que Peron, connaisseur des lieux, ait retrouvé le chemin approprié, après quelques moments d'hésitation et d'incertitude, nous avons entamé vigoureusement la descente vers 16H à travers une zone d'éboulis et d'escarpements abrupts, en direction d'Agoundi N'Iyssane.

Tout en restant sur nos gardes pour ne pas provoquer d'insidieuses avalanches de blocs et éloigner des chutes dangereuses, la descente fut réellement pénible pour certains de nos compagnons dans le dévalement des pentes abruptes.

A l'altitude de 2.700m, poussaient quelques touffes d'herbes avidement recherchées par des troupeaux de moutons et de chèvres conduits avec sérénité par des bergers alertes et déterminés.

A 17H, le groupe s'était de nouveau reconstitué alors qu'un jeune et sympathique berger était venu nous indiquer le chemin du village d'Aït Ouchène.

Malgré notre souhait de rester groupés, un peloton de tête s'était formé avec Peron, Khadija et moi même, imprimant à la descente une très vive allure, à travers la vallée encaissée, vaillamment et sans faiblir, faisant preuve de grande concentration et de régularité dans l'effort.

Au fond des vallées, nous avons rencontré les premiers nomades vivant en parfaite adéquation avec leur milieu, surpris et amusés de voir Peron, grand blond, yeux bleus, leur parler un berbère parfait, avec l'accent du terroir.

Invités à prendre le thé à haute altitude, nous avons préféré poursuivre notre chemin en empruntant une véritable piste muletière.

Sur les contreforts, au bas des falaises géantes dominant la vallée encaissée, nous avons admiré d'autres tentes colorées, gardées par des chiens aboyant sans méchanceté à notre passage.

Des femmes, étonnées de voir Khadija parmi nous, ricanaient, amusées et intriguées par notre intrusion dans ces parages, hauts perchés, alors que de jeunes bergers, sur les falaises, nous saluaient bruyamment de loin.

A l'altitude de 1.800m, nous avons rencontré les premiers cèdres géants, fierté de ces régions, décimés par la sécheresse des années précédentes, les troupeaux de chèvres dévastateurs, les coupes illicites de bois et les fréquents brûlis.

Tout le long de la vallée, nous avons vu de véritables cimetières d'arbres, dépecés probablement en cachette par des bûcherons, sous le regard laxiste des gardes forestiers et des autorités.

Dans une dépression abritée par de hautes falaises, nous avons admiré une magnifique futaie de cèdres majestueux, vestiges des belles forêts d'antan.

Nous avons rencontré des filles de nomades, de retour des longues corvées d'eau, intriguées et fières sous le port altier de leurs tuniques bigarrées.

En voulant louer des mulets pour le transport de nos camarades épuisés, les nomades s'étaient dérobés, craignant d'avoir à faire à des gardes forestiers.

A la tombée de la nuit, nous avons craint de gros ennuis pour nos amis laissés loin derrière, car cheminer dans ces parages dans l'obscurité est toujours risqué.

En connaisseur des lieux, Peron s'était proposé pour demeurer près des premiers hameaux pour attendre nos compagnons et les guider à bon port.

Avec Lahcen, toujours à vive allure, nous avons continué sur le village d'Aït Ouchène pour retrouver les Land Rover et les orienter au devant des retardataires.

A 20H30, le groupe, enfin reconstitué, avait rejoint Tounfite où le caïd avait vainement essayé de nous retenir à dîner.

En le remerciant de son hospitalité, nous avons rejoint Midelt vers 23H, abattus, lessivés, mais heureux et contents d'avoir participé allègrement à une aussi belle et envoûtante randonnée en haute montagne.

Le lendemain, au déjeuner chez Yahia, en présence du Gouverneur de la province de Khénifra, Kabiri, chacun s'était plu à raconter avec menus détails les exploits et les ennuis de la randonnée, historique, dure, longue, inoubliable et dominée par la bonne humeur et la décontraction.

L'Ayachi n'est plus désormais inaccessible pour nous, et le chemin n'est pas si escarpé pour les habitués du sport pédestre.

En haut de la montagne, l'espace vous parle; il suffit de s'arracher le temps d'un week-end à la vie stressante de Rabat pour prendre le temps d'aller l'écouter.



## Au pays des Maures

Durant mon congé annuel d'été aux Etats-Unis, et répondant à une invitation personnelle, j'avais apprécié les efforts consentis par la famille de Jo Benaïm et la société AMBACO à Morgan City en Louisiane pour réceptionner et conditionner les cargaisons de barytine en provenance du Maroc, dans une zone d'activités industrielles et commerciales intenses le long du fleuve Mississippi.

J'avais redécouvert le Texas, avec ses grands espaces, ses fermes, ses ranchs à bétail et ses champs pétroliers en bordure d'autoroute.

Les images des films américains défilaient devant nous, à l'hôtel, au bar, au restaurant, aux super marchés et aux stations d'essence.

San Antonio, avec ses canaux, patrie de David Crocket, ville où l'on vous accueille à bras ouverts, rappelle la guerre que s'étaient livrés le Mexique et les Etats-Unis décidés de se rattacher le Texas.

Sur l'autoroute de Houston nous avons échappé à un terrible accident par suite du comportement d'un chauffard éméché.

Après un "crochet" à Washington et New York, j'avais transité par Paris pour participer au Colloque International sur les "Perspectives minières en Afrique" organisé à la Sorbonne par l'Institut Panafricain de Géopolitique".

A cette occasion, j'avais fait un exposé sur le secteur minier marocain, fort apprécié par les organisateurs.

Immédiatement après, je suis parti en Mauritanie pour répondre à l'invitation renouvelée du Directeur Général de la SNIM, Heyine.

Le 20 septembre 1989, à l'aéroport de Roissy, la fouille était systématique avant le décollage du DC 10 d'UTA pour Nouakchott, et sur les visages on percevait l'inquiétude et l'angoisse, après l'annonce de l'explosion d'un avion d'UTA au dessus du désert du Ténéré au Niger, après le décollage de N'Djamena au Tchad.

Après le passage au-dessus d'Agadir et le survol des immenses cordons de dunes de sables des provinces du Sud et du nord mauritanien, l'atterrissage à Nouakchott eut lieu après 4H30 de vol.

Au bas de la passerelle, j'étais attendu par Baham de la SNIM, chargé de me faciliter l'embarquer pour Nouadhibou à bord d'un Fokker 28 d'Air Mauritanie "surbooké", dans une atmosphère suffocante.

Le vol dura 45 minutes.

### *A Nouadhibou*

Heyine et Lhatoute administrateur assidu de la SNIM depuis dix ans, étaient à l'arrivée, tous ensemble, heureux de nous retrouver en terre mauritanienne.

Nous avons rejoint la cité de la SNIM à Cansado, en bordure de la baie, là où la MIFERMA (ancêtre de la SNIM) avait créé dans les années soixante, un village au terminus de la voie ferrée acheminant la production de fer des mines de Zouerate.

La cité minière de Cansado disposait de toutes les infrastructures de base et abritait plusieurs milliers de personnes.

Je fus installé avec beaucoup d'égards dans la maison d'hôtes attenante à l'hôtel Océania donné en gérance par la SNIM à un Français marié à une Algérienne.

Par la suite, je fus convié à un dîner sous la tente, auquel avaient participé, outre Heyine et Lhatoute, le Gouverneur de la région, le maire de Nouadhibou et des administrateurs koweïtiens et irakiens, (représentant les capitaux arabes ayant pris la relève des intérêts occidentaux après la nationalisation de la MIFERMA), et les cadres mauritaniens de la SNIM.

Après dîner, sous une brise légère, nous avons effectué une longue marche à travers la cité minière endormie.

Le lendemain, nous avons visité les installations industrielles au port minéralier, puis les immenses ateliers d'entretien et de réparation du matériel ferroviaire (locos, wagons, rails) très bien tenus et fierté de la SNIM.

Au port, d'un tirant d'eau de 19m, différents stocks de minerai (calibrés, concentrés) permettent de répondre à la demande, à la cadence de chargement de 3.000 tonnes/heure pour des minéraliers de 150.000 tonnes.

A notre passage, un minéralier japonais de 75.000 tonnes de concentrés de fer était en cours de chargement.

L'énergie électrique était fournie aux installations par une centrale de 20 MW, dont le reliquat de puissance était injecté dans le réseau de la Société Nationale Mauritanienne de l'Electricité (SONELEC).

Au port de pêche et dans les rues de Nouadhibou, nous avons croisé des marins russes, japonais, coréens, venus de très loin pêcher dans les eaux mauritaniennes connues comme étant les plus poissonneuses du monde.

A Nouadhibou, une unité de conditionnement traitait une large diversité de poissons destinés à l'exportation, de valeur variant de 250 à 4.500 dollars/tonne.

A la mini aciérie de la SAFA, de 20.000 tonnes de capacité, dirigée par un ingénieur tunisien placé sous les ordres d'un cadre mauritanien, employant 114 personnes, la production à base des ferrailles de la SNIM (roues de wagons, rails) était de 5.000 tonnes, suffisante pour satisfaire la demande faible du marché local.

Les installations, quoique récentes, souffraient d'un manque d'entretien, conjugué aux difficultés financières de l'entreprise pour faire face au renouvellement de certains équipements obsolètes.

Avec l'ouverture des frontières avec le Maroc et le revêtement de la route Dakhla-Nouadhibou, facilitant l'approvisionnement des provinces du Sud, les Mauritaniens espéraient une augmentation de production pour améliorer la rentabilité de l'entreprise.

Nous sommes passés à proximité de la raffinerie de pétrole financée par l'Algérie pour "remercier la Mauritanie d'avoir reconnu la République sahraouie".

Aux Ateliers, nerfs moteurs de l'Entreprise, les différentes opérations d'entretien permettent d'assurer régulièrement la circulation du plus long train minéralier du monde (20.000 tonnes de charge) sur une distance de 700 km en zone désertique ensablée où les déraillements sont fréquents, suite à la corrosion et l'usure intense des rails et des roues de wagons.

Au Département informatique, remarquablement piloté par un cadre mauritanien, la SNIM avait tout mis en œuvre pour se mettre au diapason de ses concurrents en matière de gestion administrative et financière.

Après un déjeuner avec les membres du Conseil d'Administration de la SNIM, nous avons rejoint l'aéroport sous une chaleur accablante et humide.

Les administrateurs moyen-orientaux, ravis de partir, entrevoyaient déjà les délices de leur passage à Casablanca et Paris.

Avec Heyine, Lhatoute et un technicien américain de BUCYRUS, nous avons rejoint Zouerate à bord d'un bimoteur d'Air Mauritanie, spécialement affrété.

Nous avons survolé le mur de défense marocain, bien visible à haute altitude, avec ses points d'appui feu et ses postes de garde, et la ligne de chemin de fer longeant la frontière des provinces sahariennes.

« Nous n'avons jamais été inquiétés, et nous évitons de communiquer avec les militaires marocains, car nous n'avons rien à leur dire ; les communications transitent par Nouadhibou et le Centre Régional de Las Palmas, chargé d'orienter la navigation aérienne dans tout le secteur jusqu'à Dakar », souligna le pilote.

Le Nord Ouest de la Mauritanie, est une zone de vastes hamadas, de cordons dunaires pratiquement infranchissables, où l'aridité était entretenue par la sécheresse sévère des dernières années.

Avant d'atterrir, nous sommes passé au-dessus de l'ancienne cité minière de F'derick, premier centre d'extraction de l'ancienne MIFERMA, alors que la radio de bord signalait une température de 42° à Zouerate.

« Il fait froid chez nous », plaisanta le technicien de la tour de contrôle.

### *A Zouerate*

L'aéroport de Zouerate était constitué d'une piste en terre battue gagnée sur la hamada, réceptacle, à la fin des années soixante dix, des gros Hercules C130 de transport des troupes marocaines venues à la rescousse de l'armée mauritanienne en difficulté face aux harcèlements du Polisario.

Accueillis par Abdelfettah, Directeur du centre, entouré de ses collaborateurs, nous fûmes conduits à la cité des cadres et confortablement installés.

Notre tournée du centre débuta par le service géologique où une triplette de cadres mauritaniens nous fit un remarquable exposé sur la géologie structurale, les potentialités minières, l'optimisation des projets d'exploitation, le suivi de l'infrastructure géologique de base et les perspectives de développement du secteur de Zouerate et des Guelbs.

La plupart des cadres avaient fait leurs études supérieures au Maroc, et certains, par contre, avaient gardé de très mauvais souvenirs de leur séjour en Algérie et dans les pays de l'Europe de l'Est.

Nous avons été ensuite aux immenses ateliers d'entretien et de réparation du matériel de carrières (camions, pelles, sondeuses, etc.), bien agencés et organisés, dirigés par un jeune ingénieur tunisien heureux de travailler à la SNIM.

A l'unité de reconditionnement des moteurs de 1.300 CV, un expatrié français encadrait des mécaniciens mauritaniens.

Un immense parc à ferrailles, à proximité des ateliers, reçoit tous les rebuts dont une partie était vendue à la mini aciérie SAFA à Nouadhibou.

Avant le coucher du soleil, nous avons été à la carrière de Tazadit et à la Kédia, en passant à Rouissa où, à travers un tunnel, une série de convoyeurs déverse la production de minerai de fer dans les énormes stations de concassage.

Du sommet de la Kédia, nous avons admiré les grandes carrières de Tazadit exploitées avec de puissants moyens (camions acquis à 1 million de dollars, pelles chargeuses etc.), où les fosses atteignent des profondeurs de trois cents mètres.

Malgré l'intensité des travaux et la frénésie des engins et des hommes, il règne sur cette contrée un climat de quiétude et de solitude étonnant, les bruits des engins et des usines semblant se noyer en permanence dans cet univers surnaturel où se profile à l'horizon le Grand Erg de sable avec quelques pitons rocheux dénommés Guelbs (cœurs).

Sur le chemin de retour, à la tombée de la nuit, nous avons traversé la cité minière en terre battue, œuvre d'une entreprise coréenne, curieusement moins disante dans les appels d'offres internationaux lancés par la SNIM.

A Zouerate, au crépuscule, nous avons retrouvé une ville endormie, la sédentarisation et l'entrée des nomades dans la vie moderne ne les ayant pas départis de leur sérénité, de leur calme et de leur nonchalance.

Zouerate, créée en 1950, constituée de plusieurs cités abritant des populations refoulées par l'avancée du désert et la sécheresse, en quête de travail et de plus de quiétude, était une ville de plus de 40.000 habitants (dont 4.000 agents SNIM).

L'ethnie noire y était largement représentée, démentant la propagande des médias européens sur l'existence d'un racisme exacerbé en Mauritanie.

La ville s'étale en longueur et suit la configuration de la chaîne de la Kédia constituée de quartzites très durs, émergeant comme par enchantement de la hamada pour interrompre la monotonie du paysage.

Un effort sérieux de reboisement était engagé et l'eau acheminée par conduite à partir de forages, à 30 km au Sud Est, implantés sur des nappes fossiles ou alimentées par des orages, le courant des Canaries et les alizés de la côte atlantique n'étant pas favorables pour les précipitations vers l'intérieur.

Zouerate à la fin des années soixante dix, avait fait l'objet d'agressions du Polisario ayant entraîné la mort de plusieurs agents SNIM (dont deux Européens).

L'intervention des avions "Jaguars" français, basés à Dakar, avait décimé plusieurs "katibas" du Polisario.

Par ailleurs, des murs de défense marocains, encore visibles, avaient stoppé le déferlement des commandos et éloigné la menace pesant sur la cité minière.

Le soir, nous fûmes invités à un dîner organisé aux foyers des cadres, auquel avaient participé les responsables locaux de la SNIM drapés dans leurs boubous.

Le dîner officié et servi par des Noirs en livrée, s'était poursuivi dans la bonne ambiance, et le thé mauritanien servi à profusion dans de petits verres.

Nous avons longuement échangé nos points de vue sur la mine, la gestion des affaires, la coopération maroco-mauritanienne et sur le conflit du Sahara occidental.

Le souvenir des Forces Armées Royales Marocaines (FAR) était présent dans les esprits, même si nos concitoyens ne s'étaient pas mêlés à la population en restant cantonnés dans leurs casernements de toile à proximité de l'aérodrome.

Le retrait du contingent marocain, demandé par le Président Ould Haïdallah après son putsch, s'était opéré par la piste en direction de Guelta Zemmour et par voie aérienne vers Laâyoune.

« Dans l'affaire du Sahara occidental, la Mauritanie veut être neutre, malheureusement et malgré nous, nous sommes entraînés et concernés ; la solution finale sera politique ; le Maroc, en position de force, peut faire les premiers pas, car on ne peut gommer d'un seul trait le Polisario qui a tenu tête durant quatorze ans », signala un de nos interlocuteurs, expliquant ainsi le louvoiement des autorités de Nouakchott, sous la pression du Polisario.

Assurément la Mauritanie voulait se détacher du dossier sahraoui, mais il reste à régler l'avenir de la zone de Lagouira à proximité de Nouadhibou pour ne pas mettre en péril la principale activité économique du pays.

Le lendemain, sous un ciel complètement dégagé et une température clémente, à bord de deux Land Rover, nous avons été à Mhaoudat à 50 km à l'est, après avoir traversé les anciens murs de défense en pierres et sable, destinés à protéger les installations des incursions du Polisario.

A partir des Guelbs, en direction de Mhaoudat, nous avons quitté la route pour nous engager dans la hamada parsemée de touffes "d'herbes pour chameaux".

Des forages, implantés au fond d'une vallée, alimentaient en eau les nomades et leurs troupeaux décimés par la terrible sécheresse dans le Sahel.

Un préposé de la SNIM, installé sur place, organisait l'abreuvoir et enregistrait le nombre de bénéficiaires.

Mhaoudat, avec ses monts de plus de cent mètres, se détache majestueusement de cet univers quasiment plat, à perte de vue.

Le champ minéralisé déconsidéré par la MIFERMA à la fin des années soixante, car ne recelant que du minerai magnétique sans grande valeur économique, s'étend sur plus de 14 km et affleure en plusieurs endroits notamment au "Col des Rendez-vous", lieu célèbre où un géologue, lors d'une halte en attendant ses compagnons de prospection, avait découvert un important gisement de fer oxydé.

Les nouvelles recherches SNIM avaient montré la présence de plusieurs amas d'hématite à haute teneur en fer, faciles à traiter, venant assurer et renforcer la poursuite de l'activité d'extraction, après l'épuisement des réserves de la Kédia.

Après la visite des sondages et de décapages superficiels, nous avons constaté la bonne qualité du minerai et apprécié l'importance des réserves du secteur.

Ensuite, nous sommes revenus aux Guelbs, énorme butte témoin, coeur du gisement, où l'exploitation se développait en vastes carrières mécanisées, produisant du minerai oxydé envoyé à la verse et des minerais magnétiques.

Les mixtes étaient dirigés vers l'usine d'enrichissement pour subir une première opération de concassage dans un concasseur giratoire de 80 tonnes (considéré comme le plus gros du monde), d'une capacité de 5.000t/heure, avant d'être envoyés, après déstockage par une immense roue pelle, à l'unité de broyage et de séparation magnétique à basse intensité.

Le produit final, concentré magnétique, est expédié par trains à Nouadhibou.

A notre passage, de multiples problèmes se posaient, notamment :

- Au déstockage, une des deux roues-pelles fournies par Delattre Levivier (France) était à l'arrêt, suite à une rupture des montants, entraînant la chute de la cage de commande et une perte de plusieurs millions de dollars,
- Au broyage autogène, une avarie sur la couronne d'entraînement s'était traduite par une baisse importante de production,
- A la filtration, en attendant de trouver une solution appropriée, l'exhaure totale des poussières avait plongé l'usine dans une atmosphère irrespirable.

Ces problèmes dénotaient l'inadaptation des équipements au traitement des minerais des Guelbs, et la précipitation dans l'investissement réalisé par des fournisseurs en quête de champ d'expérience pour leurs équipements prototypes.

Nos amis mauritaniens, conscients de la gravité de la situation, espéraient surmonter les difficultés en faisant appel à une expertise extérieure de qualité.

Notre tournée aux Guelbs s'était achevée par un passage à la centrale électrique construite par les Italiens, équipée de groupes électrogènes totalisant 56 Mégawatts, alimentant aussi Zouerate à 30 km.

En route, avec Abdelfettah, nous avons encore discuté du Sahara occidental.

« Le Sahraoui, fier, ne connaît pas de frontières, il campe avec les pâturages, attiré par l'appât du gain, le reste étant futile pour lui ; les Espagnols l'ont bien compris dès le départ, les Algériens après 1974 ; à la SNIM, nous avons enregistré en un jour le départ de quarante agents conducteurs d'engins et de locos auxquels on a fait miroiter des choses inconcevables ; à un sondeur on a promis le poste de ministre de l'hydraulique », signala Abdelfettah.

Les autorités mauritaniennes, en autorisant les départs intempestifs, avaient créé des situations anachroniques où les fils combattaient leurs parents.

Les retours au pays étaient nombreux et se multipliaient discrètement, les gens étant conscients d'avoir été bernés par la propagande du Polisario.

Les derniers temps avaient enregistré le retour dans le secteur de Zouerate, avec armes et bagages, de plusieurs sahraouis d'origine mauritanienne.

Certains craignaient de faire les frais du référendum et de se retrouver ainsi marginalisés, eu égard au recensement espagnol de 1974.

« Les fuites des camps de Tindouf sont nombreuses et s'accroissent ; l'Algérie, tout en donnant l'impression de se laver les mains, ne veut pas perdre la face », continua Abdelfettah avec beaucoup de conviction.

Après un copieux déjeuner, nous avons marqué une pause jusqu'à 18h30, avant d'effectuer une virée dans les dunes appelées " Zouerate ".

Allongés sur des tapis à même le sable, sirotant le thé, nous avons assisté à un coucher de soleil sublime sur les dunes, observant au loin le train minéralier en provenance des Guelbs, à l'horizon vers le sud, la chaîne de la Kédia avec ses centres illuminés, et à l'est les projecteurs de la gare des Guelbs, visibles à plus de cent kilomètres en temps clair, semble-t-il.

Nous avons poursuivi notre discussion sur le dossier du Sahara occidental.

Nos amis mauritaniens, tout en reconnaissant la détermination du peuple marocain, après d'énormes sacrifices pour garder les provinces sahariennes, avaient souligné que le règlement du problème sera d'ordre politique, dans un cadre à définir et acceptable par tous, le référendum étant difficile à organiser.

« Notre région a besoin de quiétude et de stabilité pour affirmer sa personnalité et affronter le sous- développement », nous dit sagement Heyine.

Nous avons rappelé le rôle néfaste d'Ould Haïdallah, ayant propulsé la Mauritanie dans les bras du Polisario et de l'Algérie.

« Haïdallah s'était retiré de la scène politique, il vit avec ses troupeaux de chameaux dans le centre du pays, se faisant oublier », ajouta Abdelfettah.

Tout autour de nous, c'était un océan de dunes, caches des commandos du Polisario lors de l'attaque de 1979.

En de multiples endroits, nous avons reconnu les traces des campements des Forces Armées Royales ceinturant Zouerate.

« L'armée marocaine s'était retirée en bon ordre vers le Nord, protégée sur ses flancs par les troupes mauritaniennes pour éviter les embuscades des Sahraouis bons connaisseurs de terrain » continua Abdelfettah.

Vers 20H nous avons rebroussé chemin, heureux d'avoir bénéficié d'un moment de détente affectionné par les Mauritaniens pour se déconnecter de la routine et se replonger dans leurs habitudes bédouines ancestrales.

Le soir, un grand dîneur mauritanien, avec méchoui et couscous, au domicile de Abdelfettah, nous avait réunis avec tous les responsables de la SNIM à Zouerate, et comme suprême accueil et marque de grande considération, on nous avait offert du lait de chamelle encore tout chaud, produit d'une traite récente.

Pour l'histoire, nous avons signé le livre d'or, inauguré par le Général de Gaulle en 1957 en ces termes : " Enfin de grandes espérances " ; d'autres hommes illustres de passage, tels Ould Daddah, Senghor, Benijara et le colonel Ould Taya, chef de l'Etat mauritanien, avaient également marqué de leur plume, leur passage à la mine.

Tard la nuit, nous nous étions quittés, heureux d'avoir rencontré et lié connaissance avec de jeunes talents mauritaniens ayant relevé, avec intelligence, les grands défis de la nature, dans un environnement austère et difficile.

Tôt, le lendemain, toujours en compagnie de Heyine, nous avons quitté Zouerate pour Nouakchott, à bord du petit avion d'Air Mauritanie, après un séjour amical, agréable et fortement instructif.

Nous avons survolé la voie de chemin de fer, puis à basse altitude et à plusieurs reprises, le centre minier d'Akjoujt, connu pour avoir abrité une garnison marocaine de soutien aux forces mauritaniennes contre les incursions des katibas du Polisario à la fin des années soixante dix.

Événement rarissime, dans cette contrée battue par les vents du désert et soumise à l'avancée inexorable des dunes de sable, il avait plu abondamment, et des flaques d'eau étaient observables un peu partout, annonçant une bonne année pour le bétail avec la réactivation des pâturages.

Après être passés au-dessus d'un grand cordon dunaire, quasiment infranchissable, Heyine nous rappela l'attaque de Nouakchott en 1976 par un commando sahraoui dirigé par El Ouali, venant du Nord.

A notre arrivée à Nouakchott après un vol de deux heures, nous fûmes accueillis par Baham venu nous guider dans la visite d'une coopérative de tapis représentatifs des différentes régions de Mauritanie, employant 100 ouvrières.

Nouakchott est une agglomération menacée par l'avancée du désert malgré l'effort consenti pour stopper le déferlement du sable.

L'imposante Ambassade de France occupe un immense domaine, proche des vastes terrains clôturés destinés à accueillir les chancelleries des pays du Golfe.

Après une visite de courtoisie à l'Ambassadeur du Maroc, Benomar, très optimiste sur le devenir des relations maroco-mauritaniennes après la fin des hostilités au Sahara occidental, nous fûmes reçus par le Ministre des Mines Ould Jidou, installé dans l'ancien siège de la SNIM, en présence de Heyine et de Abdelaziz, Secrétaire général du Ministère, de l'ethnie noire.

Nous avons examiné notre coopération bilatérale en matière de mines et de géologie et les mesures pour la développer davantage, notamment dans le domaine des ressources minières autres que le fer (soufre, cuivre, phosphate).

Nous avons quitté le Ministère, après une courte discussion avec Abdelaziz, pour aller déjeuner avec Heyine et Baham dans un restaurant tout proche.

Vers 16H, nous avons visité le port de pêche artisanale, véritable marché ambulant installé sur le sable, animé par des "mamas" en boubous chatoyants, rappelant les scènes d'une plage sénégalaise.

Une délégation parlementaire française conduite par l'Ambassadeur de France claudiquant, essayait de se frayer un passage après l'arrivée des pirogues saluée par des hurlements de joie.

Notre tournée s'était poursuivie par la visite du nouveau port de commerce venant remplacer l'ancien warf de capacité insuffisante.

D'une capacité d'un million de tonnes, en partie sous forme de conteneurs, le port, construit grâce à une aide chinoise de 130 millions de dollars, pourrait ultérieurement, desservir le Mali enclavé et tributaire du port de Dakar et du chemin de fer Dakar-Bamako.

A la lisière de la ville, un camp abritait les réfugiés mauritaniens chassés du Sénégal, alors que tout près, dans les jardins du Novotel, l'Ambassade saoudienne festoyait fastueusement, dans une débauche de lumières et de victuailles.

Au Novotel, l'unique hôtel de classe internationale en Mauritanie, nous avons croisé François Soudan, reporter de "Jeune Afrique" venu s'informer sur la crise mauritano-sénégalaise et ses implications socio-économiques et politiques.

Le soir, avant notre départ, la SNIM avait organisé en notre honneur un dîner animé par une troupe folklorique renommée, une famille originaire d'Atar.

Le vol d'Air Afrique sur Paris fut excellent.

Que tirer comme conclusions de cette mission ?

La visite tant attendue, avait permis de découvrir un pays où les mines de fer du district de Zouerate demeurent le pilier fondamental de l'économie.

La SNIM assurait l'emploi à plus de 4.500 personnes, exploite les installations portuaires de Nouadhibou et la ligne de chemin de fer de 700 km de long, contribue à la pérennité des villes de Zouerate et Nouadhibou, et réalisait un chiffre d'affaires supérieur à 200 millions de dollars, soit plus de 12% du PIB mauritanien.

Je fus personnellement agréablement surpris par l'excellente organisation de la SNIM et la qualité de sa gestion assurée par de jeunes équipes mauritaniennes rompues aux travaux dans des zones dures et austères, où seule la valeur des hommes est le facteur primordial pour garantir une production de minerais et la maintenance des divers équipements en service.

Dans les centres de la SNIM, nous avons perçu une réelle détermination des cadres, ouvriers et employés à relever les grands défis de la nature, en mettant en œuvre des technologies de pointe et en assurant la conduite et la gestion des exploitations avec efficacité, dans un environnement austère et difficile.

Des difficultés majeures restaient à surmonter aux Guelbs pour atteindre la vitesse de croisière, par l'amélioration des techniques d'enrichissement et l'adaptation du matériel à la nature des minerais.



Les potentialités à Mhaoudat et des autres centres, à la cadence de 12 millions de tonnes par an, assurent une durée de vie de plus de cent ans.

L'arrivée de Heyine, homme de terrain, compétent, connaissant les hommes, avait fait de la SNIM un des plus grands producteurs et exportateurs de fer dans le monde, dont l'avis compte à l'occasion des discussions sur la fixation des prix du minerai de fer, avec les premiers producteurs mondiaux, le Brésil et l'Australie.

Au plan personnel, nous avons noué avec le Directeur Général de la SNIM et ses collaborateurs, des relations basées sur l'estime et la considération réciproques.

Les pouvoirs publics continueront d'accorder une attention particulière à l'activité extractive, la désignation des responsables de la SNIM étant toujours judicieusement étudiée et éminemment politique.

Parallèlement à la mise en valeur minière, la Mauritanie s'était engagée dans une politique de diversification de ses ressources, notamment dans la pêche hauturière et l'agriculture le long du fleuve Sénégal.

Dans le domaine de la formation, nous avons noté l'effort fourni par notre pays en accueillant des centaines d'étudiants mauritaniens reconnaissants.

Concernant le Sahara occidental, nos hôtes mauritaniens considéraient que le dossier évoluait en faveur du Maroc, mais que le règlement ne peut être que politique, dans un cadre à définir et acceptable pour les parties concernées.

Au plan de la coopération, nous avons convenu d'établir un courant permanent de missions de géologues, de mineurs et d'économistes miniers, pour mieux apprécier les domaines d'intervention bénéfique pour les deux pays.

La pérennité des liens et la sensibilité entre Mauritaniens et Marocains seront les garants d'une coopération fructueuse, malgré les vicissitudes politiques.

## D'autres activités prenantes

De retour de Mauritanie en fin septembre 1989, nous avons participé, en grande délégation, à Alès, au Congrès de la Société de l'Industrie Minérale dominé par les nouvelles techniques d'enrichissement et de valorisation des minerais et d'informatisation des activités minières et paraminières.

Profitant de mon séjour, j'avais effectué une visite de l'Ecole des Mines d'Alès pour m'informer et apprécier l'évolution des programmes et des moyens techniques et pédagogiques mis en œuvre.

Un déplacement avait suivi à l'exploitation à ciel ouvert des Charbonnages de Decazeville où se profilaient à l'horizon les problèmes sociaux liés au recasement du personnel et à la fermeture de l'une des dernières mines de charbon en France.

### *Au Tunnel sous la Manche*

De passage en France en octobre 1989, après la réunion annuelle ordinaire du Groupe International d'Etude pour le Plomb et le Zinc à Vienne, en collaboration avec la Société SEMAFOR de Limoges et les autorités locales de Calais, j'eus le privilège de visiter le chantier du Tunnel sous la Manche installé sur 50 hectares, à proximité du village de Sangatte, ancien village de paysans et de pêcheurs.

Durant toute la tournée, pour des raisons de sécurité, avec beaucoup de discrétion, un vigile d'origine maghrébine fut à nos trousses.

600 ingénieurs (la plus forte concentration en Europe) et 2.500 personnes relevant de 20 sociétés (dont Bouygues, Spies Batignolles, CGE et Chaufau Dumez) travaillaient sur l'ensemble du site.

Les travaux avaient démarré avec le fonçage d'un puits de service de 60m de diamètre et 60m de profondeur, réalisé selon une méthode de creusement combinant le forage de l'anneau périphérique et son cuvelage en terrain meuble (craie blanche), le cœur étant débité en banquettes avec chargement par engins.

A la base du puits (niveau -60m), dans la craie bleue consolidée, avaient été réalisés les tunnels ferroviaires et de service et les unités de concassage et de classification des produits des avancements.

Le creusement des galeries de 90 m<sup>2</sup> de section était assuré par des tunneliers japonais Kawasaki, complètement automatisés, ayant fait leurs preuves dans le tunnel reliant les îles de Honshu et Hokkaido au nord du Japon, chacun conduit par un seul agent en cabine, à trente mètres en retrait par rapport au front.

Les produits des creusements étaient évacués du front d'avancement par des rames de wagons de 450 tonnes vers la station de concassage, puis envoyés par pompage vers une digue de décantation de 28m de haut et un million de mètres cubes de capacité, l'eau de la digue étant recyclée dans le process.

Le revêtement des parois était réalisé par voussoirs en béton armé de 4 tonnes, plaqués automatiquement.

Les travaux dans le tunnel de service avaient atteint leur vitesse de croisière (soit 30m/j et 800m/mois), la liaison avec les Anglais étant prévue en juin 1990, après un avancement de 16 km de chaque côté.

Parallèlement au tunnel de service, le creusement des deux tunnels ferroviaires avait démarré à vive allure.

Plusieurs travaux annexes (galeries de liaison entre les tunnels ferroviaires, rameaux de communication, signalisation, pompage, installations électriques entre les différents tunnels) étaient exécutés par des équipes de mineurs marocains détachés par les Charbonnages du Nord et du Pas de Calais.

J'eus l'agréable surprise de retrouver des agents rencontrés en été 1988 à la fosse de l'Ecarpière près de Douai.

Le volet sécurité était suivi par des équipes spécialisées dans les domaines des gaz, des inondations et des transports.

Au jour de notre visite, un seul accident mortel avait été enregistré.

Le planning avait fixé l'entrée en fonctionnement de l'ensemble des installations le 18 juin 1993, à la cadence de 2.000 voitures/heure transportées par trains navettes, en plus des trains de voyageurs sur le circuit France -Angleterre.

Le TGV Paris-Londres programmé à la vitesse de 150 km/h dans les tunnels sous la Manche, effectuera le trajet en 3 heures.

Le coût de réalisation des ouvrages, actualisé à octobre 1989, était estimé à 11 milliards d'euros, financé à raison de 2 milliards d'euros en fonds propres et 9 milliards d'euros en emprunts auprès d'une trentaine de banques d'affaires, l'amortissement de l'investissement intervenant à l'horizon 2040.

A l'édification du Tunnel, la France et la Grande Bretagne n'étaient pas intervenues au niveau des Etats, laissant l'initiative au secteur privé seul.

Du côté français, la réalisation de l'ouvrage devait permettre entre autres :

- d'atténuer les effets du chômage dans le Nord après la fermeture des mines de charbon, par la création de milliers d'emplois stables, et de dynamiser Calais, premier port français de passagers (9 millions par an),
- de développer la région par l'implantation de migrants britanniques attirés par le Continent plus accessible au plan du prix du foncier,
- de décongestionner le trafic TransManche, le plus dense du monde, et d'assurer toutes les liaisons rapides entre le Continent et la Grande Bretagne, les analystes considérant nécessaire le maintien d'un trafic de croisière sur la Manche.

Au plan technologique, des retombées importantes étaient attendues à savoir :

- l'expertise dans l'utilisation des tunneliers de grand diamètre, domaine jusque là réservé aux Japonais,
- une meilleure connaissance des phénomènes de décantation et floculation des eaux du process,
- la gestion informatique des activités pluridisciplinaires (génie civil de surface et souterrain, maintenance des engins, sécurité, environnement etc.),
- l'expertise dans la conduite et l'orientation aérienne des tunnels de grande longueur (16 satellites passaient au dessus de la zone des travaux), le contrôle par triangulation permettant aux divers ouvrages de se développer sans décalage,
- le Tunnel, devrait inciter "la perfide Albion", jalouse de son identité, à s'accrocher définitivement au char européen et à ne plus jouer à l'insulaire.

Cette œuvre fait penser à la liaison entre l'Espagne et le Maroc dont le coût, si elle se réalisait un jour, serait plus élevé et plus difficile à financer.

\*\*\*\*

De retour de France, dans le cadre de la Grande Commission, nous avons reçu à la Direction des Mines une délégation de responsables algériens venue s'informer sur les structures du secteur minier marocain considéré au Maghreb comme un exemple de bonne organisation.

Nos hôtes eurent l'occasion de visiter les centres phosphatiers de Benguéir et Jorf Lasfar et le projet en développement de Hajar, avant d'être reçus par les représentants de la profession minière à Casablanca.

Quelques jours après, nous avons reçu une délégation guinéenne conduite par le Ministre Mohammed Traoré, venue signer un protocole d'accord sur la coopération bilatérale en matière de mines et d'énergie, tout en laissant à l'Africaine de Recherche et de Développement (ARD) la latitude de trouver avec les autorités guinéennes un terrain d'entente pour lancer les travaux d'une véritable recherche sur le gisement d'or de Mandiana.

Mais nous savions à l'avance que les Guinéens, indécis, étaient mus par d'autres considérations et posaient des conditions que nous ne pouvions accepter.

Dans ce domaine notre coopération avait fini par capoter, laissant un goût amer après tant d'efforts et de bonne volonté du secteur minier marocain.

A fin novembre 1989, nous avons examiné la restructuration du groupe BRPM, la politique minière de l'Etat, et préparé un mémorandum pour les experts de la Banque Mondiale pour les convaincre de notre détermination à prendre des mesures salutaires pour assurer la pérennité du secteur minier.

Par la suite, j'avais accompagné le Ministre Fettah pour une tournée à Khouribga et Jorf Lasfar, en compagnie des membres de la Commission des Affaires Economiques de la Chambre des Représentants, désireux de constater de visu les importantes réalisations de l'OCP en matière d'exploitation, de valorisation et de commercialisation des phosphates.

Les parlementaires réellement impressionnés par l'ampleur des acquis dans la technologie minière et l'industrie chimique des phosphates, furent reçus avec les honneurs au siège de l'Office à Casablanca par le Directeur Général, Karim Lamrani.

Au cours de la première semaine de décembre 1989, et répondant aux différentes sollicitations, avec les responsables de la Division de la Valorisation Minière, nous avons effectué un déplacement dans le secteur de production des explosifs pour apprécier à leur juste valeur les efforts consentis pour améliorer les conditions de sécurité prônées par la Direction des Mines.

Ainsi, nous avons successivement visité les usines de production à Bouskoura, relevant de la société SCAM, et à Tit Mellil appartenant au Groupe CADEX.

Sur les lieux, les producteurs avaient engagé des opérations de rénovation des installations et renforcé, comme nous leur avions demandé auparavant, l'encadrement technique des Usines

## Au pays du "Vieux Sage de l'Afrique"

Pour terminer le cycle annuel des missions à l'extérieur, j'avais participé à Yamoussoukro en Côte d'Ivoire à un séminaire sur l'exploration minière et les perspectives d'investissements miniers en Afrique de l'Ouest.

Ce Séminaire des Nations Unies faisait suite à celui tenu à New York en janvier 1989, et visait à faire part de l'expérience marocaine en matière de mine, et à montrer les résultats insoupçonnés obtenus dans un projet spécifique par l'introduction de l'informatique dans la gestion du patrimoine minier.

S'agissant d'un déplacement utile et enrichissant à plusieurs égards, et comme à plusieurs reprises, après mes missions à l'étranger, il m'avait semblé opportun de lui consacrer un développement particulier.

\*\*\*\*

En allant en Côte d'Ivoire, j'avais tenu à associer Hakkaoui, Chef du Service du Patrimoine Minier, en le chargeant de faire un exposé sur l'informatisation de nos activités, sujet qu'il avait piloté avec brio depuis son démarrage en 1986 en collaboration avec le PNUD et l'expert Handelsmann.

La Côte d'Ivoire, d'une superficie de 332.000 km<sup>2</sup>, est caractérisée par la variation du climat, avec souvent d'étranges douceurs.

La population de 8 millions d'habitants en 1989, comprend plus de soixante ethnies ayant subi un brassage dans les grandes villes alors que les coutumes et les traditions sont restées vivaces sur un fonds culturel d'une immense richesse.

D'après les officiels ivoiriens, la population originaire des pays voisins, estimée à 3 millions de personnes et constituant la masse laborieuse, pourrait être en temps de crise, source de problèmes graves, d'instabilité et de conflit.

Le boom économique de la fin des années soixante dix et du début des années quatre vingt, consécutif à la bonne tenue des prix du café et du cacao, doublé d'espoir en matière d'hydrocarbures, avait attiré et focalisé sur ce pays l'attention des observateurs, des spéculateurs et de nombreux hommes d'affaires.

Le "miracle ivoirien" avait fait longtemps la Une des médias africains et européens et la Côte d'Ivoire donnée comme un exemple de réussite économique et de stabilité politique au sein d'une Afrique de l'Ouest troublée par les coups d'Etat, les révolutions incessantes et la propension des dirigeants à imposer et mettre en place des systèmes économiques étrangers à la réalité africaine.

Houphouët Boigny, 84 ans, homme pondéré, sage, respecté par ses voisins et adulé par ses concitoyens, doyen de l'Afrique francophone, avait dominé la scène et conservé les commandes malgré un début de remise en cause de son système de gouvernance et de l'omnipotence de son parti, le PDC.

Au cours de la décennie quatre vingt, la crise du cacao et la détérioration des termes de l'échange avaient assombri la situation en Côte d'Ivoire sur laquelle planait l'incertitude de l'après Houphouët Boigny.

La construction coûteuse de la Basilique de Yamoussoukro, dans un pays où l'Islam est la religion dominante, avant le christianisme et l'animisme, fut un outrage pour beaucoup d'Ivoiriens.

L'instauration de relations avec l'Afrique du Sud avait valu au "Vieux" les anathèmes de ses pairs africains, farouchement hostiles au régime de l'Apartheid.

## *A Abidjan*

Parti de Rabat le samedi 9 décembre 1989, je suis arrivé à Abidjan le dimanche 10 décembre, après un transit rapide à Paris et des escales à Bordeaux et à Niamey au Niger, accueilli par le Directeur des Mines ivoirien, Likane, et ses collaborateurs chargés de guider les participants au séminaire.

Les représentants de l'Ambassade du Maroc à Abidjan, quoique avertis par le Ministère des Affaires Etrangères, étaient étrangement absents.

A l'aéroport Port Boue à Abidjan, le désordre fut indescriptible malgré les efforts de la police pour contenir des hordes de jeunes désœuvrés offrant leurs services pour quelques pièces de monnaie.

Après les formalités, nous avons rejoint l'hôtel Ibis à l'avenue Giscard D'Estaing, point de ralliement des séminaristes où j'avais retrouvé Guerrak, Directeur de l'Office Algérien de la Géologie.

Notre hôte ivoirien se dévoua pour nous faire un tour de ville, passant tout d'abord par le quartier de Treichville, centre populaire et commercial, confirmant le dicton "tant qu'on n'est pas allé à Treichville on ne connaît pas Abidjan".

Treichville, ancien quartier loin de la zone cossue du Plateau et de Cocody, centre d'une animation intense et colorée, incarne plus que tout autre, le cœur, l'esprit et l'âme de la capitale ; tout y est proposé sous toutes les formes, dans la bousculade, les rires, les marchandages passionnés et les jacasseries des mamas.

Une artère dénommée "rue des Marocains" est connue pour ses magasins de bonneterie, chaussures, textiles et cuirs tenus par des commerçants originaires de Fès ; dans un de ces magasins, Guerrak avait acquis des pantalons et des chemises à des prix modiques, le commerçant marocain acceptant de minimiser sa marge.

Nous avons poursuivi notre découverte de la ville en traversant la lagune Ebrié et le pont De Gaulle pour rejoindre les quartiers administratifs et d'affaires du Plateau, dans un cadre agréable de verdure, de parterres de fleurs et de terrains gazonnés, où se succèdent les buildings et les tours de verre édifiés à coups de milliards de francs CFA pendant la période euphorique du cacao,

Là aussi, sont situés les services de la Présidence de la République et les grands ministères économiques et techniques, dont le Ministère des mines installé dans une imposante bâtisse de béton, de verre et de marbre importé d'Italie.

Non loin, sur un promontoire surplombant la lagune, une cathédrale à l'architecture futuriste, montrait le souci du " Vieux " et de son entourage de marquer la présence de l'église catholique en terre d'Afrique.

Notre tournée s'était poursuivie dans le quartier chic de Cocody, siège des ambassades et des demeures des nantis du régime.

L'Ambassade de France occupe un immense domaine planté de majestueux arbres tropicaux (bambous, palmiers, flamboyants, cocotiers),

A proximité, se dresse la demeure personnelle du Président et les bâtiments de l'Inspection Générale des Grands Travaux de Côte d'Ivoire, sorte de super ministère, tenu par un expatrié corse, éminence grise du "Vieux", bête noire des ministres ivoiriens, chargé de superviser de façon tatillonne tous les projets importants.

« Le grand patron, Houphouët, est compétent et seul à même de juger de l'intérêt et de l'économie d'un projet », nous lança Likane, sans complexe.

Après l'achèvement des travaux de la basilique de Yamoussoukro, ce conseiller ombrageux et impopulaire fut remercié par le Président.

En bordure de la lagune, se dresse le Complexe Hôtelier Ivoire construit par une société israélienne, avec entre autres, sa patinoire géante et ses salles climatisées où les belles Ivoiriennes viennent se pavaner en zibeline.

Sur l'une des buttes dominant la lagune, se dresse l'imposante demeure du conseiller du Président pour les affaires arabes, Algérien, peut être la future victime de la vindicte populaire ou de l'entourage présidentiel.

Nous sommes revenus à l'hôtel Ibis en longeant la Corniche et les buildings, propriétés de la mafia libanaise et du lobby israélien en Côte d'Ivoire.

« Les Libanais et les Israéliens se sont infiltrés partout, détenant les véritables rênes du pouvoir, l'économie est totalement entre leurs mains et rien d'important ne peut se décider sans eux », nous dit Likane.

La colonie libanaise, installée en Côte d'Ivoire de longue date, avait su s'intégrer à la mentalité ivoirienne et africaine pour mieux dominer les affaires, être le recours obligé et finalement le centre de décision, assumant cette position et cette responsabilité avec une efficacité diabolique.

« Les Libanais ont réalisé et bâti des fortunes colossales dans ce pays, même en période de crise économique, tout en plaçant leur argent dans les banques occidentales ; ce que nous voyons ici, n'est qu'une infime partie de l'iceberg », nous déclara plus tard un ami maghrébin, connaisseur de la Côte d'Ivoire.

Le lobby israélien, constitué d'originaires d'Afrique du Nord ou d'hommes d'affaires spécialistes dans le diamant et l'ivoire, avait pénétré l'économie et l'armée ivoiriennes, à la faveur des relations tissées par le "Vieux" avec Israël.

Nous avons retraversé la lagune Ebrié en empruntant le pont Houphouët-Boigny, pour parcourir rapidement les étalages des nombreux petits supermarchés bien achalandés et bien approvisionnés en produits français étiquetés à Paris.

« C'est simple, enlevez la virgule et multipliez par deux et vous aurez des centimes français », nous lança un étalagiste derrière ses viandes et ses fromages, alors qu'une pluie fine et tiède avait commencé à tomber, nous plongeant dans une véritable atmosphère de hammam.

### *A Yamoussoukro*

Vers 15 heures, en car, nous avons pris le chemin de Yamoussoukro à 260 km à l'intérieur des terres.

A la périphérie d'Abidjan, empruntant un tronçon d'autoroute, nous avons découvert la campagne ivoirienne plantée d'hévéas produisant du caoutchouc naturel (le latex), de bananiers, de manguiers, dans une nature vierge, les habitants des hameaux se contentant de grattages et des produits de cueillette.

« Il y a un engouement récent pour les plantations d'hévéas, malgré la concurrence vive des pays de l'Asie du Sud-est, comme la Malaisie et l'Indonésie ; le caoutchouc naturel est de nouveau très demandé », nous signala un cadre ivoirien.

Nous sommes arrivés au crépuscule à Yamoussoukro, nouvelle capitale, née de l'idée de décentraliser l'activité économique et politique, pour ne pas dépendre d'un seul pôle de développement, Abidjan.

En réalité, l'objectif avéré était de créer, à coup de dizaines de milliards de francs CFA, une nouvelle métropole politique, proche du village natal de Houphouët-Boigny, gagnée sur la savane et la forêt clairsemée.

« Je vous conseille d'aller à l'Hôtel Bonheur à proximité du centre ville, l'hôtel Président est cher, mais surtout isolé », nous conseilla amicalement Likane en arrivant à Yamoussoukro.

Le somptueux "Président", du haut de ses quatorze étages, domine le paysage de la ville encore marqué par la forêt vierge et les plantations d'ananas et d'hévéas.

Nous avons suivi ses conseils et décidé d'aller nous installer au "Bonheur", suivis par les autres délégués africains, laissant au "Président" les Occidentaux habitués à ne pas se fondre avec les "indigènes".

L'Hôtel Bonheur, tenu par une Française dans sa trentième année en Afrique de l'Ouest, omniprésente, aux petits soins et aux menus détails, employait 28 personnes originaires du Burkina, Mali, Togo, Sénégal, affables et disponibles.

Le petit-déjeuner à la terrasse, à base de fruits exotiques (mangues, ananas, papayes), à côté des champs de salades et d'ignames, était toujours servi avec délicatesse, alors qu'au "Président" nos collègues occidentaux se plaignaient de la mauvaise qualité du service et de l'apathie du personnel.

Non loin, la grande place de Yamoussoukro était le théâtre, chaque nuit, des ébats d'une foule bigarrée, en hommage à leur vieux Président.

« C'est un haut lieu de réflexion dans un pays enraciné dans un esprit de paix et de fraternité », disaient alors les Ivoiriens.

Les femmes et les enfants, transformés en marchands ambulants, proposaient des fruits exotiques, des bananes, du plantain, du poisson frit ou séché.

Après notre installation, avec Guerrak, nous sommes partis à la découverte de la ville, sous la chaleur étouffante et une odeur de moisi, caractéristique des pays tropicaux et équatoriaux africains.

Nous avons rencontré des attroupements de jeunes Ivoiriens ivres de musique, gentils, étonnés de nous voir circuler allégrement dans un milieu fui par les Blancs.

Nous nous sommes arrêtés en fin de soirée dans une pizzeria tenue par un vieux couple italien originaire de Florence, servant des pâtes délicieuses.

A Yamoussoukro, la restauration était l'apanage des expatriés.

Ainsi, un soir, nous avons dîné dans un restaurant tenu par un ingénieur des Ponts et Chaussées à la retraite, ancien responsable des Travaux Publics à Ksar-es-Souk (Errachidia) dans les années cinquante, et rencontré un ancien agent de la Compagnie Paquet assurant la liaison Casablanca-Marseille.

A deux reprises, nous avons goûté la cuisine chinoise dans un restaurant tenu par des Chinois de Taiwan, bien intégrés dans le milieu ivoirien.

L'ouverture du séminaire eut lieu le lundi 11 décembre dans l'immense siège du Parti du Rassemblement Démocratique Africain, parti unique en Côte d'Ivoire, créé au cours des années cinquante par de jeunes intellectuels et syndicalistes, dont le jeune médecin Houphouët-Boigny issu d'une riche famille de planteurs adversaires acharnés des colons en ex-Afrique Occidentale Française.

Le siège du Parti, tout de marbre blanc importé d'Italie, situé dans un immense parc dominant la ville, comprend plusieurs pavillons, des salles de réunions restreintes, une



caféteria et un imposant auditorium pour les réunions plénières du Parti ; les murs étaient tapissés de banderoles à la gloire du "Sage de l'Afrique".

Le séminaire, programmé pour trente délégués, s'était transformé en forum pour les secteurs de la vie économique ivoirienne, avec une sévère note de désordre et de confusion, les experts du PNUD étant submergés par la marée ivoirienne, sapée avec une réelle ostentation.

J'eus le plaisir de retrouver Saint Gal de Pons, ancien géologue au BRPM, chef de projet PNUD au Burkina-Faso, des représentants du BRGM, de la Banque Mondiale, de la Banque Africaine de Développement, des fabricants de matériel de forages et de valorisation des minerais, et de nouer des contacts avec les responsables du secteur minier au Sénégal, Gambie, Guinée, Ghana, Togo, Mali, Burkina-Faso, Bénin, Libéria, Côte d'Ivoire et Gabon.

L'ouverture officielle fut présidée par les Ministres des Mines et des Travaux Publics, en présence des autorités locales de Yamoussoukro et des représentants du PNUD dirigés par Béatrice Labone, maigre et osseuse.

Après des discours d'ouverture insipides, la première matinée fut clôturée par un cocktail de bienvenue financé par le PNUD, les Ministres et autres officiels s'étant réfugiés dans un recoin, ignorant les organisateurs et les séminaristes.

L'hospitalité ivoirienne ne fut pas généreuse et tout était payant.

Ainsi, un séminariste nous avait signalé que des diplomates, avant d'être reçus par le Président Houphouët Boigny, avaient payé les rafraichissements servis, et un Ambassadeur avait emprunté à l'un de ses collègues pour faire face à la dépense.

Après la pause, les travaux du séminaire s'étaient déroulés dans une ambiance décontractée, souvent nonchalante, la sape quotidienne des Ivoiriens étant de rigueur, face à des séminaristes en tenue estivale.

La qualité des interventions fut très inégale, les experts du PNUD souvent absents, en dehors de Louka, expert géologue chypriote, parlant l'arabe.

Des empoignades enflammées entre géologues avaient émaillé les premiers travaux du Séminaire, clôturés par une table ronde animée par un expert géologue du PNUD de grande expérience, Louka.

Malgré la divergence des points de vue et des méthodes de travail, tous les orateurs avaient conclu à la nécessité de coordonner les actions de recherches géologiques et minières en faisant appel à la géochimie multidéfinitions, aux sondages peu profonds, à des échantillonnages sérieux suivis d'analyses fiables, le souci manifesté dans la sous région étant de retrouver la situation d'antan au plan de la production d'or et de diamant.

Certains intervenants avaient estimé à 10 millions de dollars le coût minimum des opérations de recherche pour mettre en évidence un gisement d'intérêt économique, en se fondant sur l'insuffisance du tissu géologique et l'existence de forêts denses et de larges savanes.

En 1988, 200 millions de dollars furent investis dans l'industrie minière en Afrique de l'Ouest, soit 1 % du total mondial engagé.

D'autres interventions furent consacrées à :

- l'activité artisanale, créatrice de 200.000 emplois dans les activités d'orpaillage clandestines difficilement combattues par les Gouvernements,
- l'examen des méthodes nouvelles d'exploitation et la manière d'approcher les études d'exploitabilité et de faisabilité économique des projets miniers,

- des questions juridiques et d'investissements animées par des représentants des sociétés internationales comme Otokumpo, RTZ, UTH, BHP et le BRGM.
- il n'y a jamais eu de spoliation en Afrique après les nationalisations, tous les anciens actionnaires étrangers furent correctement indemnisés,
- il n'y a pas plus de risque politique en Afrique qu'ailleurs, contrairement à ce qui a été colporté depuis des décennies,
- les lenteurs administratives sont les plaies du développement minier en Afrique, la simplification des procédures et des circuits devenant vitale et urgente,
- les dérapages des coûts découragent les investissements, les projets miniers en Afrique de l'Ouest sont souvent mal identifiés, insuffisamment reconnus, entraînant une incertitude sur les réserves exploitables,

« Ce n'est pas l'argent qui manque, ce sont les bons projets qui font défaut », avait déclaré Hadjadj de la BAD.

- le secteur minier est capable de créer des emplois dans les régions déshéritées, exposées à l'exode rural, évitant ainsi les disparités à l'échelle nationale, et induisant un véritable effet d'entraînement des industries extractives sur les autres secteurs économiques,
- les responsables politiques devront être conscients de la complémentarité de la production minière, car non fongible et éphémère,
- l'Afrique de l'Ouest a une vocation agricole indéniable et ses potentialités dans ce domaine sont considérables ; satisfaire les besoins normaux et naturels des populations est un devoir des Etats, et ce serait une erreur de considérer que la mine est une activité alternative de l'agriculture.

La prestation marocaine portant sur les deux thèmes du Développement minier et de l'Informatique, nous donna droit à des félicitations élogieuses de tous les participants au Séminaire.

Rendant hommage à notre action et à nos interventions durant les débats, je fus chargé de présider la dernière matinée consacrée aux exposés de la SFI, de la BAD et du BRGM, axés sur le financement des projets de développement minier.

L'opinion généralement exprimée par les représentants du PNUD et les séminaristes africains, était que l'apport du Maroc, tout en étant bénéfique, avait permis au séminaire de ne pas sombrer dans la morosité et la platitude.

Béatrice Labone me le confirmera plus tard, à l'aéroport d'Abidjan, avant de rejoindre Paris.

En marge du Séminaire, et en aparté avec Louka, nous avons élaboré une ébauche de stratégie de recherche en pays latéritique, puis abordé le rôle du Fonds Auto Renouvelable des Nations Unies dans le secteur CADETAF, suite à notre demande exprimée à New York en janvier 1989.

« Le rapport et le programme d'intervention établis par l'expert sur la zone CADETAF, vagues et insuffisants, méritent un réexamen sérieux », me dit Louka.

Par ailleurs, à la fin de la deuxième journée du Séminaire, à l'initiative de Guerrak et moi-même, une réunion regroupa tous les chefs de délégations africaines pour examiner les perspectives de coopération continentale.

A la veille de la clôture, l'après-midi fut consacré à la visite des centres d'intérêt, nos hôtes ivoiriens insistant pour faire participer tous les séminaristes à cette excursion "culturelle et récréative".

Ainsi, nous nous sommes rendus en convoi, d'abord à la Fondation Houphouët-Boigny construite à coups de milliards de CFA, toute de marbre blanc, bronze et boiserie italiennes, avec un amphithéâtre de 2.500 places, rarement utilisé, guidés dans la visite par un militaire en grande tenue d'apparat, fier de servir un lieu dédié à son vieux Président.

Ce fut après, le tour de la fameuse Basilique de Yamoussoukro, conçue par un architecte ivoirien d'origine libanaise Fakhoury, avec son dôme de 90m à 160m du sol, 8.000m<sup>2</sup> de vitraux, le plus grand édifice de chrétienté implanté dans une zone de savane et de maigres bosquets, proche des cases sordides.

De notre groupe de visiteurs, on n'entendait que « c'est fantastique, grandiose, inimaginable, c'est plus imposant que la Basilique Saint Pierre à Rome ».

Ce chef d'œuvre en pleine brousse, tourne en dérision la mosquée construite par les artisans marocains et financée par l'Arabie Saoudite, située non loin de ce mastodonte de béton, de marbre et de pierre de taille.

Le bruit courait que, en guise d'équilibre, le "Vieux" souhaitait construire une grande mosquée à la mesure de la population musulmane majoritaire en Côte d'Ivoire, estimée à 40 % du total des habitants.

Dès notre entrée dans la Basilique, les orgues commencèrent à vibrer, diffusant un fond musical de messe des grands événements.

Les parterres resplendissent de lumière, les colonnades de marbre rivalisent avec les stucs des prie Dieu et des coins de confession.

Dans la fournaise extérieure aux alentours de la cathédrale, l'air conditionné, d'une technique avancée, maintient les fidèles dans une atmosphère de relaxation et de complet recueillement.

« Le Président et sa sœur, issus d'une famille animiste, ont voulu faire œuvre charitable et acte de foi chrétienne en édifiant cette Basilique avec leurs propres deniers », se dépêcha de dire un accompagnateur ivoirien, nous rappelant l'offre de la Basilique au Vatican et sa prochaine inauguration par le Pape Jean Paul II.

Nous avons poursuivi notre tournée au Palais des Hôtes, à proximité du Palais Présidentiel, enfoui sous la verdure, entouré de magnifiques plans d'eau bordés de palmiers, et comprenant entre autres, deux beaux pavillons, œuvres des artisans marocains et don du Roi Hassan II.

« C'est la preuve de l'amitié profonde unissant nos deux pays », me souligna le chef de cabinet du Ministre ivoirien des mines.

A la sortie du Palais, nous avons admiré des troupeaux de caïmans se dorant au soleil sur les berges des plans d'eau, et pour fixer le souvenir, un gardien du parc se prêta à un exercice de domptage périlleux des crocodiliens.

Nous nous sommes rendus ensuite à l'Ecole Nationale Supérieure des Travaux Publics, véritable complexe hôtelier ou de vacances pour milliardaires, démesuré pour la cinquantaine cadres formée chaque année, créée en 1963 à Abidjan et dont le transfert à Yamoussoukro fut une étape symbolique.

A quelques coudées, à l'Institut Supérieur des Techniques, nous avons retrouvé le même gâchis, la même ostentation et la même démesure.

Dépités et tristes par autant de dépenses superflues, nous avons rejoint l'Hôtel Bonheur, en pensant à cette multitude de va-nu-pieds déambulant chaque nuit non loin de la Basilique et de notre hôtel.

Yamoussoukro, la cité du "Vieux", où l'âme ivoirienne a perdu de sa superbe pour laisser le champ libre à un urbanisme agressif dominant, sans compassion pour l'habitat traditionnel fait de cases ou de cahutes délabrées, nous a laissé un arrière goût d'anachronisme, alors que malgré les énormes investissements engagés, la réelle activité politique et économique est demeurée à Abidjan.

« Après le "Vieux", son œuvre aura du mal à lui survivre et à être entretenue », dit malicieusement un séminariste.

En effet, la crise économique persistante, la dépression des cours du cacao, avaient obéré les moyens financiers de la Côte d'Ivoire incapable par ailleurs de maintenir en état les infrastructures dispendieuses de Yamoussoukro.

L'après midi du dernier jour, alors que la clôture du Séminaire tardait, nous sommes rentrés à Abidjan en compagnie de Hadjadj, de la Banque Africaine de Développement (BAD) et de son fils, Mahrez, à l'intelligence vive et pétillante.

Nous avons redécouvert la campagne ivoirienne quasiment vierge, regrettant que de vastes étendues de terres fertiles, abondamment arrosées, ne fussent pas mises en valeur à l'exemple de la Chine.

Dans un gros bourg, à mi-chemin entre Yamoussoukro et Abidjan, des soldats français des Groupes d'Intervention Rapide, étaient assaillis par des nuées de gosses en quête de pièces, de bonbons ou de chocolats.

A Abidjan, nous fûmes installés à l'hôtel Ibis Plateau, près du centre ville.

Rejoints par les Premiers Secrétares des Ambassades d'Algérie et du Maroc, Draia et Zaoui, nous sommes allés à l'Hôtel Ivoire visiter l'exposition artisanale marocaine organisée par un promoteur casablancais et animée par l'orchestre Pinhas au grand complet.

Le soir, nous fûmes conviés à dîner chez la famille Hadjadj, installée confortablement au quartier résidentiel huppé de Cocody, parmi les flamboyants et les palmiers et les parterres de fleurs. Hadjadj, connaisseur des problèmes du Maghreb, avait fustigé le comportement de l'Algérie dans l'affaire du Sahara.

« Le Sahara est marocain, pourquoi créer au Maroc un abcès de fixation dans ses provinces du sud, l'Algérie n'a rien à gagner dans cette affaire ; au contraire elle risque de compromettre l'avenir du Grand Maghreb », dit Hadjadj, sous les yeux éberlués de Guerrak sans réaction aux paroles de son compatriote.

Le lendemain, sous un temps lourd, nous avons flâné à travers les marchés où l'on vend bruyamment les produits artisanaux de la sous région (bois, ivoire, bronze, cuivre), spectacle dont on ne se lasse pas et merveilleuse prise de contact avec la gaieté et la gentillesse naturelle des habitants.

A midi, Draia nous invita à déjeuner chez lui, dans un immeuble réservé aux diplomates, dans un magnifique cadre de verdure et de quiétude. Son épouse algérienne, née à Marrakech, regrettait vivement le Maroc; la perspective de l'arrivée prochaine de sa mère l'enchantait et la réconfortait.

« La vie à Abidjan est agréable, car passés les trois premiers mois, on s'intègre et on se fait de nombreux amis, les manifestations culturelles ne manquent pas ; malheureusement les vols et les attaques à main armée sont fréquents et ma femme a été agressée récemment en plein centre ville », nous signala Draia.

La capitale ivoirienne, depuis la crise du cacao, avait connu une recrudescence des agressions contre les expatriés, sans pour autant créer un vent de panique.

Cependant, beaucoup d'Européens, ayant vécu l'euphorie et l'abondance, craignaient le chaos après la disparition du "Vieux", obstiné à ne pas désigner un dauphin car « ceci est le vœu du peuple ivoirien » disait-il.

« Le Vieux est toujours là, même s'il ne participe au Conseil des Ministres que pour une demi-heure, ses avis sont toujours écoutés et suivis, et rares sont ceux qui lui tiennent la dragée haute », me dit Likane.

Avant de rejoindre l'aéroport, au marché central fréquenté en majorité par les expatriés venus s'approvisionner pour les fêtes de fin d'année, nous avons acheté du café, du cacao et des fruits à des prix dérisoires.

A l'enregistrement du vol UTA sur Paris, Guerrak s'était vu refuser, pour excès de poids, le carton de fruits exotiques minutieusement préparé le matin ; le coût du fret étant dix fois supérieur au prix d'acquisition des bananes, des ananas, des mangues et des papayes, Guerrak se résigna à "l'offrir" à son compatriote Draia, sous l'œil amusé et sans compassion des hôtesses d'UTA.

L'avion, un Boeing 747 Combi, décolla avec une heure de retard, après une fouille systématique des bagages et des passagers, rappelant au souvenir le triste épisode du DC10 d'UTA détruit au dessus du Niger en octobre 1989.

A bord de l'avion, j'avais fait la connaissance du Directeur Général des Moulins de Côte d'Ivoire, fin connaisseur du pays.

« Nous, Français, sommes battus partout par les Libanais, fins manœuvriers, cassant les prix, et au final, seuls bénéficiaires des retombées économiques ; la Côte d'Ivoire s'était lancée dans la réalisation d'infrastructures coûteuses, dépassant ses possibilités financières ; un vent de sagesse commence à poindre à l'horizon, mais il faut du temps pour convaincre les Ivoiriens d'être eux mêmes et non le reflet de l'extérieur ; le Maroc est tout autre, eu égard à son développement organisé et à l'intelligence vive de ses élites », me confia cet homme d'affaires, dépité, anxieux, allant assister à Genève à une réunion du conseil d'administration de sa société.

Après une escale à Niamey et un vol agréable, l'avion avait atterri à Roissy à 7h du matin, dans l'obscurité, la fraîcheur et le froid de l'hiver ; j'avais quitté Guerrak pressé de gagner Orly pour rattraper le vol sur Alger, et moi j'avais rejoint l'hôtel, abattu et pantelant après un séjour éprouvant. Quels furent les enseignements de cette mission ?

L'Afrique de l'Ouest est une sous région couvrant 6,4 millions de km<sup>2</sup>, avec une population de 184 millions d'habitants, respectivement 20 % et 32 % du continent.

En dehors de la Gambie, de la Guinée-Bissau, du Ghana, partiellement du Togo et du Nigeria, cette partie de l'Afrique demeure la chasse gardée de la France, les Anglais ayant décidé depuis longtemps de « boucler les valises et de partir ».

Du point de vue géologique, ce secteur, caractérisé par la présence prédominante du bouclier africain, d'âge précambrien, dispose de ressources minérales importantes (pétrole, fer, bauxite, phosphate, diamant, chromite, uranium, or et roches industrielles et ornementales).

Le birrimien, horizon géologique présent en Afrique de l'Ouest, est porteur d'un potentiel aurifère estimé à 1.000 tonnes, dont une grande partie au Ghana et en Guinée, lieux de départ des anciennes pistes caravanières transitant par Sijilmassa et Tiznit, avant d'aboutir en Europe du Sud.

L'insuffisance chronique d'infrastructures de base indispensables à toute activité d'exploration ou de développement minier, l'inadaptation et l'absence de lois minières, ont retardé ou perturbé la promotion de l'investissement.

Souvent, en dehors de quelques études géologiques superficielles, l'intervention des Etats ou des Gouvernements dans l'industrie extractive est modeste voire inexistante.

Seuls quelques gisements riches, convoités dès le départ par plusieurs firmes étrangères, ont été exploités et écrémés sans que les Etats aient à intervenir pour mettre fin "au massacre" de leurs ressources minières qui ne se régénèrent plus.

Partout, un vent de panique soufflait sur l'activité minière, et on enregistrait un déclin des opérations d'extraction et l'orientation des efforts vers d'autres secteurs plus attrayants (industrie et agro-industrie). Le manque de devises et les difficultés pour acquérir les pièces de rechange, avaient assombri la situation, créant un environnement peu propice à l'investissement étranger.

Certains pays, en partant de ce constat d'incertitude, ont adopté des politiques courageuses pour stimuler la recherche minière et créer les conditions favorables aux apports de capitaux étrangers stimulés, à travers un Fonds Spécial pour l'exploration, par une imposition modérée et l'ouverture de comptes en devises.

Le cas du Ghana du major Rawlings, fut cité comme un exemple de réussite dans la promotion et le développement miniers ; ainsi, l'ancienne "Gold Coast" connue pour ses fabuleux gisements d'or depuis les temps immémoriaux, a su, après une période de léthargie, remettre en production ses anciennes mines et en découvrir de nouvelles, effectuant un virage à 180°degrés pour revenir à l'économie de marché, à l'initiative privée, en faisant appel à l'extérieur « sans jeter la pierre aux anciennes puissances coloniales ».

## *En Algérie*

Deux missions furent effectuées en Algérie, tout d'abord dans le cadre de la Grande Commission bilatérale, et ensuite de la Commission spécifique Mines et Géologie de l'Union du Maghreb Arabe (UMA).

### *Première mission*

Cette mission, à laquelle notre Département fut représenté par les Directeurs de l'Energie et des Mines, s'était tenue dans le cadre de la Grande Commission bilatérale présidée par les Ministres des Affaires Etrangères des deux pays.

Avant de rejoindre Alger, une réunion préliminaire avait été tenue au Ministère des Affaires Etrangères, en présence de plusieurs Directeurs d'Administration centrale pour coordonner et harmoniser la position des différents Départements concernés par la coopération avec le pays voisin de l'Est.

Le 21 janvier 1990, à l'arrivée de nuit à Alger, sous une pluie fine, nous fûmes accueillis chaleureusement à l'aéroport Houari Boumediène par de nombreux officiels des ministères algériens, dont notre ami Guerrak, Directeur de la Géologie.

Nous étions logés à l'hôtel El Aurassi, immense bâtisse de 450 chambres, abritant toutes les grandes manifestations politiques et économiques du pays.

Nous avons dîné au snack bar enfumé, envahi par une clientèle bruyante, sous le regard d'un personnel de service apathique, frondeur et peu professionnel, au grand dam de quelques clients européens désarmés et angoissés par de tels comportements incompatibles avec l'activité touristique.

Le lendemain, la ville s'était réveillée dans les bruits du port et d'un trafic indescriptible où tout s'enchevêtrait et se mêlait dans le désordre.

Mais par dessus tout, Alger demeure une belle ville.

Le lever du soleil sur la baie est réellement sublime, et du haut d'El Aurassi dans le quartier des Tagarins, entre la Casbah et le Fort de l'Empereur, le panorama devant nous était merveilleux.

Alger la blanche, accrochée au flanc des collines, est certainement l'un des plus beaux sites de la Méditerranée.

A 10h, en convoi, nous avons rejoint le Ministère des Affaires Etrangères, bâtisse récente, toute de marbre et de verre, dominant les quartiers des facultés, du musée et de l'Hôtel Al Jazair (ex St Georges).

De pâles discours avaient marqué la séance d'ouverture, suivie de la première réunion plénière des experts dans un magnifique amphithéâtre, couleur vert olive, et de la mise en place de commissions spécifiques sur les problèmes économiques, consulaires et juridiques.

Très rapidement, côté Energie et Mines, nous avons quitté les lieux pour aller au Ministère des Mines travailler en sous-commission restreinte et élaborer un document sur l'énergie (pétrole, gaz, gazoduc) et la législation minière.

Notre réunion ne dura pas longtemps, car très rapidement nous nous étions mis d'accord sur les volets de notre coopération spécifique, les ayant déjà examinés à l'occasion de réunions précédentes entre les experts des deux pays.

Avant de quitter le Ministère, Khlil, Secrétaire Général, natif d'Oujda, nous reçut, longuement et amicalement, pour discuter des perspectives de coopération en matière de mines, géologie et énergie.

À l'hôtel, nous avons retrouvé beaucoup de nos collègues, affalés sur les sofas, dépités et apathiques.

« Vous êtes vraiment à part, vous les mineurs, les géologues et les énergéticiens », nous lança malicieusement un de nos concitoyens.

Effectivement, dès notre arrivée, nous avons été pris en charge, sans répit, par nos amis algériens du Ministère des Mines et de la SONATRACH.

Le deuxième soir, dans un restaurant prisé d'Ain Beniane, port de pêche près d'Alger, Guerrak nous convia à un dîner auquel avaient participé nos collègues du Ministère des Mines, Hasbellaoui et Ras Elkef, le Directeur Général de l'Entreprise de Recherche Minière, Slougui, et le Secrétaire Général de l'Office de la Géologie.

Tard, Guerrak nous avait reconduits, Bouhaoui et moi, à l'hôtel, par le front de mer et la partie basse de Bab El Oued.

Le lendemain, quittant le reste de la délégation assujettie à faire la navette avec le Ministère des Affaires Etrangères, nous avons visité le centre de recherches de Boumerdès à 40 km d'Alger,

A la périphérie de la ville, les anciennes belles terres gagnées par les colons européens sur des zones marécageuses étaient laissées en jachère.

L'Algérie socialiste et de la guerre de libération, avec son système d'autogestion instauré après la fuite des colons européens en 1962, avait enregistré un fiasco total dans le maintien et la pérennité d'une agriculture installée au top en Afrique du Nord du temps de l'occupation coloniale française.

En se vidant de sa substance terrienne, l'Algérie, autrefois grande productrice de blé, d'agrumes, de vin, s'était détournée de sa vocation naturelle, privilégiant les hydrocarbures dont les énormes profits et la rente avaient servi à monter et financer un programme industriel, gouffre de devises et repère de mauvaise gestion.

Tout le long de la route menant à Boumerdès, un effort louable de construction et de réaménagement des infrastructures dénotait le désir du régime du Président Benjedid de tourner la page écrite par Boumediène.

Le centre de Boumerdès, siège de l'Entreprise Nationale de Recherche Minière (EREM) est un vaste complexe construit sur le modèle soviétique, avec des bâtiments juxtaposés et d'immenses couloirs revêtus de marbre mal posé, servant de salles d'exposition aux vitrines étrangement vides.

Dans les laboratoires, les équipements désuets et obsolètes étaient suivis par des techniciens d'Europe de l'Est que l'on avait évité de nous présenter.

L'usine de traitement pilote polyvalente (coût avancé : 60 millions de dollars), ayant peu fonctionné, permettait d'étudier la valorisation des métaux de base, des métaux précieux, du fer, des phosphates et des substances utiles.

Nous avons longuement discuté de la nécessité de mettre en commun nos moyens et nos expertises de recherche et développement pour éviter de recourir à l'étranger plus onéreux et peu désireux d'accepter un transfert de know how.

La matinée s'était achevée par un déjeuner au restaurant "Le Gourbis" auquel fut convié Belhabri, ancien lauréat de l'Ecole Mohammedia d'Ingénieurs.



Ensuite, nous avons rejoint le Ministère des Affaires Etrangères en traversant une zone de cultures sous serres, lueur d'espoir pour l'agriculture algérienne renaissante et longtemps délaissée.

La reprise des travaux de la Grande Commission s'opéra dans le désordre et pour nous en soustraire, nous avons préféré remettre le procès verbal de nos réunions du groupe Energie et Mines au Chef de la Commission Economique qui l'avait jugé parfaitement au point pour être inséré dans le document final.

Le soir, la SONATRACH nous invita, Bouhaouli, Directeur de l'Energie et moi, au restaurant du Jardin des Plantes, enfoui dans la verdure, à l'ombre des dragonniers centenaires, et fréquenté par la jet set et les fils des nantis du régime.

Khilil, Bouhafs, Directeur général de SONATRACH et Guerrak nous accueillirent avec une chaleur et une amitié exceptionnelles.

Après le dîner très décontracté et convivial, nous sommes retournés à l'Hôtel El Aurassi par les hauteurs illuminées de Bouzeraâ.

Le contact téléphonique avec Rabat se révéla vain, preuve irréfutable du retard dans les liaisons inter maghrébines.

« Sans communications aériennes, terrestres, maritimes, on ne peut rapprocher les peuples », fit remarquer le lendemain un membre de la délégation marocaine.

Au quatrième jour, tôt le matin, une légère brume avait enveloppé Alger, et en rade du port, le nombre de bateaux en attente avait augmenté sensiblement.

« 130.000 tonnes de marchandises sont en souffrance au port, attendant le dédouanement ; certaines cargaisons remontent à 1985, le trafic au port d'Alger étant terrible et compliqué », nous signala sans gêne un technicien algérien.

La matinée fut consacrée à une visite de ville, en passant par Bal El Oued, théâtre des massacres perpétrés par l'OAS en 1961, constitué de vieilles bâtisses abritant les commerces de détail aux enseignes arabisées pour éliminer les vestiges de la colonisation, puis par la Casbah, en décrépitude malgré un effort de rénovation des autorités de la ville.

Près du front de mer, l'ancien palace Aletti, fleuron de l'hôtellerie coloniale, était redevenu un hôtel ordinaire dont la façade et l'entrée principale étaient méconnaissables et défraîchies.

En affrontant un trafic intense, nous avons atteint le Monument des Martyrs, œuvre d'une société canadienne, niché sur une butte dominant la rade d'Alger.

Les souterrains abritaient une exposition relatant les différentes péripéties de la guerre de libération et la résistance à l'occupation française depuis le débarquement de Sidi Frej en 1830 jusqu'à l'indépendance en 1962, en passant par l'épopée de la vallée de la Soummam, la ligne Morrice, le ratissage des mechtas, les barricades d'Alger et le putsch des généraux, Salan, Jouhaud, Challe et Zeller contre De Gaulle décidé à abandonner l'Algérie française.

En visitant ce lieu, on ne peut s'empêcher de remarquer l'occultation manifeste des sacrifices consentis par la Tunisie et le Maroc pour la Révolution algérienne.

Nous avons ensuite flâné dans un grand centre commercial attenant au monument, aux étalages quasiment vides, rappelant le Goum de Moscou, avant de rejoindre "EL Aurassi" pour déjeuner tranquillement au restaurant "La Pêcherie".

L'après-midi, nous nous sommes retrouvés tous en séance plénière présidée par les deux Ministres des Affaires Etrangères, Ghozali et Filali, arrivés ensemble de Tunis, après la clôture du sommet de l'UMA.

Après les discours de l'élégant Ghozali et de l'énigmatique Filali, les chefs des commissions d'experts avaient exposé et commenté les résultats des travaux.

« C'est un scandale que le volume des échanges entre nos deux pays représente à peine une fraction de journée des échanges globaux algériens ; il est urgent de porter cette proportion à deux semaines », s'écria le Ministre algérien, alors que Filali était resté muet.

Sur la base de ce triste constat, le problème est de faire évoluer les esprits et les convaincre de la nécessité d'un mouvement d'affaires et d'échanges économiques beaucoup plus large important et irréversible.

Dans l'euphorie des relations maroco-algériennes, et pour clôturer la journée, une grande réception fut organisée au centre "Al Mitaq", domaine réservé aux grandes occasions, sur les hauteurs d'Alger, en présence de plusieurs ministres algériens et des membres des délégations.

Durant toute la soirée, le général Belkheir, Directeur de Cabinet du Président Benjedid et Filali, calme et imperturbable, avaient longuement devisé en aparté.

Le lendemain, avec le Directeur Général de SONATRACH, Bouhafs, dans ses bureaux à Hydra dominant la baie d'Alger, nous avons discuté des potentialités en hydrocarbures de l'Algérie, de la politique de leur mise en valeur, du projet du gazoduc Maghreb-Europe.

Considéré par certains comme un théoricien pur et dur du FLN, Bouhafs nous avait donné une impression d'ouverture d'esprit et de dialogue réfléchi.

Rejoints par Khlil, nous avons visité ensemble l'emplacement du nouveau siège de SONATRACH où le gardien des lieux nous tança méchamment.

« Alors, comme ça, vous entrez, vous vous promenez, puis vous sortez, vous vous croyez dans une écurie ».

« C'est ton Directeur Général », s'empressa de faire remarquer Khlil au gardien qui, sans complexe, s'éloigna en grommelant.

« Il a bien fait son travail », dit calmement Bouhafs.

En début d'après-midi, un grand déjeuner fut organisé par l'Ambassadeur du Maroc, Benslimane, en sa résidence à l'architecture turque, prêtée par les autorités algériennes en attendant l'achèvement et l'inauguration de la résidence officielle à l'occasion de la prochaine Fête du Trône.

Les ministres algériens, les plus en vue du Gouvernement, étaient là parmi des dizaines d'invités se pressant autour des buffets bien garnis, dans une ambiance décontractée et même euphorique.

La clôture des travaux de la Grand Commission eut lieu en fin de journée aux Ministères des Affaires Etrangères, sans grand panache ni tapage médiatique.

Le soir, Guerrak et son épouse nous invitèrent, Bouhaouli et moi, dans un restaurant vietnamien, non loin du quartier des facultés sur lequel planait le souvenir des pieds noirs et des massacres perpétrés par les commandos de l'OAS.

Vendredi, 6<sup>e</sup> et dernier jour de notre mission, Alger était baigné de soleil et de lumière et la mer Méditerranée ressemblait un véritable étang d'huile.

Les membres de la délégation marocaine avaient commencé à quitter Alger, certains vers Paris et Francfort, d'autres attendant calmement l'après midi le vol régulier d'Air Algérie pour Casablanca.

Avant mon départ sur Paris, je fus invité par la famille Guerrak à déjeuner à Tipaza, petite ville en bordure de mer, connue pour ses ruines romaines et ses restaurants de fruits de mer.

Au retour, nous avons traversé la petite ville de Nador, récemment touchée par un tremblement de terre ayant fait plusieurs victimes et des centaines de sans abris.

« C'est une zone de failles liées à la tectonique du nord de l'Algérie, encore appelée à bouger », me signala Guerrak, sous sa casquette de géologue.

« C'est inadmissible qu'après des mois, les gens en soient réduits encore à braver le mauvais temps sous des abris sommaires », s'écria Madame Guerrak.

Avant l'aéroport, nous sommes passés par l'ex-Palestro, avec ses anciens domaines coloniaux d'agrumes et de vignobles, abandonnés ou arrachés.

Avant l'embarquement, Hasbellaoui du Ministère des Mines était venu me saluer, en espérant nous retrouver en Algérie dans moins d'un mois.

A bord du vol Air Algérie sur Paris, même en première classe, l'austérité fut de la partie et le service peu professionnel.

### *Deuxième mission*

Comme convenu, un mois après, une longue mission avait examiné durant une semaine les différents volets de la coopération en matière de mines et de géologie.

Cette mission comprenait le Directeur de la Géologie, Bensaïd, le Directeur général du BRPM, Lhatoute, le Président de l'Association des Industries Minières Marocaines, Skalli, le Directeur de la Planification de l'OCP, Omari, le Directeur de la Planification des mines de l'ONA, Mahzi, et moi-même comme président,

Nous sommes arrivés à Alger sous un climat printanier, le samedi 17 février 1990, après un vol rapide, mais en retard de plus d'une heure sur l'horaire prévu, en raison de la grève du zèle des contrôleurs aériens marocains.

Nous fûmes accueillis très chaleureusement à l'aéroport Houari Boumediene par l'ensemble des représentants du secteur minier algérien, avant d'être installés à l'Hôtel El Aurassi.

Après un déjeuner rapide en présence de Guerrak, nous avons rejoint le Ministère des Mines pour être reçus par le Ministre Boussenna.

« Nous devons réussir notre coopération ; les ministres sont là pour donner la bénédiction à ce que vous aurez décidé ; ne vous attardez pas trop sur les détails, examinez plutôt des points concrets, proposez des solutions réalistes, et allez de l'avant », nous dit le Ministre, mathématicien à l'aise dans son environnement.

Dans une ambiance amicale, bon augure pour la suite de la mission, nous avons mis au point le programme de notre séjour et analysé les volets de notre coopération abordés déjà trois semaines auparavant à Alger,

A notre demande, le programme établi nous permettait de visiter des centres industriels et des sites d'intérêt culturel et touristique.

Le soir, nous fûmes conviés à un dîner présidé par Khilil, Secrétaire Général du Ministère des Mines, donné en notre honneur par l'Entreprise des Non Ferreux (ENOF), en présence des responsables du Département et des directeurs des Entreprises Nationales.

Au deuxième jour, nous avons visité le centre de l'EREM de Boumerdès, où le Directeur Général, Slougui, nous avait expliqué les missions dévolues à son entreprise dans le cadre de la politique minière algérienne axée principalement sur l'infrastructure géologique et géophysique, la prospection minière et l'évaluation économique préliminaire des gisements.

Des échanges de points de vue nous avaient permis de circonscrire les domaines d'intérêt mutuel pour coller aux directives du Ministre Boussenna.

Un débat, en cours pour rentabiliser et commercialiser les interventions et les découvertes de l'EREM, fixera la limite de ses attributions, face à l'Office de la Géologie investi du dépôt légal de l'information géologique nationale.

### *En Algérie orientale*

Après un déjeuner au "Gourbis" à Ain Taya, nous avons rejoint par avion Tébessa, siège de l'entreprise FERPHOS, en compagnie de son PDG Benslimane.

Tébessa, longtemps grande base de l'armée française, était chargée de verrouiller et de contrôler l'est algérien, face à la frontière tunisienne traversée par les commandos de l'Armée de Libération Nationale.

Après la cérémonie d'accueil à l'aéroport, nous avons rejoint le siège de l'entreprise pour un échange de points de vue sur les activités d'exploitation et de valorisation du phosphate et du fer.

Dans une ambiance parfaitement sereine, Benslimane et ses collaborateurs avaient répondu, sans esquivé, à nos nombreuses questions.

Un grand dîner nous avait réunis en fin de soirée pour poursuivre nos échanges mais aussi pour approfondir davantage nos relations personnelles.

Le lendemain, après un petit déjeuner somptueux, nous avons été aux phosphates du Djebel Onk à 80km de Tébessa, dans une région de plateaux calcaires où les derniers orages avaient profondément raviné les rues et endommagé la route d'accès.

L'exploitation à ciel ouvert concernait une seule couche de phosphate de 30 à 35m, abattue sur toute la puissance par volées de 100.000 tonnes, les stériles étant acheminés vers une décharge située à 1 km par des camions Euclide de 50 tonnes.

L'usine de traitement, installée à proximité de la carrière, produisait du phosphate calciné à 74 % BPL et du phosphate dépoussiéré à 63-65 % BPL.

Le programme annuel d'extraction portait sur 3 Millions de tonnes pour produire 1,3 à 1,4 Millions de tonnes de produits marchands, dont 0,4 à 0,5 Million de tonnes transformées à l'unité ASMIDA à Annaba et consommées sous forme d'engrais simples, le reliquat, essentiellement du produit calciné, était exporté.

Nos hôtes avaient souhaité une aide de l'OCP pour trouver les solutions adéquates au plan de la caractérisation des panneaux d'exploitation et de l'amélioration des méthodes de valorisation du phosphate.

« Le premier train chargé de phosphate dans le sens Annaba-Djebel Onk est marocain », nous dit Benslimane pour rappeler à notre bon souvenir les contacts étroits avec l'OCP, malgré les contingences politiques.

Un projet d'acide phosphorique dans la région de Tébessa était à l'étude.

Après un grand déjeuner au foyer de la société, en présence de tous les cadres, nous avons regagné Tébessa pour y être reçus par le Wali, jeune cadre, dynamique et avenant, ravi du réchauffement des relations algéro-marocaines, bon connaisseur des problèmes économiques régionaux.

Ensuite, nous sommes partis à Ouenza en passant à proximité de la mine de Boukhedra, près de la frontière tunisienne.

Située à 90 km de Tébessa, Ouenza est une ancienne exploitation de fer remontant à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, située dans une zone de forêts de chênes verts.

Le gisement, exploité à ciel ouvert par gradins ascendants de 12 à 15m, produisait annuellement 3 millions de tonnes de minerai marchand à 50 % de fer, écoulé vers le complexe d'El Hajar par voie ferrée sur 350 km, datant de la colonisation française visant le développement industriel de l'Est algérien.

Les réserves étant imprécises, l'exploitation ne concernait que les zones d'accès facile ; l'ennoyage du gisement, sous un fort recouvrement, nécessiterait la mise au point d'une méthode d'abatage adaptée aux conditions du gisement.

Nous fûmes installés à la maison d'hôtes de la mine où l'on m'avait affecté la chambre occupée auparavant par De Gaulle et Boumediene, équipée d'un immense lit à la mesure du l'ex Président français.

La ville minière implantée en contrebas de la montagne ferrugineuse, est constituée d'anciens quartiers européens avec maisons en tuiles rouges, église, foyers, loin des quartiers "arabes" avec leurs masures et leurs gourbis.

Après la visite de la carrière, nous avons été aux ateliers et à la fonderie érigés en activités autonomes pour les soustraire de la gestion ordinaire bureaucratique, leur permettant ainsi de retrouver leur dynamisme et de motiver le personnel.

On nous avait signalé que des mineurs marocains, ayant travaillé dans les anciennes activités de production, s'étaient fondus avec la population autochtone.

Le stakhanovisme de façade avait été envoyé aux orties ; on ne parlait plus de records et la langue de bois avait disparu pour faire place au réalisme.

« Nous voulons transformer progressivement la mentalité paysanne pour entrer dans la vie industrielle », lança un des cadres algériens, oubliant que son pays a cruellement besoin de ses paysans et de son agriculture.

La soirée fut clôturée par un dîner d'apparat auquel avaient assisté tous les cadres d'Ouenza et le chef de la Daira, affable, volubile et satirique.

Une dernière séance de travail et de mise au point avec Benslimane et son staff, avait défini nos domaines de coopération en matière d'exploitation des gisements et fixé les échéances de nos futures rencontres.

Au quatrième jour, nous sommes partis en direction d'Annaba en traversant Souk-Ahras, haut lieu de la lutte de libération, et l'Oued Sibouze, avant d'arriver au complexe industriel d'El Hajar, conçu du temps "du plan de Constantine et du complexe de Bône" chers au Général De Gaulle.

Le complexe sidérurgique d'El Hajar occupait une superficie de 800 hectares et employait un effectif pléthorique de 18.000 personnes.

La théorie de "l'industrie industrialisante" des années soixante et soixante dix, prônée par Boumediene et relayé par Belaïd Abdeslam, était orientée vers l'élaboration

des produits plats alors que l'Algérie avait surtout besoin de fer à béton pour la construction de milliers de logements.

La capacité du complexe (plus 2 millions de tonnes) était utilisée à moins de 50 %, en raison des problèmes de pièces de recharge, de pénurie d'eau en période de sécheresse et de problèmes sociaux récurrents.

Après un investissement lourd de plusieurs centaines de millions de dollars, les besoins de l'Algérie étaient encore loin d'être satisfaits, d'où le recours forcené à l'importation et des sorties de devises importantes.

Un autre projet, basé sur la filière de réduction directe au gaz naturel, était en cours à Jijel en Basse Kabylie, où de grands travaux d'infrastructure étaient déjà réalisés ou lancés (plates formes d'usine, routes, port) pour cent millions de dollars.

Après la tournée des gigantesques installations et un déjeuner à la cantine du complexe, nous avons examiné les perspectives d'intégration maghrébine en matière de sidérurgie et noté les actions suivantes:

- La possibilité pour SONASID au Maroc de fournir l'Algérie en ronds à béton, en contrepartie de l'approvisionnement du Maroc en fers plats, voire en billettes, par le complexe d'El Hajar,

- L'envoi d'une mission du BRPM et de SEFERIF pour une visite détaillée des installations du complexe et de la mine d'Ouenza,

- La relance du dossier Gara Djebilet.

Nous avons noté que sur un chiffre d'affaires de 10 milliards de dinars, la société d'exploitation, SIDER, avait enregistré un déficit de 2 milliards de dinars.

Aux dires de nos hôtes, les autorités algériennes étaient conscientes de la gravité de la situation et s'étaient engagées résolument à réduire ce déficit en procédant à des réductions drastiques des charges de personnel et de gestion.

Concernant Gara Djebilet, après la visite d'une unité pilote d'essais de valorisation du minerai de fer, SIDER nous avait informés du programme de recherche depuis 1989 et des études techniques et économiques en cours.

Plusieurs procédés testés avaient montré la réductibilité par le gaz local ; le seuil de rentabilité serait atteint avec une production de 10 à 20 Millions de tonnes débloquées par voie ferrée vers l'Atlantique à travers le sud marocain.

La mise en valeur du gisement semblait être pour les Algériens, la seule voie pour rentabiliser le projet de Jijel.

Nous avons convenu de maintenir le contact en créant un comité mixte pour suivre l'évolution du dossier Gara Djebilet.

Après El Hajar, près d'un village de vacances, à partir des hauteurs de Siraïdi, nous avons admiré la Méditerranée et Annaba, ancien petit port turc avant l'occupation française, débouché naturel de l'hinterland agricole du secteur.

A l'aéroport d'Annaba, avant de repartir sur Alger, j'eus le plaisir de retrouver Hammaïdia, ancien Directeur Général de la SONAREM et participant aux missions à Gara Djebilet de 1971 et 1972.

## *Au Hoggar*

Le lendemain, au départ d'Alger, après un vol de 1h30 et une escale à In Salah, nous sommes arrivés à 11h à Tamanrasset, petite ville clairsemée, perdue parmi les buttes rocheuses et les pics d'aspect lunaire, rappelant par ses constructions en pisé et ses tamaris, Erfoud dans le Tafilalet.

La province métallogénique du Hoggar, massif volcanique du Sahara algérien, moins aride en raison de son altitude (2.918m), d'une superficie de 75.0000 km<sup>2</sup>, est l'une des plus riches du pays, avec ses gisements de quartz aurifère, terres rares (tantalum, niobium), marbre, wolfram et des indices de minerais radioactifs.

Après notre installation à l'Hôtel Ahagar, à l'architecture saharienne, couleur pisé, envahi par les touristes européens en quête d'exotisme, nous avons été aux installations de l'EREM, guidés par le chef de la Division Sud, Boukhalifa.

Les installations de l'EREM nous avaient paru disproportionnées par rapport aux actions menées dans le secteur.

Après un déjeuner à la popote de la base, nous avons été à l'Assekrem, massif montagneux abritant l'Ermitage du Père De Foucauld, d'accès difficile à travers les escarpements, dans un paysage lunaire aux falaises impressionnantes.

Le Hoggar est le territoire du silence et des Touareg convertis à l'Islam entre le VII<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup> siècle, représentant en Algérie environ 50.000 personnes, la plupart sédentaires dans de petits villages, au pied du plateau de l'Assekrem.

Les Touareg à Tamanrasset et à Djanet plus à l'est vers la frontière libyenne, sont représentés à l'Assemblée Nationale Populaire Algérienne par un député, fils de l'Amenokal, ancien chef targui défait par l'armée coloniale lors de la grande bataille de TIT, bourgade plus au nord.

Estimés à 3 millions, installés en Libye, au Niger, Tchad, Burkina Faso, Bénin et au Mali, les Touaregs refusent ce terme arabe utilisé par les Français, préférant les noms de Kel Tamacheq (groupe parlant le berbère Tamacheq), Kel Taguelmoust (groupe portant le chèche indigo) ou les noms des confédérations qu'ils constituent (Houggar, Jiggage, Ayer, Igar, Limden, Ikress et Tamezguida)

Sur notre chemin, nous avons rencontré une longue caravane de chameaux montés par des touristes français, conduite par des guides touaregs.

Au crépuscule, les montagnes avaient pris des formes étranges rappelant un film de science fiction, dans une planète inconnue de l'espace sidéral.

La lumière transforme au fil des heures les pitons volcaniques où l'esprit du curieux chemine le long de chemins invisibles.

Sur les contreforts, un immense bivouac abritait des groupes de "cyclistes" venus d'Europe donner l'assaut à l'Assekrem, sur les deux roues.

Arrivés sur les lieux avant le coucher du soleil, nous avons escaladé l'Assekrem à vive allure, à travers une piste en lacets, menant à l'Ermitage, petit bâtiment en pierres sèches surplombant un paysage grandiose fait de vallées encaissées, de pics élancés, de plateaux dénudés, avec à l'horizon, le HAT, le plus haut sommet du Hoggar, culminant à 3.200m.

Devant nous se déroule un paysage de démesure et de désordre, mais aussi une réelle extase de pierres, de terre calcinée et lunaire d'une beauté mystérieuse

Sous une brise glacée, nous avons devisé quelques instants avec le Père Edouard en charge de l'Ermitage et qui vivait là, dans un dénuement profond et austère, depuis plus de quinze ans.

Ensuite, nous avons visité la petite chapelle et la bibliothèque laissée par le prêtre missionnaire Charles de Foucauld venu étudier au début du 20<sup>e</sup> siècle la langue des Touareg, le tifinagh.

Quelques manuscrits dans cette langue étaient à la disposition des visiteurs.

Nous étions redescendus à vive allure dans la semi obscurité, heureux d'avoir été si haut, à 2.800m.

Au retour vers Tamanrasset, nous avons croisé des fennecs, renards du Hoggar, peu effarouchés par les feux des véhicules Toyota.

Le soir, à l'Hôtel Ahagar, un dîner fut organisé en notre honneur, auquel avait assisté exceptionnellement un Haj Targui, conseiller de l'EREM, emmitouflé dans ses larges habits, avec qui j'avais longtemps discuté sur l'histoire des Touaregs, leurs relations avec les autres tribus ; je fus étonné de leur grande admiration pour notre pays et son Roi.

« Je pénètre dans cet hôtel pour la première fois, mais comme vous êtes parmi nous, j'avais accepté, exceptionnellement pour vous honorer, de déroger à la règle et de venir vous saluer et dîner avec vous », me dit le Haj Targui.

Le représentant du personnel de l'EREM, me signala que les populations d'In Salah, parmi lesquelles des familles de chorfas Idrissides et Alaouites d'origine marocaine, avaient des liens d'allégeance avec les Sultans du Maroc.

A Tamanrasset, suite à la longue sécheresse au Sahel, des courants migratoires vers le Nord avaient entraîné une augmentation de la population dans des proportions insupportables pour les autorités algériennes contraintes de refouler des Nigériens et des Maliens vers leurs pays d'origine, occasionnant des escarmouches sanglantes entre forces armées des pays voisins.

Il n'était pas étonnant dès lors, que le Polisario fit des recrues parmi ces desperados, en quête de travail et fuyant la famine.

Tamanrasset, porte de l'Algérie vers l'Afrique noire, abrite régulièrement une foire avec afflux de commerçants en provenance d'Arlit (Niger) et Gao (Mali), attirés par le négoce sur les denrées alimentaires (dattes, thé, café, sucre, farine) et les équipements de forage et de pompage d'eau.

Le lendemain, tôt, nous sommes partis à bord de quatre véhicules Toyota, visiter les indices d'or du Hoggar, conduits par des chauffeurs guides rompus aux longs déplacements en régions désertiques.

Ce fut une randonnée fantastique et le clou de notre mission en Algérie.

Au village de Silet (lieu de sépulture d'Antinea d'après la légende), petite oasis semblable à celles du sud marocain, avec ses palmiers, ses grenadiers et ses parterres de luzerne, et terminus de la ligne en 22 kilovolts, nous avons quitté la route goudronnée vers In Salah, pour nous engager dans les véritables pistes sahariennes interminables, aux tracés mouvants, balayés par les vents.

Notre première halte eut lieu au gisement de marbre blanc de Djebel Labiod, difficile à valoriser car se situant à des milliers de kilomètres des centres de consommation, plus au nord.

Ensuite, avait commencé la véritable épopée du désert, et pour nous protéger du sable, nous avons tous revêtu "le chèche" noir enroulé en turban.

Devant nous, se déroulait la hamada bordée au sud et au nord par les cordons montagneux sombres du Hoggar, dans un environnement où sans cesse l'horizon reculait, avec la plénitude du vide.



La piste longue et chaotique traversait des regs sans fin.

« On ne fait que traverser le désert, à moins que se ne soit lui qui vous traverse », disait quelqu'un.

Les Toyota avaient mené des raids motorisés à travers cet environnement austère et monotone, à des vitesses frôlant 140 km/heure, nous donnant l'impression d'assister à une chevauchée fantastique et de participer à un ballet où les chauffeurs s'amusaient, en se doublant ou en évoluant en tandem.

Des pneus et des bidons balisaient les pistes principales, et sur l'une d'elles menant au Mali, était en cours une opération de mise en place de balises solaires.

Conçues pour emmagasiner l'énergie solaire de jour, ces balises la restituent la nuit en éclairage observable à 10 km à la ronde, permettant d'orienter les déplacements et de sauver la vie aux aventuriers mauvais connaisseurs des longues et interminables routes sahariennes.

« Nous sommes sur les traces du rallye Paris Dakar », fit remarquer quelqu'un ; en fait, le rallye était passé au sud, en direction du Niger.

Vers 11h30, un vent de sable se leva, nous obligeant à marquer une pause et subir les éléments de la nature, alors que deux Toyota du convoi avaient disparu dans la tourmente.

« Il n'y a pas de quoi s'affoler, dans quelques minutes, ça va passer ; quant aux Toyota, il ne faut pas se soucier pour elles non plus, nous les retrouverons au point de ralliement », nous signala notre chauffeur, calme et imperturbable sous son "chèche" vert qui lui barrait complètement le visage.

La tempête s'arrêta, suivie d'un calme étrange ; sous un ciel éclairci, les Toyota reprirent leur raid à travers l'immense hamada, les chauffeurs, fins connaisseurs, s'étant vite repérés à travers les étendues de pierraille et de sable fin.

« Nous sommes sur du quaternaire ancien constitué de marnes sur lesquelles repose du sable d'origine éolienne », dit Bensaïd, fin géologue.

« Apprécier et comprendre la vie dans le désert est difficile pour ceux qui se vautrent dans les délices de la vie citadine », s'écria Mahzi, mon compagnon de véhicule, tout exalté de participer à une expédition unique en son genre.

A 12h30, nous avons atteint le point de ralliement, un vieux fort en ruines construit en 1936 par les méharistes de l'armée française, où une équipe de l'EREM nous avait devancés pour apprêter le déjeuner.

Cette bâtisse insolite dans l'immensité désertique, à proximité de quelques acacias rabougris, nous avait servi de campement pour le déjeuner à base de sandwiches desséchés, accompagnés de grains de sable et arrosés de thé bien corsé.

Neuf heures après notre sortie matinale, nous sommes arrivés au camp du premier chantier de recherche, Tassekret, constitué de tentes battues par les vents, où une équipe de jeunes cadres algériens, appuyée par du personnel subalterne, travaillait sur des affleurements minéralisés, par tranchées et sondages carottés.

Sous la tente, le chef de mission nous avait entretenus du programme de travaux et des résultats préliminaires obtenus.

Au Hoggar, les gisements d'or, dans les filons de quartz de 0 à 5m de puissance, 300 à 1.000m d'extension, aux réserves estimées à 300 tonnes, sont localisés dans un couloir

faillé orienté Nord-Sud de 100 km, se poursuivant au Mali connu pour ses grandes mines d'or datant du Moyen Age.

En 1972, plusieurs filons où l'or se présente sous forme de pépites millimétriques, associé à la galène et à la pyrite, furent identifiés en surface par une mission soviétique de recherche d'uranium dans le grand désert du Tanezrouft connu pour ses nombreux troupeaux d'ânes sauvages.

Après une visite des tranchées, nous avons pris la direction d'Amesmessa, à travers un relief légèrement mouvementé et raviné, obligeant les chauffeurs cascadeurs à ralentir avant d'arriver à destination au coucher du soleil.

On se croirait à Oumjérane (ancien chantier BRPM dans le Tafilalet), avec ses maisons en pisé disposées autour d'une petite place centrale dominée par le mât de la radio et bruisant des échappements des groupes électrogènes.

Sans attendre, nous avons entrepris une tournée du chantier des travaux miniers, guidés par un jeune cadre dynamique et décidé.

Les travaux consistaient en des puits et galeries exécutés après une campagne de sondages carottés ayant délimité et reconnu les extensions et les enracinements, selon la méthode soviétique du "rouleau compresseur".

Vingt cinq filons furent reconnus jusqu'à une profondeur de 80m, et le filon principal tracé sur 1.200m ; les réserves étaient estimées à plus de 30 tonnes d'or, sur la base d'un minerai titrant en moyenne 19 g d'or par tonne.

Après le dîner à la popote du chantier, clôturé par la cérémonie du délicieux thé targui, nous avons poursuivi nos discussions, avant de prendre possession de nos chambres, et comme à l'armée, après avoir déballé le packaging individuel.

Tôt le matin, le jeune cadre algérien était là pour nous saluer en présence d'un vieux géologue russe de la lointaine Vladivostok, heureux de se retrouver dans ce monde du silence, différent du sien, à plus de 20.000 km.

A Tirek, ancien chantier de recherche arrêté en 1986, avec des réserves certaines évaluées à plus de 20 tonnes d'or, le sable avait déjà envahi le secteur, les ferrailles avaient noirci sous les coups de boutoirs du vent et du soleil.

Seuls les fennecs venaient rôder dans les parages, comme attirés par le métal jaune enfoui sous terre.

En repassant au camp de Tassekret, on nous avait signalé la disparition dans le désert de l'équipe ayant apprêté la veille le déjeuner au point de ralliement.

« Il n'y a pas à s'inquiéter, ils sont équipés pour survivre au moins quarante huit heures ; rares sont les cas de grande détresse ; souvent il nous arrive même de dépanner l'armée », nous lança calmement Gacem, géologue, connaisseur des grands espaces sahariens pour y avoir longtemps exercé.

Nous sommes repartis par la piste empruntée par le véhicule en perdition, et par moments, les chauffeurs s'arrêtaient pour scruter les traces sur la hamada.

Au sommet d'une butte, nous avons rencontré un camion de liaison de l'EREM, et un Anglais revenant d'un périple au Mali et en Mauritanie à bord de sa Toyota.

« Nous étions deux avec mon compagnon sur sa moto Honda ; en Mauritanie, il a été victime d'un grave accident et il a fallu l'évacuer d'urgence en Angleterre ; alors j'ai fait demi tour, après avoir récupéré la moto en pièces détachées », nous dit l'Anglais qui se

dirigeait vers Tamanrasset par la piste balisée, aidé seulement des cartes et de la boussole.

Nous l'avons observé poursuivre sa route sous un panache de poussière.

Au détour d'un ravin, sous un acacia, à proximité d'un Hassi ensablé, nous avons marqué une pause, tout près lit d'un oued, véritable cimetière de gazelles anéanties par la terrible sécheresse de ces dernières années.

« Après une ondée et les orages, le désert fleurit comme par enchantement, les fleurs s'épanouissent si vite qu'elles donnent l'impression de vivre intensément la période éphémère allouée par la nature intraitable », s'écria un habitué des grands espaces, comme pour faire oublier les affres de la sécheresse meurtrière.

Vers 11h, sous les effets du soleil, le Hoggar s'était transformé en royaume des mirages, nous faisant admirer de belles forêts, des lacs, des rivages marins, des bateaux amarrés aux quais, qui ne n'étaient en fait que les montagnes et les dunes du Hoggar flottant dans l'atmosphère éthérée et desséchée.

Les vieux pneus et les bidons de balisage des pistes prenaient des allures gigantesques, observables de loin, s'estompant petit à petit pour reprendre leurs dimensions réelles.

Les Toyota avaient repris leur ballet fantastique à travers les grands espaces interminables, et vers 13 h, nous sommes parvenus au 2ème point de ralliement.

Les chauffeurs s'afférèrent pour couper les branchages secs, allumer le feu, griller les steaks et préparer le thé, alors que nous autres, échangeons nos impressions, à l'ombre d'un acacia géant.

Repus, nous avons poursuivi notre chevauchée comme à la parade, les Toyota se relayant et les chauffeurs rivalisant de vitesse, au risque de se télescoper, pour traverser les grandes dépressions de pierraille et de sable.

Nous avons traversé des défilés insolites, des oueds ensablés, longé les massifs granitiques tabulaires, n'entrevoiant pas la fin de la piste, mais ravis de naviguer dans un monde étrange, sans âme qui vive sur 500 kilomètres, avant de retrouver en fin d'après midi, la route asphaltée en direction du nord, vers In Salah.

A Aïn Amguel, petite oasis verdoyante, nous fûmes arrêtés par un barrage de gendarmerie, et courtoisement invités à poursuivre notre route vers In Ecker, après l'annonce de l'objet de notre mission.

In Ecker fut le théâtre, au début des années soixante, de quatre explosions atomiques souterraines françaises dans le massif cristallin, visible à l'horizon.

L'ancienne base militaire française (devenue base logistique de l'EREM au Hoggar) comprenait plusieurs baraquements à usage d'ateliers, des magasins et d'immenses parcs à véhicules tout terrain rouillant au soleil.

« Les essais ont été réalisés dans des puits profonds creusés à partir d'une galerie à flanc de coteau. La montagne que vous observez là-bas, est intérieurement vitrifiée sous les effets des explosions. Après les essais, les Français avaient acheminé sur place plusieurs types d'animaux pour tester leurs réactions à une éventuelle présence de radioactivité, mais rien d'anormal ne fut décelé », nous signala un technicien algérien présent sur les lieux avec les militaires français, tout fier et excité de nous raconter les péripéties des essais, stoppés en 1965 semble-t-il, après la prise du pouvoir par Boumediene.

En fait, d'après certaines informations, les essais s'étaient poursuivis jusqu'au déplacement des équipes françaises dans le secteur du Pacifique à Mururoa en 1966, et que le tir souterrain du 1<sup>er</sup> mai 1962, baptisé Béryl, s'était déroulé en présence de Pierre Messmer, Ministre français des Armées, et avait viré au loupé.

Le massif montagneux, sensé contenir la radioactivité s'était éventré, entraînant une débâcle des officiers car des travailleurs autochtones étaient oubliés près du site de l'essai et exposés aux radiations.

Après un tour des lieux et une sympathique réception au foyer de la base, nous avons quitté In Ecker au coucher du soleil pour rentrer à Tamanrasset à 170 km.

A l'Hôtel Ahagar, il y avait affluence de touristes français et allemands, de retour de leurs tournées dans le massif du Hoggar.

Le soir, le chef targui, pour marquer sa considération particulière pour la délégation marocaine, nous convia à un grand dîner durant lequel il avait réitéré son attachement et son respect pour le Maroc et son Roi.

### *A Hassi Rmel*

Le lendemain, après un décollage tardif de l'avion spécialement affrété par la SONATRACH, nous avons survolé le Hoggar, paysage lunaire, avant d'atterrir à Hassi Rmel en fin de journée, avec cinq heures de retard sur le programme prévu.

L'équipage alla à Ghardaïa pour faire le plein de kérosène pendant que nous visitons les installations au pas de course, sous la conduite de techniciens algériens.

Le champ gazier de Hassi Rmel a été découvert en novembre 1956, cinq mois après celle du grand champ pétrolier de Hassi Messaoud à l'Est de Ghardaïa.

Les réserves prouvées sont supérieures à 3.000 milliards de mètres cubes, avec d'autres possibilités vers le sud où les structures favorables continuent.

Le coût de l'investissement estimé globalement à 5 Milliards de dollars, a été financé sur fonds propres algériens, et les installations, réparties en plusieurs complexes, fournies par les Américains et les Japonais.

Les puits de production atteignent des profondeurs de 2.200m.

La production de gaz accompagné de condensât et de GPL, a été de 85 milliards de m<sup>3</sup> en 1989, dont 45% réinjectés pour maintenir la pression dans les puits.

Le complexe gazier employait plus de 3.000 personnes dont 200 ingénieurs et techniciens, tous algériens.

La SONATRACH, dès sa création, a assuré la relève des sociétés pétrolières étrangères, mis en valeur et développé les gisements d'hydrocarbures, en partant de ceux existants, en activant la recherche, la production, le transport, le traitement, la liquéfaction du gaz et la commercialisation des produits.

La SONATRACH a fait de l'Algérie le premier exportateur de gaz au sein de l'OPEP et le cinquième exportateur mondial avec 10% du marché.

Nous avons discuté avec nos hôtes du projet de gazoduc Maghreb-Europe via l'Espagne et des perspectives de coopération bilatérale en matière de gaz ; dans la salle des maquettes de Hassi Rmel, le gazoduc Maghreb-Espagne, figurait en bonne place parmi les futurs débouchés du gaz algérien, le projet étant considéré de nature à raffermir le rapprochement entre nos deux pays.

« Revenez vite pour aller à Hassi Messaoud où les réalisations et les installations pétrolières sont plus impressionnantes », nous dit le responsable des relations publiques de Hassi Rmel, avant notre envol à la tombée de la nuit.

Notre passage à Hassi Rmel avait coïncidé avec l'anniversaire de la nationalisation des hydrocarbures en Algérie le 24 février 1971, et une grande manifestation, présidée par le Premier Ministre, se déroulait à Hassi Messaoud pour commémorer ce grand événement national.

Le survol de la zone de Hassi Rmel est impressionnant, les torches visibles sur les hauteurs, indiquent au profane qu'à plusieurs milliers de mètres de profondeur, gît l'un des plus grands champs gaziers du monde.

Le village, survolé à basse altitude, a été créé de toutes pièces avec ses quartiers industriels, ses zones d'habitation gagnées sur un environnement maussade jusqu'à la célèbre cité de Ghardaïa, capitale du Mزاب.

### *De retour à Alger*

Rendus à Alger après une heure de vol, nous fûmes accueillis par nos amis du Ministère et des entreprises nationales, heureux comme nous de constater que notre périple au Hoggar s'était déroulé dans de merveilleuses conditions.

« Vous êtes maintenant baptisés après la randonnée au Hoggar », nous lança malicieusement Guerrak.

Malgré l'heure tardive, un grand dîner à "Dar Diaf" sur les hauteurs d'Alger, donné en notre honneur par l'Entreprise de Développement Minier, présidé par Khilil, nous avait regroupés avec tous les responsables du secteur des mines algérien.

A cette occasion, pour éviter de rester dans le domaine des intentions et des vœux pieux, nous avons fixé les échéances précises de nos futures rencontres.

Au dernier jour, Guerrak était venu nous guider dans la visite d'Alger, en passant d'abord à la forteresse turque datant du 16<sup>e</sup> siècle en réhabilitation et qui fut le refuge du bey durant les bombardements d'Alger par les puissances européennes, en repréailles aux actions des corsaires en Méditerranée.

Ensuite, nous avons traversé Bal El Oued, avant d'aboutir à la Cathédrale de Notre Dame d'Afrique où un évêque nous avait expliqué l'historique de sa fondation.

Au dessus de l'autel des prières est inscrite la phrase suivante « Notre Dame, priez pour nous et pour les Musulmans ».

A travers la pénétration du christianisme en Afrique du Nord, on visait l'évangélisation subtile en Grande Kabylie, la dénaturation et la négation de l'âme algérienne musulmane influencée par la pensée du saint Benbadis.

En contrebas de la cathédrale, est situé le cimetière de Bologhine, lieu de sépulture unique au monde, où sont enterrés en un même lieu des Juifs, des Chrétiens et des Musulmans.

Quelques tombes juives ont été défoncées et les cendres emportées de l'autre côté de la Méditerranée après l'exode brutal de 1962 provoqué par l'OAS.

Enfin, ce fut le tour de la grande mosquée d'Alger transformée en cathédrale après le débarquement français en 1830, puis redevenue mosquée en 1962.

A l'entrée, un poème, gravé sur plaque de marbre, relate les visées du christianisme en Algérie sous les règnes de Louis Philippe et Napoléon III.

Phénomène rarissime en Algérie, nous avons rencontré à l'intérieur de la mosquée un mendiant confondu en louanges après avoir reçu quelques pièces.

La poursuite de la visite de la ville fut écourtée pour rejoindre le Ministère des Mines pour un dernier examen du procès verbal de nos entretiens.

Nous l'avons rapidement adopté, attestant ainsi que nos contacts ont été francs amicaux et sincères, et montrant notre volonté commune de coopérer dans les domaines des recherches géologiques et minières, du développement minier et de l'exploitation des mines, à travers les opérations suivantes:

- finaliser et mettre en application le protocole d'accord entre l'Office National de la Géologie (ONIG) et la Direction d la Géologie,

- organiser des réunions d'experts pour recenser les thèmes d'intérêt commun, en matière de cartographie géologique, de géochimie et de géophysique,

- multiplier et diversifier les contacts bilatéraux entre les opérateurs miniers pour échanger et enrichir leurs expériences, relativement à la recherche et à la mise en valeur des gisements de soufre, de pyrite, de plomb zinc et de métaux précieux,

- mettre en commun les expériences et les moyens pour l'exécution des travaux et marchés dans les pays tiers tels que : forages, travaux miniers, expertise en matière d'études de faisabilité et de démarrage de projets miniers,

- tout particulièrement, l'EREM et le BRPM avaient convenu de signer un protocole d'accord en matière d'exploitation minière, de travaux de laboratoire et de développement des gisements de substances minérales.

Dans ce cadre le BRPM avait remis à l'EREM un projet de protocole d'accord, les responsables de l'EREM s'étant engagés à l'examiner avec diligence.

- échanger les expériences relatives aux méthodes d'exploitation mises en œuvre dans les mines de métaux de base et de métaux précieux (cas spécifiques de Touissit et d'Imiter au Maroc et d'El Abed en Algérie),

- développer et renforcer les contacts déjà existants entre les mines d'El Abed et de Touissit notamment par une visite très prochaine de techniciens d'El Abed à Touissit pour assister à la récupération des piliers à Oued Mekta,

- visite prochaine de techniciens de Touissit à El Abed pour assister à la récupération des piliers et apporter leurs conseils et leurs avis,

- assistance mutuelle entre les mines de Touissit et El Abed en matière d'enrichissement des minerais schlammeux, d'entretien et de maintenance du matériel et de sécurité dans les travaux d'exploitation,

- procéder à des échanges d'informations en matière de recherche et de mise en valeur des gisements d'or,

- faire appel au besoin à l'expertise et aux services des entreprises minières marocaines pour la réalisation en Algérie d'ouvrages miniers d'infrastructures (puits, galeries) et ce, dans le cadre d'un groupe d'intervention mixte,

- coopérer dans le domaine de la recherche appliquée aux phosphates, en matière de caractérisation des gisements, de traitement et d'enrichissement,

- coopérer dans le domaine de l'informatique de gestion et de l'informatique minière, par échange notamment d'informations en matière de logiciels appliqués à l'exploitation minière, particulièrement pour le minerai de fer,

- créer un groupe de réflexion sur le dossier Gara Djebilet, à la lumière des conclusions des essais de valorisation réalisés par SIDER au complexe d'El Hajar.

Dans le cadre plus général, et en vue de développer et de diversifier davantage les contacts et les échanges entre les deux parties, il a été retenu :

- d'œuvrer à la création d'une Fédération Maghrébine des Industries Minières,
- d'organiser en mai 1990 des journées de réflexion à Touissit et El Abed pour approfondir la connaissance de la géologie du pays des Horsts,
- d'organiser une réunion d'experts en juin 1990, pour identifier les thèmes intéressant les deux parties dans le domaine de l'enrichissement des minerais,
- d'organiser en commun des journées minières et géologiques au Maroc en 1991 et en Algérie en 1992, et faire participer des experts algériens au séminaire " Mine Pôle de Développement Régional ",
- d'envoyer des étudiants et des stagiaires dans les écoles et centres de formation professionnelle des deux pays,
- de procéder à des échanges en matière de colonies de vacances entre les secteurs miniers des deux pays, dès l'été 1990.

Après une dernière entrevue avec le Secrétaire Général Khilil, nous avons été reçus chaleureusement par l'Ambassadeur du Maroc, Benslimane.

« Je vous félicite, vous avez été partout pour mieux apprécier les possibilités de ce pays avec lequel nous devons coopérer », nous dit-il, avec ses manières volubiles.

Pour clôturer notre mission, l'EREM organisa un déjeuner dans un restaurant de l'ex Port de l'Eau, auquel Chiali et Belhabri, nos amis de l'Ecole Mohammedia, furent conviés, marque de considération pour Lhatoute et moi même.

A l'aéroport, avec Hasbellaoui, nous avons signé le procès verbal sanctionnant nos entretiens, alors que le frère du Président Chadli embarquait pour l'étranger.

Nous nous sommes engagés à rester fidèles à l'esprit de ce procès verbal, et à tout faire pour dynamiser la coopération minière entre nos deux pays.

\* \* \*

Que peut-on dire des deux missions rapprochées en Algérie et à travers elles, quel sera l'avenir de notre coopération en matière de mines et de géologie ?

L'interrogation était certes légitime, tant il est vrai que le processus d'édification du Maghreb semblait piétiner dans les déclarations d'intention, face à des réalités économiques révélant un visage décourageant.

La volonté d'intégration économique exprimée dans le discours politique, tardait à se concrétiser et les échanges inter maghrébins stagnaient à un faible niveau, à peine 6% du total échanges extérieurs.

Dans le domaine minier, la confiance en la coopération bilatérale, mutuellement avantageuse, ne nous avait jamais quittés, ayant toujours à l'esprit que chaque effort bilatéral est une pierre de plus dans l'édifice maghrébin.

Au cours de nos discussions et de nos apartés, nous avons senti chez nos amis algériens du secteur minier, une réelle volonté d'aller de l'avant, de faire table rase du passé brumeux, sachant pertinemment que le Maroc peut leur apporter une aide, une expertise et un concours précieux.

Ce fut dans cette mouvance que le groupe de travail "Mines et Géologie" avait élaboré son procès verbal, avec un souci de clarté et de réalisme.

L'avenir devrait nous dire si les bonnes intentions des deux côtés seront suivies d'effet, le Maghreb n'ayant pas besoin de louvoiements répétitifs et assassins.

En dehors de notre domaine spécifique que peut-on signaler d'autre qui vaille la peine d'être retenu ?

Chez notre voisin de l'Est, un "mouvement brownien" était entré en action, donnant l'impression au visiteur peu averti que la démocratie enfantait nécessairement l'anarchie et la contestation sociale tous azimuts.

Il y avait un fond commun à la plupart des mouvements agitant la société algérienne, qui reposait sur une dégradation du pouvoir d'achat non plus seulement des bas revenus, mais aussi des revenus au dessus de la moyenne, par le fait de la spéculation effrénée sur tous les produits de base essentiels.

Les fondements du redressement du pays sont la stabilité sociale et le travail sérieux et non la débandade et l'irresponsabilité.

Au rayon des libertés économiques et sociales, un processus, quoique timide, était engagé pour sortir des arcanes du système socialiste pur et dur.

L'Etat avait compris qu'il fallait lever les obstacles par l'introduction de la liberté du commerce et de l'industrie, en cessant d'être le propriétaire unique des entreprises publiques en créant des fonds des participations, prélude à une privatisation véritable.

Dans le domaine politique, la création des associations à caractère politique, avait constitué la mise à mort du monopartisme, le FLN, tout en étant encore relativement puissant, n'était plus omniprésent et ombrageux.

Dans les villes algériennes, la jeunesse est comme partout ailleurs, à la recherche d'un monde meilleur, d'un enseignement plus moderne, d'un environnement de liberté, avec son besoin d'espoir et de rêves.

Plusieurs mosquées avaient été construites, certaines églises reconconditionnées pour répondre légitimement aux besoins de spiritualité des Algériens que la France avait longtemps voulu détacher et couper du monde arabo-musulman.

« L'enseignement de la langue arabe à l'école était interdit du temps de la colonisation, et toute velléité était sévèrement réprimée », nous a-t-on souvent répété au cours de notre séjour.

L'Algérie est un grand pays disposant de potentialités en hydrocarbures (gaz et pétrole) et de possibilités agricoles indéniables, possédant des infrastructures routières portuaires, aéroportuaires et énergétiques développées.

Sa population jeune et relativement nombreuse, est ouverte et accessible aux courants modernistes.

Les bases indispensables à un décollage économique existaient, il suffisait de les exploiter et les canaliser pour les rendre plus efficaces.

\*\*\*\*

Deux semaines après notre retour, une délégation conduite par le Ministre Boussenna accompagné des responsables des secteurs Mines et Energie, était venue à Rabat pour des entretiens officiels au Ministère, avant de se rendre au centre phosphatier de Jorf Lasfar, au siège de l'OCP à Casablanca, au CERPHOS, au dispatching de l'ONE aux Roches Noires, au Centre des œuvres sociales du secteur pétrolier et à la SNPP pour la signature du procès verbal sanctionnant la visite.



Quelques jours après, des délégués du FERPHOS et de l'ENOF avaient assisté au séminaire "Mine, Pôle de Développement Régional".

Le Séminaire, comme annoncé auparavant, avait analysé le rôle de la mine dans le développement régional par la création d'infrastructures de base indispensables à tout décollage économique (voies d'évacuation, énergie, eau, citées), la distribution d'une masse salariale non négligeable et l'entraînement induit des autres secteurs.

Des recommandations très pertinentes furent adoptées pour promouvoir l'activité minière, rapprocher cette dernière du secteur de la recherche fondamentale au niveau des Universités, des Grandes Ecoles et des Instituts, et mobiliser des moyens en science informatique.

Par ailleurs, conformément à nos accords du mois de février à Alger, les journées maroco-algériennes furent tenues à Touissit, El Abed et Tlemcen.

L'organisation et le programme des journées marocaines furent remarquables, et nos partenaires algériens éblouis par la qualité de l'accueil du Gouverneur Boufous et des autorités à Oujda et par les réalisations techniques et la maîtrise de la gestion au centre de Touissit.

Nous avons exceptionnellement traversé la frontière au poste de Boubeker pour rejoindre la mine de zinc d'El Abed dans une situation de délabrement avancé, presque à l'abandon, aussi bien à l'usine de traitement livrée aux pigeons, qu'au fond transformé en véritable dépotoir.

La mine d'El Abed, connue du temps de l'Algérienne du Zinc (Alzi) contrastait avec l'exploitation moderne de Touissit, car l'Algérie, en pleine ébullition sociale, accordait peu d'intérêt au développement minier.

De l'autre côté de la frontière, le fiasco technique fut total, nuancé par la chaleur de l'accueil du Wali et des autorités locales de Tlemcen.

\*\*\*

Plus tard, nous avons reçu une délégation de responsables algériens du secteur minier, dans le cadre de la coopération bilatérale définie par la Grande Commission entre nos deux pays.

Après un séjour de travail à Rabat, la délégation s'était rendue aux exploitations minières et aux industries chimiques de l'OCP à Benguérir et Jorf Lasfar, au gisement polymétallique, en développement de Hajar, et avait rencontré les responsables de la profession minière à Casablanca.

Les entretiens furent clôturés par la signature d'un document mettant l'accent sur le développement des échanges dans les domaines de la géologie, de l'exploitation, de la valorisation minière et de la formation professionnelle, en espérant que les décisions prises ne fussent encore de simples intentions.

## Le deuxième voyage en Chine

### *Avant le voyage*

Fin mars 1990, à Lisbonne, en compagnie des Directeurs de l'Energie et de la SNPP, Bouhaouli et Esseddiqui, nous avons examiné avec l'Ambassadeur du Maroc, Benbouchta, et les autorités portugaises nos relations bilatérales au plan du gaz et des pyrites de la ceinture ibérique.

Le Maroc souhaitait intéresser le Portugal au Gazoduc Maghreb-Europe, approfondir l'étude de ses retombées sur la politique énergétique des deux pays, et connaître la position des autorités lusitaniennes quant à la construction d'une unité valorisant les phosphates marocains en faisant appel à l'acide sulfurique produit à partir des gisements de pyrites portugais.

De bonnes dispositions existaient des deux côtés, mais la concrétisation de projets tardait à venir, malgré la mobilisation constante de l'Ambassadeur Benbouchta, pressé d'aboutir à quelque chose de concret en matière de coopération avec le Portugal.

Fin mai 1990, à Nice, j'avais participé avec Skalli, Président de CM Touissit et Lakhssassi, Directeur Général de la Fonderie Plomb Zellidja (FPZ), à un forum unique pour les échanges internationaux sur les aspects de production et les applications du plomb et de ses composés.

Nous avons constaté une grande participation anglophone et l'émergence d'une prise de conscience d'un avenir radieux pour le plomb en raison du développement important du secteur de l'automobile à travers le monde.

Certains orateurs s'étaient même étonnés du faible niveau des cours du plomb, bon espoir et indice positif pour les exploitations au Maroc.

Le séjour à Nice fut agrémenté par une croisière en Méditerranée et une soirée au Majestic à Cannes, suivie d'une journée de détente chez des amis à Grasse, petite ville connue pour ses cultures de fleurs et ses parfumeries, et la découverte d'une belle région ensoleillée de la France.

Transitant par Paris, j'avais retrouvé mon fils Karim pour un week end, avant de gagner Strasbourg pour participer à la tête d'une grande délégation au Congrès annuel de la Société de l'Industrie Minérale (SIM).

Lors du Congrès d Strasbourg, orienté essentiellement vers l'Europe, la recherche et le développement dans les mines et les carrières, nous avons convenu avec nos partenaires français d'organiser au Maroc, au printemps 1991, des journées spécifiques sur l'Argent métal.

J'avais redécouvert la ville de Strasbourg, trente ans après ma première visite remontant à 1961, à l'occasion d'un voyage de promotion mémorable en première année de l'Ecole Mohammadia, en Alsace, à Kehl et Badenbaden en Allemagne Fédérale, en compagnie de Madad.

Strasbourg avait terriblement souffert durant la Seconde Guerre Mondiale, après avoir été occupée par les troupes nazies durant quatre ans, puis libérée par la Division Leclerc comprenant des unités marocaines.

La ville, siège du Conseil de l'Europe et de l'Assemblée des Communautés européennes, célèbre par sa cathédrale, ses musées (Beaux Arts et Archéologique) est devenu aussi un grand centre industriel (métallurgie, agroalimentaire).

Pour l'histoire, lors d'un dîner dans un restaurant huppé de la vieille ville, en compagnie de Lhatoute et Menni, Directeur de la Société des Granulats du Maroc, nous fûmes surpris par la petitesse des plats principaux servis dans d'immenses assiettes poussant Menni à s'exclamer:

« Nous sommes à l'entrée ou au dessert, c'est trop maigre ce que vous nous servez là, j'aurai faim à la sortie du ce restaurant chic»

Après la capitale alsacienne, en compagnie de Michel Galinet, ancien ami de Limoges, j'avais rejoint Colmar, dans le département du Haut-Rhin, ville réputée pour ses industries mécaniques et textiles.

Nous fûmes accueillis avec beaucoup de chaleur et d'égards à l'usine de Lieber fabricant de gros engins de chargement, analogues à ceux en service à l'OCP, avant de rejoindre Paris à partir de l'aéroport de Mulhouse/ Colmar.

### *En Chine*

Dès le retour de Strasbourg, j'avais assisté aux conseils d'administration des sociétés minières du Groupe BRPM, (SMI, SOMIFER, CTT et Guemassa/Hajar, SACEM), suivis de l'examen de l'activité de SODECAT dans l'Anti Atlas, et tout particulièrement dans le massif du Bougaffer à Tiouit en plein développement.

Par ailleurs, une activité préliminaire aux opérations de privatisation dans le secteur minier avait démarré au Ministère des Affaires Economiques avec peu de conviction dans les brumes des textes d'application.

La véritable bataille pour les privatisations dans le secteur minier était à ses premiers balbutiements, et encore niveau des supputations et des conjectures.

Avec la Banque Mondiale, les contacts avaient repris relativement au PERL II dans le secteur minier, dans une atmosphère rude, mais franche pour le devenir de la mine au Maroc, perturbé par la situation des CDM et des mines de Fer de SEFERIF.

Immédiatement après, le 24 juin 1990, je suis parti, pour la deuxième fois, en voyage en Chine, sur insistance de Chérif auprès du Ministre Fettah.

Ce deuxième déplacement, aussi passionnant et enrichissant que le premier, avait, davantage que par le passé, stimulé et maintenu ma curiosité, les observations recueillies et amassées venant au retour fertiliser une connaissance plus approfondie du continent et du peuple chinois.

J'y étais personnellement associé pour lui donner un caractère semi officiel, et de surcroît la caution de l'Administration des Mines.

Chérif et moi, étions heureux de guider dans le périple, Mhamdi et Bennis, respectivement Directeur Général Adjoint de la société de Bouazzer et Directeur de la Division Commerciale et des Relations Extérieures du Pôle Mines de l'ONA.

Nous sommes partis de l'aéroport d'Anfa pour Francfort, le dimanche 24 juin 1990, à bord du jet Falcon 100 du groupe ONA, sous un merveilleux soleil de début d'été, après des formalités de police et de douane extrêmement simplifiées.

L'équipage très affable, nous avait annoncé un agréable vol sur le parcours.

Le vol jusqu'à Paris fut parfait, l'avion à plus de 12.000m d'altitude, était d'une stabilité étonnante ; le service à bord, animé par le steward Lachaal, n'eut rien à envier aux grandes lignes.

A l'escale de l'aéroport du Bourget, après un vol de 2H30, l'équipage, précautionneux, avait fait le plein de kérosène pour éviter les embouteillages aériens et les attentes au-dessus de Francfort.

A l'arrivée à Francfort, deux taxis nous attendaient pour nous conduire à l'aéroport international d'où nous avons embarqué, avec un léger retard, sur le vol sans escale, Lufthansa LH720, en partance pour Pékin.

Le Boeing 747, avait survolé l'Allemagne, la Scandinavie, la Sibérie, la Mongolie, avant d'atterrir à Pékin le lendemain matin, après un vol direct de 9H30, dans un aéroport d'aspect encore austère comme en 1987, loin d'imaginer que nous foulions le sol d'un pays continent de plus d'un milliard d'habitants.

Nous avons été accueillis à la descente de l'avion par le deuxième Secrétaire de l'Ambassade du Maroc venu nous informer du souhait de l'Ambassadeur de nous recevoir et de suivre l'évolution de nos contacts avec nos partenaires chinois.

Tout en appréciant ce geste, nous fûmes désolés de ne pouvoir y répondre en raison du programme chargé préparé par nos hôtes chinois, Chérif voulant éviter de mêler les Affaires Etrangères aux pourparlers avec les Chinois.

L'attente à la livraison des bagages fut longue et ennuyeuse, mais les formalités de passage étonnamment brèves, car après les événements de la Place Tienanmen de 1989, on s'attendait à des contrôles serrés et tatillons.

Comme en 1987, nous fûmes accueillis par ZU et ses collaborateurs et par Li, du département Cuivre et Cobalt à la Chinese Non Ferrous Metals (CNFM), société nationale d'import export chargée des transactions avec l'étranger.

En taxi, nous avons pris la direction de l'Hôtel Shangrila au centre ville, après avoir traversé d'agréables zones de verdure contrastant avec l'image bien triste que nous avons gardée de l'hiver 1987.

Pékin, sous un climat humide et chaud, nous avait semblé plus propre, les immeubles et les infrastructures mieux agencés, les feux rouges fonctionnaient et les rares policiers canalisait, non sans difficulté, les flots habituels et interminables, comme auparavant, de bicyclettes, de cyclo-poussettes et de vieilles gambardes chargées de matériaux de construction ou de charbon en vrac.

Après notre installation à l'Hôtel Shangrila, palace récent, tout de marbre blanc, réalisé dans le cadre d'une joint venture avec des Chinois d'Outre Mer, nous avons convenu avec nos hôtes de nous retrouver à 18 H.

Un grand banquet ayant pour cadre un salon intime de l'hôtel, richement décoré, nous avait regroupés autour d'une table circulaire pour neuf personnes.

Bennis fiévreux la veille au départ de Casablanca, avait retrouvé toute sa verve et son punch, sous l'œil amical et décontracté de son "patron", Chérif.

Visiblement, nos hôtes dont plusieurs rencontrés en 1987, étaient ravis de nous revoir et de nous recevoir amicalement, comme de coutume.

L'hospitalité chinoise légendaire, s'était exprimée à tous les instants du dîner, les plats délicieux se succédant au régal des yeux et de l'estomac, dans une ambiance euphorique ponctuée d'échanges de toasts au "mote", suivis de l'exclamation habituelle : "kampe".

La bienséance raffinée étant de rigueur, nos hôtes avaient évité de nous ennuyer par leurs problèmes en nous faisant constamment des compliments pour nous mettre à l'aise,

avec les mêmes gestes et le même rituel que trois ans auparavant, tout de finesse et de simplicité touchante.

ZU, toujours imperturbable, visage émacié, recelant de vraies ressources de modestie, de bonté et de sympathie, contrastait avec Li, jeune, volubile et survolté.

Homme de culture chinoise quasi puritaine, ZU incarnait l'image du Chinois simple, avenant, tout imprégné par une sorte de religion particulière, celle de Confucius, vivant en harmonie avec les autres, courtois, maître de soi, fidèle aux engagements et loyal.

Au fil de nos discussions, nous avons retenu que la Chine nouvelle avait traversé une époque où les savants, les chercheurs, les intellectuels furent affublés de bonnets d'ânes, bousculés sans ménagement par des gamins gardes rouges, contraints de balayer les rues et d'entretenir les gazons et les jardins.

Le Printemps de Pékin avait marqué une rupture et un net recul, remettant en cause toute ouverture et plaçant la Chine dans un cadre odieux et réactionnaire.

Pour un connaisseur de la Chine, le scénario des crises se répète, comme si l'histoire repasse les mêmes événements, paralysant son évolution normale.

« L'épopée de Tien An Men n'est qu'une tragédie dans nos tragédies séculaires », me dit discrètement un de nos hôtes.

Après nos échanges de points de vue, il ne nous était pas venu à l'esprit de comparer une situation existante avec celle remontant à quelques décennies seulement, le peuple chinois étant passé d'un état de "malnutrition loqueteuse" à la décence du minimum vital pour tous.

En quittant nos hôtes, nous avons marché le long de la grande avenue près de l'hôtel, pour prendre la température, parmi les étalages de pastèques (friandises des Chinois de tous âges) et les Chinois torse nu, bravant la canicule de juin, curieusement amusés par notre passage nocturne.

Mhamdi s'était même évertué à poser en photo avec un vendeur de pastèques.

Nous sommes revenus au "Shangrila" écouter de la musique classique jouée par une pianiste chinoise, dans son habit noir imprimé, dans une ambiance feutrée d'un autre monde, à proximité des avenues aux effluves insupportables et du spectacle d'une Chine en évolution vers une autre forme de civilisation, cependant n'occultant pas son histoire millénaire.

Le lendemain matin, du dernier étage de l'hôtel, on pouvait admirer les nombreux immenses bâtiments barrant l'horizon brumeux et les larges avenues où la bicyclette continuait à régner, universelle et multiforme, demeurant pour longtemps encore le mode de transport ouvert et accessible à la multitude chinoise.

Avec un léger retard, Li était venu nous accompagner au siège de sa société pour une première séance de travail, accueillis par le jeune Vice Président, Ma Lin, entouré de ses collaborateurs, dont plusieurs femmes.

La présence du Vice Président, parlant la langue de Shakespeare, entouré de jeunes cadres, dénotait le nouveau tournant pris par la Chine dans la gestion de ses affaires avec l'extérieur, prémices de la relève inexorable de la gérontocratie de la Longue Marche par de nouvelles élites plus ouvertes sur le monde.

Nous avons échangé nos impressions sur les relations en matière d'expédition des lots de concentré de cobalt, de conditions d'ensachage, de transport maritime, d'échantillonnage et d'analyses de confirmation des teneurs.

Chérif rappela clairement les clauses du contrat de 1987, strictement respectées par le Groupe ONA, tout en soulignant l'effort de recherche engagé à Bouazzer pour augmenter les réserves en minerai de cobalt, le préjudice financier subi pour non enlèvement de la troisième cargaison et le retard dans l'enlèvement des premier et deuxième lots de concentré.

Les responsables de la CNFM, par diversion, invoquèrent les problèmes liés à la qualité de l'emballage, aux écarts importants dans les teneurs en cobalt et en or.

Ces remarques nous semblaient incompréhensibles, car toutes les dispositions avaient été prises pour rester fidèles aux exigences du contrat.

ZU et ses collaborateurs étaient intervenus à leur tour pour signaler la situation de pénurie de devises perturbatrice des relations commerciales avec les partenaires étrangers de la Chine.

Nos interventions, orchestrées par Chérif, avaient convaincu les Chinois de notre réel désir de poursuivre et de pérenniser notre coopération, de la diversifier en l'étendant au cuivre et aux autres substances minérales.

Aboutirons-nous à des résultats concrets, après cette première séance de discussions, et comment démêler la part de la continuité et la part du changement dans les attitudes et le comportement des Chinois, sinon par un retour et une référence constante à l'histoire de nos relations ?

Les grands connaisseurs de la Chine éprouvent toujours le même vertige et le même étonnement devant ce peuple qui semble plus hermétique à mesure qu'on avance dans son exploration et dans sa connaissance.

Après cette première prise de contact, nous fûmes invités à déjeuner au restaurant musulman de l'Hôtel Minzu, et comme à l'accoutumée ce fut un défilé de plats délicieux et raffinés, dans une ambiance chaleureuse qui, en se focalisant sur la qualité de l'accueil pour de véritables amis, semblait oublier, voire marginaliser, les problèmes inhérents au contrat de livraison des concentrés de cobalt.

Au fil de nos discussions, et poursuivant notre analyse de la situation après les événements de juin 1989, nous avons pu tirer les enseignements suivants :

Un étranger, pour peu que son désir et sa curiosité restent en éveil, peut apprendre beaucoup d'un dirigeant, d'un intellectuel, d'un ouvrier ou d'un paysan,

Il n'était nul besoin pour nous d'essayer de griser nos hôtes pour percevoir les évidences, car il existait une réalité de l'apparence offerte à nous durant le voyage,

Comment comprendre la Chine ou le peuple chinois sans mesurer et apprécier la somme des privations, de souffrances et de deuils endurés durant des siècles,

A la sortie du restaurant, devant nous, se déroulait un spectacle hors du commun : enchevêtrement de bicyclettes, cyclopoussettes, vieilles carrioles, vieillards barbus croulant sous l'effet de l'âge et transportant péniblement de lourds baluchons sur leurs épaules.

Les Chinois dans la rue, sur les pelouses et dans les parcs, voulaient se rassurer par le sentiment de leur propre nombre, de leur multitude.

D'interminables convois de vieux camions se succédaient à côté de lignes ininterrompues de bicyclettes et de charrettes à bras.

Nous sommes retournés à la "CNFMC" pour poursuivre nos discussions sur les analyses, le fret et la facturation pour aboutir à un embryon d'accord.

Pour la première fois, les Chinois avaient abordé la diminution du tonnage de concentré de cobalt en raison des difficultés, depuis un an, à disposer d'un quota suffisant de devises pour payer leurs achats à l'extérieur ; le début du libéralisme de 1987 avait marqué le pas et l'autarcie pointait de nouveau à l'horizon.

Nos discussions prirent fin vers 17 heures après l'insistance de Chérif sur le respect du contrat de 1987, avec la possibilité de le réexaminer, d'accord parties.

A 19H, ZU redoublant de délicatesse à notre égard, nous convia à un dîner au célèbre "Restaurant du Canard Laqué".

Au cours du dîner, nous avons discuté des problèmes de l'économie et de la vie chinoises, avec beaucoup de liberté d'expression.

« Les Chinois longtemps immobilisés, sont entrés sournoisement en évolution ; tout regard sur notre pays doit être chargé de questions, car notre peuple commence dans de profondes convulsions à s'assumer », me dira Li.

Au 4<sup>e</sup> jour, après le réveil matinal pour suivre les matchs du Mondial de football en Italie, nous sommes allés en minibus visiter la Grande Muraille, après avoir traversé la campagne avoisinante, très sensiblement transformée par rapport à notre visite de 1987.

La Grande Muraille, œuvre gigantesque, continue à jouer un rôle symbolique et persistant dans l'inconscient collectif chinois pour avoir arrêté et empêché les invasions vers l'Empire du Milieu.

Nous avons tous, courageusement, essayé d'escalader un tronçon parmi des grappes de Chinois et quelques rares "longs nez" en quête d'exotisme, à l'instar d'une équipe de la télévision yougoslave venue photographier les parages et les essaims de papillons parmi les arbustes et les bosquets.

Comme en 1987, nous avons déjeuné dans la même auberge, à proximité des tombeaux des empereurs mings, sous la chaleur torride bravée par des familles chinoises en admiration devant les chefs d'œuvre de la dynastie ayant régné sur leur immense pays durant des siècles.

En visitant les tombeaux mings et la Grande Muraille, on est toujours effrayé et attristé par l'ampleur des sacrifices demandés aux Chinois résignés et dissimulant collectivement leurs angoisses et leurs malheurs.

L'individu était encore trop faible et isolé pour s'opposer à la majorité, le moi individuel ne résistant pas à cette pression de tout un peuple dont le silence et le rire étaient imperméables.

De retour à Pékin, nous sommes allés au "friendship stores" faire des emplettes, sous l'œil amusé de nos accompagnateurs étonnés par une dépense superflue, puis à la Place Tien An Men où aucune trace des événements tragiques n'était visible, tous les bâtiments ayant été reconditionnés et embellis pour dissiper et éloigner toute interprétation, comme si le Printemps de Pékin était un non événement.

A intervalles réguliers, au pas cadencé, des escouades de jeunes soldats passaient, imperturbables, devant les groupes de badauds et de visiteurs pour marquer la présence musclée de l'armée.

La rigueur du régime ne s'étant pas assouplie, la société chinoise, malgré son apparente résignation, connaîtra sous peu une mutation sans précédent dans les annales de l'humanité, brisant la barrière entre le monde du travail intellectuel et celui du travail physique, entre les dirigeants et les dirigés, entre les possédants de la Nomenklatura du Parti et les frustrés du petit peuple.

L'ambition personnelle, longtemps refoulée et fondue dans les larges masses, commençait à réapparaître, malgré l'entreprise de rééducation systématique sur plusieurs millions d'hommes prônée par la Révolution Culturelle.

La psychothérapie collective et les rations quotidiennes d'autocritique avaient pratiquement disparu, faisant dire à Li, cadre bien placé, ambitieux et sournois :

« Les dirigeants remettent en cause l'audience des intellectuels et ils veulent que les citoyens continuent à se forger une âme de pauvre pour masquer les insuffisances et l'échec de leur gestion ; le Parti communiste a perdu le cœur du peuple à cause de sa corruption et de son incapacité à gérer le quotidien, et Li Peng, Premier Ministre, ne dispose d'aucune audience, il est traité de chien enragé ».

A propos de la Révolution Culturelle, nos hôtes avaient tous gardé un amer souvenir du gigantesque pogrom de quatre ans, véritable cauchemar encore perceptible dans les regards et les visages fermés de milliers de Chinois.

La Chine n'était pas le pays du passage de la prison close à la prison ouverte, mais elle demeurerait celui de la liberté surveillée où personne ne peut échapper au système tentaculaire, tenant lieu de glaive constamment sur la tête des individus, malgré la "démaoïsation" qui avait suivi la mort du Grand Timonier.

Mao disparaissait progressivement de la scène, ses portraits étaient invisibles, et seule une immense effigie dominait encore un grand édifice de la place Tien An Men ; son mausolée, fermé ce jour là, en attendant la visite du Président tchadien Hissen Habré, n'attire plus les grandes foules des provinces éloignées.

« Après tant d'années de repli sur elle-même, la Chine s'ouvre au reste du monde, les Chinois commençant à acquérir l'ouverture d'esprit de ceux qui obtiennent des résultats positifs, sans que la monture s'emballer après le lâchage des rênes », souligna Li.

Au dîner, dans un restaurant connu pour ses plats épicés, à proximité de la Cité Interdite, dans une ambiance chaleureuse, nous avons intercepté et recueilli quelques confidences sur la cuirasse qui pesait officiellement sur le peuple chinois.

Les ressources chinoises se développant plus rapidement que le peuplement, le seuil de misère avait été franchi ; le Chinois avait cessé d'avoir faim et le rituel "as-tu mangé" d'antan avait disparu.

Les anciens riches n'osaient pas encore faire étalage de leur aisance ; le luxe ostentatoire était encore mal vu ; toute fortune était suspecte et repérée et le climat général toujours spartiate dans un gigantesque nivellement.

Les Chinois des classes privilégiées, ouverts aux sociétés étrangères, continuaient à ronger leur frein sans mot dire, car disait-on, la République Populaire est trop égalitaire pour admettre les distinctions entre ses citoyens.

Mais à travers Li, la jeunesse qu'il incarnait était devenue plus matérialiste, l'ouverture ayant détruit la crédibilité des dogmes du communisme pur et dur, faisant apparaître un individualisme de plus en plus perceptible pour faire face aux difficultés de la vie encore tenaces.

Au cinquième jour, nous sommes allés à la découverte du vieux Pékin en compagnie de Wu, adjoint de Li, jeune cadre dynamique, fils de professeurs, trié sur le volet dans son université provinciale de Nanchang et envoyé à Pékin travailler dans l'importante société nationale d'import export, la CNFMC.

Nous avons demandé à visiter la célèbre rue Nwujj où les nombreux écriteaux en arabe sur les devantures des gargotes, dénotaient la présence de l'Islam parmi ce monde athée, aux relents de bouddhisme.



« Il n'y a pas de différence entre musulmans et nous », dit Wu sans grande conviction, en faisant la distinction entre les citoyens chinois musulmans et les sans religion largement dominants et majoritaires.

Nous avons admiré l'architecture d'une médersa avant de pénétrer dans la mosquée, la plus grande institution musulmane de Pékin.

Accueillis par un Fquih en calotte blanche, nous avons sous sa conduite, visité les salles de prières (hommes et femmes) richement décorées, recouvertes de splendides tapis chinois, et le Mihrab surélevé d'une coupole en bois sculpté apporté au 10<sup>e</sup> siècle par les navigateurs et missionnaires arabes.

Ensuite, ce fut le tour de la bibliothèque avec ses vieux Coran, ses manuscrits de plusieurs siècles et ses objets d'art chinois, dons des empereurs mings aux communautés musulmanes, et enfin les tombeaux de deux saints originaires d'Iran et d'Azerbaïdjan, inhumés ici au 12<sup>e</sup> siècle.

D'après le Fquih, la communauté musulmane de Pékin était estimée à plus de deux cents mille fidèles, les musulmans en Chine seraient soixante millions, implantés essentiellement dans les provinces occidentales et au Sin-Kiang.

Les préparatifs de la fête de l'Aïd El Kébir (Korban) battaient leur plein, et dans les jardins des Chinois se rasaient la barbe et le crâne selon la tradition islamique.

A la mosquée, visitée par des milliers de fidèles, la conservation des chefs d'œuvre d'art arabo-musulman était tolérée, car ces derniers sont considérés "trésors populaires".

Les Chinois ne sont pas dénués d'esprit religieux ; l'idée qu'on peut à la fois être révolutionnaire et religieux, avait fait son chemin.

Les religions, autrefois traitées d'opium du peuple, reprenaient vigueur, le régime ne combattant plus l'Islam et la révolution ne s'emparant plus de l'être entier ; le Christianisme était par contre considéré comme un viol de souveraineté avec l'allégeance de fait de tout Chinois converti au Saint Siège de Rome.

Avant de quitter les lieux, nous avons modestement contribué à la quête lancée pour la rénovation de la mosquée, sous le regard amusé de notre guide Wu et de son amie Pam, intrigués par notre élan spontané de ferveur religieuse.

Après cette escapade, nous sommes revenus au centre ville pour visiter le célèbre Hôtel de Pékin, immense bâtisse abritant le congrès des femmes chinoises et américaines, où nous avons déambulé dans les immenses halls, parmi les boutiques de souvenirs, les salles de conférences admirablement décorées et sculptées et les salons, théâtre de certaines scènes du célèbre film "la comtesse de Pékin" avec Ava Gardner.

Pour faire plaisir à Wu, nous avons déjeuné au fast food, "Kentucky Fried Chicken" où des centaines de jeunes Chinois étaient venus goûter le poulet rôti, les frites et les condiments américains.

« Je suis privilégié d'être à Pékin ; c'est mon université qui a décidé pour moi », dit Wu, confirmant le dicton révolutionnaire, accepté avec résignation : "chacun doit rester à la place où la Révolution l'a mis".

De retour à l'Hôtel Shangrila, Chérif et Bennis, tenus de rentrer sur Francfort le lendemain, nous avaient quittés, me chargeant de piloter la suite de la mission.

Avec Mhamdi et Li, nous avons rejoint ZU et ses collaborateurs pour prendre ensemble l'avion sur Nanchang,

## *A Nanchang*

Durant le vol, à bord d'un quadriréacteur de fabrication chinoise, copie d'un avion britannique ou russe, Li nous avait donné l'impression de quelqu'un qui voulait fuir son pays pour émigrer en Occident, ne cessant de demander une aide pour aller étudier ou travailler au Maroc, avec sa girl friend, notre accompagnatrice à la Grande Muraille et aux tombeaux mings.

« Le peuple des villes a de la peine à admettre sa pauvreté pendant que débarquent chez nous des millions d'étrangers riches et bien vêtus ; certes, notre système a enregistré des succès, telles la maîtrise du nombre, la victoire sur la misère et la faim, mais de réelles inquiétudes pour l'avenir subsistent encore », lança Li, un peu dépité.

Vue d'altitude, la campagne chinoise est un véritable et fabuleux puzzle que les paysans montent et démontent, avec leur art consommé, au gré des saisons.

A force de labeur infini, entrepris sans relâche par des millions de bras, la terre chinoise a été domestiquée, de nouveaux paysages ont été créés, enserrés dans un réseau géométrique de canaux d'irrigation très denses dont la réalisation avait masqué l'intensité de l'effort durant des siècles.

Avec un léger retard, nous sommes arrivés à Nanchang sous une forte chaleur moite, découvrant depuis l'aéroport et sur une trentaine de kilomètres, une autre Chine, loin de la vie agitée et trépidante des grands centres urbains comme Pékin, Shanghai et Canton.

Un calme étrange régnait sur la campagne faite de rizières, de lacs, d'étangs, de villages sordides aux maisons aux tuiles rouges, avec leurs cochons, oies, buffles.

La Chine profonde, provinciale, paysanne, archaïque, sans complexes, concentre ses énergies pour une meilleure exploitation des terres cultivables.

En l'absence d'autoroutes, de routes et de voies ferrées, c'est encore la Chine pure, immobile, immémoriale.

Comme en 1987, nous avons été hébergés au même hôtel, réaménagé et modernisé, mais sentant toujours le moisi.

Le soir, nous avons été conviés à un dîner dans un salon privé, en présence de nos hôtes, des représentants locaux de la CNFMC et des responsables de l'Office Provincial des Ressources Minérales.

Comme à l'accoutumée, plusieurs toasts furent échangés avec le Vice Président de l'Office, Quan, pour marquer la permanence, l'excellence et la pérennité des relations maroco-chinoises.

Après dîner, en compagnie de Li et à bord de la voiture personnelle de la mère à ZU, nous avons circulé au centre de Nanchang où, dans les nuits chaudes, une foule bruyante, à l'allure physique uniforme, s'était emparée de la rue, s'étendant sur des milliers de lits de camp, sur les gazons, désertant les minuscules maisons surchauffées, humides et insalubres.

Nous avons acheté, sans marchander, des faïences, au grand bonheur des jeunes commerçants peu habitués à recevoir des yuans convertibles.

Au petit matin du 6<sup>e</sup> jour, sur le chemin de l'aéroport, les lits de camp de la veille avaient disparu comme par enchantement, remplacés par des cohortes d'hommes et de femmes de tous âges exécutant leurs mouvements de gymnastique sur les devantures de leurs maisons exigües.

La Chine, partout, nous étourdit par le sentiment de la multitude, de ces nuées d'enfants rieurs, de ces cyclistes enjoués, de ces curieux qui vous regardent passer, en silence, avec une pointe dissimulée d'étonnement pour la vue "des longs nez".

Les rares vieilles voitures se frayaient malaisément le chemin parmi les piétons, les bicyclettes et les charrettes.

« Partout la population était dense et gigantesque », comme disait quelqu'un.

A l'aéroport, après un petit déjeuner copieux et des contrôles serrés de sécurité, nous avons longuement attendu, bravant la chaleur et l'humidité.

A côté de nous, près d'une exposition d'estampes chinoises, des militaires frustes, dans leur uniforme vert olive, avaient craché, à la manière du pays, dru sans gêne entre leurs jambes.

Par suite d'orages violents sur toute la région, l'avion, un quadrimoteur à hélices, avait décollé avec beaucoup de retard.

A haute altitude, entre Nanchang et Ganzhou, on pouvait observer et admirer le labeur des Chinois soutenu par la mobilisation constante de millions de bras, toujours prêts, comme si le travail repose, à engager avec une détermination soutenue, une lutte contre la nature, les montagnes, les torrents, les fleuves, les marécages, l'érosion et la sécheresse,

Avant l'atterrissage, alors que le tonnerre grondait au loin et que de gros nuages opacifiaient l'horizon, l'avion reçut l'ordre de rebrousser chemin et de retourner à son point de départ à Nanchang.

Pour nous faire patienter, à l'aéroport de Nanchang on nous servit un délicieux repas, dans une ambiance détendue parmi les autres passagers chinois intrigués par notre présence parmi eux.

L'avion décolla de Nanchang pour atterrir à Ganzhou vers 14H, avec plus de cinq heures de retard, sous un soleil radieux après des averses diluviennes.

Le grand Wang était là pour nous accueillir à l'arrivée de l'avion, réellement très heureux de nous revoir chez lui.

### *A Ganzhou*

Nous étions logés dans le principal hôtel, au milieu d'un grand parc

Très rapidement après notre installation, nous avons effectué un tour des lieux, en commençant par les monuments historiques du secteur.

Du haut de l'une des bâtisses, visitée déjà en 1987, nous avons une merveilleuse vue sur le paysage environnant, fait de coteaux boisés et de paisibles rivières, à proximité du confluent des rivières Zhang Jiang et Shong Jiang (donnant naissance au grand fleuve Guan Jiang) et d'un petit port fluvial manutentionnant des rondins de bois, de la barytine, du charbon et du matériel agricole.

Nous avons ensuite traversé la vieille ville constituée de masures d'un autre âge, avant d'aller au "Parc aux Huit Merveilles" organisé autour de plans d'eau bordé de bambous, de nénuphars et d' "oreilles d'éléphant".

A 19H, Wang nous convia à un banquet, en présence de ses collaborateurs, avec un service personnalisé, des plats délicieux et les éternels toasts au "mote".

Près de nous, des Chinois avaient engagé bruyamment un concours de bière orchestré par des femmes chargées d'enregistrer le nombre de pintes ingurgitées.

« Ce sont des hommes d'affaires, des nouveaux riches qui ont énormément d'argent à dépenser sans beaucoup se fatiguer », nous dit ironiquement Wang.

Au cours du dîner, nous avons discuté des problèmes liés à l'évolution de la Chine après les événements de Tienanmen, sans émettre de jugement critique, face à l'amabilité et l'hospitalité sans réserve de nos hôtes, peu connaisseurs des statistiques et des faits, loin de la centralité de Pékin.

Souvent, nos hôtes furent déroutés et intrigués par nos questions à l'échelle de l'immense Chine profondément marquée par les luttes fratricides et sanglantes et les premières convulsions post révolutionnaires.

« La Chine est tellement vaste, la population tellement nombreuse, qu'il nous est difficile de vous fournir des données globales sur notre pays », dit Wang, comme pour justifier la difficulté à satisfaire notre curiosité.

Au 7<sup>e</sup> jour, à la réception de l'hôtel, on avait noté la présence d'un agent de sécurité veillant discrètement sur le bon déroulement de notre séjour.

Après le petit déjeuner, nous avons rejoint l'usine de la " Ganzhou Smelter " pour tenir une séance de travail, autour de la grande table chargée de tasses de thé et de plats de fruits (lychees, bananes, oranges, melons),

Du côté chinois, Wang avait mené les discussions, ZU étant relégué au rang de conseiller, comme si son étoile s'était éteinte ou étiolée.

Nous avons examiné, avec une infinie patience, les problèmes liés à la production, aux transports terrestres et maritimes, aux méthodes d'échantillonnage, d'analyses, au conditionnement, et à la transformation du concentré de cobalt de Bouazzer.

Ce fut une redite de nos réunions à Pékin, quelques jours auparavant.

Après nos interventions étayées par des justifications, il nous avait semblé avoir convaincu nos interlocuteurs de notre bonne disposition à poursuivre et conforter notre coopération initiée en 1987.

Wang et ses collaborateurs avaient apprécié l'attitude du Groupe ONA quant aux retards enregistrés dans les enlèvements des lots de concentré de cobalt.

Nous avons compris que, tout en étant désireux de continuer à s'approvisionner en concentré de cobalt au Maroc, les Chinois éprouvaient d'énormes difficultés à obtenir des quotas de devises suffisants pour honorer leurs importations.

Le recours aux décideurs à Pékin avait pratiquement effacé l'amorce d'autonomie de 1987, faisant de nouveau du pouvoir central le maître du jeu, le seul à même d'apprécier les priorités du pays.

L'achat de concentré de cobalt marocain était devenu un problème politique que les chancelleries et les ambassades chinoises devaient traiter.

A 13H30, nous sommes arrivés au terme de la première phase de nos discussions, confiants, de notre côté, en l'issue optimiste de notre mission.

Après un déjeuner en comité restreint, nous avons visité l'usine en activité de production à un régime ralenti.

Le personnel, considéré pléthorique, était affecté à des tâches secondaires, sans commune mesure avec ses capacités et ses qualifications intrinsèques ; la notion de productivité n'avait pas de sens pour des salaires de 250 DH/mois.

L'usine, fierté de nos hôtes, où des femmes s'activaient dans le nettoyage des bacs d'agitation et des fours électriques de fusion, était rustique et simple.

Mhamdi posa de nombreuses et pertinentes questions sur les différentes phases du processus de traitement (attaque chimique, filtration, concentration, électrolyse et raffinage) auxquelles nos hôtes avaient répondu sans atermoiements.

Nous avons repris nos discussions à 17H pour les arrêter à 19 Heures

Nos interlocuteurs avaient tenu à réaffirmer avec force leur désir sincère de maintenir et de renforcer les relations avec le Groupe ONA, unique fournisseur de cobalt pour "Ganzhou Smelter".

De notre côté, nous avons souligné notre engagement à respecter la qualité des produits, leur conditionnement et leurs délais de livraison.

Lors du dîner majestueux clôturant notre séjour à Ganzhou, auréolé de bougies, pétards, décoration des plats de fruits, et pour fêter à sa manière l'issue heureuse de nos discussions, Wang avait fait montre d'attentions particulières à notre égard, louant l'esprit d'amitié ayant caractérisé nos discussions.

Au 8<sup>e</sup> jour, tôt le matin, nous avons quitté Ganzhou, et comme en 1987, une voiture de la sécurité publique, à son bord Wang et ses collaborateurs, nous avait précédés pour dégager furtivement le chemin.

De véritables estampes se déroulaient sous nos yeux sur des centaines de kilomètres où l'agriculture, pérennisée par des siècles d'infinie persévérance, deuxième nature des Chinois, est exercée comme un art pour permettre et garantir à plus d'un milliard d'habitants de manger à leur faim.

« La Chine, c'est d'abord l'agriculture pour nourrir les gens, l'industrie ne sera toujours qu'un pis-aller », souligna un de nos hôtes, venant expliquer que la plupart des dynasties mings et mandchoues s'étaient effondrées parce qu'elles n'avaient pas su accorder l'attention suffisante au monde rural.

De Ganzhou à Shaoguan, des soins méticuleux et un travail rapide et constant étaient consacrés à la terre nourricière où après la moisson du riz précoce, les paysans se hâtaient de labourer les champs inondés pour une deuxième récolte.

La route en très mauvais état, par suite des dernières pluies, était envahie sur des dizaines de kilomètres par des files continues de marcheurs, de cyclistes, de charrettes, nos voitures étant curieusement les seuls engins mécaniques en circulation sur une grande partie de notre parcours.

Dans les campagnes on ne connaissait que les forces animale et humaine ; l'homme, la femme et l'enfant portent, tirent ce qu'ils peuvent, sans renâcler.

A plusieurs reprises, nous avons vu des hommes et des femmes s'atteler à la charrue ou à la charrette, un harnais passé autour de la poitrine, du ventre ou du front, pour labourer la terre ou transporter des produits de toutes sortes.

Ce sont de millions de paysans, de paysannes et d'enfants qui vivaient de cette manière sur cette terre millénaire immuable, presque endormie.

Nous n'avons jamais vu autant de monde, en si peu de temps, et sur d'aussi courtes distances, car pour les Chinois le plus grand bonheur est d'être ensemble.

En traversant les hameaux et les bourgs rouillés par l'humidité ambiante, nous n'avons pas vu de mouches, de chiens, de chats, de rats et de cafards.

« Ils ont été éliminés sur ordre, ils ont disparu de la Chine », lança Li, malicieux.

Nous sommes arrivés à Dayu, petite ville proche de l'usine de grillage de concentré de cobalt.

A l'entrée du village industriel, nous étions accueillis par une cérémonie du thé servi par de jeunes et jolies filles, en présence d'un agent de la sécurité publique intrigué par notre visite, unique- semble-t-il- dans les annales de ce village isolé.

Des groupes de gosses rieurs nous firent le siège, étonnés de voir des "longs nez" dans ces parages, loin des grandes villes.

L'usine, première étape du traitement par désarsénification du produit, était implantée sur les hauteurs boisées dominant une dépression couverte de rizières.

« Vous êtes à ce jour les seuls étrangers à visiter nos installations », dit Wang, pour marquer l'excellence de nos relations et sa grande considération pour nous.

Ce qui nous avait surtout frappés en parcourant l'usine, c'était l'anarchique mélange d'ateliers, de dépôts, de magasins, de chaînes de fabrication ou de traitement de concentré de cobalt, de maisons ouvrières, de dortoirs, de champs de riz, de jardins potagers, de bureaux administratifs.

La vie et le travail du centre industriel étaient entremêlés en permanence.

Des cochons noirs fouillaient dans les résidus, des canards, des oies et des enfants erraient entre les hangars, à proximité d'énormes stocks d'arsenic.

L'usine comprenait une unité de préparation de la charge (concentré de cobalt + charbon maigre), un four électrique de grillage à 1.500°C pour abaisser la teneur d'arsenic de 60% à 5-6%.

Le concentré grillé, poudre noire enrichie en cobalt, était expédié à "Ganzhou Smelter" pour subir les opérations de traitement chimique, de fusion et d'affinage.

L'arsenic dégagé au four électrique était envoyé dans une unité de filtration à étages pour récupérer 90% du produit, le reliquat étant acheminé très loin dans l'atmosphère à travers une conduite bétonnée terminée par une cheminée en butte apparente sur une colline.

L'arsenic, recueilli à la filtration sous forme de poudre blanche ou légèrement rosâtre, était mis en fûts et stocké dans un hangar aménagé à cet effet.

L'unité achevait le grillage des dernières tonnes du lot n°1 de concentré de cobalt de Bouazzer, le deuxième lot dans sa totalité étant stocké dans un hangar.

En visitant un hangar de stockage de 1.500 tonnes d'arsenic, sans précaution, Mhamdi suggéra d'étudier la possibilité d'écouler cet arsenic, après examen des conditions de fret et de sécurité dans le transport jusque sur les marchés consommateurs d'Europe occidentale ; cette opération pourrait éviter à l'usine d'être montrée du doigt par les écologistes chinois de tous bords.

Nous nous attendions à trouver à Dayu un désastre et un drame écologiques, il n'en fut rien.

De plus, un investissement important avait été engagé dans la récupération et la filtration de l'arsenic.

Après l'usine, dans une auberge de Dayu, dans un environnement sordide, on nous servit un merveilleux déjeuner.

Entre Dayu à Shaoguan, le même paysage se déroulait sous nos yeux ébahis : rizières, buffles, oies, canards, des milliers de personnes dans les champs, la Chine millénaire toujours présente, presque immobile.

Dans les zones de collines exposées à l'érosion, la population avait entrepris de gigantesques opérations de reboisement, à l'instar des autres provinces chinoises, où pour reconstituer le capital forestier détruit depuis des siècles, on continuait à planter des milliards d'arbres de toutes natures.

En considération de ce que nous avons vu et entendu, on peut dire que la Chine et son peuple ne sont pas seulement les légataires d'une brillante civilisation, mais ils sont célèbres aussi par leur endurance dans le malheur passé et par leur acharnement forcé au dur labeur partout et de tous les instants, dans le relatif bonheur présent.

Cela fait dire à beaucoup d'observateurs que la Chine est le plus grand laboratoire de changement social, économique et politique de l'Histoire.

Avant Shaoguan, nous avons visité le célèbre site panoramique de Jinshui aux vallées boisées, sommets aux formes bizarres, ponts de bois suspendus et centres d'estivage et de détente pour les nantis du régime communiste.

Nous sommes arrivés à Shaoguan en fin d'après midi, installés dans un hôtel au centre ville, et accueillis par Long et Ren, représentants de la Shaoguan Yuebei Trust and Trade Company, alors qu'à proximité, à la salle des fêtes, on célébrait un mariage à grand fracas de pétards et de danses folkloriques.

Le soir, nous fûmes regroupés autour d'un dîner pantagruélique dans un restaurant réputé, au milieu d'une belle forêt de pins.

Quittant nos hôtes, nous sommes allés avec Li en promenade à Shaoguan, dans une semi obscurité, à travers les rues encombrées où les petits commerces et les marchands ambulants nous avaient submergés et noyés dans la cacophonie des bruits et des cris, en nous proposant des fruits, du thé, ou en nous invitant dans les gargotes, dans une atmosphère de moisi et d'humidité.

Au 9ème jour, le petit déjeuner fut d'une densité sans égal.

« C'est notre dernier repas ensemble », souligna mélancoliquement Wang, avant la dernière séance de travail pour tirer les conclusions de nos discussions.

### *A Canton*

Entre Shaoguan et Canton, nous nous sommes arrêtés au temple bouddhiste de Nanhua visité déjà en 1987 avec Chérif, objet d'un effort de restauration, respectant ainsi la foi de nombreux Chinois croyant de nouveau au dieu Rulaifu et à la déesse Pus Ha.

A la sortie du temple, nous avons quitté nos hôtes tenus de rebrousser chemin vers Ganzhou, et comme dernière attention, Wang nous avait offert un carton de bananes et de lychees pour "apaiser notre faim en chemin".

A l'occasion, nous avons insisté sur la nécessité d'œuvrer pour surmonter les problèmes liés aux livraisons des lots de concentré de cobalt, et proposé qu'une mission chinoise se rende sous quinzaine au Maroc pour finaliser et réactualiser le contrat élaboré et conclu en 1987.

En route vers Canton, nous avons traversé des zones de belles forêts, des rizières, des champs de colza, avec l'impression que les paysages du nord et du centre de la Chine se retrouvent à l'identique au Sud, à plus de deux mille kilomètres de distance.

La circulation sur la route vers le Tibet et le Sud Ouest était extrêmement dangereuse et les accidents fréquents, les camionneurs semblant participer à un rallye sur une voie occupée par les longues files de marcheurs et les charretiers.

En pleine campagne, des WC spécialement aménagés à proximité des champs de riz et de colza, vous incitaient à faire vos besoins, le fumier humain étant un engrais recherché, souvent épandu à la main.

Avec Li, nous avons discuté de la démographie en Chine pour mieux comprendre la politique adoptée par les autorités.

La baisse de la démographie (croissance 1%) avait été obtenue par des moyens coercitifs, la Chine étant le seul pays dans l'histoire de l'humanité à l'avoir osé.

La population croissait encore plus vite que les prévisions affichées, mais moins rapidement qu'hier, car dix ans de politique de "l'enfant unique" avaient commencé à donner des résultats, malgré les dissimulations nombreuses.

Au coin des rues des panneaux géants "4-2-1", signifiaient pour chaque Chinois quatre grands parents, paternels et maternels, deux parents, père et mère, et un enfant unique.

« A la campagne, un deuxième enfant se traduit par une lourde amende aux parents : 3.000 Yuans (environ 6.000DH), de quoi satisfaire les besoins alimentaires d'une famille pendant plusieurs années », me signala Li.

La différence entre un garçon et une fille demeure, et on continuait à penser que "la naissance d'un enfant mâle est un bonheur, celle d'une fille une calamité".

« La presse chinoise, ne cesse de déplorer l'habitude retrouvée de noyer les petites filles comme des chats ; l'infanticide est interdit, mais on n'a pas précisé les peines encourues par les accusés », continua Li.

Devant cette terrible et terrifiante situation, les autorités avaient quelque peu atténué la rigueur de la loi sur l'enfant unique en autorisant deux enfants, mais pas plus quand le premier a le "malheur d'être une fille".

Le mariage en Chine n'est pas une libération pour la femme, « l'homme n'épouse pas une femme, il donne une belle fille à son père, mais surtout une servante à sa mère ».

Les mariages étaient retardés et les filles comme les garçons ne pouvaient se marier avant 23 et 25 ans respectivement.

« J'ai 28 ans, ma girl friend en a 20, je ne pourrais me marier que dans 3 ans au minimum », dit Li, comme offusqué par une réglementation aussi inhumaine.

Interrogé sur sa situation matérielle Li, sans gêne s'exclama :

« Je gagne 125 Yuans par mois (250 DH) ; je suis logé par ma société dans une pièce de 10m<sup>2</sup> avec lavabo, pour un loyer symbolique de 3 Yuans (6 DH) ; la nourriture me revient à 60 Yuans (120 DH/mois) ; je dispose d'un poste radio et la télévision est collective ; je possède une bicyclette pour me rendre à mon travail, et je passe mes moments de loisirs à écouter de la musique et à discuter avec des amis ou à flâner dans les parcs, car cela me coûte rien ».



Le chômage était réapparu en Chine avec le début de l'économie de marché, prônée encore timidement par le nouveau Timonier, Deng Xiao Ping, entraînant la fermeture de milliers de moyennes et petites entreprises.

Les paysans sans terre, fuyant les campagnes, venaient de loin chercher fortune dans les grandes villes, jetant sur les chemins des millions de personnes incontrôlables, grossissant le lumpen prolétariat des agglomérations urbaines.

Après le gigantesque nivellement du temps de Mao, un développement inégalitaire commençait à poindre, accompagné de prévarication, de proxénétisme et de clientélisme, jusque là inconnus du contexte chinois.

Auparavant, recevoir un cadeau d'un étranger, aussi maigre soit-il, était reconnu comme une personnalisation des relations réprouvée par l'ancien système ; aujourd'hui, on l'accepte de bonne grâce, des fois avec une gêne simulée.

Nous sommes arrivés à Canton (Guangzhou) vers 18H30 et installés à l'Hôtel International, à quelques coudées du centre ville.

Canton, grande métropole du sud, avec ses grands palaces, ses banques et ses centres commerciaux, à proximité de Hong Kong et de Macao, aux antipodes de la Chine aux champs inondés et paysans laborieux, est déjà l'image d'un autre Empire du Milieu, celui de demain.

Là, une nouvelle vision de la société était née autour de la politique des "quatre modernisations" tournée en dérision par la nouvelle génération pour devenir "caméra, magnétophone, moto, logement plus spacieux" mais aussi "avoir plus, gagner plus, consommer plus, fournir moins d'efforts".

Voilà l'image de la nouvelle Chine enregistrée dans une boîte disco, la plus huppée de Canton, où les jeunes chinois imitaient Elvis Presley.

« La Chine a tout d'abord besoin de moderniser son organe dirigeant, le Parti Communiste, encore le seul ciment de l'immense société », me dit, à l'occasion du dîner, un couple chinois occidentalisé, parlant parfaitement l'anglais.

Certains Chinois avaient compris la nécessité d'une réécriture de la doctrine communiste, en raison de l'émergence de millions de citoyens, avant-garde d'une nouvelle classe, loin des paysans victimes d'une modernisation débridée.

Au 10ème jour, sous une chaleur torride, en compagnie de Li et d'une jeune fille, agent de la société commerciale représentant "Ganzhou Smelter", nous avons effectué un tour de ville, d'abord au "friendship stores", puis au musée relatant les épisodes de la dernière dynastie Han ayant régné sur la région de Canton.

Sous une pluie diluvienne ayant paralysé un moment la circulation urbaine, nous avons été au port commercial pour voir de près les moyens mis en œuvre dans le débarquement des concentrés de cobalt en provenance du Maroc.

Le port, tout récent, sévèrement gardé par la police maritime, était bien équipé, sans rupture de charge entre le bateau et le train acheminant les sacs de concentré par palettes jusqu'à Shaoguan.

Le soir, nous avons dîné dans un restaurant populaire à proximité de notre hôtel, parmi des familles chinoises prenant l'air dans un grand patio.

Des petits enfants nous avaient offert des cigarettes, poussés gentiment par leurs parents enchantés de lier connaissance avec des étrangers.

Au 11ème et dernier jour en Chine continentale, après de longues palabres à la réception de l'hôtel au sujet des facturations injustifiées de téléphone et après avoir

consenti quelques largesses à la caissière, sur incitation de Li, nous sommes partis en trombe à la Gare Centrale de Canton, avec nos bagages bien encombrants, pour prendre le train de Hong Kong.

A l'entrée du quai, des policiers arrogants renvoyèrent Li, sans ménagement.

Nous avons traversé péniblement de longs corridors étroitement surveillés, rappelant les films d'espionnage et la traversée du rideau de fer, avant le dernier contrôle par des douaniers peu amènes.

Nous avons eu tout juste le temps de pénétrer dans un compartiment que le train s'ébranlait, avec peu de monde à bord.

Jusqu'à la périphérie de Hong Kong, le train traverse la Chine profonde, avec ses routes encombrées de charrettes tirées par des hommes ou des femmes, surchargées de sable, de charbon, de traverses de ciment, de briques soigneusement rangées, de foin, de riz, de pastèques et d'aubergines.

Dans les champs, on avait retrouvé les mêmes scènes et la même intensité dans le travail que très loin au nord ouest.

L'entrée dans les Nouveaux Territoires, loués par la Chine par bail emphytéotique, était signalée par des barrages de fil de fer barbelés et des miradors sur les points hauts.

La campagne, jusqu'alors tirée au cordeau et bien travaillée, change d'aspect pour faire place à des zones de jachère, chose impensable en Chine continentale.

La presqu'île de Kowloon, repérable à ses gratte-ciel et ses infrastructures modernes, est le reflet d'un autre monde.

Déjà entre la zone de Hong Kong et la Chine continentale, malgré l'identité des populations, il n'y a pas de différence de degré, mais surtout de nature.

### *A Hong Kong*

En gare de Kowloon, le train en provenance de Canton paraissait désuet à côté des navettes ferroviaires ultramodernes assurant la liaison entre la colonie britannique et la frontière chinoise.

Au poste de contrôle des passeports à l'arrivée, nous fûmes bloqués pendant plus d'une heure à cause de mon passeport marocain nouveau format.

La police intriguée, m'avait fait subir un interrogatoire serré, mais courtois, alors que Mhamdi, muni de son ancien passeport, ne fut nullement inquiété.

A bord d'un minibus, après un dernier contrôle de bagages, nous avons pris la direction du "Shangrila", hôtel de la même chaîne qu'à Pékin, mais bien plus cher.

Dans les rues de Hong Kong écrasées de soleil, au milieu d'une foule qui sentait l'Occident, nous n'avons pu dissiper une impression d'étrangeté après dix jours dans la Chine profonde des paysans, arriérée mais réellement sympathique et attachante.

« Ce sont des vampires qui gouvernent à Pékin, ils sucent le sang de nos frères et exploitent leur misère et leur dénuement ; Hong Kong va trembler en 1997 si les Rouges ne s'amendent pas et ne modifient pas leur position », nous lança le chauffeur de taxi en réponse à ma question sur le devenir de l'enclave sous domination britannique.

Cela ne l'avait pas empêché de nous soutirer 100 dollars de Hong Kong, pour une course de moins de cinq minutes, exploitant notre méconnaissance des lieux.

Nous sommes allés déjeuner dans une cafétéria toute proche pour nous replonger dans l'atmosphère "capitaliste".

Finis le rituel de l'accueil des Chinois, ici "time is money and money is over all".

Une activité d'affaires fébrile incroyable se déroulait à Hong Kong, troisième place financière du monde, assurant à elle seule 40 % du commerce extérieur de la Chine populaire qui ne lui achetait rien, mais par contre lui vendait des denrées alimentaires, source importante de devises fortes.

En début de soirée, nous avons participé à un tour en bus et en bateau dans les nouveaux quartiers de la péninsule de Kowloon, sur les hauteurs de l'île de Hong Kong, avant de dîner au quartier d'Aberdeen, à bord d'un ancien paquebot transformé en restaurant flottant féerique.

Nous avons admiré de loin les villages flottants et visité des points d'intérêt, en compagnie d'une famille des Emirats Arabes Unis, d'Américains du Texas et de Coréens de Séoul.

Au 12<sup>ème</sup> jour, sous un soleil de plomb, nous avons fait du shopping près de la mosquée financée par les Saoudiens, circulé à travers les rues commerçantes, les entrepôts de gadgets, d'électronique, de magasins d'art et de textiles où les Chinois de souche étaient concurrencés par des Indiens accusés de dumping et mal aimés.

Dans cette importante plaque tournante de l'économie du sud est asiatique, les habitants s'efforçaient de ne pas montrer d'inquiétude pour l'horizon 1997 et ils n'avaient d'autre choix que de verser dans l'optimisme.

Les dirigeants communistes ne voulaient pas que la réintégration de Hong Kong échouât, et ils faisaient tout pour éviter les faux pas malgré les craintes ravivées par le Printemps de Pékin de 1989.

« Pékin est prêt à traiter avec le diable, dès lors que celui-ci se montre patriote », fait-on dire à Deng Xiao Ping, le numéro un chinois.

A Hong Kong la population comprenait trois catégories :

- les nantis (quelques milliers) qui mettront leur fortune à l'abri dans les banques extérieures, mais maintiendront des intérêts pour continuer à bénéficier des bonnes affaires sur place, sans se soucier du régime en place,
- les cadres et techniciens (des centaines de milliers), piliers de l'économie, responsables de la prospérité de la colonie, qui pourraient émigrer aux Etats-Unis, Canada et Australie,
- le petit peuple (plus de cinq millions) dont une large partie avait fui la Chine communiste et qui espérait que le régime de Pékin se transformera en se libéralisant au fur et à mesure de l'ouverture de la Chine sur le monde.

De son côté, la Chine populaire veillait malgré les prémices d'une ouverture, et maintenait un contrôle rigoureux des passages frontaliers terrestres ; à plusieurs reprises des tentatives d'évasion se soldaient par de véritables hécatombes.

En dépit des dangers, le nombre des réfugiés n'avait fait qu'augmenter, le retour de Hong Kong à la mère patrie n'ayant pas découragé les candidats à l'exode et le régime de Pékin étant toujours vilipendé.

Macao, colonie portugaise, occupée depuis le 16<sup>e</sup> siècle, après sa rétrocession à Pékin dans peu de temps, suivra l'exemple de Hong Kong avec maintien du régime capitaliste jusqu'en 2048.

En ce qui concerne Taïwan la coriace, on considère que la réunification n'interviendra que lorsque la doctrine "Un Etat, deux systèmes" aura fait ses preuves à Hong Kong et à Macao ; en attendant, le Kuomintang, parti nationaliste, préfère adopter la position du "Wait and see".

Mais les Chinois, en général, sont connus pour leur extraordinaire souplesse à trouver des solutions acceptables pour tous, et ils continuent à penser que la Grande Chine, Nouvel Empire du Milieu, doit se reformer après la réintégration de Hong Kong, Macao et Taïwan peuplés de Chinois.

Après une journée caniculaire, nous avons quitté l'hôtel pour l'aéroport, nos nombreux bagages entassés dans un taxi.

Ce dernier, à l'arrivée à l'aéroport, avait très vite embarqué un passager pour repartir en trombe, sans décharger une partie de mes bagages.

Dans le désarroi, Mhamdi s'était porté volontaire pour repartir à l'hôtel informer la direction de cette déconvenue.

L'embarquement étant à 22 Heures, j'avais craint de rater l'avion.

Vers 22 H 15, Mhamdi était de retour, suivi d'un responsable de l'hôtel l'ayant accompagné au service de police déclarer la perte de bagage, repérer le taxi et venir m'informer des mesures prises pour retrouver mes bagages et les envoyer au Maroc par DHL, aussi vite que possible.

Effectivement, un mois après, j'avais reçu mes affaires, mais avec des médicaments chinois retenus à Hong Kong et plusieurs objets souvenirs cassés.

A la hâte, nous avons embarqué après un ultime blocage à la police des frontières, de nouveau intriguée par mon passeport.

Le service à bord du "747" de la Cathay Pacific fut parfait, prévenant, nous permettant de nous détendre et de nous reposer des fatigues et du stress accumulés depuis plusieurs jours.

L'avion avait fait escale à Bahreïn à l'aurore, puis à Rome après le lever du soleil, avant d'arriver à Paris après un vol de plus de vingt heures.

A Roissy, Mhamdi fut à son tour bloqué quelques instants, son visa pour la France ayant expiré.

En conclusion, quels sont les enseignements de ce voyage ?

La présence de notre accompagnateur, Li, avait renforcé notre expérience de la Chine et facilité notre liberté de mouvement en dehors des moments officiels, tout en multipliant les prévenances pour nous éviter certains faux pas.

Les Chinois qui se souviennent de la famine, sont de plus en plus rares et la plupart ont l'impression que la vie au début du 20<sup>e</sup> siècle, avait été profondément bouleversée avec l'événement du socialisme,

Malgré les profondes transformations, les autorités évitaient de rompre la continuité chinoise ayant survécu aux vicissitudes de l'histoire et du temps,

La Chine entendait construire son destin à son propre rythme, dans l'autarcie pour endiguer la pénurie de devises, ne s'ouvrant au marché extérieur que sous l'emprise de la nécessité, offrant l'image d'un pays en transition dans le domaine de la gestion macroéconomique, les forces du marché jouant de plus en plus un rôle significatif, particulièrement à Pékin et les autres grandes villes.

L'impression qui prévalait, était que la Chine cherchait d'abord à "siniser" tout apport étranger comme elle l'avait fait auparavant pour le bouddhisme en provenance de l'Inde et pour le socialisme de création occidentale.

La dette extérieure estimée à 44 milliards de dollars et l'économie, avaient souffert de la désaffection du FMI, de la Banque Mondiale et des bailleurs de fonds occidentaux et japonais, effrayés par les événements du Printemps de Pékin.

La Chine continue à être un laboratoire humain offrant un champ vaste et inépuisable à l'investigation et à l'observation captivante, pour peu que l'on s'y attarde un moment et que l'on oublie les préjugés et les jugements à la sauvette.

L'impression qui demeure ineffaçable pour nous, après un long périple de dix jours à travers une mince partie de la Chine profonde est d'abord celle :

- d'une Chine qui s'ouvrait davantage aux étrangers, malgré les craintes d'un retour aux années 60, après la terrible répression du printemps 1989, s'éveillant rapidement dans les grandes cités comme Pékin et Canton, lentement mais sûrement dans les villes de province et les campagnes,
- d'une Chine rurale où les retombées de l'ouverture extérieure ne se feront sentir que bien plus tardivement, les conditions de vie et de travail demeurant précaires et dures, les moyens mis en œuvre encore archaïques,
- l'agriculture pratiquée comme une deuxième nature, est et sera la raison de vivre et le support séculaire de plusieurs centaines de millions de Chinois,
- l'intensité de l'effort et la mobilisation permanente du paysan chinois et de sa famille, démontrent qu'en dehors de toute considération politique et économique, sa foi profonde est incarnée dans l'amour de la terre nourricière qui l'a vu naître, vivre et enfin mourir,
- l'effort est partout le propre de l'homme, de la femme et même de l'enfant,
- le peuple chinois est celui qui a le plus grand sens et l'esprit de la mutualité,
- dans les campagnes, la multitude chinoise continue à être organisée en paix, dans l'uniformité d'une pauvreté vécue et acceptée par tous,
- la modicité du niveau de vie des masses rurales les met à l'abri des fluctuations erratiques de la partie évoluée du système de production des villes, de la montée d'une génération de jeunes cadres assoiffés de liberté, entreprenante, vivant au rythme de son époque mais peut être moins probe que son aînée,
- les réformes introduites dans le monde rural avaient certes permis une amélioration du niveau de vie, mais leur mise en œuvre se heurtait au ressentiment du paysan frustré de toujours payer et peiner pour l'Etat par les mécanismes du marché et la détermination injuste des prix des produits agricoles,
- qui n'a pas l'appui des forces armées et des millions de paysans, ne saurait prendre le pouvoir à ceux qui le détiennent depuis 1949, après la Longue Marche ;
- très rapidement, la population dans sa majorité aime à se ranger du côté du vainqueur, l'alternance des coups d'accélérateur suivis de temps à autre de coups de frein, n'ayant pas perturbé le processus des réformes engagées depuis plusieurs années et bien perceptibles dans les grands centres urbains,
- les Chinois recherchent l'argent plus qu'auparavant, mais pour eux ce n'était toujours pas l'âme de leur vie, les salaires étant tellement bas qu'il nous avait paru indécent de les aborder ou d'en discuter avec nos hôtes,

- la Chine nous avait donné l'impression d'un pays sous développé, détenant des bombes à hydrogène, fabriquant des fusées intercontinentales et lançant des satellites artificiels,
- la Chine est devenue un monde qui s'ouvre de plus en plus et dépasse la réulsion longtemps entretenue de tout ce qui est étranger,
- sans refuser totalement de se mettre au diapason et aux rythmes des autres, elle préfère tout d'abord "siniser" ce qui lui est proposé pour mieux l'intégrer, le digérer et l'adapter à la société,
- le souvenir de Mao s'estompe chaque jour davantage, et malgré les massacres de la place Tienanmen, le despotisme répressif évolue vers un despotisme éclairé,
- des masses importantes de Chinois ayant vécu longtemps sous la terreur, vivent encore sous la pesanteur du souvenir,
- la récupération de Hong Kong en 1997, de Macao en 1998, et la détente amorcée avec Taïwan, permettront d'accélérer le processus d'ouverture et d'insérer la Chine pacifiquement dans l'évolution libérale inéluctable de notre monde.

La Chine a-t-elle réellement ouvertes ses portes, et a-t-elle changé ?

L'avenir très proche nous le dira.

## Dans les provinces sahariennes

### *A Laâyoune*

Après le retour de Chine en juin 1990, le Ministre Fettah m'avait chargé d'aller à Laâyoune donner une conférence sur le secteur minier axée sur les potentialités minières dans les provinces sahariennes, et ce dans le cadre des activités de l'Association Culturelle "El Wahda".

Il faut rappeler, qu'en raison de la situation politique qui prévalait, les provinces du Sud n'avaient pas encore fait l'objet de programmes de recherches approfondies ou d'exploitation en dehors des phosphates de Boucraâ et de quelques études succinctes de l'occupant espagnol.

L'octroi de permis miniers n'étant pas encore entré en vigueur, certains travaux de prospection, de décapages ou de recherche superficiels étaient toujours placés sous la surveillance des autorités militaires.

La nature géologique ancienne des terrains, liés à la boutonnière précambrienne des Rguibat, laisse entrevoir des possibilités en matière de fer (comme à Zouerate en Mauritanie), cuivre, vanadium, substances utiles et ornementales ; des possibilités de trouver des diamants et de l'or, existent.

Au plan des ressources énergétiques, des indices de gaz ont été signalés dans certains des 140 forages réalisés par les Espagnols.

Après la récupération des provinces sahariennes, ces derniers avaient délibérément refusé de livrer les dossiers techniques pour apprécier l'importance des découvertes et du potentiel en hydrocarbures.

L'envoi par la suite d'une mission à Madrid pour récupérer les documents s'était soldé d'abord par une fin de non recevoir, puis par la suite par la livraison de quelques documents d'importance secondaire.

L'off shore au large de Dakhla et Boujdour, continuité supposée du Golfe de Guinée et de l'off shore mauritanien prometteur, face au Golfe du Mexique grand producteur de pétrole, pourrait faire l'objet de prospections par des sociétés en convention avec l'ONAREP.

### *A Guelta Zemmour*

Le dimanche, sans vol de retour sur Casablanca, en compagnie du délégué du Ministère à Laâyoune, Lâabid, nous sommes allés rendre visite au Colonel Kejji, responsable militaire du secteur de Guelta Zemmour, proche de la frontière mauritanienne.

L'accès à Guelta Zemmour est désormais relativement aisé après l'aménagement au cours des dernières années du second tronçon de route stratégique asphaltée de 120 km à partir de la mine de phosphate de Boucraâ.

Le colonel Kejji, originaire de Goulmima, ancien camarade du Collège de Ksar-es-Souk, brillant lauréat de l'Académie militaire de Dar el Beïda de Meknès, nous reçut avec beaucoup de chaleur, ravi de voir des ingénieurs lui rendre visite sur le front près de la frontière mauritanienne, théâtre de plusieurs combats sanglants avec les unités du Polisario.

Il nous fit visiter les installations de commandement et logistiques à Guelta Zemmour, implantées sur une butte dominant tout le secteur.

Nous nous sommes rendus ensuite à l'étang bleu (Guelta) ayant donné son nom à la localité, où l'eau douce est toujours disponible pour abreuver les rares troupeaux de chameaux et de caprins.

Sur le chemin du mur de défense, nous nous sommes arrêtés aux forages d'eau destinés à approvisionner les troupes, réalisés par les équipes du BRPM durant la période difficile de récupération des provinces du Sud.

L'organisation mise en place pour le ravitaillement régulier des troupes en vivres et en eau, était remarquable d'efficacité.

Le mur de défense, à vingt de kilomètres à l'Est, en direction de la frontière mauritanienne, non loin de Bir Moghrein, était impressionnant et comportait des champs de mines et des "points d'appui feu" pour enrayer avec rapidité et efficacité, grâce aux tirs croisés combinés de l'artillerie et des blindés, toute incursion impromptue des commandos mécanisés du Polisario.

A Guelta Zemmour, l'armée marocaine veillait courageusement sur ces contrées désolées, pleines de symboles et objet de grands sacrifices consentis par le peuple marocain tout entier.

Nous avons pénétré dans les casemates où vivaient les valeureux soldats, déterminés, attendant de pied ferme les harcèlements et les attaques du Polisario.

Le Colonel Kejji, brillant officier supérieur des FAR, homme d'ordre et de discipline, élément plein de fougue et de détermination, fin technicien de la guerre du désert et grand connaisseur des provinces sahariennes pour y avoir exercé depuis la Marche Verte, avait su avec efficacité, stopper les incursions du Polisario, en maîtrisant le terrain, en employant les armes appropriées pour infliger de très lourdes pertes à l'adversaire.

« Le terrain nous appartient, le Polisario a subi de terribles revers, après avoir cru un temps qu'il pouvait mettre à genoux notre armée ; nous savons qu'ici nous combattons une coalition, menée par l'Algérie ; le Polisario est une fiction et sans l'appui algérien, il irait se fondre dans les sables du désert, et on n'en parlerait plus jamais », nous dit le Colonel Kejji.

Le Polisario n'avait effectivement pas donné signe de vie depuis plus d'un an, se contentant de parader dans les environs de Tindouf et d'entretenir la fiction d'un Etat croupion, à la solde de ses supports algériens.

Un calme profond enveloppait ces étendues dénudées et rocailleuses, où la vigilance de notre armée était de rigueur, en espérant que le volet politique sera clarifié pour permettre à cette zone de bénéficier du développement intégré dans le cadre de la souveraineté nationale et de l'intégrité territoriale du Royaume.

Après un déjeuner au "domicile" spartiate du Colonel, nous avons rejoint Laâyoune après un passage rapide à la mine de Boucraâ, contents et heureux d'avoir accompli un véritable pèlerinage auprès de nos concitoyens, défenseurs des valeurs et de l'intégrité territoriale de notre pays.



## Un Ministre féru de communication

A la fin du mois de juillet 1990, Fettah nommé Directeur Général de l'OCP en remplacement de l'inamovible Karim Lamrani, était remplacé au Ministère de l'Energie et des Mines par Alaoui Mdaghri, Secrétaire d'Etat chargé des Affaires du Maghreb au Ministère des Affaires Etrangères et de la Coopération.

Le retour de Fettah à son ancien employeur et l'installation de Alaoui Mdaghri, en présence de Moulay Ahmed Alaoui, s'étaient opérés discrètement, en pleine invasion du Koweït par l'Irak.

Le nouveau Ministre, homme de grande culture et de droiture, fin communicateur, polyglotte, ancien directeur de l'ISCAE, pertinent sur l'évolution du pays et les sujets du moment, était appelé à faire bénéficier les secteurs minier et énergétique de son expérience du monde économique et des affaires.

Dès les premiers jours, nous avons vécu le conflit du Golfe, dans nos bureaux, emmitouflés dans nos sacs de couchage, pour suivre les péripéties des préparatifs de la guerre contre Saddam Hussein, et leurs implications sur l'approvisionnement en hydrocarbures du monde en général et du Maroc en particulier.

J'ai connu Alaoui en 1983 à l'occasion des réunions de la Commission interministérielle chargée de la sélection des candidats aux postes de conseillers économiques auprès des Ambassades du Maroc à l'étranger, au sein de laquelle je représentais les secteurs minier et énergétique.

Dès lors, le nouveau contact avec Alaoui fut amical, et la pérennité de notre action à la Direction des Mines, assurée.

Dès son arrivée, il avait su créer une atmosphère cordiale avec l'ensemble du personnel du Département, et établir des liens féconds avec tous les acteurs des secteurs de l'Energie et des Mines.

Sans occulter, outre mesure, les nombreuses réalisations des ministres qui l'avaient précédé, le nouveau responsable annonçait la constitution au sein des Directions d'équipes cohérentes, travaillant dans un cadre de sérénité, de confiance, de synergie et de synchronisation des efforts.

Ainsi, peu de temps après son installation, Alaoui, grand adepte de la communication interne et du travail en équipe, avait tenu à organiser des week end de réflexion au profit des cadres du Ministère.

Une première manifestation, unique dans les annales du Département, au Centre des Œuvres Sociales de l'ONE à Marrakech, avait donné l'occasion aux participants, dans un environnement convivial, décontracté et amical, de mieux se connaître, communiquer et débattre pour appréhender et solutionner les problèmes.

Cette approche permettait d'enregistrer, in fine, qu'un cadre performant dans son domaine, peut ne pas l'être dans un milieu où la culture de la communication et du relationnel est absente ou inexistante.

Le Ministre après avoir lancé le mouvement, nous laissa organiser les débats en conclave amical et décontracté. au cours d'une deuxième rencontre organisée à l'Hôtel Samir à Mohammedia. Coachés par deux éminents professeurs de l'ISCAE, Drissi et Gharnaout, la deuxième réunion avait porté sur le travail en groupe, pour inciter les cadres à apprécier, évaluer et résoudre les problèmes dans la sérénité et l'amitié. La troisième réunion eut pour cadre le club Naphta de la Société Nationale des Produits Pétroliers et eut également beaucoup de retentissement.

## *Au pays de l'Apartheid*

L'idée d'un voyage en Afrique du Sud avait pris naissance après le Congrès Géologique International à Washington en 1989, auquel avait participé Bensaïd, Directeur de la Géologie, et au cours duquel une invitation fut adressée aux Directeurs de la Géologie et des Mines du Maroc par le Docteur Frick, Directeur Général du Geological Survey of South Africa.

Pour Bensaïd et moi-même, voyager en Afrique du Sud était considéré comme un risque majeur, eu égard à la politique ségrégationniste et aux ratonnades de la population noire par le pouvoir blanc, et rapportées quotidiennement par les médias à travers le monde.

Amplifiés sans relâche par les télévisions, les événements laissaient supposer un pays complètement à feu et à sang, avec son cortège quotidien d'assassinats et de massacres interethniques, sous le regard condescendant de la minorité blanche.

Malgré cela, j'avais personnellement insisté auprès de Bensaïd, indécis, pour répondre favorablement, dans la plus grande discrétion, à l'invitation du Dr Frick.

Par suite de l'inexistence de relations officielles entre l'Afrique du Sud et le Maroc, les autorités sud africaines, à travers leur Ambassade en France, nous avaient délivré les visas et les titres de transport de Paris à Johannesburg.

Pour éviter toute interprétation malveillante, nous avons convenu d'organiser la mission au cours notre période des congés annuels, pour aller découvrir sur place les réalités, assouvir notre curiosité intellectuelle, mais surtout enrichir davantage notre savoir au pays du grand scandale géologique et minier.

\*\*\*\*

L'Afrique du Sud, ancienne Union Sud Africaine, Etat fédéral occupant l'extrémité méridionale de l'Afrique, de superficie 1.200.000 km<sup>2</sup>, est constituée par les anciennes colonies britanniques du Cap, du Natal, de l'Orange et du Transvaal.

Sa population caractérisée par une nette tendance au cosmopolitisme, un exode rural très intense et la poussée rapide des villages, était estimée en 1989 à plus de 32 millions d'habitants, dont 6 millions de Blancs (Afrikaners d'origines germanique, hollandaise et française, des Britanniques, des Portugais, des Italiens, des juifs), 1 million d'Indiens, Pakistanais et Malais et 25 millions de Noirs (Zoulous, Xhosas et diverses autres ethnies).

Les grandes villes sont par ordre décroissant : Johannesburg, Le Cap, Durban, Port Elizabeth, East London et Richards Bay.

Le climat est chaud et steppique à l'intérieur, désertique à l'Ouest, méditerranéen dans la région du Cap au sud, et forestier à l'Est vers l'océan Indien.

Les cultures vivrières (blé, maïs) et commerciales (vignes, tabacs, agrumes) et surtout les mines et les industries de transformations diversifiées et performantes, font de l'Afrique du Sud la principale puissance économique du continent africain.

Du point de vue historique, les populations autochtones furent refoulées par les Bochimans au 11<sup>e</sup> siècle, puis par les Bantous au 15<sup>e</sup> siècle.

De 1602 à 1680, on enregistra la venue des Hollandais boers, paysans colons de l'Afrique australe, et la fondation du Cap, sur la route des Indes orientales, puis après 1685, l'afflux des Huguenots chassés par les guerres de religions en France.

Dès 1814, le pays passa sous l'administration anglaise, et après 1834, avec le mouvement de migration vers le Nord (Natal, Transvaal, Orange) occupé par les

Britanniques en 1877, commençaient les révolutions contre les Anglais avec la création de républiques autonomes ou indépendantes, dominées par les Boers.

Il faut rappeler que les Boers, ayant fui l'Europe au début du 17<sup>e</sup> siècle pour coloniser de l'Afrique australe, habitaient le Transvaal et l'Orange.

En 1884, la découverte des premières mines d'or fut à l'origine des heurts d'intérêts entre Anglais et Boers qui se poursuivirent jusqu'en 1902, année de la défaite de ces derniers, après des luttes opiniâtres, menées par Kruger, fondateur du Transvaal en 1852 et chantre et organisateur de la résistance aux Anglais.

En 1910 fut créée l'Union Sud Africaine, regroupant les Etats du Cap, du Natal, du Transvaal et d'Orange, membres du Commonwealth britannique.

En 1913 furent adoptées les premières lois d'Apartheid, renforcées en 1948 par des mesures ségrégationnistes, après l'arrivée au pouvoir du Parti National.

En 1961, l'Union Sud Africaine avait disparu avec la création de la République d'Afrique du Sud indépendante de la tutelle de Londres, qui poursuivit la politique d'Apartheid dans le cadre d'un Etat multinational, associant à un Etat blanc, des Etats bantous comme le Ciskei, le Transkei, le Venda et le Bophuthatswana.

L'Afrique du Sud, connue pour ses fabuleuses richesses minérales et ses énormes potentialités en or, diamant, chrome, fer, fait partie des grands pays ayant mis en œuvre des technologies de pointe en matière de recherche, d'exploitation et de valorisation minières.

### *A Pretoria*

Imprégnés de ces éléments d'histoire, de géographie et d'économie, nous sommes partis le 11 Août 1990 de Rabat, pour embarquer le même jour de l'aéroport de Roissy dans l'avion d'UTA (Vol UT 335), en partance pour Johannesburg, via Nice et Kinshasa.

Les conditions de vol furent excellentes, et notre arrivée à Johannesburg, eut lieu comme prévu le lendemain matin à 11H20, après le survol du Nord Est de l'Afrique du Sud avec ses grands espaces dénudés et secs en période d'hiver austral.

L'aéroport de Johannesburg dénotait déjà l'impression d'un pays organisé et occidentalisé sous les premiers aspects.

Le passage des postes de police des frontières et de douanes s'opéra en quelques minutes avec beaucoup d'égards et sans le moindre problème.

Le Docteur Frick nous attendait à la passerelle, manifestement très enchanté de nous voir en terre sud africaine, chez lui, sous un climat frais et sec de l'hiver austral, à une altitude de 1.400m.

Immédiatement, à bord de la voiture personnelle du Dr Frick, nous avons rejoint Pretoria à 60 km, en empruntant des infrastructures routières et autoroutières impressionnantes, marque d'un niveau de développement élevé.

La campagne est faite de grands espaces entrecoupés de bosquets d'eucalyptus, d'immenses ranchs à bétail rappelant étrangement le Texas, toutefois sans puits de pétrole.

Bensaïd et Dr Frick en géologues avertis, avaient entamé leur discussion sur la structure géologique de cette partie de l'Afrique du Sud connue pour ses importants gisements d'or et de diamant.

Après un accueil très sympathique et notre installation au "Burgers Park Hotel", en plein centre de Pretoria, nous avons quitté Dr Frick en fixant avec lui de nous retrouver à 15 H pour effectuer un premier tour de ville.

"Quelle est l'inflation au Maroc", nous demanda curieusement le valet noir de l'hôtel, après nous avoir accompagnés dans nos chambres confortables.

A 15 H, nous avons entamé la visite de Pretoria en nous rendant au monument du Soldat Inconnu, bâtiment tout de marbre, retraçant l'histoire de l'occupation du Transvaal par les Européens, poussant devant eux et massacrant sans scrupules les tribus autochtones zoulous, faisant penser à l'occupation du Far West américain et aux terribles massacres des tribus indiennes.

Le bâtiment construit en 1950 sur une des hauteurs dominant Pretoria (du nom de Pretorius, fondateur de la République d'Orange), était envahi par une foule essentiellement d'origine européenne, les autres habitants noirs, indiens ou métis fuyant ce haut lieu de la ségrégation raciale et de la suprématie des Blancs.

Après, ce fut le tour d'un petit musée aménagé dans une vieille et superbe demeure du début du 19<sup>e</sup> siècle ayant appartenu à une notabilité, avec son mobilier et son équipement d'époque encore intacts.

Là, fut signée la paix entre les Boers vaincus et le colonisateur anglais, représenté par le Général Kitchener.

Nous sommes passés ensuite au Palais du Gouvernement, bâtiment d'aspect victorien, regroupant plusieurs départements ministériels et les bureaux de la Présidence de la République, construit en 1910 par Jan Smuts, unificateur des colonies anglaises et Premier Ministre de l'Union Sud Africaine en 1919.

Dans les dédales des annexes du Palais, nous avons rencontré des familles de musulmans sud africains d'origine indienne, venues durant le week end contempler les hauts lieux du pouvoir blanc, raciste.

Pretoria, occupant le fond des vallées et des contreforts boisés, était une agglomération aérée et verdoyante de plus d'un millions d'habitants, capitale du Transvaal, siège du Gouvernement d'Afrique du Sud, grand centre universitaire, nœud ferroviaire et centre d'industries métallurgiques proches des grandes mines d'or, de diamant et de charbon.

Par la suite, nous avons circulé à travers les quartiers résidentiels, aux superbes villas et cottages entourés de vastes jardins fleuris, habités par les Blancs, avant de déambuler dans le campus universitaire rappelant Oxford et Cambridge.

A travers nos discussions avec Dr Frick, d'un calme olympien, nous avons retenu que l'ex Union Sud Africaine, membre du Commonwealth jusqu'en 1961, s'était érigée en république indépendante pour échapper à la tutelle britannique pesante et pour mieux mettre en application la politique d'Apartheid.

« La situation actuelle ne pouvant s'éterniser, les Blancs et les Noirs doivent se rapprocher pour arrêter le communisme propagandiste et utopiste, et éviter que les Blancs s'expatrient en Australie et en Nouvelle Zélande », souligna Dr Frick, conscient que la situation doit changer et que justice soit rendue à la majorité noire, mais à certaines conditions que nous découvrirons plus tard lors de nos discussions approfondies sur la nature et l'essence du régime d'Apartheid.

Dès le premier jour, nous avons remarqué, non sans étonnement, que les Noirs rencontrés ne transpiraient pas la misère, malgré un écart important et manifeste entre les deux communautés qui semblaient s'ignorer totalement.

« La situation des Noirs s'améliore avec une meilleure éducation, une formation plus adaptée et un niveau de vie plus décent », avait poursuivi Dr Frick.

Nous sommes de retour vers 18 H à l'hôtel grouillant d'hommes d'affaires blancs, pour dîner au belvédère donnant sur les jardins et la piscine, dans une ambiance décontractée, accueillis avec grande amabilité.

Après dîner, nous avons effectué une longue promenade à travers les rues désertes de Pretoria, sous un temps clément de l'hiver austral (15°C), et circulé librement sans éprouver la moindre suffocation ou gêne.

Pretoria avec ses larges avenues, ses centres commerciaux, ses banques, rappelle une ville américaine, avec toutefois une circulation fluide, peu de cafés, de restaurants et une seule boîte disco attirant la jeunesse dorée de la capitale, venue ingurgiter calmement des pintes de bière.

La discrétion de la police dénotait une situation calme dans la capitale du régime de l'Apartheid où les gens étaient installés confortablement chez eux, alors que les bijouteries et les banques étaient gardées par des malabars blancs armés.

Au deuxième jour, un chauffeur à l'allure "cow boy" était venu nous conduire au Geological Survey à l'extérieur de Pretoria.

Au passage, nous avons croisé de longues files de Noirs à pied, rejoignant leur lieu de travail alors que tous les Blancs, sans exception, s'y rendaient en voiture.

A l'entrée du Geological Survey, à notre grande surprise, le drapeau marocain, bien distinctif, flottait allégrement au vent, signe de bienvenue de la part de notre hôte que nous avons tenu à remercier vivement pour cette marque d'amicale considération pour notre pays.

A l'entrée, nous étions accueillis par des hôtes blanches avec beaucoup de considération, sous l'œil satisfait et attendri du Dr Frick.

Après une courte entrevue de bienvenue, une longue réunion, en présence de tous les directeurs du Geological Survey, nous avait permis d'échanger nos idées et nos opinions respectives sur la recherche minière, la cartographie géologique et les axes de coopération possibles entre le Nord et le Sud de l'Afrique.

Manifestement, l'Afrique du Sud visait à soustraire la partie centrale de notre continent à l'emprise tentaculaire des organismes européens.

Nous fûmes agréablement surpris du souci de nos interlocuteurs d'affirmer à tout moment leur africanité, sans toutefois renier leurs origines européennes.

Nos discussions, auxquelles n'avait participé aucun Noir, s'étaient déroulées dans une atmosphère amicale et détendue, ponctuée par de nombreuses pauses café, loin de toute considération politique du moment.

Après une visite de courtoisie au Dr Hammersbeck, chef du département des substances minérales, organisateur de notre programme, nous avons participé à un déjeuner restreint dans la grande salle de réception du Geological Survey et dégusté pour la circonstance un ragoût de gazelle, met prisé en Afrique du Sud.

En début d'après midi, nous avons visité le centre d'élaboration des cartes par traitement informatique, où des techniciens noirs étaient intégrés aux équipes.

Le Geological Survey disposait d'un budget de 9 millions de dollars et employait plus de 400 personnes, essentiellement des cadres et des techniciens de grande valeur professionnelle.

Laissant Bensaïd à ses pérégrinations géologiques, j'avais rendu visite, en compagnie du Dr Frick, aux responsables du Bureau of Mines installé dans un immeuble à proximité de Burgers Park Hotel.

Je fus accueilli par le Directeur Général Rath (bras dans le plâtre suite à un accident de circulation) désolé de n'avoir pas été informé de notre séjour en Afrique du Sud pour organiser des réunions et rencontres d'intérêt avec ses services.

Ensemble, avec ses collaborateurs, nous avons fait un tour d'horizon de l'activité minière en Afrique du Sud et échangé des informations sur nos deux pays, retenant, pour ma part, que l'Etat intervenait peu dans le secteur minier, laissant le soin et la latitude aux opérateurs d'agir dans le cadre du "Mining Act".

Le Bureau of Mines disposait de 10 districts régionaux et d'un service de gestion du patrimoine minier à Johannesburg.

La valeur de la production minière avait atteint en 1989, 13,5 Milliards de dollars, dont 11 Milliards à l'exportation de charbon, or, platinoïdes, fer, chrome, manganèse, argent, cuivre, nickel, zirconium, vanadium, titane, fluorine, amiante, sel, barytine, gypse, mica, kieselguhr, magnésite, soufre, talc, kaolin, perlite, bentonite, attapulgitite etc.

Avec cette liste impressionnante des substances exploitées, l'Afrique du Sud, occupait la première place dans le monde pour la production d'or (plus de 600 tonnes par an), le chrome (3,7 Millions de tonnes de minerai), le platine, le manganèse, le vanadium, et la 5<sup>e</sup> place pour le diamant avec 9 Millions de carats.

Le secteur minier employait 745.000 personnes dont 520.000 dans les mines d'or, 105.000 dans les mines de charbon et 120.000 dans les autres secteurs miniers, et versait plus de 3,5 Milliards de dollars de salaires.

J'avais quitté le Bureau of Mines, impressionné par les fabuleuses richesses minières de l'Afrique du Sud, réellement véritable "scandale géologique et minier".

Après une journée très enrichissante, et comme la veille, après un dîner à l'hôtel, nous avons longuement marché dans les rues de Pretoria, toujours désertes et sans la moindre crainte, alors qu'à la télévision, un débat animé avait regroupé autour de Mandela des journalistes blancs.

« L'économie dirigée, planifiée ou centralisée ayant fait faillite partout en Afrique, il ne faut pas, que ce qui a échoué ailleurs soit introduit en Afrique du Sud », estiment les inquisiteurs blancs qui questionnaient Mandela avec beaucoup d'impertinence sur l'avenir de l'Afrique du Sud et le rôle que son mouvement l'African National Congress (ANC) était appelé à jouer dans l'évolution et la transformation du pays.

Certains journalistes soulignaient que le pays était engagé résolument dans l'élimination progressive de l'Apartheid, l'arsenal juridique en vigueur ne reflétant pas la situation réelle du pays et les Noirs étant sur la voie de l'affranchissement total de la tutelle des Blancs.

La politique des "petits pas" et de "l'influx control" avait été abolie.

Les bus, les trains et les plages accueillaient les différentes classes (Blancs, Métis, Indiens, Noirs) et dans les "Grey districts", les Noirs et Blancs cohabitaient.

Les inquisiteurs semblaient occulter une situation explosive, attisée par et les extrémistes et les "jusqu'au boutistes", adeptes de la terre brûlée et confrontés au puissant mouvement nationaliste de l'ANC, rappelant sous certains aspects les tristes moments de l'OAS des années soixante deux en Algérie.

A côté des extrémistes, existait une masse de Blancs, qui sans être forcément hostiles aux nécessaires et inéluctables changements, craignaient la réorganisation de l'économie et de la société dans un sens dirigiste.

« L'Afrique du Sud a reçu ces dernières années des milliers de Blancs parmi les plus réactionnaires du sud du continent (Portugais de l'Angola et du Mozambique, Britanniques du Zimbabwe), susceptibles d'être rejoints par des Européens de l'Est qui ne brilleront pas non plus par leur tolérance et leur progressisme », nous dit Dr Frick, très à l'aise dans ces affirmations.

Malgré l'existence d'un fossé énorme entre les systèmes éducatifs respectifs, la présence d'une importante communauté blanche pouvait être un élément positif pour le pays à condition qu'elle évolue vers un système de symbiose et de vie en bonne intelligence avec la grande majorité noire.

Dans les écoles noires le niveau était très bas, et lorsque les élèves parvenaient à l'université, ils étaient victimes d'un handicap et d'une insuffisance linguistique.

Le problème n'étant pas de droit, mais de fait, il fallait, pour éviter les dérapages, élever le niveau des écoles noires et assurer la mixité des établissements blancs, tout en favorisant une redistribution du capital de manière équitable entre Blancs, Indiens, Métis et Noirs, pour réduire le gap entre les communautés.

Le Gouvernement sud africain s'était engagé sur la voie des réformes parce que certains secteurs de l'économie souffraient du boycott des pays occidentaux, et Mandela, pour sa part, avait renoncé à la lutte armée en s'engageant dans la voie d'une remise en cause progressive des slogans de l'ANC.

L'espoir d'une coexistence harmonieuse entre Blancs et Noirs se profilait à l'horizon, pour le bien de l'Afrique du Sud et de toute l'Afrique noire en proie à des guerres civiles et des crises sans fin, mettant en péril la pérennité même des Etats.

### *Dans les mines sud africaines*

Au 3<sup>e</sup> jour, tôt, en compagnie du Dr Hammersbeck et d'un ingénieur du Geological Survey, nous sommes allés dans les mines d'or de Driefontein à 150 km au Sud Est de Pretoria, en traversant une région de ranchs à bovins, de vastes emblavures et de terres à maïs minutieusement travaillées avec des moyens mécaniques puissants et modernes.

Les digues à stériles, échelonnées sur plusieurs kilomètres, signalaient les mines d'or prospectées dès 1930, dans un environnement de machines d'extraction, d'installations de traitement, d'immenses parcs à matériels ordonnés et agencés, et de bâtiments administratifs avec leurs parterres de fleurs et de gazon entretenus par une multitude d'ouvriers noirs.

Accueillis par des femmes blanches d'un certain âge, élégantes et affables, après un passage par la barrière électronique de contrôle, nous fûmes introduits dans les bureaux de l'East Driefontein Gold Mining Company.

Après une pause café et une présentation des maquettes du gisement par le géologue en chef, nous avons effectué une descente à 3.700m de profondeur où régnait une atmosphère normale (22°) grâce à de puissants moyens de ventilation.

La mine extrayait 10.000 tonnes/jour de minerai essentiellement constitué de pyrite et de quartz, titrant en moyenne 10 grammes d'or par tonne sous forme d'inclusions millimétriques, en distribution erratique.

Les réserves à vue assuraient une vie de 20 ans, pouvant être prolongée si l'aval des travaux en cours de reconnaissance à -4.000m, se révélait positif.

Le minerai était abattu par dépilages en chambres magasins pentées avec boulonnage et boisage systématiques, le déblocage à la base des chambres étant assuré par scrapage.

Le personnel travaillait dans de bonnes conditions de sécurité, l'aérage étant fourni par de puissants ventilateurs et le dépoussiérage réalisé par des injections d'eau dans le massif suivies de brumisations du front d'abatage.

L'encadrement supérieur et moyen était assuré par des Blancs, les cadres subalternes de grande valeur professionnelle, étant des Noirs.

En Afrique du Sud, dans les mines d'or, la puissance électrique pour l'aérage était de 950 MW soit 50% de la puissance totale installée au Maroc en 1988.

A la sortie du fond, nous avons visité l'unité de fusion attenante à l'usine d'enrichissement par cyanuration, et assisté à une coulée dans un four à arc d'un lingot de 30 kg d'or, étroitement surveillé.

La production du centre était de 25 tonnes d'or par an.

A notre demande, nous avons visité un camp de travailleurs noirs pour mieux apprécier les effets pernicioeux des lois racistes.

Nous avons circulé longuement à travers les réfectoires, les foyers, les blocs d'habitations pour célibataires et pour mariés, sous la conduite d'un Blanc responsable du service des ressources humaines, enchanté de nous voir intéressés par le côté social de l'entreprise.

L'effectif de 11.000 personnes comprenait 30% d'origine sud africaine et des émigrés originaires du Malawi voisin, soumis à des contrats annuels.

Le "turn over" faible (1%), dénotait une stabilité remarquable du personnel.

Nous avons remarqué non seulement la diversité des ethnies, mais aussi la séparation entretenue en soubassement par les Blancs, désireux de ne pas affronter les problèmes de masse.

Seuls les Noirs sud africains avaient le droit de faire partie des "unions", syndicats de métiers, vivant en entités tribales séparées.

Les logements disposaient d'eau chaude, chauffage et télévision par chambre de 12 personnes ; les maisons des agents mariés étaient bien construites et agencées, avec jardin et garage.

Des cases en dur, bien équipées, étaient mises à la disposition des ouvriers recevant leurs familles qui étaient prises en charge par la société pour une durée de trois semaines.

Les cités et les foyers noirs disposaient de vastes installations sportives et récréatives, de cinémas, cafés et bars où la bière coulait à flot.

Les salaires versés, variaient de 1.000 à 2.000 rands (3.000 à 6.000DH/mois) avec en plus les avantages en nature (nourriture et logement gratuits).

Nous fûmes impressionnés par le niveau social des mines d'or sud africaines imaginées abusivement comme des "tueuses et centres de traite d'ouvriers noirs".

Nous avons déjeuné au Club pour Blancs, installé parmi les résidences des cadres blancs, dans un environnement de gazons et de parterres de fleurs, enfoui à l'ombre des platanes et des eucalyptus.

Après des discussions franches et amicales, nous avons senti et perçu une évolution des esprits des Blancs vis à vis des Noirs.



« Seules comptent la sensibilisation et la motivation des gens, quelle que soit la couleur de leur peau », me dit le responsable des ressources humaines.

Nous étions de retour à l'hôtel à Pretoria vers 17 H, après avoir longé sur notre chemin, la mythique Soweto (South ouest townships), centre à la lisière de Johannesburg, immense agglomération d'environ 2,5 millions d'habitants, composée de bidonvilles sordides et de quartiers résidentiels habités par la grande bourgeoisie noire.

« Mandela, un nanti de la race noire roulant en voiture de luxe, sans fins de mois difficiles, habite dans une maison luxueuse visible au loin, », nous lança notre accompagnateur, ingénieur du Geological Survey.

Tard le soir, malgré l'annonce par la radio et la télévision d'échauffourées entre jeunes Noirs de différentes ethnies (zoulou et xhosa), nous avons effectué notre promenade nocturne habituelle, à travers Pretoria déserte et endormie, livrée aux quelques passants et curieux attardés aux devantures des magasins et près des jets d'eau sur les grandes places.

Nous avons assisté, malencontreusement, à un accident provoqué par un Blanc éméché, circulant à grande vitesse, sans marquer le stop à l'un des rares feux rouges de la ville, percutant une voiture venant du sens prioritaire.

La police, discrètement, sans perturber le calme profond de la ville, était rapidement intervenue pour établir le constat, faire évacuer les épaves parmi les débris de verre et de tôles tordues, et nettoyer les lieux.

Au 4<sup>e</sup> jour, notre programme de visite nous mena dans une mine de charbon à Middelburg à 140 km à l'Est de Pretoria, en compagnie de Snowdon, géologue barbu fumant la pipe, responsable d'un bureau d'ingénieurs conseils, installé pour son compte à Johannesburg et grand connaisseur des problèmes des mines de charbon pour y avoir très longtemps exercé.

La mine de Middelburg située dans la partie Est du Transvaal, appartenait à 50% au groupe British Petroleum (BP) qui avait, en 1975, négocié et acquis, dans le cadre de la diversification de ses activités, une propriété de 6.000 hectares dans le Middelburg Magisterial District, à 27 km à l'Est de la ville industrielle de Witbank.

Le bassin charbonnier de Witbank produisait plus de 60% du charbon sud africain (170 millions de tonnes dont 125 millions de tonnes consommées localement et 45 millions de tonnes exportées par le port de Richards Bay sur la côte de l'Océan Indien).

Après un exposé très détaillé du Directeur de la planification, citoyen britannique, dans une salle ultramoderne, nous avons visité l'exploitation à ciel ouvert centrée sur les couches de charbon totalisant 14 mètres de puissance.

La production était de 4,5 millions de tonnes par an de charbon de bonne qualité, en utilisant de puissants moyens de foration, de chargement et de transport (jumbos hydrauliques, draglines, camions de 50 tonnes).

Nous avons assisté à un impressionnant tir de grande volée pour un tonnage de plus de 100.000 tonnes de charbon.

Au lavoir utilisant la méthode "heavy medium separation", le charbon après lavage, donnait des produits titrant 0,4% de soufre, 14-15% de cendres, 23% de matières volatiles et un pouvoir calorifique supérieur à 6.000 kcal/kg.

La mine employait 2.000 personnes, toutes de nationalité sud africaine, dont une grande partie issue des régions à 150 km à la ronde, contrairement aux mines d'or

employant surtout des expatriés des pays limitrophes (notamment du Swaziland, Botswana et Lesotho).

Les salaires versés aux mineurs variaient entre 1.500 et 1.800 rands (soit l'équivalent de 4.500 à 5.400 dirhams).

A notre demande, comme à la mine d'or de Driefontein, nous avons visité les installations sociales du village de Naledi où le personnel noir disposait de logements confortables et d'installations récréatives remarquables ; les Blancs, pour leur part, étaient logés à part en ville, à Middelburg.

A la mine, les relations entre Blancs et Noirs nous avaient semblé sur la voie de la normalisation progressive.

Au plan de l'environnement, les responsables étaient fiers de nous montrer les réalisations ayant transformé et amélioré le milieu austère avant la mise en production de la mine, grâce à un effort louable pour réhabiliter des zones défrutées et transformées en terrains de parcours pour bovins et en vastes étangs bordés de collines boisées et peuplés d'échassiers.

Nous avons déjeuné au Club pour Blancs, en compagnie du directeur de la mine, jovial et décontracté, peu perturbé par une grève relative à la gestion des installations socioculturelles du village noir.

« Nous sommes contraints de discuter et de collaborer pour assurer une meilleure productivité et asseoir les bases de notre compagnie, sinon nous allons couler tous ensemble », nous déclara le directeur de la mine, avec beaucoup d'assurance et de détachement.

Nous avons échangé nos points de vue sur les techniques minières mises en œuvre dans nos deux pays et sur l'avenir du charbon.

La conclusion était que le charbon continuera à occuper une place de choix dans le "panier énergétique mondial".

Nous avons enregistré avec fierté l'excellente appréciation de notre pays dans cette partie de l'Afrique développée.

« Le Maroc est un Etat de vieille histoire, sérieux, travailleur, que nous respectons et avec lequel nous souhaiterions coopérer », me lança un de nos hôtes fort attentif à tout ce que nous disions.

Nous avons souligné qu'après la normalisation de la situation en Afrique du Sud les relations bilatérales vont connaître un développement rapide.

Nous avons quitté nos hôtes en les remerciant de leur accueil, impressionnés par le développement formidable des mines de charbon en Afrique du Sud, en avance technologique certaine sur celles de l'Europe et du Nouveau Monde.

En fin d'après midi, sur le chemin du retour, nous avons traversé une zone de gigantesques centrales électriques à charbon, de puissances variant de 3.000 à 4.000 MW, presque le double du potentiel énergétique du Maroc en 1989.

Snowdon qui nous conduisait dans sa rutilante Mercedes, répondait à nos questions avec toute sa bonhomie et sa décontraction de géologue.

« Là bas, vous observez d'anciens camps de concentration où au début du siècle, les Britanniques avaient cantonné et affamé les Boers, hommes, femmes et enfants », dit Snowdon, comme pour justifier et glorifier l'action de développement agro-pastoral de cette région charbonnière par les colons blancs boers, révoltés contre l'occupation britannique à la fin du 19<sup>e</sup> siècle.

Snowdon, d'origine écossaise, vilipendait Mandela et le considérait comme le "Grand Satan de l'Afrique du Sud".

« Ce type très fortuné, possède un palace à Soweto ; il a été emprisonné en 1962 pour acte de violence et incitation à la révolte ; personne, contrairement à ce qui est répandu, n'a jamais été emprisonné en Afrique du Sud pour ses idées » s'écria Snowdon qui, après un moment de réflexion continua :

« L'ANC peut aujourd'hui prendre le pouvoir car les Blancs ont peur de tout perdre dans l'incertitude de l'avenir ».

Mais dans sa majorité, l'ANC préférait d'abord la promotion de la "middle class" en adoptant la position de "forgive and forget" (pardonner et oublier), et certains Noirs pensaient que dans un avenir très proche, la République Sud Africaine aura Mandela comme Président et De Klerk comme Vice-président.

Tel fut le sentiment à travers les tables rondes organisées à la télévision chaque soir, que nous avons suivies avec délectation, comme tous les clients de l'Hôtel Burger Park, noirs et blancs, venus apprécier la qualité des mets et du service prévenant, assuré conjointement par de jeunes Noirs et Blancs.

Au 5<sup>e</sup> jour, un ingénieur du Geological Survey nous avait accompagnés à la mine de diamant de Cullinan à 40 km au Nord de Pretoria.

Cette mine tire son nom du prospecteur Cullinan découvreur en 1902 du gisement diamantifère de "Premier Mine", constitué du plus important pipe de kimberlite d'Afrique (900m de long, 450m de large, 400m d'enracinement et 32 hectares de superficie).

A "Premier Mine", en 1905, fut trouvé le plus gros diamant du monde (3.106 carats), dont une partie orne le diadème de la Reine d'Angleterre.

"Premier Mine" est aussi connue par ses diamants bleus semi conducteurs, avec traces d'aluminium.

Après avoir extrait en découverte 280 millions de tonnes de minerai, la mine est passée en souterrain en 1946, pour produire 7 millions de tonnes de minerai et 2,5 millions de carats par an.

Après le contrôle d'usage au service de sécurité et des explications approfondies sur l'origine de la kimberlite et des diamants, "le permanent geologist", homme de petite taille, nous guida dans la visite complète de la mine.

« L'Afrique du Sud, où la ville de Kimberley a donné son nom à la roche porteuse de diamant, dispose de plusieurs centaines de zones à kimberlite réparties dans plusieurs districts plus au moins renommés. Depuis la découverte de la kimberlite, source primaire de diamants, cette roche a fait l'objet d'intenses recherches aux plans géochimique, métrologique, minéralogique et géologique, attestant que la kimberlite issue du manteau de la Terre, était soumise à de fortes pressions suivies de cristallisation fractionnée », nous signala le géologue.

L'exploitation souterraine mettait en œuvre le sublevel caving à rendement élevé, avec mécanisation de l'ensemble des opérations de foration, tir, boulonnage et marinage des produits.

Sur un effectif de 1.900 personnes, 1.400 étaient affectées au fond, encadrées par 18 ingénieurs blancs, les ouvriers et les techniciens subalternes étant noirs.

"Premier Mine" appartient à la Société De Beers qui contrôle les productions de l'Afrique du Sud et du Botswana, estimées à 5 millions et 7 millions de carats/an.

La production mondiale (100 millions de carats/an) provenait essentiellement d'Australie, du Zaïre, du Botswana, d'URSS, et d'Afrique du Sud.

40% des diamants étaient des placements bancaires, 40% à usages industriels et 20% allaient à la joaillerie.

Après cette tournée, sans avoir vu de diamant, ni prélevé le moindre échantillon de kimberlite, nous sommes passés à la fouille, puis invités à un "lunch" rapide au foyer de la mine, avant de rejoindre Pretoria vers 15 heures.

Dr Hammersbeck et Wurs, géologue chevronné du Geological Survey, nous attendaient pour nous accompagner dans le secteur du Bushveld, en tournée géologique tant attendue et désirée par Bensaïd.

J'étais le seul mineur parmi trois géologues, et j'entrevois déjà des explications très intéressantes.

### *Dans le scandale géologique du Bushveld*

Après Pretoria, nous avons traversé une zone de riches emblavures, de vastes champs de maïs, d'élevage extensif, de fermes isolées aux haciendas ombragées, exploitées par d'anciens colons afrikaners venus il y a des décennies mettre en valeur des terres en jachère.

Au loin, nous avons admiré la ville de Middelburg, agglomération de cent mille Blancs, véritable paradis, dans un environnement tout près des Noirs confinés dans leurs misérables townships.

« Les Noirs peuvent venir travailler en ville comme boys, jardiniers ou femmes de ménage, le soir ils doivent regagner leurs townships », nous dit, avec une pointe d'arrogance, Wurst, afrikaner typique, raciste jusqu'au bout des ongles.

Sur notre chemin, nous avons observé plusieurs feux de forêts et des brûlis.

« Ce sont les Noirs qui sont responsables de ces feux », avait poursuivi Wurst pour accabler encore davantage les gens de couleur.

A l'horizon, l'énorme centrale de Dendal près de Wittbank, dans le Transvaal Est, percée technologique des Sud Africains au plan de l'énergie électrique et de la fabrication des équipements, fournissait une puissance de 4.166 MW, nous rappelant que l'Afrique du Sud seule, produisait 60% de l'électricité du continent et que Kimberley la ville "diamantifère" était électrifiée en 1882, avant Londres.

L'Afrique du Sud avec sa grande production de charbon, ses nombreux barrages et sa centrale nucléaire, disposait d'un kilowattheure bon marché (0,18DH) et était en mesure de fournir les pays voisins démunis comme le Botswana et le Mozambique qui souffraient de l'arrêt du projet de grand barrage à Cabora Bassa.

L'entrée dans le Bushveld se traduit par un changement topographique et l'apparition de collines boisées et de vallées couvertes d'épineux rappelant le Rif.

Nous sommes passés dans une zone de hauteurs tabulaires intrigant la curiosité de Bensaïd, puis à proximité des mines de fer de Mapoch (du nom de l'ethnie zoulou de la région) où étaient exploitées, à ciel ouvert, des couches de magnétite, source d'approvisionnement de la grande aciérie de Wittbank.

Nous sommes arrivés, à la tombée de la nuit, à Steelport et installés à Tubatse Residence, club aménagé dans un merveilleux cadre de verdure par les sociétés opérant dans le secteur, où vivent tous les cadres blancs et leurs familles.

Nous avons dîné tranquillement au foyer de la résidence, servis par un personnel noir en livrée et très prévenant.

Au 6<sup>e</sup> jour, nous avons visité une usine de ferrochrome, accueillis avec beaucoup de chaleur et de prévenance par l'hôtesse confondue en excuses pour n'avoir pas installé un drapeau marocain en signe de bienvenue.

Un jeune ingénieur métallurgiste de grand gabarit, responsable de production, nous avait guidés dans la visite du centre.

Tubatse Ferrochrome Plant est implanté à proximité des centres de production de minerai d'oxydes de fer et de chrome (Montrose, Groothoek et Tweefontein).

Le ferrochrome, après la fusion et la coulée dans des fours à arc de 30 MVA, est refroidi, concassé et tamisé pour répondre aux spécifications des clients.

Le produit marchand était acheminé par train jusqu'à Durban et Richards Bay sur la côte de l'Océan Indien pour être exporté en Europe et au Japon et utilisé dans la fabrication des aciers inoxydables.

L'Afrique du Sud, dont les réserves sont estimées à plus de mille ans, à la cadence de 300.000T/an, produisait les 3/4 de la consommation mondiale.

En quittant l'usine sous l'œil surpris et intrigué d'un groupe de Blancs, nous avons marqué une pause pour examiner les cartes géologiques du secteur.

Wurst, sûr de lui, avait étalé toute sa science et sa connaissance du Bushveld, expliquant avec force détails la genèse des gisements et la géologie de ce véritable scandale géologique et minéralogique, aux concentrations exceptionnelles en chrome, vanadium, platine, fer et autres substances rares.

Moi j'étais le "mineur" noyé dans la terminologie de trois géologues chevronnés, mais heureux de participer avec eux à cette randonnée captivante.

Quittant Steelport, nous sommes entrés en territoire Lebova, home land noir, avec ses cases en tôles ondulées, ses villages délabrés à proximité des champs de coton et de blé arrosés par pivots géants.

Après nous être ravitaillés au magasin de Burgerport tenu par une femme blanche agressive, nous avons poursuivi notre tournée en nous arrêtant près des mines de chrome de Tweefontein, de platine et de vanadium de Kennedy Vaal.

Nous avons déjeuné au bord d'une rivière, à proximité d'un site géologique protégé, caractérisé par le contact de la minéralisation chrome avec l'anorthose.

A quelques coudées à le ronde, nous avons sous nos yeux l'incommensurable effort de recherche et d'exploitation déployé dans cette zone pour mettre en valeur des gisements métalliques et des gisements de substances utiles (calcite, magnésite) découverts par des colons blancs au cours de leur longue ruée (Trek) en direction de l'Est vers la frontière mozambicaine.

« C'est une région minière unique au monde ; ses potentialités sont immenses et nous ne faisons que les effleurer », s'exclama Wurst avec fierté.

Nous avons visité ensuite un gisement de magnétite avec une grande concentration de vanadium, prospecté par l'Anglo-American, près du home land noir de Sekukine, sans eau, sans électricité, fait de maisons basses en tôles galvanisées.

« Ils n'ont pas d'électricité parce qu'ils ne paient pas ; il est difficile de cohabiter dans l'anarchie avec des Noirs qui se reproduisent comme des lapins, qui veulent nous prendre nos hôpitaux, nos écoles, nos plages, nos villes, nos magasins et qui clament

qu'ils destinent une balle à chaque colon blanc », expliqua Wurst à sa manière, sous l'œil imperturbable de Dr Hammersbeck, réservé et prudent dans ses jugements sur les rapports entre Blancs et Noirs.

« L'avenir de l'Afrique du Sud appartient à tous ses habitants, mais il n'est pas prudent de brûler les étapes ; l'éducation et la formation des Noirs sont prioritaires, avec le respect de leurs coutumes et de leur way of life », répliqua Dr Hammersbeck, avec beaucoup de calme et d'assurance.

Wurst afrikaner irréductible, rejetant la majorité noire accusée de menacer ses privilèges, grommela et préféra se taire pour ne pas contrarier son concitoyen.

A travers ces réflexions désabusées, on entrevoyait la mort du racisme, seule voie vers la paix, la concorde et la stabilité du pays.

Dr Hammersbeck sortit de sa réserve en affirmant que « Le développement séparé a été tenté et entretenu dans le passé, mais les réalités nous ont montré que ça ne marche pas. On ne peut éternellement diviser le pays, et détruire tout ce qui a été édifié, la minorité ne doit pas être opprimée par la majorité ; la qualité et le niveau de vie ne seront pas rabaissés, mais doivent être étendus progressivement à tous les Sud Africains ».

### *De retour à Pretoria*

En fin d'après midi, nous sommes arrivés à Pretoria au "Burger Park Hotel" où affluaient des couples noirs élégamment vêtus, sans complexe, évoluant parmi les nombreux Blancs venus en groupes dîner tranquillement, sans ostracisme apparent.

Comme à l'accoutumée, nous avons effectué une longue marche à travers Pretoria "by night", sans remarquer la moindre animosité raciale.

Au 7<sup>e</sup> et dernier jour, Dr Frick était venu nous chercher pour nous conduire dans sa superbe villa en briques rouges, entourée d'un magnifique et grand jardin, jouxtant la demeure de l'archevêque noir Desmond Tutu, Prix Nobel de la Paix.

Sa femme, professeur de mathématiques, étant en mission à Fairbanks en Alaska, nous fûmes accueillis très chaleureusement par ses quatre enfants (deux filles et deux garçons) chargés de préparer un barbecue.

Disposant d'un moment de répit, nous avons été aux centres commerciaux où des groupes de jeunes musiciens se produisaient en plein air au bord d'un énorme plan d'eau aménagé pour la voile, dans une ambiance de fête nord américaine.

Après quelques emplettes, nous sommes revenus chez Dr Frick participer amicalement au barbecue.

A 15H30, nous sommes allés à Johannesburg, ville de 2 millions d'habitants, grand centre industriel, commercial et intellectuel, où le quartier des banques rappelle Wall Street à New York, avec ses immenses buildings de granite, de verre et de marbre, royaume de la De Beers, de l'Anglo-American et de Genco, firmes spécialisées dans les affaires de diamants, d'or et d'autres minerais stratégiques.

Par ci, par là, on avait noté d'anciens terrils et des tours d'extraction, vestiges des anciennes exploitations d'or de la fin du 19<sup>e</sup> siècle, base de l'essor économique remarquable du Witwatersrand.

En voulant aller à Soweto, nous fûmes dissuadés par un Blanc armé d'un fusil de chasse et posté sur les hauteurs dominant les townships.

« Soweto est à feu et à sang, ne vous y aventurez pas, c'est trop risqué », dit-il.

Des familles noires étaient venues se réfugier au down town de Johannesburg, occupant les trottoirs et fuyant Soweto où les Zoulous, sortant de leurs "hostels", attaquaient les membres de l'ANC.

Buthelezi, chef de l'Inkhata (parti zoulou), cherchait à gagner sa place dans la négociation menée par Mandela, en utilisant la violence.

« Le massacre ne cessera pas tant qu'il n'y a pas de pourparlers directs entre les leaders des fractions noires rivales, Zoulous et Xhosa, car la violence appelle la violence », dit Dr Frick, quelque peu dépité par les événements.

Avant de rejoindre l'aéroport, nous avons traversé les quartiers portugais construits par d'anciens colons du Mozambique, venus trouver asile et fortune dans cet eldorado de l'Afrique, apportant une note latine et méditerranéenne à l'environnement anglo-saxon.

A l'aéroport Jan Smuts, nous avons tenu à inviter Dr Frick à venir au Maroc, avec l'espoir que nos relations se normaliseront rapidement et que la disparition inexorable de l'Apartheid permettra la participation des Noirs et des Blancs au développement de l'Afrique du Sud.

Nous avons embarqué sans problème, bénéficiant même d'un traitement de faveur à bord de l'avion de la South African Airways.

L'avion survola Gaborone, capitale du Botswana, pays riche en diamants, puis Windoëk capitale de la Namibie nouvellement indépendante, ancienne colonie allemande, vestige de l'occupation avant la première Guerre Mondiale, ensuite l'Atlantique, avant de faire escale à l'aurore à Lisbonne, où de nombreux passagers d'origine portugaise avaient débarqué.

Nous fûmes rendus à Paris vers 10H30 après un vol de 15 heures.

Quels furent les enseignements et les conclusions de ce merveilleux périple au pays de l'Apartheid ?

Le voyage nous avait réellement comblés, car il fait partie de ces missions recherchées et enviées, particulièrement par les géologues et les mineurs.

Nous sommes revenus tous les deux, avec la conviction que :

-l'Afrique du Sud est réellement un scandale géologique et minier, non seulement par la diversité de ses ressources minières, mais aussi par l'importance des réserves en place, assurant plusieurs décennies de consommation en minerais stratégiques et précieux,

- l'Afrique du Sud sans Apartheid, jouera un rôle de leader économique de premier plan dans le continent,

- les Noirs étaient impatients pour le changement inéluctable,

- parmi les Blancs, émergeait chaque jour davantage, une classe consciente des vrais problèmes et de la nécessité d'une évolution de la situation, continue, progressive, mais ordonnée,

- Mandela, De Klerk et Buthelezi, semblaient être les otages de leurs ouailles agitées constamment par de profondes et sanglantes convulsions,

- l'avenir de l'Afrique du Sud, grand pôle de développement économique, première puissance du continent africain, ne peut être que multiracial.

## Des mouvements sociaux Dans les mines

A Paris, après le périple en Afrique du Sud, j'avais retrouvé ma femme et mon fils de retour de Londres, pour aller ensemble passer une semaine de vacances à Pine, dans la région de Hanovre en Basse Saxe, à l'invitation de notre ami, Rudolph, ingénieur et un de mes anciens collaborateurs au Service des Travaux de Recherches Minières au BRPM, marié à une Marocaine de Khemisset.

Nous avons apprécié l'hospitalité de nos hôtes et découvert une Allemagne réunifiée, en plein développement, organisée et sûre d'elle-même après la débandade du système communiste en Europe de l'Est.

Durant notre séjour, nous avons été à Berlin, sur la Spree, occupée conjointement par les Alliés après la Seconde Guerre Mondiale.

Près de la porte de Brandebourg, dans la rue, des vendeurs ambulants asiatiques (vietnamiens, pakistanais) proposaient aux visiteurs des uniformes et des médailles soviétiques, des drapeaux de l'ex-République Démocratique Allemande (RDA), alors qu'à proximité de nombreux jeunes déballaient délicatement de petits morceaux souvenirs du Mur de séparation édifié en 1961 par le régime communiste du secteur Est (Pankow).

L'euphorie s'installait à l'image de Rudolph lui même survolté et fier de nouveau d'être citoyen d'une grande Allemagne réunifiée.

Nous avons profité de notre passage pour aller visiter les travaux d'enfouissement de déchets radioactifs dans une ancienne mine de sel près de Helmstedt, réalisés par l'Office Fédéral de recherches géologiques, et nous avons apprécié les mesures prises pour ne pas polluer les nappes aquifères de la région.

Nous avons rejoint Paris par train de Hanovre, en traversant les grands centres industriels de la Ruhr où s'était construit un des plus grands complexes industriels du monde (sidérurgie, chimie, cimenteries) près des grandes villes de Essen, Düsseldorf, Dortmund et Duisburg.

En septembre 1990, accompagné de mon fils, Karim, et en présence de Ghissassi et Lakhssassi, les deux premiers responsables de la Fonderie de plomb d'Oued El Heimer, j'avais assisté au dîner annuel du LME (London Metal Exchange) à Londres et aux empoignes des tractations commerciales dans les coulisses entre traders et producteurs des métaux.

A l'occasion de cette mission, nous avons visité le mythique siège du LME dans la City capitale de la finance et du commerce internationaux.

Londres m'avait paru triste en automne et surtout très chère en considérant les prix pratiqués par les hôtels et les restaurants de niveau moyen.

Ce fut ensuite le tour de la réunion annuelle du Groupe d'Etude du Plomb et du Zinc à Genève pour faire le bilan d'une année dominée par une baisse sensible des cours des matières premières minérales dans leur ensemble, entraînant un climat de morosité et de désenchantement suite à la crise persistante du Golfe.

Quittant Genève, en compagnie de Bennani, nous avons effectué un bref déplacement à Brigues dans le Valais, à l'entrée du Tunnel du Simplon, pour nous rendre compte des progrès accomplis en Suisse en matière de stockage des explosifs civils après le dernier incident mortel enregistré dans une fabrique.



La fin de l'année 1990 fut marquée par de nombreux mouvements sociaux dans les principaux centres miniers, accompagnés d'une campagne de dénigrement engagée contre le secteur minier par certains médias et les centrales syndicales.

Le Ministre Alaoui avait réagi par des interventions au Parlement, des réunions de communication de clarification au Ministère, et en défendant, au cours d'une conférence-débat au siège de la province de Taroudant, la politique de son département, soumise au feu roulant des députés de l'opposition de gauche.

Adeptes du contact direct pour apprécier la situation, loin des joutes oratoires à la Chambre des Représentants et des interventions enflammées des députés représentant les travailleurs, le Ministre s'était rendu ensuite à la cité minière de Tinerhir, aux mines d'Imiter et de Bleïda, à la délégation d'Ouarzazate, à la mine de Hajar, au centre phosphatier de Benguerir, au complexe chimique de Jorf Lasfar et à l'exploitation de Sel Mohammedia.

Après cet engagement résolu et l'implication du Ministre, après plusieurs interventions de la Direction des Mines et de la province de Khénifra, à la veille de la grève générale déclenchée par les centrales syndicales CDT et UGTM, le travail avait repris à Jbel Aouam, mettant fin à une des plus longues grèves à la mine.

Malgré toutes les bonnes dispositions du Ministre et de son Administration pour desserrer l'étau, les mouvements sociaux de grande ampleur se poursuivront, malheureusement encore durant plusieurs mois, notamment à l'occasion de la grève générale, entachée par des débordements très graves à Fès.

Ainsi, à Imiter, une longue grève déclenchée solidairement par les personnels affiliés à la Confédération Démocratique du Travail et à l'Union Générale des Travailleurs Marocains, avait paralysé la production durant une longue période.

Le mouvement social, soutenu par des agitateurs extérieurs, revendiquait des augmentations de salaires et d'autres avantages, occultant tous les efforts déployés par la SMI à l'exploitation et à la cité minière à Tinerhir pour améliorer les salaires et les conditions de vie d'une communauté de plusieurs centaines de personnes.

« A Imiter on exploite les ouvriers comme du temps de Germinal, la société n'a jamais rien fait pour son personnel, malgré ses bénéfices exorbitants », fut la réponse à la proposition du BRPM aux centrales syndicales d'aller sur les lieux pour constater de visu les réalisations et les efforts consentis pour le personnel depuis des années, aux plans des rémunérations et des avantages sociaux.

Concernant l'OCP, des réunions avec les syndicats CDT et UGTM avaient examiné les relations avec l'Office, suivies d'un déplacement à Casablanca pour rencontrer les responsables en vue de mettre fin à la grève dans les exploitations.

Mais l'OCP écarta tout dialogue direct avec les syndicats, s'en remettant aux commissions du statut du mineur, seules habilitées légalement à examiner les différends entre le personnel et l'employeur.

A la mine de Jérada, déjà dans une situation économique et financière désastreuse, des mouvements pernicioeux, à caractère politique, visaient l'évaluation de l'implantation des syndicats au sein du monde charbonnier.

Ces mouvements devaient donner à réfléchir sur la manière d'examiner et solutionner les problèmes des mines dans un esprit de dialogue, de concertation, et de responsabilité partagée, sans oublier qu'un effort de contrôle et de sensibilisation incombe à l'Administration des mines dont beaucoup de partenaires sociaux attendaient une implication plus déterminée et plus volontaire vis-à-vis des grands groupes miniers (OCP, BRPM, CDM, ONA, CMT).

Dans l'ensemble du secteur minier, la grève générale que beaucoup appréhendaient avec un souci majeur, avait été suivie par 15% des effectifs, avec toutefois des taux relativement élevés, respectivement de 49% et 72% à Khouribga (phosphate) et Jérada (charbon).

Les prémices d'une mauvaise récolte agricole par suite de l'insuffisance des précipitations et le chômage endémique important, surtout parmi les jeunes, étaient annonciateurs d'une période peu reluisante de la vie de notre pays.

L'année 1990 s'était achevée par les classiques empoignades et les envolées enflammées et démagogiques des parlementaires, relativement au projet de budget du Département pour l'exercice 1991.

L'année 1991 avait démarré avec la crise au Moyen Orient et les préparatifs des coalisés pour abattre le régime de Saddam Hussein après l'invasion du Koweït par l'armée irakienne en août 1990.

Continuellement, tous les jours, le monde était assailli par des informations de toutes parts et de tous acabits qui concouraient toutes vers une terrible issue du conflit avec l'Irak, avec sa cohorte de malheurs, de milliers de morts et de destructions massives sur le sol irakien.

## Au " Pays des Hommes Intègres " :

### Le Burkina Faso

Répondant à l'invitation du Secrétaire Exécutif de la Commission Economique pour l'Afrique des Nations Unies (CEA), et sur incitation récurrente du Ministère des Affaires Etrangères, j'avais effectué en période de Ramadan, une mission au Burkina Faso pour participer à la réunion consacrée à l'examen des politiques de mise en valeur des ressources minérales et de l'environnement en Afrique.

Compte tenu de l'importance des thèmes à débattre, de la période critique que traversait le secteur minier africain et de la nécessité pour l'Afrique d'adopter les stratégies appropriées, nous avons tenu à apporter notre contribution en participant aux deux sessions technique et ministérielle, entrecoupées d'excursions dans des zones d'activités minières.

\*\*\*

Le Burkina Faso, ancienne Haute Volta, s'étendant sur 274.000 km<sup>2</sup>, est un vaste plateau cristallin (300m d'altitude moyenne avec de rares point hauts ne dépassant 700m), domaine de la savane et de la steppe aux hautes herbes, encore peuplées de lions, girafes et éléphants.

Le sud est arrosé par les fleuves Volta Noire, Volta Rouge et Volta Blanche qui se déversent dans le Golfe de Guinée.

Dans ce pays, essentiellement rural, on cultive le mil, le sorgho, le coton, l'arachide et on pratique les élevages bovin et caprin.

La population, de 8 millions d'habitants, est d'origines Mossie, Malinké et Peul, les religions pratiquées sont l'Islam (50%) le christianisme (30%) et l'animisme (20%), la langue officielle est le français.

Les grandes villes sont : Ouagadougou, capitale (plus de 600.000 habitants), Bobo Dioulasso et Koudougou.

Historiquement, le Burkina Faso avait fait partie du grand empire Mossi fondé au 13<sup>e</sup> siècle autour d'Ouagadougou et Yatenga.

Entre 1866 et 1891, était intervenue l'exploration par Binger et Montreil.

En 1898, les Français déjà installés sur les côtes du Golfe de Guinée, dans leur avancée vers l'intérieur du continent, ont occupé Bobo Dioulasso après avoir vaincu le grand empereur malinké, Samory Touré.

En 1919, le territoire englobé dans le Haut Sénégal-Niger fut érigé en colonie française, et en 1960, l'indépendance a été proclamée et Yaméogo élu président.

De nombreux coups d'Etat fomentés par les militaires (Lamizana, Zerbo, Sankara, Compaoré) avaient perturbé la vie de ce pays charnière et enclavé de l'Afrique de l'Ouest.

Malgré la baisse de la ferveur révolutionnaire et l'assouplissement du régime, le souvenir de Sankara éliminé brutalement, animait toujours la conscience populaire.

L'homme fort du pays, Compaoré, discret, dont les portraits étaient peu visibles à Ouagadougou, contrastait avec ses pairs en Afrique de l'Ouest.

La mission avait débuté le samedi 23 Mars 1991 avec le transit par Paris où Saint Gal de Pons, chef du projet minier PNUD au Burkina Faso, ancien géologue au BRPM, était venu avec ses enfants me rendre visite à l'Hôtel Méridien Montparnasse pour m'informer

du programme qu'il a organisé spécialement pour nous, en marge de la conférence ministérielle à Ouagadougou.

Le dimanche 24 mars 1991, au départ de l'aéroport de Roissy, une anarchie indescriptible régnait à l'enregistrement du vol Air Afrique pour Ouagadougou via Abidjan, par suite des grèves perlées du personnel au sol d'Air France.

Le tonitruant Maître Vergés, reconnu par une hôtesse d'Air Afrique, eut droit à un traitement de faveur alors qu'un haut fonctionnaire du Fonds Monétaire International (FMI), d'origine malienne faisait du coude pour accéder au guichet.

« Je ne double pas en file, je viens des USA où on ne double jamais », s'exclama-t-il en ignorant la file, sous les regards éberlués des autres passagers.

Avec deux heures de retard, le DC10 d'Air Afrique avait décollé pour Abidjan et Ouagadougou où nous sommes arrivés juste avant la tombée de la nuit, sous un temps chaud, en période de saison sèche au Sahel.

Berrada, chargé de la coopération à la Direction des Mines, qui m'avait précédé pour participer aux sessions techniques, et le comité d'accueil burkinabé étaient au bas de la passerelle pour m'accompagner au salon d'honneur puis à l'Hôtel Silimandïé à l'extérieur de la ville, envahi par des conférenciers européens.

### *A Ouagadougou*

Avec Berrada, au centre ville, nous avons dîné au restaurant, considéré comme un des plus huppés, "Le Vert Galant" tenu par une vieille française, servis par un personnel burkinabé aimable et prévenant.

Au réveil le 25 mars, la radio avait annoncé le programme de notre conférence, après avoir égrené la liste des retards de paiement des factures d'eau et d'électricité de certains habitants.

Avant l'ouverture de la conférence et après un tour de ville, et pour me rapprocher du Centre des Conférences, j'avais déménagé à l'Hôtel Eden Park, hôtel réalisé par un émigré, où l'accueil, les chambres et le service furent d'un niveau supérieur, suivis des autres délégués africains désireux de bénéficier d'un confort, d'une attention et de prix particuliers.

Ouagadougou était une ville poussiéreuse où la circulation était dense et les motocyclettes, signe de richesse, très nombreuses.

La grande mosquée, envahie par les fidèles en période de Ramadan, dénotait une forte présence de l'Islam dans la capitale burkinabé où se côtoyaient, sans s'affronter, les différentes religions (islam, christianisme et animisme).

Nous avons rejoint à 10 heures le Centre des Chargeurs du Burkina, lieu des travaux de la conférence, pour assister à la cérémonie d'ouverture parmi les boubous chatoyants et les complets vestons de la meilleure coupe.

En présence de plusieurs ministres et ambassadeurs des pays membres de la Communauté Economique Africaine (CEA), l'ouverture officielle eut lieu avec plus d'une heure de retard, suivie de discours fleuves, entachée de coupures de courant et de pannes de micro.

Les orateurs burkinabés ponctuaient leurs discours du sempiternel refrain "la patrie ou la mort, nous vaincrons".

Durant les interruptions des discours et des exposés, des troupes folkloriques endiablées meublaient le temps.

A la pause café, nous avons retrouvé plusieurs de nos connaissances, et saisi l'occasion pour nouer des contacts avec les délégations des pays africains anglophones comme l'Ouganda, la Tanzanie, la Zambie.

A la reprise, après l'élection du Maroc comme Premier Vice Président, je fus appelé au podium aux côtés du Secrétaire d'Etat aux Mines burkinabé (Président) et des représentants de la CEA venus d'Addis Abéba.

Avant de clôturer les travaux du matin, axés sur des interventions à caractère général, sur notre proposition, il fut retenu d'examiner les différents points inscrits à l'ordre du jour de façon très pragmatique, pour ne pas retomber dans les palabres, les discussions stériles, les vœux pieux et la propension à l'utopie.

Dans la torpeur, la conférence avait repris l'après-midi par les déclarations nationales et des envolées de certains délégués versés dans la rhétorique.

A travers notre déclaration, nous avons exposé les grandes lignes de notre politique minière et les résultats obtenus, et proposé de mesures précises pour dynamiser et pérenniser la coopération interafricaine, sans tomber dans l'adoption de recommandations ne satisfaisant que ceux qui les avaient rédigées.

Notre intervention fut fortement appréciée par sa franchise et sa concision, et nombreux furent les délégués qui étaient venus nous féliciter.

Les déclarations nationales furent suivies de l'examen du projet de document sanctionnant les travaux de la Conférence, et par les interventions du D<sup>r</sup> Mwanza, représentant le Secrétaire Général de la CEA, en réponse aux demandes d'éclaircissements des délégués anglophones, grands adeptes de la sémantique.

Au cocktail de bienvenue donné au mess des officiers en plein centre d'Ouagadougou, alors que des troupes folkloriques représentatives des différentes régions du Burkina Faso, se relayaient dans une cacophonie de musiques et de danses rythmiques, époustouflantes et étourdissantes, nous avons longuement discuté avec le Ministre ougandais des mines, grand admirateur de notre pays.

« Le Maroc est un pays incarnant l'africanité dans ses composantes ethniques et culturelles. Son développement exemplaire nous donne des leçons de gestion des affaires et de coopération avec les autres pays africains », nous dit-il avec conviction, et apparemment sans complaisance.

D<sup>r</sup> Mwanza, au cours de la discussion, de son côté, avait formulé le souhait de revenir au Maroc pour approfondir ses connaissances en matière d'agronomie et d'infrastructures portuaires, ferroviaires et routières.

« Votre pays, que j'ai eu le grand honneur et le plaisir de visiter, est à l'avant garde de l'Afrique dans ces domaines, aujourd'hui vous nous avez montré que vous l'êtes aussi dans les mines, et je tiens à vous en féliciter », dit-il.

Au cours du cocktail de bienvenue, un délégué libyen était arrivé, hirsute, dépareillé et perdu dans l'assistance francophone.

Nous l'avions aidé à avoir sa place et bénéficier des égards dus à son rang de représentant de la Grande Jamahiriya.

Les Algériens étaient arrivés à leur que la réception arrivait à son terme.

Nous avons été sollicités à plusieurs reprises pour fournir de la documentation et pour envisager l'organisation de visites, de stages et d'échanges permanents d'informations entre le Maroc et d'autres pays africains.

Le soir, avec Berrada, sous une atmosphère lourde, nous avons marché longuement à travers les grandes artères proches de l'Hôtel Eden Park, occupées par les "mamas" proposant avec insistance aux nombreux passants des fruits et du poisson séché.

En raison des fortes chaleurs, de nombreuses familles avaient déserté leurs maisons surchauffées pour envahir les chaussées plus clémentes.

Comparée aux autres métropoles de l'Ouest africain, Ouagadougou était une ville relativement plus propre; la mendicité (plaie profonde du Maroc) était invisible dans ce pays aux ressources très modestes ; les habitants, malgré leur relative indigence, étaient dignes et sereins.

J'avais dîné seul au restaurant de l'hôtel, servi par un garçon d'une finesse exquise, formé à Abidjan et tout fier de revenir au pays, auprès des siens.

La révolution à Bamako au Mali, qui avait chassé le Général Moussa Traoré du pouvoir, était au centre des discussions et des commentaires à la télévision locale.

Cependant on y décelait aucune agressivité, malgré le souvenir toujours présent de la "guerre des pauvres du Sahel" ayant opposé les deux pays sur la délimitation des frontières au Nord du Burkina.

Ce fut la "sale guerre des pauvres" ayant entraîné des destructions et des malheurs pour des pays qui étaient loin de pouvoir les supporter.

A Ouagadougou, les nuits sont calmes et le sommeil facile, contrairement aux capitales agitées et trépidantes des autres capitales des pays au sud du Sahara.

Au 3<sup>e</sup> jour, sous la chaleur intense, sans le moindre souffle d'air, Ouagadougou s'était enveloppée d'un voile de poussière rougeâtre, et les rues envahies par les bicyclettes, les motos et les charrettes.

A la reprise de la Conférence, les rangs étaient clairsemés et les débats orientés dans le sens souhaité, évitant ainsi l'accessoire pour se focaliser sur les points clefs.

A la pause café, il y avait de nouveau une grande foule dans les couloirs et beaucoup de discussions en aparté.

Notre délégation était sollicitée et entourée.

Vers midi, nous avons convenu, après notre ultime intervention, de charger le comité de rédaction de réaménager le texte des recommandations, avant de nous retrouver le lendemain pour une dernière lecture suivie de l'adoption du document final de la Conférence.

Tout le monde avait donné sa bénédiction ; dès lors, nous pouvions disposer de temps pour aller en dehors d'Ouagadougou.

### *Au secteur d'orpaillage*

Après un déjeuner rapide, avec Berrada, nous sommes partis à Boda à 115 km au Sud Est d'Ouagadougou, en empruntant la route asphaltée payante et contrôlée par des factions de militaires.

André, le chauffeur du PNUD, toujours souriant et affable, nous avait conduits à vive allure à travers la savane de hautes herbes et d'épineux, en compagnie d'un géologue du Ministère des mines du Burkina, guide bien précieux.

«Je souhaite aller au Maroc, comment faire, pourriez-vous me conseiller», nous dit à répétition le géologue.

Le lendemain, à la pause café, il était là encore pour rappeler à mon souvenir ses déclarations et ses souhaits de la veille d'aller au Maroc.

Nous sommes arrivés à Boda, après une heure de route, pour trouver, sous nos yeux ébahis, dans le cadre d'une forêt clairsemée, un immense et impressionnant village artisanal fait de milliers de cases en chaume,.

D'après les dires, le campement abriterait plus de vingt mille personnes (artisans mineurs avec leurs familles, marchands de pacotille, acheteurs d'or, fonctionnaires de l'administration des mines, spéculateurs de tous genres).

Une case, bien aménagée, servait d'abri au service régional des mines placé sous la responsabilité d'un colosse barbu qui nous avait accueillis avec beaucoup d'effusion, entouré de ses collaborateurs ingénieurs poussiéreux et hirsutes.

Sous les arbres, des groupes de femmes et de jeunes filles s'affairaient au pilage et au lavage du minerai, alors que des grappes d'artisans s'activaient autour des puits de production pouvant atteindre des profondeurs de soixante mètres.

Nous avons assisté à un travail d'extraction, perpétué durant des siècles, voire des millénaires, dans une grande excavation ressemblant étrangement à la Grande Carrière d'Imiter, avec ses puits distants de quelques centimètres de rocher stérile, ses chemins pédestres d'accès au fond des travaux.

Seule la présence d'un petit compresseur et d'une grue de levage était la seule touche de modernité.

D'après le service des mines, qui semblait s'en accommoder, les accidents mortels étaient nombreux par suite d'éboulements dans les puits creusés dans les tufs volcaniques altérés, sans soutènement approprié.

Le contact direct avec les artisans mineurs, curieux de notre présence, amusés et sympathiques, contrastait avec notre mésaventure, avec Skalli, à Siguiri en Guinée en 1989, où nous fûmes presque au bord de l'agression.

A proximité des puits, les acheteurs négociants, paradant en mobylettes rutilantes, signe d'opulence, assuraient l'intermédiation entre le Gouvernement central et les orpailleurs.

La production de métal jaune était de 60 kg d'or/mois, quantité relativement modeste pour un effectif d'artisans mineurs de plusieurs milliers de personnes.

Un responsable du secteur nous signala que l'activité d'orpaillage se déroulait sans vols ni rixes manifestes, démontrant une santé dans les relations d'occupation des terrains par les exploitants.

Toutefois, il reconnaissait l'existence de dissimulations de production, qui en cas de découvertes étaient sévèrement réprimées par la gendarmerie locale, omniprésente et omnipotente.

Nous avons été ensuite à Yako, petite préfecture à une dizaine de kilomètres plus au sud, où une grande mosquée jouxte une église, alors que sous les remparts des troupeaux de porcins fouillaient les immondices.

Au Burkina, les religions se côtoient et coexistent même au sein des familles composées des fois de chrétiens, musulmans et animistes.

Au Comptoir Burkinabé des Métaux Précieux à Yako, la récolte d'or livrée par des acheteurs agréés par le Gouvernement, était fondue au charbon de bois et transformée en lingots de quelques kilos expédiés régulièrement tous les mois sous bonne escorte armée à Ouagadougou.

Les opérations de fusion étaient sous l'étroite surveillance d'un préposé au contrôle, exhibant son kalachnikov pour se prémunir d'éventuelles attaques.

Après un rafraîchissement à la gargote du village, nous avons repris le chemin du retour, à travers la savane déjà assoupie, alors que les troupeaux de vaches squelettiques rejoignaient leur étable après s'être abreuvés dans les marigots où s'ébattaient des nuées d'enfants.

En déposant Berrada à son hôtel, le "Don Camillo", j'avais rencontré le propriétaire, vieux routier de l'hôtellerie et de la restauration en France, réellement désireux d'investir au Maroc, en collaboration avec un partenaire sérieux et motivé.

« Je viendrai au Maroc, on m'en a beaucoup parlé en bien, et c'est, semble-t-il, fascinant », dit-il, tout fier de me faire le tour de sa propriété.

Au dernier soir, nous avons dîné au restaurant "L'Eau Vive", au centre d'Ouagadougou, tenu par des religieuses, réputé pour ses spécialités burkinabé, envahi par les expatriés fuyant la canicule, en quête de fraîcheur près des bosquets fleuris et des jets d'eau.

Près de nous, un pasteur néerlandais, avec son gros cigare, animait une table de jeunes ecclésiastiques burkinabé.

Alors que l'on servait le dessert, l'Ave Maria avait retenti, chanté en cœur par une assistance bien recueillie.

Après une dernière promenade, montrant la permanence des activités nocturnes d'Ouagadougou, nous sommes retournés à l'Hôtel Eden Park, pour retrouver à la réception le Ministre ougandais des mines, très volubile et réellement désireux d'effectuer une visite au Maroc.

Au 4<sup>e</sup> et dernier jour, au petit déjeuner au bord de la piscine, en compagnie du Dr Mwanza, nous avons discuté du Malawi et du Dr Banda, leader de 90 ans, ayant maintenu d'excellentes relations avec l'Afrique du Sud, et qui avait su, avec intelligence, développer et pérenniser les activités agro-pastorales, base de l'économie de son pays.

Ensuite, nous avons flâné en ville à travers les magasins bien achalandés, détenus par des Libanais, qui, comme dans les autres pays de l'Afrique de l'Ouest, contrôlaient les rouages économiques, sans toutefois, comme en Côte d'Ivoire, susciter de rejet apparent ou exacerbé de la population.

La dernière séance de la Conférence fut très courte, et le texte final adopté rapidement, axé sur des recommandations pertinentes, portant notamment sur :

- la coordination des politiques de développement minier en Afrique,
- le financement de la mise en valeur des ressources minières africaines avec le souhait d'une intensification des interventions de la BAD et des autres banques,
- le renforcement des activités industrielles de transformation pour dynamiser et impulser le commerce inter africain des substances minérales,
- la création d'un cadre juridique et fiscal, encourageant les artisans mineurs en pierres précieuses pour créer des tailleries et des industries de polissage,
- l'assistance technique multiforme à l'exploitation artisanale de l'or et les mesures à prendre pour juguler la contrebande,
- la création des activités de production de fer et des opérations sidérurgiques,



- la protection de l'environnement et l'adoption de législations appropriées,
- la création, au sein de chaque groupement économique sous régional africain, d'un service spécial chargé du suivi des recommandations adoptées.

Avant de quitter Ouagadougou, l'Ambassadeur d'Algérie nous avait conviés cordialement et chaleureusement à déjeuner en sa résidence, en présence de la délégation algérienne conduite par Hasbellaoui, Directeur des Mines.

Nous avons rejoint Abidjan vers 18 H, dans un avion Fokker 28 des lignes ivoiriennes, sous une chaleur accablante et moite, contrastant avec l'air sec et respirable d'Ouagadougou.

A Abidjan, après avoir difficilement récupéré nos bagages disputés par une multitude de porteurs occasionnels en quête de pourboire, nous avons embarqué sur le vol d'Air Afrique en partance pour Paris.

Après un transit par Cotonou au Bénin, nous étions rendus à Roissy à 6h du matin, au lever d'un merveilleux soleil printanier, avant de continuer sur Rabat pour replonger dans l'ambiance des nuits de Ramadan auprès des proches et des amis.

Quoique de court durée, le séjour au Burkina Faso nous avait permis de découvrir un pays du Sahel, pauvre, habité par des gens dignes, industriels, cultivés, avenants et hospitaliers, justifiant réellement pour leur pays le titre du "pays des hommes intègres".

Malgré l'instabilité politique qui avait longtemps miné ce pays, le régime de Compaoré était plus soucieux d'assurer le quotidien des citoyens dans un pays où la pauvreté était structurelle.

Contrairement à certains pays au sud du Sahara qui avaient subi les excès consécutifs aux coups d'Etat, la chape de plomb n'était pas tombée sur la population qui vaquait paisiblement à ses occupations.

La France était partout présente à travers son Ambassade, sa mission culturelle, ses hommes d'affaires et ses nombreux coopérants.

Du Maghreb, seule l'Algérie, représentée par un Ambassadeur, entretenait une activité au plan de l'éducation ; une ligne aérienne Alger-Ouagadougou assurait la permanence de cette présence.

## Au Pérou Et à Rio de Janeiro

### *Avant la mission*

Après l'Aïd El Fitr au mois d'avril 1991, une visite du secteur des explosifs de la région de Casablanca fut entreprise dans le cadre de la Commission Nationale, pour confirmer la mise en place par les producteurs des recommandations et des décisions prises pour améliorer la situation des sites de production de la SCAM à Bouskoura et du Groupe CADEX à Tit Mellil.

Par la suite, en grande délégation de la Commission Nationale des Explosifs, nous nous sommes rendus à Agadir pour visiter le nouveau site du grand dépôt d'explosifs de CADEX, implanté en pleine forêt d'arganiers, en bordure de la route Agadir-Marrakech.

Nous fûmes agréablement surpris par la qualité de cette réalisation conforme aux strictes exigences réglementaires en matière de sécurité.

S'en suivirent une tournée de la carrière de SAGRAM, près de Bouznika et de la tenue de la Journée de l'Argent en coordination avec la Société Métallurgique d'Imiter pour mieux appréhender l'avenir de ce métal précieux qui traversait une période de tourmente.

Au cours de la première quinzaine de mai, la Commission des Mines et de la Géologie de l'UMA s'était réunie pour élaborer ses statuts et mettre au point son programme d'action.

L'Algérie et la Tunisie étaient représentées par de fortes délégations et la Mauritanie par le chargé d'affaires de son Ambassade à Rabat.

A cette occasion, la Direction et tous ses cadres avaient fait montre du sens de l'organisation, de disponibilité et d'enthousiasme dans leur contribution au développement des relations maghrébines au plan minier et géologique.

Après nos travaux, nous avons le sentiment partagé d'avoir fait un pas de géant dans la coopération intermaghrébine.

Les futures réunions viendront-elles confirmer cette situation d'espoir ?

### *A Lima*

A fin mai 1991, après plusieurs reports, je fus chargé de présider une mission au Pérou, comprenant Lhatoute, Directeur Général du BRPM et Omari, Directeur de la Production à l'OCP.

Taïb Skalli, Président de l'Association des Industries Minières Marocaines, (AIMM), pressenti pour faire partie de la délégation, s'était désisté au dernier moment par suite d'un empêchement majeur.

\*\*\*\*\*

Le Pérou est un pays d'histoire et de civilisations anciennes et riches, auquel s'attache la civilisation précolombienne.

Au 13<sup>e</sup> siècle, l'Empire Inca qui s'était développé à partir de Cuzco, avait essaimé à travers la Cordillère des Andes pour connaître son apogée au 15<sup>e</sup> siècle, laissant les vestiges d'une civilisation et d'une architecture remarquables.

L'intervention du conquistador espagnol Pizarro, aidé de ses frères Gonzalo et Hernando, avait détruit cet Empire en 1532-1534.

Le vice-roi d'Espagne, Francisco de Toledo, aidé d'une solide organisation administrative, réalisa de force l'intégration de la population indienne autochtone, réduite fortement suite aux terribles massacres perpétrés par l'armée d'occupation.

Le 18ème siècle fut caractérisé par la montée des oppositions, vite transformées en soulèvements populaires dont le plus illustre est celui de Tupac Amaru (devenu plus tard, communément, le mouvement des Tupamaros).

En 1821, le Pérou est devenu indépendant, la victoire du patriote Sucre sur les Espagnols en 1824 à Ayacucho ayant scellé l'émancipation définitive du pays.

Après une éphémère fédération avec la Bolivie de 1836 à 1839, et la guerre désastreuse avec le Chili de 1879 à 1883, le Pérou s'était installé dans l'instabilité et l'anarchie, dominé par une oligarchie au pouvoir, les expériences réformistes succédant ou laissant la place à des dictatures militaires.

A la fin des années quatre vingt, un début de démocratie avait démarré après l'élection du président d'origine japonaise, Fujimori.

Cependant la situation demeurait confuse et perturbée par les coups de boutoir des organisations révolutionnaires (Sentier Lumineux, Tupamaros) ayant infiltré toutes les organisations socioprofessionnelles, à la campagne et dans les villes, et par la mise en quarantaine du pays, suite à l'épidémie de choléra.

\*\*\*\*

Malgré cette situation, jugée inconfortable par certains, et pour marquer notre intérêt pour le développement des relations bilatérales, nous avons répondu, sur insistance de notre Ministère des Affaires Etrangères, à l'invitation récurrente des autorités péruviennes.

Pour marquer sa satisfaction, le Chargé d'Affaires du Pérou à Rabat organisa une réception en sa résidence au quartier Ambassador, à laquelle avaient assisté le Ministre Fettah, des Ambassadeurs hispanophones, des représentants des Affaires Etrangères et les membres de notre mission.

Certains invités étaient étonnés par notre témérité à vouloir nous rendre dans un pays miné par le choléra et l'insécurité.

« Ne craignez donc pas l'épidémie du choléra, vous êtes décidément des aventuriers », avait dit quelqu'un sous cape.

Faisant fi de ces observations, nous sommes partis de Rabat le 18 mai 1990, transitant par Paris pour prendre le vol régulier d'Air France du dimanche 19 mai, assurant la liaison Paris-Caracas-Bogota-Lima.

Le Boeing 747 avait décollé de Roissy à 23H30, sous les yeux effarouchés des bandes de lapins de garenne fuyant à travers la piste d'envol pour disparaître dans les hautes herbes de l'aéroport.

Après des escales à Caracas au Venezuela, sous la chaleur humide, à Bogota en Colombie sous une pluie fine et glacée, le survol de la forêt vierge de l'Equateur, les immenses fleuves de l'Amazone et ses affluents, les volcans enneigés de la Cordillère des Andes et les immensités désertiques du Pérou, nous avons atterri à Lima sur un aéroport rustique, avec des pistes d'envol gagnées sur des zones de galets et de sable marin.

Au bas de la passerelle, l'Ambassadeur du Maroc, Belmoufti, entouré de tous ses collaborateurs, nous avait accueillis avec beaucoup d'effusion, nous félicitant par la même occasion d'avoir bravé les nombreuses réticences au Maroc.

Du côté péruvien, nous étions salués par Jaime Caceres, diplomate anciennement en poste à Alger, éminent orientaliste et ami du monde arabe.

« Sallam allaïkoum », fut son premier de bienvenue dans son pays. Comme pour marquer son attachement au monde arabe.

La télévision et la radio péruviennes étaient là pour nous interviewer et couvrir "le grand événement du moment".

« Vous êtes la première délégation officielle marocaine à fouler le sol de ce pays. Lima, il y a quelques années, fut la plaque tournante de la propagande des séparatistes du Polisario vers les autres pays de l'Amérique Latine. Aujourd'hui le Polisario, ses acolytes et ses nombreux supports, ont pratiquement disparu du Pérou. », nous dit l'Ambassadeur, en traversant la ville à bord de sa Mercedes.

« Le Pérou, où l'on parle essentiellement l'espagnol, dispose de ressources en coton, canne à sucre et céréales, pratique l'élevage de bovins et ovins. Son sous-sol est riche en argent, plomb, zinc, cuivre, fer, et pétrole, les produits miniers constituant l'essentiel des exportations du pays », continua l'Ambassadeur.

Né à Tétouan, diplomate chevronné, hispanophone, l'Ambassadeur, Belmoufti, connaissait parfaitement la mentalité sud américaine et ses paroles vigoureuses et enflammées étaient un véritable cours d'économie politique péruvienne.

Lima, fondée en 1535 sur le Rimac au bord de l'Océan Pacifique par le conquistador Pizarro, était une ville de plus de 8 millions d'habitants, soit 1/3 de la population totale péruvienne.

Les quartiers résidentiels, aux maisons cossues, contrastaient avec les quartiers populaires misérables et crasseux.

La circulation y était dense et difficile à cause de milliers de carrioles dégingluées et bariolées.

« A Lima, il ne pleut presque jamais, et l'admirable verdure que vous voyez est la conséquence d'une atmosphère chargée d'humidité en provenance du Pacifique », nous signala Aouad, Premier Secrétaire de l'Ambassade du Maroc.

Nous fûmes installés à l'hôtel Liberador, à quelques coudées de la Chancellerie marocaine, aux petits soins de l'Ambassadeur qui avait tenu à s'occuper personnellement des moindres détails pour agrémenter notre séjour.

Notre sécurité était confiée à deux gorilles collés à nos trousseaux en permanence, nous rappelant qu'au Pérou il fallait être constamment sur ses gardes, les rapt et les agressions étant fréquents, les attaques à main armée quotidiennes.

« Récemment, des terroristes ont bombardé à la roquette la résidence de l'Ambassadeur des Etats-Unis », nous signala l'Ambassadeur Belmoufti, flegmatique.

A la résidence de l'Ambassadeur du Maroc, demeure fleurie, spacieuse et située dans le quartier cossu de San Isidro, un grand déjeuner avait regroupé tout le gratin de Lima : représentants des administrations civiles et militaires, ambassadeurs, membres influents de la communauté arabe (Palestiniens, Libanais, Egyptiens), directeurs généraux des sociétés opérant dans les secteurs des mines et de l'énergie, journalistes, etc.

La cuisine marocaine fut à l'honneur, les mets réellement succulents agrémentaient les buffets dressés au fond des jardins et assaillis en permanence.

« Le sang qui coule dans mes veines est arabe », nous dit l'Amiral Absi, un ami de l'Ambassadeur du Maroc.

L'Amiral, d'origine syrienne, coordonnait les activités commerciales d'une grande société de chantiers navals au port de Callao, près de Lima, et suivait, grâce à ses relations avec l'Ambassadeur du Maroc, le projet triangulaire Pérou-Italie-Maroc visant la fourniture au Maroc de chalutiers et de gardes côtes de fabrication péruvienne, financés par des crédits italiens.

Nous fûmes entourés par les représentants arabes à Lima, venus s'enquérir de la situation économique et politique dans notre pays.

Nous leur avons exposé les composantes de l'économie nationale, en mettant l'accent sur le volet mines et géologie, objet de notre lointain déplacement.

Nous avons noté le souhait des Péruviens de voir notre pays investir dans les phosphates et servir de relais avec les pays arabes du Golfe.

« Les Arabes doivent faire des efforts pour mieux connaître l'Amérique Latine, votre pays est certainement le seul à même de défendre les intérêts du monde arabe », me lança un grand homme d'affaires palestinien, l'unique bigame au Pérou.

Le Maroc et l'Egypte étaient les seuls pays arabes à entretenir une ambassade à Lima, atout majeur en Amérique Latine, autrefois bastion du clan pro-Polisario.

De jeunes musiciens péruviens avaient animé la cérémonie en entonnant des romances, au grand bonheur de l'Ambassadeur d'Espagne, volubile et à l'aise dans ce pays que ses ancêtres ont possédé et dominé durant des siècles.

« Vous avez permis de rassembler beaucoup de personnalités du monde politique et des affaires. Avant votre départ, une autre réception ici même, drainera encore plus de monde », nous dit l'Ambassadeur, ravi de l'ambiance et des retombées politiques et médiatiques du déjeuner.

En début d'après-midi, en compagnie de l'Ambassadeur et Aouad, nous fûmes accueillis au Ministère des Mines et de l'Energie par le Vice Ministre entouré des hauts responsables du département pour passer en revue les possibilités de coopération en matière de phosphates et de substances métalliques et utiles.

Le Vice Ministre, remplaçant son boss interpellé au Parlement sur les problèmes miniers, nous avait fait part du souhait du Gouvernement péruvien de voir le Maroc intervenir dans le développement du gisement phosphatier de Bayovar.

Nous avons aussi et surtout retenu que le secteur minier péruvien assurait l'emploi à 300.000 personnes et faisait vivre directement et indirectement 1.500.000 habitants.

En 1990, les exportations minières étaient évaluées à 2 milliards de dollars, représentant 50% des échanges, 8% du PNB et 15% des revenus des taxes.

Pour la période 1980-1990, 800 millions de dollars avaient été investis dans l'infrastructure électrique et l'adduction d'eau, soit 19% des besoins nationaux.

Dans le domaine de la métallurgie et des produits finis, le Pérou bénéficie d'avantages comparatifs aux plans des standards internationaux.

Après le ministère, nous fûmes reçus au siège de la société Probayovar, principal opérateur dans le domaine des phosphates et de leurs dérivés.

Le gisement de Bayovar, qui fera l'objet d'une visite plus tard, nous avait été présenté par les géologues et les ingénieurs chargés de l'élaboration des études de technico-économiques et de faisabilité.

Nous sommes retournés à l'hôtel vers 20 H, avec les gardes de corps en permanence à nos trousses, et sans discrétion.

« Les attaques des Ambassades sont fréquentes et sans distinction. L'oligarchie liée au trafic de la drogue et au blanchiment de l'argent, à la tête d'une fortune colossale, règne sur le pays, assiégée par des groupuscules mécontents, prêts à faire parler la poudre », nous dit Aouad, comme pour insister davantage sur l'état d'anarchie, d'insécurité et de peur qui sévissait alors au Pérou.

Nous avons flâné en ville, avant d'aller dîner dans un pub fréquenté par les nantis du système, des Blancs de souche espagnole, alors que les populations indiennes et métissées étaient cantonnées dans les bidonvilles insalubres.

Au 2<sup>e</sup> jour, une séance de travail fut tenue à Petroperu, poumon de l'économie péruvienne, installé dans un immeuble moderne, forteresse gardée par des agents lourdement armés, où les visiteurs étaient systématiquement fouillés.

Le Pérou disposait de 18 bassins sédimentaires, dont trois seulement avaient été explorés pour aboutir à de réserves pétrolières prouvées de 3 milliards de barils et à une production de 125.000 barils/jour, dont 110.000 consommés localement.

D'importantes découvertes de gaz et de condensât avaient été enregistrées (120 milliards de m<sup>3</sup> de gaz), mais leur exploitation se heurtait aux handicaps de leur localisation dans la zone de jungle, loin des centres de consommation sur la côte pacifique, nécessitant la réalisation coûteuse de pipes lines transandins.

Le secteur pétrolier employait 9.000 personnes, exploitait 2.000 puits et réalisait un chiffre de 100 millions de dollars par mois, chiffre jugé insuffisant pour faire face au financement des besoins de Petroperu en équipements et assurer la réhabilitation de certaines installations devenues obsolètes.

Relayée par une campagne tous azimuts, la refonte de la loi pétrolière était engagée pour intéresser les investisseurs extérieurs à venir s'installer et prospector.

Malgré ses richesses, le Pérou était devenu un mendiant qui tapait sans fin à toutes les portes, à celles Japon notamment, pays d'origine du Président Fujimori.

Le Pérou avait longtemps coopéré avec l'Algérie pour l'exploitation et le développement de ses gisements de gaz, et des techniciens de la SONATRACH étaient venus examiner les possibilités d'injection d'eau en vue d'améliorer la récupération finale des forages de production.

Les relations s'étaient distendues depuis, et l'Ambassade d'Algérie, auparavant dynamique et entreprenante, avait fermé ses portes et vendu ses meubles.

### *En province*

Dans l'après midi, conformément au programme, nous avons rejoint par avion Piura, chef lieu de la région de Grau, accompagnés de Aouad et Caceres désigné expressément pour apprécier nos intentions réelles de coopération avec son pays.

L'Ambassadeur Belmoufti était à l'aéroport de Lima pour nous saluer, oubliant qu'il devait participer à un déjeuner entre diplomates.

A l'embarquement, un ancien Premier Ministre remettait son arme aux agents de la sécurité, après avoir, comme tout le monde, traversé plusieurs barrages.

L'avion avait décollé avec plus de deux heures de retard.

« Au Pérou, le retard fait partie des habitudes, partir à l'heure est presque anormal », nous dit Caceres avec sérénité.

La passivité péruvienne est légendaire, et malgré une tension interne très forte, personne ne s'énerve ni ne s'offusque, l'extériorisation de cette tension se traduisant par des coups sporadiques de guérilla.

Avant Piura, nous avons fait escale à Trujillo, ville de garnison en zone semi désertique, avec ses acacias et ses dunes de sables près de la piste de l'aéroport.

Nous avons par la suite survolé une zone de hautes montagnes d'où des barrages alimentent en eau des périmètres irrigués gagnés sur la rocaïlle.

A notre arrivée à Piura vers 17H30, nous fûmes accueillis avec chaleur par les autorités locales et les notabilités, et emmenés en pick-up Toyota vers notre lieu de résidence au centre ville.

Piura, avec 300.000 habitants, est le chef lieu de la région de Grau connue pour ses rizières, ses champs de coton et de canne à sucre gagnés sur le désert grâce à l'irrigation par canaux amenant l'eau de la Cordillère des Andes toute proche.

Après notre installation rapide dans une hacienda, nous avons rejoint le siège de l'Assemblée Régionale pour une séance de travail consacrée essentiellement à la mise en valeur du gisement de phosphate de Bayovar.

Le Gouvernement à Lima, dans le cadre de la décentralisation, envisageait de céder le domaine minier à la Région de Grau où l'Assemblée regroupait l'ensemble des activités économiques représentées par des ingénieurs, des techniciens, des professeurs et des paysans.

Le développement agricole de la Région où plus de 70% des sols cultivés ont des teneurs faibles en phosphore, était pénalisé par des rendements culturels bas, justifiant la mise en valeur du gisement de Bayovar.

La Région dispose d'autres potentialités minérales (potasse, substances polymétalliques) et de réserves halieutiques parmi les plus importantes du monde.

Pour les Péruviens, l'exploitation des phosphates de Sechura/Bayovar, représentait la voie préférentielle pour développer une industrie des engrais et promouvoir d'autres activités économiques dans cette zone déshéritée.

Après la séance de travail et de contact très sympathique, nous avons rejoint notre hôtel à travers la ville où se déroulait avec ferveur une messe catholique suivie par une nombreuse assistance d'origine indienne.

Nous avons dîné, en grand nombre, en l'absence du Président de l'Assemblée Régionale grippé, dans un restaurant typique, avec échange de toasts et de discours, sous la garde rapprochée d'agents armés.

Au retour, dans le patio de l'hôtel, autour d'une tasse de café, nous avons longuement discuté avec Caceres des problèmes de l'Amérique Latine, du monde arabe, du Sahara occidental, de la coopération bilatérale et de la situation au Pérou.

Nous avons avec satisfaction enregistré une grande similitude de nos points de vue avec Caceres.

Le lendemain, à l'aube, sous garde armée, nous avons quitté Piura pour Bayovar, en traversant des zones arides entrecoupées de secteurs irrigués, avec de vastes plantations de coton, canne à sucre et cocotiers.

« L'aménagement de ces périmètres est anachronique. Ici l'eau coule en abondance pour arroser les cultures destinées à l'exportation, alors que les paysans meurent de soif, exploités par des latifundistes sans scrupules », nous signala un de nos accompagnateurs.

A l'approche de Bayovar, dans une zone de pénéplaine sableuse, battue par les vents du Pacifique, quelques petites usines de conditionnement des produits de la mer étaient les seules activités économiques distributrices de maigres revenus.

Nous sommes arrivés à 8H à Bayovar, près de la baie de Sechura et d'un terminal pétrolier alimenté par pipes lines des zones intérieures.

Nous fûmes accueillis par les responsables du centre minier dans un rustique cantonnement en préfabriqué.

Après un exposé technique et un petit déjeuner copieux, nous avons visité le gisement de phosphate, à quelques kilomètres à l'intérieur des terres.

Découvert en 1955, couvrant une superficie de 48 Km<sup>2</sup>, le gisement est composé de couches de puissances de 1 à 2m, avec un enfouissement de 0 à 40m.

Les réserves exploitables étaient estimées à 250 millions de tonnes à 66%-68% BPL ou 32,5% P<sub>2</sub>O<sub>5</sub>, le potentiel étant évalué à 1 milliard de tonnes.

Le projet d'exploitation sur la base d'une production annuelle de 1,5 million de tonnes, comprend la construction d'une centrale électrique de 15 MW, le raccordement au terminal pétrolier, un équipement portuaire pour des minéraliers de 50.000 tonnes.

Les infrastructures sociales devraient assurer une vie décente à une population composée de 600 familles.

L'investissement (150 millions de dollars) et la rentabilité du projet étaient liés à la commercialisation de la production dans la région andine, les Péruviens espérant assurer la relève des îles Nauru et Christmas dans le Pacifique dont les gisements épuisés, furent scandaleusement exploités à grande cadence.

La société Fosbayovar avait démarré une exploitation à ciel ouvert de 300t/Jour sur les zones de faible recouvrement.

Le phosphate transporté par camions jusqu'à une unité pilote d'une capacité de 250t/jour, était concassé, broyé, lavé à l'eau de mer et rincé à l'eau douce provenant de l'aquifère de Ilescas proche, pour obtenir un engrais simple dénommé Fosbayovar, d'aspect marron clair, écoulé localement.

La proximité de la baie de Sechura et du terminal pétrolier, et l'accès par route asphaltée de 100 km à partir de Piura, étaient des facteurs favorables dans l'élaboration de l'étude de faisabilité.

La vulgarisation des engrais dans le secteur est de nature à garantir un marché local non négligeable, les responsables locaux estimant qu'avec la décentralisation, loin de Lima, ils aboutiraient à de bons résultats.

« Les paysans sont peu perméables à l'utilisation des engrais industriels, il faut beaucoup de patience et de persévérance pour les convaincre ; c'est à l'Assemblée Régionale de les sensibiliser, sans les contraindre », dit Caceres.

Après un déjeuner au camp du chantier, nous avons rebroussé chemin sur Piura sous une chaleur torride.

A notre demande, avant de regagner Lima, nous avons visité, sous l'œil vigilant de nos gardes, le village de Catacoes connu pour le travail de ses artisans.

\*\*\*\*

A Lima, après l'annulation de la réception prévue, en raison de notre arrivée tardive, nous avons dîné tranquillement au restaurant panoramique de l'hôtel, alors que Lhatoute,



indisposé, avait des appréhensions pour le choléra ; le lendemain, plus de peur que de mal, et tout était rentré dans l'ordre, heureusement.

Au 4<sup>e</sup> jour, la télévision avait passé en revue la situation sanitaire du pays et l'évolution de l'épidémie du choléra et son triste bilan (250.000 cas, plus de 2.000 morts) dans un pays déjà saigné à blanc par la guérilla et la crise économique.

Vers 10H, nous fûmes reçus aux sièges de Mineroperu et de Minpeco, organismes étatiques chargés respectivement du développement et de la promotion du secteur minier et de la recherche des meilleurs débouchés pour les productions minières des sociétés publiques ou privées.

Mineroperu et Minpeco étaient en phase de restructuration pour adapter leurs activités dans le cadre de synergie avec le secteur privé national ou étranger.

A l'entrée du bâtiment de Mineroperu, des gardes armés, véritables cerbères, filtraient les entrées et sorties.

Mineroperu créé en 1970, exploitait des mines d'or, les raffineries de cuivre et zinc d'Ilo et Cajamar Quilla productrices de 175.000 tonnes de cuivre cathode et 120 .000 tonnes de zinc, et développait le gisement de phosphate de Bayovar.

Minpeco créé en 1974, exportait annuellement vers une soixantaine de pays, à travers ses agences à New York, Londres, Tokyo, Pékin, Sao Paulo et La Paz, pour plus de 700 millions de dollars de substances minérales, représentant 70% de la valeur des exportations minières et 30% des exportations globales péruviennes.

Nous avons noté que le Pérou, tout en restant ouvert à la coopération en matière de valorisation des substances métalliques et utiles, ne disposait pas de ressources financières suffisantes pour développer son énorme potentiel minier, dont 3% seulement étaient exploités.

La bonne appréciation dont bénéficiait le Maroc au plan international, avait incité les autorités péruviennes à solliciter son aide et son appui technique pour valoriser les phosphates de Bayovar.

Les responsables de Mineroperu et de Minpeco étaient conscients que leur pays devrait consentir un effort pour vulgariser l'usage des engrais et développer des cultures à haut rendement, la consommation des engrais étant à peine de 20.000 tonnes pour un pays de 1,3 millions de km<sup>2</sup> et 22 millions d'habitants.

Au plan du commerce des minerais, nous avons enregistré la concordance de nos analyses de conjoncture, à savoir :

- une stagnation des cours du cuivre jusqu'en 1993, et reprise après,
- une approche pessimiste des cours du zinc et du plomb par suite des phénomènes de recyclage et des problèmes liés à l'environnement,
- une faible remontée des cours de l'argent et de l'or par suite de l'excédent de l'offre sur la demande, avec l'apparition de nouveaux producteurs aux Etats-Unis, mettant en œuvre d'autres procédés de récupération.

Après la séance de travail, à l'initiative de l'Ambassadeur du Maroc, nous sommes allés visiter les chantiers navals de Callao, accompagnés de l'Amiral Absi.

Les chantiers navals relevant de la société Sima, étaient dirigés par un Amiral secondé par des officiers supérieurs de marine.

L'ancien régime, pour éloigner les velléités putschistes, avait octroyé aux chefs des différentes armes le contrôle des principales activités économiques du pays.

A l'entrée, après un contrôle strict, nous fûmes accueillis par l'Amiral en chef, en présence de ses collaborateurs, tous officiers de marine.

Après les exposés techniques, nous avons fait le tour des centres de travaux dotés d'une infrastructure puissante, dénotant l'intérêt accordé par les pouvoirs publics aux problèmes de la mer, et leur volonté de continuer à faire du Pérou, doté d'une large façade sur le Pacifique, une réelle puissance maritime.

Dans l'enceinte de la base navale, nous avons visité une manufacture d'armes légères et individuelles, fierté de nos hôtes, destinées à répondre aux besoins de "self defence" contre les attaques répétées du Sentier Lumineux et des Tupamaros.

Un déjeuner d'apparat, dans une ambiance euphorique, suivi de discours pour exalter l'amitié et la coopération marocain péruviennes, clôtura notre visite.

L'après midi, une dernière réunion au siège de l'Association Nationale des Mines et du Pétrole (ANMP) avait marqué la fin du programme de nos contacts.

A l'instar de l'AIMM au Maroc, l'ANMP regroupait les opérateurs des secteurs minier et pétrolier et assurait le relais avec l'Administration.

Le soir, l'Ambassadeur avait tenu comme il l'avait annoncé le premier jour, à organiser une deuxième grande réception regroupant beaucoup de monde de la politique et des affaires.

La réception avait drainé toute la "jet society" de Lima, dont plusieurs ministres, des dignitaires du régime, tous les ambassadeurs accrédités au Pérou (à l'exception de celui des Etats-Unis en déplacement dans son pays), les présidents des sociétés d'Etat, la presse écrite et parlée, la télévision, et d'autres personnalités du monde de la culture et des arts.

Plus de deux cents personnes s'étaient ruées sur les buffets où la cuisine marocaine fut à l'honneur de nouveau.

En marge de la réception, nous avons participé à une ultime séance de travail avec le Ministre des Mines et de l'Energie, pour dresser le bilan de notre mission, clarifier notre position et examiner avec lui les différents axes de coopération possibles, à court et moyen termes.

Le Ministre, ancien défenseur du Polisario, ayant animé une campagne de presse hostile au Maroc, avait adopté une position plus réaliste après la fermeture de l'Ambassade d'Algérie, justifiant la relance de la coopération bilatérale et la venue de notre délégation dans son pays.

Nous avons noté après notre entretien, son souhait d'impliquer notre pays dans le développement du gisement de Bayovar.

Sur proposition de l'Ambassadeur, nous l'avons invité à venir au Maroc pour apprécier sur place l'importance du secteur minier dans l'économie nationale et le niveau de son développement technique et technologique.

Les Présidents de Mineroperu et Minpeco, présents à l'entrevue, furent requis par le Ministre pour aller au Maroc, après leur prochaine mission au Portugal.

Nous avons quitté tard les lieux, heureux et contents d'avoir mieux fait connaître notre pays, alors que l'Ambassadeur jubilait d'avoir suscité l'événement de la semaine diplomatique, ravi de nos interventions et de la maîtrise de nos discussions avec les différents responsables péruviens.

« Vous avez honoré notre pays et rendu un immense service à notre cause nationale », dit-il à plusieurs reprises.

En quittant l'hôtel, tôt le matin, pour l'aéroport, l'Ambassadeur était là avec tous ses collaborateurs pour nous saluer, nous marquer de vive voix sa satisfaction pour les résultats de la mission, et nous faire part de son amicale reconnaissance.

Curieusement, l'avion des lignes péruviennes en partance sur Rio de Janeiro, avait décollé à l'heure prévue, contrastant avec les retards devenus monnaie courante sur les lignes intérieures.

### *A Rio de Janeiro*

Nous avons survolé le nord de la Bolivie, le Lac Titicaca, les grands espaces brésiliens dénudés, la forêt amazonienne avec des zones de défrichement apparentes, avant d'arriver à Rio en début d'après midi.

A l'aéroport de Rio, Omari nous avait quittés pour rentrer directement à Casablanca par le vol régulier de la Royal Air Maroc.

Nous étions accueillis, Lhatoute et moi, par Nahas, brésilien de père libanais, venu au Maroc, quelques mois auparavant, lancer la coopération de sa société avec le secteur minier marocain, notamment avec le BRPM,

Nous avons rejoint l'Hôtel Méridien, en bordure de la plage de Copacabana, où notre enregistrement fut houleux, par suite d'une altercation du réceptionniste de l'hôtel avec Lhatoute.

Après notre installation rapide nous avons tranquillement déambulé en bordure de mer à Copacabana, puis dîné dans une pizzeria parmi le monde métissé de Rio.

Le lendemain, dimanche, le chauffeur de Nahas était venu nous piloter dans un tour de ville, le long de la baie de Guanabara, à Copacabana, Ipanéma et Bama, puis sur les hauteurs ceinturant Rio où une immense statue du Christ domine majestueusement la ville.

Nous avons traversé la zone de favelas à l'orée des centres résidentiels et de superbes villas pour milliardaires.

Du haut du "Pain de Sucre", où l'on accède par téléphérique, nous avons admiré la baie entourée de collines boisées, paysage manifestement le plus beau du monde, dominé par des pitons rocheux et abrupts.

Le soir, Nahas nous convia à dîner dans un restaurant au bord de la lagune.

Le lendemain, au petit déjeuner au Méridien, des membres de l'équipage Royal Air Maroc, en repos, nous avaient fait part de leurs déboires et mésaventures à Rio où ils furent agressés de jour, en pleine avenue.

Nous avons longuement marché le long de Copacabana envahie par les touristes et les vacanciers brésiliens, puis déjeuné chez "Marius", restaurant réputé pour ses viandes rouges, me rappelant le souvenir de 1987 lors d'une escale à Rio en partance sur La Paz.

Par la suite, Nahas et son fils nous avaient accompagnés pour assister au match de football opposant le club local de Fulimense au club de Bragance, au Maracana, le plus grand stade du monde, d'une capacité de plus de 150.000 spectateurs.

Pour accéder au stade par cartes magnétiques, il fallait faire du coude à coude parmi une foule innombrable, bruyante, colorée, sans violence ni agressivité.

Le match fut suivi par environ 100.000 personnes dansant au rythme de la samba, éclipsant ainsi le spectacle footballistique insipide sur le terrain.

Malgré la défaite de Fulimense, ses supporters avaient quitté le stade dans un climat bon enfant, en chantant.

Le soir, en compagnie d'un collègue de Nahas, Jorge, nous avons assisté à un merveilleux spectacle de sambas au club "Plateforme" et diné au quartier étudiant branché d'Ipanéma, loin des favelas.

« Au Brésil, malgré les apparences, le racisme existe, mais déguisé et sournois. Les Blancs sont égoïstes, hypocrites et ségrégationnistes », nous dit Jorge, lui même lointain descendant d'Indiens.

Le lendemain, nous avons rencontré les responsables de la CPRM, société placée sous la tutelle du Ministère de l'Infrastructure du Brésil, chargée des travaux de levés géologiques de base, des recherches minières, hydrogéologiques et hydriques, et du développement des projets miniers et métallurgiques.

La CPRM employait 2.200 personnes dont 450 ingénieurs et techniciens spécialisés dans les domaines de l'exploitation minière, de la géologie, de la géochimie et de l'hydrogéologie, et dispose de moyens de forages à des profondeurs de 3.000m pour réaliser des programmes de recherches d'eau pour les centres urbains et les périmètres irrigués.

La CPRM opère aussi dans les secteurs des métaux précieux (or, argent, platine), des métaux non ferreux (plomb, zinc, cuivre, étain), des métaux ferreux (manganèse, molybdène, chrome, nickel, vanadium, niobium), des substances utiles (argiles, kaolin, fluorine, feldspath, quartz, gypse, calcaires), des fertilisants (potasse, phosphate) et des combustibles solides (charbon, tourbe).

Dans le domaine de la cartographie, la CPRM dispose d'un centre d'appui aux activités techniques au plan de l'élaboration des cartes images de télédétection et de montage de mosaïques photographiques.

A l'extérieur, la CPRM était intervenue dans des programmes de forages miniers en Uruguay et au Paraguay, de recherche d'or au Pérou et au Nicaragua, de recherche de charbon au Mozambique et de géophysique en Libye et en Somalie.

Tout en poursuivant ses efforts de diversification de ses activités, la CPRM souhaiterait coopérer avec le BRPM au plan de la valorisation des gisements polymétalliques, de récupération de l'or dans les gisements à faibles teneurs, en mettant en œuvre des méthodes de traitement d'une autre génération.

Après la tournée des installations du siège, nous avons déjeuné avec le Vice Président au restaurant de l'aéroport des lignes intérieures, dans un cadre enchanteur donnant sur la baie de Rio.

Nous avons abordé et discuté de la situation économique du Brésil en butte à une crise économique aiguë, malgré ses potentialités immenses et multiformes.

« Les grèves dans ce pays Continent, sont endémiques et latentes, les salaires bas, la misère sévit parmi les populations urbaines gonflées constamment par un afflux des ruraux en quête de travail. Malgré tout, je crois au Brésil, car ses potentialités sont énormes », dit Nahas, avec beaucoup d'assurance.

Pour clôturer notre séjour, nous avons effectué une visite au Centre de Recherches et de Technologie Minérale, pour connaître le niveau atteint par le Brésil dans les domaines de la recherche et du développement dans la valorisation des minerais aurifères par lixiviation bactérienne et amalgamation, et des substances utiles et des terres rares par flottation par colonnes.

Nous avons rejoint immédiatement après l'aéroport.

Lhatoute s'était envolé pour Nouakchott en transitant par Paris.

Pour ma part, j'avais gagné Miami et Houston par un vol agréable d'American Air Lines, accueilli par Antoine Loue, représentant de la société Litwin spécialisée dans l'engineering des raffineries de pétrole, partenaire de la SAMIR et de l'ONE.

Après mon installation au Sheraton, suivie d'un déjeuner avec le Président Halévy et son adjoint, nous avons rendu visite aux ACP producteurs des plastiques et produits chimiques français, écoulés sur le marché américain.

Le soir, Loue et son épouse m'avaient invité à dîner au restaurant huppé de Houston, "Chez Georges", géré par un couple français de l'Ardèche.

Le lendemain, sous la canicule, nous avons rejoint La Nouvelle Orléans puis Morgan City pour visiter les installations de valorisation de barytine marocaine, ide la société AMBACO, implantées au bord d'un bras du Mississipi, et que j'avais vu naître et se développer grâce aux efforts inlassables de la famille Benaïm et de son associé Stutz.

Après un week end à Washington chez nos amis Larry et Amina, j'avais transité par Paris avant de regagner Rabat.

Quelles Conclusions tirer de la mission en Amérique du Sud ?

L'Ambassadeur Belmoufti et ses collaborateurs n'avaient ménagé aucun effort pour assurer un réel succès à notre mission.

Leur attention permanente et leur disponibilité nous avaient impressionnés et profondément touchés.

D'une mission à caractère technique exploratoire, ils avaient su l'élever au niveau politico-économique, pour mieux faire connaître notre pays et contrecarrer les agissements du Polisario et de ses supporters en Amérique Latine.

Au Pérou, le Maroc bénéficiait d'une aura particulière dans le domaine minier, avec une mention spéciale pour le phosphate pour lesquels les Péruviens voulaient impliquer notre pays dans la mise en valeur du gisement de Bayovar dans un cadre bilatéral ou multilatéral.

Pour les autres substances minérales, le Pérou, grand pays minier depuis des siècles, était disposé à développer les échanges techniques et commerciaux.

Les discussions et les contacts avec les responsables péruviens, les déplacements en province et les réceptions en notre honneur, nous avaient convaincus de la nécessité pour notre pays d'être présent dans cette zone hispanophone, accessible aux adversaires de notre intégrité territoriale.

L'intervention de l'OCP au plan de la caractérisation du gisement de Bayovar et de la définition de son schéma approprié de valorisation, était souhaitée vivement par les Péruviens, sans concurrencer le Maroc en Amérique du Sud

Dans le domaine des substances métalliques, notre pays devrait tirer un avantage pour le plomb, le zinc, le cuivre et l'argent, pour lesquels le Pérou est parmi les plus grands producteurs mondiaux.

Les livraisons de concentrés de plomb à la Fonderie Zellidja initiées en 1990, pourraient se développer en 1992 pour faire face au déficit de notre production locale de concentrés.

Le transit par Rio, nous avait montré les capacités brésiliennes dans le domaine de la valorisation des minerais complexes. Le BRPM et les autres sociétés minières devraient

mieux approfondir leurs relations de coopération dans un cadre soutenu avec les pays d'Amérique du Sud.

Aux Etats-Unis, les efforts fournis par de petits opérateurs marocains entreprenants et dynamiques dans la valorisation de la barytine marocaine, devraient se traduire à brève échéance par des résultats positifs dans toute l'aire du Golfe du Mexique et du Mississipi.

Début juin 1991, les Présidents de Mineroperu et Minpeco, après leur mission au Portugal, étaient venus au Maroc, furent reçus au Ministère et au BRPM avant de se rendre dans les exploitations de phosphate de Benguérir et au chantier du projet polymétallique de Hajar.

Par ailleurs, en juillet 1991, pour concrétiser le désir commun exprimé à Rio, une délégation de CPRM et CETEM avait séjourné au Maroc pour explorer les possibilités de collaboration avec le BRPM et ses filiales.

## En Jamahiriya Et en Italie

Au mois de juin, après une vigoureuse action de communication orchestrée par le Ministre Alaoui, en réponse aux dénigrements d'une certaine presse, les conseils d'administration des sociétés minières du BRPM et de l'ONA avaient enregistré des résultats satisfaisants dans l'ensemble des exploitations

A SOCOCHARBO, je fus copté comme administrateur, venant ainsi rendre hommage à mon arbitrage modérateur dans le différend entre le BRPM et la société.

Quelques jours après l'Aïd El Kébir, une mission avait été effectuée en Libye, pour préparer la réunion de la Commission Ministérielle de l'Energie et des Mines de l'UMA, retardée suite aux événements sanglants en Algérie.

Pour des raisons pratiques, cette mission fut combinée avec un déplacement en Italie dans le cadre de la Commission Nationale des Explosifs, et en France pour examiner les problèmes liés à l'environnement dans les l'exploitation de sable de la région parisienne.

### En Jamahiriya

Nous sommes partis nombreux de Casablanca le 26 juin 1991 par le vol de la Royal Air Maroc, en compagnie de la délégation mauritanienne qui avait souffert le martyre avec la Libyan Airlines, suite à une panne mécanique de l'avion assurant la liaison Nouakchott- Casablanca -Tripoli.

Notre arrivée à Tripoli fut perturbée par une avarie du système hydraulique d'ouverture des portes, suite à un atterrissage brutal, nous obligeant à rester longtemps à bord en attendant le dépannage par les services libyens.

L'aéroport de Tripoli où stationnaient des avions gros porteurs soviétiques, Antonov, était lugubre et bien triste.

Au retrait des bagages, je fus étonné de ne pas retrouver ma valise, probablement non embarquée à Casablanca.

Après la déclaration de perte, mes collègues marocains et nos hôtes libyens s'étaient portés à mon secours en me prêtant de « quoi me changer, en attendant ».

Après un accueil chaleureux et une longue attente au salon d'honneur, on nous avait conduits à l'Hôtel Mhari, inauguré en 1989 par le Colonel Kadhafi et géré par la chaîne hôtelière marocaine SALAM.

A l'aéroport, et tout le long des axes routiers, d'immenses panneaux annonçaient les slogans habituels de la Grande Jamahiriya.

A rappeler que la Libye qui a arraché son indépendance en 1951, fut d'abord une possession ottomane.

En 1911, elle devint colonie de l'Italie dont elle n'a conservé que les majestueux bâtiments du centre de Tripoli, les cafés express mousseux, les spaghettis et les costumes bien coupés.

Du salon panoramique au dernier étage de l'Hôtel Mhari, luxueusement aménagé par une société française, on bénéficiait d'une superbe vue sur le port de Tripoli, avec en toile de fond, la mer Méditerranée.

Le contact téléphonique avec Rabat avait nécessité deux heures d'attente, dénotant que le Maghreb Arabe n'avait pas encore réellement démarré.

Le lendemain 27 juin, l'ouverture des travaux des commissions eut lieu avec beaucoup de retard, justifiant la constitution rapide des groupes de travail pour permettre aux experts d'entamer et de poursuivre leurs discussions jusqu'à 14h, en l'absence de la délégation algérienne.

Au plan des Mines et de la Géologie, la situation était claire, car la réunion de mai 1990 à Rabat avait lancé les bases de l'organisation des structures et du plan d'actions, contrairement au secteur de l'Energie qui nécessitait davantage de réunions et de coordination.

Après le déjeuner, servi par un personnel marocain de grande classe, et des apartés entre les membres des commissions, les débats avaient repris à 19H30 pour se terminer aux alentours de 22H.

L'organisation des travaux fut exemplaire et la logistique bien orchestrée par le Secrétaire Général du Ministère de la Recherche Scientifique, El Yacoubi.

« Je vous ai copiés tout simplement », me dit-il en me rappelant l'excellent déroulement des travaux de la Commission Mines et Géologie à Rabat.

Après le dîner, nous avons effectué une longue promenade à travers la ville très illuminée, plus propre, plus gaie, plus humaine qu'auparavant, où les habitants, fuyant les maisons surchauffées, avaient envahi les squares et les jardins.

« L'électrification dépasse 100% dans cette ville, car on éclaire et illumine tout et partout », avait plaisanté un ami marocain.

Des files de voitures, filtrées nonchalamment par des soldats et des miliciens, annonçaient, avec fracas et cacophonie musicale, des fêtes de mariages sur la Corniche en bordure de la Méditerranée, transformée en voie expresse, proche de la base navale qui abritait toujours depuis des lustres des bateaux de guerre et des sous marins de fabrication soviétique.

Nous avons flâné longuement le long des quais du port encombrés de matériaux de construction hétéroclites, joutant des équipements lourds sans l'ombre d'un douanier.

A vue d'œil, le climat général en Libye s'était transformé, contrastant avec la tension, le désordre et les harangues interminables et enflammées de Kadhafi à partir de la fameuse Place Verte, cœur de la capitale.

Le Guide de la Révolution de septembre 1969, assagi après les multiples déboires au Tchad, le bombardement de sa résidence à Tripoli par les Américains et le fiasco de toutes ses interventions à travers le monde, se consacrait davantage, disait-il, au développement de son pays et à l'organisation de ses structures.

La Libye tentait désespérément son retour sur la scène internationale en amorçant une timide ouverture économique, tiraillée entre tradition et modernité.

Les lieux de distraction étaient inexistants (pas de cinémas, pas de bars ni de boîtes de nuits), l'austérité était encore présente.

Le lendemain, 28 juin, les travaux avaient repris à 9H30 pour affiner les documents à présenter à l'appréciation des Ministres.

Les présidents des commissions furent reçus par le ministre libyen de la Recherche Scientifique, à l'allure nonchalante, qui avait discoursé sans conviction durant plus d'une demi-heure.

Le Ministre Alaoui était arrivé en fin de matinée, et nous avons déjeuné ensemble dans sa suite à l'Hôtel Mhari, après l'avoir informé de l'état d'avancement des travaux des commissions et des projets de recommandations.



Connaisseur des affaires et des arcanes de l'UMA, le Ministre désabusé et déçu des résultats engrangés jusqu'alors, décida de repartir au Maroc le lendemain pour assister à l'inauguration du barrage de Mjara, par le Roi Hassan II.

Les travaux d'experts avaient repris à 17H pour s'achever à 17H30, laissant la latitude aux organisateurs libyens d'assurer la reproduction des documents, tâches accomplies d'ailleurs, avec dextérité et panache.

Au dîner, nous nous étions retrouvés avec le Ministre au restaurant panoramique, servis par un personnel marocain remarquable.

L'ouverture officielle de la session ministérielle s'était déroulée le lendemain à 10H dans l'immense salle lambrissée, fierté de nos hôtes, avec de gigantesques lustres en cristal et des portraits géants du Guide de la Révolution qui y avait reçu la veille le Président Djibouti, Gouled Aptidon.

Après un discours monocorde du Ministre libyen et les remerciements d'usage des chefs des délégations, la Conférence était passée à l'examen des projets de recommandations préparées par les experts.

Les ministres marocain et tunisien étaient intervenus à plusieurs reprises pour apporter quelques amendements aux différents textes alors que la délégation mauritanienne était restée muette et la chaise algérienne était demeurée vide.

Le ministre libyen, président en exercice, avait repris longuement les propositions de ses collègues, avant de décider à 13H d'une pause pour aller déjeuner au coffee shop, toujours servis par des Marocains en livrée.

Le Ministre Alaoui décida de différer son départ à 21H30, pour assister à la séance de clôture, en présence d'un représentant algérien, signe évident de son intérêt retrouvé pour les travaux de la Commission.

Avant son départ, le Ministre reçut son homologue libyen, et à 20H30, le Ministre Alaoui et la majorité de la délégation marocaine avaient déjà quitté Tripoli.

Après une visite à l'exposition d'art libyen au centre Dat El Imad (gratte ciel), ensemble de cinq tours construites en bordure de mer à la fin des années 1980 pour accueillir les sièges des entreprises libyennes et étrangères, avec Benali, géologue à l'OARM, nous avons participé au dîner officiel en l'honneur des délégations, en présence de professeurs d'université.

« Nous dinons enfin au rosé », s'exclama malicieusement un délégué tunisien à l'occasion du repas succulent arrosé au sirop rose bonbon.

Nous étions de retour à l'hôtel à 23H, conduits en trombe par un jeune chauffeur libyen, faisant dire à Hamdi, délégué tunisien :

« Le Tunisien a peur du Libyen à une seule occasion, au volant d'une voiture ».

L'hôtel, où l'apathie libyenne avait repris ses quartiers, était bien triste après le départ des délégués marocains, bruyants, remuants et exigeants.

Le 30 juin, après un petit déjeuner avec Agouzoul de la CADEX, arrivé la veille à Tripoli pour discuter de l'opportunité d'une livraison de droguerie et de robinetterie en Libye, en compagnie de BENALI de l'OARLM et d'un agent de la Sécurité libyenne, nous avons filé en trombe vers l'aéroport pour récupérer ma valise envoyée en retard de Casablanca.

Ce fut dans un hangar poussiéreux, parmi des centaines d'objets trouvés que j'avais pu récupérer mon bagage après de multiples palabres auxquelles avait mis fin, heureusement l'agent de la Sécurité.

Dès lors, j'avais enregistré aisément pour Rome et Milan grâce à l'aide précieuse de l'agent de sécurité qui avait tenu à m'accompagner jusqu'en salle d'attente, puis à l'embarquement.

### *En Italie*

Le vol Alitalia sur Rome, malheureusement, décolla avec plus de deux heures de retard, perturbant conséquemment ma correspondance pour Milan où je devais retrouver les membres de la Commission Nationale des Explosifs et mon épouse en provenance de Casablanca.

A l'arrivée à Milan à l'aéroport des lignes intérieures, le chauffeur n'était pas au rendez-vous, m'obligeant à prendre un taxi pour aller saluer ma femme à son hôtel au centre de Milan, en attendant l'envoi d'un autre véhicule pour me conduire à Brescia où j'étais rendu le 1<sup>er</sup> juillet à 1H du matin.

Nous étions logés dans un superbe hôtel d'architecture Renaissance en plein centre de la ville de Brescia.

Au petit déjeuner, j'avais retrouvé les membres de la Commission Nationale des Explosifs, Châtel et Dunker du groupe EPC, organisateurs de la mission.

Un bus de luxe était mis à notre disposition pour nos déplacements durant deux jours, attestant des égards envers notre délégation.

Notre déplacement en Italie avait pour but essentiel l'examen des problèmes liés à la production, au stockage, au transport et à la réglementation des explosifs dans un grand pays consommateur européen, comme l'Italie.

A signaler que la visite des installations s'était déroulée dans une ambiance détendue, chaleureuse et amicale.

EPC intervenait en Italie à travers deux filiales où elle détenait 71%, des actions, implantées à Ghedi et à Domusnovas en Sardaigne (déjà visitées avec Dunker, il y a 6 ans) en fabriquant des explosifs, des cordeaux détonants et des accessoires de tir pour les mines et les travaux publics.

Les productions des deux usines étaient respectivement de 3.500 tonnes et 1.700 tonnes, représentant le quart du marché italien des explosifs.

L'usine de Ghedi, comprend deux secteurs distincts, civil et militaire.

Le secteur militaire, placé sous la responsabilité du fils du fondateur de l'usine, assisté d'officiers supérieurs de l'armée italienne, produisait des têtes de missiles, des torpilles, des mines marines et terrestres, des obus d'artillerie, des bombes d'avions, des fusées de signalisation selon les standards de l'OTAN.

Deux importants exposés sur les activités d'EPC en Italie, nous avaient été présentés et furent suivis de longues discussions sur le projet de réglementation des explosifs en France.

Après la tournée des installations civiles très modernes, nous avons suivi l'exposé du Directeur de la Sécurité du Groupe Explosifs et Produits Chimiques (EPC France), relatif à la réglementation française élaborée en 1970, complétée et modifiée en 1980 et 1990.

Après un débat animé, les conclusions tirées furent les suivantes :

- le projet de refonte de la législation marocaine doit s'adapter à l'évolution des secteurs consommateurs, dans le cadre de la simplification des procédures administratives, de l'agrément des produits plus logiques, des fabriques mobiles mieux caractérisées, de l'isolement et du transport plus appropriés,

- il est indispensable de maintenir et développer des échanges permanents d'informations en matière de contrôle et de sécurité entre les Administrations et les fabricants d'explosifs et d'accessoires de tir.

Nous avons convenu, dans le cadre de notre coopération avec le groupe EPC, l'organisation d'une mission au Maroc de son Directeur de la Sécurité, pour poursuivre l'examen concerté des réglementations française et marocaine.

Tous les membres de la Commission, sans exception, furent ravis de leur séjour en Italie et avaient souhaité participer à d'autres missions pour mieux apprécier l'environnement international en matière d'explosifs civils.

\* \* \* \*

Après Brescia et Milan, quittant les autres membres de la délégation, en compagnie de Abdelhaq Bennani, nous avons rejoint à Paris, Menni, Directeur de la société de carrières SAGRAM (Maroc) pour visiter les centres de production de granulats à Souppes, Grande Paroisse et Cergy Pontoise dans la région parisienne.

Partout de grands moyens ont été mis en œuvre pour produire à grand rendement les sables et graviers, restaurer les zones de carrières et protéger l'environnement à travers la réalisation de zones de loisirs sur les sites exploités.

Nous avons espéré que cette méthodologie soit suivie dans l'exploitation des carrières au Maroc, jusque là anarchique, et pour ce faire, une coordination est impérative entre les différents intervenants (Administration et opérateurs).

Après ces nombreux déplacements, j'avais retrouvé mon épouse à Paris pour un weekend de canicule, avant de regagner Rabat le 7 juillet 1991.

## Au Cameroun

### *Avant la mission*

Le 16 juillet 1991, j'avais repris mon bâton de pèlerin pour aller à Errachidia assister au Comité de Direction de la CADETAF présidé par le Gouverneur de la province, Arafa, désireux comme la Direction des Mines d'assainir les relations tendues entre la Centrale et les représentants des artisans mineurs.

Ce fut avec beaucoup d'entregent qu'ensemble nous avons pu transcender les problèmes et les événements.

A fin juillet, un déplacement m'avait conduit dans la région de Malaga pour visiter des installations de valorisation de la bentonite en provenance du domaine minier d'Antonio Ryes dans le secteur de Nador.

Le 17 août, j'étais parti en congé aux Etats-Unis, en compagnie de mon épouse et de mon fils Karim qui bouclait sa dernière de faculté d'économie à Montpellier.

Après un court séjour à Washington chez nos amis Amina et Larry, nous avons effectué un long périple qui nous avait menés successivement à San Francisco, Santa Barbara, Los Angeles, Las Vegas, La Nouvelle Orléans et Orlando.

Nous fûmes éblouis par les différentes facettes de la vie américaine et par la côte du Pacifique que nous avons longée à bord d'une voiture de location au départ de San Francisco.

Nous avons marqué une halte dans la petite ville dont l'acteur Clint Eastwood était le maire avant de passer une nuit à la mythique Santa Barbara.

Avant d'arriver à Los Angeles, nous étions passés par Malibu, connue pour sa superbe plage de sable fin.

Notre séjour à Los Angeles nous avait fait découvrir le gigantisme de la mégapole de l'Ouest des Etats-Unis, Beverly Hill, San Diego, Disneyland, avant de rejoindre Las Vegas, ville touristique et capitale des jeux de hasard.

Dès son premier essai au jeu, mon épouse eut la chance de gagner 200 dollars, l'incitant à continuer et à finir par perdre son pactole.

Profitant de mon passage à la Nouvelle Orléans, j'avais effectué un déplacement rapide à Mexico pour essayer de démêler les multiples écheveaux des relations entre la Société marocaine de production de barytine SOMASUB et son client mexicain PETROMIN.

Mexico m'avait paru encore plus polluée, plus grouillante et plus inhumaine que lors de ma dernière visite.

Après un court séjour à Washington, nous sommes rentrés à Rabat laissant Karim à Paris sur le chemin de Montpellier.

J'avais repris le travail le 10 septembre.

.....

En octobre 1991, après les Comités de Direction du BRPM et de l'ONAREP, les conseils d'administration des sociétés minières, les déplacements dans les services régionaux des mines et les exploitations minières, je m'étais rendu à Poitiers et Vienne dans le cadre du Congrès de l'Industrie Minérale et de la réunion ordinaire du Groupe d'Etude du plomb et du zinc.

A Poitiers, chef lieu de la Région Poitou-Charentes, les travaux du Congrès avaient traité des problèmes liés à l'environnement, au traitement et au recyclage des eaux, préoccupation majeure des pays développés, reléguant au second rang les problèmes classiques de la mine.

Le Maroc ne devrait pas rester à la traîne, s'il veut rester dans le peloton des pays où la mine est exploitée avec sagesse et rationalité, sans perturber gravement l'écologie et écremer les gisements.

Nous avons découvert la ville où Charles Martel stoppa le déferlement des Arabes vers le Nord.

Poitiers centre industriel (constructions mécaniques et électriques), est aussi connu pour ses églises romanes et sa cathédrale gothique.

Après le Congrès, j'avais visité l'exploitation de kaolin du Morbihan (Bretagne) où un accueil très chaleureux me fut réservé.

\*\*\*\*

A Vienne (Autriche), après Poitiers, en grande délégation représentant le secteur marocain du plomb et du zinc, nous avons constaté l'installation progressive de la morosité et un début de sinistrose, les cours du plomb et du zinc n'ayant jamais été aussi peu incitatifs pour les investissements miniers.

L'avenir des deux métaux était incertain, et pour traverser la crise, le génie des mineurs devrait s'exprimer par des efforts de structuration, d'organisation et de maîtrise des coûts de production.

Au retour de Vienne, comme souligné précédemment, j'avais rejoint Marrakech pour participer aux journées de réflexion des cadres du Ministère destinées à leur faire toucher du doigt les vrais problèmes de nos secteurs et à mieux les préparer pour leur apporter les solutions les plus appropriées.

### *Au Cameroun*

La mission au Cameroun avait fait suite à la réunion de la Commission Economique pour l'Afrique tenue à Ouagadougou en mars 1991, et à l'élection du Maroc comme Vice Président de la Commission des Ressources Minérales.

Ainsi, le 27 octobre 1991, à l'invitation du Mouvement pour la Coopération et le Dialogue, je me suis rendu à Yaoundé, pour participer au Séminaire sur le dialogue et la recherche des opportunités d'investissements en Afrique, et présider la Commission des ressources minières, énergétiques et hydrauliques.

Les objectifs préliminaires assignés au Séminaire de Yaoundé furent :

- favoriser et développer la coopération inter africaine et participer à l'élaboration et au développement de stratégies en Afrique,
- mieux faire connaître l'Afrique et créer un nouveau type de rapports avec la communauté internationale.

Les participants étaient invités dans une lettre d'introduction, à agir pour susciter des courants commerciaux, réciproquement bénéfiques, par la création d'entreprises en joint ventures, afin de redonner espoir aux nombreux jeunes sans emploi, inquiets dans une Afrique marginalisée et désarticulée.

Au moment où le démantèlement de l'Apartheid se renforçait, où l'économie mondiale dérivait autour des pôles Europe et Pacifique, où l'éclatement du bloc communiste avait fait place à l'afro pessimisme, l'organisation d'un tel séminaire

ambitionnait de jeter les bases d'une coopération régionale et sous régionale, fondements de l'expansion économique africaine.

Le Séminaire (dénommé SIDCO'91), concocté et organisé par des intellectuels du Cameroun, du Sénégal et de Centre Afrique, visait surtout à ouvrir pour l'Afrique en général et pour le Cameroun en particulier, de bonnes perspectives économiques.

Le Cameroun, Etat unifié, né de la fusion des anciennes colonies française et anglaise, descendantes de l'occupation allemande, couvre une superficie de 475.000 km<sup>2</sup>, avec une population de plus de 11 millions d'habitants.

Les principales villes sont Douala (1 million d'habitants), Yaoundé (800.000), Maroua (200.000), Kongsamba (200.000) et Garoua (200.000).

Les langues officielles sont le français et l'anglais, mais deux cents dialectes sont parlés par les multiples ethnies.

Le nord est peuplé de musulmans (30%), les chrétiens (30%) et les animistes (40%) occupent le centre et le sud.

Le Cameroun est constitué de plaines alluviales sur le littoral atlantique, de hauteurs volcaniques isolées (Mont Cameroun), de chaînes massives du centre (Adamaoua) et de plateaux aux extrémités méridionale et septentrionale.

Le climat varie sensiblement du Sud au Nord, expliquant le passage de la forêt dense, fournissant des bois précieux, à la savane sahélienne domaine de l'élevage bovin et de cultures vivrières (mil, manioc, sorgho).

Dans les trouées forestières du sud on cultive le café, l'arachide, la banane, le coton et le caoutchouc naturel.

Les ressources minérales sont : le pétrole (7millions de tonnes par an) exploité par des sociétés françaises sur la base d'une rente minimum de 26%, le gaz en cours de mise en valeur (réserves estimées à 350 milliards de m<sup>3</sup>), la bauxite (1,5 milliard de tonnes) exploitée à la cadence de 300.000 tonnes d'alumine par an.

Des gisements de fer, plomb, zinc, or, diamant et de rutile étaient au stade de la prospection et de l'évaluation technico- économique.

Le Cameroun est traversé par plusieurs fleuves peu navigables en toutes saisons : le Sanaga, le Bénoué et le Wouri, et seul l'estuaire du Wouri avec le port de Douala, est accessible aux bateaux de gros tonnages.

Le potentiel hydroélectrique (19.000 MW) est exploité encore modestement (1.000 MW) pour satisfaire 95% des besoins en énergie électrique du pays; le taux d'électrification était de l'ordre de 20% pour l'ensemble du Cameroun.

A elle seule, la Société d'aluminium (Alucam) consommait 50% de l'électricité totale produite dans le pays.

Historiquement, les Portugais ont atteint les côtes du Cameroun (déformation de cameronès ou crevettes) au 15<sup>e</sup> siècle.

En 1860, l'intervention des Britanniques et des Allemands a vu l'apparition des premiers missionnaires et l'installation des premières factories.

En 1894, Nachtigal, explorateur allemand, obtient le premier traité de protectorat et le Cameroun devient une colonie allemande.

En 1911, un accord franco-allemand élargit les possessions allemandes.

En 1916, les Alliés expulsent les Allemands et en 1919, à la fin de la première Guerre Mondiale, la France et la Grande Bretagne obtiennent le mandat sur les territoires qui leur sont impartis, transformé en tutelle en 1945.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1960, l'ex Cameroun français est proclamé indépendant et Ahmadou Ahidjo nommé Président de la jeune république, à laquelle en 1961, est rattaché le sud de l'ex Cameroun britannique, le nord étant réuni au Nigeria.

En 1972, après référendum, le pays adopte une structure unitaire et devient la République Unie du Cameroun.

Après le retrait de Ahidjo, Biya, Premier Ministre, a assuré la relève dans une période où l'Etat a affronté une vive contestation à cause du chômage, de la faillite des entreprises publiques, du régionalisme exacerbé par les barons de la politique et de la conjoncture défavorable des cours des matières premières.

Le recours aux institutions internationales et la mise en place de programmes d'ajustement structurel, ont tenté de redresser la barre pour faire face à une dette estimée à plus de 8 milliards de dollars.

Le dialogue et la concertation instaurés entre le Gouvernement et les composantes de la société en 1990, furent un bon présage pour le devenir du pays.

### *A Yaoundé*

Sur le trajet vers le Cameroun, j'avais transité par Paris pour rencontrer les organisateurs du Séminaire, avant d'embarquer à Orly Sud dans la cohue et le désordre sur le vol de la Cameroun Air Lines, en compagnie du Sénégalais Massar Diop, un des responsables du Mouvement pour la Coopération et le Dialogue, et Youssoufa Daouda, PDG de Cameroun Air Lines.

L'arrivée à Yaoundé, capitale du Cameroun, eut lieu de nuit, après plus de sept heures de vol et une escale à Douala, sur l'estuaire du Wouri, grand port et capitale économique du pays.

Au bas de la passerelle, Nachit, Premier Secrétaire de l'Ambassade du Maroc, ingénieur des mines, ancien lauréat de l'Ecole Mohammedia, ayant intégré le circuit diplomatique, m'attendait pour me faciliter les formalités.

Nachit me fut d'un grand secours durant tout mon séjour pour me guider et m'entretenir en connaisseur avisé de la situation au Cameroun.

L'aéroport de Yaoundé, de construction récente, n'étant pas encore équipé de chariots transporteurs, ce fut à bout de bras que les bagages furent acheminés au hall d'arrivée, envahi par des centaines de porteurs.

Nous avons rejoint l'Hôtel Hilton, au centre ville, lieu de résidence des séminaristes, ensemble immobilier construit par une société israélienne et objet de l'ire de la communauté musulmane de Yaoundé.

Le lendemain, au petit déjeuner, il y avait affluence de Sud Africains venus nombreux par avion charter ayant atterri sur le nouvel aéroport de Yaoundé.

Avec cent vingt participants (dont des Noirs), l'Afrique du Sud entendait faire une entrée remarquée au sein de la grande famille africaine.

Nous fûmes conduits, à travers la ville, au Palais des Congrès, somptueuse réalisation de la Chine, centre de toutes les manifestations d'intérêt, implanté sur une des collines surplombant Yaoundé, avec ses larges avenues, ses édifices publics et privés, ses quartiers cossus encerclés de bidonvilles sordides et surpeuplés.

En l'absence du Président Biya, en France, et des grands ténors de la politique et de l'économie, pourtant annoncés dans les documents distribués aux délégués, le Secrétaire d'Etat au Développement Industriel du Cameroun avait ouvert le Séminaire, après une période de flottement incompréhensible.

Les hommes d'affaires camerounais avaient boudé le SIDCO'91, préférant participer à une réunion de l'Ambassade de France, consacrée aux problèmes économiques des pays francophones, pour contrer l'irruption des Sud Africains en Afrique Equatoriale, naguère chasse gardée française.

L'esprit tribal avait présidé aussi à la préparation du SIDCO'91.

Onambelé, Président du Mouvement pour la Coopération et le Dialogue, de la même ethnie que le Président Biya, tout en le regrettant, ne l'avait pas caché.

« La France a sournoisement saboté le Séminaire, en organisant dans la même période sa réunion, et les gens bien placés n'ont pas voulu se mouiller », me dit-il.

Le séminaire avait regroupé plus de deux cents personnes, dont des opérateurs économiques africains, américains, européens et asiatiques.

Les délégués tunisiens et égyptiens inscrits ne s'étaient pas présentés.

Après les discours enflammés du Secrétaire d'Etat et d'Onambelé, vint le tour de Bonvin, Directeur de l'OCDE, citoyen suisse francophone dont la famille a gagné ses titres de noblesse et de notoriété dans la production des vins de qualité.

Dans un exposé magistral, il avait mis l'accent sur les mutations stupéfiantes en cours, la mondialisation de l'économie, la globalisation des marchés et le clivage entre les pays maîtres de la technologie et ceux à peine sur les rails de la croissance.

L'immense salle avait raisonné de ses incantations que les traducteurs reprenaient instantanément pour les Sud Africains, manifestement heureux d'avoir fait une percée par leur seule présence dans ce grand forum continental.

« Malgré leur isolement et leur vulnérabilité, les pays africains disposent de nombreux atouts à ne pas brader au travers de la mauvaise gestion responsable de la détresse économique et des dérapages inadmissibles ; il faut éviter d'investir dans des entreprises publiques, responsables de l'hypertrophie économique, mais encourager les investissements et les initiatives des opérateurs privés pour restaurer la crédibilité extérieure ; l'Afrique doit rechercher en elle-même les ressorts de son développement ; sans l'annulation de la dette extérieure, la situation de certains pays africains n'est pas tenable. », affirma Bonvin.

La matinée s'était achevée sur cet appel à l'Afrique pour compter d'abord sur ses propres ressources pour mieux assurer son développement.

Après le déjeuner dans les immenses et mornes salons du Palais des Congrès, les travaux avaient repris nonchalamment au sein des commissions spécialisées.

Dans les locaux ultra modernes du Crédit Foncier Camerounais, à proximité du Hilton, j'avais présidé les travaux de la Commission des ressources énergétiques, minières et hydrauliques, auxquels avaient assisté une vingtaine de personnes, en majorité des Sud Africains.

Les débats avaient porté essentiellement sur l'organisation, la législation et la place de la mine dans l'économie marocaine.



« Vous êtes un pays africain d'un autre type », me lança malicieusement un délégué sud africain blanc, comme pour marquer la différence entre l'Afrique du Nord et l'Afrique du Sud avec les pays au sud du Sahara.

Les Africains du Sud, au fil de nos discussions, s'étaient fait une idée plus réaliste de notre pays, "contrée d'histoire et de civilisation anciennes, doté de ressources naturelles diversifiées".

Le dégel des relations maroco-sud africaines, suite à la visite au Maroc du Président De Klerk, avait ouvert de larges perspectives à la coopération entre deux pays très proches par le climat, la diversité des richesses naturelles et l'ambition d'un développement équilibré.

Au cours de la séance, j'avais fait la connaissance de deux Sud Africains, (Rizzo, d'origine française, natif d'El Jadida et Hernan d'origine chilienne) désireux d'entrer en contact avec des sociétés marocaines pour inaugurer et développer des courants d'affaires pluridisciplinaires.

En fin de journée, en petit groupe, accompagnés d'une hôtesse camerounaise, nous avons flâné à travers les rues commerçantes adjacentes au Hilton, envahies par les réfugiés des pays de la Corne de l'Afrique.

Un séminariste australien s'était fait subtiliser ses lunettes solaires sous le regard impassible de notre guide.

« Laissez-le, il est très pauvre », nous lança un badaud.

Notre collègue australien, blême, ahuri et tremblant, préféra regagner l'hôtel.

Le soir, nous avons été conviés à un dîner à l'Hôtel Sofitel, sur les hauteurs, à proximité des quartiers résidentiels et du majestueux Palais présidentiel.

La soirée fut agrémentée de danses folkloriques des différentes provinces du Cameroun, au grand bonheur des Européens et des Sud Africains éberlués par tant de débauche d'énergie musculaire.

Au 3<sup>e</sup> jour, les travaux du SIDCO'91 furent éclipsés par la tenue au Palais des Congrès de la réunion tripartite (gouvernement, opposition, société civile) pour débattre du code électoral et de l'accès aux médias, après avoir enterré la hache de guerre, évitant au pays de sombrer dans le chaos et la désolation.

Nous avons assisté à l'arrivée des ténors de la politique et de la société civile camerounaises : ministres, chefs de l'opposition, intellectuels, dignitaires religieux musulmans et chrétiens, hommes d'affaires, etc.

Le grand chef musulman du Nord, enturbanné, drapé dans son boubou immaculé, accompagné de sa troupe de griots, pieds nus et têtes rasées, dominait majestueusement l'assistance, alors que le cardinal de Yaoundé, en soutane lie de vin, saluait à tour de bras.

Avant l'arrivée du Premier Ministre, Sadou Hayatou, un agent de sécurité, trop zélé, nous avait sermonnés sans ménagement pour nous être placés sur son chemin.

Après nos protestations indignées, il s'était résigné à nous présenter des excuses en présence de jeunes hôtesse venues me demander d'intervenir auprès de l'Ambassade du Maroc pour bénéficier de bourses à l'Ecole Hôtelière de Rabat.

« Le Maroc est un exemple de sérieux pour nous en Afrique, les études y sont réputées », me lança une hôtesse.

Après l'arrivée solennelle du Premier Ministre, nous avons regagné nos collègues du Séminaire pour assister à la conférence de Mc Rae, Directeur Général d'une grande firme d'équipements électriques à Johannesburg.

« Moins de 10% des Africains ont accès à l'électricité (le Malawi : 3%), alors que des pays comme Taïwan et la Corée du Sud avoisinent 100% ; l'avenir de l'Afrique réside non seulement dans la coopération entre les Etats et la mise en œuvre de technologies appropriées, mais aussi dans l'émergence de leaders ayant une vision réaliste de la situation, sachant extraire, là où elles existent, les intelligences vives africaines », avait conclu magistralement Mc Rae.

Lui succédant, un professeur d'économie à l'Université de San Francisco, d'origine ghanéenne, insista sur les besoins de l'Afrique en investissements.

« L'Afrique pauvre est une menace pour l'Europe et l'Amérique ; il est temps qu'elle reçoive la part qui lui revient en investissements privés ; la crise risque de s'aggraver et les intellectuels ont une grande responsabilité à assumer dans ce domaine. », dit-il, avec assurance.

L'orateur Diop, représentant de la Commission Economique pour l'Afrique a analysé les causes structurelles de la crise qui sévit dans notre continent.

« Nous nous appauvrissons parce que nous travaillons pour les autres, l'Afrique étant en dehors de la mouvance mondiale. En vendant nos produits nous perdons, en achetant des produits nous perdons aussi car nous ne faisons pas le poids. Il faut rompre avec la stratégie extravertie de l'économie africaine. Les Africains du Sud ne doivent pas croire que les autres Africains sont seulement des consommateurs, ils doivent œuvrer pour la création de coentreprises entre l'Afrique du Sud et le reste du continent », dit-il.

Ces exposés furent une occasion magistrale de démontrer aux Sud Africains qu'ils font partie intégrante de l'Afrique, et qu'ils ne devraient pas se comporter comme les opérateurs occidentaux.

Dans l'après midi, nous avons poursuivi nos travaux en commissions, et pour notre part, nous avons examiné les cas marocain et camerounais au plan des ressources énergétiques et hydrauliques.

L'assistance fut subjuguée par les efforts consentis depuis longtemps par notre pays dans deux domaines névralgiques et stratégiques pour l'économie nationale, à savoir les mines et l'hydraulique.

Plusieurs Africains du Sud, marquant leur intérêt particulier pour le programme marocain d'irrigation des terres, décidèrent de venir au Maroc prendre contact avec les responsables concernés.

Cela n'avait pas tardé, car dès mon retour à Rabat, des promoteurs sud africains, m'avaient appelé pour organiser leur mission.

Le soir, un grand dîner avait regroupé l'ensemble des séminaristes dans les salons de l'Hôtel Hilton, clôturé par des discours adressés essentiellement aux Sud Africains pour les inciter à investir dans les autres pays africains.

Au 4<sup>e</sup> jour, alors que se poursuivaient les empoignades entre politiciens au Palais des Congrès, le Séminaire s'était terminé par la lecture des recommandations élaborées à la hâte par les présidents des commissions.

Les Sud Africains étaient repartis après le déjeuner, certainement heureux d'avoir cassé le carcan de leurs relations tendues avec les autres pays africains, à l'aune de la réconciliation camerounaise.

Les organisateurs du SIDCOM'91, quant à eux, s'étaient volatilisés, laissant les derniers participants livrés à eux-mêmes.

Le soir, je fus convié à un dîner chez l'Ambassadeur du Maroc, Mehdi Mimoun, en présence du Secrétaire Général du Ministère du Plan, des Directeurs Généraux des Mines et de l'Hydraulique et de Nachit.

Tard, sur insistance de Nachit, nous avons été dans un "chantier", restaurant typiquement camerounais où l'on nous avait servi du poulet braisé.

Au 5<sup>e</sup> et dernier jour, le matin, j'avais rencontré dans l'ascenseur le grand chef musulman du nord Cameroun, les griots à ses pieds, se rendant au Palais des Congrès pour participer aux derniers travaux de la Conférence Nationale.

« Venez chez nous au Nord, vous êtes mon invité, nous vous ferons visiter nos gisements miniers. Le Maroc est un grand pays, c'est un exemple pour nous », dit-il.

En fin de matinée, quittant le Hilton sans âme, après la frénésie des jours du Séminaire, en compagnie d'un cadre français de la Cameroun Air Lines, guidés par Nachit, nous avons fait le tour de tous les centres d'intérêt de Yaoundé.

Après un déjeuner familial chez Nachit, dans le quartier diplomatique, une visite d'adieu à l'Ambassadeur du Maroc, très heureux de me montrer les réalisations à la chancellerie, et un passage rapide au quartier musulman, j'avais rejoint l'aéroport dans le vacarme et le trafic intense d'une soirée de week end.

Nachit avait tenu à m'accompagner jusqu'à la passerelle de l'avion en partance sur Douala, où à l'escale, avant le vol sur Paris, le PDG de Cameroun Air Lines (que j'avais connu lors du vol Paris-Douala) et son épouse étaient venus me saluer et m'offrir des fruits exotiques.

Le voyage au Cameroun, malgré sa période courte, fut enrichissant, mais avait permis de donner aux autres Africains une réelle idée de notre pays.

## *De nouveau en Mauritanie*

### *Avant la mission*

Dès le retour du Cameroun, il fallait assurer le suivi et la coordination de la Commission de reconversion des Charbonnages du Maroc (CDM) qui butte sur le déploiement et l'indemnisation du personnel.

Mais dans ce contexte, l'Etat était disposé à faire l'effort nécessaire pour que la fermeture de la mine intervienne avec le minimum de retombées négatives.

Plusieurs scénarios furent examinés pour essayer de fixer le maximum d'agents dans l'Oriental à travers la création d'activités liées à l'arboriculture, la mécanique, l'artisanat et le bâtiment.

En novembre 1991, à Madrid, j'avais participé au conseil d'administration exceptionnel de la SACEM en dehors du Maroc.

Par la suite, en compagnie de Lhatoute, nous avons tenu des réunions avec le Groupe ADARO associé avec le BRPM dans l'étude de mise en valeur du gisement de perlite de Tidiennit (région de Nador), et avec le Directeur Général des Mines d'Espagne pour examiner les possibilités de coopération dans le domaines des activités minières et paraminières.

Nous avons retrouvé l'Espagne en pleine mutation, ambitieuse après avoir organisé l'Exposition Universelle à Séville, les Jeux Olympiques de Barcelone et le Congrès Minier à Madrid en l'absence des grands pays miniers comme les Etats-Unis, le Canada et l'Australie.

Mais en Espagne, à l'instar des autres pays de la communauté européenne, la vie était chère, avec comme corollaire l'insécurité.

Après Madrid, j'avais rejoins Paris, invité pour faire un exposé sur les projets d'infrastructure minière et géologique dans les pays de l'UMA, dans le cadre d'un colloque organisé à l'Hôtel Lutétia par le Cabinet Nord Sud Exports.

Lors de cette rencontre, j'avais déclaré notamment :

« Le Maghreb est entré dans une nouvelle dynamique sur des assises que nous souhaitons durables et pérennes,

Au plan minier, une action concertée des pays de cette zone, est de nature à promouvoir la recherche, l'exploitation et la valorisation des produits,

Si les performances du système productif sont fonction du choix de leur mise en œuvre, elles sont d'abord avant tout dépendantes des entreprises elles-mêmes, de la formation et du perfectionnement des hommes et des femmes qui y travaillent,

Au niveau des coûts des matières premières minérales, nous constatons de nos jours que la baisse succède à la baisse, et que certains pays dans une confusion générale, écoulent leurs productions pour engranger des devises,

Au Maghreb, malgré la sinistrose qui sévit dans certains milieux internationaux et sans être ivres de mots, nous pouvons continuer à croire en la mine et en ses vertus et à prendre des mesures pour combler « le gap qui nous sépare de ceux qui ont déjà le pied dans le futur », et ce, dans le cadre de la diversification, suivie d'une solide organisation et des prix de revient raisonnables.

La conférence, d'après les échos qui m'étaient parvenus, avait beaucoup impressionné et enchanté les participants.

\*\*\*\*

Le dernier trimestre de l'année 1991 s'était achevé avec notamment, avec la visite du Projet de Hajar par les cadres de la Direction des Mines, et la tenue :

- des conseils d'administration des différentes sociétés minières du BRPM et de l'ONA, enregistrant encore une fois des résultats satisfaisants, mais surtout l'installation d'un véritable esprit de coopération franche et amicale entre les deux Groupes miniers,

- du dernier Comité de Direction de la CADETAF perturbé par le mauvais temps ayant sévi dans les provinces de Figuig et Errachidia, et empêchant les représentants des artisans mineurs d'assister aux réunions,

- du séminaire avec le Bureau International du Travail (BIT) consacré à la sensibilisation du personnel et des entreprises minières aux problèmes de lutte contre les risques professionnels,

- de la réunion ordinaire de la Commission Nationale des Explosifs pour examiner l'opérabilité de la circulaire organisant la production, le transport, le stockage et l'utilisation des explosifs et accessoires de tir,

- des travaux de la commission parlementaire pour l'examen et l'approbation du projet de Budget du Département pour l'exercice 1992, dans une ambiance de morosité par suite de l'absence des grands ténors des partis.

\*\*\*

L'année 1992 avait démarré avec la mise en place en janvier des cellules de suivi de l'activité de la Direction des Mines, visant à renforcer, coordonner et mieux structurer nos interventions, à responsabiliser davantage les cadres dans la mise en œuvre de notre plan d'actions.

Des grèves dans le secteur minier furent déclenchées par les centrales syndicales de l'opposition (CDT et UGTM) pour revendiquer des augmentations de salaires jugées insensées par le patronat.

Mais l'objectif en année électorale était de tester l'ampleur de l'implantation de chaque syndicat au sein de la famille minière.

La disparition du leader de l'Union Socialiste des Forces Populaires (USFP), Abderrahim Bouabid, était venue assombrir le climat général dans le pays, aggravée par les prémices d'une mauvaise récolte agricole par suite de l'insuffisance et de la faiblesse des précipitations de pluie.

A fin janvier 1992, j'avais assisté à Goulmima à deux réunions consacrées au développement de mon village natal, retrouvant de vieux amis, tous animés du désir de "faire quelque chose pour Goulmima, loin des arcanes politiciennes, des médisances et des visées électoralistes".

Début février 1992, j'avais effectué un déplacement à Casablanca, pour essayer d'améliorer les relations entre l'OCP et les syndicats phosphatiers, sans succès notable, car l'OCP maintenait toujours sa position de ne négocier que dans le cadre des commissions du statut et du personnel définies par le texte du statut du mineur.

A SEFERIF, la situation s'était dégradée malgré la nomination d'un nouveau responsable Chouhou, originaire du Rif

La fermeture de l'une des plus anciennes mines du Maroc était d'actualité, et comme pour les Charbonnages du Maroc, il fallait se résoudre à une triste décision.

Au mois d'avril 1992, nous avons, dans le cadre de nos excellentes relations avec le PNUD et la CNUCED, participé à l'organisation et à l'animation du séminaire à Ouarzazate consacré à l'examen des ressources minières en Afrique et auquel plusieurs pays africains avaient délégué d'éminents représentants.

Après le séminaire, en compagnie de Bensaïd, Directeur de la Géologie et Ali Bennani, Secrétaire Général du BRPM, nous avons entrepris une tournée dans le secteur du Bani, en passant successivement à Foug Zguid, Tissint, Tata, Anguerf près d'Akka (chantier de recherche d'or du BRPM), Addana, avant de rentrer à Agadir en passant par Foug el Hassan, Taghicht et Tiznit.

A Addana, nous nous sommes longuement arrêtés pour découvrir l'ancienne mine de plomb argentifère sur la route des caravanes vers le nord.

Addana, chère à l'ancien ministre Moussa Saadi, décrite par les historiens El Yacoubi (9<sup>e</sup> siècle) et El Bekri (11<sup>e</sup> siècle), renferme les vestiges de l'ancienne ville de Tamdout, et fut un centre de ravitaillement en argent et en cuivre pour les Carthaginois et les Berbères Kounta de Kairouan (Tunisie).

La minéralisation de galène argentifère, encaissée dans les cassures, était exploitée depuis des siècles dans des centaines de puits par les habitants des localités de Touzounine et Igdi dans le cadre du régime du droit coutumier.

En 1949, malgré les nombreuses tentatives de s'affranchir du droit coutumier, la société Penarroya avait fini par acheter la production aux artisans, relayée par la suite par des permissionnaires nationaux intéressés surtout par les tonnages d'alquifoux (plomb argentifère).

En 1979, la production atteignait 3.000 tonnes de minerai de plomb avec un effectif de 350 personnes.

Fin mai 1992, j'avais participé au Congrès minier de Madrid, boycotté par les grands barons de la mine, les Etats-Unis, le Canada, l'Australie, l'Afrique du Sud, le Chili et le Pérou.

### *En Mauritanie*

Immédiatement après mon retour à Rabat, je fus appelé à aller en mission en Mauritanie pour participer aux travaux des experts des Commissions Energie, Mines et Géologie chargées de la préparation de la réunion des Ministres de l'UMA, et accessoirement pour visiter de la mine d'or d'Akjoujt.

Le 1<sup>er</sup> juin 1992, après un vol de Casablanca par Fokker 28 d'Air Mauritanie, nous sommes arrivés à Nouakchott, après une escale à Nouadhibou au cours de laquelle j'eus le grand plaisir de rencontrer Heyine, Directeur Général de la SNIM.

Logés sommairement à l'Hôtel El Aman, géré par un couple français, nous fûmes invités, avec la délégation algérienne, à un dîner dans un restaurant libanais.

Le lendemain, suite à une subtile attention de Heyine, Baham représentant de la SNIM à Nouakchott était venu me déplacer à l'Hôtel Marhaba, plus sélect, tout en mettant à ma disposition un véhicule.

Après le démarrage des travaux des Commissions à la Chambre de Commerce et d'Industrie, sous la présidence du Secrétaire Général du Ministère de l'Energie, les Mineurs et les Géologues sont allés poursuivre leurs travaux à l'Office Mauritanien de la Recherche et de la Géologie.

La partie marocaine qui venait d'achever une année de présidence de la Commission "Mines et Géologie", proposa d'examiner le rapport bilan qui fut adopté après quelques modifications mineures, le consensus s'étant fait autour d'une plateforme commune.

Après un déjeuner à l'Hôtel Al Amane, réputé pour ses crustacés, les travaux avaient repris à 15H30, dans le désordre total, les Mauritaniens débordés préférant laisser l'organisation des réunions aux bons soins des membres des commissions.

Le soir, je fus convié par la SNIM à un dîner sous la tente, offert par l'Ecole de Formation Professionnelle de la Société Nationale d'Electricité, auquel avaient participé des membres du Fonds Arabe de Développement Economique et Social.

Au 2<sup>e</sup> jour, tôt, avec Guerrak, nous sommes allés à la mine d'or d'Akjoujt à 250 km au nord ouest de Nouakchott, guidés par Ould Rajel, Directeur Général de l'Office de la Géologie, ancien Ministre des Mines.

La route d'Akjoujt, asphaltée au départ de Nouakchott, avait pratiquement disparu sous les coups de boutoir des vents de sable et du manque d'entretien, contraignant le chauffeur à suivre la piste parallèle sur la hamada.

Dans le désert plat, caillouteux et couvert d'épineux, nous avons rencontré d'immenses troupeaux de chameaux, de chèvres et de moutons.

« C'est exceptionnel cette année, nous avons eu de la pluie et les pâturages ont été revivifiés », nous dit Ould Rajel, drapé dans son boubou bleu.

Au lever du jour, à une centaine de kilomètres de la capitale mauritanienne, parmi les dunes de sable, nous avons marqué une pause "petit déjeuner".

Après une deuxième halte dans un baraquement en tôle ondulée, transformé en café maure pour servir le thé et les denrées de première nécessité, nous sommes arrivés à 10H30 Akjoujt, localité connue pour son gisement de cuivre aurifère.

Après une visite de courtoisie au sous-préfet dans ses bureaux miteux et ensablés, nous avons rejoint la zone de travaux, accueillis par le Directeur australien du centre et un personnage mauritanien, très discret.

« C'est l'ancien Ministre des Finances du Président Louly, devenu agent conseiller de la mine », dit Ould Rajel, insinuant que la Mauritanie est le seul pays où d'anciens hauts responsables peuvent être rétrogradés à des postes subalternes.

L'arrivisme et le superficiel ne font pas bon ménage avec le monde maure, simple et peu enclin à l'ostentation.

Après des explications fournies par l'Australien, nous avons retenu qu'après la période d'exploitation du minerai oxydé et la mise en service décevante du Procédé Torco (calcination du minerai au charbon pour le rendre flottable), l'activité avait repris en association avec l'Arab Mining Company, mais s'était soldée par un échec cuisant, et les apports d'actionnaires (40 millions de dollars) engloutis sans explications et justifications par les gestionnaires.

La société MORAK, associant les Australiens, la SFI et la Mauritanie, avait repris l'ensemble du dossier et la gestion confiée à un groupe australien.

Dans une première phase, après un investissement complémentaire de 15 millions de dollars, l'exploitation des haldes, résidus du procédé TORCO (2,5 millions de tonnes à 3/5g d'or) devrait permettre, durant 5 ans, de produire annuellement 1,5 tonne d'or sous forme de métal doré transformé à l'extérieur.

Les travaux étaient orientés vers la mise en valeur par flottation des réserves en place, estimées à 20 millions de tonnes à 1,5% de cuivre et 2/3 g d'or.

La réhabilitation de l'ancienne usine TORCO devrait intervenir après quelques transformations, le matériel en place (usine TORCO, pelles, sondeuses, camions, pelles) étant encore en relatif bon état, en n'ayant pas subi les effets de la corrosion en zone désertique.

Nous avons visité les installations de traitement des haldes (criblage, broyage, épaississement, cyanuration avec ajout d'ammoniaque et activation au charbon).

La partie fusion des concentrés étant secrète, nous n'avons pas insisté pour ne pas importuner nos hôtes discrets et distants, mais affables.

L'exploitation employait 85 personnes dont 7 expatriés anglophones ; pas de cadres mauritaniens car les contacts avec les autorités locales étaient tendus, par suite de nombreuses interventions et pressions de ces dernières.

« Je suis payé pour produire de l'or au moindre coût dans le respect des accords conclus avec le gouvernement mauritanien ; je ne puis déroger à la règle sans porter atteinte aux droits de notre société qui a consenti d'importants investissements pour réactiver le centre minier », nous fit remarquer à juste titre le directeur australien du centre.

Ould Rajel avait repris :

« Akjoujt est un début et sera un exemple, il y va de la crédibilité de notre pays si l'on veut faire venir d'autres investisseurs extérieurs ».

Après une visite aux anciennes carrières, à l'usine TORCO et à la digue à stériles, aménagée pour éviter toute pollution de la nappe phréatique par les produits cyanurés, nous avons été conviés chaleureusement à un déjeuner servi par un chef kenyan dans l'ancien foyer sommairement aménagé.

Nous avons quitté Akjoujt vers 14H, après avoir embarqué avec nous une jeune femme et son bébé, de la famille du sous-préfet.

Le trajet de retour s'était effectué dans de bonnes conditions, avec un arrêt au monument commémorant la bataille pour Nouakchott, ayant opposé, au début du 20<sup>e</sup> siècle, l'armée française aux tribus maures de la région.

Le soir, Ould Rajel nous invita à dîner chez lui, dans un quartier commerçant de Nouakchott où il habitait avec ses parents et ses proches.

Le même soir, après l'annonce de la participation du Ministre Alaoui au Forum Mondial sur l'Environnement et le Développement au Brésil, à Rio de Janeiro, je fus chargé de présider la délégation marocaine, assisté pour l'occasion de Youssef Lamrani, chef du Cabinet du Ministre.

Au 4<sup>e</sup> jour, les travaux du Conseil des Ministres de l'UMA furent ouverts au salon de l'Hôtel Novotel par les discours des chefs de délégation, suivis de l'examen et de l'approbation, sans discussion, des documents préparés par les experts, laissant le soin au Comité de rédaction de mettre au point les textes définitifs.

Les chefs de délégation furent conduits à 12H30 au Palais présidentiel, simple édifice entouré d'un grand jardin ensablé, en plein centre de Nouakchott, pour être reçus par le Président Ould Taya.

Le Président, après des souhaits de bienvenue et quelques généralités sur l'UMA, s'adressa à nous calmement :



« Les chefs d'Etat conçoivent les choses politiquement ; vous, les techniciens, vous devez les transformer en réalités palpables, et c'est le plus important ».

Le Ministre libyen, le plus ancien et le plus prolix, avait enchaîné par des banalités philosophiques, que le Président semblait ne pas écouter.

Après un quart d'heure, nous avons pris congé aussi simplement que nous avons été reçus.

« Mes salutations fraternelles à Sa Majesté le Roi », m'avait dit le Président.

A 18H30, les travaux furent clôturés par la lecture du procès verbal et des recommandations, sans réelle grande portée.

Après une visite au port artisanal avec Guerrak et Ould Rajel, nous avons participé à un dîner offert par le Ministre mauritanien de l'Energie en l'honneur des délégations, animé par une troupe folklorique de grande notoriété en Mauritanie.

Au dernier jour, Heyine était venu nous rendre visite au Novotel abritant les représentants du Conseil Maghrébin des Chemins de Fer, invités de la SNIM.

L'après-midi, nous avons gagné l'aéroport pour embarquer dans un cafouillis généralisé pour Casablanca, à bord du vol RAM en provenance de Bamako.

L'intérêt de cette mission fut pour la partie marocaine, assurant la présidence :

- d'avoir permis les retrouvailles avec les collègues maghrébins pour les sensibiliser sur les travaux des prochaines réunions de la Commission Mines et Géologie et des groupes spécialisés,
- d'avoir eu l'opportunité de visiter la mine d'Akjoujt où se développait un important projet d'exploitation d'or dans le cadre d'une société mixte.

## Dénouement de grève à Imiter

Au retour de Mauritanie, avec Lamrani, du Cabinet du Ministre, nous avons assisté à une réunion au Ministère du Commerce et de l'Industrie, consacrée à la préparation de l'Assemblée des Ministres arabes de l'Industrie et des Mines qui devra entériner la décision de transfert du siège de l'Organisation Arabe de l'Industrie et des Mines (OADIM) de Bagdad à Rabat.

Cette opération devrait se traduire par la désignation du Directeur Général de l'OADIM, poste probablement à attribuer à un Marocain.

Une sortie suivra à la mine de Sel Mohammedia pour faire connaître à la Commission des Explosifs les problèmes de stockage dans une mine à plus de 400m de profondeur, proche de Rabat.

\*\*\*

Le 11 juin 1992, sur décision toute personnelle, alors que le Ministre était en mission à l'extérieur et le Directeur Général du BRPM en pèlerinage à La Mekke, j'avais décidé d'engager, sur les lieux à la mine d'Imitez, une dernière tentative de conciliation pour mettre un terme à la plus longue grève dans le secteur minier qui perdurait depuis janvier.

A Imiter, les syndicats avaient décidé de jouer leur crédibilité.

La SMI, de son côté, avait refusé de céder à leur chantage, estimant avoir déjà fait assez de concessions en réaménageant les salaires et en créant sur les lieux à la mine et à Tinerhir, des conditions de vie sans égal ailleurs dans le secteur minier.

Plusieurs réunions de conciliation, à l'échelon provincial à Ouarzazate et au BRPM, s'étaient soldées par des échecs, suivies par la dégradation de la situation à la cité minière de Tinerhir, avec des agressions caractérisées contre des responsables locaux et des mouvements de foule de plus en plus véhéments, dans une ambiance malsaine et propice à des débordements incontrôlables.

Des attaques directes et des insultes furent proférées publiquement envers les responsables du BRPM, accusés de tous les maux et de toutes les turpitudes.

« La situation est dégradée à Imiter, il faut un sursaut salutaire pour dénouer la crise ; faites quelque chose, vous êtes le seul que le personnel respecte, pour l'avoir longtemps dirigé et compris », ai-je entendu à plusieurs reprises autour de moi, au BRPM, au Ministère et de la part d'émissaires discrets de la mine.

Dans cette ambiance, quelque peu malsaine, le Secrétaire Général du BRPM, Ali Benani, et le Directeur Technique, Louali, m'avaient accompagné sur les lieux du conflit social, avec le ferme espoir d'en finir une fois pour toutes avant l'Aïd el Adha, dans trois jours.

Dans l'avion vers Ouarzazate, nous avons rencontré le Gouverneur Sâadaoui, complètement détaché de la situation à Imiter, malgré ses apparences de fermeté et de détermination à mettre fin à une longue grève dans sa province.

Notre mission ne lui semblait pas de nature à calmer les esprits excités.

Dès lors, nous avons compris que la solution de la crise était entre nos mains et nos mains seules, celles de la Direction des Mines et du Groupe BRPM, et que nous devrions agir sans en référer constamment aux autorités provinciales.

A notre arrivée à Imiter, nous fûmes chaleureusement accueillis, et sans acrimonie, par tous les protagonistes, signe d'un réel indice de dénouement de la crise qui commençait à exacerber la population de la cité minière à Tinerhir.

Dans les bureaux de l'exploitation, en présence des autorités de Tinerhir, la réunion avec les délégués syndicaux et les responsables locaux de la SMI, s'était ouverte dans une ambiance responsable, décontractée et sans animosité apparente.

Dans mon intervention préliminaire, j'avais signalé que notre venue avait été décidée après mûre réflexion et concertation avec les responsables du Groupe BRPM, et que notre souhait était de voir l'activité reprendre à Imiter au plus vite, éloignant les ressentiments dans un sursaut de responsabilité partagée.

J'avais demandé aux deux parties de faire table rase du passé, d'oeuvrer pour assurer l'avenir d'Imiter dans un esprit de dialogue et d'apporter des solutions rapides aux problèmes quotidiens.

Cela évitera des jours de malheur, de désolation et d'incompréhension, susceptibles de perturber la pérennité d'une exploitation, fleuron de la mine métallique nationale et sources de revenus pour les collectivités locale et régionale.

« Nous apprécions votre initiative, nous vous faisons confiance et saluons tout particulièrement l'intérêt accordé par l'ancien dirigeant d'Imiter et le défenseur connu des causes justes », dit un des délégués syndicaux en s'adressant à moi.

Ma venue à la mine, dont je suis un des premiers promoteurs avec Bouchta et Smeykal après le retrait de l'ONA en 1975, mon intervention et les discussions franches, amicales et rigoureuses furent chaleureusement accueillies par tous.

En l'espace de trois heures de discussions serrées et d'explications claires et transparentes de part et d'autre, le climat de suspicion avait disparu, le mur de la haine et de l'incompréhension s'était écroulé, les points de vue s'étaient rapprochés, et la concorde réinstallée dans les esprits et les cœurs.

Après quelques joutes oratoires de dernière minute des syndicalistes, l'accord entre les parties s'était fait autour d'une plateforme consensuelle, concrétisée par un protocole mis au point avec diligence et célérité, avant la fin de la journée.

Avant de regagner le foyer de la SMI à Tinerhir, où se tiendra la cérémonie de signature de l'accord mettant fin au mouvement social, nous avons visité les carrières d'exploitation et les installations du jour, à l'arrêt depuis des mois.

C'est toujours triste et désolant un centre minier en sous activité.

Mais pour Imiter, ce fut réconfortant de savoir que sous peu, le bruit des engins allait envahir de nouveau cette contrée endormie durant une longue période, et que les moments de tension et d'affrontements verbaux étaient à jamais révolus.

En rejoignant la cité minière à Tinerhir, à l'entrée du foyer, des attroupements de personnes de tous âges avaient commencé à se former, les visages s'étaient décrispés et illuminés, comme pour oublier le cauchemar de l'arrêt d'activité.

Pour ma part, je fus heureux et content de partager ces moments de sérénité retrouvée après une longue période de tension, de ressentiments, d'anathèmes et de débordements jusque là inconnus à Imiter.

Vers 19H30, au foyer, ce furent les retrouvailles émouvantes de tous les acteurs au conflit social, en présence d'une grande foule, pour consacrer la fin d'un véritable calvaire pour les familles et d'un triste record de grève dans le secteur minier.

Le protocole d'accord, préparé et photocopié, était fin prêt pour la cérémonie organisée par les syndicats et les représentants du personnel.

Après le paraphe et la signature des documents, j'avais tenu à souligner la grande portée de l'événement et l'immense bonheur que nous éprouvions tous à voir l'activité reprendre et la concorde se réinstaurer à l'exploitation d'Imlil.

« Il n'y a ni vainqueur ni vaincu, la victoire de la raison et de la responsabilité a prévalu », ai-je déclaré dans l'euphorie généralisée et inoubliable.

A la cité minière, après ce dénouement heureux, la fête s'était installée et au loin on entendait les youyous des femmes et les cris de joie des enfants pour commémorer ce grand jour, comme si Imlil renaissait.

Nous avons récité ensemble la "Fatiha", pour enterrer la hache de guerre et entamer une nouvelle phase de travail, sérieux, responsable et productif.

Nous avons, avant notre départ sur Rabat, insisté auprès des cadres et des agents de maîtrise, sur la nécessité de reprendre l'activité sans esprit revanchard ou de représailles, et sur leur devoir d'encadrement et de sensibilisation du personnel pour assurer la pérennité de la mine et de la communauté d'Imlil.

Nous avons quitté Tinerhir, tard, avec un pincement au cœur de ne pas pouvoir assister à la fête qui battait son plein, amplifiée par les festivités de l'Aïd el Adha.

\*\*\*

Les décisions prises furent effectivement appliquées et l'activité à Imlil avait repris normalement deux jours après notre passage historique.

Revenant de La Mekke, le Directeur Général du BRPM fut soulagé d'un lourd fardeau qui avait obéré la trésorerie de la SMI pour quelque temps.

De ce pénible épisode à Imlil on peut tirer la conclusion « que le dialogue permanent, honnête, transparent, loin des menées démagogiques, est indispensable pour assurer la pérennité de toute activité humaine ».

\*\*\*\*

Après l'Aïd El Adha, une réunion à la Direction des Mines avec les représentants de la CDT et l'UGTM dans le secteur des phosphates, avait essayé de détendre comme à Imlil, l'atmosphère à Youssoufia et Khouibga, perturbée par des mouvements sociaux récurrents.

Contrairement à sa position inflexible des mois précédents, l'OCP avait décidé d'assouplir sa position et de trouver une solution partielle aux problèmes posés par les centrales syndicales

Quelques jours après, j'étais appelé à représenter le secteur minier au sein d'une délégation économique se rendant en Afrique du Sud.

## Deuxième voyage en Afrique du Sud

Dans le cadre de la promotion des échanges bilatéraux, je fus appelé à la fin de juin 1992, en tant que représentant du secteur minier, à participer à une mission multidisciplinaire en Afrique du Sud, pilotée par le Centre Marocain de Promotion des Exportations (CMPE),

Après notre mémorable périple de l'été 1990, avec le Directeur de la Géologie, Mohammed Bensaïd, je ne pensais pas de sitôt retourner en Afrique du Sud.

Avec la fin de l'Apartheid et la nomination des Chargés des intérêts, à Rabat et à Pretoria, le courant d'affaires entre nos deux pays s'était sensiblement accéléré.

Mostert, représentant de la République Sud Africaine, était venu rendre une visite de courtoisie au Ministre, Fettah, et l'inviter à visiter son pays.

Saïd Benriyane, connu à Genève à l'occasion des missions auprès du BIT et des réunions du Groupe du Plomb et du Zinc, était installé à Pretoria depuis trois mois comme chargé des intérêts marocains.

Après la visite à Pretoria du Ministre des Affaires Etrangères et de la Coopération, Abdellatif Filali, Saïd Benriyane avait su imprimer à la coopération maroco-sud africaine une dynamique particulière, se traduisant par l'invitation d'une délégation d'hommes d'affaires marocains pour explorer les possibilités de coopération entre les deux pays.

La délégation présidée par Mounir Bensaïd, Directeur Général du CMPE, comprenait le Directeur Général de l'Office de Commercialisation et d'Exportations, Guessous, le Président de l'Association des Conserveurs de Poissons, Doghmi, le Président de l'Association des Agences de Voyage, Lahbabi, le Directeur Adjoint de la Compagnie Nationale de Navigation, Bouassaba, un représentant des Producteurs de Textiles, Atfi et un représentant du Ministère des Investissements Extérieurs, Bouhali, et moi-même, comme représentant du secteur minier.

La mission étant lancée au mois de juin 1992 dans la précipitation, les participants avaient rejoint Johannesburg en ordre dispersé, par Zurich (vol Swissair non stop) ou par Paris (vol UTA avec stop à Brazzaville).

Pour ma part, j'avais opté pour la voie parisienne.

Le vol UTA 438, en Boeing 747 Combi, était parti de Paris à 23H25, pour atterrir le lendemain à Johannesburg à 11H20, à l'heure prévue, après un arrêt à Brazzaville et le survol des villes de Luanda et Momo en Angola.

A l'aéroport Jan Smuts, agrandi pour accueillir les avions de tous les continents, après la levée de l'embargo et le démantèlement de l'Apartheid, les formalités de police et de douane furent rapidement accomplies.

Des représentants de la mission marocaine à Pretoria étaient chargés d'accueillir les participants et de les conduire à l'Hôtel Sandton Sun, dans le quartier résidentiel sur les hauteurs dominant l'immense cité de Johannesburg.

Immédiatement après mon installation et un contact téléphonique avec Benriyane, j'avais rejoint les autres collègues, arrivés de Zurich quatre heures plus tôt, pour participer à un safari à Sun City à 150 km de Pretoria.

En compagnie d'un agent de sécurité de la mission du Maroc, nous avons traversé successivement de belles zones de villégiature pour Blancs, des homelands délabrés pour Noirs, avant d'arriver à Sun City, au milieu d'un immense parc planté d'acacias, avec des espaces verts et des lacs à demi desséchés.

A l'entrée du parc, un gigantesque complexe hôtelier, avec ses casinos et ses immenses corridors de machines à sous, rappelait étrangement Las Vegas.

Non loin, un projet d'aménagement du cratère d'un ancien volcan était en cours de réalisation, les autorités voulant transformer cette zone en un lieu de villégiature, capable de rivaliser avec les centres de Disney aux Etats-Unis.

Un préposé à l'hôtel nous avait conduits en jeep pour rattraper nos camarades à l'entrée du circuit du safari.

En véhicule tout terrain, nous avons effectué notre randonnée dans une ambiance détendue pour voir de près des troupes d'antilopes, zèbres, phacochères, girafes, élans et rhinocéros.

Notre conducteur guide, un jeune noir, nous avait entretenus, de manière approfondie, de l'histoire de la région et du parc.

« Les lions ont été retirés d'ici parce que l'on a craint pour la vie des populations du secteur et du personnel affecté aux travaux d'aménagement du complexe touristique », nous signala notre guide quelque peu apeuré.

Nous avons rencontré des groupes de visiteurs, venus comme nous, se dépayser dans ce coin de nature enchanteur, avant de regagner l'hôtel pour nous engouffrer dans le dédale des machines à sous et des spectacles de tous genres.

Nous avons terminé notre soirée à la pizzeria du coin avant de rejoindre Johannesburg, très tard la nuit.

Au deuxième jour, tout le monde était là pour rejoindre en taxi et en minibus, le centre de conférences du Club Mégawatt relevant de la société de l'électricité, où sur les greens, des personnes du troisième âge s'exerçaient à la pelote et au golf.

La séance plénière, organisée avec le concours de la Chambre de Commerce de Johannesburg, avait regroupé avec nous une cinquantaine d'hommes d'affaires sud africains de toutes les races, signe d'ouverture au bastion de la ségrégation.

Alors qu'étaient projetés des films sur l'activité économique marocaine, nous nous étions successivement présentés et relayés pour permettre à nos interlocuteurs de noter et fixer leurs centres d'intérêts.

Pour ma part, je fus mis à contribution pour exposer sur le secteur minier et répondre à des questions et à des demandes d'éclaircissements de plusieurs hommes d'affaires intéressés par des échanges en matière de charbon, phosphates, équipements miniers et énergétiques.

J'avais tenu, pour l'occasion, à souligner et expliquer le but exploratoire de notre mission, susceptible d'être suivie par d'autres déplacements plus spécifiques.

Mes collègues, quant à eux, eurent le loisir d'aborder les problèmes liés au tourisme, aux transports maritimes, à la collaboration en matière de conserves de poissons et légumes, de conditionnement et d'encouragement aux investissements.

Cette première prise de contact, amicale, fut suivie d'une conférence de presse et d'interviews particulières, puis clôturée par la signature d'un protocole d'accord entre le CMPE et la South African Trade Organisation (SAFTO).

Un cocktail dans les salons de Megawatt Club, en présence de journalistes et columnists de la presse écrite et de la télévision, venus sonder la température du premier contact avec les Africains du Nord, clôtura ce premier contact.

Benriyane était aux anges, satisfait de cette première séance de travail visant à mieux faire connaître notre pays.

En début d'après midi, nous avons été accueillis à la South African Chamber of Business, association d'hommes d'affaires blancs, par le Président et ses collaborateurs enchantés de nous recevoir et de constater avec candeur que leur pays n'était plus cloué au pilori de la communauté internationale.

Le soir, après une visite au Palais du Gouvernement à Pretoria, nous avons participé à une grande réception organisée par Benriyane dans les salons du Burgers Hotel, où nous avons logé en 1990 avec le Directeur de la Géologie, Mohamed Bensaïd.

Il y avait l'affluence des grandes occasions, avec tout le gratin des hommes d'affaires venus déguster les couscous, les tajines et les méchouis préparés par le personnel de la légation marocaine en Afrique du Sud.

Les membres de la Délégation marocaine furent répartis entre les différentes tables pour mieux faire connaître le Maroc à travers ses multiples potentialités et sa politique d'ouverture et de dialogue.

J'avais retrouvé mes amis sud africains, Dr Frick et Hernan, heureux de renouer le contact et de constater que les souhaits exprimés ensemble en 1990, étaient sur la voie de la concrétisation, au bénéfice de tous.

Nous avons discuté de la situation en Afrique du Sud et convenu que les meilleurs esprits sont ceux qui se refusent aux délices du pessimisme et de l'optimisme primaires, nos hôtes sachant que le temps viendra où leur pays sera une contrée de cohabitation fraternelle avec les exclus d'hier, les Noirs.

« Une fois tournée la page de ce double désastre que furent le racisme et l'Apartheid, une révolution culturelle des esprits sera le prélude à l'avènement des lumières sud africaines », me dit un voisin de table.

La réception, réussie sous tous les aspects, se termina tard la nuit dans l'euphorie des retrouvailles.

Hernan et son épouse, pour me renouveler leur amitié, m'avaient raccompagné à l'hôtel Sandton Sun à Johannesburg.

Au 3<sup>e</sup> jour, avec Benriyane, alors que les autres collègues étaient partis à la découverte de la ville, nous avons longuement flâné à travers l'immense centre commercial attenant à l'Hôtel Sandton pour constater le degré d'évolution de ce pays où la mixité des races était de plus en plus voyante.

En début d'après midi, j'avais rejoint le Geological Survey à Pretoria pour une séance de travail avec Dr Frick et ses collaborateurs.

Comme en 1990, le drapeau marocain flottait à l'entrée du bâtiment pour marquer la grande considération pour notre pays et le prix attaché par nos hôtes à notre coopération.

Avec Dr Frick, nous avons convenu de travailler, autant que possible, ensemble dans les pays francophones (Mali, Guinée, Burkina, Côte d'Ivoire), notamment dans la prospection et la recherche minières des métaux précieux et rares.

« J'étais récemment au Mali pour examiner les potentialités aurifères de ce pays ; là bas, il y a beaucoup à faire en coordination avec le Maroc, pour aider ce pays à mettre en valeur ses ressources minières », me dit Dr Frick.

L'Afrique du Sud avait commencé à pénétrer l'Afrique au sud du Sahara, intéressée par les mines d'or et de diamants du Mali, pays ayant autorisé le survol de son territoire

par la South African Airways, et par un mouvement d'affaires en Côte d'Ivoire, au Gabon et au Cameroun, chasse gardée de la France.

Après le Geological Survey, Dr Frick m'avait accompagné au Ministère des Affaires Etrangères pour rejoindre mes collègues pour une ultime réunion avec le Directeur Chargé des Affaires du Maghreb, un homme de grande stature, d'origine métis, qui, après avoir rappelé l'excellent écho laissé par la visite de Filali et la publicité élogieuse conséquente pour le Maroc, avait poursuivi calmement :

« Le problème épineux est celui né de la violence, la législation en vigueur est orientée vers le maintien de la paix civile et la constitution d'une police nombreuse, 19 partis noirs ont maintenant leur place dans la vie politique du pays ».

Nous avons compris que la conférence pour la démocratie, communément appelée la "CODESA", démarrée il y a cinq mois, piétinait après le retrait de l'ANC, suite aux récents massacres de Boipatong, alors que le Président De Klerk, poursuivant sa croisade de démantèlement de l'Apartheid, avait saisi les Nations Unies pour marquer l'irréversibilité du processus de démocratisation de son régime.

« La violence découle de l'animosité et des rivalités entre les ethnies noires zoulou et xhosa ; elle n'est pas dirigée contre l'Etat », avait poursuivi notre interlocuteur, très enchanté de recevoir notre délégation.

Après une l'intervention de Bensaïd pour expliquer l'objectif de notre mission, le responsable sud africain avait ajouté comme pour conclure :

« Le facteur croissance, tous azimuts, pour réduire les disparités entre les composantes de la population, conditionne la vie de l'Afrique du Sud ».

Après cette réunion, nous avons rejoint l'aéroport Jan Smuts pour prendre le vol de 18 H en partance sur Durban et durant tout le vol j'eus le plaisir de discuter avec un homme d'affaires sud africain blanc, franchement anti Apartheid.

« L'ère des Afrikaners têtus et obtus a fait son temps, notre pays a besoin de tous ses fils blancs, noirs, métis, indiens ; sans cela, ce grand et beau pays sera livré à la destruction et au chaos », me confia t-il.

### *A Durban*

Nous sommes arrivés après une heure de vol à Durban au Natal, belle et ancienne ville sur la côte orientale en bordure de l'Océan indien, l'un des plus grands ports du continent, avec ses docks et ses immenses quais pour recevoir des navires transbordeurs et des porte-containers côtiers et de haute mer.

Après notre installation dans le plus grand palace de la ville "Le Royal Hotel", nous avons été invités à un grand dîner offert par la Groupement d'hommes d'affaires musulmans de Durban, en présence d'un conseiller du Président De Klerk.

Dans un discours enflammé et très engagé, le Président du Groupement avait fait le procès de l'Apartheid et salué le processus de démocratisation en cours.

« Nous avons longtemps souffert de la mainmise des Blancs sur tous les rouages de l'économie. Aujourd'hui, la République sud africaine doit entamer une mutation profonde des esprits et des cœurs. Les compétences et le savoir ne sont pas l'apanage d'une race », dit-il avec beaucoup d'emphasis.

Benriyane avait répondu avec beaucoup d'élégance pour marquer la position courageuse du Maroc, tout en dénonçant vigoureusement la ségrégation.



Nous avons retenu, après les nombreuses discussions avec nos hôtes, parmi lesquels un avocat noir rencontré l'an dernier à Yaoundé au Cameroun, que l'évolution vers une Afrique du Sud plus démocratique était réellement en marche.

« Si le processus a été longtemps retardé, c'est le fait d'une minorité blanche agissante, prête à tout, jusqu'à appliquer la politique de la terre brûlée, décidée à en découdre pour perpétuer ses privilèges souvent exorbitants comparés au dénuement de la majorité des populations noires », me dit mon voisin de table.

Entre ces agissements du parti raciste de Terreblanche, Afrikaner d'origine huguenot, le Sud Africain noir était coincé entre sa part de vitalité et sa part de passivité, entre la modernité, la tradition et le tribalisme encouragé par la politique des "home lands", supportée par la minorité blanche.

Avec certains Blancs éclairés, la discussion était plus saine, car ils admettaient que les progrès de la majorité noire, devraient nécessairement passer par l'éradication par étape de l'archaïsme et de la notion, encore ancrée, d'ethnies.

La part d'impatience et de fébrilité remarquée et enregistrée à travers les médias, nous avait semblé un signe de santé, face à une certaine morbidité.

Au 4<sup>e</sup> jour, au petit déjeuner servi avec raffinement et délicatesse, du restaurant panoramique nous avons admiré Durban, avec sa merveilleuse baie, ses centres d'affaires et ses installations industrielles et portuaires.

Nous nous sommes promenés, avec Benriyane et Bensaïd, pour découvrir une ville grouillante d'activité, rappelant les grandes métropoles d'Extrême Orient, où se côtoient les Noirs, les Blancs, les Indo-pakistanaïes.

En début d'après midi, nous avons visité une usine de textiles appartenant à des hommes d'affaires d'origine indienne, rencontrés la veille à la réception, au Royal Hotel, descendants d'immigrants arrivés en 1860, qui nous avaient retenus à un déjeuner dans la cantine de leur établissement et fait visiter avec fierté leurs installations et leurs ateliers de fabrication.

En fin d'après midi, avant de rejoindre l'aéroport, une réunion plénière nous avait regroupés avec la Chambre de Commerce de Durban pour examiner les possibilités de coopération, accueillis par une jeune femme d'origine libanaise, à l'accent arabe égyptien, toute enchantée de nous servir.

### *A Cap Town*

Nous sommes arrivés de nuit, après un vol de deux heures, accueillis avec des fleurs et logés au Cap Sun, grand palace étalant ses lambris, ses lustres, ses tapis et ses marbres de toutes couleurs et de toute beauté.

Après notre installation, Benriyane nous avait conviés à un dîner dans un grand restaurant italien au port, le Green Delphin, dans une ambiance amicale, décontractée et toute méditerranéenne.

Au 5<sup>e</sup> jour, tôt le matin, du 26<sup>e</sup> étage, on avait devant nous un paysage féerique : la Table Mountain culminant à 500m, donne un cachet irrésistible à la ville, l'une des plus belles du monde, où de vieux et gracieux immeubles d'allure victorienne cohabitent avec d'immenses buildings en verre ou en granite rose.

A Cap Town, ville de plus d'un million d'habitants, tous les quartiers sont à quelques minutes de route de la campagne, incitant les Captiens en week end à aller à la forêt de New lands et sur la plage de Milnerton et Scarborough.

Le climat est idéal malgré quelques nuages.

« Il n'y a pas de climat au Cap, il y a seulement la température ; le vent qui souffle de tous les côtés est le seul élément qui varie », disent les Captiens.

Au petit déjeuner frugal, j'avais retrouvé les amis, tous émerveillés par la ville, certains déjà pressés pour aller flâner et faire du "lèche vitrines".

La veille, j'avais reçu un message d'un israélite d'origine marocaine, insistant pour me rencontrer en tant que représentant du secteur de l'énergie et des mines.

Tôt le matin, après son rappel, je lui avais suggéré de nous rejoindre à l'hôtel.

Effectivement, il était venu à bord d'une luxueuse voiture, tout heureux et excité de retrouver des compatriotes.

« J'ai appris que vous êtes là, je suis donc venu vous saluer et retrouver un peu de mon pays et de ma ville natale Essaouira que j'ai quittée il y a trente ans », dit-il.

Il nous avait invités (Benriyane, Lahbabi et moi) à aller visiter son usine de capteurs solaires, à Belleville, à une quinzaine de kilomètres de Cap Town.

Sur place, il nous reçut avec effusion avec le thé à la menthe, fier de nous présenter à ses associés et collaborateurs, tout en parlant arabe avec nous.

«Je revis en parlant du Maroc, je souhaiterais avoir un drapeau marocain pour montrer ma triple appartenance »», dit-il, les larmes aux yeux, alors que sur son bureau, le drapeau sud africain côtoyait l'étoile de David.

Benriyane lui avait promis de satisfaire son vœu, lui conseillant de faire partie de l'Association des originaires du Maroc en Afrique du Sud.

En le quittant, tout ému, il avait tenu à inviter toute la délégation, le soir, dans une discothèque branchée de Cap Town.

Enfin de matinée, en groupe nous avons visité le Parlement, d'un luxe raffiné, tout de marbre et de granit, guidés par le Conseiller de DeKlerk rencontré deux jours auparavant à la réunion à Durban.

L'entrée du Parlement était étroitement surveillée, les appareils photos retenus à l'entrée par des gardes noirs imposants, comble d'ironie pour des préposés ne bénéficiant encore d'aucun droit civique !

Il faut rappeler pour mémoire qu'en Afrique du Sud, le siège du Parlement est officiellement à Cap Town (Province du Cap), la Présidence de la République à Pretoria (Etat du Transvaal) et la Cour Suprême à Bloemfontein (Etat d'Orange).

Cette répartition judicieuse des sièges des corps constitués et représentatifs, permettait de départager les Etats et Province (Cap), chacun jaloux de son autonomie ; le 4<sup>e</sup> Etat, le Natal, en contrepartie, fut dédommagé financièrement à l'époque de la constitution de l'Union Sud Africaine au début du 20<sup>e</sup> siècle.

Le Parlement, élu tous les 5 ans, se réunissait au moins une fois par an, et était composée de trois chambres :

- L'Assemblée avec 178 députés, dont 166 élus au suffrage direct par l'électorat blanc des quatre Etats et Province (Transvaal : 76 députés, Province du Cap : 56 députés, Natal : 20 députés et Orange : 14 députés), 4 (un par province et Etat) nommés par le Président de la République et 8, élus à la proportionnelle des formations politiques,

- La Chambre des Représentants avec 85 députés (80 élus au suffrage direct par l'électorat métis ; Province du Cap : 60, Transvaal : 10, Natal : 5 et Orange : 5), 2 nommés par le Président de la République et 3 élus à la proportionnelle,

- La Chambre des Délégués avec 45 députés dont 40 élus au suffrage direct par l'électorat indien (29 au Natal, 8 au Transvaal et 3 dans la Province du Cap) ; 2 nommés par le Président de la République et 3 élus à la proportionnelle.

Toutes les affaires concernant les Noirs relevaient exclusivement du Chef de l'Etat, les autres communautés exerçant pleinement un pouvoir législatif et exécutif sur leurs affaires propres, sans ingérence possible, alors que les affaires d'intérêt général étaient discutées et approuvées par les 3 Chambres.

En visitant ce haut lieu de l'Apartheid et de l'exclusion de la majorité des habitants, on pouvait déjà se poser la question sur la pérennité du régime en place et du devenir de l'Afrique du Sud, en tant que pays dominé par la minorité blanche.

« La politique de tous les gouvernements sud africains de 1960 à 1985, a toujours implicitement établi que le développement constitutionnel et politique des Noirs devrait être distinct de celui des Blancs » nous lança un Sud Africain blanc.

Ce même langage était autrefois entretenu aux Etats-Unis par des groupes racistes des Etats du Sud ; quelle évolution depuis !

Mais avec l'arrivée de DeKlerk, une évolution grandiose s'était opérée ; une nouvelle constitution prévoyant le partage du pouvoir entre les différentes communautés, sur la base de la non domination d'un groupe par un autre, était en cours de négociation.

Le changement des mentalités des Blancs a entraîné plusieurs réformes, la liberté de mouvement a été restaurée, les Noirs ont désormais le droit d'acheter la terre et la citoyenneté sud africaine leur a été restituée.

La communauté noire était en train de retrouver sa place au sein des conseils régionaux et des comités exécutifs provinciaux ; la participation au niveau gouvernemental local était une affaire de temps.

Une nouvelle Constitution était négociée avec les groupements politiques ANC, INKHATA, Parti National, PAC, Conservateurs dans le cadre de la CODESA.

Nous avons circulé dans les immenses couloirs aux murs tapissés de portraits des grands chantres de l'Apartheid, puis visité rapidement les salles de réunion des différentes Chambres (Blancs, Métis, Indiens), chacune caractérisée par une couleur distincte, la salle des réunions plénières étant aussi un autre signe d'Apartheid, chaque race siégeant à part.

Nous avons quitté le Parlement avec amertume, convaincus que ces installations seront désuètes sous peu, car réalisées par un système politique suranné, dans ses derniers soubresauts.

« L'évolution est rapide, à votre prochaine visite, vous trouverez certainement d'autres structures », nous confia notre guide, apparemment sans regret.

Nous avons été conviés à déjeuner dans un grand restaurant de la ville, par le Secrétariat du Parlement et le Conseiller de DeKlerk.

« Malgré le régime d'Apartheid, la Province du Cap s'était toujours singularisée par son libéralisme et le brassage plus accentué de sa population », nous dit le Secrétaire du Parlement, personne d'un âge avancé qui a vécu les périodes des grands présidents ségrégationnistes Vorster, Werwoërd et Botha.

Certains analystes de la situation se plaisaient à affirmer avec morgue qu'en trois années de présidence De Klerk, il y a plus de morts parmi les Noirs qu'en quarante ans d'Apartheid ; pourtant, à l'extérieur, le Président De Klerk était présenté comme l'homme ayant courageusement entamé le démantèlement de la ségrégation raciale.

A travers les discussions avec nos hôtes durant le déjeuner servi par des Indiens et des Métis, nous avons appris que dans l'impasse depuis un mois, les négociations intercommunautaires n'avaient permis de dégager qu'un seul point d'accord, celui de l'élection au suffrage universel d'une Assemblée Constituante.

Mais pour éviter la domination d'une communauté sur d'autres, les Blancs avaient cherché à aménager des garde-fous pour protéger leurs intérêts, car pour eux la dislocation de l'Apartheid, ne signifiait pas pour autant l'avènement de la prospérité pour tous, mais plutôt un rééquilibrage de la société à leurs dépens.

Malgré les appels de l'ANC pour le maintien de la pression internationale, nombre de pays, unilatéralement ou collectivement, avaient renoué et développé leurs relations économiques, culturelles et sportives avec l'Afrique du Sud.

En Afrique, cette dernière avait enregistré des percées spectaculaires, illustrées par l'élévation du statut des représentations diplomatiques, consulaires ou commerciales à Pretoria ou à Johannesburg.

Dans cette démarche intelligente, l'Afrique du Sud ciblait les pays leader dans leur région respective, et visait par leur entremise à se faire admettre par l'ensemble du continent africain.

En dehors de la Suède, l'ensemble des pays occidentaux et plusieurs Etats du bloc socialiste étaient représentés au niveau d'ambassade.

Les entreprises européennes étaient autorisées à exporter leur technologie.

Avec le monde arabe, les relations, encore au stade prospectif, étaient limitées à des activités commerciales et d'affaires, avec l'Arabie Saoudite et les autres pays du Conseil de Coopération du Golfe et avec l'Egypte avec laquelle existait déjà une liaison aérienne.

« Pour nous, l'Egypte est une voie obligée et préférentielle vers l'ensemble du Moyen Orient », nous confirma le Conseiller de DeKlerk, pour marquer l'importance et la prééminence de ce pays.

Avec l'Asie, les relations s'étaient renforcées, notamment avec l'Indonésie, le Japon qui avait levé ses sanctions et nommé un ambassadeur à Pretoria, la Chine représentée seulement à travers "un institut d'études" (du fait de l'existence des relations étroites entretenues par Pretoria avec Taïwan), l'Iran avec lequel les relations consulaires remontaient à l'époque du Shah.

Avec les pays d'Amérique latine, représentés par des ambassadeurs, les relations concernaient les domaines économique, commercial et touristique, avec une mention spéciale pour les industries d'armement et le transfert de technologie, notamment avec le Brésil, grâce à la présence d'une importante colonie lusophone ayant fui le Mozambique et l'Angola.

Concernant l'armement, un de nos hôtes avait souligné que :

« Depuis l'embargo décrété par les Nations Unies en 1977, l'Afrique du Sud s'était repliée sur elle-même et avait réussi à mettre au point des systèmes d'armement remarquables, appréciés sur le marché international ».

L'Afrique du Sud, (dans certains cas, en coopération avec Israël), avait conçu et mis au point des canons longue portée, des chars d'assaut, des lanceurs de missiles multiples, des missiles air-air, des avions sans pilote (drones), des navires de guerre hyper mobiles, des avions de chasse et des hélicoptères de combat, et posséderait la bombe atomique depuis plusieurs années.

Cette fantastique panoplie guerrière montrait non seulement le degré d'avancement de l'industrie sud africaine, mais aussi l'esprit d'agressivité et de domination du réduit blanc en Afrique australe pour qui la force ostentatoire était la seule manière de dissuader " les hordes noires de déferler sur ses terres".

En revenant à l'économie en général et au fil des discussions durant le déjeuner, nous avons retenu que l'activité économique basée sur l'initiative privée et l'économie de marché, était caractérisée en 1991, par les indicateurs suivants :

L'Afrique du Sud est et demeurera la première puissance économique du continent, avec un PNB par habitant de 1.830 \$,

La structure PIB était ventilée comme suit : services 51%, industries 33%, mines 11%, agriculture 5%,

La dette extérieure était de 22 milliards \$ et le taux d'inflation de 15%

Les exportations étaient de 26 milliards \$ et les importations de 18 milliards \$.

L'adoption d'une politique monétaire et fiscale rigoureuse sur divers programmes et le contrôle des salaires faisaient de l'Afrique du Sud un des pays les moins chers au monde ; nous l'avons effectivement constaté lors de notre séjour au niveau de l'hôtellerie, de la restauration et d'autres services de qualité.

Dans le monde du travail, la législation avait été totalement révisée avec l'élimination de toute discrimination dans l'emploi.

Tous les ouvriers, quelle que soit leur race, pouvaient être syndiqués, alors qu'auparavant seuls les syndicats représentant les Blancs, les Indiens et les Métis étaient enregistrés et reconnus officiellement, les syndicats mixtes devant recevoir l'aval (rarement octroyé) du ministère du travail.

« Les grèves se sont multipliées depuis que les Noirs participent au processus de négociation, et la loi depuis 1983 protège l'ouvrier contre un renvoi abusif pour avoir participé à une grève légale », ajouta un de nos hôtes.

Après le déjeuner, nous avons rejoint l'hôtel, proche, sous une pluie battante.

En compagnie de quelques amis, à bord d'un minibus de location conduit par un jeune étudiant en lettres, nous avons visité la ville du Cap et ses environs.

Du sommet de la Table Mountain, parmi les rats musqués, nous avons admiré la Lion Mountain et les plages de sable foncé, bordées de superbes villas.

Nous sommes allés à Cap Point, lieu géologique singulier marqué d'une plaque commémorative, où se chevauchent les roches sédimentaires et les roches ignées.

De la Corniche, nous avons observé l'île de Robben Island où Mandela fut très longtemps interné.

Nous sommes passés au quartier malais avec ses rues en pente, ses petites maisons cubiques, ses mosquées, abritant une population d'anciens immigrants de Malaisie ou des Iles de la Sonde, venus travailler dans les plantations de canne à sucre et de coton.

A la tombée de la nuit, après un bref passage au jardin public, nous avons rejoint l'hôtel, pour constater que Benriyane était parti à Maputo au Mozambique, remettre au nom du Maroc, des vivres aux autorités de ce pays ravagé par la famine et la guerre civile.

Au dernier jour au Cap, un vendredi, à bord de minibus, nous avons été découvrir, à travers la campagne verdoyante, la route des vins, conduits par un chauffeur musulman

d'origine indienne, dans l'ambiance des déclamations du Coran pour insinuer que en ce jour saint, le déplacement était déplacé et incongru.

Nous avons découvert un autre aspect de l'Afrique du Sud, rappelant la Suisse verdoyante, celle des montagnes enneigées, des ruisseaux, des coteaux boisés, des champs tirés au cordeau, des grands domaines vinicoles et d'arbres fruitiers.

Un véritable paysage de rêve se déroulait sous nos yeux, dans une autre Afrique loin des images récurrentes et insupportables des massacres, de la misère et de la famine sévissant dans plusieurs pays de notre continent.

A proximité des grands domaines, des haciendas et de magnifiques villages pour les Blancs, subsistaient outrageusement les townships pour les Noirs, délabrés, sales et sans infrastructures de base.

Nous sommes arrivés, après deux heures de route escarpée, au grand domaine vinicole de Chardonnay, accueillis par une élégante dame blanche, ravie de voir une délégation marocaine en ces lieux, alors que notre chauffeur s'était tenu à distance comme pour marquer son désappointement.

Dans une grande salle d'exposition des produits du domaine, des visiteurs sud africains blancs goûtaient les différents crus.

Certains parmi nous avaient goûté au champagne et aux vins blancs, d'autres ont préféré déambuler parmi les allées fleuries de la propriété appartenant à l'Anglo American, société connue pour être le plus grand trust en Afrique du Sud, également actif dans les secteurs de l'agro-alimentaire, de l'immobilier et des mines.

Le manager du domaine et son assistante, des Blancs, nous avaient expliqué l'importance des affaires vinicoles et fruitières dans l'activité du groupe.

En renonçant volontairement au déjeuner dans une auberge des environs, nous nous sommes arrêtés au jardin botanique, mondialement connu pour ses espèces rares de plantes et de fleurs.

A 16H, de l'aéroport Malan, nous avons rejoint Johannesburg.

### *De retour à Johannesburg*

Le lendemain matin, samedi, alors que la plupart de nos amis s'affairaient pour partir, deux hommes d'affaires, d'origine marocaine, Elkrif et Assouline, étaient venus nous inviter au repas du sabbat, chez eux, dans leur superbe villa de plain pied, avec piscine et jardin, à proximité de notre hôtel.

Pour nous recevoir, la maîtresse de maison, d'origine égyptienne, avait fait étalage de tout son savoir culinaire.

En fin d'après midi, avant le départ de certains amis pour Zurich, nous avons visité le Centre Islamique de Johannesburg, installé dans un vaste domaine, propriété d'un milliardaire sud africain musulman.

L'Imam, en grande tenue, et ses collaborateurs, nous avaient chaleureusement accueillis et expliqué l'histoire de la pénétration de l'Islam en Afrique du Sud.

« En Afrique du Sud, les Musulmans sont un million, essentiellement de souche asiatique (indiens, pakistanais, malais) ou des métis.

« En Afrique du Sud, l'Islam est encore peu répandu parmi la population noire, mais il est appelé à se développer très rapidement », nous dit le grand Imam très heureux de nous rencontrer.

Il avait poursuivi, en réponse à ma question sur la ségrégation raciale et religieuse en Afrique du Sud:

« La ségrégation raciale a existé, elle se poursuit encore avec moins d'acuité, mais jamais dans ce pays la religion n'a été au centre du débat politique. Le Gouvernement a adopté une politique de non ingérence dans les affaires religieuses et la Constitution prévoit une totale liberté du culte ».

Le prosélytisme n'avait jamais été combattu ; la liberté religieuse découlait de l'aversion pour le fanatisme des anciens huguenots protestants et autres réformateurs néerlandais, victimes des guerres de religions au 17<sup>e</sup> siècle.

Mais nous avons remarqué que les musulmans sud africains (principalement originaires du sous-continent indien) ne s'étaient pas opposés à l'Apartheid, d'une part parce qu'ils étaient moins durement touchés que les Noirs, d'autre part parce qu'ils étaient réticents aux idées marxisantes de l'ANC.

L'Apartheid était moins désastreux pour les Indiens et les Malais que pour les Noirs obligés de vivre regroupés dans des périmètres loin de leurs lieux de travail.

Après avoir visité la bibliothèque, admiré de très anciens Corans, puis dégusté "le thé et les pâtisseries de la fraternité", nous avons pris congé de nos hôtes.

En voulant immortaliser en photo notre passage en ce haut lieu de l'Islam au pays de l'Apartheid, l'Imam m'avait dit avec flegme, pour me dissuader peut être :

« Le souvenir est et sera dans nos cœurs ».

Le soir, les Hernan m'avaient invité à dîner chez eux, en compagnie de l'Attaché économique du Chili et de son épouse et d'un couple de Belges, anciens de GECAMINES ayant fui le Shaba après les derniers événements.

Nous avons évoqué les situations au Maroc, au Chili et au Zaïre et essayé d'analyser la situation en Afrique du Sud.

« La thèse de DeKlerk, est que la minorité blanche n'a pas à passer la main à la majorité noire, mais plutôt lui proposer de partager le pouvoir avec elle. De Klerk flirte avec le chef charismatique des Zoulous, Buthelezi pour transformer l'ANC de Mandela en ennemi héréditaire » me dit Hernan, originaire du Chili, conscient de l'évolution inexorable en Afrique du Sud.

Le couple belge pour sa part, considérait que si la violence se poursuivait, l'Afrique du Sud serait mal partie.

« Je déteste les Noirs après tout ce que j'avais enduré au Zaïre, alors que j'avais toujours servi leur cause. Ils m'ont agressée, violée, ils ont pillé ma maison. Le divorce des communautés risque d'être consommé ici, car l'anarchie s'installe dans les townships après les massacres de Boipatong. Les partisans de Mandela réclament des fusils », dit l'épouse belge révoltée, approuvée par son mari.

Pour les Chiliens, la police avait révélé son incapacité ou sa répugnance à rétablir l'ordre dans les ghettos noirs.

« La police est peut être complice dans le déclenchement des violences inter ethniques », dit le conseiller économique.

L'Apartheid cherchait des acolytes et des hommes de paille, en encourageant les groupes noirs rivaux à s'entredéchirer, dénigrant et déshonorant ainsi le profond mouvement d'émancipation de la majorité noire.

Les dérapages risquaient de mener à une situation incontrôlable car ni l'ANC à forte composante Xhosa, ni l'INKHATA à majorité zoulou, n'étaient pas en mesure de tenir et de discipliner leurs troupes.

Le maintien de l'ordre et l'arrêt des violences étaient les conditions "sine qua none" pour une reprise du dialogue politique instauré par la CODESA.

En réalité pour l'Afrique du Sud, il était urgent que les grands principes, consacrent la mort de l'Apartheid.

Après une aussi sympathique et enrichissante soirée, nous nous sommes séparés en espérant des jours meilleurs pour l'Afrique du Sud.

Le lendemain matin, l'hôtel paraissait bien triste, la délégation marocaine ayant laissé un grand vide après son départ.

J'avais retrouvé au petit déjeuner, Ouaknine, comme moi, retenu une journée de plus à Johannesburg par suite des fréquences des vols UTA.

A 13H, les Hernan étaient venus me chercher pour aller déjeuner au restaurant sélect du parc zoologique fréquenté par la gentry.

En nous séparant, nous avons convenu de nous retrouver au Maroc avant la fin de l'année en cours.

En fin d'après midi, El Krief et Assouline, nos hôtes de la veille, accompagnés d'une petite fille, étaient venus nous conduire, Ouaknine et moi, à l'aéroport. En les quittant, la petite fille s'était mise à pleurer à grosses larmes, marquant son chagrin de nous voir partir.

« Elle n'a jamais eu une attitude pareille », me dit son père étonné.

Ce fut émouvant de percevoir chez ces juifs marocains le mal du pays, les regrets mélancoliques et nostalgiques, leurs âmes meurtries, leur culture occultée et les difficiles conditions d'une seconde diaspora venue s'installer en Afrique du Sud, après le départ du Maroc et le passage par Israël.

Le vol d'UTA 439, parti avec un petit retard, après des escales à Brazzaville et Nice, était arrivé à Roissy après un vol de 15 heures.

Karim, mon fils, était là à l'aéroport.

Quels sont les enseignements de la mission ?

Après deux années environ, une évolution exceptionnelle avait été enregistrée en Afrique du Sud, pays en transition démocratique.

Le démantèlement du régime d'Apartheid suivait son cours inexorable depuis l'arrivée de DeKlerk au pouvoir en 1989, concrétisée par une avancée spectaculaire au plan des Droits de l'Homme, des choix institutionnels pour l'instauration d'une réelle démocratie multiraciale.

Depuis la libération de Mandela en 1990 et la levée de l'interdiction frappant l'ANC et les autres partis politiques, l'Afrique du Sud s'était engagée résolument, non sans problèmes, dans une phase de développement constitutionnel au sein des conférences pour une Afrique du Sud démocratique (CODESA) auxquelles avaient participé une vingtaine de formations politiques non extrémistes.

Les principes admis par les CODESA étaient axés sur le désir de toutes les ethnies et de toutes les races d'œuvrer ensemble, dans un climat apaisé, pour l'établissement d'une nouvelle société libre et démocratique.



Cette action s'était faite par le biais d'élections régulières, au suffrage universel, et par l'adoption d'une charte nationale garantissant la protection des libertés civiles et les droits individuels de tous.

Si les négociations entamées en mai 1992, avaient achoppé sur les questions liées à l'élaboration d'un projet de constitution intérimaire, il n'en demeurait pas moins que, dans l'attente d'une nouvelle assemblée constituante, le processus de démocratisation était irréversiblement engagé.

Les nostalgiques de l'Apartheid et les extrémistes de tous bords et de toutes les races, étaient disposés à entretenir des actes de violence dans les townships de Soweto et perpétrer des massacres dans les "hostels", sous la barbe de la police.

L'avenir de l'Afrique du Sud dépendra du niveau de sensibilisation des différentes composantes de la société civile pour établir ensemble une paix des esprits et des cœurs, menant à la mise en place de structures garantissant les droits et les devoirs de chacun.

La minorité blanche avait engagé sa "mea culpa" avec quelques soubresauts de l'extrême droite, et la majorité noire, ayant longtemps souffert du régime de l'exclusion, avait retrouvé ses droits spoliés, sa dignité et sa citoyenneté restituée.

Des pas significatifs avaient été franchis sur la voie de la réintégration à part entière de l'Afrique du Sud au sein de la communauté internationale.

Le démantèlement de l'Apartheid avait montré et mis à nu la grande disparité des conditions d'existence entre les races, et fut le départ d'une action contre la pauvreté, l'iniquité de la répartition des revenus.

La fin de l'Apartheid apportera-t-elle une transition douce, la fin du chômage des Noirs, diminuera-t-elle l'écart de richesse entre Blancs et Noirs, en luttant contre la pauvreté généralisée de ces derniers et en évitant la frustration à travers la récupération des terres de leurs ancêtres ?

La nouvelle Afrique du Sud devra s'atteler à résoudre ses problèmes et axer ses efforts vers une redistribution des revenus et la croissance pour générer suffisamment de ressources pour répondre aux besoins de la population la moins nantie, à savoir la majorité noire.

Au plan économique, l'Afrique du Sud poursuivra son leadership continental moderne et dynamique, malgré un environnement du tiers monde, bénéficiant d'un sous sol incomparable, d'un esprit d'entreprise et d'une main d'œuvre abondante qualifiée, locale ou issue des pays limitrophes.

Les activités minières et les industries de transformation dynamiques, sont supportées par des ressources minérales considérables. L'existence d'un réseau de communications modernes (routes, autoroutes, voies ferrées, ports, aéroports, télécommunications) permet au pays de s'ouvrir sur le monde extérieur et de demeurer la plaque tournante de toute l'Afrique australe.

Au plan de la coopération interafricaine, l'Afrique du Sud avait réalisé des percées fantastiques, ses techniciens et coopérants avaient inondé le Lesotho, le Botswana, le Swaziland, le Malawi, le Mozambique, la Zambie et le Zaïre.

Plus au nord, elle interviendra au Cameroun, en Côte d'Ivoire et au Mali pour la recherche et l'exploitation des minerais métalliques et précieux ; dans très peu de temps elle sera présente dans tout le continent. Pour Maroc, si le volet politique ne vient pas perturber les relations, les opportunités existent pour les mines, textiles, shipping, pêche et tourisme.

Après quelques semaines, la venue d'hommes d'affaires sud africains (parmi eux Hernan et Rizzo) était venue concrétiser les décisions prises lors du séjour en Afrique du Sud en juin, et de nombreux contacts furent établis avec les opérateurs miniers et énergétiques, à la grande satisfaction de Mostert, Chargé d'affaires sud africain à Rabat.

Mais malheureusement, la suite ne sera pas très reluisante, malgré les énormes possibilités d'échanges existantes entre nos deux pays.

## Départ de la Direction des Mines

Après la tenue du Conseil de perfectionnement et la remise des diplômes aux lauréats l'Ecole de Touissit, suivi des conseils d'administration de SODECAT, SEFERIF et CDM, en crises sévères et vraisemblablement irréversibles, à la demande du Ministre Alaoui, une mission fut organisée en juillet 1992 dans les provinces sahariennes pour prendre contact avec les autorités provinciales de Dakhla et Laâyoune et examiner avec elles les possibilités de développement minier.

En compagnie de Hilali, Directeur Général de Sel Mohammedia, nous avons découvert avec un réel enchantement, Dakhla, ville bénéficiant d'une position géographique favorable, située sur une bande de terre appelée " queue du chien".

Dakhla (Villa Cisneros du temps de l'occupation espagnole), chef lieu de la Région d'Oued Eddahab-Lagouira, a été rattaché au Maroc après le départ des Mauritaniens décidé par le Président Haïdallah.

Petit village de pêcheurs, Dakhla a connu un essor fulgurant après sa réintégration à la mère patrie.

Nous avons tout d'abord rencontré avec le Secrétaire Général de la Province, jeune cadre dynamique, au fait des problèmes de la région et désireux de connaître l'avenir des recherches pétrolières et minières dans les provinces du Sud.

Par la suite, nous avons été reçus par le Gouverneur, originaire de la région, de la tribu des Ouled Dlim, pour passer en revue avec lui les possibilités d'intervention de notre Ministère et convenir de la création rapide d'un service régional de l'Energie ou des Mines à Dakhla.

Nous avons relevé et apprécié l'effort de notre pays pour garantir, non seulement son intégrité territoriale, mais aussi pour faire la preuve de son génie créateur dans des provinces laissées exsangues par l'occupation espagnole.

Ensuite, nous avons visité, à El Argoub à l'extrémité de la baie de Dakhla, les affleurements de bentonite en bordure de mer.

Pour l'histoire, El Argoub est un vieux poste de l'armée espagnole, défendu par une unité des FAR et attaqué par le Polisario avant le cessez-le-feu de 1981.

Non loin, un petit périmètre agricole produits des melons et des tomates de grande qualité destinés exclusivement à l'exportation vers l'Europe.

L'eau douce d'irrigation provient d'un forage réalisé dans la nappe semi fossile

Le lendemain, tôt, sous un brouillard épais, nous avons quitté Dakhla à bord d'un véhicule mis à notre disposition par Derhem (notabilité et homme d'affaires de la région) en direction de Laâyoune, par la nouvelle route asphaltée de 550 km.

Sur notre chemin, nous avons traversé la localité de Boujdour, implantée à proximité d'un ancien phare espagnol abandonné, en pleine mutation autour du poste militaire et d'un immense camp de toile abritant les Sahraouis venus du Nord pour participer aux opérations du référendum d'autodétermination.

Après une brève halte à la sebkha de Tislatine où un exploitant, originaire du Rif, extrayait régulièrement du sel, nous nous sommes arrêtés un instant aux installations de Phosboucraâ, guidés amicalement par Belmokaddem, Directeur Général de la société qui avait su, en trois ans, améliorer l'état des lieux et gérer la société de manière rigoureuse.

Après un déjeuner au foyer de Phosboucraâ à Laâyoune, nous avons été reçus par le Gouverneur, Zemrag, pour l'entretenir des problèmes inhérents à l'exploitation

anarchique du sel de la sebkha d'Oum Dbaa, par suite de l'intervention intempestive des responsables locaux des Travaux Publics, désireux de soustraire cette activité au contrôle régulier de l'Administration des mines.

Ensemble, nous avons clarifié la situation de l'exploitation de la sebkha Oum Dbaa par des promoteurs privés maroco-espagnols, et concocté une solution d'attente portant sur la création d'une société régionale regroupant les opérateurs intéressés par le sel de ladite sebkha.

Après un tour de la ville en pleine mutation urbanistique et en paix, nous avons quitté Laâyoune à 24H, par le vol en provenance de Las Palmas, pour arriver à Casablanca puis Rabat à 3H du matin.

\*\*\*\*

Avant le départ en vacances, j'avais participé à un déjeuner émouvant et mémorable, ayant réuni la Direction Générale du BRPM et les chefs de chantiers.

J'avais retrouvé avec plaisir tous ceux qui avaient "trimé" avec moi durant la période héroïque des années soixante et soixante dix sur les différents chantiers.

Nous avons remémoré ensemble les péripéties des travaux de recherche, avec ce que cela avait nécessité comme efforts et dévouement au service du BRPM, demeuré une véritable école qui avait forgé tant de compétences.

\*\*\*

Au cours de mon congé d'été en septembre 1992, j'avais rejoint mon fils Karim à Paris pour aller découvrir l'Irlande, un pays européen encore inconnu pour moi, ancien pays d'émigration pour les Etats-Unis (les Présidents Kennedy et Reagan étaient d'essence irlandaise).

L'Irlande est la plus occidentale des îles britanniques.

Sa partie nord-est ou Ulster à majorité protestante fait partie du Royaume Uni et l'autre partie, majoritairement catholique, constitue la République d'Irlande ou Eire, devenue indépendante en 1921 après de sanglants soulèvements dirigés par le mouvement séparatiste paramilitaire Sinn Fein.

Nouveau membre de la Communauté Européenne, à l'instar de l'Espagne, du Portugal et de la Grèce, l'Irlande avait engagé un effort de modernisation pour être au diapason des autres membres mieux nantis.

Nous avons longuement circulé dans Dublin, la capitale, ville sympathique, calme, connue pour ses pubs où les Irlandais viennent ingurgiter des litres de bière Guinness, dans une ambiance bon enfant.

Au cours d'un sight seing, nous avons découvert la campagne irlandaise attachante, parsemée de lacs, aux coteaux boisés, faite de hautes collines, de plaines tourbeuses et de prairies verdoyantes.

Partout dominait l'élevage (bovins, ovins, porcins), à côté des productions de blé, avoine, orge pour la bière, pomme de terre.

L'industrie encore peu développée, concernait les constructions mécaniques, l'agroalimentaire et les textiles.

Nous avons visité les châteaux à Cashel, Tuperary et Cahir à proximité de Cork.

Un déplacement en chemin de fer à Dundalk, sous la pluie, nous avait menés à la frontière avec l'Ulster où sévissaient encore l'insécurité et le terrorisme de l'IRA, à l'image des mesures rigoureuses à l'arrivée du train de Belfast, démontrant une situation non encore maîtrisée par l'armée britannique.

De retour à l'hôtel Burlington à Dublin, la fête battait son plein, et la bière Guinness coulait à flot au bar, après le tournoi de football irlandais (le Murling) gagné par une équipe de Cork.

### *A Vienne et Londres*

Après avoir procédé au mouvement traditionnel des chefs de services régionaux des mines, et pour terminer le cycle des missions à l'étranger en 1992, j'avais conduit en octobre une importante délégation à Vienne à la réunion annuelle du Groupe d'Etude du Plomb et du Zinc.

Au cours de nos réunions dans le bâtiment des Nations Unies, nous avons constaté l'état de morosité et de déprime dans lequel vivait le secteur des deux métaux de base, entraînant dans le sillage un vent de pessimisme généralisé sur tous les continents, chacun se demandant ce que pouvait réserver l'avenir.

Notre pays, producteur de plomb et de zinc devait affronter une situation difficile et prendre les mesures qui s'imposaient pour éviter des arrêts d'activités dans les mines de Touissit et Jbel Aouam, notamment.

A Vienne, notre programme, en marge des réunions du Groupe d'Etude, fut agrémenté par la gentillesse et la disponibilité de Mrabet, brillant cadre marocain au siège de l'Agence Internationale à l'Energie Atomique, devenu notre précieux guide dans la découverte de l'ancienne capitale du Grand Empire austro-hongrois.

La ville, grand centre de la diplomatie européenne au début du 19<sup>e</sup> siècle (Congrès de Vienne qui réorganisa l'Europe après la chute de Napoléon), avec ses nombreux édifices baroques et musées, s'étire le long du Danube à l'extrémité orientale des Alpes

un grand dîner donné en notre honneur par l'Ambassadeur El Fassi en sa résidence, clôtura notre séjour dans la capitale autrichienne.

Après Vienne, j'avais rejoint Londres, en compagnie de mon fils Karim pour assister au classique dîner du London Metal Exchange (LME).

Karim eut l'occasion de connaître le milieu des transactions sur les métaux et de visiter la City, centre de la finance internationale.

De retour à Rabat, j'avais participé aux réunions au Ministère des Affaires administratives, consacrées à l'examen des possibilités de restructuration de l'Administration nationale, visant à la rendre plus efficiente dans ses actions ; c'était le vœu de tout le monde.

### *Vers d'autres horizons*

A la Direction des Mines, où, au 21 septembre 1992, j'avais passé le cap de onze ans, longévité inégalée, il était temps de passer le relais.

La propension à regarder les choses différemment me tirait constamment, et l'envie d'aller vers d'autres horizons ne me manquait pas, mes convictions demeurant intactes pour être utile et servir de multiples manières.

Quand je lance aujourd'hui, un regard sur l'étendue de mes activités multiformes et sur mes véritables réalisations entre septembre 1981 et novembre 1992, je peux affirmer sans vergogne, qu'avec mes collaborateurs, nous n'avons ni chômé, ni démerité.

A la veille de mon départ de la Direction des Mines, et en procédant à une rétrospective de ce que j'avais vécu durant plus de 28 ans de vie professionnelle, je pense avoir essayé d'humaniser les rapports entre les personnes travaillant pour un même but, appréciant la contribution et l'apport de chacun, responsabilisant, encadrant et

demandant des comptes régulièrement avec le plus complet désintéressement, et dans l'optique d'un dialogue responsable.

Dans la situation que je vivais, j'estimais que l'industrie minière dans son ensemble avait atteint un palier, et il était normal et judicieux de se demander quel est son avenir et son devenir ?

La constatation était que, reposant sur des gisements importants, bien équipés et exploités, une contraction brutale était à éloigner des esprits.

Malgré les bruits de crise qu'avait engendrés la détente du marché des matières premières, la recherche minière ne s'était pas effondrée, et les sociétés minières avaient poursuivi leur effort d'investissement et de restructuration.

Le nombre de permis miniers de recherche continuait à être élevé et de nouvelles demandes étaient enregistrées chaque jour par notre Service du Patrimoine minier.

Malgré la conjoncture défavorable des cours des matières premières minérales, il appartenait toujours à l'Etat d'encourager par des mesures appropriées cette activité importante pour l'économie nationale et faciliter la réalisation des infrastructures auxquelles elle pourra conduire.

Des zones minéralisées mises en évidence par des méthodes modernes de recherche et de développement dans les secteurs de Marrakech pour les minerais polymétalliques et de l'Anti-Atlas pour les métaux précieux, montraient que le sous-sol marocain n'a pas dit son dernier mot et qu'il recèle encore des potentialités minières cachées, nécessitant un effort d'investigation et de recherche plus conséquent et plus scientifique.

Le secteur des substances utiles et des roches industrielles, jugé très prometteur pour la prochaine décennie, devra faire l'objet de recherches et d'investigations industrielles approfondies.

L'effort consenti auparavant doit être poursuivi et supporté pour renouveler les potentialités, à travers des travaux nécessitant à la fois une infrastructure géologique de base et des moyens financiers importants pour développer l'exploration et le développement.

L'industrie minière présente la particularité que la durée de vie des exploitations est fonction des réserves dites exploitables.

Un effort d'investissement en exploration est constamment exigé pour assurer la pérennité des exploitations existantes et revitaliser le secteur minier à l'instar de ce qui est engagé dans plusieurs régions du monde.

Cela ne peut se faire que dans le cadre d'une stratégie de développement minier axée, entre autres, sur :

- La poursuite de l'effort géoscientifique et l'augmentation des crédits budgétaires visant à accélérer la couverture géologique du pays jugée encore très insuffisante pour orienter davantage les travaux vers des objectifs à potentiel économique,
- Le développement de l'expertise géologique et l'adoption de mesures réglementaires pour la protection du patrimoine géologique national et la mobilisation permanente et régulière de moyens nationaux ou extérieurs suffisants pour exécuter des programmes d'exploration dans les zones les plus favorables et disposant d'une infrastructure géologique et cartographique appropriée,
- La souplesse dans l'octroi des permis miniers pour maximiser l'effort et l'encouragement des opérateurs privés nationaux ou étrangers pour relayer ou poursuivre les efforts de

**l'Etat dans l'exploration minière par la réalisation d'importants programmes de recherche, d'exploitation, de valorisation et de commercialisation des substances minières,**

- La refonte du code minier et du régime d'exploitation des carrières pour susciter l'intérêt des investisseurs potentiels, en fixant et explicitant les conditions d'octroi, d'amodiation et de cession des permis et en les sécurisant par la limitation du pouvoir discrétionnaire de l'Administration,**
- L'association et l'implication des collectivités locales dans la mise en œuvre des plans de développement minier par l'institution de procédures décentralisées et déconcentrées, privilégiant l'échelon régional,**
- La révision profonde du régime d'exploitation minière artisanale qui a fait son temps tout en veillant à la formation, l'organisation, l'encadrement et l'encouragement des artisans mineurs,**
- La protection réelle de l'environnement des mines en mettant l'accent sur des productions minières moins polluantes,**
- Le réexamen du problème de la sous-traitance dans les mines en organisant ses moyens humains et techniques pour éviter des dérives contraires à l'exploitation des mines dans les règles de l'art,**
- La révision de la fiscalité minière au plan de l'énergie et l'encouragement de la recherche à travers la stabilité fiscale dès le début des opérations d'exploration,**
- La refonte du statut du mineur et l'allègement de ses contraintes tout en maintenant un salaire minimum légal, en deçà duquel nul ne saurait être rémunéré,**
- La mise en place d'une politique novatrice de formation dans le secteur minier, mieux adaptée aux besoins nationaux et qui peut être un atout important pour la promotion du Maroc auprès des sociétés minières internationales,**
- L'encouragement du secteur minier pour la mise au point et le développement de nouveaux produits à forte valeur ajoutée à travers les procédés métallurgiques et hydrométallurgiques.**

**\*\*\***

**Avec le départ annoncé du Secrétaire Général, Karbid, pour l'Organisation Arabe pour le Développement Industriel et Minier (OADIM), les supputations battaient leur train pour savoir qui devait assurer la relève.**

**Officieusement, le Ministre annonça la proposition de ma candidature au Cabinet Royal, la nomination officielle pouvant intervenir avant la fin 1992.**

**Le 2 novembre, Karbid, en poste au Département depuis septembre 19891, ayant rejoint l'OADIM, je fus appelé à le remplacer.**

**Tout en assurant encore, pour quelque temps, la responsabilité de la Direction des Mines, j'avais assumé très rapidement celle de Secrétaire Général, après l'installation dans mes fonctions à l'occasion de la remise des décorations royales à plusieurs agents du Ministère, dont je faisais partie.**

**Avant la fin de l'année 1992, Mustapha Alaoui, Benchekroun et Sadiqui, étaient nommés respectivement à la Direction de l'Energie, à la Direction des Mines et à la Division des Affaires Administratives et Générales.**

**Une période de ma vie professionnelle était tournée, et d'autres horizons plus larges s'ouvraient devant moi, grâce à la ténacité et à l'amicale considération renouvelée du Ministre Alaoui.**

Mon départ de la Direction des Mines fut l'occasion pour mes anciens collaborateurs de manifester à mon égard leur sympathie, leur considération et leur appréciation positive pour tout ce que nous avons réalisé, concocté et mis en place ensemble depuis plus d'une décennie.

« L'ampleur de votre tâche est immense, nul ne peut le contester et encore moins la dénigrer ou la mésestimer ; pourvu que le relais soit assuré dans une approche lucide, responsable et objective », me dit un collaborateur.

En allant officier ailleurs, j'avais espéré que le travail entamé sera poursuivi, que des améliorations seraient apportées à notre organisation dynamique, à mi-chemin entre la traditionnelle Administration et le bouillonnant du Privé.



## DEUXIEME PERIODE

### AU SECRETARIAT GENERAL

NOVEMBRE 1992 - AOUT 1994

\*\*\*\*

#### Résumé

Après le départ de Karbid du Secrétariat Général pour l'Organisation Arabe du Développement Industriel et Minier (OADIM), je fus appelé à lui succéder, étant au Ministère le plus ancien dans la profession.

Pour moi, ce fut le début d'une nouvelle épopée professionnelle, axée sur la coordination de l'action des Directions et des Divisions en prenant des initiatives pour ne pas décevoir tous ceux qui avaient cru à mon étoile.

Ainsi, le Ministre Alaoui soulagé des problèmes d'intendance, fut à l'aise pour mener de front sa politique énergétique et minière.

J'ai vécu cette période sans jamais rester inactif ou me cantonner dans une position confortable d'observateur.

J'estimais être redevable du soutien et des encouragements qui m'avaient été donnés par les secteurs de l'Energie et des Mines.

*Dans le secteur de l'Energie*, les retards dans les investissements à l'ONE avaient entraîné des délestages multiples responsables du malaise profond parmi les opérateurs économiques.

Devant cette situation, les instructions royales étaient venues amorcer l'ouverture de notre pays aux investisseurs dans le domaine de la production indépendante de l'électricité, parallèlement à la tendance vers une politique de démonopolisation de la production.

Dans ce cadre, l'Office accéléra les études du projet d'interconnexion avec le réseau espagnol à travers le Détroit de Gibraltar par la pose d'un câble d'énergie.

Par ailleurs, le projet de réalisation du Gazoduc Maghreb Europe (GME) décidé en 1989, s'était poursuivi, avec en perspective des retombées économiques multiples et une opportunité du recours au gaz naturel dans la composante du bilan énergétique national.

*Dans le secteur minier*, en décembre 1992, eut lieu le lancement officiel de la production à la mine polymétallique de Hajar, venu concrétiser la coopération des Groupes BRPM et ONA

A la mine de Jbel Aouam, l'activité avait été assombrie par des mouvements de grève aux retombées sociales graves dans le secteur du Moyen Atlas.

Par ailleurs, les fermetures des exploitations de Boumadine et de Tazalaght, avaient confirmé le malaise rampant dans le secteur minier national, attisé par l'insuffisance des crédits de recherches nécessaires à la poursuite des actions de promotion et de développement.

Fin décembre 1992, j'eus l'honneur d'être présenté au Roi Hassan II, et début février 1993, de participer à une réunion présidée par le Roi au Palais royal de Fès.

Durant le mois de Ramadan en mars, 1993, je m'étais rendu en Arabie Saoudite pour participer, en tant que suffragant, à la soutenance du mémoire de magister d'un officier supérieur saoudien de la Défense Civile, sur le thème "la sécurité dans les mines métalliques marocaines".

Au niveau interne du Département, une attention, particulière et déterminée, fut accordée aux Œuvres Sociales, et avec le soutien manifesté par les secteurs minier et énergétique, nous avons lancé une réflexion sur la création d'une Fondation des Œuvres Sociales.

Au CNESTEN, Khalid Médiouri était venu redynamiser les activités du Centre, renforcer son encadrement et lancer les jalons d'une véritable politique de maîtrise des techniques nucléaires.

Le suivi de proximité de la formation des cadres à l'ENIM, aux Ecoles des Mines de Marrakech et Touissit, et l'activité du Fonds de Formation Inter Entreprises Minières, avaient été renforcés

En novembre 1993, à l'occasion d'un remaniement ministériel, le Ministre Alaoui avait quitté le Département et remplacé par Abdellatif Guerraoui.

Nos activités avaient porté sur la mise en place du plan d'actions par objectifs visant à appréhender davantage les problèmes du secteur énergétique et assainir ceux du secteur minier en butte à des grèves inconsidérées.

Par ailleurs, en plus de voyages à caractère personnel, plusieurs missions furent effectuées dans le cadre du renforcement de la coopération bilatérale ou pour participer à des conférences relatives aux Mines et à l'Energie.

La situation énergétique était plus préoccupante que par le passé, suite aux délestages sans fin en période de pointe.

Dans cette ambiance délétère, les relations avec le Ministre avaient commencé à se détériorer, entraînant mon départ du Département et d'un secteur où j'avais exercé durant plus de trente ans.

Une grande page de ma vie professionnelle d'ingénieur était tournée, dans l'incertitude complète du lendemain.

## *Il faut de nouveau repartir*

Dans la situation qui prévalait au Ministère de l'Energie et des Mines, le choix s'était porté sur moi, non par complaisance, affinité personnelle avec le Ministre Alaoui, mais plutôt parce que la Direction des Mines avait la prééminence sur les autres Directions depuis la décision du Ministre Moussa Saadi en septembre 1981.

Ce fut dans ce contexte qu'après le départ de Karbid du Secrétariat Général pour l'Organisation Arabe du Développement Industriel et Minier (OADIM) que je fus appelé à lui à lui succéder, étant le plus ancien dans la profession.

Je considère toujours que je dois ma promotion au poste de Secrétaire Général à tous ceux, nombreux dans les services de l'Etat qui, avec moi, avaient travaillé, œuvré sans relâche ou collaboré dans le respect et l'amitié partagés.

Je la dois aussi au secteur minier qui avait suivi, sans réserve, la vitesse imprimée à notre action tous azimuts depuis 1981, dans un cadre de synergie et d'amicale et franche collaboration de tous les instants.

Autour de moi, je n'avais constaté qu'approbation pour la promotion, avec le réel sentiment de n'avoir frustré personne, et d'être accueilli dans cette nouvelle responsabilité avec sympathie et considération.

Aussi, estimais-je être redevable du soutien et des encouragements qui m'avaient été donnés par les secteurs de l'Energie et des Mines.

Pour moi, ce fut le début d'une nouvelle épopée professionnelle, appréhendée avec sérénité et détermination pour coordonner l'action des Directions et des Divisions, appliquer les directives du Ministre, redynamiser l'activité de notre Département en prenant des initiatives judicieuses pour ne pas décevoir tous ceux qui avaient cru à mon étoile et dont la sympathie me donna la force nécessaire pour aller rapidement de l'avant.

Dès lors, l'activité au Secrétariat Général, en secondant le Ministre, fut essentiellement centrée sur les contacts avec le personnel, les réunions d'information, la coordination et le contrôle de l'action des Directions, l'établissement des budgets, l'élaboration des projets de textes législatifs et réglementaires, la dynamisation des actions sociales, etc.

Ainsi, le Ministre soulagé des problèmes d'intendance, fut à l'aise pour mener de front sa politique énergétique et minière, sans rater la moindre occasion de mettre en exergue la qualité du travail de ses collaborateurs, attitude rare dans la Fonction publique nationale où l'égoïsme est manifeste chez les responsables.

« Ne t'occupe pas des problèmes sociaux du Département, car tu vas t'enliser dans le dédale des relations avec les syndicats et les représentants du personnel. Focalise ton action sur les problèmes techniques », me conseilla un ami, quelques jours après ma nomination, oubliant que cela n'a jamais été "ma tasse de thé", car je ne suis pas de ceux qui occultent les problèmes du personnel et leur corollaire.

J'étais là, pour coordonner l'action des directions et non pour assurer le travail de ceux qui ont été désignés pour l'accomplir.

Ma position fut d'ailleurs approuvée par les Directeurs qui avaient apprécié mon fair play, ayant été moi-même Directeur des Mines, et ombrageux en ce qui concerne le domaine réservé spécifiquement pour le poste.

Peu de temps après, sous le feu de l'action, le Ministre décida de modifier sa méthode de travail, en présidant chaque matin des réunions pour expédier les affaires courantes et

urgentes, suivies de briefings nous permettant tous, de travailler en équipe, dans la transparence et la confiance renouvelée.

Je vivais cette période avec l'idée qu'il valait mieux ajouter à mon expérience une petite dose d'initiative à tous les niveaux de notre Département exposé aux critiques pernicieuses de ses nombreux détracteurs.

Dans ce contexte, j'avais, en participant de quelque manière que ce soit, pu rectifier le tir quand il le fallait, sans jamais rester inactif ou me cantonner dans une position confortable d'observateur.

### *Dans le secteur de l'Energie*

Plusieurs réunions spécifiques, consacrées à l'Energie, nous avaient fait toucher du doigt la gravité de la situation à l'ONE confronté aux dures réalités de la sécheresse ayant entraîné une baisse du niveau des barrages, la chute de la production de l'hydroélectricité, des délestages multiples responsables du malaise profond parmi les opérateurs économiques, notamment à Casablanca.

Par ailleurs, le programme d'électrification rurale lancé timidement au cours des années précédentes, devait prendre une allure accélérée pour résorber les déficits et les disparités existantes, de façon à ce qu'un équilibre fût atteint globalement entre les différentes régions.

Le Ministre avait tenu à suivre la situation au quotidien, à agir personnellement pour assurer l'approvisionnement régulier en hydrocarbures et charbon, et dresser pour le Gouvernement un bilan exhaustif et transparent de l'équipement du pays.

Au niveau du Ministère des Finances, après une longue période de léthargie malgré les mises en garde récurrentes du Directeur de l'ONE, Ahmed Tazi, la prise de conscience de la situation avait justifié le déblocage rapide des crédits nécessaires pour affronter la crise endémique.

Ainsi, avec une célérité inconnue jusqu'alors, les commandes des turbines à gaz de Tétouan et Tit Mellil furent passées, mais ne furent qu'un pis aller.

Compte tenu des priorités budgétaires, les instructions royales étaient venues ouvrir les perspectives de la production indépendante de l'électricité de plus en plus développée à travers le monde.

Malgré les réticences de l'ONE, notre pays était dans l'obligation de s'ouvrir aux investisseurs dans ce domaine.

Un incident fortuit, sur une ligne HT aux alentours de Rabat, entre la vallée de l'Oued Akrech et la carrière de l'Oued Ikkem, considéré comme un sabotage, déclencha malheureusement les foudres sur le Directeur Général de l'ONE, Ahmed Tazi, en mission en Espagne pour une courte période.

Tazi, l'archétype de l'électricité au Maroc depuis l'indépendance, fut renvoyé sans aménité après des décennies de loyaux services, et après avoir marqué l'Office de son empreinte toute professionnelle.

Il fut remplacé par le plus illustre et le plus en vue des directeurs centraux, Abderrahmane Naji, homme, intègre, travailleur, de grande valeur humaine et professionnelle, ancien patron d'Afourer, ayant fait preuve de ses compétences sur les chantiers, les usines et à la gestion de la principale direction de l'Office.

Parallèlement, la tendance vers une politique de démonopolisation de la production d'électricité s'instaurait lentement, avec pour objectif de mettre en œuvre la production indépendante pour suppléer les insuffisances de l'ONE soumis au feu roulant des

nombreux détracteurs et accusé de « saboter l'économie nationale par son apathie et son manque de réactivité face aux problèmes ».

Il était difficile d'admettre des coupures d'électricité pour un pays comme le nôtre, car il y allait de sa crédibilité vis-à-vis des investisseurs étrangers, pour lesquels beaucoup d'efforts avaient été déployés afin de les motiver à diriger leurs capitaux vers le Maroc, tout autant que des investisseurs nationaux.

Les délestages électriques récurrents, mal supportés par les industriels et l'ensemble de la population pour qui l'électricité répond à un besoin fondamental, avaient continué à maintenir constamment en éveil le Ministère.

A plusieurs reprises, en coordination avec l'ONE, nous avons essayé de faire comprendre aux industriels que le manque et le retard de financement des nouveaux équipements énergétiques, décriés en leur temps, étaient à l'origine de la crise énergétique dans le pays, et que la responsabilité de cette crise n'incombait pas à l'Office livré seul en pâture.

Pour faire face à cette situation, l'Office accéléra les études du projet d'interconnexion avec le réseau espagnol à travers le Détroit de Gibraltar par la pose d'un câble d'énergie sous-marin.

Ce projet jugé d'intérêt stratégique, reliant le poste en 400 KV de Méloussa, entre Tanger et Tétouan, du côté marocain, au poste en 400 KV de Puerto de la Cruz du côté espagnol, aura une capacité physique de transit de puissance de 700 MW.

Cette possibilité d'échanges entre les deux pays visait une meilleure gestion de la demande nationale en matière d'énergie électrique et pourrait à l'avenir être doublée par la pose d'autres câbles d'énergie.

Le Maroc serait alors un carrefour énergétique entre les deux rives de la Méditerranée, favorisant son ancrage dans un vaste marché régional euromaghrébin de l'électricité, et ouvrant de nouveaux horizons pour les investisseurs.

Malheureusement, le début de l'année 1993 fut encore difficile au plan national, la sécheresse sévère ayant perturbé grandement l'activité économique dans son ensemble et réduit davantage le niveau d'eau dans les barrages.

\*\*\*

A SOCOCHARBO, une nouvelle équipe dirigée par El Mostafa Alaoui, avait pris les rênes pour effacer les séquelles léguées par l'ancienne gestion.

La tenue des Conseils d'Administration de l'ONE, de la SNPP, de la SAMIR présidée par Youssef Bel Abbès (ancien Ambassadeur en France), de PETROM et de SHELL, furent pour moi des occasions précieuses pour approcher les vrais problèmes liés à la production d'électricité et aux programmes d'équipement, et apprécier la situation du secteur du raffinage pétrolier sous ses multiples facettes.

Le Ministre avait également tenu à suivre de près le projet de réalisation du Gazoduc Maghreb Europe (GME) décidé avec la création en 1989 de la Société OMEGAZ associant la SNPP (Maroc), SONATRACH (Algérie), ENNAGAZ (Espagne), GDF (France), RUHRGAS (Allemagne) et GDP (Portugal).

Au préalable, les partenaires avaient conclu des accords multilatéraux précisant les conditions d'achat et de transit du gaz, le financement du projet, la construction et l'exportation, lesdits accords étant ouverts à l'adhésion des tiers intéressés.

Cette organisation du projet devait assurer les conditions optimales de construction et d'exploitation du Gazoduc et les garanties pour son développement futur, afin que fût

réalisé l'acheminement du gaz dans les meilleures conditions de sécurité, coût, délai, stabilité, flexibilité et efficacité.

L'ensemble des investissements, nécessaires pour relier les champs gaziers algériens de Hassi Rmel à la frontière hispano-française, était estimé à 2,5 milliards de dollars, dont plus de 1,3 milliard de dollars investis par des tiers pour le tronçon traversant le territoire marocain, depuis Aïn Bni Mtaher à Tanger.

Dans un premier temps, la société OMEGAZ avait pour mission de réaliser des études techniques et économiques ayant trait au tronçon du Gazoduc de 545km en grand diamètre, depuis la frontière algérienne près de Aïn Béné Mtaher jusqu'au Détroit de Gibraltar, en passant près de Taza et Ouezzane, l'Etat marocain accordant des avantages fiscaux et administratifs.

En deuxième phase, après des analyses océanographiques, météorologiques et le choix du couloir de passage sous-marin, une seconde étude concernera les stations de compression, non loin des grottes d'Hercules près de Tanger, et le tronçon en diamètre réduit sous le Détroit de Gibraltar.

Les études d'OMEGAZ avaient été achevées en 1992 pour un coût de l'ordre de 7 millions de dollars, et le démarrage des travaux avait eu lieu en fin 1993, la mise en service étant prévue en octobre 1995.

Au démarrage du Gazoduc, le débit annuel devrait être de 8 milliards de m<sup>3</sup> destinés en majorité à ENAGAS.

En deuxième phase le débit pourrait atteindre 18 milliards de m<sup>3</sup>, essentiellement consommés en Espagne, Portugal et France.

Ce projet structurant, modèle de coopération intermaghrébine et de partenariat Nord-Sud, bénéficiant de l'appui des institutions internationales (Communauté Européenne, Banque Mondiale, Banque Européenne d'Investissement), s'inscrit dans un espace énergétique méditerranéen et, à terme, assurera le bouclage du réseau gazier autour de la Méditerranée.

Pour le Maroc, les retombées seront multiples à savoir : apport de devises, diversification des sources énergétiques, introduction de nouvelles technologies de production d'électricité (cycles combinés permettant 40% d'économie sur les investissements et 40% au niveau des rendements énergétiques dans les centrales), meilleure sauvegarde de l'environnement, récupération de la pleine propriété de l'ouvrage au bout de 25 ans d'exploitation, opportunité du recours au gaz naturel dans la composante du bilan énergétique national.

Au total, 14% de la capacité du Gazoduc sont à la disposition du Maroc (la redevance de transit étant fonction du prix du gaz) qui pourrait les utiliser dans l'approvisionnement de ses futures centrales électriques centrales, comme à Tahaddart, non loin d'Asilah.

Après le lancement du projet, des réunions tripartites régulières Maroc-Algérie-Espagne furent tenues pour constater l'état d'avancement des travaux et pour marquer chaque fois l'irréversibilité de l'action menée et ses retombées positives sur les économies des pays partenaires.

Dans ce cadre, une délégation portugaise, venue s'informer sur l'état d'avancement du Gazoduc, semblait décidée à rompre avec les Français dans la réalisation du terminal gazier de Sinès.

Les Portugais étaient convaincus que les intérêts de leur pays seraient mieux sauvegardés en prenant part au GME, considéré comme un pont entre les Mondes européen et africain.

### *Dans le secteur minier*

Concernant le secteur des mines, au cours du mois de décembre 1992, le Prince Héritier Sidi Mohammed présida le lancement officiel de la production du projet polymétallique de Hajar.

Une descente au fond avait suivi la cérémonie.

L'ouverture d'une nouvelle grande mine était venue concrétiser la coopération des Groupes BRPM et ONA et redorer le blason de la mine marocaine terni par la faiblesse persistante des cours des matières premières minérales et impacté par le poids du coût des transports terrestres et maritimes.

Les deux Groupes, après l'entrée en production de Hajar, décidèrent de poursuivre et de conjuguer leurs efforts pour améliorer le cadre de vie du personnel de leurs filiales communes, de favoriser et d'accélérer l'accession à la propriété à la cité minière de la SMI à Tinerhir, geste unique dans les annales de la mine marocaine, et bonne augure pour le renforcement des liens inter entreprise.

Au niveau des autres mines, à Jbel Aouam notamment, prévalait une situation difficile à la suite du retrait de la Compagnie Minière de Touissit (CMT) en tant qu'actionnaire de la Société des Mines de l'Aouam (SMA), et de la demande des actionnaires belges d'une restructuration drastique des effectifs et la baisse des autres charges d'exploitation.

De plus, à l'Aouam, en butte aux incidences néfastes de la chute des cours du plomb et de l'argent, le souci de l'Administration des Mines était de maintenir l'activité pour ne pas mettre en péril la vie de 700 familles, avec des retombées sociales graves dans un secteur du Moyen Atlas, réputé frondeur depuis toujours.

Malheureusement, les autres départements concernés n'avaient pas la même sensibilité, avec en triste perspective la liquidation de la société à court terme.

Une reprise par CMT était envisagée, dans un cadre rénové de l'exploitation des secteurs les plus riches en minerai de plomb argentifère à Tighza (Irherm Aoussar), mis en évidence quelques années auparavant.

Par ailleurs, les fermetures des exploitations de Boumadine et de Tazalaght, démarrées au cours des années soixante dix, avaient confirmé le malaise rampant dans le secteur minier national et à travers le monde.

Une partie de nous-mêmes s'était évaporée, sans grand espoir de résurrection, ne nous laissant que le souvenir amer et triste des épopées héroïques de la recherche minière dans l'Ougnat, du montage des projets et de la disparition brutale de Achour Boujemaâ en "service commandé" à Tazalaght en 1979.

Dans un autre cadre, les réunions des Comités de Direction du BRPM et de l'ONAREP avaient attiré l'attention des pouvoirs publics sur l'urgence d'accorder des crédits nécessaires et suffisants à la poursuite des actions de promotion et de développement des secteurs minier et pétrolier.

Malheureusement, l'opposition du Ministère des Finances à toute tendance haussière des budgets et la poursuite de l'octroi de subventions dérisoires au BRPM, sonneront le glas de la mine métallique marocaine.

L'histoire nous avait enseigné que sans les recherches minières du BRPM, la mine métallique au Maroc tombera dans une nouvelle léthargie dévastatrice.

En conséquence, aucune découverte majeure ne fut enregistrée durant cette triste période, et probablement, il fallait s'attendre à une descente aux enfers de la mine métallique dans notre pays.

Nous avons tous continué à espérer un élan salvateur pour la remettre sur les rails d'un développement renouvelé et pérenne.

### *Séance de travail présidée par le Roi Hassan II*

Fin décembre 1992, j'étais présenté en tant que Secrétaire Général du Ministère au Roi Hassan II par le Ministre de l'Équipement, Kabbaj, à l'occasion de l'inauguration du complexe hydroélectrique de Matmata, en présence du prince Soltane d'Arabie Saoudite.

Début de février 1993, j'avais accompagné le Ministre à Fès pour participer à une réunion présidée par le Roi au Palais royal, à laquelle avaient assisté, outre les Ministres et les Conseillers royaux, les Secrétaires généraux des Ministères de l'Équipement, de l'Agriculture et de l'Énergie et des Mines, et le Directeur Général du DERRO, organisme chargé du développement du Rif.

Ce fut pour moi un moment inoubliable car, après l'intervention rapide de mes collègues, le Souverain avait suivi, attentivement pendant plus d'une demi-heure, mon exposé sur les problèmes de l'électrification rurale, la réalisation du Gazoduc Maghreb-Europe, le développement de la recherche géologique et minière dans le Rif, et la valorisation des substances minérales aux plans national et régional.

A plusieurs reprises, le Roi m'incitait à poursuivre mon exposé, alors que j'avais dépassé les cinq minutes qui étaient imparties à mes prédécesseurs.

Le Roi, intéressé probablement par mon exposé, posa 25 questions relatives à l'énergie, aux mines et à la géologie, auxquelles nous avons répondu conjointement avec le Ministre Alaoui, à la grande appréciation du Souverain et des présents autour de la grande table de réunion.

Moulay Ahmed Alaoui, fut prompt pour me rappeler, judicieusement et avec insistance, l'existence dans le Rif de la mine de fer de Badis en bordure de la mer Méditerranée, exploitée au Moyen Âge.

A la fin de la réunion vers 13H, les ministres Meziane, Alaoui et Ahizoune étaient ravis de ma prestation.

Et retenant les ministres présents à déjeuner au Palais royal, le Roi, pour marquer sa satisfaction, avait chargé spécialement le Protocole Royal de l'organisation de notre propre repas au Palais Jamaï.

« Avertissez le Palais Jamaï pour qu'on leur serve un bon déjeuner qu'ils méritent » ; ce qui fut fait, car nous eûmes droit à un délicieux repas.

### *En Arabie Saoudite*

Durant le mois de Ramadan mars, 1993, je m'étais rendu en Arabie Saoudite pour participer, en compagnie du Professeur Hamdani de la Faculté de Droit à Marrakech, en tant que suffragants, à la soutenance du mémoire de magister préparé par Adnane Hashimi, officier supérieur saoudien de la Défense Civile, sur le thème "la sécurité dans les mines métalliques marocaines".

Auparavant, Adnane, piloté par les cadres de la Direction des Mines, avait séjourné au Maroc et visité des exploitations minières pour apprécier les programmes d'action et les actions entreprises pour promouvoir la sécurité.



Nous fûmes chaleureusement accueillis à Ryad et logés au Centre de Perfectionnement et d'Etudes de Sécurité, immense complexe relevant de la Ligue Arabe, financé par l'Arabie Saoudite, avec campus, mosquée et hôtel particulier.

La gestion hôtelière était assurée par une équipe marocaine compétente, mais très nostalgique de son pays.

« Nous avons la nostalgie du pays, surtout pendant la période de Ramadan », me dit le chef d'équipe marocain, très heureux de nous accueillir et de nous servir.

A la manière saoudienne, entre hommes, nous avons rompu fastueusement le jeûne tous les jours au domicile de Adnane, avant d'aller flâner à travers l'immense cité de Ryad, accompagnés et chaperonnés par son fils Zaki, toujours disponible et aux petits soins pour nous.

Nous avons découvert une cité qui vit la nuit, dans les souks livrés aux femmes, les cafés, les rues bondés et les magasins surveillés par les "équipes du temple de la vertu" très pointilleuses sur le port du voile.

Nous avons assisté à une scène cocasse où des étrangères d'origine européenne, furent rappelées à l'ordre par des "moutawaas" en les obligeant à porter correctement leur manteau noir et leur coiffe pour dissimuler leur chevelure, avant de pénétrer dans une bijouterie du centre ville.

Nous aussi, nous fûmes refoulés sans ménagement d'un souk dédié uniquement aux femmes, avant d'assister à l'entrée d'un magasin à une intervention de la police des mœurs pour obliger des femmes européennes à respecter le port du voile.

Deux jours après notre arrivée à Ryad, notre hôte Adnane, nous avait confiés à son fils Zaki pour nous accompagner et nous guider durant la "Omra" à La Mekke, accomplie parmi des dizaines de milliers de fidèles et dans une ambiance de piété et de recueillement extraordinaires.

Après la "Omra" et un "ftour" à Djeddah, nous avons découvert l'immense Corniche illuminée, les grandes artères, les souks aux mille facettes, avant de dîner au bord de la Mer Rouge, où de nombreuses familles saoudiennes venaient prendre de l'air, étendues sur des sofas.

Nous avons rejoint Ryad Le lendemain, pour assister, dans l'amphithéâtre du Centre de Perfectionnement, à la présentation en grande cérémonie de la thèse d'Adnane, pour laquelle nous faisions partie du jury.

Le père Adnan, vénérable Arabe de la tribu des Bnou Hisham de La Mekke, était venu spécialement assister à la soutenance du mémoire de son fils.

Pour notre part, avec le Professeur Hamdani, en préambule, nous avons fait part de la bonne appréciation laissée par Adnan lors de son passage dans les exploitations minières au Maroc, et de son profond intérêt pour la "chose" de la sécurité dans les mines marocaines.

Après l'exposé rapide du contenu de la thèse, Adnan fut soumis au feu roulant des nombreuses questions sur les mesures à prendre en Arabie Saoudite pour garantir la sécurité dans les activités économiques du pays, et notamment dans les exploitations pétrolières et minières en gestation.

Adnane, tout à fait à l'aise, avait répondu aux questions, sans jamais se départir de son calme olympien.

D'ailleurs, pour cela, sa prestation fut saluée, à juste titre, par des acclamations nourries de ses nombreux concitoyens venus nombreux, au grand bonheur de son honorable père, drapé dans sa tenue de cheikh hachémite vénérable.

Une réception avait suivi la présentation au cours de laquelle nous fûmes l'objet de beaucoup de considération de la part des dignitaires saoudiens, et notamment du père d'Adnane qui avait tenu à marquer son admiration pour l'accompagnement de son fils dans ses multiples investigations dans le secteur minier marocain.

A défaut de ne pouvoir nous rendre dans la région de Houfhouf, dans la partie orientale de l'Arabie Saoudite, proche des immenses gisements pétroliers de la région de Dahrhan, nous avons consacré les deux derniers jours à Ryad à la visite des nouveaux et immenses quartiers, notamment la cité diplomatique regroupant les ambassades transférées de Jeddah, les universités, les parcs d'attractions et de repos et les centres d'intérêt de la capitale saoudienne.

Au dernier jour, une entrevue eut lieu avec le Général Hashimi, responsable de la Défense Civile, oncle d'Adnane et homme de grande culture qui nous avait entretenu de la situation sociale, économique et politique dans son pays.

Après un dîner grandiose chez un parent d'Adnane, et quittant le Professeur Hamdani et les hôtes saoudiens, j'avais regagné le Maroc après une longue et ennuyeuse escale à Djeddah et un stop à Tunis.

Que dire de ce déplacement ?

Durant le séjour, j'avais redécouvert une Arabie Saoudite en pleine mutation économique, avec de gigantesques réalisations à coup de milliards de dollars à Ryad, Djeddah et La Mekke.

« Il y a peut être un gâchis monstre, mais il y a aussi des réalisations qui ont profondément transformé le pays des Bédouins et des commerçants de Djeddah et de La Mekke », nous avait dit un connaisseur de la région.

La Mekke avait été bouleversée et les environs de la Grande Mosquée et de la Kaaba, étaient réellement méconnaissables.

Les Saoudiens avaient engagé des investissements colossaux, estimés à des dizaines de milliards de dollars pour rendre la première ville sacrée de l'Islam plus accueillante et plus accessible aux pèlerins de tous les pays.

Ryad, durant le Ramadan, dormait le jour et vivait ardemment la nuit dans une débauche de lumières, avec les grandes artères croulant sous les flots de belles voitures, et une circulation infernale que la police arrivait difficilement à canaliser.

Quand on se promène dans la capitale saoudienne, on se meut dans un splendide musée d'architecture, sans le moindre souci de rentabilité, façonné par des mains des expatriés de tous les continents, souvent non musulmans.

« Le musulman est toujours en train de gémir et de faire appel aux sentiments religieux, les autres travaillent et produisent d'abord », nous avait dit Adnane, sous-entendant que les Saoudiens préfèrent les non musulmans pour accomplir les tâches ingrates qu'eux-mêmes avaient toujours répugnées.

Partout, les "moutawaas", véritables gardes chiourmes du temple de la vertu, omniprésents à tous les coins de rue, pouvaient intervenir en cas d'entorse voulue ou feinte à la morale saoudienne.

Les Saoudiens sont devenus des hommes d'affaires avertis, des sponsors et des intermédiaires, alors que le travail rude, dur, ingrat est le domaine de prédilection des

asiatiques (Indiens, Philippins, Indonésiens, Coréens), des Egyptiens et des Marocains présents et appréciés dans l'hôtellerie et les autres services.

### *L'action sociale en pleine mutation au Département*

Au niveau interne, à la demande du Ministre, une attention particulière fut accordée aux Œuvres Sociales du Département, en engageant des actions tous azimuts avec détermination, car, sans détour et par avance, la préoccupation sociale était pour nous, naturelle et non de circonstance.

« Ne t'occupe pas des problèmes sociaux, car tu vas t'enliser dedans, focalise ton action sur les problèmes techniques et laisse les relations humaines aux autres », me conseilla quelqu'un.

Ce conseiller semblait ignorer que les problèmes techniques, sans les occulter ou les sous estimer, étaient d'abord l'apanage des Directeurs, et qu'il ne m'incombait pas de me mettre à leur place.

La revendication doit être traitée en amont, en aval ne demeurent que les résidus incurables des inaptes à l'adaptation, tout en gardant à l'esprit qu'on n'est pas social sous la pression du personnel.

Ainsi, outre les problèmes de coordination, d'animation et de vitalisation des activités administratives et techniques, le volet social avait aussi bénéficié d'une attention particulière en humanisant les rapports interservices, divisions, directions, dans un souci d'équité et de transparence.

La gestion rationnelle de nos moyens humains et matériels et l'allocation logique de nos ressources limitées, furent la clef de voûte de nos interventions.

« Rationaliser les dépenses, lutter contre les abus et le gaspillage, sont les meilleures façons d'augmenter les crédits », disait un averti en matière budgétaire.

Au Ministère, la politique sociale mise en chantier avait commencé à récolter ses fruits à travers le Bureau des Oeuvres Sociales.

Ce dernier fut redynamisé avec l'appui vigoureux du Ministre, le soutien de la majorité du personnel et l'animation par des membres du Bureau enthousiastes, notamment Mme Akesbi, Berrada et Idir, toujours disponibles.

Ainsi, après avoir démêlé l'écheveau de la Coopérative des logements à Hay Ryad avec le CIH, de nouveaux espoirs étaient nés pour aller de l'avant et répondre aux attentes des fonctionnaires en matière de transport, d'assurances, de colonies de vacances, de séjours au COS/ONE, etc.

Un foyer restaurant et une infirmerie furent installés dans les locaux abandonnés au rez-de-chaussée du deuxième bâtiment, et leur gestion confiée à un professionnel de l'extérieur et un médecin conventionné.

L'aménagement et l'équipement d'une salle omnisport furent lancés.

Une nouvelle salle de réunions au sous sol avait été admirablement achevée et équipée, donnant la possibilité au Département d'accueillir dignement ses nombreux hôtes et ses visiteurs de marque.

Parallèlement, l'effort de formation continue prôné de longue date par le Ministre, était soutenu et diversifié.

Le Fonds de Formation Inter Entreprises Minière, présidé par le Secrétaire Général et administré par Naciri, avait tenu régulièrement ses réunions et examiné les doléances des

sociétés participantes, dans un esprit d'ouverture et d'équité dans l'allocation des subventions.

A tous les niveaux du Département, des commissions spécialisées brassaient l'information et la faisaient circuler, donnant à chacun le sentiment de participer à la vie du groupe et de s'identifier à lui.

Ainsi personne ne s'ennuyait, ni laissait son intelligence à l'entrée pour la reprendre immédiatement à la sortie.

La Division administrative, placée sous l'autorité de Sadiqui, ancien Chef de la Division de la Gestion Minière, avait accompagné avec constance et célérité cette grande œuvre vouée au bien être de tous les agents du Département.

A force d'explications et de réunions, nous avons éloigné et détruit les tabous, en faisant régner un souffle nouveau au Département, avec le désir de tous de participer à l'œuvre commune d'édification.

L'informatisation de nos travaux, leitmotiv quotidien, avait visé à rendre plus efficace et plus efficiente notre action pour diminuer les temps de réponse aux sollicitations et interrogations des citoyens et des fonctionnaires.

A fin mars 1993, nous avons achevé le projet de restructuration du Ministère, en espérant son adoption rapide au niveau du Gouvernement, pour bousculer les routines et amener de nouvelles idées nécessaires à tout développement durable.

\*\*\*

Plusieurs déplacements à l'intérieur du pays m'avaient mené à Nador pour participer à l'inauguration de projets présidée par le Premier Ministre, Karim Lamrani, et à Marrakech pour relancer le Conseil de Perfectionnement de l'Ecole des Mines et donner une conférence sur les secteurs des mines et de l'énergie, à la demande du Conseil régional des anciens lauréats de l'Ecole Mohammedia.

Durant la dernière semaine de juin 1993, je m'étais rendu à Paris pour faire un exposé sur le Gazoduc Maghreb-Europe, à l'occasion du séminaire organisé à l'Hôtel Baltimore par la Chambre de Commerce franco-arabe.

En août, les relations du Ministre Alaoui et du Directeur Général de la Société Nationale des Produits Pétroliers (SNPP) s'étaient brutalement dégradées, le Ministre ayant décidé de relever Esseddiqui de ses fonctions, l'accusant d'indiscipline, d'intrigant, peu coopératif et cachottier pour tout ce qui avait trait au secteur pétrolier en phase de privatisation.

Alaoui ne pouvait pas supporter qu'un de ses collaborateurs éminents, occupant de surcroît un poste stratégique à la SNPP, pût le court-circuiter, dans la délicate phase traversée par le secteur de l'énergie, en se référant discrètement aux services de la Primature réfractaire souvent aux idées du Ministre.

Sur mon insistance personnelle et amicale, le Ministre différa sa décision, demandant à Esseddiqui de partir en congé, chargeant Bouhaouli, ex-Directeur de l'Energie, d'assurer l'intérim avec tous les pouvoirs de gestion.

Bouhaouli, au retour de Esseddiqui, sera confirmé comme Directeur Général Adjoint, venant dissiper quelque peu son ressentiment après l'avortement de sa candidature au Centre National des Etudes, des Sciences et Techniques Nucléaires (CNESTEN) où Khalid Médiouri fut nommé sur décision royale en remplacement du Professeur Houari.

Khalid Médiouri, cadre de grande valeur, "fils de son père", était appelé à redynamiser le CNESTEN en vue permettre à notre pays de maîtriser les techniques nucléaires et de se préparer à l'introduction de l'électronucléaire après l'épuisement inéluctable des gisements pétroliers dans le monde.

## A l'Ile Maurice Et en Afrique du Sud

En été 1993, après une année bien laborieuse, en compagnie de mon fils Karim et de mon ami Mhamed Bennani, un long voyage, alliant l'agréable à l'utile, nous avait menés à Djibouti, La Réunion, l'Ile Maurice et en Afrique du Sud.

Partis de Paris, après une courte escale à Bordeaux, nous avons atterri à Djibouti, dans un environnement de pierrailles.

A proximité immédiate, des hélicoptères Puma, des avions Transal sur les pistes et d'immenses hangars abritant des avions Mirage 2000, étaient les indices de la présence musclée de l'Armée française dans la Corne de l'Afrique.

Cette présence rappelait que Djibouti faisait partie du Territoire français des Afars et des Issas et qu'elle avait un intérêt stratégique par sa situation à l'entrée de la Mer Rouge, proche du verrou de Bab El Mandab sur le Golfe d'Aden.

Djibouti, indépendante depuis 1977, fut aussi le point de départ de la ligne de chemin de fer vers Addis Abéba en Ethiopie dont l'équipement proviendrait de l'ancienne voie ferrée coloniale entre Guercif et Midelt.

Après Djibouti, à l'escale de l'île de La Réunion, l'avion d'Air France s'était pratiquement vidé, et seuls quelques passagers avaient continué sur l'Ile Maurice.

### *A l'Ile Maurice*

A l'arrivée à Port Louis, capitale de Maurice, le Consul Général d'Afrique du Sud, contacté de Rabat par le Chargé des intérêts sud africains au Maroc, Mostert, avait fait le nécessaire auprès des autorités mauriciennes pour nous faciliter l'accès et obtenir les visas de séjour pour une semaine.

Un chauffeur du Consulat d'Afrique du Sud nous attendait pour nous conduire à l'hôtel, non loin de l'aéroport.

Nous étions heureux de fouler le sol de Maurice, la fatigue du long voyage se transformant en joie et impatience de retrouver l'Hôtel Shandrani annoncé comme un joyau à faire rêver, classé parmi les meilleures résidences de l'Ile.

L'hôtel, un élégant cinq étoiles, est un ensemble de bungalows, ensoleillé et fleuri, disposant de toutes les commodités : piscine, golf, salles de sports, sauna, restaurants, shopping centers, tout pour retenir le touriste dans un cadre enchanteur de doux "farniente" et lui permettre de passer un agréable séjour, en bordure de mer, le tout à proximité immédiate de plages de sable blanc bordées de cocotiers, avec un service assuré par un personnel d'une gentillesse exquise.

Le deuxième jour, le Consul Général d'Afrique du Sud nous convia à un déjeuner à Port Louis, centre d'affaires et d'industries textiles, avant d'aller faire quelques emplettes à Curpipe, la deuxième ville, construite près d'un ancien cratère volcanique dénommé Trou aux Cerfs.

Sous une pluie battante, dans un taxi conduit par un créole, nous avons regagné l'Hôtel Shandrani, accueillant, animé et envahi par les touristes.

Les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> jours, nous avons loué une voiture avec chauffeur pour aller découvrir l'Ile où nous avons admiré des paysages merveilleux et d'autres installations touristiques de haut de gamme.

La grande Maurice (ancienne île de France de 1.865 km<sup>2</sup> de superficie), à environ 800 km à l'est de Madagascar et à 200 km au Nord-est de l'île de La Réunion, était d'abord une colonie française, puis britannique, et enfin en 1968, Etat indépendant, membre du Commonwealth.

L'ensemble mauricien avec ses dépendances, occupe une superficie de 2.040 km<sup>2</sup>, pour 2.150 îles.

Sa population était estimée en 1993 à 1,2 millions d'habitants, et Port-Louis, point de ralliement des Mauriciens, concentre plus du 1/3 de cette population.

L'histoire du peuplement se traduit par des clivages entre communautés ; la population groupe les descendants des esclaves, les "grands blancs" établis avant l'abolition de l'esclavage et toute une gamme de métis.

Les originaires de la péninsule indienne forment la communauté indo-pakistanaise (hindouiste dans la campagne et musulmane sunnite modérée en zones urbaine) ; les Chinois peu nombreux, sont très actifs dans le commerce.

En plus de l'anglais, langue officielle, et du français, les habitants parlent le mauricien dérivé du français, le hindi, l'ourdou, le tamoul et le chinois.

Les Mauriciens extrêmement gentils, accueillants, affables, gais, aimant la fête, ont appris à tirer partie de la beauté de l'île; ils sont le produit de tous les continents, leur pays ayant bénéficié de l'amalgame des multiples civilisations qui s'y sont entremêlées.

On peut affirmer sans exagérer, que Maurice est un véritable univers à lui tout seul où chaque communauté préserve sa culture et ses traditions, et il suffit d'y aller pour ne plus vouloir en repartir.

« La pauvreté n'empêche pas la joie », disent les Mauriciens.

Dans l'île, s'organise dans une harmonie parfaite, inconnue ailleurs, une vie d'un peuple composite qui a choisi de faire de sa pluralité une source de bonheur ; les communautés et les religions cultivent la symbiose plutôt que l'affrontement.

Dans l'île d'origine volcanique, les coulées basaltiques s'étendent vers le Nord et constituent des terroirs fertiles ; une barrière corallienne assure à l'île des ports bien protégés et des eaux calmes et sûres qui font le bonheur des touristes.

Le climat est tropical, dominé par l'influence des alizés du sud-est, avec des pluies d'été austral (novembre à avril) ; de février à avril, l'île subit des dépressions de la mousson, des fois dévastatrices.

La canne à sucre, qui occupe 50% des plantations de l'île, et le thé sont la base de l'économie mauricienne ; partout les terrains pauvres d'origine volcanique ont été dépierrés, et des pyramides de blocs basaltiques attestent de l'effort pour rendre les terres aptes à ces cultures.

Les exportations de textiles, dans le cadre d'une zone franche manufacturière, ont pris le relais pour assurer l'adolescence de cette économie.

Le chômage qui sévissait auparavant, a été jugulé à tel point que les entreprises importent de la main d'œuvre, faisant de Maurice l'interface entre l'Afrique et l'Asie du sud est.

Par ailleurs, l'île Maurice s'est transformée en centre financier régional, ambitionnant de faire du secteur des services financiers le quatrième pilier de son économie, après le sucre, la zone franche et le tourisme.

Mais pour l'économie mauricienne, le développement du secteur industriel et des services ne veut pas dire la relégation de l'agriculture au second plan.

« Le sucre a irrigué l'économie mauricienne », nous a dit un diplomate.

Au plan du tourisme, Maurice accueillait plus de 300.000 touristes annuellement, ce qui lui rapportait plus de 300 millions de dollars, soit plus de 3,3% de son PIB, la clientèle étant composée essentiellement d'Européens, de Sud Africains et de Japonais.

### *En Afrique du Sud pour la troisième fois*

Après Maurice, nous avons rejoint Johannesburg après un vol mouvementé d'Air Mauritius, par suite d'ennuis de réacteur au survol de Madagascar.

Après un retour à Port Louis pour réparation, du réacteur, nous sommes arrivés à destination, après un retard de six heures.

A l'aéroport de Johannesburg, nous fûmes accueillis par Jézouani, de la représentation du Maroc à Pretoria, et conduits à l'Hôtel Balalaïka dans le quartier résidentiel de Sandton.

Nous avons dîné ensemble dans un restaurant italien suivi d'une visite de courtoisie à la famille de Jézouani.

Le lendemain, 6 septembre 1993, après des séances de travail avec des sociétés productrices de charbon, un représentant de la société TransNatal nous avait conduits à l'aéroport pour prendre le vol sur Cape Town où j'avais fait découvrir à Bennani et Karim la Table Mountain et la Corniche en bordure de l'Atlantique.

Le soir, nous avons dîné au "Green Delphin", dans le vieux port, en souvenir du passage de la délégation marocaine en 1991.

Le lendemain, en taxi conduit par un Xhosa, nous avons effectué une randonnée en passant à proximité de l'ancienne base de l'OTAN, à Simonstown.

Puis, nous avons traversé de belles régions verdoyantes, bastion des Afrikaners et des boers qui ont su admirablement mettre en valeur des terres restées en friches avant leur colonisation au 17<sup>e</sup> siècle.

Ensuite, ce fut le tour du Mémorial de Vasco de Gama, en souvenir de ce navigateur intrépide ayant contourné l'Afrique pour la première fois, en direction des Indes, puis Cape Point et Cape of Good Hope (Cap de Bonne Espérance), les points les plus septentrionaux de l'Afrique.

La zone du Cap de Bonne Espérance, dénudée et rocailleuse, abritait un élevage d'autruches et une famille de babouins.

Nous avons escaladé le rocher de Cape Point, en compagnie d'un groupe de jeunes visiteurs très heureux de se trouver à l'extrémité du continent africain.

Au retour vers Le Cap, nous avons traversé une zone de haras et d'agriculture mécanisée, rappelant la Hollande ou les pays scandinaves, alors que, malgré la fin de l'Apartheid, la misère dans les "home lands" était encore poignante.

Nous sommes passés à proximité de la célèbre prison de Pollsmore où fut longtemps interné Mandela, avant son transfert à Robben Island au large du Cap.

Nous avons repris l'avion sur Johannesburg en début d'après midi, accueillis à l'arrivée par le représentant de TransNatal venu nous conduire à l'Hôtel Balalaïka.

Le soir, nous avons dîné tranquillement dans un restaurant italien fréquenté par la jeunesse blanche aux allures franchement yankee.

Le lendemain, nous sommes allés en hélicoptère, à 250 km à l'est de Johannesburg, dans une mine de charbon de TransNatal, où nous fûmes chaleureusement accueillis par les responsables de l'exploitation.

Le gisement de charbon, enfoui à 160 m de profondeur, est constitué de deux couches horizontales totalisant 7m de puissance, défilées au mineur continu pour produire plus de 8 millions de tonnes par an de charbon de qualité vapeur acheminé vers une centrale électrique à proximité de la mine.

Le centre minier employait un effectif de 2.000 personnes dont 150 au fond.

Après un copieux déjeuner, nous sommes retournés à Johannesburg, en survolant les anciennes exploitations d'or reconnaissables à leurs terrils dont certains repris à très grande allure pour récupérer les quelques grammes d'or contenus dans les rejets.

Le soir, nous avons dîné à Pretoria au domicile de l'Ambassadeur du Maroc, Benriyane, en compagnie de Haddaoui, Ministre chargé de la communauté marocaine à l'étranger, en transit pour aller représenter le Roi Hassan II à l'intronisation du nouveau monarque du Swaziland.

Le lendemain 9 septembre, j'avais assisté aux travaux du "Séminaire sur les opportunités d'investissements en Afrique", avec la participation de plusieurs pays africains et des hommes d'affaires sud africains rencontrés l'an dernier à Yaoundé.

L'organisation, orchestrée par trois jeunes filles, fut remarquable à tous points de vue ; cependant les exposés furent plus ou moins brillants et dignes d'intérêt.

Le soir, nous sommes allés à l'aéroport saluer, avant son départ, Haddaoui que Karim et Benriyane avaient accompagné le matin pour effectuer un circuit de safari dans le domaine de Sun City.

Le 10 septembre 1993, ce fut à mon tour d'exposer en anglais sur la politique marocaine en matière d'investissement dans le secteur minier.

Le soir, l'Ambassadeur, Benriyane, avait tenu à organiser une grande réception en sa résidence sur les hauteurs surplombant Pretoria, à laquelle furent conviés de nombreuses personnalités du monde des affaires et tous nos amis sud africains à Pretoria, dont Dr Frick et Hernan.

Le 11 septembre, Kerr, responsable à la société SECO, fabricant de matériel minier, accueilli au Maroc quelques mois auparavant, nous reçut à déjeuner, en compagnie de Sud Africains blancs et d'Ecosais.

Le soir, nous avons invité les Benriyane dans un restaurant prisé de Pretoria pour leur marquer notre reconnaissance pour leur amabilité et leur soutien.

Le 12 septembre, nous avons effectué le tour de Pretoria, en passant par l'Ambassade du Maroc au centre de la capitale sud africaine, avant de nous restaurer au centre des loisirs, à mi chemin entre Johannesburg et Pretoria.

En fin d'après midi, l'Ambassadeur Benriyane nous accompagna en personne à l'aéroport Jan Smuts d'où nous avons regagné Paris par l'avion d'Air France.

Nous avons quitté Karim à Paris et regagné Rabat le même jour, tous contents d'avoir effectué un long périple, intéressant et enrichissant à plus d'un titre.



## Le secteur de l'Energie en mutation

Au retour de congé, des déplacements furent effectués dans les délégations du Ministère à Tanger, Meknès, Fès, Oujda, Marrakech, Casablanca, Agadir, Ouarzazate, Béni Mellal pour évaluer la situation, et surtout pour montrer aux responsables de nos services extérieurs qu'une oreille réellement attentive était là pour les aider à solutionner, autant que faire ce peut, les problèmes auxquels ils faisaient face.

Fin septembre 1993, j'avais présidé la délégation marocaine à la réunion ordinaire de la Conférence Annuelle de l'Agence Internationale à l'Energie Atomique dans la capitale autrichienne, Vienne.

Ce fut une nouvelle expérience pour moi, car dans ce domaine, il était primordial d'assurer la coordination des actions de la délégation, inexistante jusqu'alors, et adopter une position commune face aux représentants du Département de la Coopération de l'Agence, connus pour être coriaces dans l'octroi des crédits et peu souples pour accréditer les programmes présentés par les pays membres comme le Maroc.

Très vite, après une réunion de mise au point à notre arrivée, les membres de la délégation avaient compris que dans l'intérêt supérieur de notre pays, il fallait parler le même langage, ne pas agir en ordre dispersé, et ce, pour mieux exploiter les opportunités en matière de crédits d'aide.

Le représentant du Ministère de la Santé connu pour faire diversion, s'était rallié à notre approche pour présenter nos dossiers à l'examen des experts de l'Agence en matière d'utilisation des isotopes et des sources de rayonnements.

Les travaux de la Conférence plénière se déroulèrent dans une quasi-indifférence, les problèmes inhérents à la situation conflictuelle en Irak, la propension de la Corée du Nord à développer son programme nucléaire militaire, et la situation équivoque en Afrique du Sud avaient dominé les exposés et les débats, éclipsant les autres sujets d'intérêt.

Notre participation aux travaux du groupe africain avait permis de connaître l'état d'esprit des délégués et de noter que la langue de bois et la rhétorique stériles étaient toujours en vigueur dans les forums internationaux.

L'Ambassadeur du Maroc, Mohammed El Fassi, qui nous avait déjà honorés lors des précédentes réunions du Groupe d'Etude du Plomb et du Zinc, invita l'ensemble de la délégation à dîner en sa résidence dans le quartier huppé de Vienne.

Après la capitale autrichienne, lors d'un bref déplacement à Zurich et Baden, j'avais visité les installations de la société Brown Boveri spécialisée dans la mise au point et la fabrication des turbines à gaz pour cycle combiné, désireuse de collaborer avec l'ONE dans le cadre de sa nouvelle politique d'équipement accéléré pour endiguer la crise énergétique et éloigner les délestages en période de pointe.

\*\*\*\*

*Avant de rentrer à Rabat, avec mon épouse, nous avons assisté à la mairie du 10<sup>e</sup> Arrondissement et au Consulat Général du Maroc à Paris, à un événement familial majeur : le mariage de notre fils Karim avec Zineb Benjelloun.*

*En début d'après-midi, un déjeuner restreint regroupa nos deux familles au restaurant "Céladon", non loin de l'Opéra.*

*Le lendemain, nous étions conviés avec les deux jeunes époux par la famille Benaïm à un déjeuner à Saint Cloud, et le soir, à notre tour, nous avons été les hôtes d'un dîner au restaurant "Le Rostang" dans le quartier des Ternes.*

*Perspectives du secteur énergétique*

Les difficultés récurrentes à l'ONE étaient venues confirmer la nécessité autant que l'urgence d'une action volontariste et rapide pour que le Maroc dispose dans les plus brefs délais d'un système électrique parfaitement performant sur le plan économique, totalement fiable sur le plan technique et couvrant l'ensemble des besoins du pays en électricité, facteur déterminant dans le développement économique et social aux plans national et régional.

Dans ce contexte, la politique énergétique nationale devrait s'orienter principalement vers la mobilisation des ressources locales, la diversification des énergies utilisées et la maîtrise de l'énergie.

Il fallait veiller à ce que les sommes considérables consacrées à ces opérations fussent utilisées efficacement et que les résultats obtenus fussent à la mesure de l'effort consenti, qu'il s'agisse de la quantité d'électricité effectivement disponible dans le pays ou du rendement économique du capital investi par l'Etat.

Par ailleurs, les mutations profondes et rapides qui s'opéraient sur la scène internationale exigeaient du secteur énergétique national, et en particulier celui de l'électricité, un effort considérable d'adaptation continu dans un contexte économico-financier de plus en plus difficile.

Ainsi, le champ de l'électricité devrait s'ouvrir à l'introduction de systèmes nouveaux (cycle combiné, repowering) et à la promotion des productions autonomes et indépendantes de l'électricité, pour autant évidemment que l'aspect stratégique du service public n'en fût pas affecté.

Au plan de l'électrification rurale, l'objectif assigné était de rattraper l'énorme retard enregistré et d'assurer l'électrification totale à l'horizon 2010.

Il faut souligner et rappeler que le Programme National de l'Electrification Rurale (PNER) prévoyait le raccordement au réseau national de tous les centres ruraux potentiellement électrifiables, selon plusieurs phases.

Après la réalisation par l'ONE du PNER I au cours de la période 1980-1986 et l'électrification de 287 villages (soit 68.000 foyers et 400.000 habitants) répartis sur 21 provinces du Royaume, pour un montant de 519 millions de dirhams financé par l'Etat (50%) et les Collectivités Locales (50%), il avait été décidé de passer à la Deuxième Phase ou PNERII au cours de la période 1990-1999.

Compte tenu de la priorité accordée par le Gouvernement à cette importante action nationale, il était envisagé :

- d'accélérer la réalisation du PNER II, réalisé par l'ONE, pris en charge par les Collectivités Locales pour environ 2,5 milliards de dirhams, et prévoyant l'électrification de 600 villages en 6 tranches successives, soit 190.000 foyers et près de 1.100.000 habitants,
- d'engager la préparation de la Troisième Phase (PNER III) qui pourrait voir un début de réalisation en 2000.

Par ailleurs, l'ONE devait engager des actions visant à optimiser les coûts de l'électrification et la réduction des délais par :

- la constitution de comités ad hoc chargés d'étudier la possibilité d'introduire la technique de distribution "monophasée" en vigueur à grande échelle en Amérique du Nord, et la réduction des coûts dans la technique "triphasee" utilisée au Maroc,
- la suppression des plafonds auxquels étaient assujetties les entreprises de réalisation des travaux des infrastructures électriques dans le monde rural.

Au niveau des énergies renouvelables, le Maroc étant encore un pays aux ressources énergétiques fossiles limitées, se doit d'exploiter au maximum le potentiel en énergies renouvelables.

La diversité de la géographie et du climat confère au pays un potentiel considérable qui avait l'objet d'études définies comme suit :

- le solaire peut produire 4,7 à 5,6 kWh/m<sup>2</sup>/jour, soit 1.700 à 2.050 kWh/m<sup>2</sup>/an grâce à un ensoleillement de 2.950 h/an,
- l'éolien : le potentiel de la ressource éolienne dans les zones ventées (4,6 à 8 m/s) était estimé à 6.000 MW ; 1.000 MW devraient être installés à l'horizon 2012, avec des mesures incitatives et fiscales,
- les microcentrales hydroélectriques : dans les zones montagneuses (Haut Atlas), le pays dispose de sites propices pour l'installation de ces équipements,
- la biomasse : 5,2 millions d'hectares de forêts et 2,5 millions d'hectares d'alfa et la biomasse animale constituent un potentiel national important.

### *Prémices de la production indépendante de l'électricité*

Au cours du mois d'octobre, le Ministre présida plusieurs réunions consacrées à la production indépendante de l'électricité, pour mieux cerner les problèmes et relever les défis liés à la situation de l'ONE et du secteur de l'énergie en général.

Après les nombreuses et graves coupures de l'été 1992, l'idée de la production indépendante d'électricité avait commencé à faire son chemin, conformément aux orientations royales pour mettre fin à la crise énergétique secouant le pays.

Cette nouvelle politique initiée et pilotée par notre Département et combattue en sourdine par beaucoup de détracteurs, visait à assurer la généralisation de l'électricité dans notre pays, l'approvisionnement régulier en produits énergétiques, et à mettre en oeuvre des technologies de production appropriées.

Ceci supposait la restructuration de l'ONE dans le cadre de la démonopolisation de la production d'électricité et le recours au privé national ou extérieur.

Par ailleurs, afin de permettre la concrétisation de ces éléments, il convenait de finaliser rapidement:

- la mise en place d'un support institutionnel permettant à l'ONE de recourir à la production indépendante de l'électricité par un décret-loi, après la modification des textes en vigueur sur l'électricité,
- l'aménagement d'un environnement fiscal encourageant pour les investisseurs (Conventions avec l'Etat, Code des Investissements, Zone off shore...),
- l'assainissement de la situation financière de l'ONE garantissant la solvabilité et la crédibilité de l'Office à l'égard des investisseurs,
- la définition par le Gouvernement de garanties possibles à convenir avec les producteurs indépendants.

Déchargé de ce fardeau de l'investissement en moyens de production, l'ONE pourrait mieux s'atteler et se consacrer au transport dont il devra garder le monopole, à la distribution ainsi qu'à l'électrification rurale qui accusait un grand retard depuis plusieurs années.

Ainsi, des contacts furent noués avec des producteurs indépendants étrangers, attirés par les possibilités de réaliser des investissements dans un créneau porteur qui croissait chaque année de 7 à 8%.

S'agissant d'un concept nouveau en matière de production d'électricité, dans un contexte de frilosité de l'ONE soucieux de ne pas perdre son monopole de plus de trente ans, il avait fallu faire appel à des cabinets d'ingénieurs conseils et de juristes confirmés, comme Azimane (futur ministre de la justice) pour accompagner les négociations appropriées avec des partenaires extérieurs désireux de se placer.

Les discussions et les négociations avec plusieurs groupes intéressés furent longues et ardues, notamment avec le groupe américano-belge AES désireux de réaliser à Mohammedia une centrale composée de matériel de seconde main destiné initialement au Liban, et entreposé en Irlande.

Une analyse de l'offre d'AES avait abouti à une proposition de production et de fourniture de l'électricité sur la base d'un Kwh à un coût supérieur au prix obtenu par l'ONE par péréquation des prix de revient enregistrés dans ses centrales hydroélectriques et thermiques.

Au final, après de fastidieuses réunions, des lettres d'intention furent signées, successivement avec les groupes américano-belge AES et franco-espagnol EDF-ENDESA, portant sur un projet de centrales à fuel à Mohammedia et à cycle combiné gaz à Kenitra, dans l'enceinte des installations existantes.

Par ailleurs, la réalisation des tranches 3 et 4 de Jorf Lasfar fut étudiée en collaboration avec le groupe français Alstom, fournisseur des deux premières tranches et désireux de livrer des équipements à des prix étudiés, en raison de sa présence déjà sur les lieux de production.

En définitive, des sociétés américaines furent retenues dans le cadre de la société d'exploitation des centrales de Jorf Lasfar (JLEC), et un protocole fut signé.

Plus tard, le concessionnaire américain fera appel à Alstom pour fournir les équipements des groupes 3 et 4.

Jorf Lasfar deviendra et restera probablement, plus tard, le plus grand complexe national de production d'électricité thermique (charbon), avec une puissance installée avoisinant 1.300 MW, soit environ 50% de la demande globale du Maroc au cours des années quatre vingt dix.

Dans cet environnement, il fallait savoir si nous allons rester encore pour longtemps à la merci d'un marché international des hydrocarbures erratique et subir les fluctuations du baril de pétrole sans réaction.

L'idée qui prévalait était de trouver des solutions de substitution pour être à l'abri de ces fluctuations en diversifiant nos ressources énergétiques, notamment par la promotion soutenue des énergies renouvelables, la maîtrise véritable de l'énergie et l'efficacité énergétique, à l'instar de plusieurs pays qui les appliquent avec efficacité et détermination.

Des personnes avisées au CNESTEN et à l'Association des Ingénieurs du Génie Atomique prêchaient déjà l'introduction du nucléaire au Maroc et tenaient à souligner que cette option s'imposera tôt ou tard et pourrait présenter une alternative sûre et un approvisionnement pérenne du pays.

Mais la durée que nécessitera la mise en place d'un programme électronucléaire sera certainement longue, et probablement plus de 15 ans.

Cela exige la connaissance des conditions préalables à la prise de décision par les pouvoirs publics, suivie du lancement des appels d'offres et l'élaboration des dispositions réglementaires, techniques et organisationnelles pour la réalisation d'une centrale pour la production d'électricité.

La mise en service et l'exploitation de cette centrale exigeront avant toute chose une formation pointue du personnel de conduite pour satisfaire les conditions de la sécurité nucléaire et de ses corollaires.

L'accès au nucléaire civil requiert de notre pays la maîtrise des technologies et l'acquisition de connaissances de haut niveau pour s'inscrire réellement dans le cadre des producteurs d'électricité à base nucléaire.

Ce qui est toute une autre histoire.

Il faut s'y atteler rapidement pour ne pas être en retard au rendez-vous de l'Histoire du 21<sup>e</sup> siècle.

## Des lendemains incertains

En novembre 1993, à l'occasion d'un remaniement ministériel qui avait maintenu les technocrates au pouvoir, le Ministre Alaoui avait quitté le Département de l'Energie et des Mines pour celui de la Jeunesse et des Sports, remplacé par Abdellatif Guerraoui, ancien Chef du Secrétariat du Directeur Général de l'OCP.

Durant son passage au Département de l'Energie et des Mines, Alaoui fut pour moi celui qui avait légué le témoignage vivant de son approche lucide des problèmes et de son engagement pour la promotion sociale des fonctionnaires.

De longue date, j'avais entretenu des relations amicales avec Guerraoui, renforcées à mon arrivée à la Direction des Mines lors des différentes missions que j'avais effectuées à l'OCP pour essayer de renouer le contact distendu entre le Ministère et l'Office.

Cependant, mon rôle fut malaisé dès le départ, car étant pressenti moi aussi à la tête du Département de l'Energie et des Mines, certains proches du nouveau ministre considéraient que je pouvais lui porter ombrage, et mettaient en doute ma loyauté.

Malgré cela, j'avais réellement tout fait pour bénéficier de l'amitié, de la considération et de la confiance de Guerraoui, pour poursuivre et pérenniser les nombreuses avancées avec les Ministres Alaoui, Fettah et Saadi.

Guerraoui, à plusieurs reprises, avait tenu à souligner avec force l'excellence de nos relations personnelles.

Arrivant seul, Guerraoui estimait n'avoir pas besoin d'un cabinet, et considérait que le Secrétaire Général du Ministère pouvait, en attendant, assurer aussi cette fonction de proximité quotidienne avec lui.

Ce que j'avais d'ailleurs accepté sans rechigner, convaincu, pour ma part, de lui apporter un soutien multiforme, dans la loyauté et l'amitié.

Après l'installation du nouveau ministre, je fus appelé à faire partie d'une mission à Madrid, dans le cadre de la Grande Commission maroco-espagnole présidée par les deux Premiers Ministres, Karim Lamrani et Felipe Gonzales, et à laquelle avaient participé les Secrétaires Généraux des départements économiques.

Logés à l'Hôtel Ritz, en plein centre de la capitale espagnole, notre séjour fut agréable mais d'un intérêt professionnel limité, s'étant borné à effleurer les problèmes de l'énergie et des mines.

Les réunions plénières eurent lieu au Palais de la Moncloa, siège de la Primature espagnole, et les réunions spécifiques avaient été orientées vers les sièges des départements espagnols concernés.

Pour le secteur de l'Energie et des Mines, les discussions avaient porté sur les projets énergétiques, tels le Gazoduc Maghreb-Europe et la réalisation de l'interconnexion électrique à travers le Détroit de Gibraltar, des réseaux de l'ONE et de son homologue espagnol, le secteur minier fut complètement ignoré.

Un procès verbal avait clôturé notre mission, en mettant l'accent sur l'aide financière espagnole, relativement importante, pour les cinq prochaines années.

\*\*\*\*

Au Ministère, durant deux mois, nos actions avaient porté sur la poursuite de la restructuration et la mise en place du plan d'actions par objectifs visant à appréhender davantage les problèmes du secteur énergétique et assainir ceux du secteur minier en butte à des grèves inconsidérées dans plusieurs exploitations.

Par ailleurs, le démarrage d'une nouvelle législature était venu démultiplier notre activité traditionnelle, car le suivi des questions orales et écrites posées par les parlementaires exigeaient beaucoup de temps, de persévérance, de sang froid et surtout d'abnégation.

La préparation du projet de budget de 1994 fut laborieuse, et après plusieurs séances pénibles de questions orales et de débats houleux au Parlement, le budget du Département fut adopté sans crédits supplémentaires, alors que nous nous attendions à des rallonges notables par rapport à 1993.

Après l'épreuve du Parlement, l'esprit d'équipe entretenu avec Alaoui, mis à rude épreuve dès les premiers jours, ne rompit pas heureusement, m'obligeant à contenir les appréhensions des Directeurs et des Chefs de Divisions.

L'essentiel pour moi, sans être un thuriféraire, fut de savoir raison garder et de ne point glisser vers l'affrontement et l'irréparable.

A la mi-janvier 1994, un déplacement à Jorf Lasfar avec le Ministre, avait permis de constater l'état d'avancement de la première tranche du projet de centrale thermique au charbon, appelé à devenir le plus grand complexe de production d'électricité du pays, avec une puissance totale installée de 1.300 mégawatts, représentant plus de 50% de la demande nationale en 1994.

Fin janvier 1994, Guerraoui, très logiquement d'ailleurs, demanda à constituer une équipe au Cabinet « pour permettre au Secrétariat Général de se consacrer plus efficacement à la gestion du Département », et me demanda de lui proposer des candidats de pleine confiance et connaissant l'environnement du Ministère.

Pour la direction du Cabinet, j'avais immédiatement suggéré Bouhaouli, ex Directeur de l'Energie, en situation inconfortable à la SNPP en raison de ses rapports flous et distants avec le Directeur Général de la SNPP, Esseddiqui.

Ainsi, Bouhaouli fut installé comme Chef de Cabinet avec comme directives « de ne pas interférer dans les activités des Directions et de ne pas constituer un rempart entre le Ministre et l'Administration ».

Pour renforcer son Cabinet, Guerraoui fit appel à des compétences extérieures pluridisciplinaires « pour appuyer et supporter l'Administration dans ses interventions », et à d'anciens cadres subalternes retraités de l'OCP.

Début février 1994, j'avais fait partie de la délégation officielle ayant installé les nouveaux wali et gouverneurs des provinces de Laayoune, Dakhla et Essemara.

Les problèmes énergétiques, comme du temps d'Alaoui, furent notre credo de tous les jours, car, confrontés à la crise, les pouvoirs publics devaient adopter une position claire quant au programme d'équipement de l'ONE, en conformité avec les moyens financiers limités de l'Etat.

Avec les retards dans les déblocages des crédits à l'ONE dans le cadre de ses programmes, il se révélait de plus en plus que l'Office, malgré la mise en place rapide et accélérée des centrales à gazoil de Tit Mellil et Tétouan (2x100 MW), ne pouvait seul répondre à la forte demande de l'énergie électrique, et éloigner le spectre des délestages de triste mémoire au sein du secteur industriel de Casablanca.

Face à cette situation, Guerraoui me chargea personnellement d'assurer le difficile et pénible relais avec mon ami Naji, connu de tous comme étant un homme d'expérience et de grande probité morale et intellectuelle.

Naji fut rabroué à plusieurs reprises pour le retard dans l'extension des capacités de production électrique du grand complexe de Jorf Lasfar.

Ce fut une longue période de trouble profond, plus préoccupante que par le passé.

En définitive, Naji fut remercié et remplacé en mars 1994 par Benhima, ancien responsable du centre de l'OCP à Khouribga et Directeur Général d'Air Liquide.

Un grand responsable d'Office, pétri de qualités, quitta la scène moins de deux ans après avoir été nommé pour remplacer le vétéran Tazi.

Benhima était appelé en urgence pour « redynamiser l'Office et accélérer la mise en place de la politique de production indépendante de l'électricité et de promotion plus active et plus volontariste des énergies renouvelables ».

L'éloignement brutal de Naji était venu confirmer qu'à tout moment cela pourrait me concerner moi-même.

Dans le sillage, le Directeur de l'Energie, Mustapha Alaoui voyait une grande partie de ses attributions déviée vers le Cabinet.

A plusieurs reprises j'avais dû intervenir pour calmer les dissensions entre le Directeur de l'Energie et le Chef de Cabinet, Bouhaouli, lui-même ancien responsable de la Direction de l'Energie.

Au plan administratif et ressources humaines, un travail remarquable avait été accompli par Sadiqui pour mettre de niveau la situation des agents et cadres du Ministère, coordonner et hiérarchiser les recrutements, et lancer les concours internes.

Cette action, encouragée et saluée auparavant, ne fut pas réellement appréciée.

Début avril 1994, sur instructions du Ministre, j'avais effectué une mission rapide à Tripoli pour le représenter à la réunion des Ministres de l'Energie et des Mines de l'Union du Maghreb Arabe.

Suite à l'embargo imposé à la Libye par les Nations Unies, il avait fallu transiter par Paris, Tunis et Djerba pour rejoindre de nuit Tripoli par la route.

Les délégations étaient logées à l'Hôtel Mhari toujours géré par des équipes marocaines bien rodées et appréciées.

J'avais retrouvé les amis algériens, dépités par la situation dans leur pays livré à l'insécurité, aux affres de la guerre civile et aux massacres perpétrés par des groupuscules incontrôlés.

J'avais apprécié la gentillesse et l'entregent du Ministre algérien des Mines et de ses collaborateurs envers notre délégation.

Les travaux à Tripoli s'étaient déroulés dans une atmosphère bon enfant, grâce au travail des experts ayant "planché" sur les dossiers deux jours auparavant.

Avant l'adoption du procès verbal sanctionnant les travaux de la réunion ministérielle, les chefs de délégations furent reçus par le Premier Ministre libyen, à la rhétorique facile et au contact très enjoué.

En délégation, nous avons rendu visite de courtoisie à l'Ambassadeur du Maroc, Alaoui Moulay Driss, très affable et volubile.

Au retour par la route, de passage à Djerba, en présence de la délégation mauritanienne, nous fûmes chaleureusement accueillis par les autorités tunisiennes à l'aéroport et invités à un déjeuner.



L'atterrissage de l'avion, un ATR72, à l'aéroport de Tunis Carthage fut particulièrement agité et le Ministre mauritanien de l'Energie et des Mines s'en souviendra certainement longtemps.

A Tunis, en plein boom urbanistique, à l'invitation de mes amis de l'Office tunisien des Mines, j'avais consacré une journée entière à la visite du Centre de Recherche et de Valorisation des substances minérales, et convenu avec mes hôtes de relancer effectivement les axes de coopération définis avec l'ancien Directeur des Mines tunisien, Mouhsen Zerelli.

Fin avril 1994, après plusieurs réunions d'un comité ad hoc regroupant des membres du Cabinet Royal et les Secrétaires Généraux de plusieurs départements ministériels pour suivre les préparatifs, la Conférence du GATT s'était tenue dans l'imposant Palais des Congrès de Marrakech, dans une atmosphère et une ambiance extraordinaires, agrémentées par de nombreuses festivités hautes en couleur.

Pour la première fois, des téléphones mobiles furent mis à la disposition des Ministres par l'Office des Télécommunications.

Le dîner fastueux sous la tente royale, pour plus de 1.400 personnes, fut ponctué par des feux d'artifices et des manifestations folkloriques de grande tenue.

La clôture au Palais Royal, en présence de milliers de délégués, fut l'apothéose, de la Conférence internationale du GATT.

Tout le monde se souvient du discours royal, interrompu par le Roi Hassan II lui-même, dans un silence profond et significatif, en respect à l'appel du muezzin pour la prière de "El Asr".

Le Maroc, dans toutes ses composantes, fut fier d'organiser et abriter un grand événement mondial, sans fausses notes, en toute sécurité, dans le cadre enchanteur de la Ville ocre, Marrakech.

En mai 1994, durant un week end, comme suggéré lors de la discussion de la Loi des Finances, la Commission économique de la Chambre des Représentants avait effectué une visite au centre de Jorf Lasfar, après l'entrée en production de deux groupes de 330 MW fournis et installés par Alstom (France) ; les nouveaux équipements étaient les plus puissants jamais mis en service au Maroc.

Par leurs dimensions, la technologie de nouvelle génération des transformateurs de puissance et de l'alimentation des chaudières au charbon, les groupes de 330 MW avaient impressionné et convaincu les parlementaires de la justesse des choix faits par l'ONE pour endiguer la crise énergétique.

Cette visite ambitionnait de montrer aux représentants de la Nation l'effort d'équipement engagé par l'Etat pour faire face à la crise endémique de l'électricité et éloigner les délestages dévastateurs pour l'économie nationale.

Dans le secteur minier, à l'occasion de sa réunion ordinaire, le Conseil d'Administration du BRPM, présidé par Guerraoui, avait recommandé de poursuivre vigoureusement l'effort de restructuration et de promotion des nouveaux projets miniers et d'envisager de se passer de la dotation budgétaire allouée par l'Etat.

Les Conseils d'Administration des sociétés filiales des Groupes BRPM et ONA, avaient enregistré des résultats variables, positifs à Imiter El Hammam, et insuffisants dans les exploitations de Bouazzar et Hajar exposées plus durement à la mauvaise conjoncture des cours des matières premières minérales.

La réunion du Comité de coordination du Fonds de Formation Professionnelle inter entreprises minières, sous ma présidence, avait noté une nette amélioration de sa

situation financière et organisationnelle, suite à l'effort de recouvrement des créances, à la réduction des charges de toutes natures et à la distribution plus équilibrée des subventions aux ayants droit parmi les entreprises minières.

Le Conseil de Perfectionnement de l'Ecole des Mines de Marrakech s'était enfin réuni sous ma présidence, pour constater une nette amélioration de la situation de l'établissement, et ce, grâce aux efforts de la nouvelle direction animée par Fakihani, au corps enseignant plus motivé et disponible et aux étudiants plus réceptifs et plus disciplinés que par le passé.

Le volet "Assurance des fonctionnaires" avait fait l'objet d'un examen approfondi, concrétisé par l'élaboration d'une convention cadre avec le Cabinet Lyazidi bien disposé à collaborer avec notre Département.

Au niveau de l'accès à la propriété, nous avons abouti, grâce à l'intervention de Mme Zarari, Directrice du Crédit au CIH et ex cadre du BRPM, à une solution consensuelle qui avait permis aux propriétaires- qui souffraient le martyr depuis plusieurs années- d'occuper leurs logements.

Par ailleurs, avec le soutien manifesté par les secteurs minier et énergétique, nous avons lancé une réflexion sur la création d'une Fondation des Œuvres Sociales.

Cette idée fut applaudie et encouragée par nombre de responsables des sociétés minières et pétrolières.

Au siège de l'Agdal, le Foyer des Oeuvres Sociales était devenu le centre des actions de formation continue, le réceptacle de toutes les manifestations récréatives du Département et des réceptions organisées à l'issue des conseils d'administration des sociétés minières du Groupe BRPM.

A l'occasion des élections du Bureau des Œuvres Sociales, notre action fut louée par la majorité du personnel parce que pour la première fois, loin des considérations politiques ou syndicales, nous avons réalisé de multiples opérations à caractère socio-éducatif au bénéfice des fonctionnaires et de leurs familles, et mis en place un programme ambitieux pour répondre à leurs souhaits légitimes de promotion sociale.

Au Ministère, les comités de coordination, animés par le Secrétariat Général, s'étaient poursuivis dans le cadre d'un travail en équipe.

Malheureusement, cette action avait fini par donner l'impression de contrarier ou de faire de l'ombre aux activités ministérielles classiques.

De plus, nous avons noté la montée en puissance des agents du Cabinet, dont les interventions intempestives, pressantes et gênantes se faisaient en contradictions avec les directives exprimées à l'occasion de l'installation de Bouhaouli.

La rigueur professionnelle et l'honnêteté intellectuelle auraient dû interdire d'adopter des attitudes de justicier et de donneur de leçons dans lesquelles versent souvent tous ceux qui s'éloignent des principes de déontologie du métier.

Après l'annulation d'une mission prévue de longue date à Washington et à Oslo, pour participer à un séminaire du PNUD et au Conseil de COMABAR, je fus chargé « de suivre le dossier spécifique et urgent de l'ONAREP » en crise aiguë après le départ en congé de longue durée de son Directeur Général, Mohammed Douieb.

Ainsi, avec les responsables de l'ONAREP, Bouchta et Hajji, respectivement Secrétaire Général et Directeur des Ressources Humaines, nous avons, avec l'objectivité requise, analysé la situation et proposé des solutions faisant fi des sarcasmes des détracteurs peu soucieux de l'avenir de la recherche pétrolière.

Pour nous, l'ONAREP, pour survivre, devrait accepter une profonde restructuration et une véritable cure d'amaigrissement, en ramenant les effectifs utiles et permanents à un maximum de 200 personnes.

Nos propositions furent rejetées en bloc.

En ce qui concerne les projets de budget 1994 et 1995, après d'âpres discussions et arbitrages ayant abouti à un consensus avec les Directions au sein des comités de coordination, nos suggestions furent accueillies avec des réserves, mais sans proposition de rechange.

La restructuration du Département entamée en 1993, ayant fait naître beaucoup d'espoir parmi les jeunes cadres, fut renvoyée sine die, suivie du blocage des avancements ordinaires et légitimes du personnel, frustrant beaucoup de responsables en attente de promotion depuis des lustres.

Les recrutements d'agents ordinaires, conformément à la loi cadre, malgré toutes nos précautions dans le choix des agents, furent rejetés.

La moindre prise de décision au niveau de la Division administrative était remise en cause, et Sadiqui, Chef de Division fut soumis au feu roulant de la critique et des remontrances inquisitoires.

La dénégation totale des réalisations du passé récent avait commencé à gangrener les rouages du Département et à démotiver les plus déterminés des responsables.

J'étais réellement perplexe et désespéré face à une situation que je n'avais pas su, à tort, appréhender en son temps, malgré les fausses marques d'amitié et de considération.

De plus, en sourdine, on colportait que le Secrétaire Général ne soutenait pas la politique de libéralisation du secteur de l'électricité.

On m'avait prêté aussi, l'ambition de briguer le poste d'ambassadeur en Afrique du Sud, pays où je m'étais effectivement rendu à trois reprises dans le cadre de missions.

Dès lors, le compte à rebours avait commencé pour moi, et j'attendais le jour J de mon départ du Ministère sans beaucoup d'appréhension, comme si j'allais être délivré d'un lourd fardeau qui mettait un terme à des relations équivoques.

Pour clarifier la situation et lever les équivoques, à ma demande, j'avais rencontré Guerraoui en tête à tête le lundi 27 juin 1994.

J'apprendrai plus tard, que le jour même de notre entretien, des propositions de nominations de nouveaux responsables furent envoyées en haut lieu.

Durant le mois de juillet 1994, eurent lieu les conseils d'administration de l'ONE et de SOCOCHARBO, le Comité OCP/ONAREP relatif à l'exploitation de gaz de Meskala, la remise des diplômes aux lauréats de l'Ecole Nationale de l'Industrie Minérale (ENIM), la réunion de l'Association de l'Industrie Minérale sur l'avenir du secteur minier, la Fête de la Jeunesse à El Jadida.

Le vendredi 30 juillet 1994, avait été tenue la Journée de l'Energie à l'Institut Agronomique Hassan II, au cours de laquelle, nous avons appris les changements des responsables, avec « l'éloignement des proches de Alaoui Mdaghri ».

Le soir, avec Mustapha Alaoui, Directeur de l'Energie, nous avons présidé le dîner de clôture, transformé en véritable dîner d'adieu pour les cadres de la Direction de l'Energie et pour certains délégués régionaux.

Officialisés le lundi matin, 2 août 1994, après le Conseil des Ministres présidé par le Roi Hassan II, les changements ne nous furent signifiés qu'en fin de journée.

Le 3 août 1994, les consignes entre Esseddiqui et moi se passèrent dans le calme et la sérénité, suivies de mes adieux émouvants au personnel des Directions, des Divisions, des Services et des Bureaux du Ministère.

Le jeudi, 5 août 1994, une cérémonie fut organisée pour l'installation des nouveaux responsables en présence des représentants des secteurs minier et énergétique.

Au cours de cette cérémonie, sans occulter les problèmes pendants, j'avais tenu à dire et à marquer avec force, devant une assistance attentive, les avancées enregistrées à la Direction des Mines et au Secrétariat Général du Ministère.

Ainsi, j'avais quitté, non seulement le Secrétariat Général du Département de l'Energie et des Mines, mais aussi un secteur où j'avais exercé sans relâche durant plus de trente ans.

Ainsi, après plus de dix sept ans au BRPM, onze ans à la Direction des Mines et deux ans au Secrétariat Général du Ministère, je fus contraint de m'éloigner de ma famille professionnelle sans avoir, je pense, frustré personne, ni trahi sciemment la confiance placée en moi.

Au BRPM, mon long passage m'avait conforté dans mon expérience du travail rude sur les chantiers, dans les exploitations, les services centraux et au sein des nombreuses filiales minières d'un office de l'Etat.

A la Direction des Mines, grâce à la collaboration des fonctionnaires de tous grades et de l'ensemble des opérateurs, mes activités avaient amené un nouveau souffle et rapproché davantage l'Administration du secteur minier.

Au Secrétariat Général, malgré ma courte période de service, j'avais essayé d'échafauder une nouvelle vision des objectifs, axée sur l'organisation, la circulation de l'information et non sa rétention, le dialogue permanent, la gestion participative, l'esprit d'équipe et d'amitié avec l'ensemble du personnel du Département.

Partout, dans l'exercice de mes fonctions, j'étais toujours au four et au moulin pour répondre à toutes les demandes et sollicitations, sans me départir de ma sérénité et de mon esprit de collaboration franche et loyale.

Les journées de travail se terminaient toujours tard, au grand dam de ma petite famille qui n'hésitait pas à me reprocher de "trop en faire" et de la marginaliser.

Je ne regrette rien de ce que j'avais entrepris, mais je regrette de n'avoir pas fait davantage pour les personnels du BRPM et du Ministère de l'Energie et des Mines qui m'avaient, toujours, manifesté leur reconnaissance et leur attachement.

Une grande page de ma vie professionnelle d'ingénieur était tournée, dans l'incertitude complète du lendemain.

\*\*\*\*

Après mon départ du Ministère de l'Energie et des Mines, alors que certains responsables du secteur avaient exprimé leur désapprobation, Guerraoui me reçut longuement pour me marquer son soutien pour chercher une nouvelle occupation à la mesure de mes compétences.

Je l'avais remercié de son appui et de ses conseils, lui signifiant que dans cette phase délicate pour moi, je préférais d'abord, me retirer et prendre du champ pour me reposer, me ressourcer et m'apaiser.

Durant les trois premières semaines du mois d'août 1994, ce fut à mon domicile, un défilé d'amis des secteurs des Mines et de l'Energie, venus me témoigner leur sympathie et leur soutien moral.

Mes anciens collaborateurs à la Direction des Mines m'avaient manifesté leur amitié spontanée en organisant plusieurs dîners.

« Il se peut que vous abhorriez ce qui, en lui-même, est un bien pour vous, comme il se peut que vous aimiez ce qui, en lui-même, est un mal pour vous », dit le Saint Coran dans la sourate II, verset 216.

Imprégné de ce verset, j'avais entamé ma première traversée du désert, dans l'incertitude du lendemain.

Le 22 août 1994, Alaoui, Ministre de la Jeunesse et des Sports, à l'occasion d'une longue et amicale entrevue à son domicile au quartier Ambassador, m'avait proposé de faire partie de son équipe et de nous revoir au mois de septembre 1994 après les retours de congés d'été.

Ce que j'avais accepté, tout heureux de travailler de nouveau avec lui, dans l'amitié et la considération réciproques.

Toutefois, j'avais tenu à lui souligner que je ne saurais venir prendre le poste de quelqu'un, comme ce fut le cas qui m'avait été infligé auparavant au Ministère de l'Energie et des Mines.

« Si tu viens au Ministère de la Jeunesse et des Sports, c'est bien pour occuper le poste de quelqu'un qui part en retraite », m'avait répondu Alaoui.

En attendant, alors que mon épouse était partie à Paris pour deux semaines voir notre fils Karim, j'avais occupé mes journées en m'adonnant aux longues marches, à la lecture et à recevoir de nombreux amis venus me témoigner leur amitié et leur sympathie dans les moments difficiles.

\*\*\*

Le 25 août 1994, seul, j'avais quitté Rabat pour les Etats-Unis, après un transit de trois jours à Paris pour rencontrer des amis personnels.

A l'invitation de Karim Aswad, ami d'origine libanaise, j'avais rejoint Dallas où je fus très chaleureusement accueilli par sa famille.

Mon séjour fut remarquablement et agréablement organisé par mes hôtes, focalisé sur des footings matinaux, des randonnées pédestres, des ballades aériennes au dessus du Texas avec comme pilote le fils aîné Aswad, violoniste émérite.

Au cours d'une ballade au-dessus du lac Oklahoma, nous fûmes pris dans un début de tempête et obligés d'atterrir dans un des nombreux petits aéroports de fortune à une trentaine de kilomètres de Dallas.

Le fils cadet Aswad était venu nous récupérer sans encombre en voiture ; le petit avion ne rejoindra l'aéro-club de Dallas que le lendemain après le passage de l'ouragan dévastateur.

J'avais découvert Dallas, haut lieu de l'assassinat de Kennedy en 1963, et le Texas, ancienne possession espagnole, devenue indépendante en 1836 et incorporée aux Etats-Unis en 1845, après la défaite mexicaine en 1848.

Le Texas, le deuxième plus vaste Etat, après l'Alaska, connu pour ses grands gisements de pétrole, de gaz naturel, est simple, chaleureux et envoûtant, avec ses ranchs à bétail et ses immenses centres commerciaux.

Après Dallas, j'avais rejoint Washington à l'invitation de mes amis Larry et Amina pour poursuivre la découverte de la Virginie, en allant à Harpyes Ferry, petite localité d'où

était partie la révolte, prélude à la Guerre de Sécession entre Sudistes esclavagistes et Nordistes libéraux et modernistes.

J'avais regagné Rabat pour replonger dans l'ambiance affective redoublée de ma famille et de mes proches.

\*\*\*\*

Durant la période de traversée du désert, j'avais compris que la paix intérieure est tributaire d'un environnement harmonieux, agréable au possible, et j'avais appris que dans les périodes où le vent est contraire, cela ne sert à rien de ramer et s'épuiser, il faut attendre que ça passe.

Cependant, j'avais retenu que celui qui, dans sa vie, n'a pas subi des passages à vide, même courts, ne peut se prévaloir connaître les moments difficiles de l'adversité et les relations d'amitié réelle et désintéressée.

Devant la situation inattendue que j'avais vécue, je ne m'étais pas engouffré dans le désespoir et le pessimisme, ni baissé les bras.

Ce fut une dure épreuve pour moi, mais j'avais la vertu de ne pas désespérer et d'avoir la patience, tout en souffrant en silence.

Quelqu'un disait « Dans l'adversité les esprits libres et indépendants ne sombrent pas, quelle que soit la forme de cette adversité ».

J'avais essayé de trouver en moi-même les ressorts nécessaires et la vitalité pour transcender les difficultés, mesurer la vanité et la fatuité de la vie facile, apprécier mes propres forces de résistance, sans haine pour ceux qui m'avaient combattu ou qui avaient cru à ma "déloyauté".